MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

MÉDITATIONS

SUR LA VIE DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

SUIVIES DES

MÉDITATIONS SUR LA VIE DES SAINTS

Par le P. Julien HAYNEUVE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ÉDITION CORRIGÉE, RAJEUNIE ET DISPOSÉE SELON L'ORDRE DU BRÉVIAIRE ROMAIN

Par M. L'ABBÉ J.-B. LOBRY,

CURÉ DE VAUCHASSIS, ANCIEN DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES

OUVRAGE DÉDIÉ A Mgr E.-J. RAVINET

ÉVÊQUE DE TROYES, PRÉLAT ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL

TOME DEUXIÈME

ALMA COLLEGE
246.723
LIBRARY
H334
Alma, California

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE VAUGIRARD, 31.

1868

44599

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/meditations0002juli

MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

AVIS.

Si le troisième Dimanche qui suit l'Épiphanie, se trouvait être le jour de la Septuagésime, il faudrait, pour cette année, omettre les méditations des semaines qui vont suivre, et prendre celles qui sont assignées pour la Septuagésime et les jours d'après. Cette observation s'applique également aux semaines qui suivent le troisième Dimanche, de telle sorte que, le temps de la Septuagésime étant venu, il faut omettre les méditations qui restent et prendre celles qui sont marquées pour ce temps.

DU LÉPREUX GUÉRI PAR NOTRE-SEIGNEUR.

Seigneur, vous pouvez me guérir, si vous voulez. Je le veux, soyez guéri [1].

Le Sujet de la Méditation est tiré de l'Evangile du jour, lequel raconte la guérison d'un lépreux et d'un paralytique serviteur du Centenier. Mais

[1] Ecce leprosus veniens adorabat eum, dicens : Domine, si vis, potes me mundare; et extendens Jesus manum, tetigit eum dicens : Volo, mundare Et confestim mundata est lepra ejus. *S. Matth.* VIII, 2 et seq.

on s'arrête aujourd'hui seulement à la guérison du lépreux, réservant l'autre pour une autre méditation.

La Fin est de reconnaître que l'orgueil est une sorte de lèpre spirituelle, dont la guérison est un bien que Notre-Seigneur désire vivement nous procurer, et que nous refusons opiniâtrément.

La Forme est en ces trois points :

1° L'orgueil est une espèce de lèpre.

2° Notre-Seigneur s'offre à nous en guérir, et ne désire rien plus vivement.

3° Nous fuyons notre guérison, autant qu'il la désire.

PREMIER POINT.

L'ORGUEIL EST UNE SORTE DE LÈPRE.

Ecoutez la parole du Sage : *Quiconque élève superbement son cœur, est immonde*[1]. Saint Grégoire conclut de là que l'orgueil est une malédiction, qui a les impuretés de la lèpre. En voici les ressemblances. Le lépreux est insensible à son mal, quoiqu'il soit extrême; et l'orgueil est un mal aussi dangereux que difficile à connaître. Qui eût dit qu'une légère vanité qui porta David au dénombrement de son peuple, ou Ezéchias à montrer ses richesses, aurait mérité un si rigoureux châtiment[2]? Ah pauvre lépreux! vous ne sentez pas votre mal.....

Secondement, l'haleine du lépreux est forte et mauvaise; et l'Ecriture dit en termes exprès, que le cœur enflé de vanité exhale des vapeurs aussi insupportables, que celles qui sortent d'un estomac gâté[3]. Cela veut dire que la vanité est extrêmement odieuse devant Dieu et devant les hommes[4]; et vous osez

[1] *Ecclis.* x. *Secundum antiquam versionem.*
Audiant omnes : Immundus est apud Deum omnis qui exaltat cor suum. D. Greg. III *Mor.* XVIII, *ex Eccl.* x.

[2] Quid sibi rex vult in re hujuscemodi. II *Reg.* XXIV, 4. *Reg.* XX. *Isai.* XXXIX.

[3] Sicut eructant præcordia fœtantia, sic et cor superborum. *Eccli.* XI, 32.

[4] Odibilis coram Deo et hominibus superbia. *Eccli.* X, 7.

néanmoins approcher des autels et de la table du Saint des saints, avec ce cœur et cette bouche infectés par l'orgueil.

Troisièmement, la lèpre est un mal contagieux, c'est pourquoi les lépreux étaient anciennement séparés du commerce des hommes. L'orgueil se répand aisément, et passe par contagion dans les esprits : de là vient la corruption générale du monde [1]. Si on ne voyait pas les hommes du monde parler avantageusement de leur mérite, pour le faire valoir, si on ne redoutait pas leur jugement, et ce maudit : *Que dira-t-on,* si les maximes de l'humilité chrétienne n'étaient décriées par tant d'exemples scandaleux, plusieurs feraïent paraître plus de modestie ; mais il faut tenir son rang comme les autres, il ne faut pas donner au monde sujet de rire et de se moquer de vous. Que dirait-on? Voilà le poison des meilleures âmes ; et si vous faites réflexion sur vous, vous verrez que vous êtes passablement infecté de ce mauvais air, et que peut-être, par communication, vous le transmettez dans le cœur de plusieurs autres. Vous ne sauriez être trop sur vos gardes contre ce vice, tant son venin est subtil et dangereux ; et toutefois c'est peut-être de cela que vous vous défiez le moins.

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR S'OFFRE A NOUS GUÉRIR DE CETTE LÈPRE D'ORGUEIL, ET TÉMOIGNE QU'IL LE DÉSIRE VIVEMENT.

Aussitôt que vous aurez formé dans votre cœur la prière du lépreux : *Seigneur, vous me pouvez guérir, s'il vous plaît,* vous entendrez de sa bouche cette bonne parole : *Je le veux* [2]. Il est vrai qu'il le désire vivement, n'en doutez point, vous en avez des marques infaillibles dans la conduite particulière qu'il

[1] Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea ; et qui communicaverit superbo, induet superbiam. *Eccli.* XIII, 1.

[2] Domine si vis potes me mundare. Volo, mundare. *S. Matth.* VIII.

exerce sur vous, et dans les desseins généraux de sa venue sur la terre. Car, premièrement, de quoi parle-t-il plus souvent dans son Évangile [1], et quel est le sujet le plus ordinaire des reproches intérieurs qu'il fait à votre cœur?.... N'est-ce pas l'orgueil, l'amour propre?... Reconnaissez à ce signe quel désir il a de vous guérir. Et puis, en second lieu, pouvez-vous nier qu'il n'ait de fortes inclinations à vous faire du bien? D'où vient donc, direz-vous, qu'il suspend le cours de ses grâces, et que vous ressentez si rarement les effets de sa bonté? C'est qu'il prévoit que, de ces faveurs vous tireriez un sujet de complaisance et de vanité; et pour empêcher un si grand désordre, il aime mieux faire violence à sa bonté [2]. Hélas, il sait bien qu'il n'y a rien de plus puissant, pour gagner l'amour des hommes, que les charmes de sa grâce, et d'ailleurs il brûle de désir de se voir aimé et chéri de ses créatures; toutefois, il aime mieux vous tenir humble par la diminution de sa grâce, et être moins servi d'autre part, pour vous rendre plus soumis [3]: car il ne peut souffrir qu'un superbe ait de la familiarité avec lui; et plus celui qui est dominé par l'orgueil fait d'efforts pour approcher de lui, plus il prend plaisir à l'humilier et à le repousser. Enfin, ce qui doit encore vous sembler plus étrange, c'est que, pour vous voir humilié devant lui, non-seulement il vous procure des sujets de confusion au-dedans et au-dehors de vous, soit par la soustraction de ses grâces, soit par des tentations honteuses qu'il faut souffrir, et souvent déclarer à un homme, pour chercher votre remède dans la confusion; mais encore il permet, ce qui est épouvantable, que vous tombiez dans le péché, quoiqu'il le déteste souverainement, afin de briser votre orgueil par la honte

[1] Nulla fere pagina est sanctorum librorum, in qua non sonet quod Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. D. Aug. III. *Doct. Chr.* XXIII.

[2] Ce qui fait que les dons de la grâce ne peuvent couler en nous, c'est que nous sommes ingrats envers leur auteur, et que nous ne les faisons pas remonter jusqu'à leur source.... Dieu ôtera aux superbes ce qu'il donne ordinairement aux humbles. *Imitat.* liv. II, ch. X.

[3] Et ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanæ qui me colaphizet. I *Cor.* XII.

de votre faute, et par l'infamie de votre chute[1]. Comme ce Père si débonnaire est affligé d'être contraint de vous traiter ainsi!... Sans doute, il n'aurait garde de le faire, s'il n'avait une forte envie de vous guérir, et s'il ne voyait qu'il vous est plus salutaire de tomber dans un péché honteux et manifeste, que de croupir dans un orgueil secret et caché. Rendez-lui grâce de cette bonne volonté, et faites-vous si petit devant lui, cachez-vous si bas dans votre néant, que la main de sa justice ne puisse vous atteindre, ni les efforts de la tentation vous approcher.

TROISIÈME POINT.

NOUS FUYONS LA GUÉRISON DE NOTRE LÈPRE AUTANT QUE NOTRE-SEIGNEUR LA DÉSIRE.

Mais j'ai grand peur que vous ne fuyez autant l'humilité qu'elle lui est agréable. Considérez la résistance que vous faites, quand il vous offre des sujets d'humiliation. Que vous êtes sensible, tout lépreux que vous êtes, à la main du médecin, qui vous touche dans l'honneur! N'est-il pas vrai que vous ne craignez rien tant?.... que vous faites tout le possible pour éviter une confusion?.... que vous ne souffrez ces disgrâces et ces humiliations qu'à regret?.... que vous ne les acceptez que par force? que vous ne les supportez que parce que vous ne pouvez faire autrement[2]? Comment appelez-vous ces murmures, ces répugnances, et ces aversions, sinon une opposition manifeste de votre volonté à celle de Dieu qui vous présente le remède qu'il juge le plus salutaire. Or, sachez que l'humilité ne se donne pas pour rien, et qu'il la faut acheter au prix des humiliations

[1] Audeo dicere, superbis esse utile, cadere in aliquod apertum manifestumque peccatum, unde sibi displiceant qui jam sibi placendo ceciderant. Salubrius enim Petrus sibi displicuit quando flevit, quam sibi placuit quando præsumpsit, hoc dicit et sacer Psalmus : Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum Domine. D. Aug. IV. *Civ.* XXIII, *Psal.* LXXXII.

[2] Cum sanare vellem Israel, revelata est iniquitas Ephraim. Humiliabitur superbia Israel in facie ejus, nec reversi sunt ad Dominum Deum suum. *Osee* VII.

et des confusions [1]. Si donc vous les fuyez, vous fuyez l'humilité, et partant, vous voulez conserver votre mal et nourrir votre orgueil, malgré Jésus qui a un désir directement contraire au vôtre. Ecoutez un peu ce qu'il vous dit à ce sujet....

Si vous désirez la guérison, elle est au choix de votre volonté, voilà le remède présent; endurez cette confusion de bon cœur, souffrez cette honte avec un grand courage, c'est un souverain remède pour votre mal, mais un remède nécessaire : autrement, n'espérez jamais la santé. Pourquoi reculez-vous? N'est-il pas plus aisé de descendre par l'humilité, que de s'élever par présomption?... De quoi pouvez-vous prendre de la vanité? Qu'avez-vous qui ne vous porte à l'humilité et à la soumission? Faut-il vous le dire si souvent : Je le veux résolûment, c'est mon bon plaisir que vous en passiez par là.... Voulez-vous donc me faire esclave de vos désirs? Voulez-vous me faire changer de volonté? Faites-moi donc changer de nature ; car tant que je serai votre Dieu, votre Sauveur, votre Jésus, je ne puis vouloir autre chose que votre bien, et jamais je ne vous aimerai que je ne vous voie humilié comme moi....

Redoutez ces menaces, et affermissez là-dessus vos bonnes résolutions, selon la manière que vous indique le livre de l'Imitation de Jésus-Christ [2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'orgueil est une espèce de lèpre.

L'orgueil est une sorte de lèpre, c'est un mal insensible, un mal de mauvaise odeur, un mal contagieux, vous le contractez par la fréquenta-

[1] Si quidem humiliatio via est ad humilitatem, sicut patientia ad pacem, sicut lectio ad scientiam, si virtutem appetis humiliationis. Nam si non poteris humiliari, non poteris ad humilitatem provehi. D. Bern. Ep. LXXXVII.

[2] Et si je ne me dispose à vouloir de bon cœur être méprisé, abandonné de toutes les créatures, et à n'être compté pour rien, je ne puis acquérir la paix et la stabilité intérieures ; je ne puis être éclairé spirituellement ni vous être parfaitement uni. *Imitat.* liv. III, ch. XLI.

tion des hommes, ou vous le leur donnez. L'un et l'autre ne vaut rien ; et cependant, presque toute votre vie consiste à recevoir, ou à communiquer ce mauvais air du monde, à vouloir être en bonne opinion, et à vous faire valoir. Pauvre lépreux, au moins si vous vous connaissiez, vous auriez quelque honte de votre mal, et ce serait le commencement de votre guérison.

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur ne désire rien tant que de nous guérir.

Ce lépreux de l'Evangile n'eut pas plus tôt demandé la guérison à Notre-Seigneur, qu'il se vit guéri : et vous ne lui aurez pas plus tôt témoigné le désir de votre santé, que vous en sentirez les effets. Quant à lui, il n'y a rien qu'il désire davantage ; c'est pour cela qu'il vous parle si souvent contre l'orgueil, c'est pour cela qu'il vous fait tant de grâces. Que s'il ne vous en fait pas davantage, et s'il permet que vous tombiez dans les désolations, dans les imperfections et dans les péchés, ce n'est que pour vous humilier. Oh ! combien il est vrai de dire qu'il vous veut parfaitement humble et nullement superbe, puisqu'il permet, dans cette intention, ce qu'il ne veut jamais que nous fassions...

TROISIÈME POINT.

Nous fuyons la guérison.

Vous aimez autant votre mal que Notre-Seigneur désire votre guérison, et vous craignez plus de prendre les remèdes qu'il vous présente, que de souffrir votre maladie. C'est par l'humiliation que se guérit l'orgueil, et c'est ce que vous ne voulez pas. Mais quoi ! aimez-vous mieux être toujours superbe que d'être un peu humilié quelquefois ? et pensez-vous qu'il y ait d'autres meilleures recettes de vous guérir, que de recevoir celles qui vous sont présentées par ce souverain Médecin ? O mon Dieu ! guérissez cette mauvaise volonté qui ne veut pas être guérie.

SUJET DES MÉDITATIONS DE TOUTE LA SEMAINE,

LESQUELLES SERONT COMME UNE SUITE DE LA MÉDITATION PRÉCÉDENTE.

SUR CES PAROLES QUE NOTRE-SEIGNEUR DIT AU LÉPREUX QU'IL GUÉRIT :

Allez, présentez-vous au Prêtre, et faites par ses ordres tout ce que la loi vous ordonne[1].

Remarquez que la loi voulait que les prêtres prissent connaissance de la lèpre; c'est pourquoi les lépreux étaient obligés de s'en rapporter à leur jugement, et de pratiquer les cérémonies, qui sont racontées au long dans les Chapitres XIII et XIV du Lévitique. Notre-Seigneur pouvait dispenser de cette obligation le lépreux qu'il avait guéri; mais il ne le voulut pas, soit par respect pour la loi, soit qu'il voulût honorer les prêtres de la Synagogue. Sans doute aussi, il avait dessein de montrer par cette action la déférence, et le respect que dans son Église on devrait aux prêtres, à qui il a donné le pouvoir de connaître des maladies spirituelles, avec commandement exprès aux fidèles d'y avoir recours, et de s'acquitter de toutes les obligations, qu'il a lui-même établies.

Or, je trouve entre autres, six circonstances ou occasions qui peuvent nous obliger, plus ordinairement, d'aller trouver les prêtres, soit nos supérieurs, soit nos confesseurs et directeurs, pour en rapporter les biens et les grâces, dont Notre-Seigneur les a faits économes et dispensateurs. Ce pouvoir des prêtres de l'Église était figuré par celui qu'avaient les prêtres de l'ancienne loi de guérir la lèpre.

[1] Et ait illi Jesus, Vade, ostende te sacerdoti, et offer munus quod præcepit Moyses in testimonium illis. *S. Matth.* VIII.

Il faut donc recourir aux prêtres :

1° Pour apprendre à se former une bonne conscience.

2° Pour faire une bonne confession.

3° Pour savoir comment on doit user des remèdes spirituels contre les maladies de l'âme.

4° Pour apprendre l'obligation que chacun peut avoir, selon sa condition, de faire de bonnes œuvres.

5° Pour avoir part plus particulièrement à leurs sacrifices et à leurs prières, qui, faites au nom de l'Église, sont plus méritoires et plus efficaces que les autres; on a plus besoin qu'on ne pense de cette participation.

6° Pour recevoir la sainte communion autant qu'il faut selon sa condition, et comme il faut pour sa perfection ; en quoi les personnes les plus spirituelles peuvent manquer, si elles ne s'en sont pas fait instruire.

Ce sera donc le sujet de toute la semaine, sujet d'autant plus important qu'il semble commun, et que la nécessité en ayant rendu l'usage fréquent, elle en a, en quelque sorte, amoindri le prix et diminué l'estime; pour cette raison même, il vous sera très-utile de vous y arrêter.

LUNDI.

DE LA PREMIÈRE OBLIGATION D'ALLER TROUVER LES PRÊTRES POUR SE FORMER UNE BONNE CONSCIENCE.

Allez trouver les prêtres, et faites ce qu'ils vous diront [1].

S'il se présente quelque controverse ou quelque doute en matière de lépre, allez-vous-en trouver les prêtres, et vous tenez à ce qu'ils décideront [2].

[1] Vade, ostende te sacerdoti. *S. Matth.* VIII.

[2] Si difficile et ambiguum apud te judicium esse perspexeris inter lepram et lepram, etc.

Surge et ascende ad locum quem elegerit Dominus Deus tuus. Veniesque ad sacerdotes Levitici generis, etc. *Deut.* XVII.

Le Sujet de la méditation est fondé sur le XIIIe chapitre du Lévitique et le XVIIe du Deutéronome, où il est ordonné que le prêtre doit juger de la lèpre véritable ou apparente, et qu'en cas de doute, celui qui craint d'en être atteint, doit l'aller trouver et s'arrêter à son jugement; d'où l'on apprend que la première obligation que nous avons d'aller trouver les prêtres, c'est lorsque notre conscience est dans le doute, afin de l'éclairer et d'apprendre d'eux ce qui est péché, et ce qui ne l'est pas.

La Fin est de bien comprendre combien il importe de se former une bonne conscience, et que, l'illusion étant sur ce point facile, nous devons nous en rapporter aux prêtres qui sont ou nos supérieurs, nos confesseurs, nos directeurs, ou même à ceux qui, sans posséder ces titres, sont capables de nous instruire.

La Forme est en ces trois points :

1° L'importance et la nécessité d'une bonne conscience.

2° En cela les plus savants et même les plus spirituels peuvent faire de lourdes fautes.

3° Il est nécessaire de consulter sur ce point un bon directeur.

PREMIER POINT.

IMPORTANCE ET NÉCESSITÉ D'UNE BONNE CONSCIENCE.

Douter s'il importe beaucoup de se former une bonne conscience, c'est ne pas savoir seulement ce que c'est que la conscience. La conscience, pour expliquer sa nature en peu de paroles, est la règle de toutes les actions de la vie, ou pour mieux dire, la loi éternelle et la raison, qui est soumise à cette loi et qui en dépend, sont les règles générales de nos actions; or, la conscience est la connaissance de leur usage, et sait les appliquer aux occasions particulières[1]. Ce rôle de la conscience, chargée ainsi de reconnaître et d'appliquer la loi, lui a fait donner le nom de règle ou direction particulière pour chacun. On voit

[1] Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine. *Psal.* IV.

par là son importance, puisque de sa droiture dépend la bonté ou la malice de toutes nos œuvres, qui sont droites ou tortues selon la règle à laquelle elles s'ajustent. Le témoignage de l'Apôtre est formel; tout ce qui n'est pas fait de bonne foi est un péché [1]; il appelle la conscience *Foi,* c'est-à-dire, une persuasion, et une croyance de la manière dont il faut agir.

Or, comme les consciences sont libres, et que chacun peut s'en former une à son gré, autant nous sommes obligés d'éviter le mal, autant aussi il nous importe de nous former une conscience droite; si l'on se trompe en ce point, on fera bientôt le mal sans aucun scrupule, et, ce qui est plus dangereux, on le fera sans le connaître. Ce n'est pas une excuse raisonnable de prétendre que la conscience, dans ce cas ne reprochant point le mal, on cesse d'être coupable. Nullement, cette règle de nos mœurs étant faussée et gauchie, soit par une ignorance coupable, soit par une illusion dans laquelle on s'entretient, toutes les actions qu'elle mesure et qu'elle dirige participent à ses défauts [2]. Quel malheur de se faire une conscience à sa fantaisie, c'est-à-dire, de se faire juge et arbitre des lois de Dieu, de prendre, laisser, retrancher, altérer ce qu'il vous plaît.... Quelle témérité! de vouloir refaire la loi de Dieu, et de lui dire: Vous vous trompez, il n'y a que ceci qui est mauvais, et non pas cela, je n'en crois pas davantage. N'est-ce pas se faire son Dieu, sa loi, sa religion, son salut, son paradis?.... car tout cela est compris dans la conscience. O mon Dieu! qui connaissez l'erreur et les tromperies des hommes, et qui m'en faites redouter le péril, éclairez mon aveuglement, et ne permettez pas que je tombe dans l'effroyable précipice, où se jettent tous ceux qui repoussent une conscience droite, telle que la forme votre sainte loi.

[1] Omne quod non est ex fide, peccatum est. *Rom* XIV.

[2] Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam. Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino, et descendent fortes ejus, etc. *Isai.* V.

DEUXIÈME POINT.

EN CE QUI TOUCHE LEUR PROPRE CONSCIENCE, LES PLUS SAVANTS ET MÊME LES PLUS SPIRITUELS PEUVENT FAIRE DE LOURDES FAUTES.

On peut remarquer trois sortes de personnes qui se trompent en ce point. Premièrement, les libertins et les mondains qui négligent leur salut, et qui n'ont d'autre règle de conduite que l'inclination de la nature, ou quelque vaine apparence d'honnêteté naturelle [1]. Secondement, les ignorants qui ont sujet de douter, qui ne savent pas ce qu'ils doivent faire, et qui peuvent s'en instruire; s'ils le négligent, cette négligence rend leur ignorance criminelle, et la transforme en une malice très-dangereuse [2]. En troisième lieu, il y a bien plus à craindre encore pour quelques-uns, quand par un artifice ingénieux à se tromper, on aperçoit le mal, mais on ne fait pas semblant de le voir, on le dissimule, on cherche des raisons et des prétextes apparents pour le colorer, on s'autorise et on s'affermit dans le vice, afin de s'y livrer sans scrupule. Consciences cautérisées, pour parler dans les termes de saint Paul [3], qui veulent se persuader que le mal est bien, parce qu'ils l'aiment, et qu'ils ne pèchent pas, parce qu'ils pèchent sans remords et sans scrupule. Quand on applique le cautère, on fait mourir la chair, et on affaiblit le sentiment pour former une eschare, et préparer une issue aux mauvaises humeurs; c'est un mal volontaire et peu sensible, qu'on prend pour en éviter un plus grand; de même les méchants, pour éviter les remords et les reproches de leurs crimes, qui leur semblent insupportables, étourdissent leur

[1] Juxta proprias concupiscentias ambulantes. II *S. Petr.* III.

[2] Qui quasi de industria recesserunt ab eo, et omnes vias ejus intelligere noluerunt. *Job.* XXXIV.

[3] Cauteriatam habentium conscientiam. I *Tim.* XIV.

conscience, estimant cet assoupissement et cette insensibilité un moindre mal que les vifs remords et les aiguillons, dont elle leur déchire le cœur. Ils auraient de la peine à se roidir toujours contre les remontrances d'une bonne conscience; ce combat leur serait fâcheux et importun; ils s'en font une mauvaise qui les laisse en repos, qui dort, et qui ne dit mot, afin de pouvoir dire : Pour moi, je le fais sans scrupule, ma conscience ne me reproche rien [1].

C'est cette fausse paix du monde que Notre-Seigneur réprouve, et que les méchants recherchent, comme dit saint Augustin [2], pour jouir plus librement du monde ; c'est cette paix trompeuse qui allumait le zèle et l'indignation de David [3], mais qui doit vous inspirer de la compassion, et vous porter par pitié à désabuser ces misérables, si vous en avez le moyen; et surtout prenez garde que ce malheur ne vous arrive à vous-même. Considérez que l'excès d'une affection et d'une passion déréglée peut vous y conduire aussi bien que ces malheureux, qui pour être trop attachés aux biens de ce monde, se font accroire qu'ils ne font point de mal, de peur d'être troublés dans la jouissance de leurs plaisirs; voilà la source de leur malheur. Voyez donc si votre cœur n'est point coupable de quelque amour déréglé, de quelque désir immodéré d'honneur, de commodité, de plaisir, ou de quelque péché, même véniel [4].... Vous en faites-vous un cas de conscience, comme vous le devez?.... Ne dites-vous point en vous-même qu'il n'y a pas tant de mal que l'on prétend. C'est le funeste effet d'une passion déréglée, d'aveugler même les plus religieux et les plus savants docteurs; quelque clairvoyance qu'ils aient pour la conduite d'autrui, ils sont myopes quel-

[1] Tam magna mala pacem appellant. *Sap.* XIV.
Pacem meam do vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis. *S. Joann.* XIV.

[2] Propterea dat sibi pacem, ut sine molestia mundo fruatur. D. Aug.

[3] Zelavi super iniquos pacem peccatorum videns, operti sunt iniquitate et impietate sua. Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum. Transierunt in affectum cordis. *Psal.* LXXII.

[4] Sachez que l'amour de vous-même vous nuit plus qu'aucune chose au monde. Vous êtes plus ou moins attaché aux choses selon l'amour et l'affection qui vous y portent, etc. *Imitat.* liv. III, ch. XXVII.

quefois et même aveugles dans leur propre mal, parce que l'amour qui les tient attachés à leur passion, fausse leur jugement en ce point, et ne veut pas être découvert, de peur d'être repris et corrigé. Puissent-ils du moins reconnaître cette faute, afin de découvrir et de mieux voir les autres, dont celle-ci est le principe et la cause!...

TROISIÈME POINT.

IL EST NÉCESSAIRE DE CONSULTER UN DIRECTEUR POUR LES AFFAIRES DE NOTRE CONSCIENCE.

Si vous apercevez quelque défaut dans le règlement de votre conscience, tâchez de le corriger au plus tôt. Si vous n'en voyez point, ne vous croyez pas assuré pour cela; écoutez Notre-Seigneur qui vous dit : Allez trouver le prêtre [1], exposez à votre directeur vos affections, vos inclinations naturelles, les effets qu'elles produisent, les doutes qui vous naissent à ce sujet, pour savoir s'il ne trouve rien à redire. Mettez votre âme entre ses mains, qu'il en réponde devant Dieu, qu'il mette la sienne pour la vôtre, qu'il ne vous flatte point; et ne sortez pas d'avec lui que vous ne soyez dans l'état où vous voudriez être pour mourir, afin que si Notre-Seigneur vous demandait au jour décisif de votre éternité : Pourquoi avez-vous fait cela? Vous ayez cette réponse toute prête : Je l'ai fait par le conseil du prêtre auquel vous m'avez adressé [2]. Ne quittez point l'oraison, que vous ne soyez décidé à exécuter au plus tôt cette bonne résolution; demandez à Dieu sa bénédiction et ses grâces, pour la faire réussir à sa gloire, et puis allez au nom de Notre-Seigneur, où il vous commande d'aller.

[1] Vade, ostende te sacerdoti. *S. Matth.*, VIII.
Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore ejus : quia angelus Domini exercituum est. *Mala.* II, 7.

[2] Obedivimus voci patris nostri, in omnibus quæ præcepit nobis. *Jer.* XV.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Importance d'une bonne conscience

La conscience est le principe et la règle du bien et du mal, l'explication de la loi éternelle, le truchement de la raison, la clef du paradis ou de l'enfer. Jugez maintenant s'il importe qu'elle aille bien, et si la faute peut être petite dans un sujet, qui doit servir de règle pour reconnaître et corriger toutes les autres fautes. O mon Dieu! vous qui me donnez la science nécessaire pour connaître vos volontés, donnez-moi aussi la conscience qu'il faut avoir pour les accomplir fidèlement.

DEUXIÈME POINT.

Qu'on peut aisément s'y tromper.

La malice, l'ignorance affectée, toute affection déréglée est capable de nous faire une mauvaise conscience, en nous faisant accroire qu'il n'y a point de mal dans ce qu'elle affectionne, quoique ce soit en cela qu'est le plus grand mal. Cependant on ne le veut pas connaître de peur d'être obligé de s'en défaire ; on en émousse le sentiment, on en ôte le scrupule, et puis on dit: Ma conscience ne m'en fait point reproche. Oh! malheureuse conscience ! Voudriez-vous bien qu'on dise de vous : C'est un homme cautérisé, un homme dangereux, un traître, un dissimulé, un homme auquel il est dangereux d'avoir affaire. Voilà ce que les saints disent de votre conscience, c'est une conscience cautérisée il ne faut point s'y fier.

TROISIÈME POINT.

Qu'il faut s'en faire instruire par son directeur.

Il faut donc se défier de soi-même, et par conséquent s'assurer par un autre, et aller trouver pour cela celui à qui Notre-Seigneur nous adresse, nous parlant en la personne du lépreux de l'Evangile. Mais

il ne faut point le quitter, qu'on ne soit dans l'état où l'on voudrait être pour paraître devant le souverain Juge, afin que quand il nous demandera compte de nos actions, nous puissions dire : C'est ainsi que j'ai été instruit par le prêtre, auquel vous m'avez envoyé. C'est là la meilleure raison que vous puissiez alléguer ; mais aussi si vous ne l'avez prête, voilà votre condamnation en trois mots : Pourquoi n'êtes-vous pas allé où je vous avais adressé? Que direz-vous alors? Vous trouverez peut-être de quoi répondre maintenant, mais voyez si ce que vous dites sera bien reçu alors....

MARDI.

SECONDE OBLIGATION D'ALLER TROUVER LES PRÊTRES, POUR FAIRE UNE BONNE CONFESSION.

S'il y a quelqu'un qui soit infecté de lèpre, qu'il s'adresse au prêtre, afin qu'il le voie et qu'il en juge [1].

Le Sujet de la Méditation est pris sur ce qu'il n'appartenait qu'aux prêtres de juger de la lèpre, et de la guérison du lépreux. Ce qui était une figure du pouvoir de nos prêtres dans le tribunal de la Pénitence, avec cette différence, qu'ils peuvent non-seulement nous déclarer absous de nos crimes, mais encore nous absoudre effectivement eux-mêmes et nous accorder notre pardon ; par conséquent, nous devons aller les trouver à cet effet, selon l'ordre de Notre-Seigneur : *Allez trouver le prêtre.*

La Fin est de remarquer trois sortes de défauts qui rendent la confession moins parfaite et moins profitable, défauts auxquels les personnes spirituelles elles-mêmes sont exposées.

La Forme est en ces trois points :

1° Du premier défaut qui précède la confession.

2° Du second défaut qui a lieu au temps même de la confession.

3° Du troisième défaut qui suit la confession.

[1] Plaga leprœ si fuerit in homine, adducetur ad sacerdotem, et videbit eum. *Levit.* XIII.

PREMIER POINT.

LE PREMIER DÉFAUT, QUI PRÉCÈDE LA CONFESSION.

Commencez ce point par un acte de foi sur la rémission des péchés au sacrement de Pénitence; adorez la divine providence qui vous a institué ce remède; remerciez sa bonté qui est si prodigue de ses grâces, et si prompte à pardonner [1]. Voyez les fruits que vous en avez recueillis, et les grands biens que votre âme en a reçus; ou si vous ne reconnaissez point de profit dans l'usage de ce sacrement de Pénitence, remarquez les défauts que vous y apportez, soit avant, soit après, ou dans le temps même que vous faites votre confession. Et comme la contrition doit précéder ordinairement la confession, et que, selon que la contrition est plus ou moins parfaite, les autres parties du sacrement s'en ressentent, prenez garde à ce défaut, dans lequel plusieurs tombent sans s'en apercevoir, dans leurs confessions [2]. Ils ne réfléchissent point sur l'objet qui a été pour eux un sujet de chute et une pierre d'achoppement, c'est-à-dire, sur l'objet qui, soit en excitant en eux des mouvements de complaisance, soit en leur inspirant des sentiments d'aversion, est devenu la cause du péché, dont ils se repentent. Il suit de là que la contrition ou l'attrition n'est pas à beaucoup près si parfaite, ni les résolutions d'amendement si fortes et si sérieuses, parce qu'on se contente de remarquer les fautes actuelles pour en concevoir de l'horreur, sans chercher à détacher le cœur de l'objet, qui est la source du mal [3]. Cependant, c'est par là qu'il faudrait commencer; comme cette

[1] Misericordias Domini in æternum cantabo. *Psal.* LXXXVIII.
Nisi Dominus reliquisset nobis semen, quasi Sodoma fuissemus, etc. *Isai.* I.

[2] Nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo dicens : Quid feci? *Jer.* VIII.

[3] Si reverteris Israel, ad me convertere : si abstuleris offendicula tua, non commoveberis. *Jer.* III.

mauvaise inclination, cette attache trop forte du cœur à l'honneur, par exemple, ou aux commodités de la vie, est le principe du péché ; aussi le fruit principal de la pénitence et de la conversion consiste dans le détachement de notre âme, qui se défait de ces amours déréglés, ou de ces affections dangereuses qui la portaient au mal [1].

C'est peut-être là l'unique cause qui fait qu'on recueille si peu de fruit d'un remède si salutaire, et qui fait que nous voyons tant de confessions et si peu d'amendement. Combien de fois vous êtes-vous confessé, sans que la pensée même de vous défaire de vos inclinations vous soit venue?... Quelle merveille, si les mauvaises herbes repoussent toujours, puisque vous en laissez la racine dans la terre de votre cœur?... Pourquoi vous étonner que votre âme produise de mauvais fruits, puisque l'arbre demeure?... Ce ne sont pas les branches seulement qu'il faut tailler, il faut arracher le tronc et la racine [2] ; ce n'est pas seulement l'action mauvaise qu'il faut laver, mais c'est le cœur qu'il faut purifier. O mon Dieu ! donnez-moi un cœur si pur et si détaché du mal [3], que, s'il fallait sortir du monde aussitôt après la confession, je fusse trouvé digne d'entrer dans le paradis. Vraiment êtes-vous toujours dans cette disposition après votre confession ?... Reconnaissez donc sérieusement aujourd'hui cette vérité, que vous ne considérez pas assez, avant de vous confesser, l'objet ou le sujet de votre péché, et que vous ne faites pas assez d'efforts, pour en détacher votre cœur et vos affections.

[1] Annuntiantes vobis ab his vanis converti ad Deum vivum. *Act.* XIV.

[2] Facite arborem bonam et fructum ejus bonum. *S. Matth.* XII.

[3] Cor mundum crea in me Deus. *Psal.* L.

DEUXIÈME POINT.

LE SECOND DÉFAUT, QUI A LIEU AU TEMPS MÊME DE LA CONFESSION.

Considérez comment vous vous comportez au temps de la confession, et parmi toutes les fautes que vous pouvez faire, portez votre attention snr celle-ci. N'est-il pas vrai que, dans l'accusation que vous faites contre vous-même, confessant vos offenses, vous ne recherchez pas assez cordialement la confusion qu'elles méritent [1]?... A la vérité, c'est assez pour valider le sacrement, que la honte ne vous fasse rien omettre, ni rien cacher de ce que vous êtes obligé de dire ; mais si vous désirez vous acquitter parfaitement de votre devoir, il faut que vous aimiez la confusion, que vous ressentez à découvrir vos péchés, autant que vous détestez la malice qui vous les a fait commettre. Vous n'avez point eu de honte de pécher, et de faire injure à Dieu devant toute la cour du ciel, il faut réparer cette injure [2]; n'est-il pas raisonnable, et ne le voulez-vous pas?... Mais il faut le faire de bonne sorte, le mieux que vous pourrez; n'en êtes-vous pas content?... Or, voici la meilleure satisfaction que vous puissiez faire ; confondez-vous à bon escient devant le prêtre qui vous tient lieu de juge [3]; s'il y a quelque, faute parmi celles que vous confessez, qui vous apporte plus de honte, ne la passez pas légèrement, comme la nature le voudrait pour éviter la confusion, appuyez là-dessus, pesez sa difformité, et donnez le loisir à la honte de vous couvrir le front sans l'essuyer. Oh ! que cet esprit d'humilité relève la contrition !

[1] Quin potius confusione non sunt confusi, erubescere nescierunt. *Jer.* VI.

Ergo et tu porta confusionem tuam, confundere, et porta ignominiam tuam. *Ezech.* XVI.

[2] Tibi Domine justitia, nobis autem confusio faciei. Dan. IX, 7.

[3] Domine nobis confusio faciei. Tibi Domino Deo nostro misericordia et propitiatio, quia recessimus a te. Ibidem v. 8.

plus elle est profonde, plus elle anoblit votre pénitence, et lui donne un beau degré de grâce et de mérite....

O Dieu! vous savez ma confusion [1], je la porte volontiers, disait le Fils de Dieu, lorsque, s'imputant nos péchés, comme le chef d'un corps tout couvert de plaies, qu'il voulait laver de son sang, il se confondait devant son Père. Que ne dites-vous de même, unissant vos sentiments aux siens?... Que ne prenez-vous pour sujet de vous confondre davantage, la peine que vous avez à supporter la honte de vos fautes, surtout après avoir considéré que Jésus en a porté si humblement la peine et la confusion?...

TROISIÈME POINT.

LE TROISIÈME DÉFAUT, APRÈS LA CONFESSION.

Après la confession, on sait bien qu'il y a obligation d'accomplir la pénitence; mais on ne sait pas peut-être, ou bien on ne pénètre pas assez cette vérité, que la meilleure partie de la pénitence consiste à éviter le péché, plus soigneusement qu'on n'avait fait par le passé [2]. Je dis plus soigneusement, car la grâce, fraîchement ajoutée aux grâces précédentes, exige ce soin; et si vous manquez à ce devoir de reconnaissance, vous êtes un ingrat, et vous ne méritez pas d'obtenir une autre fois le pardon de vos fautes. En effet, n'est-ce pas un signalé bienfait que le pardon du péché qui vous est remis?... Si c'est un bienfait, ne mérite-t-il pas de la reconnaissance?... Que pouvez-

[1] Operuit confusio faciem meam.

Tu scis improperium meum et confusionem meam, et reverentiam meam. *Psal.* LXVIII.

[2] Curam omnem subinferentes. II S. *Petr.* I

Expoliavi me tunica mea, quomodo induar illa : lavi pedes meos, quomodo inquinabo illos? *Cant.* V.

Ut jam non desideriis hominum, sed voluntati Dei, quod reliquum est in carne vivat temporis, sufficit enim præteritum tempus. I S. *Petr.* IV.

vous donc rendre comme témoignage de cette reconnaissance, sinon ce que vous pensez être le plus agréable à votre bienfaiteur? et qu'a-t-il plus à cœur, sinon que vous vous gardiez de l'offenser? Voilà que d'un côté la mauvaise habitude, que vous avez contractée, vous rend moins actif et moins vigilant : d'autre part, la grâce vous réveille et vous presse ; il faut suivre l'une des deux; si vous êtes de connivence avec vos mauvaises inclinations, c'est une disposition prochaine à l'endurcissement du cœur [1] ; si vous craignez ce malheur, comme en effet il est à craindre, rendez-vous soigneux et prompt avec la grâce à fuir le mal.

O mon Sauveur! je m'étonne parfois d'où vient la dureté et l'insensibilité de mon cœur; j'en sais maintenant la cause : c'est que, là où je devrais être plus vigilant, je suis plus paresseux ; il me semble qu'après avoir déchargé ma conscience par une bonne confession, il n'y a plus rien à faire, et c'est alors qu'il faudrait commencer à mieux faire. C'est à quoi il faut nous décider maintenant; c'est pourquoi, ayons souvent dans la bouche, et plus souvent encore dans le cœur, cette sentence du Sage [2] : *C'est alors qu'il faut commencer, quand tout semble achevé.*

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Premier défaut, avant la confession.

Quand on s'excite au regret de ses péchés, l'on ne s'efforce pas assez de détacher son cœur de l'objet qui l'avait fait pécher. C'est un grand défaut, car ainsi on y demeure attaché par affection, on ne fait que

[1] Jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. S. *Joan.* v.
Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. S. *Luc.* XI.
[2] Cum consummaverit, tunc incipiet. *Eccli.* XVIII.

couper les branches de ce mauvais arbre, sans toucher à la racine. Faites de votre vie un bon arbre qui puisse croître jusqu'au ciel, disait Notre-Seigneur; et vous lui répondrez: Non, je ne veux que les branches, je ne me soucie point de la racine!... Oseriez-vous le dire?... Pourtant vous osez le faire....

DEUXIÈME POINT.

Second défaut, au temps même de la confession.

Quand on se confesse, on passe trop légèrement l'endroit où il faudrait demeurer plus longtemps, c'est à savoir, où il y a plus de sujet de confusion. Car c'est cette humiliation qui est la plus belle disposition à la componction. O mon Sauveur! que je suis confus de ne pouvoir supporter cette petite honte! et que sera-ce quand je comparaîtrai devant vous?... Mais n'y suis-je pas? ne me voyez-vous pas?... Et il me semble que je crains plus un homme que vous? Je m'en confesse devant vous, je m'en confesserai devant un homme, et je prends la résolution de ne plus m'épargner désormais.

TROISIÈME POINT.

Troisième défaut après la confession.

Quand on s'est confessé et qu'on a fait sa pénitence, on pense avoir tout fait, et on ne prend pas garde qu'on est plus obligé qu'auparavant à veiller sur soi-même, et à conserver soigneusement la grâce qu'on vient de recevoir. Eh bien, vous voilà guéri, vos péchés vous sont pardonnés, disait Notre-Seigneur, mais prenez garde désormais de n'y plus retourner [1]. C'est à vous à qui il parle, c'est au sortir de votre confession qu'il vous parle ainsi. Mais prenez garde de mépriser celui qui vous parle, dit son Apôtre [2].

[1] *S. Joan.* v.
[2] *Hebr.* XII.

MERCREDI.

TROISIÈME OBLIGATION D'ALLER TROUVER LES PRÊTRES, POUR APPRENDRE D'EUX L'USAGE DES REMÈDES SPIRITUELS CONTRE LES MALADIES DE L'AME.

Si cette sorte de lèpre, qui s'attache aux parois de la maison, s'y aperçoit, celui à qui appartient la maison s'en ira avertir le prêtre, qui lui indiquera les remèdes qu'il faut y apporter [1].

Le Sujet. Les prêtres n'ordonnaient pas seulement des remèdes à ceux qui étaient frappés de lèpre, mais encore des préservatifs à ceux qui en étaient menacés ; et pour cet effet, ils nettoyaient les maisons et les murailles où il paraissait quelque tache de cette maladie, de peur que les hommes n'en fussent infectés. Figure du ministère de nos prêtres, qui ne sont pas seulement établis pour remettre le péché commis, mais aussi pour prescrire les moyens de s'en préserver à l'avenir ; et c'est pour apprendre d'eux ces moyens que Notre-Seigneur nous dit : *Allez aux prêtres.*

La Forme est en ces trois points :

1° Nous avons besoin d'user de remèdes contre nos passions.

2° Nous ne sommes pas toujours capables de nous les appliquer.

3° Il faut demander ces remèdes aux prêtres, auxquels il appartient de les donner.

[1] Si fuerit plaga lepræ in ædibus, ibit cujus est domus, nuntians sacerdoti, et dicet : Quasi plaga lepræ videtur mihi esse in domo mea. At ille præcipiet ut efferant universa de domo, etc. *Levit.* XIV, 34 et seq.

PREMIER POINT.

NOUS AVONS BESOIN D'USER DE REMÈDES CONTRE NOS PASSIONS.

Il est aussi vrai que nous avons besoin d'user de remèdes contre nos passions, qu'il est assuré que nos passions nous restent toujours, même après la confession, et qu'elles nous nuisent grandement, si nous n'usons des remèdes qui nous sont ordonnés pour les dompter, ou pour empêcher que leurs premiers mouvements ne surprennent notre consentement. Dieu pouvait bien nous délivrer entièrement de nos passions, et les rendre si soumises à la raison, qu'elles servissent autant à la vertu sans aucune révolte, qu'elles y nuisent par leur rébellion. Mais sa sagesse a jugé plus à propos de les laisser dans notre âme, avec les premiers mouvements de leur désordre, et de nous pourvoir de remèdes pour les réprimer, que de nous en délivrer entièrement. Il suit de là que, ne point user de remèdes contre nos passions, c'est s'opposer aux desseins de cette divine Providence; car c'est, ou ne pas connaître les passions, ou ne pas redouter les dommages qu'elles peuvent nous causer, ou enfin croire qu'on s'en garantira soi-même sans employer de remèdes, ce qui est une folie, une illusion coupable. De là vient que dans les saintes Écritures, Dieu ne se plaint pas tant de voir du mal et des péchés parmi les hommes, que de voir qu'ils ont des remèdes à leurs maux, et qu'ils n'en usent pas. Eh quoi, dit-il par un de ses prophètes, n'y a-t-il point de baume en Galaad?... N'avez-vous point de médecin dans vos villes?... [1] D'où vient donc que vos plaies ne sont pas encore fermées?... S'il avait sujet de se plaindre dans le temps qu'il a ainsi parlé, combien aurait-il plus de raison de nous reprocher notre négligence, maintenant qu'il nous offre beaucoup plus de remèdes que

[1] Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? Quare igitur non est obducta cicatrix filiæ populi mei? *Jer.* VIII.

dans l'ancienne loi, et que nous ne nous en portons pas mieux, et cela par notre faute[1]?... Ne savez-vous pas que tous les livres spirituels qui sont à votre disposition, chaque personne spirituelle avec laquelle vous vous entretenez, les prédicateurs et les prédications que vous entendez, les prêtres, les sacrements, sont autant de secours et de remèdes contre vos passions? Et cependant, en quoi devenez-vous meilleur?... N'êtes-vous pas aussi porté à l'orgueil, à la vanité, à vos intérêts, et à suivre vos autres inclinations naturelles, que si vous n'aviez aucun secours pour y remédier? N'est-il pas vrai que, quelque amendement que vous reconnaissiez en vous, il ne répond pas à la force et à l'efficacité des remèdes que vous avez[2]? Ce défaut est déplorable, car c'est non-seulement entretenir votre mal, mais encore c'est négliger le remède, qui pourtant a coûté le sang et la vie du Fils de Dieu. Que pensez-vous de cette négligence?...

DEUXIÈME POINT.

NOUS NE SOMMES PAS TOUJOURS CAPABLES DE NOUS APPLIQUER NOUS-MÊMES CES REMÈDES.

Ce n'est pas tout de déplorer son mal, il faut en rechercher la cause pour y remédier. Et entre plusieurs autres que vous pourriez considérer, arrêtez-vous particulièrement à celle-ci. Bien que vous ne soyez pas capable de vous appliquer, sans l'aide d'autrui, les remèdes les plus appropriés à vos maux, vous ne laissez pas d'en prendre ou d'en rejeter, comme bon vous semble, comme si vous étiez bon juge en votre cause, et bon médecin dans votre maladie. Pauvre malade, ne savez-vous pas encore qu'il n'y a point de médecin, si savant qu'il puisse être, qui doive se fier pour sa guérison à sa propre expérience? Ne connaissez-vous pas les ruses et les souplesses de l'amour-

[1] Domus Jacob, venite et ambulemus in lumine Domini. *Isai.* II.

[2] Non doluerunt et renuerunt accipere disciplinam. *Jer.* V.

propre, toujours disposé à considérer comme bonheur et comme bien, ce qui en réalité est le plus nuisible à votre âme [1]?... Et comment un malade pourrait-il s'appliquer le remède d'un mal qu'il ne connaît pas, et dont il ne veut pas être guéri? Comment un orgueilleux pourra-t-il devenir humble, s'il prend son orgueil pour une générosité ou une force d'esprit[2]? Comment le voluptueux se fera-t-il chaste et mortifié, s'il n'appelle sa sensualité que du nom d'amabilité et de savoir-vivre? Et comment l'avare détestera-t-il son avarice, s'il considère comme prudence ce qui en vérité est ladrerie?...

Voilà comme les hommes se flattent dans leurs maux, et comme ensuite ils sont incapables de s'appliquer les remèdes, puisqu'ils connaissent et qu'ils ressentent si peu leurs maladies. Ce qui fait dire au Saint-Esprit, dans l'Ecclesiastique [3], que nous devons prendre garde de faire les suffisants, et de nous en faire accroire, comme si nous étions capables de nous guérir nous-mêmes. En effet, n'eussions-nous pour maladie que celle d'ignorer une vérité si capitale, c'en serait assez pour nous apprendre à nous défier de nous-mêmes dans un sujet si important, et pour nous persuader d'avoir recours à ceux, qui nous sont donnés de Dieu pour nous appliquer les remèdes, et pourvoir aux maladies de notre âme....

TROISIÈME POINT.

IL FAUT DEMANDER CES REMÈDES AUX PRÊTRES, A QUI IL APPARTIENT DE NOUS LES DONNER.

Allez donc aux prêtres, demandez-leur conseil; priez-les de vous ordonner les remèdes dont vous avez besoin, rendez-leur

[1] Illud firmissimum tenendum, omnium difficillimum esse, se ipsum cognoscere et curare, propterea quod naturaliter quisque seipsum amet. S. Basil.

[2] Amor privatus aufert mihi verum judicium, idcirco parùm mihi credo de meipso utpotè homini mendaci. S. Bern. l. *de int. domo*, LXVI.

[3] Ne dicas, quid est mihi opus, et quæ erunt mihi ex hoc bona? Ne dicas sufficiens mihi sum, et quid ex hoc pessimabor? *Eccli.* XI, 25, 26.

cet honneur que vous ne refusez pas aux médecins de vos corps[1]. Premièrement, ils ont une connaissance plus nette de ce qui vous regarde, que vous; chacun est aveugle en ce qui le touche, et le zèle qu'ils ont pour votre salut, est bien plus désintéressé que le vôtre. Et puis, quand cela ne serait pas, il est certain que la bénédiction du ciel est attachée à l'obéissance que vous leur rendez, et aux remèdes que vous prenez de leurs mains; ce que vous ne pouvez espérer de vous-même. Dieu est fidèle à l'ordre qu'il a établi, et comme la grâce se donne par les sacrements, et les sacrements par les prêtres, il suit de là que tout ce qui accompagne les sacrements, comme les pénitences, les conseils, les remèdes contre les rechutes, sont de leur ressort et de leur dépendance. C'est à vous d'y contribuer par une grande franchise à découvrir votre faiblesse, et par une sincérité cordiale[2], pour montrer que vous voulez profiter de leurs avis, afin qu'ils prennent la liberté de vous parler franchement; c'est à vous aussi d'y joindre la docilité pour vous laisser gouverner, et pour pratiquer ponctuellement ce qu'ils vous ordonneront. Le faites-vous?... Quelle raison peut vous en empêcher? Est-ce que vous n'avez point de maladie? Ne trouvez-vous point de médecin?... Ah ! vous n'en manquez pas; mais vous manquez de zèle pour votre avancement, de fidélité aux ordres de Dieu, de foi pour vous persuader qu'il en faut passer par là, de courage pour exécuter généreusement ce que vous êtes obligé de faire; vous manquez d'une sérieuse humilité pour le faire sans afféterie, sans compliments, et sans

[1] Honora medicum propter necessitatem: etenim illum creavit Altissimus, a Deo est enim omnis medela.

Altissimus creavit de terra medicamenta, et vir prudens non abhorrebit illa. In his curans mitigabit dolorem, etc. Fili in tua infirmitate non despicias te, etc. Da locum ipsum medico. Etenim illum Dominus creavit, et non discedat à te, quia opera ejus sunt necessaria. Est enim tempus quando in manus illorum incurras, ipsi vero Dominum deprecabuntur, ut dirigat requiem eorum, et sanitatem, propter conversationem illorum. *Eccli.* XXVIII.

[2] Qui abscondit scelera sua, non dirigetur: qui autem confessus fuerit et reliquerit ea, misericordiam consequetur. *Prov.* XXVIII.

de vaines offres de service, sans mélange d'autres entretiens inutiles, qui sont comme les mouches étouffées dans les parfums, qui en corrompent l'odeur[1].... Oh! patience admirable de mon Dieu! Hélas! que vous souffrez de mépris, qu'on abuse malicieusement de vos grâces!... Il me semble vous entendre dire : Que me sert d'avoir donné mon sang pour les hommes, s'ils en corrompent l'usage, et s'ils changent les remèdes en poison[2]?... Oh! que vos plaintes sont raisonnables, mon doux Jésus, et que nous sommes ingrats, si elles ne peuvent nous toucher et nous porter à un véritable amendement!

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le besoin des remèdes.

Si vous savez que vos passions sont des maladies de l'âme, vous saurez en même temps qu'il faut y remédier avec autant de soin qu'aux maladies du corps. C'est pour cela que Dieu nous a donné tant de remèdes spirituels, et tant de médecins pour nous les appliquer, qu'il s'étonne lui-même comment les âmes demeurent si longtemps dans leurs mauvaises habitudes, sans en être guéries. Que vous en semble?... Comment vous portez-vous? d'où viennent ces affections qui vous attristent, ou qui vous réjouissent déréglément selon les diverses occasions? ne sont-ce pas des maladies d'esprit? n'y a-t-il pas des remèdes pour en guérir?... ne vous en servez-vous pas?... D'où vient donc qu'il n'y a point de mieux dans votre maladie?...

[1] Muscæ morientes perdunt suavitatem unguenti. *Eccles.* x, v. 1.
[2] Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem. *Psal.* xxix.

DEUXIÈME POINT.

Notre incapacité pour en user.

C'est notre faute, nous faisons les forts et les orgueilleux, nous disons que nous n'avons que faire des remèdes, ou que nous nous guérirons bien nous-mêmes ; c'est notre amour-propre qui parle ainsi devant Dieu : il nous parlera aussi par effet, et nous laissera dans nos présomptions. Ne le faites pas, mon Dieu, saignez, touchez, coupez, taillez, rasez, ne m'épargnez point maintenant, pour m'épargner pendant l'éternité.

TROISIÈME POINT.

Le recours aux Prêtres.

Allez donc au prêtre pour apprendre le remède à vos maux. C'est l'ordre établi de Dieu, il le garde lui-même, ne voulant pas vous guérir autrement. Un mot que le prêtre vous dira portera avec lui sa bénédiction ; Dieu y sera, il vous y attend, il vous y appelle ; mais quand est-ce ?... Le plus tôt que vous pourrez, et toutes les fois que vous reconnaîtrez en avoir besoin, autrement vous vous mettriez en danger de ne plus le trouver, et de n'être point guéri. En matière de remèdes, les plus prompts sont les meilleurs...

JEUDI.

QUATRIÈME OBLIGATION D'ALLER TROUVER LES PRÊTRES POUR APPRENDRE D'EUX LES BONNES ŒUVRES QUE NOUS DEVONS FAIRE, SELON NOTRE CONDITION.

Quand le prêtre aura reconnu que la lèpre est guérie, il ordonnera à celui qui s'en est fait guérir, d'offrir deux passereaux vivants [1].

Que s'il est pauvre, et qu'il ne puisse pas offrir ce qui a été énuméré dans les versets précédents, il prendra un agneau pour l'offrir [2].

Le Sujet. Lorsque le prêtre avait reconnu que la lèpre du malade était guérie, il lui ordonnait des sacrifices et autres diverses cérémonies, qu'il devait accomplir soigneusement, selon qu'il était riche ou pauvre pour fournir aux dépenses. Ainsi les prêtres de la loi nouvelle, après avoir guéri les maladies de l'âme, informent le pénitent du bien qu'il doit pratiquer, comme on le verra dans les trois méditations suivantes.

Aujourd'hui, nous considérerons en général le pouvoir qu'ils ont de prescrire des bonnes œuvres, selon la condition de chacun, et l'obligation que Dieu nous impose d'accomplir ces bonnes œuvres.

La Fin est d'apprendre que chacun est obligé de faire des bonnes œuvres selon sa condition, et qu'il doit s'en faire instruire par son directeur.

La Forme est en ces trois points :

1° Personne n'est exempt de faire des bonnes œuvres.

[1] Cum Sacerdos invenerit lepram esse mundatam, præcipiet ei qui purificatur ut offerat duos passeres vivos pro se. *Levit.* XIV, 3 et seq.

[2] Quod si pauper est, et non potest manus ejus invenire quæ dicta sunt, pro delicto assumet agnum ad oblationem. Ibid. 21 et seq.

2° On se flatte ordinairement, et l'on se trompe dangereusement sur ce point.

3° Il faut consulter le prêtre et apprendre de lui en cette matière, ce qui est de commandement et ce qui n'est que de conseil.

PREMIER POINT.

PERSONNE N'EST EXEMPT DE FAIRE DES BONNES OEUVRES.

Méditez attentivement sur ces paroles de l'Évangile, qui vous feront connaître l'obligation qu'il y a pour tous de faire des bonnes œuvres.

L'arbre qui ne rapporte point de fruit sera coupé et mis au feu[1].

Saisissez ce lâche serviteur, qui n'a pas fait fructifier son talent, liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les cachots[2].

Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, ne seront pas sauvés pour cela, mais celui qui fait la volonté de mon Père[3].

Quoique les Pharisiens ne laissent pas de faire des prières, des jeûnes, des aumônes, si néanmoins vous ne vivez pas plus parfaitement qu'eux, et que vos œuvres ne soient pas plus parfaites que les leurs, vous n'entrerez jamais au royaume des cieux[4].

Que faites-vous ici, paresseux, allez travailler en ma vigne[5].

Peut-on nous enseigner d'une manière plus nette et plus formelle la nécessité de faire des bonnes œuvres ? Et de fait, quoi de plus juste et de plus raisonnable que cette obligation?...

[1] Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur. S. *Matth.* VII.

[2] Inutilum servum ejicite in tenebras exteriores, illic erit fletus et stridor dentium. S. *Matth.* XXV, 30.

[3] Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum. Id. VII, 21.

[4] Nisi abundaverit justitia vestra plus quàm Scribarum et Pharisæorum, non intrabitis in regnum cœlorum. Id. V, 20.

[5] Quid hic statis tota die otiosi? Ite et vos in vineam meam. S. *Matth.* XX.

Pourquoi seriez-vous venu au monde? Quelle gloire rapporteriez-vous à Dieu qui vous y a mis? Comment pourriez-vous autrement réparer tant de péchés, satisfaire pour tant de peines que vous avez méritées, répondre à tant de signalés bienfaits dont il vous a comblé, et mériter l'éternité de récompenses qu'il vous a préparée?... Voyez les peines et les châtiments rigoureux, qu'on imposait aux pénitents dans la primitive Église, et osez après cela vous contenter de la satisfaction qu'on vous ordonne au sacrement de la pénitence?.... Réfléchissez sérieusement sur ce point... Considérez un peu ce qu'ont fait les saints, pour arriver là où vous prétendez arriver; y étaient-ils plus obligés que vous? pensaient-ils en faire trop pour une affaire de si grande conséquence?... Ne savez-vous pas que vous faites le grand voyage de l'éternité, que les bonnes œuvres sont votre viatique[1]; que si elles vous manquent, vous serez condamné à mourir de faim; que vous sortirez du monde accompagné de vos seules actions, bonnes ou mauvaises, sur lesquelles vous serez jugé et condamné[2]. O mon Dieu, que demandez-vous de moi, et quel bien dois-je faire, qui mérite d'être approuvé de vous?...

DEUXIÈME POINT.

ON SE FLATTE ORDINAIREMENT, ET ON SE TROMPE DANGEREUSEMENT DANS SES OBLIGATIONS.

Autant nous avons de motifs de la part de la grâce, pour nous porter aux bonnes œuvres, autant aussi le monde et la nature nous opposent d'empêchements, pour nous enlever nos bonnes résolutions. Les austérités et les jeûnes sont trop pénibles, notre bien nous est trop précieux pour en faire aumône aux pauvres, l'avarice nous resserre le cœur et les mains. Le

[1] Præparate vobis cibaria, quoniam transibitis Jordanem, et intrabitis ad possidendum terram. *Jos.* I.

[2] Opera enim illorum sequuntur illos. *Apoc.* IV.

tracas des affaires nous ôte le temps de vaquer à la prière [1], ou si nous saisissons à la dérobée quelques instants pour les donner à un si saint emploi, nos oraisons sont tellement entrecoupées de distractions et d'égarements d'esprit, que nous avons plus sujet de craindre le châtiment de nos irrévérences, que d'espérer la récompense de notre dévotion. Vient-il la bonne inspiration de faire mieux, le respect humain l'étouffe tout aussitôt; que dira-t-on, disons-nous en nous-mêmes, si je veux en faire plus que les autres?... Enfin mille bagatelles, et mille préoccupations semblables emportent tellement la meilleure partie de notre vie, que nous serons bien embarrassés, à l'heure de la mort, de trouver quelques bonnes œuvres à présenter au tribunal de Dieu [2]. Cependant on n'y pense pas, on se persuade qu'on n'y est pas obligé, qu'on en fait assez, qu'on fait bien ce que l'on doit ; et on se trompe de la sorte dans l'affaire du monde la plus importante que nous ayons. Mais pensez-vous tromper Dieu? lui fermerez-vous les yeux et la bouche, de peur qu'il ne voie cet arbre stérile, et qu'il ne commande qu'on le coupe [3]?... Quel âge avez-vous? combien y a-t-il que vous êtes au service de Dieu? que vous avez sa connaissance?... Depuis ce temps-là, quel fruit avez-vous fait dans son Église, où il vous avait planté et cultivé par ses grâces?... Quelqu'un, sans doute, l'a prié pour vous, afin d'apaiser sa colère; autrement il aurait déjà mis la cognée à la racine, pour vous abattre comme un arbre mauvais qui n'est bon qu'à brûler; mais sachez que s'il vous laisse encore sur pied, c'est pour vous donner le temps de porter quelque fruit, et de vous employer plus fidèlement à votre devoir, que vous ne l'avez fait jusqu'ici. N'en prenez-vous pas aujourd'hui la résolution!...

[1] Et cœperunt simul omnes excusare. *S. Luc.* XIV.

[2] Et virtutis quidem nullum signum valuimus ostendere : in malignitate autem nostra consumpti sumus. *Sap.* V.

[3] Arborem fici habebat quidam plantatam in vinea sua, et venit quærens fructum in illa, et non invenit : dixit autem ad cultorem vineæ : ecce anni tres sunt ex quo venio quærens fructum in ficulnea hac, et non invenio, succide ergo illam, ut quid etiam terram occupat? *S. Luc.* III.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT CONSULTER LE PRÊTRE POUR APPRENDRE DE LUI CE QUI EST DE COMMANDEMENT, ET CE QUI EST DE CONSEIL.

Allez donc consulter à ce sujet le prêtre, votre confesseur, votre directeur; il vous instruira pleinement de vos devoirs, selon les ordres et les commandements qu'il en a reçus de Dieu. Il vous dira quelles prières vous devez faire, et vous marquera le temps et la manière de vous en acquitter; il vous indiquera les pénitences, les jeûnes, les austérités conformément à votre condition. Vous saurez de lui pour vos aumônes ce qui est d'obligation, et ce qui est de conseil [1]. Voilà les trois chefs auxquels se rapportent en général les bonnes œuvres. Mais outre cela, il vous apprendra à convertir toutes vos occupations en occasion de mérite, à suppléer d'un côté ce qui vous manque de l'autre; à faire de la nécessité vertu, à profiter autant de vos impuissances que de vos talents, à mériter autant en ne faisant rien quand vous ne pouvez rien, qu'en faisant beaucoup quand vous en avez la puissance; à faire autant de progrès dans l'exercice de votre charge, que dans la plus haute contemplation; en un mot, à faire ce que Dieu désire de vous, et à sauver vos bonnes œuvres des mains traîtresses de votre propre volonté, qui vous dérobe le peu de bien que vous faites, pour s'en repaître aussi bien que du mal que vous commettez [2]. Oh! quel profit vous ferez en peu de temps, si vous croyez ses

[1] Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere, neque sperare in incerto divitiarum, sed in Deo vivo, qui præstat nobis omnia abundè ad fruendum; bene agere, divites fieri in bonis operibus, facile tribuere, communicare, thesaurisare sibi fundamentum bonum in futurum, ut apprehendant veram vitam. I *Tim.* VI.

[2] Rogamus vos, fratres, ut abundetis magis, et operam detis, ut quieti sitis, et ut vestrum negotium agatis, et operemini manibus vestris sicut præcepimus vobis. Et ut honeste ambuletis ad eos, qui foris sunt, et nullius aliquid desideretis. Vos autem nolite deficere benefacientes. I *Thess.* IV, II *Thess.* III.

bons avis ! Mais aussi ne vous tenez point pour sûr de votre conscience, si vous ne les pratiquez ; car vous ne pouvez alléguer aucune excuse, puisqu'on ne vous ordonne que ce que vous pouvez dans votre condition. Vous serez quelque jour pesé dans la balance, il est bien à craindre que vous ne soyez pas trouvé de poids [1], comme celui à qui le prophète Daniel fit savoir qu'il n'en avait pas assez pour être sauvé. Méditez bien ces paroles : Je ne trouve pas vos œuvres pleines, je vous ai pesé dans la balance, vous êtes trop léger, vous serez séparé et divisé [2]. O division effroyable ! ô séparation funeste de l'âme d'avec son Dieu ! Être séparé de sa grâce, de sa présence, de son amour, de ses faveurs, de sa perfection, de sa félicité. O malheur !... Évitez-le, et proposez-vous maintenant de faire, pour cette intention, la bonne œuvre d'aller trouver celui qui vous dira les autres œuvres, que vous avez à faire.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Obligation de faire des bonnes œuvres.

Nous ne pouvons pas nier l'obligation que nous avons de faire des bonnes œuvres, mais nous n'y voulons pas penser, de peur d'en faire trop. Hélas ! celui qui a peur d'en faire trop n'en fera jamais assez, et que deviendra celui qui n'en fait pas assez ?... Ou plutôt que deviendront les menaces que Jésus a faites contre ces négligents ?

[1] Non invenio opera tua plena coràm Deo meo. *Apoc.* III.

[2] Mane, Thecel, Phares, numeravit Deus regnum tuum, et complevit illud. Appensus es in statera, et inventus es minus habens. Divisum est regnum tuum. *Dan.* V.

DEUXIÈME POINT.

On s'en excuse sous de vains prétextes.

Vous avez mille pensées toutes prêtes pour vous excuser : mais avec tout cela, si vous demeurez sans rien faire, Dieu a déjà la main levée pour vous abattre, comme un arbre inutile qui n'est bon qu'à brûler. On vous laisse sur pied jusqu'à cette heure à la prière de quelqu'un : mais ce n'est que pour quelque temps, pour voir si vous porterez plus de fruit que vous n'avez fait jusqu'ici. Ce temps de répit est peut-être bientôt passé, que ferez-vous ?...

TROISIÈME POINT.

Il faut se faire instruire par les Prêtres sur ce sujet.

Allez donc au prêtre, à votre supérieur, à votre directeur, et il vous dira nettement les prières, les austérités et les autres bonnes œuvres que vous avez à faire. Si vous ne pouvez ni prier, ni jeûner, ni faire l'aumône, il y a encore quantité d'œuvres bonnes que vous pouvez faire, et dont vous ne sauriez vous excuser. Souvenez-vous que celui-là s'est trouvé bien surpris, qui entendit une fois qu'on lui disait : On a compté vos jours et vos années, on vous a pesé, et on vous a trouvé trop léger. Voilà comme on pèsera quelque jour toutes les actions de votre vie... O jour, ô poids, ô balance, quel remède ?... Allez demander au prêtre le poids du sanctuaire, pesez vos bonnes œuvres avec lui maintenant, et voyez si elles sont assez de poids pour être reçues dans le ciel, et pour passer dans le royaume de Dieu. Telle action serait passable dans une personne, qui sera repoussée dans une autre. Pesez bien cette dernière réflexion....

VENDREDI.

CINQUIÈME OBLIGATION D'ALLER AUX PRÊTRES, POUR PARTICIPER AU SAINT SACRIFICE QU'ILS SONT CHARGÉS D'OFFRIR A DIEU.

Le prêtre fera des prières à Dieu pour le malade, et il offrira un sacrifice propitiatoire pour son péché [1].

Le Sujet est de reconnaître que, si les anciens prêtres faisaient des prières et des sacrifices pour les lépreux qui s'adressaient à eux, c'était la figure de ce que les prêtres font maintenant dans l'Eglise, où ils sont établis pour adresser des prières à Dieu, et offrir le très-saint sacrifice de la Messe. Ils offrent cet auguste sacrifice, non-seulement pour eux, mais encore pour tout le peuple, et spécialement pour ceux, qui leur témoignent vouloir y participer plus particulièrement C'est encore dans ce sens qu'on peut entendre ces paroles de Notre-Seigneur : *Allez au prêtre.*

La Fin est d'apprendre le besoin que nous avons des prières des prêtres et de leurs sacrifices, afin d'y recourir souvent.

La Forme est en ces trois points :

1° Nos prières ordinaires sont bien faibles et bien imparfaites.

2° Les prières du prêtre, principalement celles qu'il fait à la messe, et surtout le saint sacrifice qu'il offre, ont un grand mérite.

3° Il faut y avoir recours et s'en servir.

[1] Rogabitque pro eo coràm Domino, et faciet sacrificium pro peccato. *Levit.* XIV.

PREMIER POINT.

NOS PRIÈRES ORDINAIRES SONT BIEN FAIBLES ET BIEN IMPARFAITES.

Dieu est si bon, qu'il ne rejette les prières de personne ; si vous n'y mettez aucun empêchement, jamais vous ne serez repoussé. Admirez cette bonté, mais souvenez-vous que les défauts, qui accompagnent vos prières, sont autant de nuages opposés aux rayons de ce soleil, et qui vous en dérobent la lumière [1]. Vous priez souvent sans attention et comme par manière d'acquit ; voilà le premier manquement qui affaiblit l'effet de vos prières. Secondement, vos intentions ne sont pas droites et simples, vous priez pour des fins purement humaines et terrestres ; il est bon de s'adresser à Dieu pour les affaires temporelles, il le veut ainsi ; mais il ne veut pas que vous y soyez si fort attaché, que vous regardiez moins sa gloire que vos intérets, et le salut de votre âme que les avantages temporels. Ces sortes de demandes doivent être conditionnelles, subordonnées au bon plaisir de Dieu et à votre salut éternel ; autrement il y a de l'imperfection. Enfin, le troisième défaut, c'est que vous manquez de crédit auprès de Dieu, parce que vous ne faites pas assez état de ses volontés, et que vous ne travaillez pas assez à votre perfection [2].

Ce ne sont pas ces qualités mondaines de riche, de puissant, de sage, qui gagnent le cœur et l'oreille de Dieu, c'est la sainteté qui est toute puissante auprès de lui [3], c'est une humilité fidèle et soumise à sa volonté, qui ne souffre jamais de rebut. Faites ses volontés, il bénira les vôtres ; écoutez ses inspirations, il se rendra attentif aux désirs de votre cœur. Est-il raisonnable qu'il fasse tout ce que vous voulez, et que

[1] Opposuit nubem tibi, ne transeat oratio. *Thren.* III.

[2] Invocabunt me, et non exaudiam, mane consurgent, et non invenient me, eo quod exosam habuerint disciplinam, et timorem Domini non susceperint, nec acquieverint consilio meo. *Prov.* I.

[3] Orationes justorum exaudiet. *Prov.* XV.

vous ne fassiez rien de ce qu'il désire [1]?... Il vous presse, il vous sollicite tous les jours, il vous conjure de le croire par tous les motifs les plus puissants, lui qui pourrait commander : et néanmoins vous êtes inexorables ! Vous étonnez-vous après cela, si vos prières ont si peu d'effet et de mérite?... Non, ne vous en étonnez pas, mais soyez plutôt surpris de ce qu'il ne vous châtie point, et dites-lui bien humblement : O Dieu, que vous êtes bon ! car, encore que je ne mérite pas d'avoir le bien que je demande, vous ne laissez pas de m'écouter, et de me faire cette autre grâce, de ne point m'envoyer le mal que je mérite.

DEUXIÈME POINT.

LES PRIÈRES DU PRÊTRE, SURTOUT AU SACRIFICE DE LA MESSE, SONT TRÈS-MÉRITOIRES.

Pour suppléer à tant de défauts, adressez-vous aux prêtres ; leurs prières, sont de grand poids, et le sacrifice qu'ils offrent au saint autel a trois avantages considérables, qui doivent nous le faire grandement estimer [2]. Premièrement, la valeur du sacrifice ne dépend point de la disposition, ou du mérite des personnes, il a son effet infaillible ; pourvu que ce soit un prêtre qui l'offre, c'est assez pour vous en communiquer le fruit [3]. Secondement, le prêtre, dans ce mystère, représente la personne de Notre-Seigneur, et vous êtes assuré que Jésus-Christ même prie pour vous, et qu'en qualité de médiateur, d'agent et d'avocat, il présente pour vous son corps, son sang, sa vie et ses souffrances à son père. Qu'est-ce que ce père pourrait refuser à un tel fils?... Troisièmement, il n'est point besoin de chercher d'autres intentions que celles du sacrifice, qui toutes

[1] Qui declinat aures suas ne audiat legem, oratio ejus erit execrabilis. *Prov.* XXVIII.

[2] Ite ad servum meum Job, et offerte holocaustum pro vobis.... Job autem servus meus orabit pro vobis, faciem ejus suscipiam, ut non vobis imputetur stultitia. *Job.* XLII., 8 et seq.

[3] Omnis Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis, qui condolere possit iis qui ignorant et errant. *Heb.* V.

sont excellentes et vous sont appropriées, sans que vous y pensiez autrement. Elles se rapportent toutes à quatre points : le premier est d'honorer Dieu, comme auteur de la vie et de tous les biens du monde, voilà pourquoi on appelle ce sacrifice, *holocauste ;* le second, de lui rendre des actions de grâces pour les faveurs qu'il nous accorde, c'est pour cela qu'il est appelé sacrifice *eucharistique* ; le troisième est d'obtenir le pardon des péchés, et la rémission des peines qu'ils méritent, et pour cette raison, on le nomme, *propitiatoire* : le dernier est pour obtenir les grâces, et les biens dont nous avons besoin, à cause de cet effet on l'appelle, *impétratoire*. O Dieu, quels trésors inépuisables ! oh ! que de moyens de se sauver ! s'écrie saint Chrysostome [1], en se plaignant du peu de profit qu'on en retire....

Vous devriez assister à ces augustes mystères avec les mêmes sentiments que vous auriez, si vous voyez votre maître Jésus-Christ naître et mourir à vos yeux, car c'est ce qui se fait tous les jours sur l'autel, autant de fois que les prêtres offrent le saint sacrifice. Eh ! que n'en pourriez-vous pas espérer ?... Pourquoi donc l'usage d'une chose si auguste, si sainte, si puissante, n'attire-t-il pas davantage votre attention, vos respects ?... Avez-vous un soin, tel qu'il faudrait, de vous faire dire des messes, d'y assister et d'y participer ? Oh ! quel trésor vous perdez pour un peu de soin qu'il faudrait y apporter !....

TROISIÈME POINT.

IL FAUT AVOIR RECOURS AUX PRIÈRES ET AUX SACRIFICES DES PRÊTRES.

Quoique l'effet du sacrifice et le fruit principal de la messe ne dépende pas de la disposition ni de celui qui la dit, ni de celui qui l'entend, comme nous venons le voir, cependant, c'est chose certaine que les uns en retirent incomparablement

[1] Hei mihi quot ad salutem viæ ! nos corpus suum efficit, nobis suum communicavit corpus : et horum nos nihil a malis avertit. S. Chrys. hom. LVII *ad pop.*

plus de grâces que les autres, parce qu'ils y apportent plus de préparation. Vous n'ignorez pas que les grâces des sacrements nous sont données de deux façons, et qu'elles naissent comme de deux sources, ou de la vertu propre de l'œuvre, sans avoir égard à celui qui la fait, ou de la disposition de celui qui opère et qui en reçoit l'effet; de sorte qu'il est vrai que plus le Sacrement trouve de dispositions dans l'âme, plus il y verse de grâces; et partant, c'est un excellent moyen pour devenir riche en peu de temps, que d'y apporter une grande et sainte préparation [1]. Or voici un secret qu'il faut vous découvrir; c'est que la meilleure préparation, et la plus excellente disposition à la grâce ne consiste pas tant à acquérir qu'à enlever, ni à remplir l'âme de saintes affections, qu'à la débarrasser des mauvaises. D'où il suit, que celui-là reçoit de plus grands fruits du sacrifice de la messe, qui apporte moins de défauts et de mauvaises affections à la distribution des grâces, qui se fait pendant ces mystères. Le cœur le mieux disposé est le mieux partagé, et le plus mortifié est le mieux disposé, parce qu'il ressemble mieux à Jésus-Christ, qui est la victime qu'on lui présente, imitant de plus près la mort de son maître, par la mortification de ses passions, et se crucifiant avec lui, pour devenir une victime et un holocauste avec lui [2].

Ah! l'excellente disposition pour dire la Messe, ou pour l'entendre pieusement, que d'y aller comme à la mort, comme au martyre, comme Jésus-Christ allant sur le Calvaire, comme Jésus vient sur l'autel, sans autre dessein ni désir, que de plaire à Dieu!... Oh! le puissant motif pour se mortifier, afin de ressem-

[1] Domus spiritualis sacerdotium sanctum, offerre spirituales hostias, acceptabiles Deo per Jesum Christum. I *S. Petr.* II, 5.

[2] Comme je me suis offert volontairement à Dieu mon Père pour vos péchés, les mains étendues et le corps nu sur la croix, en sorte qu'il n'est rien demeuré de moi, qui n'ait été offert dans ce sacrifice de votre réconciliation avec Dieu, ainsi vous devez vous-même vous offrir volontairement à moi tous les jours à la Messe, en oblation pure et sainte de vous-même, de toutes vos puissances, de toutes les affections de votre cœur, et aussi intimement que vous pouvez le faire. *Imitat.* liv. IV, ch. VIII.

bler à Jésus-Christ sacrifié, et de prendre part aux grâces d'un si auguste sacrifice ! Mais gardez-vous de quitter vos mauvaises affections seulement pendant ce temps, pour les reprendre à la sortie ; ce n'est pas mourir, ce n'est pas être crucifié, ce n'est pas être un holocauste où il faut tout consumer dans le feu de la charité, où il faut tout immoler à Jésus sans réserve. Mon cœur ! ne caches-tu point quelque mauvaise affection, qu'il faille sacrifier de la sorte? C'est à cela qu'il faut maintenant penser, retrancher cette mauvaise affection avec un soin proportionné au désir, que tu dois avoir de recevoir abondamment la grâce, dans le temps qu'elle se donne le plus largement.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Nos prières sont bien faibles.

Nos prières sont faibles, parce que nous ne nous donnons pas aisément à Dieu par une vraie humilité et par une pure sainteté, qui obtiennent tout de sa bonté. Quoi ! penseriez-vous avoir autant de faveur auprès de Dieu que ses meilleurs amis, vous qui l'offensez tous les jours par votre orgueil?... Vous ne faites presque rien de ce que Dieu désire de vous, et vous voulez qu'il fasse tout ce que vous lui demandez ! Jugez si vous avez de quoi motiver une telle présomption, et si ce n'est pas un grand mal, d'être en partie privé d'un aussi grand bien que la prière bien faite.

DEUXIÈME POINT.

Celles du Prêtre surtout au sacrifice de la Messe sont très-puissantes.

Allez au prêtre, faites-vous dire des messes, assistez-y comme il faut : vous obtiendrez par ce moyen des grâces plus efficaces, que toutes celles que méritent vos bonnes œuvres. Ou il ne faut point avoir de foi, ou

point de réflexion, pour mépriser ce trésor infini des miséricordes de Dieu, que nous devrions estimer plus que tous les trésors du monde. Et n'est-ce pas le mépriser que de ne pas s'en servir comme l'on peut et comme l'on doit s'en servir....

TROISIÈME POINT.

Comment il faut y recourir.

Quoique la valeur du sacrifice ne dépende pas tant de nous que du sacrifice même, néanmoins sa valeur est encore plus grande, quand nous approchons de l'autel avec une bonne préparation pour dire ou pour entendre la messe. La meilleure est de vouloir se conformer à Notre-Seigneur qui est immolé sur l'autel, c'est à dire, de n'avoir pas plus d'affection mondaine qu'il n'a de vie sensuelle. O l'excellente conformité ! ô l'excellente disposition pour les grâces ! Mon âme, il n'est pas tant question ici d'apporter que d'ôter, pour consommer ce sacrifice ; tu as ce qu'il te faut, tu as tes affections sensuelles, il ne faut que les mortifier et les sacrifier.

SAMEDI.

SIXIÈME OBLIGATION D'ALLER AUX PRÊTRES POUR RECEVOIR D'EUX LA SAINTE COMMUNION, LES JOURS ET DE LA MANIÈRE QU'ILS NOUS L'ORDONNERONT.

Après que le prêtre aura achevé son sacrifice, il prendra du sang de la victime qu'il a immolée, et l'appliquera sur l'oreille du lépreux qui se fait purifier[1].

[1] Assumensque Sacerdos de sanguine hostiæ quæ immolata est pro delicto, ponet super extremum auriculæ dextræ ejus qui mundatur. *Levit.* XIV.

Le Sujet. Comme la figure est toujours au-dessous de la chose figurée, nos prêtres font bien plus que ces anciens, qui appliquaient seulement un peu du sang de l'hostie sur une petite partie du corps de leurs lépreux, car ils nous donnent la victime même, qu'ils ont immolée, tout entière à manger : et par conséquent, c'est encore très à propos qu'on peut nous appliquer ces paroles de Notre-Seigneur : *Allez au prêtre.*

La Fin est de remarquer principalement trois défauts qui peuvent avoir lieu dans l'usage de la communion, afin de s'en faire instruire et de s'en corriger. Pour ce qui est des jours où l'on doit la faire, il suffit de s'en être éclairé une bonne fois, sans qu'il soit nécessaire de s'arrêter ici sur ce point.

La Forme est en ces trois points :

1° Du premier manquement, qui a lieu avant la communion.

2° D'une autre faute, qui se fait au temps même de la communion.

3° Des défauts qui arrivent après la communion.

PREMIER POINT.

LE PREMIER MANQUEMENT, QUI A LIEU AVANT LA COMMUNION.

Quelle grâce, ô mon Dieu! quel privilége du christianisme sur la loi ancienne! quel honneur pour les fidèles d'être appelés à la table des anges, et d'avoir réellement et véritablement la chair et le sang de Jésus-Christ pour aliment!... O bonté de mon Jésus! ô divin Agneau, que vous êtes adorable! oh! que votre sagesse est merveilleuse d'avoir inventé un moyen si doux, si efficace, si relevé pour nous faire du bien [1]!... Oh! que celui qui pourrait pénétrer dans les desseins, qui vous ont porté à vous donner de la sorte, y verrait de grands secrets!... C'est pour nous unir à vous ; c'est pour nous changer et nous transformer en vous [2]; c'est pour faire de nous des saints ; c'est pour

[1] Neque enim est aut fuit aliquandò tam grandis natio, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut adest nobis Deus noster. D. Thom. in opus. *ex Deut.* IV.

[2] Ut unum quid simus tanquam corpus capiti coaptatum. D. Chr. hom. LXII.

nous donner votre âme, votre esprit, votre vie, afin que nous ne vivions plus que par vous, pour vous et de vous, comme vous ne vivez que de la vie de votre Père[1]. Oh! qu'ai-je dit! comme vous ne vivez que de la vie de votre Père... Pesez ce *comme*, considérez ces fins et ces desseins admirables, et voyez si vous entrez dans ces pensées, quand vous allez à la communion, et si vous prenez ces généreux desseins.

Voilà le premier défaut que vous devez remarquer ; c'est qu'on s'approche de la sainte table, sans penser à une si noble fin. Figurez-vous les sentiments, les transports d'une âme bienheureuse en entrant au paradis ; dès qu'elle aperçoit son Dieu, voyant toutes ses beautés paraître devant ses yeux, elle s'élance dans son sein, s'enfonce et s'abîme dans son cœur, s'unit et s'attache à lui, se divinise en lui, et consume tout l'amour-propre dans le feu de la charité divine, avec une si heureuse transformation de tous ses mouvements, qu'à vrai dire, sa vie n'est plus que la vie de Dieu même en elle. Oh! quel bonheur[2]!... C'est là, ô mon âme! que nous aspirons, et après quoi nous soupirons ; mais avant d'y arriver, il faut s'unir à Jésus d'une manière très-rapprochée de celle-ci, et faire comme l'essai de cette union bienheureuse, qui fait la félicité des saints dans le ciel, et qui les rend si heureux dans le sein de la divinité. Tel est le dessein de Jésus : vous sanctifier et vous rendre heureux dès maintenant, autant que vous en êtes capable[3]. Ce doit être aussi le vôtre, il ne vient que pour cela, ne vous en approchez jamais qu'avec ces pensées et ces intentions ; et si vous y manquez, craignez que cet agneau débonnaire ne crie du fond de votre poitrine que vous ne l'aimez pas. Hé! comment dites-vous que vous m'aimez, puisque votre cœur n'est pas selon le

[1] Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter me. S. *Joan.* VI.

[2] Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos. *Psal.* XXXV.

[3] Seigneur qui me donnera de vous trouver seul, de vous ouvrir mon cœur, de jouir de vous selon le désir de mon âme... de vous parler seul à seul, comme un ami parle à son ami ? *Imitat.* liv. IV, ch. XIII.

mien[1]?... O voix capable de pénétrer de douleur et de regret un cœur tant soit peu sensible!...

DEUXIÈME POINT.

LE SECOND MANQUEMENT AU TEMPS MÊME DE LA COMMUNION.

Outre ce grand dessein que Jésus-Christ étend à toutes sortes de personnes, sachez qu'il en a un tout particulier pour vous seul, à chaque fois que vous communiez. Il veut se communiquer à vous par une certaine grâce et par une sorte d'union qui vous est toute particulière. Ainsi au paradis tous les saints sont dans la gloire et dans la joie, par une intime union avec leur souverain bien; et cependant ils y sont diversement, les uns plus, les autres moins, quoique tous parfaitement contents du degré qu'ils possèdent, sans penser à l'avantage des autres, sinon pour en louer la majesté de Dieu, qui en retire ainsi sa gloire[2]. Cette différence, qui met une si agréable variété dans l'état des bienheureux, commence dès cette vie par la diversité des grâces et de l'union qui nous lient à Jésus-Christ. C'est lui-même qui en est l'auteur, et qui l'a introduite dans son royaume spirituel, afin d'honorer son Père pendant toute l'éternité, par cette agréable diversité, qui met tous les élus dans un degré différent de gloire aussi bien que de mérite. C'est dans ce but que, comme un chef plein de sagesse, il descend sur nos autels, pour vous marquer le rang que vous devez occuper dans sa milice sainte[3]. Il vient aussi comme un maître, pour vous faire une leçon dont un autre ne serait pas capable[4]; comme

[1] Quomodo dicis quod amas me, cum animus tuus non sit mecum, per tres vicesmentitus es mihi. *Judic.* XVI, 15.

[2] Alia claritas solis, alia claritas lunæ, et alia claritas stellarum; stellâ enim a stella differt in claritate, sic et resurrectio mortuorum. I *Cor.* XV.

[3] Unusquisque in suo ordine. Ibid.

[4] Habentes donationes secundum gratiam quæ data est nobis, differentes. *Rom.* XVII.

un médecin, pour vous affranchir du mal qui vous est particulier; comme un savant architecte, pour vous montrer le lieu que vous devez tenir dans ce grand bâtiment de la Jérusalem céleste, et préparer votre âme comme une pierre vive, qu'il veut employer dans cette magnifique construction, pierre qui doit avoir ses mesures et ses dimensions toutes différentes des autres [1].

C'est ici que vous devez reconnaître le second défaut de vos communions. N'est-il pas vrai qu'au lieu de vous conformer aux desseins particuliers de Jésus-Christ, comme vous devriez le faire, ne recherchant et ne laissant pour ce moment dans votre âme d'autre vouloir, ni d'autre pouvoir que le vouloir et le pouvoir de Jésus, élargissant votre cœur selon la mesure de ses desseins, sans l'ouvrir ni le resserrer plus qu'il ne veut [2]; vous multipliez les prières vocales que vous dites à l'aventure et sans dessein, vous faites mille et mille demandes, l'une sur l'autre, qui empêchent souvent l'effet de certaines grâces du sacrement, et arrêtent les desseins de Jésus-Christ sur vous [3]. Cela serait bon pour une personne du commun, mais pour vous qui aspirez à une grande perfection, c'est un défaut; vous devez en la présence de Jésus-Christ qui vous visite, prendre des pensées conformes à celles d'une âme entrant dans le sein de la gloire. Revenez encore sur cette considération : alors l'âme bienheureuse sera tellement engloutie en Dieu, qu'elle n'aura ni pensée, ni désirs, ni volonté que celle de son cher époux. Or, dites-moi, ne devriez-vous pas agir de même dans la communion, puisque c'est la plus vive image du paradis qui puisse

[1] Dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum extende, ne parcas, longos fac funiculos tuos, et clavos tuos consolida. Ecce ego statuam per ordinem lapides tuos, etc. *Isai.* XIV.

[2] Comedite amici, et bibite, et inebriamini carissimi. *Cant.* V.
Qui manducat meam carnem, habet vitam æternam. *S. Joan.* VI.

[3] C'est quelquefois peu de chose qui met obstacle à la grâce ou qui la cache... Dès que vous vous serez donné à Dieu de tout votre cœur, et que, sans chercher ceci ou cela, selon votre fantaisie ou votre inclination, vous vous serez remis entièrement à lui, vous vous trouverez dans le recueillement et la paix. *Imit.* liv. IV, chap. XV.

être ici-bas? Qu'importe que Dieu descende sur l'autel pour s'unir à vous, ou que vous montiez au ciel pour vous unir à lui? N'est-ce pas toujours le Paradis?... Car qu'est-ce que le Paradis, sinon un Dieu uni à l'âme? et le voilà qui veut s'unir avec la vôtre!... Il n'y a que cette différence, qu'il y vient caché sous les apparences du pain; mais au reste, pour être moins visible sous ces voiles, il n'est pas moins présent. En effet, vous le savez, vous le croyez, laissez-le donc faire, rendez-le donc maître de vos volontés comme il le sera dans le ciel; et si vous ne pouvez être sans pensées et sans désirs, n'ayez que les pensées de Jésus et les désirs de Marie[1]. Oui, mon Dieu, qu'il me soit fait selon votre parole : pensées propres, désirs particuliers, sortez tous de mon cœur, ne vous trouvez point en la présence de Jésus, qu'il n'y ait que lui seul, qu'il n'y ait que son désir, qu'il n'y ait que son dessein, et qu'il n'y ait ni plus ni moins de perfection qu'il m'en voudra donner....

TROISIÈME POINT.

DÉFAUTS APRÈS LA COMMUNION.

Que faites-vous après la communion?... Quelle action de grâces? combien de temps? avec quelle ardeur? avec quel sentiment de piété?... Il n'y a heure si délicieuse pour celui qui dit qu'il trouve ses délices parmi les enfants des hommes, il n'y a heure si précieuse pour ceux qui savent les biens qu'on remporte d'une conversation familière avec lui.... Il est bon d'avoir quelque moyen d'employer utilement un temps dont il ne faut rien perdre; mais si Jésus-Christ vous prévenait lui-même, et voulait vous entretenir, comme il a coutume d'entretenir ceux qu'il honore de ses aimables privautés, ce serait le troisième et le dernier manquement que vous feriez, si vous manquiez de l'écouter. On appliquait à l'oreille du lépreux le sang de l'agneau qu'on venait d'immoler; et Jésus-Christ, le véritable

[1] Fiat mihi secundum verbum tuum. *S. Luc.* II.

Agneau qui efface vos péchés, touche l'oreille de votre cœur. Méditez ces paroles d'Isaïe[1] : Dieu vous donnera un pain substantiel, et un peu de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, et désormais, il ne permettra pas que votre maître s'éloigne de vous. Vos yeux regarderont votre précepteur, et vos oreilles entendront la parole de celui, qui sera à vos côtés pour vous avertir et vous dire : Voilà le chemin, suivez-le, et ne vous détournez ni à gauche ni à droite; vous briserez les idoles d'argent; les étoffes dont vous couvriez ces statues d'or, que vous avez adorées, vous les déchirerez, et les jetterez au vent, comme des ordures et des immondices, vous leur direz : Sortez de ma maison.

Voilà comment Notre-Seigneur vous entretient; il vous dit à l'oreille du cœur[2]: Mon fils, c'est cette passion qu'il faut retrancher, c'est cette vertu qu'il faut acquérir, soyez plus retenu, parlez un peu moins, débarrassez votre cœur de ces affections et de ces empressements, faites bien ce que vous pouvez avec ma grâce, et je ferai le reste ; seulement, rapportez tout à moi, ne faites rien sans moi, ne me prévenez point, suivez-moi, allons de compagnie; recommençons tout de nouveau, commencer à chaque instant, c'est le moyen de bien achever.

Ecoutez-vous ces salutaires avis? leur faites-vous produire de bons effets?... si vous faites la sourde oreille, c'est mauvais signe. Les brebis qui sont de son troupeau le connaissent à sa voix[3]. Ecoutez pour le moins ce qu'il vous dit maintenant, afin que vous lui demandiez pardon de vous en être détourné trop facilement, et que vous obteniez la grâce de vous y appliquer désormais avec plus d'attention et d'ardeur.

[1] Dabit vobis Dominus panem arctum et aquam brevem, et non faciet avolare a te ultra doctorem tuum, et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum. Et aures tuæ audient verbum post tergum monentis : Hæc est via, ambulate in ea, et ne declinetis neque ad dexteram, neque ad sinistram, et contaminatis laminas sculptilium argenti tui, *etc.* Egredere,dices ei. *Isai.* xxx

[2] Alors il me dira : Je veux être avec vous, si vous voulez être avec moi. Et je lui répondrai : Seigneur, demeurez avec moi, je n'ai d'autre volonté que de demeurer avec vous, tout mon désir est que mon cœur vous soit parfaitement uni. *Imitat.* liv. IV, ch. XIII.

[3] S. *Joan.* X.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Premier défaut avant la communion.

Le dessein de Jésus quand il nous excite à la communion, c'est de s'unir avec nous, comme il est uni avec son Père, et comme nous le serons avec lui dans le ciel : et votre grand défaut, c'est que vous ne vous en approchez pas avec un dessein semblable. Je ne veux faire qu'un avec vous, nous dit-il. Et vous, que répondez-vous?... que vous ne désirez pas lui être si intime et que vous voulez vivre à part. Oh! ne le dites pas!... Ne communiez pas sans être mieux préparé?... Où allez-vous? qu'allez-vous faire? que veut dire ce mot de communion, si ce n'est une union?... En conséquence, si vous voulez communier, il faut vouloir vous unir à lui.

DEUXIÈME POINT.

Second défaut au temps même de la communion.

Il est de plus à remarquer que quand vous recevez Jésus dans la communion, il vient s'unir à votre âme d'une union particulière, selon le degré de perfection où il vous appelle, et le degré de gloire qu'il vous destine : mais vous l'en empêchez par votre faute, quand vous voulez qu'il s'unisse avec vous selon votre fantaisie. Mon âme, laisse faire ton Dieu, ou si tu fais quelque chose, que ce soit purement avec lui et comme lui....

TROISIÈME POINT.

Troisième défaut après la communion.

L'action de grâces suit la communion, comment la faites-vous?... Notre-Seigneur ne vous entretient-il point? L'entretenez-vous vous-même?... Ecoutez-vous ses remontrances et ses avis? lui représentez-vous vos besoins, lui demandez-vous ses grâces?... Oh! c'est là peut-être que vous manquez le plus, et pourtant il n'y a point de temps plus précieux. Il n'y a peut-être

aussi point de temps plus mal employé. Ah ! si vous écoutiez comme il vous parle au fond du cœur, et comme il vous dit : Commençons tout de bon. Oui, je veux commencer, ô mon Dieu, et commencer en vous écoutant, puisqu'il vous plaît de me parler, et que vos paroles sont esprit et vie ; elles me feront, je l'espère, tel que vous voulez que je sois maintenant et pendant l'éternité.

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

SI CE N'EST LA SEPTUAGÉSISME.

SUR LA TEMPÊTE APAISÉE PAR LE COMMANDEMENT DE JÉSUS.

Seigneur, sauvez-nous, autrement nous sommes perdus [1].

Le Sujet est pris de l'Évangile du jour, où il est rapporté que Notre-Seigneur étant sur la mer avec ses apôtres, une tempête s'éleva si furieuse, qu'ils croyaient tous être perdus. Cependant ce bon Sauveur prenait un peu de repos à la poupe ; tous ses disciples courent l'éveiller et lui crient : Notre Maître, sauvez-nous, autrement nous sommes perdus. Que craignez-vous, gens de peu de foi, leur dit-il ? Et se levant, il commanda aux vents et à la mer de s'apaiser. Ce qui fut fait aussitôt, au grand étonnement de tous ceux qui étaient là présents, qui s'entre-demandaient : Quel est cet homme-ci, auquel les vents et la mer obéissent [2] ?

La Fin est de découvrir les dangers auxquels nous sommes exposés

[1] Domine, salva nos, perimus. S. *Matth.* VIII.

[2] Ascendente eo in naviculam, secuti sunt eum discipuli ejus, et ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus, ipse vero dormiebat : et accesserunt ad eum discipuli ejus, et suscitaverunt eum dicentes : Domine, salva nos, perimus. Et dicit eis Jesus : Quid timidi estis, modicæ fidei ? Tunc surgens imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. Porro homines mirati sunt dicentes : Qualis est hic, quia venti et mare obediunt ei ? S. *Matth.* Ib. 23 et seq.

pendant le cours de cette vie, afin d'implorer le secours de Notre-Seigneur, et d'attendre de lui le calme et la tranquillité après l'orage.

La Forme est en ces trois points :

1° Des périls et des orages de la vie.

2° Du refuge que nous devons chercher en Jésus-Christ.

3° Du calme et de la tranquillité, que nous devons espérer de son assistance.

PREMIER POINT.

DES PÉRILS ET DES ORAGES DE LA VIE.

C'est un ordre établi de Dieu ; c'est une nécessité inévitable ; il faut souffrir des traverses et des contrariétés, tandis que vous êtes sur cette mer orageuse ; bénissez Dieu de ce qu'il l'a permis ; il pouvait en disposer autrement, mais il ne l'a pas voulu ; adorez encore une fois sa divine Providence qui l'a ainsi ordonné, pour le bien commun de son Église et pour votre profit particulier [1]. Tantôt elle vous envoie des afflictions temporelles, qui vous sont communes avec le reste des hommes [2] ; tantôt elle vous fait porter des peines d'esprit, des malheurs domestiques et particuliers ; tantôt elle permet que vous souffriez des contradictions de la part des hommes, qui vous détournent du bien, des occasions qui vous attirent au mal, des démons qui vous tentent ; d'autres fois enfin, ce sont des luttes de la nature corrompue, qui refuse de se soumettre à la raison, d'obéir à la grâce [3]. De là viennent les résistances, les difficultés, les combats, les chutes, les péchés, les dangers de se perdre et de

[1] Confirmantes animas discipulorum, exhortantesque ut permanerent in fide : et quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. *Act.* XIV.

[2] Ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus. *Judith.* VIII.

[3] Oh ! quelle peine intérieure je ressens, lorsque, méditant les choses du ciel, une foule d'objets sensibles viennent interrompre ma prière. *Imitat.* liv. III, chap. XLVIII.

se noyer parmi ces flots[1]. Vous le savez, ô mon Dieu, et vous le voyez. Mais vous qui êtes battu de l'orage, le savez-vous bien en effet?... Savez-vous bien reconnaître quand vous êtes dans le plus grand danger?... Êtes-vous bien persuadé que la moindre tentation, qui vous porte au péché, est incomparablement plus à craindre que le plus grand malheur temporel, qui vous puisse arriver?... Tremblez-vous devant le risque que vous courez?... Ne vous exposez-vous point vous-même au péril?... N'êtes-vous pas souvent l'auteur de l'orage?... N'est-ce point vous qui, par votre imprudence, excitez ce tumulte et soulevez ces tempêtes?... Réfléchissez un instant sur ces pensées...

DEUXIÈME POINT.

DU REFUGE QUE NOUS DEVONS CHERCHER EN JÉSUS-CHRIST.

Quoi qu'il en soit, et n'importe d'où vienne l'orage, recourez promptement à Notre-Seigneur, vous n'êtes point capable de vous secourir vous-même : vous n'avez pas toujours à vos côtés un homme qui vous soutienne; puis il ne faut en faire votre appui qu'autant que Dieu le veut, et par dépendance de sa volonté. Il faut donc recourir à Jésus-Christ, qui a un soin tout particulier de ce qui vous touche; il est au milieu de votre cœur, et, quoiqu'il semble y dormir et ne pas voir ce qui se passe, cependant il est incomparablement plus attentif à vous que vous-même; s'il tarde à vous secourir, c'est qu'il veut éprouver votre fidélité et votre confiance. Il veut voir si, dans le danger, vous l'appellerez à votre secours; et, pour en avoir des preuves certaines, il permet que la tempête s'élève et vous menace[2]. Ne craignez point, ce n'est pas pour vous perdre; son assistance ne vous manquera jamais, si vous savez ne pas vous en rendre indigne.

[1] Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me. *Psal.* LXVIII.

[2] Eripe me de luto ut non infigar, libera me ab iis qui oderunt me, et de profundis aquarum. Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum. *Psal.* LXVIII.

Mais souvenez-vous que ce qui retarde le plus son secours, c'est votre paresse qui attend trop souvent l'extrémité, pour implorer sa miséricorde[1]. S'il vous arrive quelque affliction qui vous soit sensible, vous faites trop de réflexions sur vos peines, votre cœur s'attendrit trop sur vous-même, vous murmurez, vous devenez chagrin et mélancolique. Au contraire, si vous êtes tenté par quelque apparence de bien et de plaisir, vous vous jouez avec le serpent qui vous tente, vous l'entretenez et vous vous amusez à parler avec lui ; vous touchez la pomme et puis vous la laissez, vous voulez, vous ne voulez pas, vous doutez, vous délibérez, vous chancelez, vous consentez à demi, vous résistez à moitié, vous ouvrez les yeux pour l'entrevoir et puis vous les fermez, vous ne savez plus ce que vous faites : vous ne voudriez pas quitter le plaisir, mais aussi vous ne voudriez pas le péché ; la vertu vous plaît, mais la peine vous fait peur ; vous seriez bien aise que le plaisir fût sans péché, ou que la vertu fût sans peine[2] !... C'est ce qui vous abuse et vous arrête, et pendant ce temps vous ne vous apercevez pas que le venin coule dans votre cœur[3], que l'imagination se remplit de ces fantômes, que la volonté devient languissante ; peu s'en faut que le consentement ne lui échappe. Notre-Seigneur voit tout cela ; il ne cesse de jeter les rayons de ses miséricordes sur les ténèbres de votre esprit ; il vous appelle, il vous tend la main, il vous pousse, il n'oublie rien qui puisse servir à votre bien, il vous rend tous les bons offices, que vous pouvez souhaiter d'un ami[4] ; mais vous ne l'écoutez pas, c'est ce qui le fâche et devient la cause de votre perte. Il fallait, au premier assaut,

[1] Mon fils, je suis le Seigneur qui fortifie au jour de l'affliction. Venez à moi lorsque vous serez dans la peine. Ce qui arrête le plus les consolations du ciel, c'est que vous recourez trop tard à la prière. Car avant de vous adresser à moi tout de bon, vous ne laissez pas de chercher au-dehors des consolations et du plaisir. Et de là vient que toutes choses vous servent de peu. *Imitat.* liv. III, chap. xxx.

[2] Qui fodit foveam incidet in eam, et qui volvit lapidem, revertetur ad eum. *Prov.* xvii, 27.

[3] Qui dissipat sepem, mordebit eum coluber. *Eccles.* x, 8.

[4] In tribulatione sua manè consurgent ad me : venite et revertamur ad Dominum; quia ipse cœpit et sanabit nos, percutiet, et curabit nos. *Osee.* vi.

dès que la tentation a paru, au premier signe de l'orage, crier après lui[1] : Sauvez-moi, ô mon Jésus! Ne souffrez pas que je périsse dans le danger.

Pensez-y à l'avenir : Hé quoi! voulez-vous périr aux yeux et en la présence de votre Sauveur, faute de le regarder, faute de prononcer ce nom de Jésus?... Ah! désormais, quand vous serez menacé par le danger, faites retentir ce saint nom au milieu de votre cœur, et, en le prononçant, prenez-le pour signe et pour marque que vous détestez le péché, qui déplaît à Jésus-Christ, que vous aimez la vertu opposée au vice sur lequel vous êtes actuellement tenté, et que vous ne voulez vous attacher qu'aux saintes volontés de Jésus!... Jésus, soyez pour moi un Sauveur, et faites-moi sentir la puissance de votre nom.

TROISIÈME POINT.

DU CALME ET DE LA TRANQUILLITÉ QUE NOUS DEVONS ESPÉRER DE L'ASSISTANCE DE JÉSUS.

Quand on traite ainsi de bonne foi avec lui, et qu'on lui témoigne au plus tôt sa fidélité dans le danger, dans la tempête, on ne peut croire la paix et la sérénité qu'on ressent; et si le trouble dure longtemps, c'est une marque visible qu'on ne l'invoque pas comme il faut[2]. Il est bien vrai que le calme et la paix que Dieu donne à l'âme, ne consistent pas à lui ôter toujours le sentiment du mal, et de la peine qu'elle souffre. Considérez bien ceci : souvent il n'est pas à propos d'apaiser tout à fait l'orage; Dieu sait bien ce qu'il nous faut, et il fait tout pour le mieux[3]. Mais voici le calme et la paix véritable qu'il ne nous refuse jamais. C'est une lumière qui éclaire notre esprit, pour distinguer le mal du péché d'avec le mal de la peine, et une fermeté de cœur à soutenir l'un et à s'abstenir de l'autre. On

[1] Domine, salva nos, perimus. *S. Matt.* ubi supra.
[2] Et facta est tranquillitas magna. Ibidem.
[3] Novit Dominus pios de tentatione eripere. II *S. Petr* II.

sait que Jésus n'aime pas le péché, qu'il faut s'en abstenir, que souvent il veut la peine et qu'il faut la supporter[1]; ainsi on se conforme à toutes ses volontés, et de cette conformité vient la paix, mais une paix si ferme et si douce que, quelque peine que l'on ressente, ce n'est plus que plaisir[2]. Oui, que tout l'enfer s'élève contre moi, je ne crains plus désormais que ma lâcheté et l'oubli de mon Sauveur!... Oui, mon Jésus, pourvu que vous soyez dans ma pensée, et que je sente votre présence dans mes peines, je suis fort, je ne redoute plus rien. Vive Jésus, et qu'il triomphe éternellement dans nos cœurs. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les périls de la vie.

On est aussi exposé aux traverses dans le monde qu'on le serait aux orages sur la mer. Mais puisqu'on ne peut s'en exempter, il faut au moins se décider à les souffrir avec mérite, et au lieu de faire des défauts de nos souffrances, par notre impatience, il faut en faire des vertus par notre constance, et par notre résignation aux volontés de Dieu, qui les a permises. Est-ce ainsi que tu souffres, mon âme?... Jésus, mon Dieu, vous le savez, et ma conscience me fait rougir maintenant en votre présence en me reprochant ma lâcheté. Je ne laisse pas de souffrir en ne voulant pas souffrir, et même mes peines sont d'autant plus grandes que je ne veux pas me soumettre à la peine. O mon Dieu! Je ne vous demande plus d'en être délivré, mais seulement de les bien supporter.

[1] Deprime cor tuum et sustine, inclina aurem tuam, et sustine verba intellectus, et ne festines in tempore obductionis, etc. *Eccli.* II, 2.

[2] Repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra. II *Cor.* VII.

DEUXIÈME POINT.

Jésus notre unique refuge.

Un des plus grands de nos maux, c'est que nous nous laissons trop engager dans la tentation, et que nous ne recourons pas assez tôt à celui qui pourrait nous en délivrer, et qui n'attend pour cela que de nous voir lui témoigner la confiance, que nous avons en lui. Nous nous laissons envelopper dans la tentation, nous nous laissons submerger par le naufrage, et puis nous crions à l'aide, nous crions : Sauvez-nous, après que nous sommes perdus. C'était avant qu'il fallait crier, et il ne fallait point tant nous arrêter au plaisir ou déplaisir qui nous tentait. O Sauveur de nos âmes, retirez-moi de cette mauvaise habitude, et attirez-moi à vous, aussitôt qu'un objet mauvais commence à m'appeler à lui...

TROISIÈME POINT.

La tranquillité que nous en devons espérer.

Vous n'aurez pas plus tôt prononcé ce saint nom de Jésus, que vous en verrez l'effet : Vous ressentirez une joie et une tranquillité sans pareilles : la peine et la contradiction pourront bien durer encore, mais le péché ne s'y trouvera plus, et la volonté s'accommodera si volontiers à cette peine, qu'elle y trouvera sa paix et son repos. O mon Sauveur, quoi qu'il en soit de ma paix, pourvu que je sois dans votre bonne grâce et dans un état qui vous contente, je me trouverai toujours trop heureux, car tout mon bonheur est de vous contenter....

SUJETS DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Les méditations de cette semaine seront sur la guérison du Paralytique, racontée par saint Matthieu (Ch. IX) et par saint Luc (Ch. V). Ce miracle est accompagné de circonstances si remarquables, qu'on peut y voir, comme dans un tableau raccourci, tout le progrès de la vie spirituelle, par les trois voies qui conduisent à la perfection. Il nous servira de sujet pour tous les jours de cette semaine. Ce progrès de la vie spirituelle se fait ainsi pour l'ordinaire.

1° Pour la vie purgative et pour les premiers commencements, il est besoin surtout d'un directeur.

2° Il faut se purifier entièrement de ses péchés passés.

3° Pour la vie qu'on appelle illuminative, vie de ceux qui s'avancent dans la pratique des vertus, il faut s'étudier premièrement au premier acte de chaque vertu, acte qui consiste à résister au premier mouvement du vice contraire, aussitôt qu'il s'élève, et à ne souffrir aucune mauvaise pensée, de quelque matière que ce soit, qui répugne au bien et à la vertu.

4° Il en faut venir aux autres actes des vertus qui font le bien positif; il faut se les rendre si familiers, qu'on ne fasse plus rien par caprice ou par inclination naturelle, mais tout par vertu, par esprit et par grâce.

5° Pour la vie unitive, c'est de faire tellement tout ce que Dieu veut, qu'on ne fasse rien que par amour, et que parce qu'il le veut.

6° C'est de considérer sa présence, ses perfections et ses merveilles en tout ce que nous voyons, et qu'en tout et partout, nous ne cessions de l'aimer, de le louer, le bénir, le glorifier, et de désirer et procurer selon notre pouvoir que tout le monde le connaisse, l'aime et le serve.

Nous trouverons toutes ces considérations, disposées selon ce même ordre, en méditant sur la guérison du Paralytique.

LUNDI.

DE L'ASSISTANCE QU'ON REND AU PARALYTIQUE POUR LE PRÉSENTER A NOTRE-SEIGNEUR.

Voilà que des hommes portaient un paralytique, et cherchaient par où passer pour pouvoir le présenter à Jésus[1].

Le Sujet de la Méditation est que ce pauvre paralytique, ne pouvant s'aider de ses membres, se fait porter par d'autres; ceux-ci, ne pouvant fendre la presse pour approcher Notre-Seigneur, s'avisent de percer le toit de la maison, et de descendre le malade par cette ouverture, dans la chambre où était le divin Médecin, dont ils espéraient sa guérison[2].

La Fin est de reconnaître qu'il en est de nous au commencement de notre conversion, comme de ce pauvre paralytique qui a besoin du secours d'autrui, et surtout qu'il faut rompre les obstacles qui s'opposent au changement de notre vie, et à notre progrès dans la vertu. C'est une des premières leçons de la vie purgative.

La Forme est en ces trois points :

1° De nous-mêmes, sans la grâce, nous sommes faibles et impuissants pour toute sorte de bien surnaturel.

2° Le secours d'autrui nous est nécessaire.

3° Il faut employer tous les moyens qui peuvent servir à notre salut, et surmonter tous les obstacles qui peuvent y nuire.

[1] Et ecce viri portantes in lecto hominem qui erat paralyticus, et quærebant eum inferre et ponere ante eum. *S. Luc.* v, 18.

[2] Et non invenientes qua parte illum inferrent præ turba, ascenderunt supra tectum, et per tegulas summiserunt eum cum lecto, in medium, ante Jesum. *S. Luc.* Ibid. 19.

PREMIER POINT.

DE NOUS-MÊMES NOUS SOMMES FAIBLES ET IMPUISSANTS POUR TOUTE SORTE DE BIEN SURNATUREL.

De même que l'Apôtre nous enseigne que, pour entrer au service de Dieu, il est premièrement nécessaire de croire qu'il est un Dieu, et qu'il récompense les actions bonnes et louables [1], ainsi doit-on croire de soi-même qu'on n'est rien, et qu'on ne peut rien en fait de mérite et de vertu. Le Paralytique avait la vie, mais il avait perdu l'usage de tous ses membres, et l'âme qui est en état de grâce, quoiqu'elle soit animée de la charité, qui est le principe de la vie spirituelle, ne peut produire les actions ni faire le bien, si la grâce que nous appelons actuelle, n'assiste ses opérations. Je travaille beaucoup, je fais de grandes choses, dit l'Apôtre [2], mais ce n'est pas moi proprement qui les fais, c'est la grâce avec moi; je ne suis qu'un faible instrument, Dieu en est le principal auteur. C'est ainsi que vous devez penser et parler de toutes vos bonnes œuvres; ce n'est pas vous qui priez, ce n'est pas vous qui repoussez l'esprit de la tentation, ce n'est pas vous qui formez ces bonnes pensées et ces sentiments d'humilité, c'est la grâce avec vous... Quant à vous, vous n'êtes pas capable de concevoir de vous seul une bonne pensée; toute votre suffisance vient de Dieu [3]. Reconnaissez humblement cette dépendance, ne soyez pas méconnaissant de tant de grâces qu'il vous accorde, ne vous attribuez pas la gloire qui lui est due; contentez-vous du profit que vous en retirez, et rendez-lui fidèlement l'honneur et la louange qui lui appartiennent. C'est à vous, ô mon Dieu, qu'est due la gloire, à vous l'honneur et les actions de

[1] Credere oportet accedentem ad Deum, quia est, et inquirentibus se, remunerator sit. *Hebr.* XI, V, 6.

[2] Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit, sed abundantius illis omnibus laboravi; non ego autem, sed gratia Dei mecum. I *Cor.* XV.

[3] Fiduciam talem habemus per Christum ad Deum, non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est. II *Cor.* III.

grâces, et pour nous la confusion et le regret; la misère est notre partage[1]. Voilà comme parlent les saints. Mais vous, comment parlez-vous de vous-même hors de l'oraison, et dans vos discours familiers?... C'est là, en effet, où vous parlez de l'abondance du cœur, et où vous faites voir l'opinion que vous avez de vous-même, au préjudice de la gloire de Dieu...

DEUXIÈME POINT.

LE SECOURS D'AUTRUI NOUS EST NÉCESSAIRE POUR FAIRE LE BIEN.

Considérez que pour obtenir l'assistance de ces grâces si nécessaires, et pour en recueillir du fruit, il faut encore chercher au ciel et sur la terre des personnes, qui nous aident de leurs prières, de leurs conseils et de leur expérience[2]; comme aussi nous sommes obligés de rendre aux autres les mêmes services, et de leur prêter le même secours et la même assistance, selon notre pouvoir et notre condition. Et remarquez ici que la sagesse éternelle a mis dans son Église une grâce de direction, qui tient rang parmi les grâces gratuites, dont l'usage et le profit ne regardent pas tant celui qui en est gratifié, que le prochain qu'il doit servir par cette grâce[3]. En effet, Dieu ne laisse pas, même à celui qu'il charge du gouvernement des autres, le soin de se conduire lui-même, afin de le tenir dans un état de sujétion et de dépendance, et dans la pratique de plusieurs autres vertus, qui s'exercent par ce moyen.

Comprenez bien l'importance de cette vérité : Malheur à celui qui est tout seul, dit l'Écriture, parce que s'il tombe, il n'a personne qui le relève[4]. Ne dites pas : Je n'ai que faire de personne,

[1] *Dan.* IX.

[2] Nisi quisque adjuvetur a superiore, nullomodo sibi est idoneus ut sese tantis miseriarum implicamentis expediat. Est autem justum consilium, ut qui se a potentiori adjuvari vult, adjuvet et infirmiorem in quo est ipse potentior. S. Aug. I *de Serm. Dom.* III.

[3] Unicuique datur manifestatio spiritus ad utilitatem, alii quidem per spiritum datur sermo sapientiæ, etc., alii discretio spirituum. I *Cor.* XII.

[4] Melius est duos esse simul, quam unum : habent enim emolumentum societatis suæ; si unus ceciderit, ab altero fulcietur. Væ soli quia cum ceciderit, non habet sublevantem se. *Eccles.* IV, 10, 11.

j'ai assez de lumière et de discrétion pour me conduire[1], car vous renverseriez les desseins de Dieu. Voulez-vous éviter les surprises de l'ennemi commun, et faire des progrès dans la vertu, avant toutes choses, dit saint Ambroise à propos de ce paralytique[2], faites choix d'un homme saintement discret, qui soit capable de vous conduire à la fin où vous appellent les desseins éternels de Dieu, et mettez votre âme, comme le plus cher dépôt que vous ayez, entre ses mains. Arrêtez-vous un peu sur cette considération, et voyez le fruit que vous pouvez en tirer... Avez-vous un directeur?... Lui ouvrez-vous votre conscience avec toute sorte de confiance et de franchise?... Suivez-vous ses avis?... Avez-vous recours aux saints qui sont dans le ciel, par un véritable sentiment de votre faiblesse? Étendez-vous votre charité au soulagement de votre prochain? Lui donnez-vous de bons conseils? Priez-vous pour son salut? Jetez-vous quelquefois un regard de compassion sur les pécheurs, qui vivent en si grand nombre dans le monde, et qui ne pensent jamais pourquoi ils y sont venus, demeurant plongés dans un oubli de leur salut, aussi profond que s'il n'y avait point d'enfer pour leurs péchés[3]? Commencez dès cette heure à les secourir, priez pour la conversion des infidèles, des hérétiques, des pécheurs, priez pour les ouvriers que Dieu envoie au secours de leurs âmes; demandez-lui qu'il en envoie encore de nouveaux, qui puissent recueillir une belle moisson, et que vous soyez le premier qui se convertisse, et qui se donne à lui entièrement.

[1] Ne dicas, sufficiens mihi sum. *Eccli.* XI, 26.

[2] Primum omnium quod ante diximus, unusquisque æger petendæ precatores salutis debet adhibere, per quos nostræ vitæ compago resoluta, actuumque nostrorum clauda vestigia verbi cœlestis remedio reformentur. Sint igitur aliqui monitores mentis, qui animum hominis, quamvis exterioris corporis debilitate torpentem, ad superiora erigant, quorum rursùs adminiculis et attollere et humiliare se facilis ante Jesum loccetur, Dominico videri dignus aspectu. D. Amb. *in S. Luc.*

[3] Et hos quidem arguite judicatos, illos vero salvate, de igne rapientes, aliis autem miseremini in timore, odientes et eam quæ carnalis est, maculatam tunicam. S. *Jud*, 23.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT EMPLOYER TOUS LES MOYENS QUI PEUVENT SERVIR A NOTRE SALUT, ET SURMONTER TOUS LES OBSTACLES QUI PEUVENT Y NUIRE.

On ne peut pas dire que la foule de monde, qui empêchait ce pauvre paralytique, vous ôte l'accès auprès de Dieu; les temples où il réside vous sont ouverts, vous l'avez ici dans votre oratoire, il est intimement présent à votre cœur! Mais pourtant, il est vrai que vous ne manquez pas d'obstacles et de barrières qui vous arrêtent. La crainte des hommes, les considérations mondaines, mille intrigues de la nature déréglée, mille embarras des passions qui vous heurtent et qui vous choquent sans cesse, vous donnent bien de l'exercice[1]. Ce n'est jamais fait, et même ce n'est jamais commencé; on remet tout au lendemain; on ne peut pas pour cette heure; un peu de patience, dit-on à tout moment, ce sera pour une autre fois[2]. Cependant on ne fait rien, le temps coule et la grâce passe; quand on a le pouvoir, on n'a pas la volonté, et puis, quand on a le vouloir, le pouvoir manque par un juste châtiment de Dieu, qui s'offense du refus qu'on a fait de ses faveurs[3]. Voilà un des premiers écueils de la perfection; apprenez par l'exemple du paralytique à vaincre tous ces obstacles; voyez, comme le froid et le sommeil vous rendent paresseux le matin, et vous empêchent de vous lever[4], comme un souci importun, une pensée indiscrète se jette dans votre esprit pour le détourner de l'oraison. Rompez tous ces obstacles; la curiosité vous attire d'un côté et la vanité de

[1] Iter pigrorum quasi sepes spinarum, via justorum absque offendiculo. *Prov.* XV.

[2] Via peccantium complanata lapidibus, et in fine illorum inferi, et tenebræ et pœnæ. *Eccli.* XXI, 11.

[3] Et convaluerunt animis non solum homines, sed et bestias ferocissimas, et muros ferreos parati penetrare. II *Mach.* .I.

[4] Et hora surgendi non te trices. *Eccli.* XXXII. 15.

l'autre, brisez tous ces liens et volez où Dieu vous appelle, jetez les yeux sur l'éternité, ne regardez que ce grand dessein du salut, et dites avec David : Il n'y a muraille si forte que je ne traverse avec vous, ô mon Dieu, qui êtes mon secours, toute ma force et mon unique support[1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre faiblesse.

Notre âme est plus paralytique que le corps de ce pauvre malade, qui fut présenté à Notre-Seigneur; elle ne peut agir, elle ne peut pas même se remuer d'elle-même, pour la moindre action de sa vie surnaturelle ; cependant elle s'en fait accroire, et elle s'imagine être aussi forte, qu'elle est faible, si elle n'est continuellement assistée de la grâce. Mais mon âme, n'est-ce pas là être bien impuissante, que de ne pouvoir même connaître cette faiblesse, si Dieu ne t'aide par sa grâce et par sa miséricorde ? O grâce divine, je vous invoque à cette intention !...

DEUXIÈME POINT.

Le besoin que nous avons des autres.

Comme nous sommes tous paralytiques en ce qui regarde la vertu, chacun à besoin de l'aide des autres pour se mettre en état d'être guéri, comme ce pauvre paralytique, qui se fit porter et présenter à Jésus-Christ par les mains de ses amis. De qui vous servez-vous pour cette fin ? Comment vous en servez-vous ; quel service rendez-vous aux autres pour ce sujet?... Hélas ! nous ne nous rendons que trop de services en ce qui est du temporel, mais pour le spirituel, c'est à qui s'empêchera l'un l'autre. Qu'y ferions-nous, c'est le malheur du monde, disons-nous en riant. Mais Notre-Seigneur en parle bien d'un autre accent : Mal-

[1] Quoniam in te eripiar in tentatione, et in Deo meo transgrediar murum. *Psal.* XVII, 30.

heur au monde qui est tout rempli de scandales[1], malheur à tous ceux qui se nuisent les uns aux autres dans l'affaire du salut.

TROISIÈME POINT.

Nos efforts contre tous les obstacles.

Ce sont ces obstacles qu'il faut rompre, comme ces gens percèrent le toit de la maison pour y faire passer le paralytique. Qu'est-ce qui vous empêche le plus d'aider les autres, ou d'en être aidé pour la santé de votre âme?. . Dites la vérité; est-ce que vous ne pouvez passer par dessus ces obstacles, ou bien que vous ne le voulez pas? Mon âme, reconnais aujourd'hui qu'il n'y a rien qui t'empêche sinon ta volonté et ta paresse; mais quoi! faut-il que ta paresse te prive d'un si grand bien? faut-il que ta volonté t'empêche d'avoir ce qu'elle-même devrait désirer le plus?...

MARDI.

DU PARDON DES PÉCHÉS QUE NOTRE-SEIGNEUR ACCORDA AU PARALYTIQUE AVANT DE LE GUÉRIR.

Courage, mon fils, vos péchés vous sont pardonnés[2].

Le Sujet est que Notre-Seigneur, voyant la peine qu'avaient prise ces hommes, qui lui présentaient le pauvre paralytique, et considérant la confiance qu'ils lui témoignaient pour sa guérison, la lui donna plus amplement que peut-être il n'attendait. En effet, avec la santé du corps, il lui donne celle de l'âme, et il commence par celle-ci, en lui parlant d'abord du pardon de ses péchés, pour nous apprendre que c'est par là qu'il faut commencer, quand on veut commencer à bien faire.

[1] Væ mundo a scandalis! S. *Matth.* XVIII.

[2] Confide fili, remittuntur peccata tua. S. *Matth.* IX.
Et videns Jesus fidem illorum, dixit paralytico, confide. Ibidem.

La Fin sera de nous persuader fortement, que Notre-Seigneur n'admet personne à la communication de ses grâces et de ses faveurs, qu'il ne lui parle premièrement de quitter ses péchés; et, comme conséquence, que personne ne peut prétendre à la participation de ces mêmes grâces, s'il n'a le désir efficace de se débarrasser de ses péchés.

La Forme est en ces trois points :

1° Avant de rendre au paralytique l'usage de ses membres, Notre-Seigneur lui parle du pardon de ses péchés.

2° Il en use de même à notre égard, et veut que nous commençions par là.

3° Comment nous devons nous conduire dans cette circonstance, et ce que nous devons faire.

PREMIER POINT.

AVANT DE RENDRE AU PARALYTIQUE L'USAGE DE SES MEMBRES, NOTRE-SEIGNEUR LUI PARLE DU PARDON DE SES PÉCHÉS.

Chose étrange, ce malade demande la guérison, et il ne parle point de ses péchés, qui sont le plus cruel de tous les maux; toutes ses pensées s'arrêtent à la maladie du corps, et peut-être ne pense-t-il pas seulement à son âme. Cependant, ô bonté infinie! son charitable médecin, qui pénétrait bien plus avant dans son mal que lui-même, avant de rendre au corps ses premières fonctions, lui parle premièrement de la rémission de ses offenses. C'est pour vous apprendre que le péché est le seul mal que vous devez craindre, comme la source de tous les autres, et que c'est pour le guérir que ce grand médecin est descendu sur la terre[1]. Considérez ce qu'il lui en a coûté de travaux, d'humiliations, de souffrances, pour en préparer les remèdes, et la bonté avec laquelle il daigne vous les appliquer! O bonté infinie, qui êtes si prompte à pardonner de si grands crimes! O aveuglement des hommes, qui sont si insensibles

[1] Magnus de cœlo venit medicus, quia magnus in terra jacebat ægrotus. D. August.

[2] Tardius illi videtur dare quàm peccatori petere. D. Ambr.

aux plaies de leurs péchés, et qui s'inquiètent si peu d'en être frappés, et moins encore d'en être guéris et délivrés !

Avouez-le franchement, craignez-vous autant le péché que la perte de quelque bien temporel, que la honte qui vous fait rougir devant les hommes, qu'une maladie qui vous fait garder la chambre, qui renverse quelque projet ou qui vous cause quelque douleur ?... Voyez le saint homme Job couvert de plaies sur son fumier, comme sur un théâtre de douleurs[1] : il souffre autant de maux que le démon en peut inventer, et que son corps peut en soutenir, et néanmoins, il ne sent point tout cela en comparaison d'un péché véniel, qu'il craint d'avoir commis en voulant se justifier. Et il fait sagement, car autant Dieu est au-dessus de l'homme, autant le péché, qui est le mal et l'offense de Dieu, surpasse toutes les plus cruelles maladies, qui ne sont, après tout, que les peines d'un homme et d'un néant... O mon Sauveur, qu'ai-je donc fait en multipliant si prodigieusement mes offenses, dans quel abîme de mal me suis-je précipité ?... Hélas ! du moins si je pouvais les effacer par mes larmes ! Ah ! mon Dieu, serai-je assez heureux pour entendre de votre bouche ces douces paroles : *Courage, mon fils ; vos péchés vous sont remis.*

DEUXIÈME POINT.

JÉSUS-CHRIST VEUT AUSSI COMMENCER A NOUS GUÉRIR PAR LE PARDON DE NOS PÉCHÉS.

Ce qui s'est fait une fois pour ce paralytique se fait tous les jours pour les âmes, qui se présentent à Jésus-Christ pour embrasser son service. La première condition qu'il veut de ses serviteurs, c'est qu'ils abhorrent le péché dix fois autant qu'ils l'ont aimé[2]. Quoique s'étant une fois convertis, ils ne tombent plus qu'en

[1] Insipienter locutus sum, et quæ ultrà modum excederunt scientiam meam. Idcircò ipse me reprehendo, et ago pœnitentiam in favilla et cinere. *Job.* XLII.

[2] Sicut fuit sensus vester ut erratis a Deo, decies tantum iterùm convertentes requiretis eum. *Bar.* IV.

de légères offenses, il veut néanmoins que leur plus grand soin et leur première pensée soit de s'en délivrer, en prévoyant les occasions et les rencontres où ils pourraient tomber, en se relevant aussitôt qu'ils sont tombés, en employant leurs prières et leurs méditations du matin pour ce sujet [1]. Enfin il veut que, par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, ils se conservent dans l'innocence, qu'ils en prennent un soin tout particulier, sous peine d'être indignes de sa familiarité, de son service et de ses grâces.

Les raisons en sont claires : Premièrement, Notre-Seigneur haïssant extrêmement toute sorte de péchés, comment pourrait-il souffrir à son service un pécheur, sans l'avertir de son péché [2], vu qu'un homme de bien parmi les hommes ne fera point de difficulté de témoigner son zèle en pareil cas, s'il voit quelqu'un de sa maison qui soit trop libertin ? Secondement, ce bon Jésus, n'ayant que des pensées d'amour et de bonté pour les siens, trouve autant d'oppositions à ses grâces, qu'il trouve de péchés dans les âmes qu'il veut perfectionner. De sorte que c'est par là qu'il commence ; il veut qu'on s'applique à ôter les épines du champ, pour le rendre capable de recevoir la céleste semence qu'il désire y jeter, et pour la faire fructifier [3]. Enfin, s'il faut commencer par ce qui est plus important et plus nécessaire, c'est par là qu'il faut commencer, attendu qu'il n'y a rien de si absolument nécessaire pour le salut d'une âme, que la rémission de son péché, puisque autrement il n'y a point de salut. Non, quand il n'y aurait qu'un seul péché véniel dans une âme, qui au reste serait fort vertueuse, jamais cette âme ne verra Dieu, qu'elle ne soit purifiée de ce péché [4]. De là suit cette im-

[1] Cor suum tradet ad vigilandum diliculò, ad Dominum qui fecit illum et in conspectu Altissimi deprecabitur, aperiet os suum in oratione, et pro delictis suis deprecabitur. *Eccli.* XXXIX, 6 et 7.

[2] Non habitabit in medio domus meæ qui facit superbiam. *Psal.* C.

[3] Novate vobis novale, et nolite serere super spinas. *Jer.* IV, 3.

[4] Non intrabit in eam aliquod coinquinatum. *Apoc.* XXI.

Domine quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo? Qui ingreditur sine macula et operatur justitiam. *Psal.* XIV.

portante conclusion pratique, que si nous devons vivre comme nous voulons mourir, et si nous ne devons vouloir mourir que dans un état capable de voir Dieu aussitôt après la mort, nous devons tâcher de vivre dans une si grande innocence, que nous ne soyons pas un moment de notre vie dans un péché volontaire, quel qu'il puisse être; en effet, il n'y a aucun moment de la vie, pendant lequel nous ne puissions mourir. Mais, mon Dieu, quel moyen de vivre sans péché, dans un corps si fragile, au milieu d'un monde si corrompu, et parmi tant d'occasions de mal faire?... Mon fils, plus vous voyez qu'il y a de danger, plus aussi vous devez veiller sur vous et vous tenir sur vos gardes; que si vous ne pouvez vous abstenir de tout péché, fuyez au moins ceux que vous pourrez éviter avec ma grâce.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS NOUS CONDUIRE DANS CETTE CIRCONSTANCE, ET CE QUE NOUS DEVONS FAIRE.

Puisque Notre Seigneur est si porté à nous parler avant toutes choses de la délivrance de nos péchés, il est bien juste que nous lui témoignions sur ce sujet des affections conformes à ses désirs, tant par reconnaissance pour la grâce qu'il nous fait, de nous parler d'une affaire qui nous est si importante, qu'à cause de la nécessité de notre coopération à cette grâce. Voici maintenant ce que vous avez à faire pour répondre à ses intentions : Premièrement, reconnaissez pour le temps passé que, quelque soin que vous ayez eu de votre conscience, vous n'en avez cependant pas eu autant que Dieu vous le demandait, car vous vous êtes, dans certaines occurrences, laissé aller trop librement à votre humeur naturelle [1]. De là sont venus plusieurs péchés que vous n'avez pas reconnus, à cause de l'ardeur de l'affection, qui vous emportait vers la chose que vous affection-

[1] Nos omnes aliquando conversati sumus in desideriis carnis nostræ, facientes voluntatem carnis et cogitationem. *Ephes.* II.

niez, et qui vous en cachait le désordre et la malice, ce qui fait l'offense et le péché; ou si vous les avez reconnus, vous ne les avez pas quittés aussitôt, quoique la grâce ne manquât pas de vous en solliciter et de vous presser. Mais combien de fois avez-vous fait la sourde oreille?... Combien de fois avez-vous été plus libre pour recommencer le même péché, après l'avoir commis la première fois, sous le prétexte criminel qu'il ne vous en coûterait pas plus de vous confesser de l'avoir commis plusieurs fois[1]?... Combien de fois aussi, après la confession, y êtes-vous retombé sans aucune crainte et appréhension?... Répondez, et rougissez de honte en répondant la vérité[2]?....

Secondement, en quelle disposition êtes-vous pour l'état présent? Quelle horreur ressentez-vous du péché? Est-elle efficace et effective pour le fuir en vérité[3]?... Est-ce pour toute sorte de péchés que vous avez de l'horreur?... Est-ce en tout temps, en tout lieu, en tous objets et dans toutes les circonstances que vous fuyez et abhorrez ce monstre?... Le fuyez-vous comme si c'était un serpent, comme si c'était du poison ou la mort évidente du corps[4]?... Quelles résolutions prenez-vous le matin pour l'éviter? Quel soin apportez-vous dans le cours de la journée et dans toutes vos actions, pour y veiller et pour vous garder des surprises de l'ennemi?.... Quel examen faites-vous le soir, quelle contrition, quelle confession, quels remèdes prenez-vous, quelles pénitences et quelles austérités?.... C'est par ces marques que les saints témoignaient leurs véritables affections sur ce sujet, et en effet, il n'en est pas de plus certaines.

Troisièmement, pour l'avenir, ne vous confiez point tellement dans vos résolutions, que vous ne vous défiiez davantage de vos légèretés et de votre inconstance; mettez toute votre confiance dans la grâce et dans l'assistance de Dieu, sans laquelle tous vos

[1] Quam vilis facta es nimis, iterans vias tuas. *Jer.* II.

[2] Deus meus confundor, et erubesco levare faciem meam ad te. I *Esd.* IX.

[3] Fili, peccasti? non adjicias iterùm, sed et de pristinis deprecare ut tibi dimittantur. *Eccli.* XXI, 1.

[4] Quasi a facie colubri fuge peccata, et si accesseris ad illa suscipient te dentes leonis, dentes ejus, interficientes animas hominum. *Eccli.* XXI.

soins ne pourraient vous exempter d'un seul péché[1]. Mais aussi, ne pensez pas que cette confiance vous exempte d'apporter autant de soin qu'il faut, pour résister avec la grâce, à vos inclinations naturelles, qui ne tendent qu'au péché, qui y sont attirées par les objets du monde et qui, de plus, y sont poussées par les suggestions de l'ennemi. O Dieu, qu'il faut de grâces pour se conserver dans l'innocence parmi tant de dangers, et combien il faut de vigilance et d'attention pour coopérer fidèlement à ces grâces!.... Mon âme, l'affaire vaut bien tout le soin que tu y apporteras, puisque c'est une affaire qui a déterminé le Fils de Dieu à prendre une vie humaine, et pour laquelle il a sacrifié cette vie par une mort douloureuse et infâme!....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur parle avant tout du pardon des péchés.

Mon fils, vos péchés vous sont pardonnés. Ce n'est pas à quoi pensait ce pauvre homme, mais c'est à quoi pense avant tout Celui qui n'est venu au monde, que pour nous délivrer de ce mal, et que pour nous faire comprendre quel grand mal c'est que le péché. Oh! que n'a-t-il pas fait pour cela?... Mais que pensons-nous de ce mal, après avoir vu ce qu'a fait ce divin médecin pour le guérir. Comment le ressens-tu, mon âme[2], dis-le franchement, un péché véniel t'est-il plus sensible qu'un mépris ou qu'une injure?... Pourquoi donc t'affliges-tu si fort d'un mépris ou d'une injure reçue? Pourquoi t'en plaindre si vivement, puisque tu sais que ces tristesses et ces plaintes ne sauraient être sans quelque péché, ce qui est un plus grand mal que l'injure dont tu te plains.

[1] Habe fiduciam in Domino, ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ. in omnibus viis tuis cogita illum, et ipse diriget gressus tuos. Ne sis sapiens apud temetipsum : time Deum et recede a malo. *Prov.* IV.

DEUXIÈME POINT.

C'est ainsi qu'il vous parle à ce sujet.

C'est ainsi que Notre-Seigneur nous parle, avant tout, de nous délivrer de nos péchés, si nous savons l'écouter, quand il parle à notre cœur, aussi bien qu'on l'écoutait lorsqu'il parlait à ce pauvre malade. Et ce qui le porte à nous en parler, c'est, premièrement, qu'il ne peut se communiquer et se rendre familier à une âme pécheresse, comme il le fait à une âme innocente ou pénitente. Secondement, il ne voudrait que nous faire du bien, et il est contraint, par nos péchés, de ne nous faire que du mal, et de nous châtier. Et en troisième lieu, il n'y a rien qui soit plus absolument nécessaire pour notre salut, que de vivre et de mourir hors l'état du péché, c'est pourquoi il nous en presse aussi fortement qu'il nous presse de nous sauver, et nous apprend à ne rien épargner sur ce point tellement important, que notre salut, notre éternité heureuse ou malheureuse en dépend.

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons nous conformer à sa parole.

Pour nous conformer à ce dessein, et à ce soin que Notre-Seigneur exige de nous, pour la délivrance de nos péchés, et pour la pureté de nos consciences, reconnaissons, premièrement, que nous n'y avons pas assez correspondu par le passé, et qu'après avoir été trop libres et trop peu respectueux pour pécher, nous avons été trop lents et trop paresseux pour sortir du péché. Secondement, sondons nos cœurs pour savoir en quel état nos sommes actuellement sur ce sujet, quelle horreur nous avons pour ce monstre qu'on appelle le péché, et comment, dans l'occasion, nous savons témoigner l'aversion qu'il nous inspire. Enfin pour l'avenir, mettons plutôt notre confiance en Dieu que dans nous-mêmes, pour l'exécution de nos bonnes résolutions, et accompagnons cette confiance d'un soin aussi exact, que si tout dépendait de nous. Considérons comment nos ennemis travaillent à notre perte, et ne considérons les soins que notre Sauveur a pris pour nous sauver, que pour

exciter les nôtres, et pour nous faire entendre que, s'il s'est tant donné de peine pour nous, il est bien juste que nous ne nous épargnions pas, puisqu'aussi bien ses travaux nous seraient inutiles, si nous ne travaillions avec lui.

MERCREDI.

DES MAUVAISES PENSÉES QUE NOTRE-SEIGNEUR VIT ET RÉPRIMA DANS CEUX QUI SE SCANDALISAIENT, DE CE QU'IL AVAIT PARLÉ DU PARDON DES PÉCHÉS.

Pourquoi vous entretenez-vous dans ces mauvaises pensées[1]?

Le Sujet est sur ce que les Scribes et les Pharisiens, qui étaient là présents, et qui avaient entendu Notre-Seigneur annoncer au paralytique le pardon de ses péchés, commençaient à murmurer dans leurs cœurs, et à trouver mauvais de ce qu'un homme parlait ainsi de pardonner les péchés. Déjà ils le condamnaient en eux-mêmes comme un blasphémateur, qui s'attribuait ce qui n'appartient qu'à Dieu. Mais cet Homme-Dieu, qui voyait aussi clairement leurs cœurs que leurs visages, pour leur montrer, que non-seulement il était homme, mais que de plus, il était Dieu, puisqu'il connaissait ce qui se passait dans leur cœur, leur dit : Que pensez-vous, et pourquoi vous entretenez-vous dans ces mauvaises pensées que vous concevez à mon sujet[2]?

La Fin est de comprendre cette vérité, que pour faire des progrès dans la vertu, il faut repousser promptement les premières pensées mauvaises, quelles qu'elles soient.

La Forme est en ces trois points :

[1] Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris? *S. Matth.* IX, 4.

[2] Et cœperunt cogitare Scribæ et Pharisæi dicentes : Quis est hic qui loquitur blasphemias? quis potest dimittere peccata, nisi solus Deus?
Ut cognovit autem Jesus cogitationes eorum, respondens dixit ad illos : Quid cogitatis in cordibus vestris? S. *Matth.* Ibid. et *S. Marc.* II, 7.

1° Combien notre cœur s'égare facilement dans ses pensées.

2° Toutes nos pensées sont connues de Notre-Seigneur.

3° La connaissance que Jésus voit et connaît tout ce qui se passe dans notre intérieur, doit nous porter, par respect pour lui, à veiller sur nos pensées.

PREMIER POINT.

COMBIEN NOTRE COEUR S'ÉGARE FACILEMENT DANS SES PENSÉES.

C'était une chose si nouvelle pour les Pharisiens de voir un homme qui prétendait pouvoir remettre les péchés, qu'ils considérèrent comme un blasphème, les paroles que notre Sauveur dit au paralytique à ce sujet. Et quoiqu'ils n'eussent pas la hardiesse d'exprimer leur sentiment, cependant ils condamnaient en eux-mêmes ces paroles. Quelle insolence a cet homme de parler de la sorte, disaient-ils en leurs cœurs; il blasphème sans doute, car qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul?... Il est vrai, ce pouvoir n'appartient qu'à Dieu et à ceux qui le tiennent de lui par dépendance; mais c'était mal raisonner que de conclure : Donc c'est un blasphémateur; voyant qu'il confirmait sa parole par de véritables miracles, ils devaient plutôt se dire : Donc il est vraiment Dieu. Mais la faiblesse du cœur humain est si grande, qu'il incline toujours plutôt du côté du mal que du bien, et c'est un effet de la bonté de Notre-Seigneur de le redresser promptement, si nous voulons coopérer à sa grâce.

Remarquez là-dessus, qu'un des plus utiles emplois de la vie illuminative est de veiller soigneusement sur les premières pensées, de peur qu'elles ne nous jettent aussitôt dans le péché, si elles ne sont arrêtées[1]. En effet, c'est la source d'où naissent tous les péchés; c'est là que se forment naturellement les complaisances pleines de vanité, les jugements téméraires et

[1] Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit. *Prov.* IV,

trop précipités sur les actions d'autrui, les applaudissements que nous donnons à notre cœur, les préférences inutiles que nous prenons secrètement sur le prochain. C'est de là aussi que viennent tous les desseins intéressés, qui préviennent l'esprit de la grâce, les regrets, les chagrins, les défiances de la providence de Dieu, les doutes sur la foi, les froideurs de la charité; en un mot, tout le mal que l'on fait et que l'on dit, tire son origine du cœur[1]. Il y a plus, le mal, qui provient de cette source, est parfois plus grand que celui qu'on commet par paroles ou par actions, car souvent on n'oserait ni dire, ni faire ce qu'on se permet de penser.

Il faut convenir que la fragilité du cœur est bien grande; mais la malice de l'homme n'en est pas plus digne d'excuse, puisque, connaissant sa faiblesse, il néglige les remèdes qui pourraient empêcher tous ces mauvais effets. Hélas! tout ce qu'attend de nous le bon Jésus, c'est que nous veillions un peu sur notre cœur, ou que nous lui en confiions la garde; il le mérite par tant de titres, et pourtant c'est ce que nous lui donnons le moins... Est-ce donc chose si précieuse que ce misérable cœur dont il veut être le gardien, et que nous avons tant de peine à laisser entre ses mains?.... Ce cœur, hélas! embarrassé de tant de folles pensées[2], souillé de tant de vanités, couvert de tant de plaies, ouvert à tout venant et fermé seulement à son Dieu, a-t-il par lui-même un si grand prix?.... Oh combien de vaines images passent par mon esprit à chaque moment! Combien en demeure-t-il, qui ne font que trop d'impression! Que de vanités, que de sentiments présomptueux, que de lâches complaisances, que de secrètes recherches de l'amour-propre, dont le nombre passe ma connaissance, et tout cela faute d'un peu de vigilance! Mon Dieu, purifiez mon cœur des péchés que je

[1] Il faut surtout veiller au commencement de la tentation.... D'abord c'est une simple pensée qui se présente à l'esprit, puis une vive image se forme dans l'imagination; viennent ensuite le plaisir, le mouvement déréglé, et enfin le consentement. *Imitat.* liv. I, ch. XIII.

[2] Parfois il est bien vil, l'objet qui soulève dans le cœur de si fortes tentations. *Imitat.* liv. III, ch. XX.

ne connais pas[1]; purifiez-le aussi de ceux que je connais, et qui sont en si grand nombre !....

DEUXIÈME POINT.

TOUTES NOS PENSÉES SONT CONNUES DE NOTRE-SEIGNEUR.

Ces Pharisiens, qui s'étonnaient du procédé de Notre Seigneur, qui effaçait le péché si facilement, furent bien plus surpris quand ils virent qu'il connaissait jusqu'à leurs plus secrètes pensées. Que pensez-vous au fond de vos cœurs? leur dit-il. Je crois qu'ils n'auraient pas osé le lui avouer[2]. Mais vous, que répondriez-vous, quand vous entretenez dans votre esprit mille pensées inutiles et légères, qu'il connaît aussi distinctement qu'il connaît le nombre des cheveux de votre tête? S'il vous faisait la même demande, et qu'il vous dît : A quoi pensez-vous? qu'est-ce que je vois dans ce cœur? que diriez-vous?.... Croyez-vous véritablement qu'il lit jusqu'au fond de votre conscience, et qu'il connaît mieux les mouvements, les tendances de votre âme que vous-même?.... Si vous le croyez, comment cette seule pensée n'arrête-t-elle pas toutes les pensées ou légères ou mauvaises[3]?....

Faites ici un acte de foi, et imprimez fortement dans votre esprit que Dieu voit tous les mouvements de votre cœur... Cette vérité seule est capable de réprimer en vous toute pensée déréglée. Méditez les paroles de l'Écriture sainte, qui l'expriment en termes si forts et si expressifs[4]: Ses yeux sont plus perçants que les rayons du soleil; il traverse la terre d'un seul regard, les ténèbres n'ont point de voile pour lui. Le prophète Zacharie

[1] Ab occultis meis munda me, Domine. *Psal.* XVIII, 13.

[2] Quid cogitatis in cordibus vestris. *S. Luc.* V.

[3] Quid nequius quam quod cogitavit caro et sanguis et hoc arguetur. *Eccli.* XVII.

[4] Omnia videt oculus illius, quoniam oculi Domini multò plus lucidiores sunt super solem, circumspicientes omnes vias hominum, et profundum abyssi; et hominum corda intuentes in absconditas partes. *Eccli.* XXIII, 28.

comprend tout ce qu'on en peut dire, quand il lui donne sept yeux [1], c'est-à-dire sept qualités ou sept perfections, qui portent nécessairement avec elles la connaissance de toutes choses : son essence infinie, son immensité, sa science, sa providence, sa puissance, qui agit avec toutes les causes, sa bonté, qui communique son esprit, et sa justice, qui distribue les couronnes ou les supplices. Quel moyen de cacher quelque chose à celui qui a tant d'yeux ouverts sur nous ? J'y suis, j'y suis moi-même en personne, dit le Seigneur; je l'ai vue, cette affection déréglée, cette pensée criminelle, j'en suis témoin [2].... Et moi, mon Dieu, j'en suis honteux, la confusion me couvre le visage, je rougirais si un homme l'avait vue !.... Détournez vos yeux de dessus mon cœur, ou plutôt ôtez de ce cœur tout ce qui peut offenser vos yeux et votre sainteté.

TROISIÈME POINT.

LA CONNAISSANCE QUE JÉSUS VOIT ET SAIT TOUT CE QUI SE PASSE DANS NOTRE AME, DOIT NOUS PORTER, PAR RESPECT POUR LUI, A VEILLER SUR NOS PENSÉES.

Est-il une chose plus capable de vous faire veiller sur votre cœur et sur vos pensées, que de réfléchir que vous êtes vu d'un Dieu, qui déteste ce que vous entretenez le plus dans votre cœur [3] ?.... Il est jaloux de la beauté, de la pureté de votre âme; il vous offre ses grâces pour conserver ce précieux trésor, contre les efforts des ennemis qui veulent vous le ravir [4].... Il voit que

[1] Super lapidem unum septem oculi sunt. *Zach.* III.

[2] Ego, ego sum, ego vidi, dicit Dominus. *Jer.* XVII.

[3] Mundi sunt oculi tui ne videas malum, et respicere ad iniquitatem non poteris. *Hab.* I.

Ante Dei oculos, vacuæ non transvolant cogitationes nostræ, et nulla momenta temporis per annum transeunt sine statu retributionis. S. Greg.

[4] Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam a dextris mihi est, ne commovear. *Psal.* XV.

vous ne faites pas ce que vous pourriez faire, si vous aviez plus d'amour pour lui que pour de misérables vanités ; il vous promet, si votre cœur reste pur, de se montrer à vous face à face, de vous révéler les splendeurs de son essence ; il menace, au contraire, de vous abandonner si vous ne respectez pas sa présence.... Et cependant, il voit que vous craignez plus les regards d'une misérable créature que les siens, qui sont toujours fixés sur vous !.... Vous savez tout cela?.... Et, après toutes ces considérations, vous aurez encore la hardiesse de commettre le péché jusque sous ses yeux?.... de caresser en votre cœur un objet de vanité, en présence d'un époux si jaloux de votre amour?.... Prenez-y garde, et dites avec saint Augustin[1] : Ah ! que nous avons une étroite obligation de bien vivre, puisque toutes les actions de notre vie se passent en la présence d'un Juge, qui voit tout ce qui se passe dans notre intérieur comme dans notre extérieur, et qui doit un jour porter son jugement sur tout ce qu'il y voit !...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Légèreté de notre cœur dans ses pensées.

Voyez-vous ces Pharisiens, comme ils pensent mal de Notre-Seigneur qui pardonne les péchés? Mais voyez-vous aussi, comme votre cœur se laisse aller souvent à des pensées aussi mauvaises et aussi impertinentes, qui sont la source de tous vos péchés?... N'entendez-vous point votre Jésus qui vous dit : Mon fils, donne-moi ton cœur et tes pensées. Mais hélas ! Seigneur, si mon cœur est si déréglé et mes pensées si extravagantes, comment oserai-je vous les présenter. Mon fils, dès que ton cœur commencera à s'égarer dans ses pensées, tourne-le de mon côté.

[1] Magna nobis indicta est necessitas probitatis, nisi dissimulare velimus, cum omnia agamus in conspectu judicis cuncta cernentis. S. Aug. XIV *Solil.*

de peur qu'il ne s'égare davantage; c'est ainsi que tu me donneras ton cœur, et ton cœur, m'étant ainsi donné, n'aura rien qui me déplaise.

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur voit toutes nos pensées.

Autrement, quel reproche recevrez-vous de ce bon Jésus? Pourquoi pensez-vous du mal dans votre cœur, vous dira-t-il, car vous ne sauriez douter qu'il ne voie tout ce qui se passe, et qu'il ne soit présent à toutes ces pensées vaines, dangereuses et peut-être mauvaises.... Lui répondrez-vous qu'il se retire, pour vous laisser plus libre de faire ce que vous voulez? Non, dites-lui plutôt que vous désirez que sa présence vous oblige à vous tenir dans un respect digne de sa sainteté, qui a les yeux sur vous.

TROISIÈME POINT.

Le motif que nous devons en prendre pour les réprimer.

Entretenez-vous bien dans cette pensée, que Jésus est témoin de tous les mouvements de votre cœur, pour vous obliger à n'en point permettre qui offensent ses yeux. En effet, Dieu ne mérite-t-il pas bien autant de respect qu'un homme que vous honoreriez, et devant lequel vous n'oseriez prendre la liberté de dire, et de faire ce que vous faites tous les jours devant Dieu. Son œil est si perçant qu'il voit tout. Si quelqu'un pensait pouvoir se dérober à sa présence, c'est alors que ce Dieu fixerait sur lui un regard plus attentif, et ferait voir, par des effets sensibles de sa justice, qu'il le voyait, afin que tout le monde sache qu'il n'y a personne qui puisse se cacher de lui[1].

[1] II *Reg.* XII.
Quia ego sum scrutans renes et corda. *Apoc.* II

JEUDI.

DE LA PARFAITE GUÉRISON DU PARALYTIQUE, QUI EST LE MODÈLE DE NOTRE AVANCEMENT SPIRITUEL.

Levez-vous, emportez votre lit, et vous en retournez chez vous[1].

Le Sujet est que Notre-Seigneur, voulant montrer aux Scribes et aux Pharisiens qui ne le connaissaient pas, qu'il avait la puissance de remettre les péchés, guérit le malade en leur présence, et leur fit à peu près ce raisonnement. Vous êtes scandalisés que je remette les péchés, parce que cela n'appartient qu'à Dieu : or, pour vous montrer que j'ai cette puissance, je m'en vais faire sous vos yeux une chose qui n'appartient aussi qu'à Dieu, c'est-à-dire, rendre la santé à un malade désespéré, comme ce paralytique ; par là vous pourrez reconnaître que je suis Dieu, puisque je possède une puissance qui n'appartient qu'à Dieu, et que par conséquent, j'ai le droit de remettre les péchés, et de confier à d'autres ce même pouvoir[2]. Aussitôt, il commanda au malade de se lever, de prendre son lit, et de retourner chez lui ; ce qui eut lieu sur le-champ. Cette conduite mystérieuse du Sauveur était, non-seulement pour montrer que le paralytique était parfaitement guéri, mais c'était aussi pour nous apprendre ce qui doit avoir lieu dans notre avancement spirituel, fidèlement représenté par cet homme qui, après sa guérison, porte le lit sur lequel peu auparavant il était porté.

La Fin est d'apprendre à dominer et à gouverner son caractère, ses inclinations sur lesquelles on demeure, pour ainsi dire, gisant et engourdi, comme ce pauvre paralytique gisait sur son lit ; car c'est là un excellent moyen d'avancer dans la perfection, et une marque certaine de la force de l'âme.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur pensait à nous en guérissant ce malade.

2° Il voulait nous apprendre qu'il songeait à nous guérir, quand il ordonna à ce paralytique d'emporter son lit.

[1] Surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam. *S. Matth.* IX, 6.

[2] Quid est facilius dicere, dimittuntur tibi peccata, an dicere : Surge, et ambula? Ut autem sciatis quia filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, tunc ait paralytico : Surge, etc. Ibidem.

3° Ne plus se laisser gouverner par ses mauvaises inclinations, mais les dominer, c'est une très-bonne marque de la santé spirituelle, et un puissant moyen pour avancer dans la perfection.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR PENSAIT A NOUS EN GUÉRISSANT CE MALADE.

Tenez pour certain que Dieu vous regardait dans la personne de ce malade ; cette vérité est pleine de consolation. Il est vrai que dans tous les miracles qu'a opérés sa puissance, il avait égard à votre instruction, comme saint Pierre nous l'enseigne, parlant en général des Écritures ou des événements passés[1]. Mais ce qui doit vous persuader qu'il pensait particulièrement à vous dans celui-ci, c'est que l'Écriture en a noté très-ponctuellement toutes les circonstances, et que Notre-Seigneur prévoyait bien que vous deviez un jour les considérer, comme vous le faites en ce moment, pour en tirer du profit; ou plutôt parce qu'alors son regard était fixé sur vous, vous avez maintenant la grâce de les méditer, et d'en profiter si vous voulez.

O mon Jésus, quel excès de votre bonté! Et qui suis-je pour mériter d'être regardé de vous?.... Oh! combien je dois estimer cette leçon, que vous avez donnée tout particulièrement pour moi!.... Oh! que je vous suis redevable et combien je suis obligé d'avoir aussi, moi, les regards fixés sur vous dans toutes mes actions, et spécialement dans celle-ci! O mon Sauveur, que vous plaît-il que je fasse? qu'attendez-vous ici de moi? que représente cet homme qui porte son lit par votre commandement?....

[1] Vobis ministrabant ea, quæ nunc nuntiata sunt vobis per eos qui evangelizaverunt vobis. I *S. Petr.* I.

DEUXIÈME POINT.

JÉSUS VOULAIT NOUS APPRENDRE QU'IL PENSAIT A NOUS GUÉRIR, QUAND IL COMMANDA AU PARALYTIQUE D'EMPORTER SON LIT.

Ce lit, au sentiment de tous les saints docteurs, est une figure de l'inclination, de la passion prédominante qui est en nous ; chacun y est sujet, et personne n'en est exempt. Pendant que nous sommes infirmes et malades, ce lit nous porte, ou plutôt, cette passion nous transporte et nous gouverne à son gré ; mais quand nous sommes guéris, il faut nous lever promptement et nous charger du gouvernement de cette passion, quelque pesant fardeau que ce puisse être [1]. Vous étiez sujet à la colère, la passion vous emportait auparavant ; qu'eussiez-vous fait ? Vous étiez malade pour lors, mais maintenant il faut que vous la dominiez à votre tour, et que vous la gouverniez par la raison. Auparavant vous étiez curieux, vous étiez perpétuellement agité du désir de tout savoir, de tout entendre et de tout dire dans les compagnies ; dominez cette inclination, et ne parlez plus qu'avec discrétion et prudence. A table, votre esprit se complaisait sur les viandes avec des convoitises et des délicatesses honteuses; réglez maintenant votre appétit non pas sur le plaisir, mais sur la nécessité [2]. Enfin recherchez ici quelle passion vous tourmente le plus, voyez les actions où elle règne davantage, et les moyens de la réprimer; c'est le dessein de Notre-Seigneur, c'est son désir; il est raisonnable de le faire, puisqu'il le veut et qu'il vous en présente la grâce. Là est tout le secret de la vie spirituelle; c'est un excellent moyen pour s'avancer,

[1] Hoc igitur dico et testificor in Domino, ut jam non ambuletis, sicut et gentes ambulant in vanitate sensus sui, etc. *Ephes.* IV.

Ut jam non desideriis hominum, sed voluntati Dei quod reliquum est, vivat temporis. I S. *Petr.* IV.

[2] Vide S. Greg. in *Ezech.* lib. I Hom. XII et XV; *Mor.* XV, necnon et S. Bonav. *Coll. in S. Joan.* V.

n'est-il pas vrai[1]?... Quel usage en faites-vous? quel progrès, quelle inclination domine chez vous? quel dommage en recevez-vous? dans quel lieu, en quelles occasions?... Quel remède y apportez-vous?... Debout; levez-vous maintenant, entendez la voix de Jésus qui vous le commande; que votre obéissance soit prompte; qu'on vous voie marcher en homme sain, qui ne se laisse point traîner par ses mauvaises passions, mais qui fait ce qu'il veut de ses inclinations.

TROISIÈME POINT.

NE PLUS SE LAISSER GOUVERNER PAR SES MAUVAISES INCLINATIONS, MAIS LES DOMINER, C'EST UNE BONNE MARQUE DE LA SANTÉ SPIRITUELLE, ET UN PUISSANT MOYEN POUR AVANCER DANS LA PERFECTION.

Quelques sentiments de dévotion que vous puissiez avoir, quelque rigoureuse pénitence que vous embrassiez, quelque vœu et quelque profession que vous ayez faits, si vous ne portez ce lit, si vous ne devenez maître de vos passions, vous ne serez jamais parfaitement à Dieu, et Dieu ne sera jamais à vous comme il désire l'être. Votre ennemi a étudié votre naturel, il le connaît parfaitement, il lui est aisé de s'en servir, comme du plus puissant instrument qu'il ait, pour vous perdre[2]; si vous ne le retirez d'entre ses mains, il se fera un jeu de votre ruine; vos dévotions et vos pénitences ne seront que des actes d'amour-propre. D'un autre côté, soyez certain qu'il n'y a pas de plus grand signe que Dieu règne absolument dans notre âme, que quand notre raison, soumise à la grâce et à l'esprit de Dieu, se voit maîtresse de ses humeurs et de ses passions. C'est dans ce juste tempérament de notre intérieur, que consiste la santé spi-

[1] Si grabatum tollis, corpus scilicet a terrenis elevans voluptatibus, ut jam non feratur anima concupiscentiis ejus, sed magis ipsa, ut dignum est, regat illud, et ferat quò non vult. S. Bern. Serm. IV, *de orandi modis.*

[2] Explorat adversarius nostra arma et acuit sua tela. D. Ambros., lib. I. *Off.* IV.

rituelle, comme les maladies de notre âme ne naissent que du dérèglement de ses humeurs et de ses inclinations.

Allons, voilà la santé et la maladie, la vie et la mort, la vérité et le mensonge, le bien et le mal qui vous sont proposés à choisir. [1] Lequel est plus désirable pour cet homme de porter son lit, ou d'y languir impuissant?... On dirait qu'il y a plus de peine à le porter; mais, ô Dieu, que ce travail lui est agréable! De même, le monde croit qu'il est plus pénible de vivre selon l'esprit de la grâce, que de vivre selon sa fantaisie et ses passions, mais il se trompe. Faites-en l'essai, Dieu vous le permet, donnez-vous entièrement à lui, mais entièrement, mais sans réserve, et vous verrez quelle différence il y a entre celui qui est tout à Dieu, et l'autre qui ne se donne qu'à moitié [2]. Eprouvez-le dès aujourd'hui dans telle occasion que vous prévoyez, et vous connaîtrez qu'il y a plus de plaisir à se taire, quand la raison le veut, qu'à parler librement comme vous faites... Oh! qu'il est doux de supporter le poids de ses inclinations pour celui, qui lui-même est porté par la grâce, et soutenu par un véritable désir de son avancement!...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur nous considérait en guérissant ce paralytique.

Notre-Seigneur nous considérait en parlant à cet homme O Jésus! qu'il y a longtemps que vous m'aimez, et que vous pensez à moi, et j'ai si peu d'affection et de pensées pour vous!... Ah! du moins, mon âme, pensons sérieusement à lui, pendant ce temps de l'oraison, pour apprendre comment il faut nous entretenir avec lui dans nos actions.

[1] Hæc dicit Dominus, ecce ego do coràm vobis viam mortis. *Jer.* XXI.

[2] Convertimini, et videbitis quid sit inter justum et impium, et inter servientem ei. *Malach.* III.

DEUXIÈME POINT.

C'est ainsi qu'il nous apprend à nous avancer spirituellement.

Portez votre lit, vous dit-il, c'est-à-dire, gouvernez cette passion, par laquelle vous vous laissiez entraîner auparavant, mais quelle passion est-ce? Quel mauvais effet produit-elle en vous?... Comment faut-il vous lever de ce dangereux lit, sur lequel vous êtes malade?... Que n'obéissez vous à la voix de Jésus-Christ qui vous ordonne de marcher, comme un homme sain, qui porte son lit comme il lui plaît. Il est si triste d'avoir une passion qui nous domine!... On est si honteux de s'avouer à soi-même les pensées qu'elle inspire, les fautes qu'elle fait commettre, qu'il vaut beaucoup mieux faire quelques efforts pour le bien, que subir ces âpres reproches que nous fait la conscience....

TROISIÈME POINT.

C'est la marque d'une bonne santé que de s'avancer ainsi.

Obéir à Jésus, et commander à ses inclinations, c'est être dans une pleine santé spirituelle, autrement on est toujours malade à l'intérieur. Il y en a qui flattent leurs passions pour n'en point sentir le mal, mais tôt ou tard, elles paraissent. Les plus froids et les plus indifférents en apparence sont les plus en danger, à moins que la raison divinement éclairée, n'ait produit au fond du cœur une sainte indifférence, et n'en ait fait une forte et solide vertu.

VENDREDI.

DE LA PROMPTE OBÉISSANCE DU PARALYTIQUE AU COMMANDEMENT DE JÉSUS, ET DE CELLE QUE NOUS DEVONS A TOUS SES COMMANDEMENTS, POUR NOUS UNIR A LUI-MÊME ET NOUS PERFECTIONNER.

Dès que Jésus lui a commandé, le paralytique se lève, prend son lit, le porte devant tout le monde, et s'en va droit à sa maison, sans s'arrêter, sans dire et sans faire autre chose que de glorifier Dieu[1].

Le Sujet. Il n'est pas étonnant que cet homme, étant parfaitement guéri, se soit levé, et qu'il ait marché ; mais, la circonstance qu'il faut remarquer, c'est que, chargeant aussitôt son lit sur ses épaules, il part de suite, se rend dans sa maison, sans penser à autre chose qu'à exécuter promptement et simplement l'ordre qui lui avait été donné. Cette conduite renferme une leçon très-appropriée à la vie unitive, de même que les autres circonstances de ce miracle nous en ont fourni de convenables, pour la vie purgative et illuminative.

La Fin est d'apprendre à louer Dieu, et à s'unir avec lui par une obéissance simple et fidèle à tout ce qu'il commande.

La Forme est en ces trois points :

1° Le paralytique étant guéri, fait promptement ce que Notre-Seigneur lui ordonne.

2° Nous devons l'imiter, faisant toutes nos actions pour obéir simplement aux ordres de Jésus.

3° En cela consiste la gloire de Dieu, notre perfection, et la plus excellente union de nos cœurs avec lui.

[1] Et confestim consurgens coràm illis tulit lectum in quo jacebat ; et abiit in domum suam, magnificans Deum. *S. Luc.* v.

PREMIER POINT.

LE PARALYTIQUE GUÉRI FAIT PROMPTEMENT CE QUE NOTRE-SEIGNEUR LUI ORDONNE.

Il faut bien dire que Notre-Seigneur agissait autant sur l'âme que sur le corps de ce pauvre malade, puisque le paralytique n'eut pas plus tôt obtenu sa guérison, qu'il exécuta promptement ce qui lui était commandé. Si la grâce et la santé ne lui avaient été rendues en même temps, il semble qu'il se serait donné le loisir de goûter le contentement d'un bien tant désiré, et de recueillir les félicitations publiques de tous les assistants. Il pouvait faire porter son lit, et se décharger de ce soin sur ceux qui avaient eu la complaisance de le présenter à son médecin ; et puis, ne devait-il pas penser à la réparation du toit, que l'on avait percé à son occasion, et faire quelques excuses?... Mais non ; à la première parole de Jésus-Christ, la maladie obéit au médecin, et le malade au maître qui lui commande de s'en aller ; il prend son lit sans faire de réflexion, se contente de glorifier Dieu, et ne s'arrête point qu'il ne soit arrivé au lieu, où Jésus l'a envoyé. C'est là glorifier Dieu par des œuvres ; c'est mettre en évidence non-seulement la grandeur du miracle, et la puissance de son auteur sur les corps, mais encore son empire absolu sur les esprits, qui s'assujettissent si promptement à ses lois et à ses volontés[1]. Divin pouvoir, qui disposez de la santé et de la vie de nos corps, sans que nous y puissions apporter aucune résistance, prenez le même empire sur mon cœur, et qu'il ne m'arrive jamais de vouloir contredire vos ordonnances, comme si je n'en avais pas la liberté !... O mon Dieu, de qui je tiens mon libre arbitre, et qui m'avez donné la puissance de faire librement vos volontés, ne permettez pas que je me serve de cette liberté pour résister à vos ordres et vous offenser.

[1] Glorificate et portate Deum in corpore vestro. I *Cor.* VI.
Glorificantes Deum in obedientia confessionis vestræ. II *Cor.* IX.

DEUXIÈME POINT.

NOUS DEVONS IMITER CE PARALYTIQUE GUÉRI, EN OBÉISSANT AVEC PROMPTITUDE ET SIMPLICITÉ AUX ORDRES DE JÉSUS.

Ne vous contentez pas seulement d'accomplir les volontés divines, qui vous sont marquées par des commandements exprès, ce serait peu de chose; mais, depuis la première de vos actions du jour jusqu'à la dernière, agissez toujours par la considération du bon plaisir de Dieu. Quelque chose qui se présente à faire, si vous croyez que Dieu ne l'a pas pour agréable, quittez-la, ne la faites pas[1]; mais si vous y apercevez ses ordres, si vous pensez qu'elle soit conforme à ses désirs, alors embrassez-la de bon cœur, portez-vous à l'accomplir par le seul motif de lui plaire, faites-la parce qu'il le veut, faites-la comme il veut qu'elle soit faite; faites-la avec le même amour que si vous en aviez un commandement formel, et que Dieu lui-même vous eût dit, qu'il la considérerait comme une preuve de votre obéissance. Fermez les yeux à vos intérêts et aux considérations humaines; ayez soin d'avoir des vues surnaturelles et de bien diriger votre intention[2]. Que le plaisir et la facilité que vous y trouvez, ne soient pas le motif qui vous fasse agir; ne regardez pas même le caractère de bonté qui se trouve dans cette action honnête; ayez un but plus élevé, et arrêtez-vous uniquement au bon plaisir de Dieu, qui vous l'ordonne. Dites-lui comme votre maître Jésus[3]: Oui, mon Père, puisqu'il vous plaît. Oh! quel honneur de faire vos volontés! Qui vous empêche de prendre ces pensées?... Combien de fois vous êtes-vous pro-

[1] Ut filii lucis ambulate. Fructus enim lucis est in omni bonitate et justitia, et veritate; probatur quid sit beneplacitum Deo; et nolite communicare operibus infructuosis, magis autem redarguite. *Ephes.* v.

[2] Veillez en toutes choses sur vous-même, pour connaître ce que vous devez faire ou dire, et que votre intention ait pour but de ne plaire qu'à moi seul, et de ne désirer et ne chercher rien hors de moi. *Imitat.* liv. III, ch. xxv.

[3] Ita pater, quoniam sic fuit placitum ante te. *S. Matth.* II.

posé de le faire? Combien de fois avez-vous manqué au bon dessein que vous en aviez pris?... D'où vient cela? quel remède? ne voulez-vous pas l'y apporter?....

TROISIÈME POINT.

LA GLOIRE DE JÉSUS, NOTRE PERFECTION, ET LA PLUS EXCELLENTE UNION DE NOS CŒURS AVEC LUI, CONSISTENT DANS CETTE SOUMISSION DE NOTRE VOLONTÉ A SES ORDRES.

Cette instruction est bien consolante pour les personnes, qui ne peuvent pas s'élever à de hautes contemplations, ni employer le temps à des prières continuelles, parce qu'elles sont engagées dans des charges et des fonctions, qui demandent de l'action et du travail, et qui néanmoins aiment Dieu et désirent leur perfection. Quel moyen de s'unir à Dieu parfaitement au milieu de tant d'affaires et de pressantes occupations?... Que feront-elles pour s'attacher à lui en esprit par une intime et cordiale affection?... Rien autre chose que ce qu'elles font, pourvu qu'elles le fassent parce que Dieu le commande, et qu'elles supportent le travail des affaires, comme ce malade portait son lit, pour obéir à la parole de leur bon maître [1]. Cette fidèle obéissance, cette soumission simple aux volontés de Dieu les unira aussi étroitement à lui, que les plus hautes contemplations, et les actions les plus relevées. Faire ce que Dieu veut, et parce qu'il le veut, c'est être uni à sa volonté ; la volonté de Dieu, c'est Dieu même, c'est donc être uni à Dieu [2]. Et si vous considérez bien l'excellence de cette union, vous reconnaîtrez qu'elle a même de grands avantages sur les autres sortes d'unions, qui nous attachent à Dieu, soit par la seule pensée, comme dans la méditation, soit par la volonté, comme dans

[1] Deprecatio illorum in operatione artis, accommodantes animam suam et conquirentes in lege Altissimi. *Eccli.* XXXVIII, 39.

[2] Per hoc, quod ab ejus voluntate non dissentiunt, Deum sibi specialiter jungunt S. Bern. Hom. III, *super Missus est.*

l'exercice de l'amour; en effet, elle ajoute l'action qui emporte le corps avec l'esprit, et unit l'homme, en quelque sorte, corps et âme avec son souverain bien [1].

Oh! union si désirable ! ô divine bonté, qui vous contentez de si peu, et qui voulez bien descendre à de petites actions pour les régler par vos ordres, pour y mettre vos complaisances, pour y appliquer vos regards, et pour que nous-mêmes nous ayons aussi les regards sur vous, même dans ces petites choses !... Quel courage ne donnez-vous pas à ceux qui vous servent? Vous nous assurez que nous ne perdrons rien dans ces actions communes ou difficiles; avec les biens temporels, vous nous faites espérer les éternels; dans la bassesse de ces occupations, vous nous promettez une haute perfection. Vous dites que nous trouverons dans une humble obéissance autant de trésors de grâces et de gloire, que nous aurons fait de pas en notre vie, et que nous serons des saints, si nous faisons simplement vos volontés; et après cela, on cherchera encore à se faire des illusions, à se former de plus belles idées de sainteté, que celles que vous nous avez tracées vous-même !... Non, mon Dieu, je ne le ferai plus jamais; vous êtes le Dieu de mon cœur, vous êtes mon partage pour l'éternité [2]. Contenter Dieu, faire ce qu'il veut, voilà tout l'emploi de ma vie et toute mon ambition. Oh ! la grande résolution !... Mon âme, ne l'oublions jamais.

[1] Christianus, si actiones suas omnes sive minores, sive majores, ad Dei voluntatem direxerit, et egregiê opus illud perficit, et Pauli præcepto illi satisfaciet, Sive manducatis, sive bibitis, sive quid aliud facitis, omnia ad gloriam Dei facite. S. Basil. *in Reg. fus.*

[2] Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. *Psal.* LXXII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La prompte obéissance du Paralytique.

Admirons comment cet homme obéit aussitôt à Notre-Seigneur, prenant son lit sur ses épaules sans s'arrêter; c'est pour montrer l'empire absolu que ce Sauveur a sur une âme qu'il appelle à sa perfection. Et pourquoi donc, mon âme, ne lui es-tu pas ainsi obéissante. Penses-tu qu'il ne te veuille pas aussi parfaite en sainteté, qu'il a voulu cet homme en santé? Attends-tu qu'il te parle sensiblement, comme il a fait à ce paralytique?... Attends-tu qu'il fasse pour toi un miracle?... Quoi donc? Hélas! on ne saurait dire pourquoi on attend ainsi, parce qu'en vérité il n'y a point de raison; c'est bien parce qu'on ne veut pas, mais on n'ose le dire, parce qu'on n'a point de raison de ne le vouloir pas....

DEUXIÈME POINT.

La nôtre à son exemple.

Ce serait en tout et partout qu'il faudrait obéir aux ordres de Notre-Seigneur ; ce sont vos moindres actions, aussi bien que les plus grandes, qu'il désire que vous fassiez par cette considération, et par cette fidélité. C'est où nous manquons; nous nous arrêtons à la petitesse de la chose, et ne considérons pas qu'il n'y a rien de petit, quand il est fait dans la vue et dans l'ordre de Dieu. Hélas! mon âme, que peux-tu faire de grand pour un si grand Dieu?... Tout ce que tu feras n'est que trop petit, si ce n'est que sa bonté le relève en agréant que tu le fasses; et si cette bonté veut que tu fasses ces petites choses, n'est-ce pas assez pour te les rendre grandes, et pour t'engager à les faire? Oui, mon Dieu, et je m'y offre tout particulièrement....

TROISIÈME POINT.

La perfection que produit cette obéissance.

Que vous serez parfait, si votre volonté se tient toujours ainsi unie à la volonté de Dieu, dans toutes vos actions par cette fidélité, qui est la plus excellente et la plus facile union que vous puissiez avoir avec lui. Que prétendez-vous dans toutes vos unions, et dans tous les degrés de perfection que vous pourrez acquérir? N'est-ce pas de lui plaire et de vous mettre dans un tel état, qu'en vous voyant il puisse vous dire : Vous m'êtes agréable? Hé bien, c'est ainsi que vous lui plairez, quand vous ferez fidèlement ce qu'il vous présentera à faire ; quoi que ce soit, grand ou petit, c'est assez qu'il le veuille, pour lui être agréable. Il ne vous reste plus que de vouloir le faire comme il le veut, et parce qu'il le veut ; mais toujours, mais constamment, mais également. Cette constance et cette égalité d'esprit à faire parfaitement la plus petite chose, n'est pas petite ; c'est donner tout ce que l'on a de meilleur, c'est se donner soi-même.

SAMEDI.

DU SENTIMENT DE CRAINTE ET DE RESPECT, QUI SAISIT TOUS LES ASSISTANTS A LA VUE DE CE MIRACLE.

Tous les assistants furent saisis d'étonnement, et remplis qu'ils étaient d'une crainte respectueuse, ils louaient Dieu, et publiaient hautement qu'ils avaient vu des merveilles[1].

Le Sujet est assez désigné par les paroles qui précèdent. Elles montrent ce qu'opéra la vue de ce miracle, dans ceux qui y assistaient, et

[1] Et stupor apprehendit omnes, et magnificabant Deum. Et repleti sunt timore, dicentes : Quia vidimus mirabilia hodiè. *S. Luc.* v,

nous donnent à penser ce que devrait produire en nous, la considération de tant de merveilles de Dieu, que nous avons devant nos yeux, et qui pourraient très-facilement nous élever à la parfaite union avec lui, apprenant ses grandeurs, les aimant et les respectant, les glorifiant et les publiant à tout le monde.

La Fin est d'apprendre le moyen de s'unir à Dieu par la considération de ses merveilles, par les affections d'amour que cette considération produit, et par les paroles de louanges qu'elle fait jaillir au dehors.

La Forme est en ces trois points :

1° Considération des merveilles de Dieu.
2° Affections que cette considération doit produire en nous.
3° Louanges que mérite la magnificence de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉRATION DES MERVEILLES DE DIEU.

Ce pauvre peuple avait bien raison de s'étonner et de louer Dieu à la vue de ce prodige. Quelle puissance de faire tout ce qu'il veut ! quelle bonté d'en user en faveur de si chétives créatures ! quelle sagesse de faire servir la santé du corps à la santé de l'âme ! Ce miracle peut vous fournir, aussi bien qu'à eux, l'occasion d'admirer et d'adorer ces trois divines perfections de Jésus, que vous reconnaîtrez encore mieux dans toute sa vie que dans ce miracle. Son incarnation, sa naissance, sa jeunesse, ses prédications, sa passion, sa mort, sa charité dans l'institution du Saint-Sacrement, ne sont-ce pas autant de miracles de bonté, de puissance et de sagesse[1] ? Mais ce qui est plus admirable en tout ceci, c'est que sa bonté est toute désintéressée, que sa sagesse est une espèce de folie aux yeux du monde, que sa puissance éclate dans les faiblesses de son humanité, qui descend si bas, par la soumission qu'elle rend à la grandeur et à la bonté de son Père[2], qu'il semble, à la voir agir

[1] Magnus Dominus, et laudabilis nimis, et magnitudinis ejus non est finis. *Psal.* XLVII.

[2] Ut glorificetur Pater in Filio. *S. Joan.* XIV.

et souffrir, qu'elle est réduite au dernier degré d'impuissance, quoique pourtant elle soit aussi forte dans la faiblesse, que dans la force même.

Avancez dans cette considération, et élevez-vous jusqu'aux attributs divins par le moyen des créatures, à la vue de la terre, du ciel, de vous-même et de Jésus[1]. Pensez un peu quelle doit être la puissance de l'ouvrier, qui a produit de si excellents ouvrages. Quelle sagesse, ô Dieu! quelle bonté!... Il ne faut qu'ouvrir les yeux à tant de merveilles pour en être ravi, surtout à la vue de notre Jésus et de sa sainte vie!... Quel ravissant objet! O mon Dieu, que vous êtes grand, puisque vous êtes l'auteur d'un si grand ouvrage!... Que sera-ce donc, si je considère ce Jésus, ce Fils unique, égal à son Père, soumis à son pouvoir, adorant ses grandeurs, s'humiliant profondément devant sa majesté[2]; ce Jésus attaché à la croix, caché sous les voiles du Sacrement, pour rendre hommage à la grandeur de son Père, et la montrer digne de l'adoration et de l'amour de tous les hommes!... O mon Dieu, encore une fois, que vous me paraissez grand, puisqu'un Dieu, qui est aussi grand que vous, se fait si petit pour reconnaître votre grandeur!....

DEUXIÈME POINT.

AFFECTIONS QUE CETTE CONSIDÉRATION DES MERVEILLES DE DIEU DOIT PRODUIRE EN NOUS.

La crainte qui saisit les assistants à la vue d'un si grand miracle, fut une crainte pleine de respect; c'était un effet de l'admiration qu'ils avaient conçue, et qui laissait dans leur esprit une haute opinion de la puissance de Jésus, et dans leur volonté un amour, une ferveur, un désir ardent de le glorifier, accompagné d'une joie, d'une confiance, d'un zèle qu'ils faisaient éclater par des acclamations publiques et par des louanges

[1] Cœli enarrant gloriam Dei, et opera ejus annuntiat firmamentum, etc. *Psal.* XVIII, 1.

[2] Honorifico Patrem meum. *S. Joan.* V.

de sa grandeur[1]. Ce sentiment est très-désirable, et nous devons le rechercher, non-seulement dans cette méditation, mais encore dans toutes nos dévotions, nos lectures, nos prières, et dans toutes les rencontres de la vie. Et, de fait, dans toutes les occasions, nous avons tant de sujet de reconnaître l'admirable providence et l'infinie bonté de Jésus, qui prend de nous un soin si particulier ; car, de même que toute son immensité et toute sa grandeur se voient dans toutes les parties du monde, ainsi toute sa sagesse et toute sa bonté se montrent, et s'emploient dans chacune des actions que je fais avec lui, afin de me fortifier de son secours, afin de procurer mon salut, et de m'accorder tous les biens qu'une bonté infinie peut véritablement vouloir. Et cela a lieu à toute heure, en tout lieu, envers un ingrat, un pécheur qui ne lui rend que du mal pour le bien; et puis je n'aimerai, ou plutôt je ne craindrai pas cette bonté !... On dit, en effet, avec raison, qu'il faut aimer la justice de Dieu et craindre sa bonté. Etes-vous châtié? Vous semble-t-il que vous soyez abandonné à sa justice? aimez ce délaissement... Etes-vous comblé de ses faveurs? craignez l'excès de sa bonté, et plus vous l'éprouvez libéral et bienfaisant, plus aussi vous devez craindre de l'offenser et d'abuser de ses bienfaits. *Prenez, rendez, soyez sur vos gardes*[2] ; c'est la voix commune des créatures qui vous crient incessamment : Recevez les biens qu'il vous envoie, rendez vos devoirs et vos actions de grâces, prenez garde d'offenser un bienfaiteur si généreux. Ah! Dieu, qu'ai-je fait? comment ai-je jamais eu la hardiesse de pécher et de me montrer ingrat à l'égard d'une si grande bonté !... Ruminez cette pensée dans votre cœur... O bonté toujours ancienne et toujours nouvelle, que c'est tard que je vous ai connue, que c'est tard que je vous ai aimée !

[1] A me constitutum est decretum, ut in universo imperio et regno meo tremiscant et paveant Deum Danielis, ipse est enim Deus vivens et æternus in sæcula. *Dan.* VI.

[2] Accipe, redde, cave. Hugo. Vict.

[3] S. August.

TROISIÈME POINT.

LOUANGES QUE MÉRITE LA MAGNIFICENCE DE DIEU.

Ajoutez à ces sentiments intérieurs d'étonnement, de crainte, d'amour et d'estime, les louanges et les bénédictions, glorifiant hautement une majesté si digne de gloire, enchérissant avec David sur tout ce qui s'en dit[1] et lui rapportant toutes choses, à l'exemple de ce peuple qui était témoin du miracle que vous considérez. Tant de psaumes et de cantiques, que nous avons dans l'Eglise, n'ont point d'autre sujet ni d'autre fin, et il vous est aisé d'en retenir quelque verset affectueux, dont l'usage vous devienne familier. Mais pour qui a l'amour dans le cœur, les paroles ne tarissent point dans la bouche[2]; seulement il est bon de prévoir la manière, la fin, les occasions et les autres circonstances, afin de s'unir avec Dieu dans toutes sortes d'affaires, et d'avoir fréquemment dans le cœur et sur les lèvres quelques bonnes paroles[3]. Dieu soit béni, Dieu fait tout pour le mieux; pourvu que Dieu soit loué, cela me suffit; il n'y a de mal que l'offense de Dieu. Le mal est qu'on ne craint pas assez de l'offenser, et que la perte du temporel nous est plus sensible que ses intérêts; faisons profit de tout ce qui nous arrive, Dieu a de grands desseins sur cette affaire; entrons dans ses pensées, conformons-nous à ses intentions. Vive Jésus! que sa volonté soit accomplie!

Voilà comme il faudrait commencer, continuer et achever nos discours; voilà le moyen de s'unir étroitement à Jésus, qui voudrait ne jamais se séparer de nous, et qui n'épargne rien

[1] Et adjiciam super omnem laudem tuam *Psal.* LXX.

[2] Repleatur os meum laude, ut cantem gloriam tuam, tota die magnitudinem tuam. Ibid.

[3] Eructavit cor meum verbum bonum. *Psal.* XLIV.
Cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino, gratias agentes semper pro omnibus in nomine Domini nostri Jesu Christi, Deo et Patri. *Ephes.* V.

pour nous attirer à lui ; mais il nous semble que nous avons bien d'autres affaires. Dites-vous à vous-même : Quelle autre affaire plus digne et plus importante pouvons-nous avoir que celle de louer Dieu ; n'est-ce pas l'affaire des bienheureux au ciel, l'affaire de toutes les créatures en ce monde, et l'unique affaire pour laquelle nous sommes sur la terre ?....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La considération des merveilles de Dieu.

Ils furent tous ravis du miracle, et en louèrent Dieu. Faites-le avec eux, et pour vous unir encore davantage avec Dieu, regardez ses autres merveilles, sa bonté, sa puissance et sa sagesse dans toutes ses œuvres, et principalement dans le mystère de l'Incarnation, et au très-saint Sacrement de l'autel. Voyez, comme ce Fils loue et honore son Père sur nos autels. Voyez, combien ce Père est honorable, puisqu'une personne qui lui est égale l'honore ainsi. O Père éternel, vous le méritez bien, et nous ne pourrons jamais vous offrir des hommages en rapport avec votre grandeur, comme le fait votre Fils. Mon âme, fais pour le moins, à son imitation, tout ce que tu pourras.

DEUXIÈME POINT.

Affections que cette considération doit produire.

Ils se trouvèrent encore tous saisis d'une crainte sainte et respectueuse. C'est une belle affection, bien convenable aux âmes parfaites; elle vient du sentiment qu'on a de la présence de Dieu, de sa grandeur, de sa majesté, et surtout de son infinie bonté. Ces âmes, en effet, aiment sa justice et craignent sa bonté, la respectent, et se donnent bien de garde d'en abuser; elles sont plus respectueuses et plus humbles à mesure qu'elles éprouvent plus de faveurs. Oui, mon âme, tu ne dois jamais plus respecter et plus craindre ton Dieu, que quand il t'est plus

favorable, et tu ne dois jamais plus l'aimer, que quand il a plus de soin de te châtier par les peines qu'il te fait ressentir. Il faut le craindre dans ses grâces, dans ses bienfaits, de peur de s'élever trop haut; et il faut l'aimer, et se réjouir dans les disgrâces et les châtiments, de peur de s'abattre, et de trop se décourager.

TROISIÈME POINT.

Louanges qu'on doit à la magnificence de Dieu.

Avec tout cela, il faut employer son cœur et sa langue pour honorer, et pour glorifier un Dieu si grand, non pas seulement dans les églises et dans la prière, mais en toute occasion et en toute affaire, prenant sujet d'y reconnaître et d'y louer sa providence. Dieu soit béni et loué. Cela n'est-il pas bientôt dit? Mais le mal est que le cœur n'y est point. Ce n'est que plaisir de conter des nouvelles, mais pour parler de Dieu, il semble qu'il faut faire un tel effort, qu'on craint d'en avoir mal à la tête. Ce n'est pas parler de Dieu qui fait mal à la tête, mais ce qui rend cet entretien pénible, c'est qu'on n'a point d'amour de Dieu, pour en parler joyeusement et saintement.

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE,

SI CE N'EST LA SEPTUAGÉSIME.

DE L'IVRAIE QUE L'ENNEMI SEMA PARMI LE BON GRAIN.

Eh quoi, Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ; d'où vient donc cette ivraie? — C'est le fait de mon ennemi[1].

Le Sujet de la Méditation est pris sur l'Evangile du jour, qui rapporte la parabole de l'ivraie qui fut jetée, pendant qu'on dormait, dans le champ d'un père de famille, parmi le bon grain qu'il y avait semé; ses

[1] Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo; undè ergo habet zizania? Et ait illis : Inimicus homo hoc fecit. S. *Matth.* XIII, 27.

serviteurs s'en étant aperçus, ils lui en portèrent la nouvelle, et lui demandèrent d'où pouvait venir ce malheur; il leur répondit que c'était le fait de son ennemi, qui avait ainsi voulu se venger de lui [1].

La Fin est d'apprendre à reconnaître le mal qui se mêle parmi le bien que nous faisons.

La Forme est en ces trois points :

1° Il y a en nous un grand mélange de bien et de mal, de vice et de vertu.

2° Il nous est difficile de discerner l'un d'avec l'autre.

3° Quelle est la pratique du bon discernement.

PREMIER POINT.

IL Y A EN NOUS UN GRAND MÉLANGE DE BIEN ET DE MAL, DE VICE ET DE VERTU.

Mes biens ne sont pas purement biens ni purement miens; mes maux sont purement maux et purement à moi [2]. C'est le sentiment d'un grand saint, mais il vous convient encore mieux; tâchez de vous l'approprier et de le bien comprendre. Votre orgueil, votre paresse, votre vanité, c'est un mal tout pur et qui est tout à vous, car il n'y a nulle bonté dans le mal du péché, et vous n'en pouvez rejeter la faute que sur votre lâcheté, sur le peu de soin et de résistance que vous apportez au mal [3]. Tout au contraire, votre humilité, si vous en avez, votre charité, votre patience, votre vertu n'est pas purement vertu, il y a bien du mélange et de l'alliage [4]. Que de distractions dans vos

[2] Simile factum est regnum cœlorum homini qui seminavit bonum semen in agro suo. Cum autem dormirent homines, venit inimicus ejus et superseminavit zizania in medio tritici, et abiit. Cum autem crevisset herba et fructum fecisset, tunc apparuerunt et zizania. Accedentes autem servi patrisfamilias dixerunt ei : Domine, nonne bonum semen seminasti in agro tuo? unde ergo habet zizania ? Et ait illis : Inimicus homo hoc fecit. *S Matt.* XIII, 24 et seq.

[2] Bona mea nec merè bona, nec merè mea; mala mea et merè mala, et merè mea. S. Aug.

[3] Scio quod non habitat in me, hoc est in carne mea, bonum. *Rom.* VII, 13.

[4] Modicam habes virtutem. *Apoc.* I.

prières ! que d'amour-propre dans votre humilité ! que d'impatience dans votre patience !... Encore ce peu de bien qui y est n'est pas tout à vous ; Dieu y a la meilleure part, et sans la grâce vous n'êtes pas seulement capable d'une bonne pensée[1]. Oh ! que d'ivraie parmi ce bon grain que Notre-Seigneur a semé ! Hélas ! quel triste spectacle pour les yeux d'un si bon Maître, de voir ses biens gâtés et corrompus de la sorte ! Au moins, si je connaissais bien mon mal, si j'en tirais de la confusion et de l'humilité ! Mais j'en suis bien éloigné ; je prends souvent pour dévotion ma propre satisfaction, je transforme mes lâchetés en vertu de patience, et ma colère en un véritable zèle[2]. O Dieu d'infinie miséricorde, éclairez les ténèbres de mon esprit.

DEUXIÈME POINT.

IL NOUS EST DIFFICILE DE DISCERNER EN NOUS LE BIEN D'AVEC LE MAL.

Le plus souvent, nous n'apercevons le mal en nous que lorsqu'il se produit au dehors, et qu'il a déjà causé de notables ravages[3]. D'où vient cet aveuglement ?... Il me semble qu'on peut lui assigner trois causes. Premièrement, l'ignorance naturelle à tous les hommes ; on a peine à reconnaître le point précis qui sépare la vertu du vice. La nature est si subtile, si rusée, et en même temps si agissante, qu'il faut être bien éclairé et bien adonné à la vie spirituelle pour ne rien accorder à l'amour-propre ni aux sens ; dans cette part, qu'elle dérobe à la vertu, son larcin est si couvert et si bien déguisé, qu'il faut une bonne vue et des lumières plus qu'ordinaires pour le découvrir. Secondement, l'inclination naturelle, ou l'affection contractée depuis longtemps pour quelque objet, nous fait paraître ce même objet si innocent, que le doute ne nous vient même pas à son

[1] Et facti sumus ut immundus, omnes nos, et quasi pannus menstruatæ, universæ justitiæ nostræ, et cecidimus quasi solium universi. *Isai.* LXIV.

[2] Deus meus, illumina tenebras meas. *Psal.* XVII.

[3] Error et tenebræ peccatoribus concreta sunt : qui autem exultant in malis, consenescunt in malo. *Eccli.* XI, 16.

égard[1]. L'amour a mauvaise vue, il est aveugle ; tout ce qu'il aime lui paraît beau ; il ne s'occupe ni de la fin ni des moyens ; il ne redoute aucun des mauvais effets que l'objet aimé peut produire dans l'âme. Ce qu'on ne pourrait souffrir dans un autre, on ne le sent pas, on ne le remarque pas en soi-même!... Aveugle! qui voyez un fétu dans l'œil de votre prochain, et n'apercevez pas une poutre qui crève les vôtres[2]!....

En troisième lieu, l'habitude que nous avons contractée, l'impossibilité imaginaire, la prétendue difficulté qui nous persuadent que nous ne pouvons agir autrement, l'exemple des autres qui ne sont ni plus parfaits ni plus réservés, que nous ne le sommes nous-mêmes, sont encore autant de raisons qui nous aveuglent et nous jettent dans l'illusion[3]. Ajoutez le peu de réflexion que nous faisons sur les grâces et les desseins de Dieu, le délai que nous mettons à exécuter nos bonnes résolutions, les ruses et les artifices d'un ennemi qui rôde autour de nous, et dont nous ne nous défions pas assez. Voilà les causes qui nous font commettre beaucoup de mal, sans que nous nous en apercevions... Il y a plus; les mêmes causes qui nous empêchent de voir ce mal nous portent aussi à le cacher; nous fermons les yeux, nous dissimulons, nous nous plaisons dans l'illusion.

S'il nous arrive de reconnaître parfois certaines fautes, nous les excusons, et cependant la plus grande, et la plus dangereuse partie du mal que nous faisons nous échappe, car les péchés les plus grands et les moins connus sont ceux qui naissent d'une affection mal réglée. L'ignorance en ce point est loin de rendre excusable, car elle est volontaire et affectée. On craint de s'instruire, de connaître ses fautes, de peur d'être obligé de les éviter ; on va plus loin : si on les voit, on les excuse, on les défend. Cela vient, dit-on, de la misère de notre condition ; on ne

[1] Tergens os suum dicit, Non sum operata malum. *Prov.* xxx.

[2] *S. Matth.* vii; *S. Luc.* vi.

[3] Tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati a via Dei, per ignorantiam quæ est in illis, propter cæcitatem cordis ipsorum, qui desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ, etc. *Ephes.* iv.

peut les éviter, c'est la coutume; on deviendrait trop scrupuleux, on serait ridicule si on agissait autrement... Voilà comment on s'illusionne, et comment on gauchit sa conscience!... Mais vous, que pensez-vous de ces excuses? les croyez-vous bonnes, légitimes?... Ah! que vaudrait beaucoup mieux un bon scrupule qui m'attendrirait le cœur, que toutes ces libertés qui l'endurcissent et l'aveuglent!....

TROISIÈME POINT.

LA PRATIQUE DU BON DISCERNEMENT.

Vous avez trois moyens de reconnaître vos fautes. Le premier, de la part de Dieu, dont la bonté ne paraît jamais mieux sur ses élus que lorsqu'il les reprend [1], et qu'il leur montre la grandeur de leurs péchés, la source d'où ils viennent et le dommage qu'ils leur causent. C'est là cette lumière de la grâce que les saints demandent si ardemment[2]. O mon Dieu! voyez si je fais bien ou mal, et faites-le moi connaître... Le second, de la part de vous-même, quand vous examinez sérieusement votre conscience, lorsque dans vos oraisons vous appliquez les vertus de l'Evangile à vos actions intérieures et extérieures, comme on compare une montre ou un cadran au soleil. Aussitôt, en effet, on aperçoit l'ombre du péché, si petite qu'elle soit, principalement quand on considère la vie et la doctrine de Jésus-Christ avec ses circonstances, et que l'on se dit[3]: C'est un Dieu qui parle, c'est à moi à qui il adresse sa parole, il m'en demandera compte un jour, je n'aurai point d'excuse qui puisse servir à ma défense; je le savais, je le pouvais, il m'y avait obligé, il m'en avait donné les moyens par sa grâce[4], je ne l'ai pas voulu;

[1] O quam bonus et suavis est, Domine, spiritus tuus in omnibus! Ideoque eos qui exerrant partibus corripis, et de quibus peccant admones, etc. *Sap.* XII.

[2] Ego quos amo, arguo et castigo. *Apoc.* III.

[3] Vide, Domine, si via iniquitatis in me est, et deduc me in via æterna. *Psalm.* CXXXVIII

[4] Si non venissem et locutus fuissem eis, peccatum non haberent, nunc autem excusationem non habent de peccato suo. *S. Joan.* XV.

tous les saints ne sont saints que pour l'avoir imité, l'unique raison qui m'en détourne, c'est l'amour de moi-même, c'est l'horreur de la peine, c'est l'attrait d'un plaisir vain et passager[1]. Cette sorte d'oraison jette un grand jour dans l'âme, et lui fait voir ses défauts en particulier. Vous deviez être plus charitable dans cette occasion, moins pointilleux dans celle-là, plus affable et plus humble dans cette autre; vous ne l'avez pas fait....

Le troisième moyen de reconnaître les fautes et les défauts qui sont en nous, c'est d'avoir un ami sincère que nous devons prier de veiller charitablement sur nos défauts, et de prendre toute liberté pour nous en avertir[2], croyant, de notre côté, les avis qu'il nous donne à ce sujet, et tâchant d'y apporter remède, car nous voyons mieux les fautes d'autrui, et les autres voient mieux les nôtres. N'avez-vous donc pas un bon ami qui puisse vous rendre ce devoir de charité?... Si vous étiez pressé de maladie, vous seriez bien aise de trouver du soulagement; et pensez-vous qu'il y ait un plus grand mal que le mal de l'âme, qui est aussi le mal d'un Dieu? Croyez-vous qu'il en existe qui ait un plus pressant besoin de remède? Auriez-vous peur d'en faire trop?... O Dieu! quelque diligence que vous apportiez, il est bien à craindre qu'il ne demeure encore beaucoup de péchés cachés dans les replis de votre cœur[3]! Que sera-ce donc si vous cherchez à ne point les connaître?... Montrez ici votre zèle; faites voir que vous aimez Dieu, que vous prétendez à la perfection, que vous détestez le mal, puisque lui-même l'a tellement en horreur[4].

[1] Respiciet homines et dicet, peccavi et vere deliqui. *Job.* XXXIII.

[2] Cum viro sancto assiduus esto, quemadmodum cognoveris observantem timorem Dei, cujus anima est secundùm animam tuam, et qui cum titubaveris in tenebris condolebit tibi....

Anima viri sancti enuntiat aliquando vera, quàm septem circumspectores sedentes in excelso ad speculandum. *Eccli.* XXXVII, 15 et seq.

[3] Pravum est cor omnium et inscrutabile, quis cognoscet illud? *Jer.* XVII.

[4] Servi autem dixerunt ei, vis imus et colligimus ea? et ait : Non, ne forte colligentes zizania, eradicetis simul cum eis triticum. *S. Matth.* XIII, 28 etc.

Au reste, ne pensez pas qu'il vous traite avec toute la rigueur qu'il pourrait; il défend d'arracher l'ivraie, de peur de perdre le bon grain, il ne vous impute pas les premiers mouvements à péché, il ne veut pas vous obliger à les empêcher; c'est une semence qui vous porte au mal, il faut la souffrir, il n'y a aucun remède. Mais prenez garde qu'elle ne germe, et qu'elle ne produise de mauvais effets; évitez le péché, ou si vous y tombez, faites pénitence à l'heure même. O saintes âmes, qui aimez Dieu, détestez le péché, car vous ne pouvez aimer l'un sans haïr l'autre[1]! Etes-vous dans la résolution d'aimer Dieu?... Il faut alors vous résoudre à faire divorce avec le péché, quel qu'il soit, à fuir tout le mal dont vous aurez la connaissance, à prier, à veiller et à écouter vos amis pour le connaître. O mon Dieu, faites-moi cette grâce de pouvoir connaître le péché tel qu'il est en vérité, sans flatterie et sans déguisement, car c'est un si grand mal, qu'il ne faut que le connaître pour le détester et pour l'abhorrer.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Mélange du bien et du mal en nous.

Ou vous ne vous connaissez pas, ou vous devez reconnaître qu'il y a dans votre âme beaucoup d'ivraie parmi le bon grain, beaucoup d'imperfections parmi les vertus, beaucoup de lâchetés parmi vos dévotions, et beaucoup de liberté dans votre retenue. Le reconnaissez-vous?... Mais quel effet produit cette connaissance? quelle honte? quelle humilité? quel regret?... Hélas! un de nos maux, c'est de ne pas savoir assez profiter de nos maux.

[1] Qui diligetis Dominum, odite malum. *Psal.* LXIX.

DEUXIÈME POINT.

Difficulté de discerner l'un de l'autre.

Quelque connaissance que vous ayez de vos fautes, sachez qu'il y en a encore beaucoup plus que vous n'en voyez, et qui pis est, il y en a beaucoup plus que vous ne voulez pas voir ; et pourquoi ne les voulez-vous pas voir?... Est-ce la honte, ou la peur d'être obligé de les repousser ?... C'est pour cela qu'il faut les voir, afin d'en concevoir tant de honte que vous ne puissiez les souffrir vous-mêmes. Il ne faut que voir le mal pour le haïr ; si la volonté l'aime, c'est qu'elle ne le connaît pas ; là est l'illusion de nos sens, là aussi doit être la vigilance et le soin de la raison.

TROISIÈME POINT.

Moyen de les discerner.

Il y a trois moyens de connaître ses défauts ; l'un de la part de Dieu, quand il nous en reprend par ses reproches intérieurs, et par les remords de notre conscience ; l'autre par notre propre recherche dans l'oraison et dans l'examen ; et le troisième dans les avis d'autrui. Comment vous servez-vous de ces moyens?... Pouvez-vous encore après tout cela vivre dans l'ignorance et l'excuse de vos fautes? Pouvez-vous les voir et les supporter?... N'est-ce pas cela même que Dieu et votre conscience vous reprochent, de trop excuser vos fautes ? Il n'y a personne qui ne pèche, et dont les fautes ne soient pardonnables, s'il veut les reconnaître. Mais celui qui pèche, qui s'excuse, et se défend de son péché, c'est un démon ; c'est un péché contre le Saint-Esprit, c'est un péché irrémissible.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE,

SUR LA VOCATION DE SAINT MATTHIEU, APOTRE.

Il est si important de vivre conformément à sa vocation et à l'état auquel on est appelé, qu'il n'y a rien de plus utile, ni qui mérite mieux d'être considéré, que les vérités qui peuvent nous y servir. J'en trouve six, dans l'admirable vocation de cet apôtre, qui serviront de sujet aux six méditations de cette semaine.

1° La vocation à quelque état que ce soit vient de Dieu, et il l'a réglée comme un moyen de suivre Jésus-Christ, et de se sauver.

2° Il faut faire une grande estime de sa vocation, comme venant de Dieu, et il faut s'en montrer reconnaissant.

3° La perfection de chacun consiste à vivre conformément à sa vocation.

4° La vocation peut rendre bonnes et louables les actions qui sont indifférentes de leur nature, quand on les fait en vue de sa vocation.

5° Il faut être indifférent dans sa vocation, et prêt à recevoir également les biens et les maux, les bons et les mauvais succès qu'il plaira à Dieu de nous envoyer, et faire profit de tout.

6° On ne s'y perfectionne que peu à peu, et il faut toujours commencer par le dépouillement du vieil homme pour se revêtir du nouveau.

Toutes ces vérités se retrouveront dans ce même ordre, en méditant sur la vocation de saint Matthieu.

LUNDI.

DE LA PREMIÈRE VÉRITÉ TOUCHANT LA VOCATION A QUELQUE ÉTAT QUE CE SOIT : CETTE VOCATION VIENT DE DIEU, IL L'A RÉGLÉE COMME UN MOYEN DE SUIVRE JÉSUS-CHRIST.

SUR CES PAROLES DU TEXTE SACRÉ :

Jésus vit un homme appelé Matthieu, qui était assis à son comptoir et il lui dit : Suivez-moi, ce qu'il fit aussitôt[1].

Le Sujet est, qu'après avoir considéré l'admirable vocation de cet Apôtre, nous venions à reconnaître cette première vérité, touchant l'état de vie que nous avons embrassé, qu'il ne faut le considérer et l'exercer que comme venant de Dieu, et pour y accomplir tous ses desseins. Et de fait, il en vient, ou si l'on reconnaissait qu'il n'en vient pas, et qu'il y eût moyen de le quitter, il faudrait le quitter ; mais de quelque façon qu'on l'ait pris, si l'on y est engagé, il ne faut désormais l'exercer que conformément aux ordres de Dieu qui nous y a appelés.

La Fin est de bien comprendre cette vérité, et de s'y conformer.

La Forme est en ces trois points :

1° De la vocation de saint Matthieu et de la nôtre en particulier, comme venant d'un même auteur.

2° Des desseins et des vues de Dieu sur notre vocation.

3° De notre correspondance à ses desseins, qui nous fait suivre Jésus-Christ.

[1] Cum transiret indè Jesus, vidit hominem sedentem in telonio, Matthæum nomine, et ait illi : Sequere me, et surgens secutus est eum. *S. Matth.* IX.

PREMIER POINT.

DE LA VOCATION DE SAINT MATTHIEU ET DE LA NÔTRE EN PARTICULIER, COMME VENANT D'UN MÊME AUTEUR.

Quel dessein de Jésus, de choisir ce publicain entre tant de millions d'hommes, pour en faire un apôtre et un évangéliste! Quelle puissance sur un cœur si fortement attaché au monde! Quelle bonté sur un pécheur public et décrié comme tel! Oh! qu'il paraît bien qu'il est le maître des grâces, et le seigneur absolu des créatures, puisqu'il en dispose de la sorte!... Il en laisse quelques-uns au monde, il fait choix des autres, il fait du bien à tous, quoique inégalement, selon sa sainte providence; mais il ne fait tort à personne en faisant plus de bien aux uns qu'aux autres.

C'est cet admirable Seigneur qui vous a regardé favorablement, et qui vous choisit pour vous employer à son service [1]. Oui, vous qui méditez ceci, vous êtes aussi assurément appelé que ce publicain, n'en doutez point [2]. C'est lui qui vous a mis dans le sein de l'Eglise et dans le rang que vous y tenez, soit d'ecclésiastique, soit de religieux, ou de quelque autre condition que vous soyez [3]. C'est de lui que vous tenez cette charge et cet emploi; vous lui en répondrez, et vous devez le regarder comme un moyen de vous sauver et de vous sanctifier, comme un service qu'il attend de vous, comme une charge qu'il vous a donnée dans sa maison pour le servir, et pour arriver ainsi à votre dernière fin [4]. Reconnaissez-le donc pour auteur de votre

[1] Videte vocationem vestram. I *Cor.* I.

[2] Nihil in terra sine causa fit quamobrem ego deprecabor Dominum qui fecit magna, et inscrutabilia, qui ponit humiles in sublimi et mœrentes erigit sospitate. *Job.* V.

[3] Elegisti me, et constituisti me. II *Par.* II.

[4] Obsecro vos ego vinctus in Domino, ut dignè ambuletis vocatione qua vocati estis, cum omni humilitate, mansuetudine et patientia. *Ephes.* IV.

position, acceptez de sa main la condition où vous êtes engagé. Bénissez-le de ce bienfait, offrez-vous à le servir dans cette condition, purifiez tout ce qu'il pourrait y avoir d'humain et de naturel; prenez ses ordres, ses intentions, ses desseins, et dites-lui comme Samuel : Me voici, parce que vous m'avez appelé [1].

DEUXIÈME POINT.

LES DESSEINS ET LES VUES DE DIEU SUR NOTRE VOCATION.

Admirez le changement d'état et de condition dans cet homme. Voyez ce qu'il était, un pécheur; ce qu'il est devenu, un évangéliste, un apôtre; ce qu'il est à présent, un saint. Quelle grâce! Et vous, qu'êtes-vous, ou que pouviez-vous être, s'il l'eût permis, parmi la foule des pécheurs qui vivent au monde dans l'ignorance, comme quelques-uns, dans la misère, comme les autres?... Où seriez-vous maintenant si Dieu ne vous eût regardé?... Peut-être dans les enfers, ou dans l'état du péché, ou dans les occasions de vous perdre [2]. Et maintenant vous voilà devant Dieu pour négocier tout à loisir cette grande affaire, pour laquelle vous êtes venu au monde; vous êtes dans le chemin qui doit vous mener au but; vous avez tous les moyens les plus favorables que vous puissiez désirer; il ne s'agit plus que de remplir exactement votre charge, et ce que votre état demande de vous pour contenter Dieu, et pour accomplir ses desseins, et vous voilà un saint... Cela mérite bien que vous y pensiez et que vous regardiez à quoi votre vocation vous oblige, comment vous vous en acquittez, les défauts qui vous restent à corriger, et la perfection que vous pouvez y ajouter. Prenez-en ici la résolution, et dites à Dieu de tout votre cœur : *O mon Dieu, accomplissez votre ouvrage* [3]! Arrêtez-vous sur cette sainte affection....

[1] Ecce ego, quia vocasti me. I *Reg.* III.

[2] Qui dedit semetipsum pro peccatis nostris, ut criperet nos de præsenti sæculo nequam, secundùm voluntatem Dei, et Patris nostri, cui est gloria in sæcula sæculorum. *Gal.* I.

[3] Confirma hoc Deus quod operatus est in nobis. *Psal.* LXVII.

TROISIÈME POINT.

DE NOTRE CORRESPONDANCE AUX DESSEINS DE DIEU AU MOYEN DE LAQUELLE NOUS SUIVONS JÉSUS-CHRIST.

Avez-vous jamais bien compris l'importance et l'avantage qu'il y a d'accomplir le devoir de sa charge, et de vivre exactement selon sa vocation? C'est, en un mot, l'accomplissement de toutes les volontés de Dieu, la fin et le fruit de toutes les grâces qu'il vous accorde, le fonds sur lequel il a établi tous les desseins et les vues qu'il a sur vous, l'idée parfaite de la vie de Jésus-Christ, l'unique emploi de la vôtre; pour cela, toutes les couronnes du ciel vous sont préparées. Si vous y êtes fidèle, vous êtes assuré d'avoir un Dieu pleinement content de vous, un Jésus-Christ pour coopérateur et pour compagnon de votre travail [1], la sainteté pour fruit de vos peines, et le Paradis pour récompense de votre sainteté. Mais aussi, si vous manquez à ce devoir, eussiez-vous la puissance de faire des miracles, si vous entreprenez plus ou moins que votre état n'exige de vous, vous tombez sous la malédiction de l'Écriture, qui dit : Malheur à ces esprits présomptueux, parce qu'ils m'ont abandonné [2], et malheur à eux quand je les aurai abandonnés [3]! Car, en effet, vous écartant des devoirs de votre condition, vous vous retirez de sous la conduite de Dieu, vous l'éloignez de vous et vous tarissez le cours de ses grâces, qui y sont comme attachées. Ne craignez-vous point l'effet de ses menaces, vous qui oubliez si souvent ce que vous êtes, qui ne faites rien moins que ce à quoi vous êtes obligé, pour l'acquit de votre charge?...

Hélas! où êtes-vous donc, quand vous n'êtes pas où vous de-

[1] Qui a Deo se optat juvari, is nunquam deserit quod se addecet officium suum, qui autem hoc facit, is divino auxilio nunquam destituetur. S. Bas. in *Constit.* II.

[2] Væ eis quoniam recesserunt a me, vastabuntur quia prævaricati sunt in me. *Ose.* VII.

[3] Sed et væ eis cum recessero ab eis.! Ibid. IX.

vez être, et où Jésus vous attend[1]?... Ah! que vous avez perdu dans cet éloignement! L'heure était assignée, Jésus s'était trouvé à point nommé, et vous lui avez manqué de fidélité. Où étiez-vous, encore un coup?... Certes, quelque part que vous fussiez, vous ne pouviez être bien, n'étant pas avec Jésus, et vous ne pouviez être avec lui, étant hors de votre devoir, car il se borne tellement à votre charge et à votre vocation, qu'il ne s'en départ jamais. Ne redoutez-vous point ces terribles paroles : Je vous ai appelé, et vous n'avez pas voulu me suivre[2]? Ne dites pas que vous avez embrassé l'état où il vous appelait; ce n'est pas assez, puisque, autant de fois qu'il se présente une action conforme à cet état, c'est comme s'il vous appelait de nouveau, et autant de fois que vous y manquez, c'est comme si vous refusiez de le suivre. Quel reproche! quelle confusion!... Arrêtez-vous sur cette considération, pour apprendre à ne plus vous arrêter jamais que là où Dieu vous veut....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La vocation de saint Matthieu.

Quelle grâce pour ce publicain de devenir un apôtre, mais quelle grâce pour vous d'être en la profession où vous êtes, dans laquelle vous pouvez devenir un saint! C'est pour ce dessein que Jésus vous y a appelé; coopérez donc à ce grand dessein qu'il a sur vous, et employez-vous fidèlement dans votre charge pour sa gloire et pour votre perfection. Commencez aujourd'hui comme si vous ne faisiez que d'y entrer, et dites à Jésus-Christ : Me voilà, mon Seigneur, puisque vous m'avez appelé, je suis prêt à vous suivre, à vous servir et à exécuter vos ordres et vos volontés.

[1] Sta in testamento tuo, et in illo colloquere, et in opere mandatorum tuorum veterasce. Ne manseris in operibus peccatorum. Confide autem in eo, et mane in loco tuo, facile est enim in oculis Dei subitò honestare pauperem. Benedictio Dei mercedem justi festinat, et in hora veloci processus illius fructificat. *Eccli.* XI, 21 et seq.

[2] Vocavi et renuistis. *Prov.* I.

DEUXIÈME POINT.

Dessein de Dieu sur nos vocations.

Regardez plus particulièrement à quoi vous oblige votre profession, comment vous vous en acquittez, en quoi vous y manquez, et quelle est la cause de ces manquements?... Quel remède devez-vous y apporter?... Eh quoi, ne voulez-vous pas être en vérité ce que voulez paraître? voulez-vous être un hypocrite? voulez-vous n'avoir que l'abord et la mine d'une personne religieuse ou dévote?... *Il viendra un temps*, dit l'Apôtre [1], *où les hommes se contenteront de l'apparence, et ne se mettront point en peine de la vérité*. N'est-ce point maintenant que ce temps est venu, n'est-ce pas pour vous que cela est écrit?...

TROISIÈME POINT.

Notre correspondance à ses desseins.

Toute votre perfection consiste à vous bien acquitter de votre charge, et à vivre conformément à l'état où Notre-Seigneur vous a mis. C'est quitter Jésus, que de ne pas bien vous acquitter de l'emploi qu'il vous donne. Hé! que pensez-vous faire, si vous ne faites votre devoir et sa volonté?... Quoique vous vous imaginiez faire des merveilles, vous ne ferez que des extravagances. Allez où votre charge vous appelle, pour lui rendre ce service qu'il désire de vous, comme quand il vous a autrefois appelé à votre condition : car il ne vous y a appelé, qu'afin que vous eussiez à vous acquitter du devoir qui vous oblige maintenant, et ainsi faut-il parler de toutes les autres heures et actions de votre vie. Oh! que votre perfection tient à peu, si vous vouliez!... Oui, mais ce n'est pas peu que le manque de volonté!...

[1] II Tim. III.

MARDI.

SECONDE VÉRITÉ TOUCHANT NOTRE VOCATION; NOUS DEVONS L'AVOIR EN GRANDE ESTIME, ET NOUS EN MONTRER RECONNAISSANTS.

Saint Matthieu fit apprêter un grand festin dans sa maison, pour traiter Notre-Seigneur [1].

Le Sujet est que saint Matthieu, qui s'appelait autrefois Lévi, ayant reçu la faveur d'avoir été appelé de Notre-Seigneur pour le suivre, voulut se montrer reconnaissant, et faire voir à tout le monde qu'il considérait comme un grand honneur, de quitter tout pour suivre Jésus-Christ. En conséquence, il ordonna qu'on préparât, pour la dernière fois, un magnifique festin, auquel il invita son nouveau maître et ses anciens collègues, qui étaient des publicains ou receveurs d'impôts.

La Fin est que nous devons témoigner l'estime que nous faisons de notre vocation, et donner des marques de notre reconnaissance, plutôt par des actions que par de simples paroles.

La Forme est en ces trois points :

1° Nous devons estimer toutes les grâces que Dieu nous fait.

2° Nous sommes obligés d'estimer en particulier la grâce de notre vocation.

3° Nous devons témoigner notre reconnaissance pour un aussi grand bienfait, non-seulement par nos paroles, mais surtout par nos actions.

[1] Et fecit ei convivium magnum Levi in domo sua. *S. Luc.*
Et erat turba multa publicanorum et aliorum qui cum illis erant discumbentes. *Ibid.*

PREMIER POINT.

NOUS DEVONS ESTIMER EN GÉNÉRAL TOUTES LES GRACES QUE DIEU NOUS FAIT.

Considérez combien ce publicain se tient heureux et honoré de sa vocation. Voyez la joie qu'il en témoigne, invitant les apôtres et ses collègues d'autrefois au festin, où Notre-Seigneur se trouve lui-même, pour nous apprendre par sa présence combien il a pour agréable l'estime que nous faisons de ses faveurs. En effet, c'est pour nous un devoir de les estimer, soit que nous considérions leur dignité et leur excellence, soit que nous réfléchissions à l'amour qui nous les donne, soit que nous prenions garde à ce qu'elles ont coûté au Fils de Dieu qui les a méritées, soit que nous jetions les yeux sur le but où elles nous conduisent[1]. Et qui donc serait à la fois assez insensé et assez peu sensible pour ne pas les estimer infiniment, s'il ajoute à des motifs si puissants la considération de son indignité, et du malheureux état où se voit réduit un pécheur destitué de la grâce... Souvenez-vous de cet infortuné voyageur qui fut surpris par des voleurs, dépouillé, volé, couvert de plaies et laissé à demi-mort sur la place, tout baigné dans son sang[2]. Il ne se trouve qu'un seul Samaritain qui compatit à ses misères, qui l'embrasse, qui couvre sa nudité, qui l'emporte charitablement et procure sa guérison avec tous les soins, et tous les bons offices qu'un bon cœur peut inspirer. Quel cœur excellent!... quel incomparable bienfait! Il semble qu'on ne puisse y rien ajouter. Cependant augmentez par votre pensée la grandeur de ce bienfait; ajoutez-y tout ce qu'il vous plaira de générosité, de tendresse et d'amour... Vous ne pourrez jamais que vous faire une idée bien imparfaite de la bonté de Jésus, et des effets admirables de sa grâce!... Nous étions bien plus misérables que ce pauvre

[1] Voyez les deux premiers chapitres de l'Épître aux Éphésiens, et surtout lisez, à ce sujet, le chapitre XXII du troisième livre de l'Imitation.

[2] S. *Luc.* X.

blessé, nous étions déjà ensevelis dans une mort bien plus cruelle que celle qu'il redoutait. Il était bien moins au pouvoir des créatures de nous soulager que lui. Vous seul, ô mon doux Jésus, ô Samaritain débonnaire, qui, par amour pour nous, ne dédaignez pas la bassesse de ce nom, vous seul, dis-je, pouviez nous assister dans l'extrémité de nos maux; mais aussi vous l'avez fait avec tant de générosité, qu'il n'est rien de plus heureux que l'état dans lequel vous nous avez rétablis. Il faudrait comprendre ce que c'est que d'être ami de Dieu, épouse du Créateur, votre ami, votre favori, votre frère, ô mon Sauveur, par une véritable parenté de nature, et par une divine alliance de la grâce d'adoption, pour estimer dignement les obligations que nous vous avons. Il faudrait avoir vu les joies et les félicités qui nous attendent dans le ciel; car, enfin, c'est le terme bienheureux où aboutissent toutes vos grâces. Et cependant combien peu sont-elles estimées?... Avec quelle profusion sont-elles dissipées? Combien y en a-t-il d'inutiles, qui se perdent par notre faute?....

O mon âme, est-ce donc ainsi que tu fais état du sang de Jésus-Christ?... Sais-tu bien que ce sang est le prix des grâces qui te sont données[1]? Comprends-tu ce que vaut le paradis? Or, c'est le bien que les grâces de Dieu t'apportent, et néanmoins tu les comptes pour rien, tu ne les estimes point; on le voit bien, puisque tu te laisses éblouir par l'éclat des richesses et des honneurs, que tu admires tant dans ces grandes fortunes des mondains, et puisque l'humilité, la patience, la pauvreté te semblent peu de chose, comparées aux pompes du monde. N'est-il pas vrai que ce sont là tes sentiments?... Et pourtant ce sont des grâces de Jésus, que d'estimer ces vertus et de mépriser les vanités du monde. C'est pour te faire pratiquer ces belles vertus que les grâces te sont données; et toi, au lieu de les estimer comme elles le méritent, tu n'en fais point de cas, tu les refuses et tu les crains....

[1] Noli propter escam destruere opus Dei. *Rom.* I.

DEUXIÈME POINT.

NOUS SOMMES OBLIGÉS D'ESTIMER EN PARTICULIER LA GRACE DE NOTRE VOCATION.

Quoi qu'il en soit des autres grâces, nous devons surtout grandement estimer celle de notre vocation particulière. Il est vrai que toutes les vocations ne sont pas égales, et qu'il y en a de plus élevées les unes que les autres; mais il est vrai aussi qu'il n'y en a aucune, qui ne soit un excellent don de Dieu et un riche présent, qui oblige celui qui le reçoit à une grande reconnaissance. L'estime que Dieu en fait lui-même doit être la règle et la mesure de la nôtre. Or, il est certain que ce choix vient de lui, et qu'il m'a appelé à l'état dans lequel je suis engagé; je dois donc croire qu'il juge cette vocation la meilleure pour moi[1]; sa bonté m'oblige à cette croyance, et d'ailleurs sa sagesse ne me permet pas de penser qu'il se soit trompé. Comment pourrais-je douter de l'excellence de ma vocation, puisque Dieu même me déclare qu'il m'a assigné cette condition et cette façon de vie, comme un moyen favorable à mon salut et à ma plus grande sainteté?... Si je fais cas du jugement de Dieu, et si j'estime sa volonté, combien dois-je aussi estimer ma vocation, puisque sa volonté est que je la suive, et que mon jugement m'enseigne qu'elle est la plus avantageuse pour mon salut[2]. Et qui peut mieux le savoir que lui, je vous prie? Quelle opinion avez-vous de la sagesse qu'il a fait éclater dans la structure, et dans l'ordonnance de ces grandes pièces qui composent l'univers, du ciel, de la terre, du soleil, des astres, des hommes, des anges? Que dites-vous de ces excellents ouvrages?... A votre avis, tout cela est-il bien fait? Y trouvez-vous quelque chose qui ne soit admirable?... Faites le même jugement sur votre vocation :

[1] In pace vocavit nos Deus. Unicuique sicut divisit Dominus, unumquemque sicut vocavit Deus, ita ambulet, et sicut in omnibus Ecclesiis docco. II *Cor.* VII.

[2] Ipsius enim sumus factura, creati in Christo Jesu, in operibus bonis quæ præparavit Deus, ut in illis ambulemus. *Ephes.* II, 10.

c'est l'œuvre de la même sagesse qui gouverne l'univers, et qui s'occupe autant de vous que si, seul, vous étiez l'objet de ses soins, et qu'elle ne dût pas être attentive au gouvernement de toutes les autres créatures. Quelle estime en devez-vous donc avoir?... Qu'estimerez-vous si vous ne faites pas état de ce que la sagesse de Dieu estime? Quoi! vous en rapporteriez-vous plutôt à votre esprit, au jugement du monde, à je ne sais quelle inclination déréglée?... O vanité des vanités, ce que Dieu n'aime et n'estime pas n'est qu'illusion et que folie, mais aussi tout ce qu'il estime est de grand prix.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS TÉMOIGNER NOTRE RECONNAISSANCE POUR LE BIENFAIT DE NOTRE VOCATION, NON-SEULEMENT PAR DES PAROLES, MAIS SURTOUT PAR DES ACTIONS.

Si le bienfait de votre vocation est si grand, quelle doit être votre reconnaissance? Sans doute, vous avez grand sujet de vous réjouir, sachant que Dieu vous a mis dans cette condition, que c'est son bon plaisir et votre plus grand avantage que vous y demeuriez. Faites-le donc paraître en tout; témoignez à tout le monde, quand il en sera question, le contentement que vous éprouvez d'être dans le lieu et dans le rang, que Dieu vous a marqués dans sa maison [1]. Montrez l'estime que vous faites de son choix et la grande opinion que vous avez de votre état, sans arrogance toutefois, sans mépriser les autres vocations, sans faire des comparaisons qui ne peuvent être qu'odieuses, mais simplement par rapport à la bonté et à la sagesse de Dieu, qui vous a assigné la vocation dans laquelle vous êtes [2].

Cette sorte de reconnaissance lui est très-agréable, surtout

[1] Deo gratias, qui semper triumphat nos in Christo Jesu, et odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco, quia Christi bonus odor sumus Deo. II *Cor.* II, 14.

[2] Beati viri tui, et beati servi tui, qui stant coràm te semper, et audiunt sapientiam tuam. Sit Dominus Deus benedictus. III *Reg.* X.

quand elle est suivie de bons effets, c'est-à-dire, quand vous vous efforcez de votre côté de vous conformer à ses desseins[1]. Or cette conformité consiste à faire parfaitement tout ce à quoi votre vocation vous oblige, comme vous l'avez déjà médité, et à vous abstenir de bon cœur de tout ce que vous verrez qu'il sera nécessaire de quitter, pour accomplir les volontés de Dieu. S'il vous envoie des maladies, remettez votre santé et votre vie entre ses mains pour qu'il en dispose à son plaisir; s'il vous redemande les biens qu'il vous avait donnés, s'il vous ôte l'honneur, s'il vous jette dans l'affliction, donnez-lui tout ce que la nature et les sens peuvent regretter davantage. Si la nature en murmure et s'en fâche, moquez-vous de ses plaintes, prenez sur elle tout ce que vous pourrez, et tout ce que Dieu demande pour vous rendre conforme à ses desseins. La grâce qu'il vous a faite mérite bien cela; vous ne pouvez mieux montrer le prix et l'estime que vous en faites, et mieux témoigner à Dieu votre reconnaissance qu'en vous dépouillant, par respect pour lui, de toutes ces choses dont il demande le sacrifice. Que s'il s'en trouve encore auxquelles vous soyez attaché, et que vous ne soyez pas prêt à quitter, pour mieux suivre votre vocation et en remplir plus fidèlement les devoirs, c'est un signe que vous n'estimez pas assez cette grâce de votre vocation, ou que vous croiriez l'acheter plus qu'elle ne vaut. Que vous êtes mauvais juge du mérite des choses!... Jésus-Christ achète cette grâce qu'il vous offre au prix de son sang et de sa vie, et vous, vous ne voulez pas, pour en jouir et pour y coopérer, rompre une inclination mauvaise qui s'attache et s'acharne à une légère satisfaction, à un vain plaisir!... Que ne devriez-vous pas faire pour honorer la bonté et la sagesse d'un Dieu, qui se manifeste autant de fois dans votre vocation, qu'elle vous présente de grâces pour vous y perfectionner? C'est sur quoi vous devez

[1] Nescitis quod ii qui in stadio currunt, omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium? Sic currite ut comprehendatis. Omnis autem qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet, et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant nos autem incorruptam. Ego igitur sic curro, etc. I *Cor.* IX, 24 et seq.

avoir autant de vigilance et d'attention que sur votre propre salut, qui ne se fera jamais d'une manière plus assurée que par le moyen de ces grâces.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Nous devons estimer toutes les grâces que Dieu nous fait.

Considérant comme saint Matthieu se montre reconnaissant de la faveur qu'il vient de recevoir de Jésus-Christ, apprenez à reconnaître en général toutes les grâces que Dieu vous fait. Pour l'apprendre mieux, représentez-vous qui est celui qui vous oblige de ses faveurs, quel est le moyen dont il se sert pour vous rendre digne, et capable de recevoir ses grâces, employant pour cet effet la vie et la mort de son cher Fils, quelle est la fin qu'il a en vue, cette fin n'est autre que votre béatitude éternelle. Qui êtes-vous pour être si aimé et si favorisé de Dieu?... Que seriez-vous sans ses faveurs?... Oh! que vous êtes ingrat et méconnaissant, si vous ne considérez souvent ces vérités, et si vous les considérez, comment n'aimez-vous pas davantage un tel bienfaiteur? Comment ne montrez-vous pas mieux que vous l'aimez, et que vous chérissez ses grâces comme elles le méritent?...

DEUXIÈME POINT.

Nous sommes obligés de reconnaître en particulier la grâce de notre vocation.

Entre toutes les grâces qui vous obligent à la reconnaissance, souvenez-vous particulièrement de celle de votre vocation; quelle qu'elle puisse être, c'est la meilleure pour vous, puisqu'elle vous a été assignée par la Sagesse éternelle, et qu'elle y a attaché les grâces, qui sont nécessaires pour votre perfection. Voyez cet ordre admirable de tout l'univers, qui comprend une si grande variété des choses, dont les unes sont à la vérité plus éminentes et plus excellentes que les autres, mais toutes néanmoins sont si parfaitement réglées et ordonnées, que la terre et les

plantes sont aussi justement à leur place que le ciel et les étoiles. Ainsi est-il de tous les hommes, s'ils savaient aussi bien s'employer au service de Dieu dans leur état, selon les grâces qu'il leur a préparées, comme les créatures sont fidèles à le servir chacune dans son ordre.

TROISIÈME POINT.

Il faut, par nos actions, témoigner l'estime que nous faisons de cette grâce.

Que si vous estimez votre vocation comme vous le devez, il faut le faire paraître, il en faut toujours bien parler, il faut toujours montrer qu'on y vit de telle sorte, que, dans les occasions même où il semblerait que nous dussions avoir moins de contentement, c'est alors qu'on doit dire : Je m'estime trop heureux d'être où Dieu veut que je sois, je me trouve parfaitement bien d'avoir à supporter les misères, les souffrances, le mépris, comme la sagesse et la volonté de Dieu le permettent pour me sanctifier et assurer mon salut. Non, je ne saurais, pour le présent, être mieux, puisque je suis où mon Dieu me veut. C'est estimer sa vocation que d'être dans ces sentiments!... C'est ce qu'il faut faire, si l'on estime réellement la divine Sagesse de qui nous la tenons, et ses divins desseins qui s'accomplissent ainsi. Pourriez-vous avoir des desseins plus divins que ceux de Dieu même?...

MERCREDI.

TROISIÈME VÉRITÉ TOUCHANT LES VOCATIONS; QUE LA PERFECTION DE CHACUN CONSISTE A VIVRE CONFORMÉMENT A SA VOCATION.

Pourquoi mangez-vous avec les publicains et les pécheurs?... Pourquoi, tandis que les disciples de Jean, et même ceux des Pharisiens, jeûnent souvent et font de longues prières, les vôtres se trouvent-ils aux festins, mangeant et buvant comme les autres hommes[1]?

Le Sujet est sur ce que les Scribes et les Pharisiens, voyant Notre-Seigneur et ses Apôtres mener une vie commune, et accommodée à ceux avec qui ils se trouvaient, s'en montrèrent scandalisés; ils objectèrent que leurs disciples et ceux de saint Jean vivaient bien autrement, car ils ne faisaient que jeûner et prier Dieu, et on ne les voyait point parmi cette sorte de gens, avec lesquels Jésus et ses disciples se trouvaient, et traitaient familièrement[2]. Voilà leurs murmures et leurs plaintes, qui sont d'autant plus mal fondées, qu'il est faux que tous doivent mener une même sorte de vie. Au contraire, c'est une vérité qu'il faut bien comprendre, pour apprendre à bien régler sa vie : qu'on ne saurait mieux vivre qu'en vivant conformément à l'état où l'on est appelé, comme faisaient les Apôtres, qui, en ce temps-là, n'avaient point d'autre vocation que celle d'accompagner Notre-Seigneur parmi les hommes de toute condition.

La Fin est de comprendre mieux encore par la méditation cette vérité importante et de s'y conformer.

La Forme est en ces trois points :

[1] Quare cum publicanis et peccatoribus manducatis et bibitis? Quare discipuli Joannis jejunant frequenter, et obsecrationes faciunt, similiter et Pharisæorum, tui autem edunt et bibunt? *S. Luc.* v, 30 et 33.

[2] Et murmurabant Pharisæi et Scribæ eorum, dicentes ad discipulos ejus : Quare cum publicanis, etc. *S. Luc.* Ibid.

1° La perfection de chacun consiste dans l'accomplissement des volontés de Dieu.

2° La volonté de Dieu est pleinement satisfaite, et ses ordres fidèlement accomplis, quand on vit selon sa vocation.

3° Il faut donc, pour être parfait, conformer sa vie à sa vocation.

PREMIER POINT.

LA PERFECTION DE CHACUN CONSISTE DANS L'ACCOMPLISSEMENT DES VOLONTÉS DE DIEU.

Il est vrai qu'à considérer, d'une part, les disciples de saint Jean se livrant aux jeûnes et à de grandes austérités, et, de l'autre, les disciples de Notre-Seigneur se trouvant aux festins et aux banquets, on eût dit que les Pharisiens, qui s'en scandalisaient, avaient raison de s'étonner ou de préférer les uns aux autres. Cependant ils se trompaient dans leurs jugements; Notre-Seigneur les en reprit et nous a laissé, dans la leçon qu'il leur fit, une instruction qui mérite d'être méditée. Il nous apprend qu'on ne saurait se tromper en suivant l'ordre de la providence de Dieu, et que, quoi que l'on fasse, en demeurant sous sa conduite, on est toujours assuré de faire ce qui est le plus parfait et le meilleur pour l'heure présente. Les Apôtres, sous la conduite de leur maître, allaient aux festins et y prenaient leur repas comme les autres; c'était bien, parce qu'ils faisaient alors ce que Dieu leur ordonnait pour le moment, et ils eussent mal fait d'agir autrement, puisque Dieu ne le voulait pas. Les disciples de saint Jean faisaient tout le contraire, et ils ne faisaient pas mal, parce que leur vocation particulière les appelait à une vie plus austère.

La volonté de Dieu est la règle du bien et la mesure du plus grand bien, que nous appelons perfection, comme le jugement de Dieu est la règle de tout bon jugement; d'où il faut nécessairement conclure, que toutes nos actions ont autant de bonté qu'elles ont de conformité et de rapport avec la volonté de Dieu.

Quoi que vous fassiez, si vous faites ce que Dieu vous ordonne, si vous suivez ses ordres dans le principal et dans les accessoires, dans le fond, dans la fin et dans les circonstances de l'œuvre, votre action a atteint son excellence, et plus vous en ferez de semblables, plus vous serez parfait[1]. Si cela est, et si vous êtes convaincu de cette vérité, comment suivez-vous encore vos caprices, au mépris d'une conduite certaine, comme est celle de la sagesse du Dieu qui vous gouverne?... Que pouvez-vous attendre d'une vie qui n'a pour règle que le dérèglement, et pour lumière que l'aveugle passion d'un appétit terrestre et sensuel?... O Dieu, redressez mes pas dans les voies de vos saintes volontés[2]! Que votre loi soit le flambeau qui me découvre vos desseins, et que vos desseins me servent de guide pour me conduire où vous désirez me voir parvenir! Ainsi soit-il!

DEUXIÈME POINT.

LA VOLONTÉ DE DIEU EST PLEINEMENT SATISFAITE, ET SES ORDRES SONT FIDÈLEMENT ACCOMPLIS, QUAND ON VIT SELON SA VOCATION.

Autant il est difficile de connaître la volonté de Dieu par d'autres voies, autant il est facile de la connaître avec certitude par le moyen de notre vocation. En effet, c'est chose certaine que, par ce moyen de notre vocation, non-seulement Dieu nous déclare, comme par un témoin infaillible, ses vues, ses intentions à notre égard, mais encore qu'il nous communique toutes les grâces nécessaires pour les accomplir; de sorte que, comme vous l'avez déjà vu dans les méditations précédentes, pour être solidement parfait, il ne faut qu'aimer uniquement votre voca-

[1] Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta. Dico enim per gratiam, quæ data est mihi, omnibus qui sunt inter vos, non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem, et unicuique sicut Deus divisit mensuram fidei, sicut enim in uno corpore, etc. *Rom.* XII.

[2] Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea. *Psal.* LXI.

tion, et mettre toute votre perfection et toute votre attention à connaître ce que votre état demande de vous, et à le faire exactement. Ne vous mettez pas en peine de la route que tiennent les autres[1]. Suivez-moi seulement, dit Notre-Seigneur à un des siens, et ne pensez pas à ce qu'un autre doit devenir; ne vous mêlez point de sa fortune; si je vous destine à la croix et aux souffrances, et non pas lui, que vous importe?... Faites seulement ce que je vous ordonne, et vous serez parfait. L'œil est plus petit que le pied, et la cerise plus petite que la pomme; en sont-ils moins parfaits? L'œil trouve sa perfection dans sa forme et dans sa grosseur naturelle, et, s'il excédait cette mesure, il rendrait le visage monstrueux. Soyez donc content de votre vocation, puisque votre perfection y est attachée, et efforcez-vous de connaître ce qu'elle demande de vous, puisque c'est justement la volonté de Dieu. Vous pourrez le connaître par ces trois marques.

Premièrement, si vous vivez dans une communauté régulière, vous avez la règle et un supérieur qui parlent assez clairement pour se faire entendre. Secondement, si vous menez une vie privée et si vous êtes le maître de vous-même, regardez la fin principale de votre condition, et tenez pour certain que tout ce qui peut vous empêcher de l'atteindre, n'est point dans l'ordre des volontés de Dieu sur vous[2]. Par exemple, si vous êtes ecclésiastique, vous devez éviter les emplois et les conversations qui ne sont pas bienséantes pour votre condition; si vous êtes un artisan, vous n'êtes pas obligé de jeûner, par exemple, quand le jeûne vous empêche de travailler, et ainsi devez-vous juger de tout le reste[3]. Enfin, quelque bonté qui paraisse dans une

[1] Non enim audemus inserere aut comparare nos quibusdam qui seipsos commendant, sed ipsi in nobis nosmetipsos metientes, et comparantes nosmetipsos nobis. Nos autem non immensum gloriabimur, sed secundùm mensuram regulæ, qua mensus est nobis Deus. II *Cor.* x.

[2] Unusquisque proprium donum habet ex Deo alius quidem sic, alius vero sic. Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permaneat. Unusquisque in quo vocatus est, in hoc maneat apud Deum. I *Cor.* VII.

[3] Labora sicut bonus miles Christi Jesu. Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus, ut ei placeat cui se probavit. II *Tim.* II.

action de vertu, si elle est incompatible avec votre état, vous devez la laisser pour remplir votre charge. Si vous êtes engagé dans une profession qui vous oblige à l'étude, et qu'au lieu de vous acquitter de ce devoir, vous preniez le temps qui devrait être consacré à l'étude pour le donner à la prière, votre dévotion, étant à contre-temps, devient mauvaise et désagréable à Dieu ; car Dieu n'est pas contraire à lui-même, et il ne peut vous commander deux choses contraires en même temps. Cela n'est que trop vrai, vous le voyez assez, et il y a plus à craindre que, connaissant les volontés de Dieu, vous ne les fassiez pas, qu'il n'y a sujet de douter que ces mêmes volontés ne vous soient connues et manifestées dans votre état et dans votre vocation. Vous êtes bien heureux, dit-il par un Prophète [1], car il vous a révélé ce qui lui est agréable, ce qu'il voulait de vous. Mais aussi vous êtes malheureux, et vous méritez un double châtiment, nous dit-il de sa propre bouche, si, connaissant la volonté de votre maître, vous ne l'accomplissez pas [2].

TROISIÈME POINT.

IL FAUT, POUR ÊTRE PARFAIT, CONFORMER SA VIE A SA PROFESSION.

C'est la conclusion des deux points précédents, puisque la volonté de Dieu est la règle de notre perfection, et que notre vocation est une manifestation évidente de la volonté de Dieu, il ne nous reste désormais qu'à nous en acquitter exactement et graver, pour cela, dans notre cœur ces trois avis importants. Le premier, considérez comme mal tout ce qui ne vous est pas permis dans votre état, quoique d'ailleurs cela ne soit pas mauvais en soi [3]. Le second, de deux choses bonnes et louables dont

[1] Beati sumus Israel, quia quæ Deo placent manifesta sunt nobis. *Bar.* IV.

[2] Ille servus qui cognovit voluntatem Domini sui, et non præparavit, et non fecit secundum voluntatem ejus, vapulabit multis. *S. Luc.* XII, 47.

[3] Non est tui officii, Ozia, ut adoleas incensum Domino, egredere de Sanctuario, ne contempseris quia non reputabitur tibi in gloriam hoc a Domino Deo. II *Paralip.* XXVI, 18.

vous avez le choix, préférez celle qui est plus conforme à votre condition, et au bien de la communauté dont vous faites partie. Et, pour troisième avis, bornez toutes vos prétentions et vos intentions à vous bien acquitter de votre charge ; donnez à toutes vos actions cette fin noble et généreuse de contenter Dieu et de faire sa sainte volonté [1]. Ne désirez ni plus d'honneurs, ni plus de biens, ni plus d'amis, ni plus de santé, ni plus de contentement, ni plus de vie que Dieu ne voudra vous en donner, et qu'il ne vous est nécessaire d'en avoir pour bien remplir votre charge.... N'aspirez pas même à une perfection, ni à un degré de grâce et de sainteté qui soit autre, que celui que Dieu vous a marqué dans votre état, et dont il prétend tirer sa gloire et son honneur [2]. Bref, protestez mille et mille fois le jour que tous vos souhaits, vos désirs et vos contentements ne tendent qu'à ce que Dieu soit content de vos actions et de votre service. Dites : Qu'il en soit ainsi, puisque c'est l'ordre de Dieu, et s'il me veut ici, je ne voudrais pas être au ciel, car tout le contentement du paradis, c'est d'être où Dieu veut que nous soyons, et d'y faire ce qu'il veut que nous fassions ; c'est de voir Dieu content de ce que nous sommes où il nous veut.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre perfection est dans l'accomplissement des volontés de Dieu.

Les Apôtres mangeant avec leur maître et par son ordre, font aussi bien que les disciples de saint Jean qui menaient une vie austère ; car tout le bien doit être mesuré sur cette première règle, qui est la volonté de Dieu. Ne le savez-vous pas ? Ne savez-vous pas aussi que la passion

[1] Opus fac Evangelistæ ministerium tuum imple. II *Tim.* IV., 5.
[2] Dummodo consummem cursum meum, et ministerium verbi quod accepi a Domino Jesu. *Act.* XX.

ne se conforme point à cette règle?... Prenez donc autant garde à ne point vous laisser entraîner par la passion, que vous devez prendre garde à vous régler sur la volonté de Dieu.

DEUXIÈME POINT.

On accomplit les volontés de Dieu en vivant conformément à son état.

C'est par votre vocation que vous reconnaîtrez la volonté de Dieu, et que vous obtiendrez la grâce pour l'accomplir. Pensez encore une fois à cette vérité ; quand on ne méditerait que cela tous les jonrs, on n'aurait pas mal employé le temps de sa méditation. Vous n'avez que cela à faire tous les jours, et qu'est-ce qu'on doit méditer plus souvent, sinon ce que l'on a le plus souvent à faire ? Prenez donc la résolution de faire ce que vous avez à faire selon votre règle, selon votre état, selon votre charge, selon votre profession ; et assurez-vous que vous ferez ainsi ce que Dieu veut; mais aussi, si vous y manquez, souvenez-vous que le serviteur qui connaît la volonté de son maître et qui ne la fait pas, mérite bien plus d'être châtié qu'un autre.

TROISIÈME POINT.

Que notre perfection consiste à vivre conformément à notre état.

Tirez la conclusion des deux points précédents, et dites : Si je dois chercher la volonté de Dieu, et si je ne la trouve que dans ma condition, je dois me contenter de faire parfaitement ce que dois y faire, en évitant surtout ce qui n'y est pas conforme. Oui, mon Dieu, je ne voudrais pas être plus saint et plus parfait que vous ne désirez que je ne le sois, et que je ne dois être dans mon état. En effet, que peut-il manquer à ma perfection et à ma sainteté, quand vous n'y désirerez plus rien?... N'est-ce pas votre volonté qui doit faire toute ma sainteté, et toute ma perfection et toute ma gloire ?... Oh! que votre volonté soit faite, et que je pense plutôt à faire le bien, parce que vous le voulez, que simplement parce qu'il est bien!

JEUDI.

QUATRIÈME VÉRITÉ TOUCHANT LA VOCATION ; ELLE PEUT RENDRE BONNES ET LOUABLES LES ACTIONS QUI SONT INDIFFÉRENTES DE LEUR NATURE, COMME LA PRÉSENCE ET LA CONDUITE DE NOTRE-SEIGNEUR JUSTIFIAIT LES APOTRES DANS L'USAGE DES COMMODITÉS DE LA VIE.

Serait-il raisonnable que les enfants de l'Epoux fussent dans le deuil, pendant qu'il est avec eux[1] ?

Le Sujet est pris de la réponse que fit Notre-Seigneur à ceux qui se scandalisaient de la vie commune de ses Apôtres ; il fit entendre que c'était assez pour la défense et la justification de ses disciples, qu'il fût avec eux, qu'il leur permît et ordonnât de faire pour le moment ce qu'ils faisaient, et que, par conséquent, en menant cette vie commune, ils ne pouvaient que bien faire, puisqu'ils agissaient selon leur état présent. De là suit, au sujet de la vocation, cette quatrième vérité qui n'est pas moins importante que les précédentes : à savoir, que les actions les plus ordinaires et les plus communes, quand elles sont faites en vue de remplir les devoirs de notre vocation, peuvent devenir bonnes et méritoires.

La Fin est de bien comprendre cette vérité, et de la mettre en pratique parmi les honneurs, les plaisirs et les commodités qui accompagnent notre état, et que nous ne pouvons quelquefois refuser.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur donne quelquefois des biens, des honneurs et des commodités aux justes, et pourquoi ?

2° Il faut les accepter pour la même fin qu'il nous les donne.

3° Notre vocation nous oblige souvent à les recevoir, et nous aide à tirer profit de leur usage.

[1] Et ait illis Jesus : Numquid possunt filii Sponsi lugere, quamdiu cum illis est Sponsus? S. *Matth*, IX, 15.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR DONNE QUELQUEFOIS DES BIENS, DES HONNEURS ET DES COMMODITÉS AUX JUSTES, ET POURQUOI?

Assurez le juste qu'il ne perdra rien pour servir Dieu et pour être homme de bien, dit un Prophète [1]. Les Apôtres ne reçurent-ils pas, même durant la vie, plus d'honneur et de meilleurs traitements que s'ils fussent demeurés dans la bassesse de leur condition? Et combien y a-t-il de prêtres, de religieux et de personnes vertueuses dans le monde, pour lesquels se vérifie à la lettre la promesse de Jésus-Christ, et qui trouvent effectivement le centuple de ce qu'ils ont laissé [2]? Dieu se plaît à les bénir et à les rendre plus heureux, plus honorés et plus opulents qu'ils n'eussent été, s'ils avaient recherché le bonheur et la fortune au mépris de son service. Et qui ne voit que c'est le doigt de Dieu qui fait cela, ou plutôt ses trois doigts qui portent la masse de la terre, c'est-à-dire sa bonté, sa sagesse et sa puissance [3].

Sa bonté paraît dans la prospérité des justes, en leur donnant des avant-goûts du paradis, des gages de leur éternelle félicité, des preuves de sa douceur et de son amour, qui stimule leur courage dans son service, et les affermit dans une constante fidélité.

Sa sagesse y brille également, parce qu'il fait voir, dans le bon usage des choses temporelles, qu'elles ne sont pas mauvaises en elles-mêmes [4]. Si les mauvais en abusent, il faut en

[1] Dicite justo quoniam benè. *Isai.* III.

[2] Nemo est qui reliquerit domum, etc., qui non accipiat centies tantum, nunc in tempore hoc, domos et fratres, etc., cum persecutionibus. S. *Marci* X, 29 et seq.

[3] Qui appendit tribus digitis molem terræ. *Isai.* XL.

[4] Deus creavit ad percipiendum cum gratiarum actione fidelibus, et iis qui cognoverunt veritatem. Quia omnis creatura Dei bona est, et nihil rejiciendum quod cum gratiarum actione percipitur : sanctificatur enim per Verbum Dei et orationem : hæc proponens fratribus, bonus eris minister Christi Jesu. *Tim.* IV.

rejeter la faute sur leur malice, puisqu'ils devraient se régler sur l'exemple des bons qui s'en servent saintement. Au reste, tant s'en faut qu'il y ait rien à perdre dans le service de Dieu ; au contraire, il y a beaucoup à gagner, puisqu'il a assez de pouvoir et de bonté pour combler, dès la vie présente, ses fidèles serviteurs de toutes sortes de biens [1]. S'il ne le fait pas toujours, ce n'est pas qu'il manque d'amour ou de puissance, mais pour des raisons sages et pour des fins importantes, que nous devons respecter et estimer plus encore que ses faveurs. O sage providence, qui agissez si doucement et si fortement tout ensemble, disposez de moi selon vos grands desseins et vos admirables volontés !....

Enfin, sa puissance y éclate, non-seulement dans la générosité avec laquelle elle les comble de biens [2], mais encore dans l'empire absolu qu'elle leur donne sur leurs passions, de peur que ces passions, par leurs déportements, ne pervertissent l'usage de ces biens ; en sorte que, par une grâce particulière, la prospérité au sein de laquelle les méchants trouvent leur perte, sert aux justes de degrés pour s'élever jusqu'au ciel [3].

O puissance de mon Dieu, combien il est nécessaire que vous déployiez la force de votre bras pour arrêter les mouvements impétueux du cœur humain, qui l'emporteraient infailliblement à la vue et dans la jouissance de tant de biens ! Oh ! que ceux qui vous servent sont heureux d'avoir rencontré une si puissante protection [4] ! Tant d'âmes malheureuses, pour s'être séparées de vous, périssent submergées par cette félicité du siècle, qui les entraîne comme un torrent, dont les flots et les vagues agitent incessamment ces malheureux, jusqu'à ce qu'ils soient abîmés et engloutis. Sur ce fleuve dangereux, vous avez dressé un pont pour vos élus, afin de les faire passer sans péril

[1] Quando misi vos sine sacculo, et pera, et calceamentis, numquid aliquid defuit vobis? At illi dixerunt : Nihil. S. *Luc.* XXII.

[2] Est quæstus magnus pietas cum sufficientia. I *Tim.* VI.

[3] Prosperitas stultorum perdet illos. Qui autem me audierit, absque terrore requiescet, et abundantia perfruetur timore malorum sublato. *Prov.* I.

[4] Dominus regit me, et nihil mihi deerit. *Psalm.* XXII.

de l'abondance des biens temporels à la jouissance des biens éternels. Malheur à celui qui, négligeant la conduite de votre providence, cherche sa perte et son malheur, où ceux qui vous aiment rencontrent leur félicité.

DEUXIÈME POINT.

IL FAUT ACCEPTER LES BIENS TEMPORELS, POUR LA MÊME FIN QUE DIEU NOUS LES DONNE.

Pour participer à ce privilége des âmes justes, auxquelles les biens temporels servent de degrés pour monter au ciel, il faudrait recevoir ces biens pour la fin seulement, et selon l'intention que se propose Dieu qui nous les donne. Il veut que nous y voyions une preuve de ses perfections infinies, afin d'être mieux encouragés à l'aimer et à le servir[1]. Si vous perdez de vue cet ordre divin, si vous cessez de voir uniquement la main puissante et généreuse qui vous donne ces biens, votre cœur, séduit par l'appât des plaisirs, des jouissances et des honneurs qu'ils vous procurent, renversera les desseins de Dieu, et changera ce qui vous avait été donné pour louer et servir ce généreux bienfaiteur, en autant de sujets de l'offenser[2].

Combien se trouve-t-il de personnes qui en abusent de la sorte, et peut-être vous-même tout le premier !... En conscience, pour aimer vos commodités et les biens dont vous avez la jouissance, n'avez-vous point d'autres motifs que la volonté de Dieu et le désir de le servir?... Votre cœur pourrait répondre; ces inquiétudes qui le tourmentent pour les conserver, ces soins empressés, ces pensées importunes, ce chagrin et cette tristesse si vive que vous éprouvez de la perte ou de la privation de ces biens, témoignent assez que ce n'est pas purement Dieu que vous y

[1] Domine Deus noster, omnis hæc copia de manu tua est, et tua sunt omnia. I *Par.* XXIX.

[2] Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem, animabus hominum et in muscipulam pedibus insipientium. *Sap.* XIV, 11.

cherchez. Ce Dieu est aussi aimable, et un aussi digne sujet de joie quand il ne donne rien, que quand il donnerait le monde entier, et quiconque se réjouit quand il donne, et s'attriste quand il ne donne pas, montre bien qu'il aime mieux le don que le donateur, et le présent que la main qui le lui donne. Humiliez-vous sur cette pensée, et mettez un terme à ce désordre....

TROISIÈME POINT.

NOTRE VOCATION NOUS OBLIGE PARFOIS A RECEVOIR DES BIENS TEMPORELS, ELLE NOUS AIDE A EN USER POUR NOTRE SANCTIFICATION.

Voulez-vous une marque assurée qui vous montre si vous recevez les biens de Dieu comme il faut, et si l'amour que vous leur portez, n'est point souillé de quelque motif moins pur? Considérez les devoirs de votre état, l'ordre de vos supérieurs, la lumière de la raison, la providence de Dieu, voyez si la recherche que vous faites des honneurs, des richesses et du crédit est conforme à tout cela. Voyez si vous ne les recevez, et si vous ne les recherchez que parce que votre état le demande et que la raison le veut, étant prêt à les quitter s'ils n'étaient légitimes et convenables à votre condition [1]. Ne vous fiez pas sur une simple intention que vous pensez avoir, de vous en servir pour plaire à Dieu et faire beaucoup de bien, car, si cela n'est conforme à votre état, quelques bonnes fins que vous puissiez lui donner, l'usage en est mauvais et dangereux. Mais quand vous dites : Je fais cela parce que mon état me le permet ou me l'ordonne, pour obéir aux lois et aux règlements établis dans ma profession, il n'y a nul danger de vous tromper [2]; c'est comme si vous disiez : Dieu le veut, Dieu me l'ordonne, parce que si votre condition l'exige de vous, assurément Dieu le veut, et

[1] Princeps ea quæ digna sunt principe cogitabit, et ipse super duces stabit. *Isai.* XXXII.

[2] Quod officium quemque docet id majore implet gratia. Hoc est pulchritudinem vivendi tenere, convenientia cuique personæ et sexui reddere. Et faciendi et loquendi modus est, etiam in factis modus; pulchrum est tenere mensuram officii. D. Amb. I *Offic.* 10, 19, 43.

l'acceptant ainsi parce que Dieu le veut, vous changez ce bien temporel en bien spirituel, et vous rendez méritoire ce qui autrement serait ou mauvais, ou du moins indifférent.

Grand Dieu, que vous êtes bon et que nous avons de malice ! Quoi de plus juste que de vouloir que chacun vive selon sa profession, et qu'il tire avantage des biens, que vous lui présentez, pour vous glorifier et non pas pour vous offenser, pour se sauver et non pour se perdre[1] ?... Voilà ce que vous désirez de nous, et nous sommes si déraisonnables et si injustes que nous ne voulons ces biens, que parce que ce sont des biens qui nous plaisent ; nous les aimons pour eux-mêmes, pour les plaisirs qu'ils nous procurent, et non selon l'intention et la fin pour lesquelles vous nous les avez donnés. En un mot, nous nous y aimons plus que vous. O mon Dieu, désabusez mon cœur ! Faites-lui comprendre que, dans tous vos bienfaits, il n'y a rien de plus aimable que l'amour qui nous les donne, ni rien de plus désirable que votre sainte volonté[2] ! Je le reconnais aujourd'hui en votre présence, et vous proteste que je désire en conserver le sentiment toute ma vie, et le mettre en pratique pour telles et telles occasions... Prévoyez ces occasions, pour vous montrer toujours fidèle à cette bonne résolution que vous venez de prendre....

[1] Venite et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura, etc.
Hæc cogitaverunt, et erraverunt, excæcavit enim illos malitia eorum.
Et nescierunt Sacramenta Dei, neque mercedem speraverunt justitiæ, nec judicaverunt honorem animarum sanctarum. *Sap.* II.

[2] Rien ne doit donner tant de joie à celui qui vous aime et qui connaît vos bienfaits, que l'accomplissement de votre volonté en lui et les décrets éternels de votre bon plaisir.
Réfléchissez.... Qu'éprouvez-vous lorsqu'il vous arrive quelque perte?... *Imitation*, liv. III. ch. XXII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur donne des biens temporels.

Les serviteurs de Dieu ne manquent pas de biens, et le meilleur de ces biens, c'est qu'ils savent s'en servir pour leur sanctification ; c'est en cela que Dieu montre sa bonté, sa sagesse et sa puissance. O mon Dieu, ne m'en donnez que dans ces conditions ; car, abuser de vos bienfaits, c'est un des malheurs qu'on doit le plus redouter.

DEUXIÈME POINT.

Il faut les accepter dans l'intention qu'il les donne.

Le moyen de s'en bien servir, c'est de n'y chercher que ce que Dieu a en vue, c'est-à-dire, sa gloire et votre salut, son plaisir et même le vôtre, dans les limites qu'il vous permet. Est-ce ainsi que vous jouissez de vos biens ?... Celui qui ne sait pas, lorsque la Providence de Dieu le permet, faire un sacrifice de ses biens, montre qu'il a pour ces mêmes biens une affection déréglée....

TROISIÈME POINT.

Il faut en user de manière à nous sanctifier dans notre condition.

La marque qu'on ne cherche que Dieu dans les biens, c'est quand on ne les désire, et qu'on n'en jouit qu'autant que notre condition le permet, et que la divine Providence l'ordonne. Qui les reçoit ainsi les reçoit comme il faut, et, devant Dieu, il acquiert du mérite là où les autres pèchent souvent. Que ne suis-je de ceux-là !... Il ne tient qu'à moi : je veux résolument en être ; j'en prends la résolution avec l'aide de Dieu. Et pour commencer, je bénis la divine Providence de tout ce qu'elle a ordonné par le passé, j'accepte tout ce qu'elle dispose de moi pour le présent, et je me résigne, pour l'avenir, à tout ce qu'elle voudra permettre et commander.

VENDREDI.

CINQUIÈME VÉRITÉ TOUCHANT LA VOCATION.

Il faut être indifférent à recevoir ou à quitter les commodités de cette vie, selon les ordres de Dieu ; comme les Apôtres, qui ont aussi volontiers jeûné quand Notre-Seigneur n'était plus avec eux, qu'ils assistaient aux festins avec lui pendant qu'il vivait, et qu'il le leur ordonnait.

Le temps viendra que l'Epoux leur étant ravi, ils se trouveront dans un autre état, et alors ils jeuneront[1].

Le Sujet est sur la suite des paroles de Notre-Seigneur touchant la manière de vivre des Apôtres. Il avait suffisamment répondu à la plainte des Pharisiens qui se scandalisaient de leur vie commune, en disant que, pour le présent, c'était ce qu'ils devaient faire. Mais pour ne pas laisser croire qu'il n'estimait que la vie commune, et blâmait ainsi indirectement les jeûnes et les austérités des disciples de saint Jean, Jésus-Christ ajoute : Le temps viendra que l'Epoux leur étant ravi, ils jeûneront et feront toutes les œuvres de perfection. Comme s'il eût dit : Il faut faire chaque chose en son temps ; aujourd'hui, pour eux, ce n'est pas le temps de jeûner, mais quand le moment sera venu, ils sauront se soumettre avec la même bonne volonté aux austérités qui leur seront conseillées. Par où nous pouvons apprendre que pour nous sanctifier dans notre vocation, il faut faire chaque chose en son temps, et surtout nous mettre dans cette sainte indifférence, qui nous fait accepter avec les mêmes sentiments les biens et les maux de cette vie, comme une disposition également amoureuse de la divine Providence pour notre sanctification.

La Fin est de reconnaître les avantages de cette sainte indifférence, et de la mettre en pratique.

[1] Veniet autem dies cum ablatus ab illis fuerit Sponsus, tunc jejunabunt in illis diebus. *S. Luc.* v.

La Forme est en ces trois points :

1° Il faut être prêt à recevoir, ou à quitter les biens de la vie présente avec une parfaite indifférence.

2° Cette sainte indifférence est une marque certaine que nous usons bien des commodités de cette vie.

3° La considération de notre vocation sert grandement pour nous affermir dans cette indifférence.

PREMIER POINT.

IL FAUT ÊTRE PRÊT A RECEVOIR, OU A QUITTER LES BIENS DE LA VIE PRÉSENTE AVEC UNE PARFAITE INDIFFÉRENCE.

Mon cœur est prêt, disait David[1], mon cœur est prêt. Il faut le dire souvent avec lui et le répéter deux fois comme lui, pour témoigner par ce redoublement la disposition de notre cœur à recevoir les biens temporels, quand il plaira à Dieu de nous les envoyer, et à nous en passer, quand il voudra nous en priver. De vrai, Notre-Seigneur ne les donne pas à tous, il ne les donne pas en tout temps, il ne les donne pas tels qu'on les voudrait, ni selon leur quantité, ni selon leur qualité[2]. Les Apôtres ne furent pas toujours avec l'Epoux, ils éprouvèrent de mauvais et de bons traitements, ils furent dans l'honneur et dans le mépris, et la vie apostolique à laquelle il les disposait les obligea, dans la suite, à souffrir les maux comme ils avaient reçu les biens[3].

C'est à quoi il faut nous déterminer nous-mêmes ; autrement notre esprit, se trouvant trop agité pour n'être pas dans cette généreuse indifférence, éprouverait de grands troubles et des agitations très-violentes dans la diversité des circonstances, qui peuvent se rencontrer dans notre condition ; l'abondance nous

[1] Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum, cantabo et psalmum dicam. *Psal.* LVI.

[2] A dextris et a sinistris, per gloriam et ignobilitatem, etc. II *Cor.* VI.

[3] Ut fiat æqualitas sicut scriptum est, qui multum, non abundavit, et qui modicum, non minoravit. II *Cor.* VIII.

causerait trop de dissipation, et la nécessité, trop d'ennuis et de peines d'esprit. C'est le grand mal des gens du monde ; ils ne peuvent tenir leur cœur dans une sainte égalité, entre la jouissance et la privation des biens du siècle ; ils veulent absolument posséder ces biens, et, parce qu'ils savent bien que Dieu ne les donne pas toujours comme ils voudraient, ils n'ont pas la patience de les attendre de sa main, ils en prennent à toutes mains et par où ils peuvent ; s'ils ne sont pas dans l'abondance, ce n'est pas faute d'affection, mais de pouvoir. Leur volonté n'est jamais satisfaite ; c'est une sangsue qui crie sans cesse : Apportez, apportez[1]. Mais de qui parlons-nous, à votre avis ?... Quelle est cette âme mondaine, cette sangsue qui crie si fort ?... N'allez pas plus loin qu'en vous-même pour la trouver, examinez bien votre cœur, et voyez s'il est prêt comme celui de David, et si vous pouvez avec vérité dire comme lui : Je suis prêt, mon Seigneur, je suis prêt à tout ce qu'il vous plaira !....

DEUXIÈME POINT.

CETTE SAINTE INDIFFÉRENCE EST UNE MARQUE CERTAINE QUE NOUS USONS BIEN DES COMMODITÉS DE CETTE VIE.

Il n'y a pas de marque plus certaine d'un cœur bien disposé, qui reçoit le bien des mains de Dieu purement parce qu'il le donne, que cette indifférence à le remettre entre ses mains, dès qu'il le redemande. En effet, celui qui ne veut jouir des biens temporels que parce que Dieu le veut, cessera de les aimer quand Dieu cessera de le vouloir. La même raison qui le portait à les chérir auparavant, l'oblige à les quitter maintenant ; s'il témoigne autant de promptitude et d'égalité d'esprit dans la privation des biens qu'on lui retire que dans leur possession, il montre clairement la sincérité de son intention, et fait voir manifestement que son cœur ne tenait à ses richesses, que par le côté où elles lui montraient la volonté de Dieu[2]. Au contraire, si vous voyez

[1] Sanguisugæ duæ sunt filiæ, dicentes : affer, affer. *Prov.* xxx.

[2] Dominus dedit, Dominus abstulit, sicut Domino placuit, ita factum est, sit nomen Domini benedictum. *Job.* I.

des gens qui s'affligent excessivement, et qui se montrent inconsolables dans la perte de leurs biens, dites hardiment qu'ils ne les aimaient pas comme ils devaient, dites qu'ils y cherchaient autre chose que la volonté de Dieu. Faites-leur entendre que cette sainte volonté fait tous nos contentements légitimes, et que, de tout ce qui nous vient de sa part, rien ne doit nous causer de l'affliction, si nous l'aimons uniquement; qu'elle n'est pas moins aimable dans la mort que dans la vie, dans la pauvreté que dans l'abondance, puisqu'elle est également sainte en tout et partout[1]. Mais vous qui donneriez ces enseignements aux autres, donnez-vous-les à vous-même; mesurez à cette règle la droiture de votre cœur, et voyez si dans l'une et dans l'autre fortune vous avez un visage égal, et éprouvez une égale satisfaction[2]!... Êtes-vous ferme dans l'affliction? Comment la recevez-vous? N'en êtes-vous pas ébranlé?... Continuez à vous interroger ainsi, à vous répondre et à vous fortifier....

TROISIÈME POINT.

LA CONSIDÉRATION DE NOTRE VOCATION NOUS AFFERMIT DANS CETTE SAINTE INDIFFÉRENCE.

Pour affermir constamment votre cœur dans ces circonstances et le tenir dans l'indifférence, servez-vous de la considération de votre vocation. Elle vous apprendra que c'est Dieu qui est l'auteur de ce changement, et que la même bonté, qui vous avait mis dans les aises et dans la prospérité, vous en retire maintenant pour vous jeter dans les souffrances. Elle vous fera dire : Je prenais les biens temporels comme un présent du ciel, où je reconnaissais la providence de Dieu, qui me les envoyait dans ma condition, et parce que mon état le permettait ainsi; maintenant qu'il m'arrive des afflictions dans la même profession,

[1] Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas a Deo sunt. *Eccli.* XI, 14.

[2] Sicut Angelus Dei, sic est Dominus meus Rex ut nec benedictione, nec maledictione moveatur. I *Reg.* XIV, 17

où je suis assuré que Dieu me conduit, je crois fermement que sa providence en est la source[1]. Dans cette croyance assurée que j'ai de sa bonté et de son amour à mon égard, je les embrasse, je les accepte, je les chéris, j'en tire occasion de le bénir et de l'aimer aussi cordialement dans la souffrance que dans la joie[2]. Je n'aimais le plaisir que parce que j'y apercevais le bon plaisir de mon Dieu; et maintenant qu'il a changé d'objet, et que je trouve sa volonté dans la croix, la croix me devient plus aimable que les plaisirs; je m'y repose, j'y demeure content, j'y trouve la paix de mon âme et la satisfaction de mon cœur[3]....

Oh! qu'une âme qui a ces sentiments est tranquille! Oh! que cet état est heureux[4]! Combien il est plus simple et plus sage d'agir ainsi, au lieu de s'arrêter à une foule de vaines raisons, de considérations fausses qui ne font que jeter l'âme dans l'ennui et aggraver le mal. Pourquoi donc ne vivrai-je pas ainsi?

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De l'indifférence à l'égard des biens ou des maux en cette vie.

Il faut être dans une grande indifférence relativement à la possession ou à la privation des biens et des commodités de ce monde; il faut dire deux fois avec David : *Mon cœur est prêt, mon cœur est prêt,* prêt à les rendre comme à les recevoir, prêt à en être privé comme à en jouir, prêt à mourir comme à vivre. C'est à Dieu d'en disposer, et à moi d'acquiescer à sa disposition....

[1] Si bona suscepimus de manu Dei, mala quare non suscipiamus? *Job.* I.

[2] Dominus præcepit ei ut malediceret David, et quis est qui audeat dicere quare sic fecerit? II *Reg.* XVI. 18.

Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum? *S. Joan.* XVIII.

[3] Quomodo ergo implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri? *S. Matth.* XXVI 54.

[4] Mon fils, vous n'êtes pas encore assez fort, et vous n'aimez pas véritablement. Pourquoi, Seigneur... *Imitation,* liv. III, ch. VI.

DEUXIÈME POINT.

Cette indifférence est un signe qu'on se sert utilement des biens.

Celui qui est ainsi indifférent et prêt à recevoir aussi volontiers le mal que le bien, peut en sûreté recevoir le bien, et s'en servir ; car c'est un signe qu'il ne s'en sert, que comme Dieu le veut. Au contraire, celui qui n'est pas dans cette sainte indifférence a sujet de craindre que lorsqu'il a des biens et des plaisirs, il ne s'en serve pas comme il faudrait. D'où vous devez conclure que si vous êtes de ceux-ci, vous êtes misérable en toutes façons; misérable si vous avez du mal, puisque vous ne vous soumettez pas, et que vous ne savez pas vous en servir ; misérable quand vous avez du bien, puisque vous l'aimez trop, et que vous en usez mal.

TROISIÈME POINT.

La considération de notre vocation sert pour cette indifférence.

Il ne faut que jeter la vue du côté de sa profession pour demeurer dans cette indifférence ; car voici, en effet, comme cette considération nous fera parler : Dieu me gouverne tellement dans la vocation de mon état, qu'il ne peut m'y arriver ni bien ni mal que par son ordre, et pour mon salut: en conséquence, quelque mal qui m'arrive, je dois croire que c'est mon plus grand bien, puisque c'est sa divine volonté qui me l'envoie ; elle sait parfaitement ce qui m'est le plus avantageux. Qui pourrait, en effet, le savoir et le vouloir comme Dieu le sait et le veut!... O mon âme ! comme c'est bien plus tôt fait et plus sagement pensé de reconnaître ainsi ce bien dans son mal, que d'augmenter le mal par ton inquiétude et par ton impatience. C'est donc ainsi qu'il faut désormais te comporter.

SAMEDI

SIXIÈME VÉRITÉ TOUCHANT LA VOCATION.

On ne s'y perfectionne que peu à peu, il faut toujours commencer par le dépouillement du vieil homme pour se revêtir du nouveau.

On ne déchirera jamais un habit neuf pour raccommoder un autre qui est déjà tout usé, parce que ni la perte du premier ne pourrait être récompensée par le second, et ce lambeau qu'on y aurait cousu étant tout neuf, ne reviendrait pas bien à une vieille étoffe[1].

L'occasion fournie par ces Pharisiens jaloux était trop belle pour que Notre-Teigneur n'en profitât pas, pour révéler la manière dont il enseignait la perfection. Déjà aux reproches qu'ils avaient faits que lui et les siens menaient une vie commune, il avait répondu que les choses ne sont pas mauvaises en elles-mêmes,mais que tout dépend de l'usage qu'on en fait, et de la fin pour laquelle on en use. Il avait également justifié ses Apôtres, en disant que le temps n'était pas venu pour eux d'être mortifiés comme les disciples de saint Jean, montrant ainsi qu'on doit faire chaque chose en son temps et selon sa vocation. Il poursuit cette leçon; comme il avait affaire à des hommes charnels et grossiers, il se sert de comparaisons matérielles pour mieux leur faire comprendre sa pensée. En leur disant qu'on n'unit pas les choses vieilles aux choses neuves, il veut nous apprendre que pour se perfectionner dans sa vocation, il ne faut pas unir en nous le vieil homme au nouveau, mais revêtir celui-ci, et nous dépouiller de celui-là, si nous voulons être parfaits; car le mélange des deux gâterait tout.

La Fin est d'apprendre à nous dépouiller du vieil homme pour arriver à la perfection que Notre-Seigneur demande de nous dans notre vocation.

[1] Dicebat autem et similitudinem ad illos. Quia nemo commissuram a novo vestimento immittit in vestimentum vetus, alioquin et novum rumpit, et veteri non convenit commissura. *S. Luc.* v, 36.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur venant sur la terre avait de grands desseins sur la perfection de tous les hommes, selon la condition de chacun d'eux.

2° Dans ce but il donne à tous des grâces proportionnées à la fin qu'il prétend, dont les unes doivent servir de préparation à celles qui les suivent.

3° La perfection d'un chrétien et l'exécution des desseins de Dieu sur lui, commencent par le dépouillement du vieil homme qui doit faire place au nouveau.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR VENANT SUR LA TERRE AVAIT DE GRANDS DESSEINS SUR LA PERFECTION DE TOUS LES HOMMES, SELON LA CONDITION DE CHACUN D'EUX.

Que la vocation des Apôtres ait été excellente, personne n'en peut douter; mais que tous les fidèles qui font partie de l'Eglise soient appelés à un haut degré de perfection, et que les desseins de Dieu sur eux soient qu'ils arrivent à une sainteté éminente, c'est ce qui tout d'abord ne paraît pas aussi évident, surtout quand on considère que les uns sont appelés à un genre de vie élevé et plus parfait, tandis que les autres doivent demeurer dans une vie commune, qui semble plus ravalée et moins parfaite. Cependant il faut convenir que, de tous ceux qui sont enfants de l'Eglise, il n'y en a aucun qui ne soit appelé par sa vocation à une grande perfection et un degré éminent de sainteté. Pour vous rendre cette vérité plus sensible, considérez un peu pour quel dessein le Fils de Dieu descendit sur la terre, et à quelle fin tendait une si grande et si importante mission.

Son dessein était sans doute de jeter les fondements d'une religion, qui se répandît chez toutes les nations du monde, comme nous avons vu depuis, à son exemple, un saint François, un saint Dominique, un saint Ignace, établir des ordres particuliers dans cette religion générale dont il était le fondateur. Or, si ces grands saints, qui n'ont fait que marcher sur ses pas et sous sa conduite, ont eu des desseins si nobles et si élevés dans la fondation de leurs communautés religieuses et régulières,

s'ils y ont mis de si excellents règlements, un esprit si généreux, des vertus si éminentes ; si une simple fille, comme sainte Thérèse, a pu rétablir la sainteté à un si haut point dans son Ordre, je vous laisse à penser quels desseins nobles et généreux devait avoir le Fils de Dieu dans l'établissement de la religion chrétienne, c'est-à-dire, de ce grand corps, dont les Ordres religieux ne sont que les membres et les parties ?... Est-il croyable qu'il eût des desseins moins parfaits que ses serviteurs, qui n'ont eu qu'une petite partie de cet Esprit, dont il possédait la plénitude ?... Donc, puisque tous les fidèles sont les enfants et les sujets de cette religion, ne doit-on pas dire qu'ils sont tous appelés à une excellente perfection, quoiqu'ils ne soient pas tous appelés au même degré d'excellence, et que la sainteté, qui leur est marquée inégalement, selon les différentes conditions de leur vie, n'est jamais dans un degré si bas qu'elle ne soit digne des pensées d'un Dieu, et de la grandeur de la religion qu'il a fondée par son sang et par sa croix? Voulez-vous connaître en trois mots l'éminence de tous les états du christianisme en général et en particulier? Voyez jusqu'à quelle sainteté doivent conduire ces trois maximes, qui sont comme les lois fondamentales sur lesquelles repose la perfection.

La première : ne commettre jamais aucun péché mortel et fuir le péché véniel de toutes ses forces.

La seconde : n'avoir aucune affection déréglée pour les biens de la terre, pour les honneurs et pour les plaisirs, quels qu'ils soient.

La troisième : faire toutes ses actions petites ou grandes, à dessein de plaire à Dieu et d'accomplir sa volonté, dans toute l'étendue des ordres et des devoirs qu'elle impose à notre état et à notre condition [1].

[1] In omnibus fidem bonam ostendentes, ut doctrinam Salvatoris nostri Dei ornent in omnibus. Apparuit enim gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobriè et justè et piè vivamus in hoc sæculo, expectantes, beatam spem et adventum gloriæ magni Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi, qui dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum. Hæc loquere et exhortare. *Tit.* II.

Quelle idée peut-on se former d'une sainteté plus excellente?... Cependant cette sainteté est pour tous; tous les fidèles y sont appelés; tous ceux qui font profession du christianisme ont promis de vivre sous ses lois, et de les garder exactement. Mon Dieu, que peu de personnes pensent sérieusement à cela! Combien en est-il qui pensent que c'est assez d'entendre la messe, et de faire quelques prières pour s'acquitter des devoirs d'un bon chrétien! que, pour le reste, on peut vivre à sa fantaisie, aller où les inclinations nous poussent, bâtir sa fortune, et laisser à ceux qui ont embrassé la vie religieuse le soin d'en faire davantage! Quelle dangereuse illusion!... Quoi! ce serait là toute la religion établie par un Dieu? Jésus-Christ serait venu sur la terre pour ne nous apporter que cela?... Non, dit un de ses prophètes [1]; mais sachez, qui que vous soyez, que son dessein est que vous le serviez en toute sainteté et justice. Sachez, dit son Apôtre [2], qu'il entend que vous soyez sans tache et sans souillure en sa présence, que le monde n'ait point de part en vos affections, que l'orgueil, la vanité, la colère soient déracinés de votre cœur, que vous deveniez intérieur, saint et parfait. Si vous n'en êtes pas là, ou si vous ne désirez pas y arriver, votre religion n'est qu'une pure illusion.

[1] Parare Domino plebem perfectam.... Serviamus illi in sanctitate et justitia coram ipso omnibus diebus nostris. *S. Luc.* I, 17 et 74.

[2] Elegit nos in ipso ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus, in charitate. *Ephes.* I, v. 4.

Sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea, ut illam sanctificaret, mundans lavacro aquæ in verbo vitæ, ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata. Ibidem. v, 25 et seq.

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR DONNE A CHACUN DE NOUS, DANS NOTRE VOCATION, DES GRACES PROPORTIONNÉES A CE QU'IL ATTEND DE NOUS; LES UNES DOIVENT SERVIR DE DISPOSITION A RECEVOIR LES AUTRES.

Si ce dessein de Jésus-Christ pour votre sanctification vous paraît trop élevé et trop difficile pour vous, souvenez-vous que celui qui vous a proposé une fin si haute, vous a donné des moyens proportionnés pour y atteindre. Il ne se présente aucune occasion de montrer votre fidélité soit à éviter le péché, soit à mortifier une passion désordonnée, soit à diriger vos intentions, qu'en même temps il ne vous offre une grâce toute prête, si vous voulez l'accepter [1]. Que pouvez-vous donc alléguer pour votre défense si vous n'y correspondez pas?... Direz-vous que la difficulté vous effraye?... Vous avez la grâce pour soutenir votre faiblesse [2]. Que les obstacles vous arrêtent?... Voilà des forces pour les vaincre. Qu'il n'est pas en votre pouvoir de le faire?... Jésus affirme le contraire. Venez à moi, dit-il, je vous soulagerai. Est-ce donc un menteur? est-ce donc un trompeur qui promette et qui ne tient pas?... Il faut en venir là, confesser que vous ne pouvez pas ou que vous ne voulez pas : vous ne pouvez dire le premier sans blasphémer sa bonté, ni le second sans avouer votre malice....

Mais pourquoi dissimuler? On le voit bien; non, vous ne voulez pas, quoi qu'il dise, qu'il commande, qu'il promette, qu'il présente ses grâces, qu'il vous prenne par la main pour vous conduire pas à pas; si, malgré ces secours, vous ne le suivez point, c'est que vous ne le voulez pas. Ah! Israël, je pensais vous sanctifier et vous rendre bien heureux, et vous vous perdez vous-même [3]. Perdez-vous contre ma volonté, puis-

[1] De plenitudine ejus nos omnes accepimus, et gratiam pro gratia, quia lex per Moysen data est, Gratia et veritas per Jesum Christum facta est. *S. Joan.* I.

[2] Confortamini in Domino et in potentia virtutis ejus. Induite vos armaturam Dei. *Ephes.* VII.

[3] Perditio tua ex te, Israel, tantum modo in me auxilium tuum. *Osee.* XIII.

que vous le voulez ; au moins ne vous en excusez point, car vous seul en êtes la cause. Mais encore, pourquoi voulez-vous mourir auprès de la vie ? Quoi donc vous porte à fermer les yeux devant cette évidence si claire des vérités chrétiennes, pour que vous n'osiez les regarder ni même faire semblant de les voir ?... Est-ce qu'elles sont trop éclatantes, qu'elles vous éblouissent la vue ? qu'elles sont trop relevées pour être comprises, trop parfaites pour être accomplies ? Au contraire, serait-ce parce qu'elles sont trop basses et trop communes, et que votre esprit vous porterait à quelque étude plus solide et plus convenable ? Encore une fois, qu'est-ce donc qui vous charme et vous empêche de vous soumettre à la vérité [1] ?... Ne voyez-vous pas que ce ne peut être qu'une illusion et un enchantement, car il n'y a point de vérité contre la vérité. Si l'Evangile est vrai, ne faut-il pas croire que tout ce qui y est opposé est mensonge ? Ne croyez-vous pas que l'athéisme, que l'infidélité, que le mahométisme, et toutes les autres erreurs d'entendement condamnées par l'Eglise, sont des fausseté et des mensonges, parce qu'elles sont opposées à la vérité, que vous tenez pour infaillible ? Et pourquoi ne tiendrez-vous pas aussi pour erreurs et pour mensonges, tout ce qui s'oppose à votre volonté, et l'empêche de faire ce qui lui est commandé de faire, comme une conséquence des vérités que croit votre intelligence [2] ? S'il n'y a aucune raison pour ne pas croire que Jésus soit Dieu, qu'il nous ait prêché l'Evangile, qu'il nous ait recommandé la charité, la patience, l'humilité, la chasteté et les autres vertus, pensez-vous qu'il y ait quelque raison pour ne pas vouloir les pratiquer, surtout dans les occasions où il faut les exercer, sous peine de tomber dans les vices contraires ? Pourquoi les a-t-il prêchées ? pourquoi nous sont-elles proposées ? pourquoi les croyons-nous comme paroles d'Évangile, si ce n'est pour les mettre en pratique, puisqu'elles ne sont enseignées et recom-

[1] Quis vos fascinavit non obedire veritati. *Gal.* III.

[2] Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. *Prov.* XII.

mandées qu'à cette intention ?... N'est-ce pas pour la volonté un motif aussi puissant de faire ce que Dieu lui commande de faire, que pour votre intelligence de croire ce qu'il veut que vous croyiez ? Est-il moins maître de notre volonté que de notre intelligence ? Mérite-t-il moins d'être obéi que d'être cru, ou bien serait-il moins équitable et moins sage pour ne commander que des choses justes et raisonnables, qu'il n'est véridique lorsqu'il nous propose quelque vérité que nous devons croire[1] ?... Si votre volonté allègue pour ne rien faire, que ce qui lui est ordonné de faire est trop élevé ou au-dessus de ses forces, ou trop commun et trop vil pour répondre à ses vues et à ses inclinations naturelles, l'intelligence ne pourrait-elle pas invoquer les mêmes excuses pour ne rien croire, attendu que ce qui lui est proposé est, d'un côté, si élevé et si au-dessus de sa portée et de sa capacité, qu'elle ne peut y rien comprendre, comme dans les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de l'Eucharistie et autres semblables. D'autre part, on lui en propose de si humbles et de si abaissés, qu'elle pourrait prétexter qu'il y aurait honte de les croire et de s'en laisser persuader, comme de croire qu'un Dieu se soit fait enfant, qu'il ait été flagellé, crucifié et mis à mort. Mais la foi soutient notre intelligence, et lui dire seulement que c'est un article de foi, cela lui suffit, car c'est dire que Dieu l'a révélé et qu'il n'en faut pas davantage pour le croire. Pourquoi donc la volonté irait-elle s'excuser sur de semblables prétextes, puisque le même Dieu lui ordonne ce qu'elle doit faire, et qu'il lui accorde la grâce pour le faire, comme il a donné à l'entendement le don de la foi pour croire ce qu'il a révélé. Voulez-vous savoir pourquoi ?... C'est qu'il ne coûte presque rien de croire, et qu'on éprouve toujours de la peine à agir; c'est qu'on ne fait pas tant de cas de la grâce, ni de ces vertus pour la pratique desquelles elle nous est donnée, que de la foi. On se ferait conscience de ne pas croire, mais on ne se

[1] Facietis judicia mea, et præcepta mea servabitis, et ambulabitis in eis. Ego Dominus Deus vester. Custodite leges meas atque judicia, quæ faciens homo vivet in eis. Ego Dominus. *Levit.* XVIII.

fait point scrupule de n'être pas humble, de n'être pas charitable et mortifié comme il le faudrait. Et pourtant ne savez-vous pas que votre Maître et son Apôtre condamnent à la même peine celui qui n'a pas exercé ces vertus, et celui qui n'a pas voulu croire[1]? Mettez, disent-ils, ces mauvais serviteurs, qui n'ont pas fait ce que leur maître leur avait commandé, avec les hypocrites et les païens; et ne vous y trompez pas; il n'y a pas plus de part en paradis pour les uns que pour les autres....

TROISIÈME POINT.

LA PERFECTION D'UN CHRÉTIEN, ET L'EXÉCUTION DES DESSEINS QUE DIEU A SUR LUI, COMMENCENT PAR LE DÉPOUILLEMENT DU VIEIL HOMME.

Soyons donc entièrement persuadés, qu'en quelque condition que nous soyons dans la religion chrétienne, nous ne saurions être que dans un état très-parfait, bien qu'il ne soit pas le plus parfait? Mais si nous voulons assurer notre salut et nous acquitter de nos devoirs, il faut nous résoudre à vivre conformément à ces devoirs, à répondre aux desseins de Dieu et à suivre les inspirations de sa grâce. Il faut tout renfermer dans un seul mot, c'est qu'il faut nous dépouiller de la corruption du vieil homme; c'est le mot le plus court et le plus profond peut-être qui soit dans l'Evangile, car c'est à tous qu'il s'adresse, c'est le glaive que Notre-Seigneur a apporté, qui tranche tout d'un seul coup[2]: c'est vous dire qu'il faut trancher ces passions mal réglées, réformer ces habitudes et ces manières mondaines, étouffer toutes les inclinations vicieuses, qui flattent et favorisent la nature[3]. Ne pensez pas qu'elles s'accordent mieux avec la grâce, qu'un vieux lambeau avec une étoffe toute neuve; cet assemblage ne vaut rien.

[1] Partemque ejus ponet cum hypocritis. *S. Matth.* XXIV.
Cum infidelibus. *S. Luc.* XII.
Nolite errare, neque fornicarii, neque idolis servientes, etc. Regnum Dei possidebunt. I *Cor.* VI, 9, 10.

[2] Non veni pacem mittere, sed gladium. *S. Matth.* X.

[3] Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum eum qui renovatur in agnitionem, secundum imaginem ejus qui creavit illum. *Coloss.* III.

Si vous êtes religieux, n'allez pas rechercher le monde par affection, après vous en être séparé par un abandon effectif. Si votre condition vous engage dans le siècle, tenez pour le moins votre cœur en liberté, pour détester les pernicieuses maximes du monde; ne croyez pas être dispensé de ce devoir plutôt que le religieux. Le chrétien qui vit dans le monde, comme celui qui est en religion font profession d'une même foi qui les oblige également, par la protestation qu'ils font à leur entrée dans l'Eglise par leur saint baptême, de renoncer aux pompes du monde [1]. Il n'y a entre ces deux sortes de personnes qu'une seule différence, c'est que l'un quitte le monde de fait par sa profession religieuse, tandis que l'autre le quitte d'affection; mais enfin, il faut toujours le quitter et renoncer à son parti, autrement, jamais vous n'arriverez au degré de grâce ni de gloire que Dieu vous a destiné [2].

Ne vous arrêtez pas à considérer ce que vous abandonnez, pensez plutôt à ce que l'on vous offre ; quel est le pauvre qui hésiterait à jeter au vent les vieux haillons dont il se couvre, pour être revêtu d'un riche habillement? Quelle proportion y a-t-il entre la vie sensuelle et la vie de la grâce? Il semble que vous ignorez la grandeur de Dieu et de l'amour qu'il vous porte, en voyant que vous avez si peur de vous jeter dans ses bras?... Vous n'allez à lui que d'un pas tremblant, qui semble témoigner de la défiance!... Oh! que vous le connaissez mal, après avoir déjà si longtemps vécu avec lui! Que si sa bonté ne vous touche pas, pensez sérieusement à ces paroles : Quiconque se perdra pour moi se retrouvera heureusement, et celui qui se recherchera se perdra en se recherchant lui-même [3]...

[1] Deprehenderis et detegeris, Christiane, quando aliud agis et aliud profiteris, fidelis in nomine aliud demonstrans, in opere non tenens promissionis tuæ fidem. Quid tibi cum pompis diaboli, quibus renuntiasti? D. Aug.

[2] Suadeo tibi emere a me aurum ignitum probatum, ut locuples fias, et vestimentis albis induaris, et non appareat confusio nuditatis tuæ, et collyrio inunge oculos tuos, ut videas. *Apoc.* III.

[3] Qui invenerit animam suam, perdet illam, et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. *S. Matth.* X.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Perfection exigée par la religion chrétienne.

A quelle perfection devons-nous croire que la religion chrétienne nous appelle, puisque c'est Jésus-Christ qui en est l'auteur? Nous persuadons-nous qu'il y ait seulement ordonné quelques prières, quelques dévotions, quelques aumônes, et puis qu'au reste chacun peut vivre à sa guise? Prenez garde de le penser; ce que veut cette perfection, c'est qu'on ne fasse jamais aucun mal, qu'on ne s'attache aucunement au monde, qu'on ne vive que pour Dieu et son salut, et qu'on fasse tout dans ce but, rien autrement. Voilà la règle de la religion chrétienne, quoi que dise le monde; voilà la règle de votre vie, quoi qu'en pensent vos passions. Ne le croyez-vous pas?... Que trouvez-vous à redire?...

DEUXIÈME POINT.

Les grâces nous sont données pour atteindre cette perfection.

La difficulté peut-être vous effraie, mais la grâce doit vous rassurer; il n'y a rien en tout cela que vous ne puissiez faire avec elle; pourquoi donc ne le feriez-vous pas?... Dites ce que vous voudrez, mais vous ne direz rien qui puisse vous excuser....

TROISIÈME POINT.

Le premier effet de ces grâces, c'est de nous dépouiller du vieil homme.

Tout ce qui vous arrête, c'est que la grâce ne s'accorde pas bien avec votre inclination, et qu'il faut renoncer à l'une ou à l'autre. Il est vrai, mais faut-il s'épouvanter pour cela? Ne vaut-il pas mieux céder à la grâce que de la perdre, pour jouir de je ne sais quel plaisir? Et ne savez-vous pas encore qu'on ne perd rien? Ne croyez-vous pas à la Vérité qui le dit, et à ceux qui l'expérimentent tous les jours, et qui le témoignent?... Qu'en sait le monde? Qu'en sait la nature?... A qui aimez-vous mieux croire, ou à Dieu ou à vos sens qui sont séduits? Faites-en l'expérience, privez-vous volontiers de quelque plaisir, et vous éprouverez cent fois plus de contentement que si vous en jouissiez. Quand il n'y aurait que le plaisir de ne point être l'esclave de ses plaisirs, c'est un plaisir qui est capable de nous faire mépriser tous les autres....

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE

(SI CE N'EST LA SEPTUAGÉSIME.)

SUR LES PARABOLES DU GRAIN DE SÉNEVÉ ET DU LEVAIN

Je parlerai par figures et par paraboles, et je déclarerai ce qui est caché aux hommes depuis le commencement du monde[1].

Le Sujet est tiré de l'Evangile du jour, qui comprend deux paraboles dont le sens mérite d'être approfondi.

La première est celle du grain de sénevé ; c'est la plus petite des semences, comparativement à la grandeur de la tige qu'elle produit. En effet, ce grain confié à la terre devient non-seulement plus grand que les autres légumes, mais il est comme un arbre où les oiseaux du ciel viennent se percher et se reposer[2].

L'autre parabole est celle du levain, dont une petite quantité mêlée à trois mesures de farine, suffit pour faire entrer toute la pâte en fermentation[3].

Le sens de ces paraboles est que, comme les petites choses ont souvent de grands et prodigieux effets, de même les vérités évangéliques qui nous conduisent au royaume céleste, et qui, par anticipation, en établissent les commencements et les fondements dès cette vie, sont petites en apparence, mais qu'étant bien considérées, elles produisent d'admirables effets.

La Fin est d'apprendre comment il faut considérer les vérités évangéliques pour en tirer du profit.

[1] Aperiam in parabolis os meum, nuntiabo abscondita a constitutione mundi. *S. Matth.* XIII, 35, et *Psal.* LXXVII.

[2] Simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod accipiens homo seminavit in agro suo, quod minimum quidem est omnibus seminibus ; cum autem creverit, majus est omnibus oleribus, et fit arbor, etc. *S. Matth.* ibidem, 31.

[3] Aliam parabolam locutus est eis. Simile est regnum cœlorum fermento, quod acceptum mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum. Ibidem, 33.

La Forme est en ces trois points :

1° Autorité de la Sagesse éternelle qui a révélé ces vérités.

2° Différence des personnes qui les ont approuvées, et de celles qui les ont rejetées.

3° Excellence de ces vérités, considérées en elles-mêmes.

PREMIER POINT.

AUTORITÉ DE LA SAGESSE ÉTERNELLE QUI A RÉVÉLÉ LES VÉRITÉS ÉVANGÉLIQUES.

Représentez-vous la personne sacrée de Jésus, prêchant les maximes de son Évangile en public ou bien en particulier; écoutez-les avec respect, étudiez-les avec soin, recevez-les avec amour, comme sorties de sa bouche et confirmées par sa vie divine. Bienheureux sont les pauvres d'esprit, bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent[1]; malheur aux riches qui vivent à leur aise. Quiconque veut marcher après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive[2]. Celui qui ne hait pas ses parents et lui-même, en sorte qu'il soit disposé à sacrifier toutes ces choses pour mon service, n'est pas digne d'être mon disciple[3].

Voilà des vérités qui n'ont pas un appareil attrayant; cette doctrine d'ailleurs n'a rien de pompeux, ni de grand, ni d'aimable; tant s'en faut, elle effarouche les sens, elle choque les passions, elle froisse même la raison humaine, tant par sa nouveauté, qui paraît étrange, que par ses difficultés, qui semblent insurmontables, et par le peu de vraisemblance qui fait qu'elle n'a point de prise sur nos esprits. Mais si vous considérez que c'est la science d'un Dieu, qui s'est fait homme pour l'enseigner, et pour lui donner autorité parmi les hommes, qui l'a confir-

[1] Beati pauperes, quia vestrum est regnum Dei.
Beati qui nunc fletis. Beati eritis cum vos oderint homines. Verumtamen væ vobis divitibus quia habetis consolationem vestram. *S. Luc.* VI.

[2] Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. Ibid. IX, 23.

[3] Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, etc., adhuc autem et animam suam, non potest esse meus discipulus. Ibid. XIV, 26.

mée par sa vie, recommandée par son exemple et établie par tant de miracles, se peut-il rien dire de plus puissant pour convaincre l'intelligence et pour soumettre notre volonté?... A qui croirez-vous, si vous ne croyez à celui qui est la vérité même[1]? Qui est-ce qui aura pouvoir sur votre cœur pour l'attirer à son imitation, sinon l'exemple de votre roi et de votre maître?... Arrêtez-vous un peu sur ce point, car on n'y pense pas assez, et surtout on n'y pense pas comme il faut!...

DEUXIÈME POINT.

DIFFÉRENCE DES PERSONNES QUI ONT APPROUVÉ LES MAXIMES DE L'ÉVANGILE ET DE CELLES QUI LES ONT REJETÉES.

Tant de saints, qui tiennent au ciel la place des anges déchus, ne sont arrivés au comble de la sainteté, et n'ont obtenu cette gloire, qu'en réglant leur vie sur ces maximes. Ces vérités leur ont servi de flambeau pour les conduire parmi les ténèbres du siècle, et jamais ils ne s'en sont écartés[2]. Au reste, c'étaient des hommes grandement sages, d'une justice éprouvée, consommés en science, les plus chéris du Dieu qui a publié cette doctrine, et comme tels, nous leur rendons des honneurs incomparables. Les rois et les princes du monde baisent leurs cendres par respect, les peuples courent en foule à leurs tombeaux pour en obtenir du secours[3]. Pourquoi? Comment ont-ils mérité cette gloire?... Pour avoir suivi les maximes de l'Évangile et y avoir conformé leurs mœurs. Quelle approbation plus authentique?

[1] Si Deus Pater vester esset, diligeretis utique me, ego enim ex Deo processi et veni. Quare loquelam meam non cognoscitis : quia non potestis audire sermonem meum. Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi? *S. Joan* VIII.

[2] Ecce beatificamus eos qui sustinuerunt. *Jac.* v.

[3] Hi sunt quos habuimus aliquandò in derisum et in similitudinem improperii nos insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore; ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est. Ergo erravimus a via veritatis, etc., quid nobis profuit superbia aut divitiarum jactantia, quid contulit nobis? Transierunt omnia tanquam umbra, etc. Talia dixerunt in inferno, hi qui peccaverunt, quoniam spes impii tanquam lanugo est : Justi autem in perpetuum vivent et apud Dominum est merces eorum. *Sap.* v.

Quel témoignage plus glorieux pour la recommandation de ces vérités, dont vous faites si peu de cas?...

Au contraire, qui sont ceux qui répudient et qui réprouvent ces maximes? Ce sont des gens du monde qui aiment mieux suivre les lois de leur chair que les lois de la raison, ou qui ont préféré la raison purement humaine à la raison divine et surnaturelle; ce sont des hommes superbes, avares, insatiables dans leurs désirs et esclaves de leurs plaisirs. C'est Satan qui est votre ennemi, c'est le monde qui est son partisan, c'est la nature corrompue qui est son esclave. Auquel croirez-vous de ces deux partis?... Y a-t-il à hésiter?... Mais délibérez tant qu'il vous plaira, pourvu qu'avant de vous résoudre, vous jetiez un regard vers le ciel et un autre en enfer, pour écouter ce qui se dit dans l'un et l'autre lieu. Les saints vous diront qu'ils sont bienheureux, parce qu'ils ont suivi la lumière de cette doctrine; les damnés confesseront qu'ils sont misérables parce qu'ils l'ont méprisée. Donnez-vous le temps d'écouter ce que vous diront Lazare et le mauvais riche[1], d'entendre ces différentes voix des humbles et des superbes, et puis faites ce que vous voudrez...

TROISIÈME POINT.

EXCELLENCE DES VÉRITÉS ÉVANGÉLIQUES, CONSIDÉRÉES EN ELLES-MÊMES.

Certes, voilà des témoignages pleins d'autorité; mais, quand l'exemple nous manquerait, ne serait-ce pas assez que la vérité fut du côté de ces maximes? N'est-il pas vrai qu'il ne faut point faire le mal? Faut-il chercher des autorités pour éclaircir une vérité si évidente?... N'est-il pas vrai qu'il ne faut pas perdre son âme, qu'il faut vivre en homme raisonnable et en vrai chrétien, puisque vous en faites profession?... N'est-il pas vrai que vous devez tendre à la fin pour laquelle vous êtes venu au monde?... Qui donc serait assez aveugle, assez insensé pour douter de ces vérités? Cependant on ne vous demande que d'y croire et de les mettre en pratique!... Si vous n'êtes pas appelé

[1] Crucior in hac flamma. Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala, nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris. *S. Luc.* XVI.

à quitter le monde, demeurez-y, cela vous est permis; mais vivez dans le monde comme un vrai chrétien, comme si vous n'y étiez point, comme un passant qui ne s'y arrête pas[1]. Détruisez ces affections désordonnées que la raison même condamne. Voilà ce que l'on demande de vous, si vous vivez encore au milieu du monde.

Dites la vérité, croyez-vous avoir moins d'honneur, de repos d'esprit, de vrai contentement de cœur, en suivant ces maximes qu'en ne les suivant pas? Pensez-vous que, retournant par amour dans le monde, que vous avez quitté par effet ou par affection, vous aurez plus de satisfaction au fond de votre âme, plus de consolation et de repos dans votre conscience, plus d'assurance à l'heure de votre mort?... Vous n'oseriez le penser, car vous reconnaissez évidemment le contraire[2]. Vous savez bien qu'il n'est rien de plus raisonnable que de suivre Jésus-Christ, que c'est vivre une vie excellente, relevée, divine, que de vivre selon ses lois; qu'on devient par ce moyen maître de ses appétits, qu'on s'élève au-dessus du monde, qu'on prend des pensées généreuses, dignes des enfants de Dieu. Que ne le faites-vous donc?... Qui vous retient[3]? Une pure imagination des difficultés que vous y appréhendez?... Mais où est la confiance que vous devez avoir en Dieu? où la puissance de sa grâce et la fidélité de sa conduite? Vous direz peut-être que vous avez des inclinations dont vous ne sauriez vous déprendre; mais ne savez-vous pas qu'une des principales vérités de l'Évangile, c'est que le ciel s'emporte par violence[4]? Montrez par votre conduite que vous avez cette croyance. Commencez par le retranchement de telle inclination qui vous domine, à pra-

[1] Hoc itaque dico, fratres, tempus breve est : reliquum est, ut et hi qui habent uxores, tanquam non habentes sint, et qui flent, tamquam non flentes, et qui gaudent, tanquam non gaudentes, et qui emunt, tamquam non possidentes et qui utuntur hoc mundo, tamquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi. Volo autem vos sine sollicitudine esse. 1 *Cor.* VII.

[2] Et nunc quid tibi vis in via Ægypti ut bibas aquam turbidam? et quid tibi cum via Assyriorum, ut bibas aquam fluminis. *Jer.* II.

[3] Et non vultis venire ad me, ut vitam habeatis. *S. Joan.* V.

Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. *S. Matth.* II.

quer ce que vous croyez; prenez-en la ferme résolution, et vous verrez que la vérité vous délivrera de tout ce que vous craignez si fort[1].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

C'est la Sagesse Eternelle qui a prononcé toutes les maximes évangéliques.

Les maximes évangéliques, quelque humbles qu'elles paraissent d'abord à l'esprit des hommes, ne peuvent pourtant être estimées que très-excellentes, par celui qui considère que c'est la Sagesse incarnée qui nous les a apprises. Regardez-les donc de ce côté, et vous les verrez toutes divines, et telles qu'il faut les voir pour les estimer comme elles le méritent. C'est un Dieu qui a dit cela; quel jugement puis-je opposer, sinon le jugement d'un homme? Et qu'est-ce qu'un homme opposé à son Dieu?....

DEUXIÈME POINT.

Ce sont tous les Saints qui les ont approuvées.

Les Saints ne sont saints et bienheureux, que pour avoir cru et observé ces vérités. Les damnés ne sont damnés que pour n'y avoir point conformé leur jugement et leur vie. De quel parti voulez-vous être?...

TROISIÈME POINT.

Elles ne contiennent rien en elles-mêmes qui ne soit très-raisonnable.

Quand vous ne penseriez simplement qu'aux vérités qui vous sont proposées, pourvu que ce fût à loisir et sans passion, ce serait assez pour vous déterminer à vous y soumettre. En effet, tout ce qu'elles vous enseignent est extrêmement raisonnable; elles ne demandent qu'à vous faire connaître le mal, et à vous le faire éviter, qu'à vous faire vivre conformément à votre état, et à la fin pour laquelle vous êtes au monde. Y a-t-il rien plus juste que cela? Et cependant vous y avez fort peu d'affection.... C'est que l'humeur vous emporte; mais c'est une de ces principales vérités : Qu'il faut dompter son humeur, que le ciel ne s'obtient que par violence.

[1] Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos. S. *Joan.* VIII.

SUJETS DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE

Les Mystères suivants, qui nous restent à méditer avant la Septuagésime, comprennent six titres de Notre-Seigneur, dignes de toute notre attention et qui seront le sujet des six méditations de la semaine.

Ces titres sont ceux de Souverain, de Maître, de Juge, de Médecin, de vrai Serviteur de Dieu, d'Epoux de nos âmes.

LUNDI.

DE L'ENTRÉE DE NOTRE-SEIGNEUR AU TEMPLE, D'OU IL CHASSA LES MARCHANDS, ET OU IL MONTRA SON TITRE DE SOUVERAIN.

Enlevez d'ici ces marchandises, et ne pensez pas faire de la maison de mon Père une maison de trafic et un marché public [1].

Le Sujet de la Méditation est pris de ce que Notre-Seigneur étant entré au Temple, et y ayant trouvé des marchands qui vendaient, et trafiquaient comme dans un marché, il fit une espèce de fouet de quelques

[1] Auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis. *S. Joan*, II, 16.

Ascendit Jesus Hierosolymam, et invenit in Templo vendentes boves, et oves et columbas, et nummularios sedentes. Et cum fecisset quasi flagellum de fudiculis. omnes ejecit de Templo, et dixit : auferte ista hinc et nolite facere domum Patris mei, domum negotiationis. Recordati vero sunt discipuli ejus quia scriptum est : Zelus domus tuæ comedit me. *S. Joan.* ibidem, 13 et seq.

cordelettes qu'il trouva, et chassa de ce saint lieu tous ces marchands qui le profanaient, avec un tel empire, que pas un n'osa lui résister: en quoi il fit assez paraître son titre de Souverain, et combien il était jaloux que nos âmes, qui sont ses temples, fussent dans l'état qu'il désire, et qu'il mérite; ou, qu'autrement, il n'aurait pas moins de zèle à châtier les profanations qu'il y verrait, que celles qu'il trouva dans le temple de Jérusalem.

La Fin sera donc, principalement, de reconnaître que nous sommes les temples de ce grand Dieu et de ce souverain, qui en est si jaloux, qu'il ne peut les voir souillés ni profanés, sans en témoigner un extrême déplaisir.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment Notre-Seigneur est notre Dieu et notre Souverain, et comment nos âmes sont ses temples.

2° Comment nous profanons ces saints temples.

3° Combien Notre-Seigneur se montre zélé pour châtier ces profanations.

PREMIER POINT.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR EST NOTRE DIEU, ET NOTRE SOUVERAIN, ET COMMENT NOS AMES SONT SES TEMPLES.

Faites un acte de foi sur la divinité de Notre-Seigneur; adorez-le profondément comme votre Dieu et votre Souverain[1]; considérez que le ciel et la terre ne peuvent comprendre ses grandeurs, que toutes les créatures lui portent du respect, et sur toutes, les Anges et tous les bienheureux citoyens du ciel où il demeure, et où il se fait voir dans sa grandeur. De là prenez sujet d'admirer comment cette Majesté souveraine daigne bien encore demeurer chez vous, comme dans son temple. Eh quoi! est-il vrai, disait Salomon[2], que Dieu veuille résider dans cette maison? Ces paroles nous conviennent mieux qu'au temple de Salomon, et l'on peut dire que nous sommes le temple de

[1] Utique Domine, ego credidi, quia tu es Christus, Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti. *S. Joan.* II.

[2] Ergone putandum est quod verè Deus habitet super terram? Si enim cœlum et cœli cœlorum capere non possunt, quanto magis domus hæc. III *Reg.* XIII.

Dieu plus dignement que les temples mêmes, pour trois raisons. Premièrement, les temples sont consacrés et dédiés pour les prières et les sacrifices qu'on présente à la divinité. Et ne savez-vous pas que le baptême, et l'application de tous les sacrements ne sont rien moins que la dédicace de votre âme, de votre corps et de tout ce que vous êtes pour le culte et le service de Jésus[1]. Oh quel honneur ! mais aussi quelle étroite obligation de conserver en nous la sainteté, qui est due à la maison de Dieu !...

Secondement, Dieu réside d'une manière particulière dans les temples, témoignant sa présence par les effets signalés des grâces qu'il y distribue abondamment, et par l'accueil propice de toutes nos prières. Et n'a-t-il pas aussi établi son trône dans nos âmes, où il est présent intimement, par la grâce sanctifiante, par l'opération de ses grâces actuelles, par cette providence particulière qu'il a sur nous, et tout cela d'une manière qui nous est toute propre, et qui ne se trouve point dans le reste des créatures. Quel respect pour la présence d'un Dieu !... En troisième lieu, les temples sont destinés à la distribution de la parole de Dieu, qui nous y déclare ses volontés, nous donne en même temps la grâce pour les exécuter; c'est au fond de votre cœur qu'il fait aussi retentir cette voix divine pour vous déclarer ses intentions, pour vous instruire, vous consoler, vous reprendre, vous exciter et vous encourager dans l'accomplissement de vos devoirs[2]. Oh quelle bonté de la part d'un Dieu si grand, à l'égard d'une si chétive créature !... Quelle irrévérence de la part des hommes, de se montrer si peu respectueux en présence d'une si sainte Majesté, et si peu attentifs à la parole d'un Dieu, qui cependant ne leur parle que de la plus grande affaire qu'ils aient en ce monde... Humiliez-vous à cette pensée, et tâchez devous montrer pénétré de respect, à peu près comme lorsqu'on élève la sainte hostie pendant le sacrifice de la messe...

[1] Qui unxit nos Deus,q ui et signavit nos. II *Cor.* II.
Nescitis quia Templum Dei estis, et spiritus Dei habitat in vobis. I *Cor.* III.

[2] Ipse Dominus noster Jesus Christus, et Deus, et Pater noster qui dilexit nos exhortetur corda vestra et confirmet in omni opere et sermone bono. II *Thess.* II.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT NOUS PROFANONS NOS AMES, QUI SONT LES TEMPLES DE DIEU.

Mais c'est encore s'oublier bien davantage que d'oser profaner ce temple, qui devrait être si saint[1]. Voyez comment les temples matériels sont profanés. Premièrement, par l'effusion violente du sang et par les meurtres; en second lieu, par un usage sacrilége de quelque particulier, qui en ferait sa maison et sa demeure ordinaire, où il établirait son ménage; finalement, par un commerce et un trafic qui convertiraient le temple en lieu de marché. Tout cela est indigne d'un lieu consacré au service de Dieu. Les temples spirituels sont souillés et profanés de la même manière : premièrement, par les péchés, non-seulement par les grands, mais même par les moindres, qui blessent et qui offensent Dieu; secondement, par les affections des créatures que nous y faisons loger; troisièmement, par les soins et les empressements des affaires temporelles que nous entretenons le long du jour, comme un commerce profane avec le monde. Ce n'est pas que vous ne puissiez prendre un soin modéré des affaires temporelles, mais il faut que ce soit selon Dieu, pour son service et par ses ordres; de même qu'il est permis de travailler dans les temples, pour le service des temples et de Dieu, et non pas pour des usages profanes. Otez donc au plus tôt cet empressement, ce soin déréglé, ce péché véniel du temple de votre cœur[2]; bannissez cette crainte, cette attente, cette vanité et cette affection trop mondaine; autrement elle entrera et renversera tout. Poursuivez cet examen... et priez Dieu de vous découvrir ce qui lui déplaît davantage dans votre cœur.

[1] Si quis Templum Dei violaverit, disperdet illum Deus. Templum enim Dei sanctum est, quod estis vos. II *Cor.* III.

[2] Auferte ista hinc. S. *Joan.* ubi suprà.

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR SE MONTRE ZÉLÉ A RÉPRIMER CES PROFANATIONS DE NOS AMES.

Le zèle que j'ai pour l'honneur de votre maison me dévore au dedans de moi-même[1]. Sans doute, Notre-Seigneur était extrêmement jaloux de la sainteté de cet auguste temple, comme il l'est aujourd'hui de celle des églises qui lui sont consacrées; mais il est, sans comparaison, bien plus jaloux encore de la sainteté de votre âme, temple vivant où il a établi sa demeure[2]. Saint lui-même par essence, il ne peut rien souffrir de souillé ni d'impur là où il veut habiter. En second lieu, sa bonté vous aime trop pour vous voir dans ce désordre. Enfin sa souveraineté veut être reconnue uniquement, sans rival, sans compagnon, sans idole, qui partage vos respects et vos adorations avec lui. L'amour du monde est une espèce d'adultère qui excite sa jalousie. Adultères, dit un de ses Apôtres[3], ne savez-vous pas que l'amitié du monde est ennemie de Dieu? O mon Sauveur, combien de fois n'ai-je pas provoqué votre zèle par les désordres et les infidélités de mon cœur?... Ah! que je mérite bien d'en être puni! Oh! qu'il est juste que tant de desseins contraires à la pureté de votre amour soient renversés, comme les tables profanes des marchands!... J'y consens, ô mon doux Jésus, et je ne demande pas que vous retiriez votre main de dessus moi; châtiez-moi, je vous en prie, mais d'un châtiment de père qui me ramène au devoir d'un bon fils[4]. Rien ne m'af-

[1] Zelus domus tuæ comedit me. *Psal.* LXVIII, 10.

[2] Quæ participatio justitiæ cum iniquitate? aut quæ societas lucis cum tenebris? Quæ autem conventio Christi ad Belial? quis autem consensus templo Dei cum idolis? Vos enim estis templum Dei vivi, sicut dicit Deus, quoniam inhabitabo in illis, et inambulabo inter eos, et ero illorum Deus et ipsi erunt mihi populus. Propter quod exite de medio eorum et separamini, dicit Dominus, et immundum ne tetigeritis, et ego recipiam vos. II *Cor.* VI.

[3] Adulteri nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei. *S. Jac.* IV.

[4] Corripe me Domine, verumtamen in judicio, et non in furore tuo, ne fortè ad nihilum redigas me. *Jer.* X.

flige davantage que de vous avoir attristé et mécontenté par mes offenses; punissez-moi pendant que je suis capable d'amendement; je ne le refuse pas, j'y veux contribuer moi-même; je veux tout le premier réformer ces mauvaises affections, ces inclinations déréglées. Que je sonde mon cœur avec votre grâce! que j'y porte le flambeau que vous me présentez! Qu'est-ce que je désire? qu'est-ce que je crains, en dehors de Dieu?... Poursuivez, jusqu'à ce qu'il ne demeure en vous rien qui ne soit selon l'ordre voulu de Dieu....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Nous sommes les temples de Dieu.

Jésus, notre souverain Seigneur, est dans notre cœur comme dans un temple qui lui est consacré, afin qu'il y produise les mêmes effets, et y répande les mêmes grâces qu'il répand dans nos églises, et encore plus particulièrement. Oh! que c'est pour nous un grand honneur.... Mais que cet honneur doit nous inspirer un grand respect pour sa présence.

DEUXIÈME POINT.

Nous profanons ces temples.

Ce temple spirituel se profane comme les temples matériels. Les affections déréglées du monde sont autant de commerces et de trafics défendus, qui se font dans ce lieu sacré. Otez-moi tout cela, me dit mon Jésus.... Mon Sauveur, je vous écoute, et je désire vous obéir; mais parlez-moi encore une fois, et dites-moi plus en particulier ce qu'il faut que j'enlève de mon cœur. Ecoutez bien, car il vous le dira....

TROISIÈME POINT.

Dieu se montre zélé contre ces profanations.

De quel zèle pensez-vous qu'il soit animé pour conserver la sainteté de nos âmes, où il fait sa demeure! Il en est plus jaloux qu'un mari de la pureté de son épouse; autant comme il est saint, autant comme il nous aime, et comme il aime son Père, qui fait sa demeure dans nos

cœurs avec lui, autant désire-t-il que nos cœurs ne se profanent point par quelque impureté. C'est ce qui le fait s'écrier et nous dire par la bouche de son Apôtre : *Adultères, ne savez-vous pas que l'amitié de ce monde m'offense*[1]? C'est ce qui lui fait prendre la verge et le fouet. O mon âme! souffre patiemment ce châtiment que tu ne mérites que trop; mais plutôt ôtons-lui tous les sujets de se fâcher contre nous, et de nous punir.

MARDI.

DE L'ENTRETIEN DE NOTRE-SEIGNEUR AVEC NICODÈME, DANS LEQUEL IL FAIT VOIR SON TITRE DE MAITRE.

Maître, je puis bien vous appeler de ce nom, car je crois que vous avez été envoyé de Dieu en cette qualité de Maître, pour enseigner les hommes[2].

Le Sujet est longuement raconté par l'Évangéliste saint Jean ; il rapporte en effet que Notre-Seigneur ayant fait quantité de miracles dans le temple, il y eut un Pharisien des plus distingués d'entre les Juifs, appelé Nicodème, qui en fut vivement frappé, et vint le voir pendant la nuit, soit pour prendre mieux son temps, soit pour ne point résister à la grâce qui le portait à cette entrevue, soit qu'il n'eût pas encore la hardiesse de l'aborder de jour, de peur d'être taxé de légèreté, si les autres le voyaient se faire instruire par un homme, qui commençait à peine à être connu. Quoi qu'il en soit, il voulut le voir et lui parler à son aise ; ce qu'il fit comme on le verra dans cette méditation.

La Fin est d'apprendre à rechercher notre Sauveur, et à le consulter comme maître, afin de profiter de ses instructions.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment Notre-Seigneur est notre véritable maître.

2° Nous devons nous approcher de lui, pour qu'il nous instruise.

3° Il faut profiter de ses leçons à l'exemple de Nicodème.

[1] *Jacob.* IV.

[2] Rabbi, scimus quia a Deo venisti Magister. *S. Joan.* III, 2.

[3] Erat homo ex Pharisæis, Nicodemus nomine, princeps Judæorum. Hic venit ad Jesum nocte, et dixit ei : Rabbi, etc. Ibid. 1 et seq.

PREMIER POINT.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR EST NOTRE VÉRITABLE MAITRE.

Avant d'entrer dans la considération de cette qualité de Maître, que nous devons reconnaître dans la personne de Notre-Seigneur, arrêtez-vous un peu à le considérer dans le temple, où il était entré pour commencer à prêcher sa doctrine, dans la ville capitale de la Judée. Voyez comme il parle en maître; voyez comme il se fait écouter; et enfin, voyez comme il ravit tellement les esprits d'admiration pour sa sagesse, qu'un des plus remarquables docteurs n'eut point de repos, qu'il ne se fût rendu disciple d'un si grand maître, et qu'il ne fût venu le visiter en particulier pour entrer en conférence avec lui. C'était beaucoup pour un homme de sa qualité; mais qui considérera la dignité du maître qu'il recherchait, et les trésors de science qu'il avait fait paraître dans le temple, aux yeux des premiers savants d'entre Juifs, ne s'étonnera pas tant de voir Nicodème gagné si puissamment, que de voir demeurer froids et indifférents les autres Pharisiens, que l'orgueil et la présomption empêchèrent de lui témoigner la même reconnaissance. Cependant on peut dire qu'ils étaient en quelque sorte excusables, parce que c'était la première fois qu'ils l'entendaient; la nouveauté de sa doctrine pouvait les arrêter; ils pouvaient craindre d'être blâmés comme des gens légers et trop crédules. Mais nous qui connaissons si pleinement les lumières et la science d'un si sage docteur, quelle excuse pouvons-nous apporter si nous négligeons sa doctrine [1]?

Il a une souveraine autorité sur nos esprits; la capacité ne lui manque pas, puisque tous les trésors de la sagesse de Dieu sont enfermés dans son âme; il aime passionnément ses disciples, il ne recherche que leur bien, il est adroit et industrieux

[1] Instructi in charitate, et in omnes divitias plenitudinis intellectus in agnitionem mysterii Dei Patris, et Christi Jesu, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. *Coloss.* II.

pour s'accommoder à notre portée, il a des lumières et des clartés infinies pour illuminer notre entendement, et nous faire comprendre tous ses enseignements; il supporte nos erreurs et la stupidité grossière de nos esprits avec une incroyable patience; il est toujours prêt, toujours présent, toujours disposé à nous instruire quand nous le voulons[1]. Voyez comme il instruit cet homme, comme il l'enflamme, comme il en fait un saint. N'est-ce pas là vraiment être un excellent maître?... Mais nous ne sommes pas semblables à ce bon disciple; nous n'écoutons que rarement notre maître, nous ne l'entendons qu'à demi, nous ne faisons qu'une partie de ce qu'il nous dit, nous ne voulons pas en savoir plus, de peur d'être obligés d'en faire davantage[2]. O mon Sauveur, ne suis-je point du nombre de ces mauvais disciples qui aiment mieux les ténèbres, que la clarté de votre doctrine[3]?... Je sais bien que c'est la matière du jugement que vous prononcerez sur le monde, et qu'il sera condamné pour avoir eu devant les yeux tant de lumières et de connaissances qui l'environnaient, et pour être demeuré au dedans de son cœur dans les ténèbres d'une ignorance affectée[4]. Moi aussi, je cherche quelquefois à m'excuser sur le peu de connaissance que j'ai du bien; mais j'ai bien sujet de craindre que mon ignorance ne me rende plus coupable, puisqu'elle est volontaire.

DEUXIÈME POINT.

NOUS DEVONS NOUS APPROCHER DE JÉSUS-CHRIST POUR QU'IL NOUS INSTRUISE.

Quelle grâce et quel bonheur pour Nicodème d'avoir été touché de Dieu si puissamment; il ne remet point son dessein au lendemain, il l'exécute promptement, il tromphe de toutes les

[1] Numquid et vos vultis discipuli ejus fieri? *S. Joan.* IX.

[2] Multi discipulorum ejus abierunt retrò, et jam non cum illo ambulabant. Ibid. VI.

[3] Hoc est autem judicium, quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras, quam lucem : erant enim eorum mala opera. Ibid. III, 19.

[4] Qui dixerunt Deo : Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus. *Job.* XXI.

difficultés qui se présentent, il va trouver Notre-Seigneur, il l'aborde, il lui parle, il lui ouvre son cœur. Oh ! quel entretien ! quels discours tiennent-ils ! quelles demandes adresse le disciple ! quelles réponses lui fait le Maître [1] !... C'est ce qu'on peut considérer quelque temps, puis nous dire à nous-même : Combien de fois avons-nous eu sujet d'aller trouver notre bon Maître, pour nous informer plus particulièrement des vérités qu'il nous découvre tous les jours [2], et que nous ne comprenons pas aussitôt que nous les apercevons ? Ne doutez-vous jamais de rien ? L'ignorance qui est si naturelle aux hommes, et que vous éprouvez en tant de rencontres, ne vous oblige-t-elle pas de recourir souvent à Jésus-Christ [3] ? Puis la faiblesse de vos forces, qui vous fait souvent succomber sous le faix, ne vous contraint-elle pas de convenir que vous ne pouvez rien de vous-même, et que vous n'êtes puissant qu'avec Jésus. Pourquoi donc ne vous adressez-vous pas à lui ?... Quand même vous auriez assez de forces pour venir à bout de vos entreprises, n'est-il pas vrai toujours que vous avez raison de craindre la malice de votre volonté et les artifices de la nature, qui se cherche partout et qui gâte tout, si ce bon Maître ne vous redresse et ne retouche vos ouvrages ? N'admirez-vous point la bonté de Jésus-Christ, qui, étant juge de toutes vos actions, de peur d'être obligé d'en tirer châtiment, se fait votre maître pour les corriger et les rendre plutôt dignes de récompense que de punition ? Oh ! que Dieu a aimé le monde, pour lui avoir donné un si excellent Maître [4] !... Et que le monde l'aime peu, puisqu'il ne prend pas seulement la peine de s'en servir ! Déplorez ce malheur.. .

[1] Et fluent ad eum omnes gentes, et ibunt populi multi, et dicent : Venite et ascendamus ad montem Domini et ad domum Dei Jacob, et docebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus domus Jacob. Venite et ambulemus in lumine Domini. *Isai.* II.

[2] Exquisivi Dominum, et audivit me, et ex omnibus tribulationibus meis eripuit me. *Psal.* XXXIII, 5.

[3] Accedite ad eum et illuminamini, et facies vestræ non confundentur. *Psal.* XXXIII.

[4] Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret. *S. Joan.* III, 16.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS, A L'EXEMPLE DE NICODÈME, PROFITER DES ENSEIGNEMENTS DE JÉSUS-GHRIST.

Considérez attentivement la leçon que Notre-Seigneur fait à Nicodème, et le profit que cet excellent disciple en retire. Pour le passé, il lui découvre les mystères cachés sous les figures de l'Ancien Testament. Pour le présent, il lui déclare la venue du Messie. Pour l'avenir, il lui enseigne ce qu'il doit faire pour assurer son salut et régler sa vie. Cette seule nuit passée avec Jésus le remplit de tant de lumières, qu'il sort de cette conférence plein d'admiration et d'un saint amour pour son bon maître. C'est lui qui le soutient en toute circonstance contre les desseins malicieux des Pharisiens[1]. C'est lui qui l'ensevelit après sa mort, qui le prêche après son Ascension, devenant en très-peu de temps un des plus zélés disciples de Jésus-Christ.

Mais vous, pensez un peu au profit que vous pouvez recueillir de vos méditations et de vos entretiens avec Notre-Seigneur, comme fit Nicodème. Pour le passé, il vous fera souvenir des grâces qu'il vous a faites, des occasions de faire le bien qu'il vous a présentées, et que vous avez laissé passer sans aucun fruit. Pour le présent, il vous fera bien connaître ce que vous devez faire, la fin que vous devez vous proposer, et la conduite que vous devez tenir dans les diverses occasions, et dans l'usage de toutes choses. Pour l'avenir, il vous recommandera la vigilance sur vous-même, et une sage prévoyance des dangers qu'il y a de tomber dans le mal, un grand courage contre les accidents qui peuvent vous survenir, une sainte disposition au bien qu'il vous inspirera[2]. Que pouvez-vous désirer de plus?... Allez donc hardiment le consulter, ne craignez point d'être importun, vous ne sauriez

[1] Dixit Nicodemus ad eos, ille qui venit ad eum nocte, qui unus erat ex ipsis : Numquid lex nostra judicat hominem, nisi prius audierit ab ipso et cognoverit quid faciet? *S. Joan.* VII, 50.

[2] Utinàm saperent et intelligerent, ac novissima providerent. *Deut.* XXXII.

Hæc forma studii spiritualis, ut sapienter disponamus præsentia nostra, præterita intelligenter dijudicemus, futura quoque sollicitè provideamus. S. Bern. *de SS. Pet. et Paul.* serm. II.

l'être; mais aussi ne regrettez point la peine et le temps que vous emploierez à cette sainte occupation. Que si quelque vaine frayeur voulait s'opposer au dessein de votre bien, regardez un peu ce serpent d'airain dont il parle à Nicodème; son nom et sa figure est odieuse, mais, au reste, il n'a rien de mauvais que l'apparence[1], car c'est un contrepoison et un souverain remède contre toutes les plaies de votre âme. Servez-vous de cette pensée, quand vous avez peine à vous approcher de lui, ou à exécuter ce que vous en apprenez; attachez-vous à la doctrine de ce souverain Maître, ne le perdez jamais de vue, et dès maintenant commencez à lui témoigner que vous voulez être son fidèle disciple[2]. Ecoutez ce qu'il vous dira sur ces trois circonstances de temps, que nous avons indiquées, et faites-en votre profit.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur est notre Maître.

Nicodème va trouver Notre-Seigneur comme son maître. Ne devons-nous pas aussi le reconnaître pour le nôtre? Nous l'avouons aisément pour tel, mais le mal est que nous sommes aussi mauvais disciples qu'il est bon maître. Il ne désire que nous montrer tous les jours à mieux faire; et nous sommes si mal appris que nous nous flattons dans nos imperfections, en disant que nous ne saurions mieux faire. Ne le dites plus, si vous ne voulez offenser ce bon Maître, qui, entre ses autres instructions, vous donne celle-ci : qu'il faut plutôt penser à reconnaître et corriger nos défauts, qu'à les justifier ou à les excuser.

DEUXIÈME POINT.

Il faut aller le voir plus souvent.

Si véritablement vous ne savez pas ce que vous devez faire, c'est que vous n'allez pas prendre ses leçons, que vous ne les écoutez pas, ou que

[1] Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis, ut omnis qui credit in ipsum, non pereat, sed habeat vitam æternam. *S. Joan.* III, 14.

(2) Jécouterai ce que dira en moi le Seigneur mon Dieu....
Heureuse l'âme qui écoute le Seigneur parlant en elle-même. III *Imit.* I et II.

vous ne les étudiez pas. Que ne connaissez-vous au moins votre incapacité et vos fautes ordinaires, pour apprendre à vous corriger de ce que vous ne faites qu'imparfaitement?... Aimez-vous mieux attendre qu'un jour il ne voie vos œuvres que pour les juger et pour les condamner, que les lui présenter maintenant, pour les perfectionner et pour les récompenser. Oh! quelle bonté de mon juge, de se faire mon maître avant que d'être mon juge, afin qu'en m'instruisant de ce qu'il doit juger, il ne trouve, dans mon âme, rien à condamner.

TROISIÈME POINT.

On peut profiter beaucoup dans ces visites et ces entretiens.

Nicodème profita parfaitement de cette conférence, tant pour le passé que pour le présent et pour l'avenir, faisant paraître qu'il était digne disciple d'un si bon Maître. Et vous, quel profit tirez-vous de vos méditations et des entretiens que vous avez avec Jésus? Vous n'avez que trop de moyens d'en profiter pour chacune de ces trois différences de temps, si vous voulez, mais si vous ne voulez pas, je ne sache pas de moyen qui puisse vous servir. O mon divin Maître! vous avez cet avantage sur tous les autres maîtres, que vous pouvez me donner de l'intelligence et de la volonté pour profiter de vos enseignements. Regarde, mon âme, il est prêt à te communiquer son esprit, son amour et sa bonne volonté, et toi, que veux-tu lui donner!...

MERCREDI.

DU TITRE DE JUGE QUE NOTRE-SEIGNEUR PREND EN JUSTIFIANT SES DISCIPLES, QUI CUEILLAIENT QUELQUES GRAINS DE BLÉ LE JOUR DU SABBAT, ET EN CONDAMNANT LES PHARISIENS QUI LES ACCUSAIENT.

Vous autres Pharisiens, qui vous mêlez d'accuser mes disciples de ce qu'ils font au jour du Sabbat, vous ne connaissez pas le véritable esprit de la loi; le Sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le Sabbat[1].

Le Sujet est sur ce récit de l'Evangile[2] : Les disciples de Notre-Seigneur, un jour de Sabbat, qui était chez les Juifs le jour de repos, suivaient un chemin bordé de blé mûr; pressés par la faim, ils cueillaient des épis, les égrenaient en les frottant dans leurs mains, et mangeaient le grain qu'ils en tiraient. Les Pharisiens ayant connu cette action, les accusaient de n'avoir pas assez de respect pour le repos du Sabbat; mais Jésus-Christ, connaissant le motif qui avait guidé ses disciples, les justifie par l'exemple de David, qui, dans une nécessité semblable, avait mangé les pains du sacrifice réservés aux seuls prêtres. Il apprend ainsi que ceux qui ne sont pas chargés de juger, doivent se défier de porter des jugements qui peuvent être téméraires, que dans certaines circonstances la loi cède devant la nécessité. La sévérité qu'il montre à l'égard des Pharisiens, l'autorité avec laquelle il prononce, nous apprennent qu'à lui seul appartient le titre et la qualité de Juge des cœurs et des intentions.

La fin est de reconnaître Notre-Seigneur comme le Juge souverain de

[1] Sabbatum propter hominem factum est, non homo propter Sabbatum. *S. Marc.* II, 27.

[2] Et factum est iterùm cum Dominus Sabbatis ambularet per sata, et discipuli ejus cœperunt progredi, et vellere spicas. Pharisæi autem dicebant ei : Ecce quid faciunt Sabbatis quod non licet. Et ait illis : Numquid legistis quid fecerit David, quando necessitatem habuit, et esuriit ipse, et qui cum eo erant, et quomodo introivit in domum Dei, sub Abiathar principe Sacerdotum, et panes propositionis manducavit, quos non licebat manducare nisi Sacerdotibus, et dedit eis qui cum eo erant. Et dicebat eis : Sabbatum propter hominem factum est, et non homo propter Sabbatum. Itaque Dominus est Filius hominis, etiam Sabbati. *S. Marc.* II, 23 et 28.

nos œuvres, à l'exclusion des hommes et de nous-mêmes, qui n'avons pas comme lui les lumières suffisantes et l'autorité pour bien juger.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur est le souverain Juge de nos actions.

2° Nous devons prendre garde à ne point juger les actions d'autrui.

3° Nous devons moins nous inquiéter du jugement des hommes que de celui de Notre-Seigneur.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR EST LE SOUVERAIN JUGE DE NOS ACTIONS.

Afin de mieux reconnaître comment Jésus est votre Juge souverain, examinez les qualités de juge qu'il possède dans un degré éminent[1]. La première, c'est l'autorité et la juridiction. C'est à lui, nous dit-il lui-même, à qui le Père a laissé cette charge. C'est lui qui a été établi juge de tous les hommes en dernier ressort; on ne saurait en appeler de son jugement[2]. La seconde, c'est la science du droit. Qui peut douter qu'il ne sache parfaitement tout le droit divin et toutes les lois de la justice, puisque c'est lui qui fait les lois, et que ces lois sont si justes qu'elles sont la justice même. La troisième qualité, c'est la connaissance du fait; il connaît par lui-même, il voit de ses yeux tout ce qui se passe sur la terre, il entend les moindres paroles, il lit les plus secrètes pensées. La quatrième, c'est la justice et l'équité qui président à tous ses jugements. Aussi est-il irréprochable; personne n'a jamais pu l'accuser d'injustice, et si ses jugements semblent sévères à quelques-uns, il saura bien un jour les justifier à la vue des anges et des hommes[3].

O Juge souverain, quel serait l'impie qui oserait vous contester cette qualité, que vous méritez à tant de titres[4]? Pour-

[1] Dominus judex noster, Dominus legifer noster, Dominus rex noster *Isai.* LIII. Ipse est qui constitutus est a Deo judex vivorum. *Act.* X.

[2] Pater omne judicium dedit Filio, ut omnes honorificent Filium, sicut honorificant Patrem. Amen, amen dico vobis, quia venit hora et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint vivent. S. *Joan.* V.

[3] Cognoscetur Dominus judicia, faciens in operibus manuum suarum comprehensus est peccator. *Psal.* IX.

[4] Sprevisti omnes discedentes a judiciis tuis, quia injusta cogitatio eorum. *Psal.* CXVIII.

quoi donc nos jugements sont-ils si contraires aux vôtres?... Vous publiez hautement que les riches sont malheureux, que la joie du monde, les aises et les commodités, les honneurs et les grandeurs du siècle sont presque toujours ici-bas le partage des réprouvés, et nous courons après comme si c'étaient des biens, qui dussent composer notre félicité éternelle. Vous nous assurez que les pauvres sont bienheureux, que les larmes et les afflictions sont les sources de notre béatitude, et nous les fuyons comme le plus grand mal. Est-ce là vous reconnaître pour juge sage, connaissant ce qui est bon?... Ah! plutôt n'est-ce pas là nous condamner nous-mêmes[1]?....

Mon âme, sais-tu bien que c'est lui qui est ton Juge? Sais-tu bien qu'il faut en passer par ses jugements pour une éternité, et qu'il te jugera selon les lois qu'il a publiées, et les arrêts qu'il a déjà prononcés?... Sais-tu bien que ces arrêts te condamnent, si tu ne réformes au plus tôt ta manière de voir?... Eh! quelle est donc ton erreur et ton aveuglement, si tu ne fais pas tous tes efforts, pour conformer tes pensées et tes actions aux jugements de Jésus?....

DEUXIÈME POINT.

NOUS DEVONS PRENDRE GARDE A NE POINT JUGER DES ACTIONS D'AUTRUI.

Vous voyez bien que les Pharisiens qui jugèrent les disciples, quelques prétextes qu'ils apportassent de respect pour le sabbat, avaient tort de blâmer les disciples, que la nécessité obligeait à cueillir quelques épis pour soulager leur faim. Aussi Notre-Seigneur montra bien qu'il en jugeait autrement. Mais voyez-vous bien aussi combien vous vous rendez criminel, quand vous vous faites ainsi le juge des actions d'autrui, et comment vous tombez vous-même dans la faute que vous condamnez dans les autres[2]?... Mon Dieu, que nous sommes iniques et déraison-

[1] Esto consentiens adversario tuo citò dum es in via cum eo : ne fortè tradat te adversarius judici. *S. Matth.* v.

[2] Tu quis es, qui judicas alienum servum ? Domino suo stat aut cadit. Tu autem quid judicas fratrem tuum? aut tu quare spernis fratrem tuum? Omnes

nables dans nos jugements! Nous condamnons les autres sans savoir ce que nous condamnons, sans savoir s'ils font mal; et nous sommes cependant assurés que c'est mal de juger ainsi témérairement leurs actions, et nous ne nous condamnons pas[1]! Qu'y a-t-il de plus clair que d'entendre notre Juge qui nous défend expressément de juger notre prochain, ajoutant que si nous le faisons, lui-même jugera nos jugements? Et après une telle menace nous ne craindrions pas?... Mon âme, considère que si tu crois que Jésus est ton Juge, à cause des qualités et des perfections de juge qui ne lui peuvent être contestées, tu dois aussi croire que tu ne peux aucunement juger les autres, car tu n'as aucune des qualités, ni des perfections qui sont requises pour être juge des actions d'autrui.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS BEAUCOUP MOINS NOUS INQUIÉTER DES JUGEMENTS DES HOMMES, QUE DE CEUX DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Il est vrai que les autres ne devraient pas plus condamner vos actions qu'il ne vous est permis de juger les leurs. Si toutefois il arrive qu'on en parle et qu'on vous accuse, ne vous en mettez pas beaucoup en peine, à l'exemple des Apôtres qui laissèrent parler les Juifs contre eux; Notre-Seigneur prit leur cause et leur défense en main, et ils furent mieux justifiés que s'ils eussent fait beaucoup de bruit pour se défendre[2]. Considérez qu'il vaut beaucoup mieux être jugé par les hommes que par Dieu; quand nous sommes jugés injustement, Dieu nous défend; mais quand nous nous défendons mal à propos, et que nous rendons injure pour injure, Dieu nous juge et nous condamne, et c'est ce jugement et cette condamnation qui sont à

enim stabimus ante tribunal Christi, scriptum est enim: Vivo ego, dicit Dominus, quoniam mihi flectetur omne genu. Itaque unusquisque nostrum pro se rationem reddet Deo.

Non ergo amplius invicem judicemus. *Rom.* XIV.

[1] Nolite judicare et non judicabimini, in quo enim judicio judicaveritis, judicabimini; et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis. *S. Matth.* VII, 1.

[2] Mihi pro minimo est, ut a vobis judicer aut ab humano die, sed neque meipsum judico. I *Cor.* IV.

craindre. Comme une plus grande crainte a coutume de débarrasser d'une plus petite, si vous craignez comme vous devez les jugements de Dieu, vous n'aurez plus de crainte pour ceux des hommes.

Et pour vous apprendre à bien comprendre et à redouter ces divins jugements, craignez, premièrement, à raison des péchés que vous avez commis par le passé[1]; il n'y a que lui seul qui en connaisse le nombre et la grandeur; lui seul sait si vous les avez effacés par une véritable pénitence, s'il ne vous reste point quelque châtiment à souffrir; si à cause de votre infidélité, la grâce ne vous sera pas retirée, comme cela est arrivé à plusieurs[2]. Ces considérations ne doivent point vous jeter dans l'inquiétude ou le manque de confiance, mais elles doivent vous inspirer une crainte salutaire, qui détruise les illusions et les complaisances flatteuses, que l'amour-propre pourrait vous inspirer.

En second lieu, craignez pour l'état présent de votre âme, car, quelque bien que vous pensiez faire, vous n'êtes point assuré de faire aucun bien méritoire; ni votre conscience ni les hommes ne sont sur ce point des juges compétents; ne vous y fiez pas. Saint Paul ne se rassure pas sur le témoignage de sa bonne conscience, beaucoup moins sur l'opinion des hommes[3]. Dieu seul est le véritable juge, et peut-être qu'il condamne du haut du ciel, ce que vous pensez avoir fait de mieux en toute votre vie[4]. Ne vous rassurez donc point sur vos bonnes œuvres, ce serait une pure présomption et une usurpation insolente de l'autorité que Dieu s'est réservée, de connaître du bien et du

[1] De propitiato peccato noli esse sine metu, neque adjicias peccatum super peccatum, et ne dicas, miseratio Domini magna est; multitudinis peccatorum meorum miserebitur. *Eccli.* v, 5 et seq.

[2] Sunt justi et sapientes, et opera eorum in manu Dei, et tamen nescit homo utrum amore aut odio dignus sit, sed omnia in futurum servantur incerta. *Eccles.* IX, 1.

[3] Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum; qui autem judicat me, Dominus est. I *Cor.* IV.

[4] Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui. *Psal.* CXVIII.

mal ; c'est un point de foi, que vous ne pouvez avoir la certitude d'être en actions de grâce, s'il ne vous la donne lui-même[1].

Enfin, pour dernier sujet de crainte, redoutez les jugements de Dieu pour l'avenir, car vous n'êtes pas assuré de persévérer dans le bien ni dans l'état de grâce, quand même vous y seriez à présent[2]. Il faut bien espérer de la bonté de Dieu, mais la confiance que nous donne sa miséricorde ne nous exempte pas de sa justice ; l'espérance et la crainte ne se quittent jamais. Notre espérance s'appuie sur Dieu, de qui nous dépendons, et cette dépendance nous porte nécessairement au respect et à la crainte[3]. Nous attendons de lui seul notre persévérance ; elle ne peut venir de nos mérites, c'est une pure faveur ; il peut la refuser sans être injuste, comme il la donne parce qu'il est plein de bonté. Tel qui avait bien commencé ne trouve qu'un précipice à la fin de sa course. D'où vient cela ?... Ce sont, comme le dit l'Apôtre[4], les secrets impénétrables des jugements de Dieu, qu'il faut craindre jusqu'au dernier soupir, afin de ne présumer jamais de sa sainteté, de ne jamais se reposer sur les louanges qu'on nous donne. Cette considération doit également nous servir pour ne point juger les autres, et ne désespérer de la conversion de personne, enfin, pour nous porter à demeurer toujours dans des sentiments d'humilité et de dépendance en présence de notre Juge, puisqu'il connaît si bien tous les secrets de notre cœur, et les replis les plus cachés de notre conscience... Affermissez-vous fortement dans ces bons sentiments, et voyez dans quelles circonstances ils pourront vous servir... C'est surtout au milieu des complaisances et des satisfactions de l'amour-propre, qui vous perdront si vous n'y prenez garde....

[1] Castigo corpus meum, et in servitudinem redigo, ne fortè cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar. II *Cor*, IX.

[2] Cujus vult miseretur, et quem vult indurat. An non habet potestatem figulus luti, ex eadem massa facere aliud quidem vas in honorem, aliud vero in contumeliam. *Rom.* IX.

[3] Si non in timore Domini tenueris te constanter, citò subvertetur domus tua. *Eccli.* XXVII.

[4] Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus. *Ad Rom.* XI, 33.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur est notre Juge.

Nous savons avec certitude que Notre-Seigneur est notre véritable Juge; il en a toutes les qualités. D'où vient donc que nous respectons si peu ses jugements, que nous en formons de si contraires aux siens?... Le temps viendra, qu'il réformera, qu'il cassera et qu'il condamnera ces jugements injustes; mais, comme il vaudrait beaucoup mieux le prévenir, et réformer dès à présent ces jugements selon ses lois et ses ordonnances!... D'un autre côté, puisque ce Juge doit un jour nous juger selon la vie que nous aurons menée, pourquoi osons-nous vivre dans un état où nous ne voudrions pas être jugés?...

DEUXIÈME POINT.

Nous ne devons point juger des autres.

Si les Pharisiens faisaient mal de juger les Apôtres, vous ne faites pas mieux, quand vous vous mêlez de juger les actions de votre prochain, dont vous n'êtes point chargé. Qui donc, en effet, vous a établi son juge?... Osez-vous bien usurper ainsi la charge et l'autorité de Jésus?... Il n'appartient qu'à lui de juger des hommes. Pour vous, vous savez bien que vous n'êtes qu'un criminel; et cependant vous voulez faire le juge. Que pouvez-vous attendre de cette insolente prétention, sinon que, selon la parole du Sauveur, vous serez jugé avec la même rigueur que vous aurez jugé les autres[1].

TROISIÈME POINT.

Nous ne devons pas non plus craindre leur jugement.

Mais si les autres se mêlent de vous juger, imitez les Apôtres; laissez-les dire, et appelez-en à votre Juge. C'est son jugement qu'il faut craindre, et non pas celui des hommes. O mon âme! que cette sainte crainte t'est nécessaire; les complaisances, les secrètes satisfactions que tu prends, dans ton cœur, du peu de bien que tu fais, causeront ta perte si tu n'y apportes remède par cette crainte salutaire. Eh quoi! es-tu assurée de la rémission de tes péchés passés?... Es-tu assurée de ta vertu présente?... Es-tu assurée de persévérer et de mourir dans l'état de grâce?... Les

[1] Nolite judicare, ut non judicemini. In quo enim judicio judicaveritis, judicabimini; et in qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis. *S. Matth.* VII, 1, 2.

plus grands saints étaient saisis de frayeur à la vue de cette incertitude, et toi, tu serais tranquille?... Quand il n'y aurait que cette présomption, tu n'as que trop sujet de craindre et de t'humilier....

JEUDI.

GUÉRISON DE PLUSIEURS MALADES OPÉRÉE PAR NOTRE-SEIGNEUR, IMAGE DE LA GUÉRISON DE NOS MALADIES SPIRITUELLES, QU'IL OPÈRE COMME MÉDECIN DE NOS AMES.

Il guérissait, en effet, beaucoup de malades, en sorte que tous ceux qui avaient quelque mal l'environnaient, et se précipitaient sur lui pour le toucher afin d'être guéris[1].

Rien de plus fréquemment rapporté dans l'Evangile que la guérison des malades opérée par notre divin Sauveur; mais le passage qui doit faire le Sujet de cette méditation nous montre tout particulièrement que sa bonté égalait sa puissance; pour guérir, il n'attend pas qu'il en soit prié; et, bien qu'il sache que ses ennemis l'épient pour l'accuser, il guérit le jour du Sabbat un homme qui avait la main desséchée. Avec une ineffable condescendance, il se présente à la foule; les pauvres malades l'environnent, se précipitent sur lui, cherchant à le toucher pour obtenir leur guérison, il les laisse s'approcher, il les guérit. N'est-ce pas là se montrer un médecin aussi charitable que puissant[2]?

La Fin sera de reconnaître Notre-Seigneur en qualité de Médecin, non-seulement des maladies du corps, mais encore plus particulièrement

[1] Multos enim sanabat, ita ut irruerent in eum, ut eum tangerent, quotquot habebant plagas. *S. Marci* III, 10.

[2] Et introivit iterùm in Synagogam, et erat ibi homo habens manum aridam et observabant eum, si Sabbatis curaret, ut accusarent illum, et ait homini habenti manum aridam : Surge in medium, extende manum tuam. Et extendit et restituta est manus illi. Jesus autem cum discipulis suis secessit ad mare, etc. *S. Marci*, ibidem, 1 et seq.

des indispositions des âmes, qui deviennent incurables, si on n'a promptement recours à lui.

La Forme est en ces trois points :

1° Nous devons honorer particulièrement Notre-Seigneur comme Médecin de nos âmes.

2° La confiance que nous avons en lui ne doit point nous porter à négliger notre mal, mais plutôt à redoubler de soins pour notre guérison.

3° La négligence qu'on apporte à guérir les maladies de son âme est pire que le mal, puisqu'elle le rend incurable.

PREMIER POINT.

NOUS DEVONS HONORER PARTICULIÈREMENT NOTRE-SEIGNEUR COMME LE MÉDECIN DE NOS AMES.

Portez honneur au médecin que Dieu a établi pour la nécessité[1], c'est le Saint-Esprit qui le commande ; recevez donc ce commandement et appliquez-le à la personne sacrée de Notre-Seigneur, qui a pris cette qualité parmi ses autres titres, disant qu'il n'y avait que les malades qui eussent besoin de médecin[2]. En effet, si vous y réfléchissez, il a toutes les perfections d'un bon médecin. Premièrement, il a la capacité requise, car il connaît parfaitement la nature et les remèdes de tous nos maux spirituels, il voit votre orgueil le plus secret et toutes vos imperfections, il en connaît les causes, les effets, les degrés et les circonstances... Oh ! si vous saviez ce qu'il voit dans le fond de votre cœur[3] !...

En second lieu, il a la volonté de vous guérir, il le désire ardemment, il attend, il patiente, il prie, il invite, il presse, il se fâche, il lui tarde de nous rendre la santé. N'est-il pas étrange que, dans un si ardent désir de nous faire du bien, il souffre tant de contradictions de notre part[4].

[1] Honora medicum ; propter necessitatem etenim illum creavit Altissimus. *Eccli.* XXXVIII, 1.

[2] Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus. *S. Matth.* IX, 12

[3] Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus. *Hebr.* IV.

[4] Numquid resina non est in Galaad, aut medicus non est ibi? quare igitur non est obducta cicatrix. *Jer.* VIII.

En troisième lieu, il a un pouvoir absolu sur toutes les maladies[1]; rien ne peut lui résister que nous-mêmes, car, pour exercer sa puissance, il réclame notre consentement, et il ne nous guérira jamais si nous ne voulons pas l'être[2]. Faites un peu l'essai de ce grand pouvoir; vous avez une main demi-morte et toute percluse, vos actions sont languissantes et imparfaites; n'avez-vous pas envie de guérir et d'obéir à la voix de ce charitable Médecin, qui vous dit comme à ce malade : Levez-vous, qu'on vous voie; étendez la main[3]. Pourquoi refusez-vous la faveur qu'il vous présente?... Vous ne doutez pas de sa volonté, vous êtes assuré de sa puissance; que s'ensuit-il de là, sinon que, si vous n'êtes point guéri, c'est que vous ne voulez pas l'être. Qui vit jamais un tel malade, auprès d'un tel médecin?... Ah! mon Seigneur, s'il en est ainsi, et que ma mauvaise volonté soit le seul empêchement qui s'oppose aux desseins que vous avez de me guérir, je vous prie, apportez d'abord le remède à ce mal, afin que je me dispose à la guérison de tous les autres.

DEUXIÈME POINT.

LA CONFIANCE QUE NOUS AVONS DANS CE MÉDECIN DIVIN NE DOIT POINT NOUS PORTER A NÉGLIGER NOTRE MAL, MAIS AU CONTRAIRE, ELLE DOIT NOUS PORTER A REDOUBLER DE SOINS POUR NOTRE GUÉRISON.

Le Saint-Esprit, qui recommande d'honorer le médecin, avertit le malade de ne pas abandonner le soin de son mal; il veut qu'il appelle le médecin, qu'il ait soin de se faire traiter, qu'il lui découvre sa maladie, et qu'il prenne les remèdes qu'il lui ordonnera[4]. On n'oublie pas ces enseigements dans les maladies du corps, et ce n'est pas faute de désir, ni de la part du

[1] Subest enim tibi, cum volueris, posse. *Sap.* XII.

[2] Vis sanus fieri? *S. Joan.* V.
Et non poterat ibi virtutem ullam facere, nisi paucos infirmos impositis manibus curavit; et mirabatur propter incredulitatem eorum. *S. Marci* VI, 5.

[3] Surge in medium, extende manum tuam. Ibid. III, 5.

[4] Fili in tua infirmitate ne despicias teipsum, sed ora Dominum, et ipse curabit te. Da locum medico, etenim illum Dominus creavit, et non discedat a te, quia opera ejus sunt necessaria. *Eccli.* XXXVIII.

médecin, ni de la part du malade, si on n'en guérit pas promptement : c'est le manque de puissance, qui est souvent au-dessous du mal, c'est aussi la nécessité, qui nous oblige à la mort, par la misère de notre condition ; mais il n'en est pas ainsi de nos infirmités spirituelles, qui ne sont des maladies, à proprement parler, que parce que nous les aimons, et que nous en fuyons la guérison.

Il y a bien, à la vérité, des faiblesses dans notre nature, et chacun de nous en particulier n'en éprouve que trop ; mais cette infirmité ne va pas à la mort[1], ni même jusques au mal, pour celui qui s'en défie, et qui ne succombe point volontairement, qui, au contraire, en fait un sujet de mérite et de récompense[2]. Tout le mal vient de ce qu'on se laisse emporter par l'inclination naturelle, qu'on y condescend, qu'on la flatte, qu'on n'en recherche pas les remèdes et qu'on n'en veut pas être guéri[3]. Nous abusons de la bonté de notre Médecin ; et parce que nous croyons que nous aurons toujours la santé quand nous le voudrons, nous prenons plaisir à rester longtemps dans notre mal ; nous nous persuadons même qu'il nous guérira aussitôt que nous lui aurons demandé la santé, quoique nous soyons résolus à ne point user des remèdes qu'il nous ordonnera[4].

Quel étrange aveuglement d'être si soigneux pour la santé du corps, et de mépriser à ce point celle de l'âme ?... Quelle ingratitude de faire si peu de cas de notre guérison, parce qu'elle nous est donnée si volontiers, et de vouloir être malade, sous prétexte que nous avons un Médecin charitable et tout-puissant !... Ah ! mon Dieu ! faut-il que je sois mauvais à moi-même, parce que vous m'êtes bon !... Faut-il que je me perdre, parce que je sais que vous pouvez, et que vous voulez me sauver !...

[1] Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant. *Rom.* VIII.

[2] Virtus in infirmitate perficitur. I *Cor.* XII.

[3] Cum sanare vellem Israel, revelata est iniquitas Ephraim, et malitia Samariæ. *Osee.* VII.

[4] An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum? S. *Matth.* XX.

TROISIÈME POINT.

LA NÉGLIGENCE QU'ON APPORTE A GUÉRIR SON MAL EST PIRE QUE LE MAL MÊME, PUISQU'ELLE LE REND INCURABLE.

Nous voyons mieux combien est honteuse et coupable cette négligence à guérir les maladies de notre âme, quand nous la comparons, comme nous venons de le faire, aux soins si tendres de notre charitable Médecin, et aussi à l'attention que nous apportons pour conserver, ou recouvrer la santé de nos corps. Mais si passant plus avant, vous considérez le péril qu'elle vous fait courir, vous en comprendrez mieux encore la malice, et la nécessité pour vous de remédier à un pareil désordre. Et de fait, cette négligence empire tellement votre mal qu'elle le rend incurable [1]. C'est là ce que nous appelons *paresse*, l'un des sept péchés capitaux, et qui, d'après l'étymologie du nom qu'on lui donne en latin[2], signifie négligence, manque de soin nécessaire pour ce qui regarde le bien et le mal de l'âme; vice qui, s'ajoutant aux autres maladies de l'âme, les redouble, et les envenime tellement qu'il les rend toutes mortelles [3].

Si vous êtes sujet à vos caprices, à la vanité, ou à l'ambition, vous êtes malade, vous avez besoin de remèdes, et votre Médecin vous les présente; mais si vous les négligez, ce mépris et cette négligence survenant comme un accès redoublé, empire votre mal, et vous met dans un état, où votre orgueil n'est plus considéré comme un simple péché d'orgueil, mais comme un péché contre le Saint-Esprit, dont Notre-Seigneur a dit, qu'il ne trouverait pardon ni en cette vie, ni en l'autre [4], comme

[1] Pigredo immittit soporem, et anima dissoluta esuriet : qui custodit mandatum, custodit animam suam : qui autem negligit viam suam, mortificabitur. *Prov.* XIX.

Qui abjicit disciplinam despicit animam suam. Ibid. XV.

[2] Acedia, de *a* privatif et *kèdos*, soin; mot à mot : *manque de soin*.

[3] Sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est, et vacua spes illorum, et labores sine fructu et inutiles opera eorum. *Sap.* III.

[4] Non remittetur ei neque in hoc sæculo, neque in futuro. S. *Matth.* XII, 32.

s'il eût voulu dire que c'était un mal incurable. En effet, la maladie devenant toujours plus opiniâtre, il lui faut plus de grâces pour la guérir, et elle en reçoit moins, tant à cause des mauvaises dispositions pour les recevoir, que par un châtiment de Dieu qui refuse de les lui donner, en punition de sa négligence et du mépris qu'elle en a fait[1]. Voilà comment l'âme devient une petite Babylone, de qui il est dit: nous avons essayé de guérir Babylone; mais nous n'avons rien gagné; il nous faut l'abandonner[2]. Voyez un peu où aboutit la paresse; voyez encore un peu si ce n'est pas là votre grand mal... Faites-vous votre possible pour vous délivrer de vos impatiences, de vos libertinages, de vos dissolutions et de tous vos défauts[3]?... Car si vous ne faites pas ce que vous pouvez et ce que vous devez, vous ne faites rien; et si vous ne faites rien pour votre guérison, qu'attendez-vous, sinon d'être toujours malade, et enfin d'être abandonné de Dieu?... Voudriez-vous mourir dans votre péché, et ne paraître après la mort, devant votre juge, qu'en état de criminel avec votre orgueil et avec vos passions?... Il faut donc les guérir, et s'il faut le faire absolument, quand sera-ce? qu'attendez-vous? dites franchement, parlez de cœur... N'est-il pas vrai que vous voulez, et que vous ne voulez pas[4]?... Hélas! c'est à cela qu'on connaît le paresseux, et si vous mourez dans cet état, vous mourrez malheureusement dans votre péché...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il faut honorer Notre-Seigneur en qualité de Médecin.

Notre-Seigneur est le vrai médecin de nos âmes; honorez-le en cette qualité, et sachez que le plus grand honneur que vous puissiez lui

[1] Propter frigus piger arare noluit, mendicabit ergo æstate, et non dabitur ei. *Prov.* XX.

[2] Curavimus Babylonem et non est sanata, derelinquamus eam. *Jer.* LI.

[3] Pigrum dejicit timor, animæ autem effœminatorum esurient. Qui mollis et dissolutus est in opere suo, frater est sua opera dissipantis. *Prov.* XVIII.

[4] Vult et non vult, piger. *Prov.* XIII.

rendre, c'est de vous reconnaître malade, c'est de reconnaître que vous avez besoin de lui, qu'il a la puissance et la bonne volonté pour vous guérir; et enfin, c'est de lui obéir dans votre maladie, pour recouvrer votre santé. Ne le voulez-vous pas? Ah! mon souverain Médecin, mon plus grand mal est d'oser vous contredire. Guérissez-moi, s'il vous plaît, avant tout, de cette mauvaise maladie, et je serai plus capable de recevoir la guérison des autres.

DEUXIÈME POINT.

Il ne faut point négliger son mal, sous prétexte que nous avons un bon Médecin.

Il faut surtout connaître son mal, et pour cela, il faut chercher à connaître sa passion prédominante, car c'est elle qui cause tout le mal. Mais quelle est cette mauvaise passion qui gâte le tempérament de votre âme.... La reconnaissez-vous pour une maladie?... Vous traitez-vous en malade? En communiquez-vous avec Notre-Seigneur, comme avec votre Médecin?... Avez-vous autant le désir de guérir, que l'aurait un malade?... Savez-vous bien que ce divin Médecin désire vivement vous guérir, et qu'il s'y emploie tous les jours avec autant d'ardeur que si, seul, vous étiez l'objet de ses soins?... Mais le grand soin qu'il prend de votre santé n'est-il point cause que vous la négligez? Hé quoi! faut-il que vous vous négligiez, parce qu'il a soin de vous? Faut-il que vous soyez mauvais, parce qu'il est bon? Faut-il que vous soyez toujours malade, parce que vous avez un si bon Médecin? ..

TROISIÈME POINT.

Cette négligence rend le mal incurable.

Cette négligence est plus dangereuse que le mal même qu'elle empire et qu'elle rend incurable; car elle s'opiniâtre contre les remèdes, et décourage le Médecin, qui se trouve à la fin contraint de l'abandonner, et de dire : Nous n'avons rien épargné pour la santé de Babylone, et elle n'est pas guérie, parce qu'elle n'a pas voulu l'être. Pauvre âme, elle ne pourra jamais se servir de ses remèdes, parce qu'elle ne pourra jamais se résoudre à les prendre tout à fait, en disant tantôt qu'elle veut, et tantôt qu'elle ne veut pas. Et si elle meurt dans cet état, elle mourra dans sa négligence, elle mourra dans sa maladie, elle mourra dans son péché... O mort! que tu es à craindre, mais que sert de la

craindre, si on n'y remédie, et quel meilleur remède que de commencer par chercher avec un grand soin à reconnaître sa passion dominante, afin de l'assujétir à la raison et à la grâce. Je le veux, mon Sauveur, et si je ne le veux pas encore assez efficacement, je vous prie de me donner une volonté meilleure et plus forte.

VENDREDI.

D'UNE CONSPIRATION DES PHARISIENS CONTRE NOTRE-SEIGNEUR, DANS LAQUELLE IL MONTRA TANT DE PATIENCE ET DE DOUCEUR QUE L'ÉVANGÉLISTE EN PREND OCCASION DE LUI APPLIQUER LES PAROLES D'ISAIE, QUI D'AVANCE L'AVAIT SALUÉ COMME *VRAI SERVITEUR DE DIEU.*

Voilà mon bon serviteur que j'ai choisi tout particulièrement, et dont les services me plaisent par dessus tous les autres [1].

Le Sujet. Il y avait déjà longtemps que les Pharisiens haïssaient Notre-Seigneur, dont ils ne pouvaient supporter ni les vertus ni les miracles ; mais ils le déclarent plus ouvertement cette fois, ils conspirent tous ensemble, cherchant les moyens de le perdre [2]. Il n'ignorait pas ce qu'ils tramaient contre lui, et ne manquait pas de pouvoir pour rompre tous leurs desseins ; mais aussi, comme il voyait que c'était la volonté de son Père qu'il cédât doucement, et qu'il s'éloignât de leur présence, il se retire à l'écart avec ses disciples. A ce sujet l'Évangéliste rapporte les paroles du Père éternel, dans Isaïe, lorsque, parlant de son Fils, il dit avec une extrême complaisance : Voilà mon

[1] Ecce puer meus quem elegi, dilectus mens in quo bene complacui. *S. Matth.* XII, 18.

Ecce servus meus suscipiam eum, electus meus complacuit sibi in illo anima mea. *Isai.* XLII, 1.

[2] Exeuntes enim Pharisæi, consilium faciebant adversus eum, quomodo perderent eum. Jesus autem sciens, recessit indè : secuti sunt eum multi, et curavit eos omnes, et præcepit eis ne manifestum eum facerent, ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam dicentem : Ecce puer meus, etc. *S. Matth.* Ibid. 14 et seq.

bon serviteur que j'ai choisi tout particulièrement. Et de fait, il le montre d'une manière frappante dans cette occasion, comme nous le verrons dans le cours de cette méditation.

La Fin est de comprendre en quel sens Notre-Seigneur est le vrai serviteur de son Père, et de le considérer comme le modèle de tous les bons serviteurs de Dieu,

La Forme est en ces trois points :

1° Comment Notre-Seigneur est le bon serviteur de Dieu son Père.

2° Comment, dans cette circonstance, il nous donne un exemple tout particulier de servir Dieu fidèlement.

3° Comment il nous communique le mérite de ses services, et comme nous devons aussi joindre nos services aux siens.

PREMIER POINT.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR EST LE BON SERVITEUR DE DIEU SON PÈRE.

On peut considérer trois choses dans la condition d'un serviteur. Sa qualité, ses services, et la sincérité de son cœur et de ses intentions. C'est ce qu'il faut considérer en Jésus-Christ, pour mieux connaître combien il est par excellence le serviteur de Dieu. Premièrement, sa qualité ; il est Dieu et homme tout ensemble, ce qui relève grandement le mérite de sa sujétion et de ses services. Car encore qu'il ne soit serviteur que selon son humanité, néanmoins, comme il est Dieu et homme, et qu'il s'est assujéti aux commandements et aux ordres de son Père, on peut dire qu'un Homme-Dieu était sujet et serviteur de Dieu, et que les actions qu'il faisait pour lui obéir, étaient les services d'un Homme-Dieu, rendus à Dieu comme les nôtres. Oh ! quel serviteur !... Mais aussi quel maître !... N'était-il pas convenable qu'un si grand maître eût un si digne serviteur. Tous les hommes ne sont que des esclaves qui ont été rachetés, et qui sont obligés de servir en reconnaissance d'un tel bienfait ; mais Jésus est né libre [1], il est le Fils bien-aimé qui ne fut jamais dans l'esclavage, qui n'a point été racheté ni vendu comme les autres ; et partant, s'il est soumis à Dieu son père, c'est avec

[1] Inter mortuos liber. *Psal.* LXXXVII.

une qualité si élevée, qu'il est par excellence le seul et l'unique serviteur de Dieu, le seul qui soit digne de lui.

Que si vous considérez la qualité et le nombre des services qu'il lui a rendus, il n'a pas non plus son égal, ni au ciel, ni sur la terre. Les anges ne souffrent pas à servir, ils n'ont que du plaisir; et lui, que n'a-t-il point souffert?... Les hommes souffrent bien, mais c'est si peu de chose en comparaison de ses travaux, que cela ne mérite pas d'être compté. Et puis, il n'y a point parmi les hommes de serviteur si fidèle qui ne cause à Dieu beaucoup de petits déplaisirs, ou, pour le moins, qui ne perde le temps à des actions fort inutiles à son service. Mais toute la vie de Jésus a été un service absolu et sans interruption[1]. La plus petite action, si l'on peut dire qu'il en ait fait de petites, vaut à elle seule mieux que celles de toutes les créatures, quelles que soient leur dignité et leur grandeur.

Mais, comme Dieu regarde plus le cœur que les œuvres, si vous considérez de quel esprit et avec quelle affection il servait le Père éternel, il est incomparable en ce point, aussi bien que dans les autres. En effet, il était aussi véritablement serviteur qu'il était vrai et légitime fils; sa naissance ne lui ôtait point la soumission qu'il devait à son Père, et cette sorte de servitude si honorable ne rabaissait point la grandeur de sa naissance : en sorte que s'il servait, il servait en aimant, comme il aimait en servant et en obéissant. Ce service qu'il rendait à Dieu n'était qu'amour, que respect, que zèle de l'honneur de son Père, et qu'une très-parfaite conformité d'esprit unie à toutes ses volontés[2]. Oh! que le cœur aimable de mon Sauveur était bien selon le cœur de Dieu!... Oh! avec quelle complaisance son Père lui adressait ces paroles : Voilà mon fidèle serviteur... Mon Dieu, puisque ses services vous sont maintenant aussi présents et aussi agréables qu'ils l'étaient durant sa vie mortelle, écoutez, s'il vous plaît, les prières qu'il vous adresse

[1] Ego te clarificavi super terram : opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam. S. *Joan.* XVII.

[2] Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. S. *Joan.* XIV.

pour moi; accordez-moi le pardon de mes offenses qu'il vous a demandé; accomplissez les desseins amoureux qu'il avait sur mon salut.... Arrêtez-vous sur cette affection.... Mais faites en sorte qu'elle vienne du fond du cœur, qu'elle passe au désir de correspondre aux grâces que vous demandez par le mérite de ses services.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR, DANS CETTE CIRCONSTANCE, NOUS DONNE UN EXEMPLE TOUT PARTICULIER DE SERVIR DIEU AVEC FIDÉLITÉ.

C'est une chose digne d'attention, que de tant de prophéties qui ont parlé si honorablement de Notre-Seigneur, l'Évangéliste ne rapporte presque que celle-ci, et il le fait dans une occasion où le service qu'il rendait à son Père ne semblait pas bien digne d'être remarqué; en effet, que fait-il dans cette rencontre, pour être si particulièrement qualifié de serviteur. On murmure contre lui, on trame sa mort, et cependant il dissimule cette conspiration, comme s'il l'ignorait, et se retire sans bruit. Là-dessus, l'historien sacré prend occasion de dire, que c'est justement pour accomplir la prophétie, qui était conçue en ces termes : *Voici mon serviteur que j'ai choisi tout particulièrement*, et le reste qu'il cite tout au long. Eh quoi! que fait-il? quel notable service peut-il y avoir dans tout ceci... Est-ce si grand chose de fuir, de ne dire mot, et de se retirer comme Jésus-Christ dans cette occasion?...

Faites-y une sérieuse réflexion, et vous verrez que c'est la forme et le modèle parfait des services que nous devons rendre à Dieu, pour mériter la qualité de bon serviteur? Il ne faut pas tant regarder ce que l'on fait, que celui pour lequel on le fait; quoi que ce soit, c'est assez que Dieu le commande ; faire, laisser, chose grande, ou chose petite, tout cela est indifférent; le point est que Dieu l'ordonne [1] : il faut faire simplement ce qu'il veut, et parce qu'il le veut, sans murmure, sans réplique et sans

[1] Omnia quæcumque præceperit Dominus noster rex, libenter exequemur servi tui. I *Reg.* xv.

contestation, comme faisait Notre-Seigneur. Il avait sujet sans doute de s'aigrir contre la malice des Juifs; mais, néanmoins, il ferme les yeux à tout cela, et ne regarde dans leur mauvais vouloir que la bonne volonté de son Père, qui voulait qu'il se retirât sans s'arrêter davantage, son heure n'étant pas encore venue, auprès de ses adversaires. On dirait à le voir si doux, si simple, si patient et si accommodant, qu'il n'oserait fouler aux pieds une paille de peur d'achever de la rompre[1]. C'est pour vous donner l'exemple d'une sainte douceur et d'une juste modération d'esprit, dans les occasions où il faut servir Dieu aux dépens de votre honneur, et entreprendre des actions qui n'ont point d'éclat ni de gloire devant les hommes. Oh! que ces services sont grands devant Dieu, qui paraissent moins grands devant les hommes...

Que faites-vous dans ces occasions?... Vous reculez si vous pouvez, ou vous n'agissez qu'à regret, en grondant, en murmurant, et par ce moyen vous perdez le fruit de vos services, qui ne peuvent être agréables à Dieu, quand ils sont faits à contre cœur. Que si vos impatiences n'empêchent pas que vous ne serviez votre maître, du moins elles font que vous le servez en mauvais serviteur, dit saint Augustin[2]; car qu'appelez-vous mauvais serviteur, si ce n'est celui qui contrarie son maître, qui offense ses compagnons de service, et qui ne tire aucun gain ni profit de ses services. Tel est celui qui murmure dans ce qu'il fait par obéissance, et qui n'obéit qu'à regret, et comme par contrainte : on peut dire qu'il fâche Dieu, qu'il scandalise son prochain, et qu'il se prive du mérite de ses services, et que, par conséquent, c'est un mauvais serviteur; il est serviteur

[1] Ponam spiritum meum super eum, et judicium gentibus nuntiabit. Non contendet neque clamabit, neque audiet aliquis in plateis vocem ejus; arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non exstinguet, donec ejiciat ad victoriam judicium. Et in nomine ejus gentes sperabunt. *S. Matth.* XII, 18 et seq.

[2] Simul es servus et liber, servus quia factus es liber, quia amaris a Deo et amas eum a quo factus es; noli servire cum murmure, non enim id agunt murmura tua, ut non servias, sed ut malus servus servias. D. Aug. in *Psal.* XCIX : *Servite Domino in lætitia.*

parce qu'il sert, mais il est mauvais serviteur par son murmure, qui rend son service désagréable, importun et inutile. Ce n'est pas connaître le maître qu'on sert que de servir Dieu en murmurant.

TROISIÈME POINT.

JÉSUS-CHRIST NOUS COMMUNIQUE LE MÉRITE DE SES SERVICES ET COMMENT NOUS DEVONS JOINDRE LES NÔTRES AUX SIENS.

Les services du Fils de Dieu ne sont pas seulement honorables pour Celui qui les reçoit et pour Celui qui les rend ; mais, de plus, ils sont utiles et avantageux pour nous. Dieu veut bien qu'après y avoir admiré sa gloire, nous y voyions aussi nos intérêts, et que nous les estimions comme des choses qui nous appartiennent [1]. Car, outre l'exemple que Jésus nous a laissé pour nous apprendre et nous exciter par ses actions à servir son Père, il a voulu nous appliquer le profit et le mérite de tous les services qu'il lui a rendus lui-même [2]. C'est un fonds qui vous appartient, c'est un trésor dont vous êtes maître; sa vie, sa mort, ses fatigues, ses travaux sont à vous si vous voulez, autant et plus que si vous-même les aviez supportés ; ce sont vos biens et vos richesses, vous pouvez vous en servir pour acquitter vos dettes ; c'est en votre nom que Jésus-Christ servait son Père, comme c'est en son nom que vous devez réciproquement le servir... C'est en votre personne qu'il disait : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé [3]. Et vous devez dire en son nom : Mon Père, je vous recommande mon esprit [4]. Ne doutez point que, lui offrant les mérites de son Fils, pour paiement de vos offenses, ou pour obtenir de nouvelles grâces, il ne les accepte volontiers, pourvu que vous embrassiez ce qui est de votre devoir, et que vous fassiez fidèlement le peu qu'il vous ordonne [5].

[1] In omnibus divites facti estis in illo. I *Cor.* I.

[2] Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis, *Isai.* IX

[3] Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me. *S. Matth.* XXVII.

[4] Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. *S. Luc.* XXIII.

[5] Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo, id est fructum labiorum confitentium nomini ejus. *Hebr.* II.

De vrai, c'est peu de chose, si vous le comparez aux services de Jésus-Christ; mais si vous joignez vos services aux siens, de petits ils deviendront grands. Cela vous est facile, il s'agit simplement de remplir les devoirs de votre condition en union avec Jésus, et de faire toutes vos actions avec l'intention de plaire à Dieu, comme notre divin Sauveur cherchait à lui plaire dans tout ce qu'il faisait. Cherchez à apporter en tout le même cœur, le même zèle et la même intention, qu'il aurait eu lui-même s'il avait fait ce que vous faites [1].

En effet, il agit encore maintenant avec vous, il vous aide de sa grâce et de son esprit, sans lequel vous demeureriez impuissant et incapable d'aucun bien. Or, puisque vous agissez avec lui, vous devez faire vos actions comme lui et avec la même intention. Il faut donc unir votre cœur au sien, et des deux n'en faire qu'un : de sorte que si l'on vous demandait ce que vous prétendez dans toutes vos actions particulières, vous puissiez répondre : Je veux tout ce que veux Notre-Seigneur ; je ne prétends ni honneur, ni intérêt, ni plaisir ; je n'ai point d'autres desseins que ceux qu'il a sur moi, quels qu'ils soient, les siens sont les miens, je ne veux point ce qu'il ne veut pas, et je veux ce qu'il veut [2]. Qu'il est beau de pouvoir ainsi répondre en toute vérité !... Et on le dit en vérité, quand les inclinations naturelles ne s'y opposent point; mais il est bien à craindre que le plaisir, la vanité, les intérêts qui reviennent si aisément dans votre esprit, se rendent maîtres de vos actions, et que vous ne soyez plus serviteur que de vous-même, ou au moins que vous ne serviez plus Dieu en compagnie avec Jésus-Christ. En effet, il ne saurait s'unir avec ceux qui travaillent par caprice, par humeur, par intérêt, ou par vanité. Réfléchissez-y sérieusement... Car quel mérite auront vos services, s'ils sont séparés des mérites de Jésus-Christ, qui leur donnent toute leur efficacité et toute leur valeur?...

[1] Manete in me, et ego in vobis. Qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum, quia sinè me nihil potestis facere. *S. Joan.* xv.

[2] Secundùm propositum voluntatis suæ, in laudem gloriæ gratiæ suæ. Ut simus in laudem gloriæ ejus. *Ephes.* vii

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur, vrai serviteur de Dieu.

Le titre de serviteur de Dieu son Père que l'Evangile donne à Notre-Seigneur mérite de fixer notre attention. Quelle personne que celui qui se soumettait ainsi ! Quels adorables services rendait ce serviteur ! Avec quelle fidélité et quel bon cœur il les rendait !...

Ce sont les trois choses qu'il faut considérer dans la condition d'un serviteur, et qui se retrouvent excellemment en Jésus-Christ. Et ce cœur avec lequel il servait son Père vit encore maintenant, ces services et ces affections sont aussi présentes au Père Éternel, que quand son Fils les lui rendait. Et puisque c'est pour moi qu'il les rendait, grand Dieu, donnez-moi donc ce que mérite un tel service...

DEUXIÈME POINT.

Exemple qu'il nous donne.

Toute la vie de Notre-Seigneur n'était qu'un continuel service qu'il rendait à son Père ; mais il est dit particulièrement qu'il est son serviteur dans une occasion où il ne dit mot, lorsqu'il pouvait beaucoup parler. Il cède, il obéit, il se retire, il s'en va, parce que tel était l'ordre qu'il avait reçu de son Père. Ainsi un bon serviteur ne regarde que ce qui lui est ordonné, et pense plutôt à agir qu'à parler. Etes-vous de ceux-là?... Ne murmurez-vous point parfois dans vos services?... Hé ! que pensez-vous faire en murmurant, si ce n'est mal faire tout ce que vous faites en servant, et détruire d'une main tout ce que vous bâtissez de l'autre.

TROISIÈME POINT.

Il faut unir nos services avec les siens.

Tout ce que faisait Notre-Seigneur à son Père, c'était pour nous, comme si nous l'eussions fait nous-mêmes ; et tout ce que vous faites doit être aussi tellement fait en union avec lui, que ce soit comme si c'était lui-même qui le fît. En effet, il est avec vous par sa grâce et par son esprit, pour vous aider dans toutes vos actions. Mais êtes-vous avec lui comme vous devriez y être?... L'humeur, la vanité, les intérêts, ne vous en séparent-ils point?... Ah ! quelle séparation ! et quel mérite peut

avoir votre action, si elle n'est pas unie aux mérites de Jésus-Christ !... Faut-il qu'un petit caprice qui régnera dans votre action vous enlève ainsi l'esprit de grâce, l'esprit de Jésus, et la prive de son plus grand mérite ?... Prenez-y gârde avec autant de soin, que vous devez avoir d'attention à acquérir du mérite dans toutes vos actions.

SAMEDI.

TÉMOIGNAGE PUBLIC QUE SAINT JEAN-BAPTISTE DONNE A NOTRE-SEIGNEUR EN DISANT QU'IL EST NOTRE ÉPOUX.

L'Époux est celui auquel appartient l'Épouse [1].

Le Sujet est sur le témoignage que saint Jean-Baptiste rendit à Notre-Seigneur. Les disciples du saint précurseur lui ayant appris que Jésus auquel il avait rendu témoignage baptisait, et que tout le monde allait à lui [2] ; il leur répondit que celui-là était véritablement l'Époux auquel appartenait l'Épouse ; que pour lui qui était l'ami de l'Époux, il ne pouvait que se réjouir de ces bonnes nouvelles, et que l'ordre de Dieu était que celui-ci grandît et que lui-même diminuât.

La Fin est de reconnaître Notre-Seigneur comme l'Epoux de nos âmes, afin de recevoir de lui les biens qu'il nous prépare, et de lui rendre les devoirs que méritent ses faveurs.

La Forme est en ces trois points :

1° De la qualité d'Epoux de nos âmes qui est propre à Jésus-Christ.

2° Des grâces qu'il nous accorde en cette qualité.

3° Reconnaissance et obligations de nos âmes, comme épouses de Jésus-Christ.

[1] Qui habet Sponsam, Sponsus est. *S. Joan.* III, 29.

[2] Et venerunt ad Joannem, et dixerunt ei : Rabbi, qui erat tecum trans Jordanem, cui tu testimonium perhibuisti, ecce hic baptizat, et omnes veniunt ad eum. Respondit Joannes et dixit : Non potest homo accipere quidquam nisi fuerit ei datum de cœlo. Ipsi vos testimonium perhibetis quoniam dixerim non sum ego Christus, sed quia missus sum ante illum. Qui habet Sponsam, Sponsus est : amicus autem Sponsi, qui stat et audit eum gaudio, gaudet propter vocem Sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum est, illum oportet crescere, me autem minui, etc. *S. Joan.* III, 26 et seq.

PREMIER POINT.

DE LA QUALITÉ D'ÉPOUX DE NOS AMES QUI EST PROPRE A JÉSUS-CHRIST.

L'amour, la communauté de biens et la direction, sont les qualités d'un parfait époux; elles se trouvent si parfaitement en Jésus-Christ, qu'il n'est pas besoin de longs discours pour reconnaître comme il est l'époux et l'ami singulier de nos âmes[1]. Il nous aime, qui en doute, mais c'est comme un époux, c'est, pour ainsi dire, avec passion; c'est avec jalousie, c'est avec une ardeur qui n'a point de pareille; c'est sur quoi nous ne réfléchissons pas assez. Secondement, comme époux, il nous donne tous ses trésors, mais avec quelle libéralité. O mon Dieu! quelles richesses?... Enfin, comme époux, il se charge du soin de notre conduite, il est prêt à travailler avec nous, à penser, à parler, à agir et à souffrir avec nous. Il est disposé à employer dans ce même but son Esprit et ses grâces, afin de rendre notre vie et nos actions semblables, en quelque sorte, aux actions qu'il a faites, à la vie qu'il a menée sur la terre. Quel Esprit! quelle vie! quelle direction!... Si je voulais du moins me laisser gouverner... Mais, hélas! je renverse tout; sitôt qu'il contrarie un peu mon humeur, elle se révolte, elle m'entraîne après elle avec violence, et n'est point contente si elle ne commande absolument, et si elle ne gouverne tout selon son caprice[2]... Mais quoi?... C'est à Jésus que vous arrachez l'empire de votre cœur pour le donner à votre passion... Qu'y faire?... C'est mon humeur. Mais réfléchissez bien à ce que vous dites, prenez garde à ce que vous faites, vous quittez la direction de Jésus pour suivre les caprices de votre humeur. Pouvez-vous y penser sans rougir? et pouvez-vous en rougir sans gémir de ce désordre[3]?...

[1] Sponsabo te mihi in sempiternum. Et sponsabo te mihi justitia et judicio et in misericordia et in miserationibus. Et sponsabo te mihi in fide : et scies quia ego Dominus. *Osee.* II.

[2] Mulieres viris suis subditæ sunt, sicut Domino : quoniam vir caput est mulieris, sicut Christus caput est Ecclesiæ : Ipse Salvator corporis ejus. *Ephes.* V.

[3] Sapientis oculi in capite ejus. *Eccles.* II, 14.

DEUXIÈME POINT.

GRACES QUE JÉSUS NOUS ACCORDE COMME ÉPOUX DE NOS AMES.

Tous les biens imaginables sont compris sous ces trois mots : Honneur, utilité, plaisir, et tout le bien honnête, utile, et désirable, est compris dans la qualité d'épouse de Jésus-Christ [1]. C'est être épouse du plus glorieux monarque du monde, c'est entrer dans une alliance étroite et intime avec le Dieu du ciel et de la terre, qui seul possède et communique le véritable honneur ; la gloire lui sert de trône, elle l'accompagne partout. Quel honneur pour l'âme devenue son épouse !... Peut-on concevoir une gloire pareille [2] !... Ne me parlez point de l'honneur d'une Esther, ou d'une Abigaïl [3] ; en comparaison d'une âme qui a Dieu pour époux, ce n'est que bassesse, la gloire de leur fortune, qui les a fait monter sur le trône des rois, dont elles ont possédé le cœur et l'amour. Assuérus et David comparés à Jésus que sont-ils ?... Des hommes, et qu'est-ce que l'homme comparé à Jésus.

Mais outre la gloire qui accompagne cette union céleste, que de trésors, que de richesses il apporte à ses bienheureuses épouses [4] ?... Comprenez, si vous le pouvez, ce que c'est que de posséder un Dieu pour l'éternité, d'être héritier légitime du paradis et de toutes les félicités du ciel... O biens périssables de la terre ! qu'avez-vous de semblable ; c'est à tort qu'on vous donne le nom de biens, sinon seulement parce que vous pouvez servir à l'acquisition de ce souverain bien. Mais, hélas ! ils y nuisent

[1] Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius, et lætatus sum in omnibus. *Sap.* VII.

[2] Quis ego sum, aut quæ est vita mea, ut fiam gener Regis. I *Reg.* XVIII, 18.

[3] David misit nos ad te, ut accipiat te sibi in uxorem. Quæ consurgens adoravit prona in terra et ait : Ecce famula tua sit in ancillam, ut lavet pedes servorum Domini mei. I *Reg.* XXV.

[4] Et erit fides in temporibus tuis : divitia salutis sapientia et scientia : timor Domini ipse est thesaurus ejus. *Isai.* XXXIII.

Ego Joannes vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cœlo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo. Et audivi vocem magnam de cœlo dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus et habitabit cum eis *Apoc.* XXI.

bien plus qu'ils n'y servent; au lieu de nous conduire à la possession de cet incomparable bien, ils diminuent l'estime que nous en devons avoir.

Que dirons-nous de la joie, ce bien si doux, qui est le fruit d'une jouissance assurée des deux premiers. Si Dieu est la source infinie des vrais plaisirs, s'il est essentiellement la joie et une joie infinie et sans bornes, quel contentement de le posséder, et d'être uni intimement avec lui [1]... Mon âme, qui nous empêche de nous plonger dans cet abîme de chastes plaisirs; puisqu'il est en notre pouvoir, et que cette source coule sans cesse dans le cœur qui n'y met point d'empêchement. C'est au ciel que les bienheureux sont en pleine possession de la joie, ou plutôt que la joie possède leur cœur avec une si heureuse nécessité, qu'elle n'en peut être bannie; mais nous n'en sommes pas entièrement exclus sur cette terre; si une fois nous nous étions dégagés de l'amour de toute créature pour attacher notre cœur à Dieu seul, le contentement qu'en éprouverait notre pauvre cœur arriverait à un degré qu'on ne saurait comprendre [2].

Quelle joie d'aimer et d'être aimé d'un Dieu?... Il n'y a point de joie pareille à l'amour quand il est réciproque : et il n'y a point d'amour plus doux que celui d'un époux et d'une épouse [3]. Dieu! quelle sera donc la joie d'une âme qui a Dieu pour époux, qui l'aime, et qui se voit aimée de lui d'un amour d'époux, mais de l'époux le plus aimable et le plus aimant qui puisse être... Cette joie est quelquefois si délicieuse, même dans cette vie, qu'on croirait être en paradis, et quelquefois si pénible qu'on croirait être dans un petit enfer; mais elle est toujours joie, et d'autant plus véritable qu'elle est plus détachée des

[1] Et erit mihi in nomen, et in laudem, et in exultationem cunctis gentibus terræ, quæ audierint omnia bona, quæ ego facturus sum eis, et pavebunt, et turbabuntur bonis, et in omni pace quam ego faciam eis. Vox gaudii, et vox lætitiæ : vox sponsi et vox sponsæ, vox dicentium : Confitemini in Domino exercituum, quoniam in æternum misericordia ejus. *Jer.* XXXIII.

[2] Exultabitis lætitia inenarrabilis et glorificata. 1 *Pet.* I.

[3] In tantum dilexit eam, ut dolorem qui ex morte matris ejus acciderat temperaret. *Isaac Rebec. Gen.* XXIV.

Servivit Jacob pro Rachel septem annis : et videbantur illi pauci dies præ amoris magnitudine. *Gen.* XXIX.

sens. Cette myrrhe que l'époux mélange aux contentements de l'épouse les rend plus purs et plus aimables, et l'amertume qu'elle donne se change en un bouquet parfumé, qu'elle met sur son cœur comme ses plus chères délices. C'est ce qui trompe ceux qui ne pénètrent pas ces secrets ; ils entendent parler de croix et de souffrances, et ne peuvent se persuader que des noms si fâcheux couvrent des biens si délectables ; mais ils se trompent, la souffrance est le fonds et la base des vrais plaisirs. Une âme fidèle trouverait son tourment dans des joies qui ne seraient point marquées de la croix. L'humanité de Jésus, la sainte Vierge et l'Eglise, sont ses trois épouses les plus aimées et les plus aimantes, aussi sont-elles les plus souffrantes... Mon âme, médite ces vérités, et apprends à trouver le vrai bonheur au milieu des souffrances et des épreuves...

TROISIÈME POINT.

RECONNAISSANCE ET OBLIGATION DE NOS AMES ENVERS CET ÉPOUX DIVIN.

Si nos âmes connaissent les biens qui leur reviennent d'être les épouses chéries de Jésus-Christ, il est très-juste qu'elles en soient reconnaissantes, et qu'elles lui rendent les devoirs qu'il requiert de leur fidélité. C'est, en premier lieu, de l'aimer uniquement, de n'aimer que lui, comme il n'y a que lui qui mérite d'être aimé de tout notre cœur et de toutes nos forces[1]. C'est ensuite de souhaiter avec passion et avec un zèle insatiable, qu'il soit connu et aimé de tout le monde, puisque, en effet, le monde n'est fait que pour l'aimer, et qu'il n'est venu parmi les hommes que pour se faire aimer. Enfin, c'est de ne rien refuser de pénible ou de méprisable pour le faire connaître et servir, et mettre son honneur et son plaisir dans le mépris et dans la peine qu'on souffrirait pour ce sujet. Voyez combien saint Jean se montre fidèle en ces trois points. Pour être obligé de n'aimer que lui, il se jette dans le désert. Pour témoigner son zèle, il va à la cour d'Hérode, et quitte la douceur de sa solitude. Et pour montrer qu'il ne refuse rien, il entre dans la prison où il laissa sa tête

[1] Fideles in dilectione acquiescent illi. *Sap.* III.

pour l'amour de l'époux. Que faites-vous qui réponde à cette fidélité?... Méditez bien ce point, examinez-vous sur vos infidélités, sur l'amour des créaturss que vous ne pouvez quitter, sur la froideur qui vous rend insensible aux injures que le monde fait à votre époux, et sur les fuites et aversions que vous avez des peines et des souffrances endurées pour son amour[1]. Est-ce là, dit-on au ciel en parlant de notre âme, est-ce là l'épouse de celui qui est mort sur une croix pour son amour, et pour l'épouser?... Que répondez-vous à ces reproches[2]?...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Jésus est notre époux.

Notre-Seigneur est notre Epoux, il veut que nous le reconnaissions pour tel par les trois marques qui sont plus particulières aux époux; savoir l'amour, la communication des biens, et le soin de la direction. Ne reconnaissez-vous pas ces qualités dans votre Epoux? Oui, mais la passion ne veut pas le respecter. O mon très-cher Epoux! commandez en votre maison, soyez-y le maître; et que tout vous y obéisse.

DEUXIÈME POINT.

Les biens qui nous en reviennent.

L'honneur, l'utilité et le plaisir, sont les biens souhaitables; et il n'y a point de plus grand honneur, rien de plus profitable, ni de joie pareille à ce que ressent une âme, qui peut dire en vérité à ce divin Epoux: Vous êtes à moi, et moi je suis à vous. Car que manque-t-il à une âme qui a son Dieu; et ne le possède-t-elle pas entièrement, quand elle se donne toute à lui. Pourquoi donc ne vous y donnez-vous pas, puisque vous ne désirez rien tant que l'honneur, que l'utilité et le plaisir?...

[1] Vulgò dicitur: Si dimiserit vir uxorem suam, etc. Tu autem fornicata es cum amatoribus multis, tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te. Ergo saltem amodò voca me: Pater meus, dux virginitatis meæ tu es, numquid irasceris in perpetuum. *Jer.* III, 1 et 4.

[2] O Jésus! époux bien-aimé de mon âme, amour très-pur.... Ah! quand me sera-t-il donné de m'occuper pleinement de vous, et de connaître combien vous êtes doux, ô Seigneur, mon Dieu. *Imitat.* liv. III, ch. XXI.

TROISIÈME POINT.

Les devoirs que nous sommes obligés de lui rendre.

La reconnaissance et la fidélité sont surtout les vertus recommandées à une épouse ; elles consistent à aimer uniquement son bien-aimé, à le faire honorer des autres, et à ne rien épargner pour atteindre ce but. C'est ainsi que fit saint Jean ; et c'est ainsi que vous agiriez, si vous saviez un peu mieux souffrir. Il n'y a que cela qui vous en empêche. Nous négligeons pour l'ordinaire de faire le bien, parce qu'il y a de la peine ou de la confusion. Mais, ô mon Dieu ! n'est-ce pas aussi un sujet de peine pour celui qui vous connaît, de voir que sous vos regards il fuit les peines et les mépris, plutôt que de les supporter pour votre amour... Que je regrette maintenant de les avoir évités ; et que je voudrais les avoir soufferts. Mon âme, c'est ainsi que mourra dans les regrets une âme qui aura mal vécu ; mais veux-tu n'avoir point de regret à l'heure de la mort? Que la peine ou la honte ne te fassent jamais abandonner le bien que tu dois faire.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR COMPARÉE A LA VIGNE, VIGNE DANS LAQUELLE IL NOUS FAUT TRAVAILLER PENDANT CE TEMPS, EN EN FAISANT LE SUJET DE NOS MÉDITATIONS.

Allez-vous-en travailler à ma vigne, et je vous donnerai un juste salaire[1].

Le Sujet de la Méditation sera pris dans l'Evangile de ce Dimanche, où est rapportée la parabole du père de famille, qui cherche, à toute heure du jour, des ouvriers pour les envoyer à sa vigne afin d'y travailler soigneusement.

La Fin est de reconnaître qu'il faut s'occuper sérieusement de méditer les mystères de la Passion de Notre-Seigneur, qui nous est figurée

[1] Ite et vos in vineam meam, et quod justum fuerit, dabo vobis. *S. Matth.* xx.

par cette vigne, et que c'est surtout pendant le temps dans lequel nous entrons, qu'il faut nous en occuper.

La Forme est en ces trois points :

1° Cette vigne dont il est parlé en l'Evangile est une figure de la Passion de Notre-Seigneur.

2° C'est par le moyen de la méditation qu'on travaille à cette vigne, le temps qu'on y emploie est toujours bien récompensé.

3° Ce temps, où l'Eglise prend ses habits de deuil et quitte ses chants de réjouissance, est le temps favorable pour commencer un si saint exercice.

PREMIER POINT.

CETTE VIGNE EST UNE IMAGE DE LA PASSION DE NOTRE SAUVEUR.

Outre que la vigne, où ce bon Père de famille, qui est Dieu, envoie ses vignerons, est une image de son Église, qu'il pourvoit de temps en temps de bons ouvriers; bien qu'elle nous représente encore l'état et la condition de chacun en particulier, dans lesquels il faut travailler selon l'esprit de sa vocation et les devoirs de son emploi, pour mériter que Dieu nous récompense, c'est encore une figure de la Passion de notre Sauveur, dont il faut nous occuper d'autant plus soigneusement dans nos considérations, que nous y trouvons véritablement plus de biens, d'avantages et de contentements, que la mère du jeune Tobie n'en trouvait dans la présence de ce fils, qu'elle ne pouvait quitter même de vue[1]. Les rapports et les convenances qui se rencontrent entre cette vigne et la Passion en sont une preuve plus que suffisante, si on veut se donner la peine de les bien examiner.

Premièrement, la vigne a bien peu d'apparence, ne montrant au dehors qu'un bois tortu, qui semble ne pouvoir servir à rien ; et néanmoins, il n'y a pas un arbre de si grand rapport, et dont les fruits soient plus utiles, et plus nécessaires à l'entretien de la vie. De même, qu'y a-t-il de plus bas et de plus mépri-

[1] Omnia simul in te uno habentes, te non debuimus dimittere a nobis. *Tob.* x.

sable qu'une croix et qu'un homme qu'on mène au supplice[1]? Mais qu'y a-t-il de plus estimable qu'une mort qui donne la vie à tout le monde, et qui nous ferme l'enfer pour nous ouvrir le paradis?...

Secondement, il faut bien suer et travailler après une vigne, en lui donnant toutes ses façons pour la faire porter. Et qui a plus souffert et travaillé que celui qui a dit en termes exprès à ses Apôtres, qu'il était une vigne et qu'ils en étaient les branches[2]?...

Enfin, si on ne peut tirer le vin du raisin qu'en le foulant aux pieds et en le mettant sous le pressoir, ne pouvons-nous pas dire avec raison, que c'est ce qu'a fait un Dieu souffrant, lorsqu'il a versé tout son sang sous le pressoir de sa croix? Ne devons-nous pas écouter et croire ce qui nous en est dit par un de ses prophètes, quand il lui parle ou qu'il lui fait ainsi parler par ses anges[3]? D'où vient que vos habits sont tout couverts de sang, et que vos vêtements sont aussi rouges que si vous aviez foulé la vendange dans le pressoir?...

Oui, Notre-Seigneur est cette grappe de raisin de la terre promise[4], qui est portée par deux hommes, ou plutôt par deux peuples, dont l'un ne la porte que derrière les épaules, en précédant l'autre; et l'autre la tient devant ses yeux en suivant le premier. Car si le peuple juif a eu cet avantage sur le peuple chrétien, de le devancer dans la connaissance et dans la croyance du Sauveur, il a eu aussi ce désavantage qu'il n'a pu le regarder qu'avec difficulté, parfois et comme de loin, en tournant la tête; au lieu que le chrétien peut le considérer sans difficulté, tout près et tout à loisir, l'ayant toujours devant les yeux[5]. Ces

[1] Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum, quia scriptum est : Maledictus omnis qui pendet in ligno. *Galat.* III.

[2] Ego sum vitis vera, et Pater meus agricola est. Ego sum vitis, vos palmites. S. *Joan.* XV.

[3] Quare rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari? Torcular calcavi solus, etc. *Isai* LXIII.

[4] *Num.* XIII.

[5] Habere illum semper non retrò in humeris, sed ante præ oculis, si enim ante oculos habueritis quem portatis, pro certo videntes angustias Domini, leviùs vestras portatis. D. Bern. Serm. XLIII *in Cant.*

anciens ne pouvaient ni méditer ses actions, ni profiter de ses exemples, comme nous pouvons nous en servir, puisqu'ils n'avaient pas ses actions et ses exemples devant leurs yeux. Nous les voyons dans toutes les circonstances comme des choses accomplies ; eux ne pouvaient les considérer que comme des choses qui devaient être? Cependant, que n'ont-ils point fait en considération de ce Dieu, qu'ils ne voyaient encore que dans des nuages et dans des ombres ? Saint Paul nous assure qu'un Moyse méprisa la couronne d'Egypte[1], tous les honneurs et tous les plaisirs qu'elle pouvait lui donner, pour vivre dans les mépris et dans les travaux, sur l'exemple et à l'imitation de Jésus, plus de mille ans avant que ce Dieu se fît homme. Et moi qui médite tous les jours ce qu'il a fait pour moi, j'aurais de la peine à en faire autant pour lui !... Mon Jésus, ne permettez plus que je travaille si mal à votre vigne, mais faites que pour commencer à m'y occuper comme il faut, je reconnaisse que jusqu'à cette heure, je n'y ai point travaillé comme j'aurais dû, et selon mon pouvoir. Hélas ! qu'il s'en faut bien que je vous imite, puisqu'au lieu de pouvoir vous dire véritablement comme vous le dites à mon âme : Ma chère vigne, qu'ai-je pu faire pour toi que je n'aie fait[2]?.... Je dois plutôt dire : Hélas ! qu'est-ce que j'ai fait pour vous de ce que je devais faire?... O mon Dieu ! appelez-moi aujourd'hui tout de nouveau à ce saint travail, faites-moi un de vos ouvriers ; dites-moi que j'aille dans votre vigne pour y travailler; enfin, poussez-moi afin que j'y aille, et excitez-moi afin que j'y travaille comme il faut.

DEUXIÈME POINT.

C'EST PAR LA MÉDITATION QU'ON TRAVAILLE DANS CETTE VIGNE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR ;

LE TEMPS QU'ON Y EMPLOIE EST TOUJOURS BIEN RÉCOMPENSÉ.

Allez donc, allez travailler à ma vigne. C'est par le moyen de la méditation qu'on travaille à cette vigne ; et pour nous rendre

[1] Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum, improperium Christi. *Hebr.* II.

[2] Quid est quod debui ultrà facere vineæ, et non feci ? *Isai.* V.

ce travail aussi fructueux qu'il peut être, il faut y exercer sa mémoire, se représentant vivement tous les mystères avec leurs circonstances. Puis après avoir demandé les lumières du ciel, y appliquer sérieusement son entendement, se proposant toujours une fin devant les yeux, à moins que Dieu ne nous prévienne par quelques mouvements intérieurs, pour nous porter à d'autres considérations. Mais surtout, il faut exciter notre volonté à prendre tous les moyens, qui nous conduisent à cette fin que nous nous serons proposée dans la méditation, et à fuir tout ce qui peut nous en détourner, examinant les mouvements des deux appétits, c'est-à-dire, la complaisance au bien sensible, et la déplaisance de son contraire, les obligeant sur l'heure à s'assujétir à la raison et à la vérité, qui paraissent dans le sujet et dans la fin de notre considération. Livrons-nous avec ardeur à ce noble travail ; soyons assurés que soit plus tôt, soit plus tard, il sera infailliblement récompensé.

C'est là le travail d'une heure, dont le salaire égale celui d'une journée tout entière : ce sont là les derniers venus de l'Evangile qui méritent autant que les premiers, en ce peu de temps qu'ils y ont employé. Une seule méditation sur ce sujet est plus agréable à Dieu que plusieurs autres, et plus avantageuse pour nous que beaucoup d'études ou de pénitences. C'est là toute notre sagesse et toute notre philosophie, disent les saints après les Apôtres [1] ; et c'est aussi ce qui les a fait saints. Il ne faut que s'y affectionner et s'y adonner comme ils l'ont fait, pour y recevoir les mêmes pensées et en éprouver les mêmes effets. Ne le voulez-vous pas ?... Qu'est-ce qui peut vous en empêcher ?.... Qu'est-ce qui peut vous y aider ?.... N'avez-vous pas sujet de craindre qu'on ne vous fasse ce reproche : Que faites-vous ici, paresseux que vous êtes, les bras croisés et sans rien faire [2] ? Allez, allez en ma vigne, vous y trouverez de la besogne, et je saurai bien vous récompenser de votre travail. Mais, mon

[1] Hæc meditari dixi sapientiam, in his justitiæ mihi perfectionem constitui. Hæc mea sublimior philosophia, scire Jesum, et hunc crucifixum. D. Bern. Serm. XLV *in Cant.*

[2] Quid hic statis tota die otiosi ? *S. Matth.* XX.

Seigneur, pourquoi appelez-vous travail la méditation qu'on fait de vos amoureuses souffrances? Hélas! c'est vous qui avez souffert toute la peine en les endurant; moi je ne dois avoir que du plaisir en considérant que vous avez souffert pour mon amour, quoique cette considération doive aussi me faire verser des larmes de douleur et de compassion. Ecoutez là-dessus la réponse de Jésus.... S'il vous dit qu'il y a quelque peine dans la méditation, parce qu'il faut travailler à se mortifier, prenez cependant une sainte résolution de ne point vous épargner dans un si juste travail.

TROISIÈME POINT.

CE TEMPS OU L'ÉGLISE CESSE SES CHANTS DE JOIE, EST UN TEMPS TRÈS-CONVENABLE POUR MÉDITER LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Quelle meilleure disposition y a-t-il que la méditation des souffrances de Jésus, pour entrer dans ce saint temps de pénitence, où l'Eglise quittant son *Alleluia*, c'est-à-dire son chant de joie, commence à prendre ses ornements de deuil, et nous invite à ressentir les douleurs de son époux? Il fallait donner les semaines qui viennent de s'écouler aux mystères de son enfance, à sa vie cachée et à sa sainte conversation, pour en tirer les connaissances nécessaires à la conduite et au bon règlement de la nôtre; mais n'en savez-vous pas assez à présent pour commencer à l'aimer, et à vous unir de plus près avec lui?.... Ne le voulez-vous pas? Ne désirez-vous pas prendre le moyen efficace qu'il vous offre de contracter cette union intime avec lui? Ce moyen est la considération des peines qu'il a souffertes; pour vous faire voir de quel amour il vous aime, et comment il veut être aimé de vous? Si vous attendez encore quelques jours, vous n'aurez pas le temps d'examiner ce saint Sacrifice en détail, dans chacune de ses circonstances, sans en rien laisser, de même qu'on ne devait rien laisser de l'Agneau pascal, qui devait être entièrement consommé[1].

[1] Nec remanebit quidquam ex eo usque manè. *Exod.* XII.

La croix est ce Tau, signe mystérieux, dit un prophète[1], que Notre-Seigneur imprime, pour les distinguer des autres, sur le front de ceux qui déplorent les débauches et les insolences qui se commettent pendant ce temps. Voyons, dit-il, que je reconnaisse la fidélité de mes serviteurs au milieu de ce libertinage du siècle : que je commence à faire le choix par les marques de ma croix, qu'ils porteront sur leurs visages, et par les sentiments qu'ils en auront au cœur[2]. Ne voulez-vous pas être marqué de ce signe?... Aimez-vous mieux suivre l'exemple de ceux qui se donnent la liberté de tout faire dans ces jours de débauche, et qui renouvellent les tourments et les souffrances de notre bon maître, par leurs vices et par leurs débordements, que de vous joindre à ceux qui prennent part aux justes douleurs d'un Dieu, qu'on crucifie encore par des infâmes dérèglements, et qui pleurent sur les péchés de tant de personnes, qui n'ont aucun regret des crimes qu'ils commettent? Quel parti eussiez-vous mieux aimé prendre au temps de la Passion, ou celui de Notre-Dame, de saint Jean, et de quelques autres qui pleuraient la mort de Notre Sauveur, ou celui des Juifs qui le persécutaient, ou bien de ces âmes lâches qui prenaient la fuite, le voyant aux prises avec ses ennemis? On le verra par la dévotion que vous aurez dans vos méditations, et par la conformité de votre vie avec celle de Jésus, que vous tâcherez d'en retirer. Prenez à ce sujet une bonne résolution; demandez-en la grâce à Dieu, et dites du fond de votre cœur : Allons avec lui à la mort, et comme lui, versons notre sang, s'il en est besoin[3]. Mais, mon Dieu, pourquoi penser maintenant à mourir, quand il est question de travailler à votre vigne, et de méditer votre sainte Passion? Mon fils, la pensée est fort à propos, car on doit travailler et méditer ma Passion, de telle sorte qu'on apprenne à mourir à soi-même pour ne vivre qu'en moi et avec moi.

[1] Signa Tau super frontes virorum gementium et dolentium super cunctis abominationibus quæ fiunt. *Ezech.* IX.

[2] Signemus servos Dei nostri in frontibus eorum. *Apoc.* VII.

[3] Eamus et nos, et moriamur cum eo. S. *Joan.* II.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La Passion de Notre-Seigneur est une vigne.

Si l'âme est une vigne où Notre-Seigneur travaille, Notre-Seigneur est, dans sa passion, une vigne où nous devons travailler. Qu'y a-t-il de moins estimable que le bois d'une vigne? Qu'y a-t-il de plus doux et de plus utile que le vin qui en provient? N'est-ce pas ainsi que Notre Sauveur s'est rendu méprisable en sa passion, et qu'il nous a mérité tant de biens dans son mépris? La vigne ne porte point de vin si on ne la cultive; et si on ne s'applique les biens qui sont dans la passion de Notre-Seigneur, on ne les reçoit point. Enfin il faut mettre la grappe sous le pressoir, si on veut avoir du vin. Ah! mon Jésus, il n'est que trop vrai que votre croix est un pressoir, qui vous a fait rendre tout votre sang; et c'est ce qui vous fait dire que vous n'avez rien pu faire que vous n'ayez fait pour mon âme, qui est votre vigne. Moi, qui suis une branche dont vous êtes le cep, je puis dire au contraire que je n'ai encore rien fait, ou du moins rien d'assez bien pour vous plaire.

DEUXIÈME POINT.

Méditer cette sainte Passion, c'est travailler à cette vigne.

La méditation sur la Passion de Notre-Seigneur est un travail et un exercice de la mémoire, de l'entendement et de la volonté. Comment y travaillez-vous? comment vous y exercez-vous?... Que cette méditation et ce point servent de préparation pour toutes les autres méditations. Ah! mon Jésus, si c'est un travail que de méditer votre passion, c'en a bien été un plus grand pour vous, que de me préparer cette belle matière. Faites, mon Sauveur, que je supporte volontiers mon petit travail en considération du vôtre qui est beaucoup plus grand, et que je travaille si bien en méditant, que j'apprenne à travailler encore mieux en agissant.

TROISIÈME POINT.

Ce temps est très-propre pour ces méditations.

Ne différons point davantage à prendre ce sujet de nos méditations, car c'est le temps propre, et c'est le moyen de s'armer contre la malice

des jours qui préparent une nouvelle passion à notre Sauveur. Il faut que nous soyons nécessairement, ou avec les Juifs qui le persécutent, ou avec ses disciples qui s'enfuient, ou avec la sainte Vierge et saint Jean qui le suivent jusques à la croix. Desquels voulez-vous être?...

AVIS POUR LES MÉDITATIONS SUIVANTES

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Jusqu'à Pâques, nous méditerons dans leur ordre historique les circonstances de la Passion; chaque semaine aura son dessein particulier, tiré des mystères ou des circonstances qui seront offerts à nos considérations.

Cette première semaine renferme tout ce qui est rapporté depuis l'assemblée que les Juifs tinrent contre Notre-Seigneur, jusqu'au Sermon qu'il fit après la Cène.

Le dessein particulier auquel doivent se rapporter toutes les méditations de la semaine, c'est de faire voir la bonté de Jésus opposée à la malice des Juifs, et combien ses pensées sont éloignées de celles de ses ennemis.

La fin de ce dessein ne doit tendre qu'à l'imitation d'une si héroïque vertu, et nous apprendre à profiter de tous les maux et de toutes les contrariétés qui pourront nous arriver.

LUNDI.

DU CONSEIL DES JUIFS CONTRE JÉSUS, ET DES DESSEINS DE JÉSUS POUR LES JUIFS ET POUR NOUS

Ils se sont assemblés et ont tenu conseil pour aviser aux moyens de s'assurer de la personne de Jésus, et de le faire mourir[1].

Le Sujet sera de considérer qu'en même temps que les Juifs et le traître Judas tiennent leur conseil, et cherchent les moyens de faire mourir Jésus, ce Dieu d'amour pense au contraire à leur donner la vie, et parle avec ses disciples de la mort qu'il va souffrir très-volontiers pour les sauver.

« Vous n'ignorez pas, dit-il à ses disciples, que la fête de Pâques se célébrera dans deux jours; mais savez-vous bien qu'en ce même temps le Fils de l'homme sera trahi et crucifié[2]? » En effet, lorsqu'il tenait ces discours, les princes des prêtres et les plus anciens du peuple s'étaient assemblés dans la salle du souverain Pontife, où ils tinrent conseil et prirent la résolution de s'en saisir, et de lui faire son procès comme à un criminel.

La Fin sera une généreuse résolution de faire de nécessité vertu, c'est-à-dire, de tourner le mal en bien, et de tirer profit de tout ce qui nous donne de la peine, et qui est contraire à nos goûts et à nos inclinations.

La Forme est en ces trois points :

1° Du malheureux conseil que tinrent les Juifs contre la personne adorable de Notre-Seigneur, et des entretiens qu'avait en même temps ce bon Sauveur avec ses Apôtres sur le même sujet.

2° Du pernicieux dessein que nous prenons souvent en nous-mêmes avec les ennemis de notre salut, de perdre ainsi Jésus et notre bonheur éternel.

[1] Consilium fecerunt, ut Jesum dolo tenerent, et occiderent. *S. Matth.* xxvi.

[2] Dixit Jesus discipulis suis : Scitis quia post biduum Pascha fiet, et Filius hominis tradetur, ut crucifigatur. Tunc congregati sunt principes Sacerdotum et Seniores populi in atrium principis Sacerdotum, qui dicebatur Caiphas, et consilium fecerunt, ut Jesum dolo tenerent et occiderent. *S. Matth.* xxvi.

3° Du soin que nous devons avoir à son exemple et avec sa grâce, de transformer les maux en biens, et d'en tirer autant de sujets de vertu et de mérite.

PREMIER POINT.

DU MALHEUREUX CONSEIL DES JUIFS CONTRE NOTRE-SEIGNEUR, ET DE CELUI QUE CE BON SAUVEUR TENAIT AVEC SES APÔTRES SUR LE MÊME SUJET.

Pourquoi donc les gens du monde s'assemblent-ils ainsi contre Dieu et son Fils Jésus-Christ[1]. Voyez-vous comme ils entrent au parquet, et comme ils y tiennent leur plus grand conseil, composé de soixante-et-douze conseillers, qui sont les personnes les plus considérables de toute la Synagogue? Pourquoi toute cette assemblée?... Pour conclure à la mort de Jésus. Qui leur fait prendre une si étrange résolution? Que leur a-t-il fait? Que prétendent-ils?... Pensez-y un peu en votre particulier. Les uns y sont poussés par orgueil, les autres par crainte, quelques-uns par un faux zèle, la plupart par envie, et entre autres le malheureux Judas par une détestable avarice. Que me voulez-vous donner, leur dit-il, et je vous le livrerai entre les mains[2]. Ah! malheureux traître, insensé, quel marché vas-tu faire! Tu étais le plus riche homme du monde, d'avoir et de posséder un Jésus, et tu veux t'en défaire; tu demandes ce qu'on voudra t'en donner, comme si tu étais son maître et son seigneur, et qu'il fût ton esclave, ou comme si c'était une chose de rien, et tu le donnes enfin pour le prix ordinaire des esclaves, pour trente deniers, qui ne t'enrichiront guères! Quel spectacle aux yeux de Dieu! on marchande son Fils comme on ferait d'un esclave ou d'une bête de somme! Pesez toutes les circonstances... Qui est-ce qui propose ce marché? c'est un de ses disciples... A qui veut-il le vendre? c'est à ses ennemis. Pour quelle fin? pour s'en défaire, pour le faire mourir. A quel prix?... à celui qui est taxé

[1] Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania?
Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus. *Psal.* II.

[2] Ut Jesum dolo tenerent et occiderent.
Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam? At illi constituerunt ei triginta argenteos. Et spopondit. *S. Matth.* XXVI. *S. Luc.* XXII.

pour les esclaves... Ah! que le Père céleste nous estime bien davantage, puisqu'il donne son Fils pour nous racheter; et que ce Fils bien-aimé nous estime bien plus, puisqu'il donne sa vie, et qu'il verse tout son sang en notre considération.

Que faisait-il cependant? que disait-il? à quoi pensait-il?... Il était dans une assemblée, il tenait conseil avec ses Apôtres [1], pour faire et souffrir par vertu, par obéissance et par amour, ce que ses ennemis pensaient lui faire endurer par nécessité et par contrainte. C'est ainsi que la figure de Joseph fut accomplie [2], et que le Père éternel se servit de leur malice, pour exécuter le dessein qu'il avait de nous sauver.

C'est ainsi également que ce divin Fils, toujours obéissant à son Père, s'est associé à ses vues miséricordieuses sur nous; soumettant sa volonté à la sienne, il nous laisse un témoignage incomparable de sa bonté [3], il songe à nous procurer le bien le plus précieux, au moment même où on lui prépare toutes sortes de maux!... C'est cette bonté qu'il nous faut admirer avant tout, afin de l'adorer et de l'aimer d'un amour inviolable. Je le ferai, mon Sauveur, j'admirerai et je louerai d'autant plus votre bonté, qu'elle m'apparaît plus éclatante, opposée à la noire malice des pécheurs et de vos ennemis [4]. Je déteste leur péché, et je ne puis supporter sans horreur les actions de ceux qui complotent ainsi votre mort; mais, pourtant, j'aime ce bien que vous-même savez en retirer, c'est-à-dire, la manifestation de votre admirable bonté. Oh! quelle bonté pour répondre à une telle malice!... Qui ne détesterait l'attentat des Juifs, la perfidie du traître?... Mais qui n'aimerait la bonté de Jésus, qui se sert de ces complots criminels pour nous faire tant de bien?... Mon âme, apprends par cet exemple à changer le mal en bien. O mon Jésus, c'est à vous de m'apprendre cet art; car pour moi, je ne puis de moi-même rien faire que du mal.

[1] Dixit discipulis suis, Filius hominis tradetur, ut crucifigatur. *S. Matth.* XXVI. 2.

[2] Vos cogitastis de me malum, sed Deus vertit illud in bonum. *Gen.* L.

[3] Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus. *Psal.* XXXIII.

[4] Quia benignus et misericors est, et præstabilis super malitia. *Joel* II.

DEUXIÈME POINT.

DU PERNICIEUX DESSEIN QUE NOUS AVONS NOUS-MÊMES AVEC LES ENNEMIS DE NOTRE SALUT DE PERDRE AINSI JÉSUS, ET DE SA PATIENCE A NOTRE ÉGARD.

Savez-vous bien que vous avez des ennemis qui ne cherchent qu'à vous perdre, et à faire mourir Jésus dans votre âme à peu près comme les Juifs et le traître Judas ! Comprenez bien cette vérité. Quand vous pensez à vous agrandir dans le monde, quand vous soupirez après des plaisirs sensuels, indignes de votre condition ; quand vous formez dans votre esprit mille projets de vanité, et que tous vos entretiens et vos pensées ne tendent qu'à flatter vos sens, vous tenez, sans y penser peut-être, une assemblée avec Satan, le monde, et la chair, où l'on s'occupe de perdre votre Jésus, de vous perdre vous-même, et de faire mourir votre âme en le crucifiant dans cette pauvre âme ; ils en viendront à bout si vous ne vous en donnez de garde [1]... Vous entretenez secrètement un traître au fond de votre cœur, un amour-propre, une mauvaise inclination, un naturel dissimulé qui se recherche partout. Vous souriez un peu trop aisément au monde, et toutes ses façons de faire semblent être trop de votre goût ; votre ennemi ne manquera pas dans l'occasion d'en profiter, et sans doute vous serez surpris quand vous y penserez le moins. Le marché sera bientôt fait, vous quitterez insensiblement vos exercices de dévotion [2], vous vous retirerez peu à peu de la présence de Dieu, et vous vous épancherez tout naturellement au dehors pour prendre vos petits plaisirs, pour chercher votre honneur et tous vos intérêts. Qu'est-ce que cela, sinon conspirer avec ses ennemis contre soi-même, et contre la vie que Jésus même entretient par sa sainte présence dans notre cœur [3] ? Ah !

[1] Quid cogitatis contra Dominum. *Nahum.* I.
In malum vobismetipsis. *Jer.* VII.
Sic enim et animam suam venalem habet. *Eccli.* X.

[2] Certissime avertent corda vestra. III *Reg.* II.

[3] Auctorem vitæ interfecistis. *Act.* III.

combien de fois cela vous est-il arrivé? Comptez, depuis que Jésus a commencé à vouloir converser avec vous, combien de fois vous l'avez abandonné pour l'honneur, pour le plaisir et pour les intérêts... Et que faisait-il cependant? Il ne pensait qu'à vous faire du bien, il ne parlait que de vous donner ses grâces, pour vous faire éviter la mauvaise occasion, avant qu'elle ne se présentât, ou pour vous en retirer, si vous vous y trouviez déjà engagé, en outre, pour vous en relever, si par malheur vous y étiez tombé. Voilà quelles sont ses pensées et ses desseins, au temps même que nous pensons à l'offenser[1]...

O aimable bonté de Jésus! je n'ai plus besoin de me représenter les Juifs dans leur maudite assemblée, pour vous connaître plus parfaitement par l'opposition de leur méchanceté! Il ne faut que considérer ma malice; il ne faut penser qu'à ce que je fais et à ce que je dis, pour reconnaître ce que vous faites et ce que vous êtes. Mais est-il possible que je me roidisse ainsi contre vous, que je conspire contre ma vie, et que je m'unisse si longtemps à de si pernicieux desseins? Est-il possible que je veuille vous perdre, ô mon Jésus, et que je consente à ma perte en vous perdant?... Sans doute, je ne le voudrais jamais, si j'y pensais... Aussi, mon âme, ton plus grand tort, c'est de n'y pas penser; ton amour-propre te trahit, quand il te cache le mal couvert par telle inclination coupable que tu conserves, ou par tel penchant déréglé que tu suis... Voilà sur quoi il faut veiller, c'est là ce qu'il faut bien comprendre : être trop attaché à la recherche de ses plaisirs et de ses honneurs, c'est conspirer contre Jésus. Ne le permettez plus, ô mon Sauveur; veuillez dissoudre cette assemblée, dissipez ces pensées et ces entretiens d'esprit, qui conjurent contre votre vie et contre celle de mon âme; faites plutôt, par votre sainte miséricorde, que je conspire, au contraire, avec vous, à combattre mes désirs, à souffrir pour votre honneur, et à m'abaisser

[1] Expandi manus meas tota die ad populum, qui graditur in via non bona post cogitationes suas. Populus qui ad iracundiam provocat me ante faciem meam semper. *Isai*, LXV.

jusqu'aux plus profonds abîmes pour croître dans votre amour.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS, A L'EXEMPLE DE NOTRE-SEIGNEUR ET AVEC SA GRACE, TRANSFORMER TOUS LES MAUX EN BIEN, ET EN TIRER AUTANT DE SUJETS DE VERTU ET DE MÉRITE.

De même que Notre-Seigneur ne consentait nullement aux péchés que commettaient les Juifs dans leur conjuration, puisqu'au contraire il désirait les empêcher, nous aussi, nous ne devons jamais consentir au moindre péché, qui peut se trouver dans ces entretiens d'esprit qui nous portent aux plaisirs et aux honneurs: tant s'en faut, nous devons, avec la grâce, nous y opposer de tout notre pouvoir. Mais comme Jésus-Christ consentait à endurer les peines qu'on lui préparait, pour en tirer la gloire de notre salut : de même, il y a des premiers mouvements de la nature, des inconstances d'une imagination volage, des faiblesses d'esprit, des surprises de volonté, des nécessités du corps, et beaucoup de petites misères, qu'il nous faut souffrir de bonne grâce et par vertu. Nos ennemis, à la vérité, se servent de ces infirmités comme de piéges pour nous surprendre [1]; mais Dieu les transforme en sujets de mérite! Il a dessein d'en tirer sa gloire et de nous perfectionner par ces petites disgrâces, si nous savons bien suivre ses intentions, et nous conformer à tout ce qui est de sa volonté. Apprenons donc de notre bon Jésus à tirer du bien de ce qui pourrait nous faire du mal ; disons avec lui : Les hommes tâchent de me perdre, et moi je ferai mon possible pour les sauver : ils attaquent ma réputation, moi je veux toujours parler d'eux en bonne part [2]. Le diable voudrait bien me faire perdre patience pour ce petit mal que j'endure, pour cette disgrâce et pour cette perte de biens ; moi je prendrai de là su-

[1] Custodi me a laqueo quem statuerunt mihi, et a scandalis operantium iniquitatem. Cadent in retiaculo ejus peccatores; singulariter sum ego, donec transeam. *Psal.* CXL.

[2] Non reddentes malum pro malo, nec maledictum pro maledicto, sed e contrario benedicentes. I *Petr.* III.

jet de bénir Dieu, et de mériter quelque chose pour le ciel. Je ressens quelque aversion contre cette personne, je chercherai à l'aimer davantage; celui-ci cherche à me causer de la peine, moi je veux lui faire plaisir. On s'efforce de m'entraîner dans de mauvaises compagnies, de m'exposer à des occasions dangereuses; je tâcherai, de mon côté, d'être plus sur mes gardes! Enfin, je veux que chaque circonstance qui pourrait me conduire au mal et m'éloigner de mon Dieu, soit pour moi, au contraire, un motif de pratiquer la vertu en résistant au mal, et de m'unir plus intimement à celui qui est mon unique bien[1].

Voilà ce que Notre-Seigneur a pratiqué dans sa Passion, voilà ce qu'il nous enseigne tous les jours, et ce que nous devons faire pour tirer profit de nos misères et de nos maux. En est-il ainsi de vous?... Pourquoi pas?... Qu'est-ce qui vous en empêche?... Puisqu'il faut souffrir bon gré mal gré, ne vaut-il pas mieux le faire par choix et avec mérite, que de souffrir seulement par contrainte, avec beaucoup de peine, et sans aucun fruit? Je le veux, ô mon Jésus; non, je ne me plaindrai plus des maux que je souffre, puisque vous m'apprenez à en tirer du bien, et que vous me montrez, par votre exemple, que toutes les occasions que je pourrais avoir de vous offenser et de me perdre, peuvent devenir pour moi autant de sujets de vous plaire, de me perfectionner et de me sauver[2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du Conseil des Juifs contre Notre-Seigneur.

Les Juifs s'assemblent, et Judas va les trouver pour marchander avec eux et leur vendre Jésus. Oh! quelle assemblée, quel marché, quelle vente

[1] Hæc omnia sanctis in bona, sic et impiis et peccatoribus in mala convertentur. *Eccli.* XXXIX.

[2] Non est dicere, hoc illo nequius est, omnia enim in tempore suo comprobabuntur. Et nunc in omni corde et ore collaudate et benedicite nomen Domini. *Ibid.*

et quel achat ! Jésus est vendu, et par un de ses Apôtres, et à ses ennemis, et pour trente deniers, et pour être mis à mort!... Et lui, cependant, ne faisait que penser et que parler de nous racheter et de nous sauver. O bonté de Jésus ! ô malice de mon âme, plus grande que la malice de celui qui vous a vendu, si, vous connaissant comme je vous connais maintenant, je ne vous aime pas davantage que je ne l'ai fait jusqu'à présent!...

DEUXIÈME POINT.

Des conspirations intérieures contre Jésus.

Connaissez-vous bien les desseins des ennemis de votre salut, qui s'assemblent tous les jours pour faire des conspirations contre Jésus qui vit en vous, et qu'ils veulent faire mourir ? C'est à quoi vous ne pensez pas, quand vous pensez aux dérèglements, aux vanités, aux plaisirs de la vie. Et cependant c'est ainsi qu'on marchande, qu'on vend et qu'on perd Jésus-Christ. Oh! combien de fois cela vous est-il arrivé!... Et pendant ce temps, ce bon Jésus ne pensait qu'à vous faire de nouvelles grâces, afin de vous obliger à l'aimer davantage. O mon âme ! tu n'as que faire d'aller à Jérusalem ou chez Caïphe, pour y méditer la Passion et les vertus de ton Jésus; tu n'as qu'à te regarder, tu verras en toi la malice d'un traître opposée à la bonté de ton Sauveur....

TROISIÈME POINT.

Du profit qu'on peut tirer de ces maux.

Haïssons le mal qui est à détester dans le péché, comme faisait Jésus, et souffrons les maux qui sont à souffrir dans les peines, comme a souffert Jésus. C'est ainsi que nous tirerons le bien du mal, et que nos peines seront plus supportables, étant plus méritoires. Mon âme, si tes ennemis se servent de tes misères et de tes passions pour te pousser au mal et pour te perdre, pourquoi ne t'en servirais-tu pas pour t'exciter au bien, et pour t'aider à te sauver?...

MARDI.

CÉRÉMONIES OBSERVÉES PAR NOTRE-SEIGNEUR EN MANGEANT L'AGNEAU PASCAL SELON LA LOI DES JUIFS.

Allez nous apprêter ce qui est nécessaire pour le banquet de la Pâque[1].

Le Sujet de la Méditation sera conforme au dessein de cette première semaine, qui est de faire voir comment Jésus se comporte autrement que ses ennemis ne le prétendent. Et pour le bien comprendre, souvenons-nous qu'un des plus grands reproches que les Juifs faisaient à Jésus, et l'unique prétexte dont ils couvraient leur mauvaise volonté, c'était de prétendre qu'il n'observait point leurs lois et leurs cérémonies. L'Evangile nous apprend même qu'ils lui faisaient un crime d'opérer des miracles le jour du Sabbat[2]. Notre-Seigneur repousse cette calomnie par la manière même dont il célèbre la Pâque. Aucune cérémonie n'est omise, et les plus scrupuleux eux-mêmes ne trouveraient rien à y reprendre[3]. Dès que furent venus les jours des Azymes, pendant lesquels devait avoir lieu la manducation de l'Agneau pascal, Jésus donna ordre à saint Pierre et à saint Jean de lui préparer tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie de cette grande fête, ce qui fut aussitôt exécuté.

La Fin est d'apprendre que c'est ainsi que nous devons parfaitement nous acquitter de notre devoir, quoi qu'en puissent dire les hommes, soit en se moquant de nous, si nous faisons bien, soit en nous blâmant, comme si nous venions à y manquer, si nous ne le remplissons pas selon leur idée et leur manière de voir.

La Forme est en ces trois points :

1° Préparation qu'apporte Notre-Seigneur à ce festin de l'Agneau pascal, qu'il fallait faire selon la loi.

[1] Euntes parate nobis Pascha ut manducemus. *S. Luc.* XXII.

[2] Propterea persequebantur Judæi Jesum, quia hæc faciebat in Sabbato. *S. Joan.* V.

[3] Venit dies Azymorum, in qua necesse erat occidi Pascha; et misit Petrum et Joannem dicens : Euntes parate nobis Pascha ut manducemus. At illi dixerunt : Ubi vis paremus? etc. *S. Luc.* XXII.

2° Comment il accomplit parfaitement cette loi en mangeant l'Agneau avec ses disciples et avec toutes les cérémonies qui étaient ordonnées.

3° Cet exemple doit nous porter à garder exactement tout ce que Dieu demande de nous selon notre état, malgré les répugnances et les contrariétés que nous pourrions y rencontrer de quelque part que ce soit.

PREMIER POINT.

PRÉPARATION QU'APPORTA NOTRE-SEIGNEUR A LA CÈNE LÉGALE.

Où vous plaît-il, Seigneur, que nous vous préparions tout ce qui est nécessaire pour le festin de l'Agneau, et pour la fête de Pâque[1]? Voilà une demande que nous devrions faire ordinairement à Dieu, et lorsque nous voulons embrasser quelque genre de vie, et dans chaque action particulière ; mais beaucoup plus encore dans nos exercices spirituels, vu qu'il semble qu'il faut être aussi soigneux de les bien faire, que de les faire avec simplicité. Comment vous plaît-il, mon Dieu, que je fasse cette méditation ? que j'assiste à cette messe? que je communie aujourd'hui? Mais pesez bien ces paroles de Notre-Seigneur[2] : Où est-ce que je prends mon repas?... Et imaginez-vous qu'il répond lui-même à sa demande : C'est dans un cœur pur et net[3]; c'est dans le tien si tu le veux, mon fils : aucun lieu ne me plaît autant qu'une âme qui ne peut souffrir de souillures, et qui ne sait ce que c'est que la corruption. C'est là que je fais le festin de la Pâque ; c'est là où je trouve de quoi manger, puisque je ne me nourris que de pureté; et c'est là aussi que, en récompense, je me donne à manger à celui qui me reçoit, le faisant vivre de ma vie, et changeant son cœur en mon cœur ; car celui qui me reçoit ne vit que pour ma gloire, comme il ne vit que par

[1] Ubi vis paremus tibi comedere Pascha? *S. Matth.* xxvi.
Quo vis eamus et paremus tibi? *S. Marci* xiv.

[2] Dicit tibi Magister, ubi est diversorium, ubi refectio mea, ubi Pascha cum discipulis manducem ? *S. Luc.* xxii. *S. Marci* xiv.

[3] Je cherche un cœur pur, et j'en fais le lieu de mon repos. *Préparez-moi une grande salle meublée, et je ferai chez vous la Pâque avec mes disciples.* Si vous voulez que je vienne à vous et que j'y demeure.... nettoyez la maison de votre cœur. *Imitat.* liv. IV, ch. xii.

ma grâce [1]. O pureté de cœur, que tu es désirable !... Quel heureux échange tu nous fais faire des créatures contre le Créateur, dont tu nous remplis tellement, que nous ne sommes plus qu'un avec lui !...

Il désigne cependant un logis, et ordonne à deux de ses Apôtres, Pierre et Jean, qu'ils aient à préparer ce qui est nécessaire pour le festin pascal [2]. Voyez comme ils y vont aussitôt, regardez comme ils sont exacts et soigneux à n'omettre pas la moindre petite chose qui soit de leur devoir [3]. Retournez, et considérez les autres Apôtres, comme ils s'arrêtent et comme ils viennent avec Notre-Seigneur, sans vouloir entreprendre sur l'office des autres. Est-ce ainsi que vous vous comportez au service et dans la compagnie de Notre-Seigneur ? Attendez-vous ses ordres dans tout ce que vous devez faire ? N'entreprenez-vous point plus qu'il ne vous ordonne ? Et dans tout ce qui vous est commandé, le faîtes-vous aussi exactement que s'il devait venir lui-même en propre personne pour en juger, pour vous en récompenser ou punir ?.... N'est-il pas vrai qu'il voit les plus secrètes pensées de votre cœur, et qu'il est présent à toutes vos actions ?... Pourquoi donc ne les faites-vous pas comme en sa présence ?... Pourquoi ne dites-vous pas souvent en vous-même ? Cela est-il digne de la présence de mon Dieu ? l'agréera-t-il ? Ne pourrais-je le faire avec plus de perfection ? ne saurais-je demander des grâces à cette intention ?... Ah ! que j'ai sujet de craindre que je ne cherche plutôt dans mes actions à plaire aux hommes, qu'à me montrer agréable à ses yeux !... Et qu'y a-t-il cependant de plus respectable que sa sainte présence, et de plus redoutable que sa justice et que ses jugements ? Mon âme, ou tu fais tes actions pour plaire à ton Dieu, ou pour plaire aux hommes, ou à toi-même. Si tu n'y cherches que ta vanité ou ta complaisance, cela doit te faire rougir. Mais si tu prétends faire

[1] Intrabo ad illum, et cœnabo cum ipso, et ipse mecum. *Apoc.* III.

[2] Ecce introeuntibus vobis in civitatem occurret vobis homo quidam, etc. *S. Luc.* XXII.

[3] Et fecerunt discipuli sicut constituit illis Jesus, et paraverunt Pascha. *S Matt.* XXVI.

quelque chose qui soit agréable à ton Dieu, prends bien garde que ta négligence et ta lâcheté ne méritent autant de reproches, que si tu le faisais par vanité ou par vaine complaisance.

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR ACCOMPLIT PARFAITEMENT LA LOI DANS SA DERNIÈRE CÈNE.

Ce Dieu de bonté va donc manger avec ses Apôtres l'Agneau pascal [1], et substituer à cet Agneau la réalité dont il était la figure, en instituant le très-saint sacrement, adorable mémorial qui doit nous rappeler d'une manière plus vive et plus frappante le souvenir de notre rédemption, que l'Agneau pascal ne rappelait aux juifs leur délivrance de la servitude d'Egypte, sous laquelle ils avaient gémi si longtemps ! C'est ainsi, par conséquent, qu'il va accomplir la loi de Moïse le plus parfaitement qu'elle pouvait être accomplie, puisqu'il va lui donner l'effet dont ses cérémonies n'étaient que les figures, en instituant le plus grand sacrement de la loi de grâce que ces cérémonies ne faisaient que représenter. C'est sans doute pour cela qu'il disait avec tant d'affection, qu'il avait désiré, d'un désir tout particulier, de manger encore une fois cet Agneau pascal avant de mourir [2]; parce qu'à cette dernière Pâque, qui était le temps où les Juifs lui reprochaient le plus vivement de ne garder point les ordonnances Mosaïques, et allaient le condamner pour cela à mourir honteusement sur une croix, il désirait accomplir la loi plus entièrement qu'il n'avait jamais fait auparavant [3]. C'est, disait-il, ce qui me console, qu'à l'heure même où l'on m'accuse le plus d'être désobéissant aux ordonnances de Dieu mon père, c'est alors que je les garde plus exactement. Oh! si les Juifs l'eussent cru ainsi! Mais mon âme, toi qui le crois ainsi, et qui l'admires, pourquoi ne l'imites-tu pas en méprisant tout ce que

[1] Vespere autem facto discumbebat cum discipulis suis. *S. Matth.* XXVI, 20.

[2] Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum antequam patiar. *S. Luc.* XXII.

[3] Desiderat primo typicum Pascha cum discipulis suis manducare, et sic Passionis suæ mundo declarare mysteria quatenùs et legalis Paschæ probator existat, etc. Beda.

les hommes peuvent dire ou penser à ton désavantage, pourvu que tu saches en ta conscience que tu t'acquittes sincèrement de tout ce que ton Dieu demande de toi dans ta condition... Mais, mon Jésus, permettez-moi de vous dire, que vous pouvez encore accomplir, en quelque sorte aussi parfaitement que vous avez fait, les lois de votre Père, puisque vous pouvez m'aider par votre grâce à les accomplir fidèlement à votre exemple.

TROISIÈME POINT.

CET EXEMPLE DOIT NOUS PORTER A GARDER EXACTEMENT TOUT CE QUE DIEU DEMANDE DE NOUS SELON NOTRE ÉTAT, MALGRÉ LES RÉPUGNANCES ET LES CONTRARIÉTÉS QUE NOUS POURRONS RENCONTRER.

Il arrive souvent que nous éprouvons bien de la peine et de la répugnance à faire ce qui est de notre devoir; cela vient parfois de nous-mêmes, et parfois de la part des autres hommes, dont les uns veulent nous faire croire que nous en faisons trop, et nous traitent de superstitieux ou de scrupuleux, d'autres ne veulent pas croire que nous en fassions assez, ou que nous soyons en réalité ce que nous paraissons au dehors. Ces divers sentiments, et ces opinions différentes que le monde a de nous, nous troublent et nous mettent en peine[1], comme si les hommes étaient nos juges, comme si la déclaration de notre innocence, ou la condamnation de nos crimes, en un mot, comme si l'arrêt de notre bonheur et de notre malheur éternel dépendait de leur opinion et de leur jugement[2]. Mais apprenons de Notre-Seigneur et de ses Apôtres à faire toujours ce que nous devons faire, en laissant dire au monde ce qu'il voudra dire[3]. N'est-il pas vrai que quand les hommes verraient tout le bien que nous faisons, nous n'en devrions rien dire autre chose, sinon que Dieu en soit loué?... Et qu'est-ce qui nous empêche de parler ainsi, lorsque nos bonnes œuvres leur sont cachées, puisque la gloire qui viendrait à Dieu de l'édification donnée au pro-

[1] Qui timet hominem citò corruet. *Prov.* XXIX.

[2] Quid est homo et quæ est gratia illius, et quid est bonum, aut quid est nequam illius? *Eccli.* XVIII.

[3] Ego non ab homine testimonium accipio, etc. *S. Joan.* V.

chain, lui reviendra également par notre humilité et par notre résignation [1].

Oh ! qu'il y a danger qu'en voulant trop chercher la gloire de Dieu dans l'édification du prochain, nous n'y trouvions que notre propre estime !... C'est à Dieu de tirer sa gloire, comme il lui plaît, de nos actions [2]; et à nous de n'avoir d'autre prétention que de lui donner celle qu'il nous demande, par les actions qu'il nous commande, ou les devoirs qu'il nous impose. Tout notre désir doit être de lui plaire; et jamais nous ne témoignons mieux ce saint désir, que quand nous tâchons de faire le plus parfaitement qu'il nous est possible, ce que nous savons lui être agréable, sans prendre garde ni aux discours des hommes, ni à notre sentiment particulier. Nous perdons le meilleur et le plus beau de nos actions pour y chercher trop ou l'approbation des hommes, ou notre propre satisfaction [3]. C'est-là bien souvent toute notre récompense; et si on ne perd tout à fait le fruit de ses bonnes œuvres, on le diminue toujours de beaucoup par l'impureté de cet alliage, et faute d'avoir une intention assez droite et assez pure. Hélas ! mon âme, nous faisons si peu pour Celui qui a tant fait et tant souffert pour nous, que ne tâchons-nous pour le moins de bien faire !... Je le désire de tout mon cœur, ô mon bon Sauveur; oui, je veux prendre garde, et plus exactement que jamais, à ne rien faire, comme à ne rien omettre par considération du monde; mais tout purement pour votre gloire et pour votre contentement. Et cela, d'autant plus volontiers que je sentirai moins d'attrait naturel pour m'y porter, ou qu'une plus grande répugnance cherchera à m'en détourner. Une âme qui sait ce que c'est que plaire ou déplaire à son Dieu n'a pas besoin d'autre motif pour faire ce qui est agréable à ce Maître si bon.

[1] Non quasi hominibus placentes, sed Deo qui probat corda nostra. Nec quærentes ab hominibus gloriam, neque a vobis neque ab aliis, I *Thess.* II, 4 et 6.

[2] Ego non quæro gloriam meam, est qui quærat et judicet. *S. Joan.* VIII. Cujus laus non ex hominibus, sed ex Deo est. *Rom.* XXIV.

[3] Receperunt mercedem suam. *S. Matth.* VI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La préparation à la Cène légale.

Où vous plaît-il que nous allions, et que nous vous préparions ce qu'il faut pour la cène de Pâques? C'est ce que les Apôtres demandèrent à Notre-Seigneur; c'est ce que nous devrions lui demander en tout ce que nous faisons. Comment, quand et où vous plaît-il que je fasse ceci et cela? lui devrions-nous toujours dire; et après avoir reçu ses ordres, nous devrions les accomplir aussi parfaitement que les deux disciples qui furent envoyés pour faire les apprêts de la cène. Me voilà, mon Seigneur, envoyez-moi[1]; quelque part que j'aille, et quoi que je fasse, j'y veux désormais aller, et j'y veux travailler, avec la grâce, comme si j'en avais reçu de vous un commandement exprès.

DEUXIÈME POINT.

L'exacte observance de la loi dans la dernière Cène.

Notre-Seigneur va accomplir très-exactement tout ce qui était ordonné par la loi, pour la manducation de l'Agneau pascal, puisqu'il va même accomplir la figure par la réalité qu'elle représentait. Cependant les Juifs ne laisseront pas de lui reprocher qu'il n'observe point les cérémonies mosaïques. Ce qui le console, c'est que c'est au moment même où il accomplit plus fidèlement la loi, que ses ennemis lui reprochent plus fortement de la méconnaître. Continuez, mon Sauveur, continuez, s'il vous plaît, d'accomplir par votre serviteur les volontés de votre Père, en me les faisant accomplir par votre grâce, puisque vous voulez continuer votre vie dans la mienne.

TROISIÈME POINT.

Nous devons accomplir exactement nos devoirs.

Il faut avouer que nous manquons souvent en ce point. Nous nous attristons trop sur les jugements téméraires que les hommes font sur nous, ce qui fait que nous nous relâchons; nous agissons ainsi à l'opposé de Notre-Seigneur, qui se porte avec d'autant plus de contentement à faire le

[1] Ecce ego, mitte me. *Isai.* VI.

bien, que le monde ne veut pas croire qu'il le fasse. Corrigeons cette erreur, laissons dire le monde, et continuons d'agir. Moins nous pourrons plaire aux hommes, ou nous complaire à nous-mêmes dans nos actions, plus elles plairont à Dieu. Et quiconque sait ce que c'est que de plaire à Dieu, ne cherche point d'autre plaisir. O mon Dieu, faites-moi cette grâce, que je ne cherche jamais rien hors de vous, ou si j'avais le malheur de chercher quelque chose en dehors de vous, faites que je ne le trouve point.

MERCREDI.

DU LAVEMENT DES PIEDS.

Il se mit à laver les pieds de ses Disciples[1].

Le Sujet. L'un des chefs d'accusation que les ennemis de Notre-Seigneur produisirent contre lui devant Pilate, fut qu'il cherchait à s'élever jusques au point de vouloir se faire roi; d'où ils concluaient qu'il fallait le faire mourir comme un rebelle et un ennemi de l'empereur; car quiconque se fait roi, disaient-ils, se révolte contre César[2]. Voilà ce qu'ils disaient, et ce qu'ils voulaient persuader aux autres. Mais les pensées de notre bon Jésus étaient bien éloignées des leurs; car dans le temps même qu'on lui reproche de vouloir s'élever, il ne pense qu'à s'abaisser, et à s'humilier jusqu'à laver les pieds à ses Apôtres, et même à Judas, son plus grand ennemi.

La Fin sera d'apprendre à nous humilier véritablement et très-volontiers, suivant cet admirable exemple d'humilité.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur lave les pieds à ses apôtres, sans en excepter un seul, pas même le traître Judas.

2° Comment il nous recommande l'humilité par son exemple.

3° Comment on doit pratiquer cette vertu, chacun selon son état et sa condition.

[1] Et cœpit lavare pedes Discipulorum. *S. Joan.* ch. XIII, 5.
[2] Omnis qui se regem facit, contradicit Cæsari. *S. Joan.* XIX.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR LAVE LES PIEDS A SES APOTRES ET MEME A JUDAS.

Il n'est pas ici besoin de longues considérations, mais d'une vive et tendre affection, qui produise son effet à la simple vue d'une action qui parle assez d'elle-même. Représentez-vous donc simplement ce que fit Notre-Seigneur après la cène. Il se lève de table, quitte sa robe [1], prend un bassin qu'il remplit lui-même d'eau, puis se ceignant d'un linge blanc, il s'agenouille aux pieds de saint Pierre, et les lui demande à laver. Ce pauvre apôtre, tout étonné d'une si rare et si généreuse humilité, lui témoigne qu'il ne saurait permettre cela : ce bon maître insiste ; ce disciple tout confus s'en excuse de plus en plus ; Jésus l'en presse, et comme il voit qu'il continue à s'y opposer, il le menace de l'excommunier et de le bannir de sa sainte compagnie [2], s'il ne permet au plus tôt qu'il lui lave les pieds. Saint Pierre se rend enfin. Et voilà tout aussitôt que celui qui ne peut faire que de grandes choses, s'abaisse pour en faire une très-vile et très-humiliante parmi les hommes!...

Quoi, un Dieu à genoux ! un Dieu aux pieds d'un homme ! aux pieds d'un pauvre pêcheur ! quel prodige et quel sujet d'étonnement !... Achab s'humilia un jour devant Dieu, et voilà que Dieu, comme étonné d'une action si héroïque, demande à son prophète : As-tu vu comme Achab s'est humilié devant mes yeux [3] ? Et quelle merveille que ce roi, qui n'était qu'un simple homme et un grand pécheur, se courbât devant une majesté souveraine, et qu'un peu de poussière se couvrît de cendres, et se revêtît d'une sorte de cilice pour détourner le coup de la vengeance qui menaçait sa tête, et qui allait le faire périr. Tournez, tournez ici les yeux, ô roi de gloire, vous y verrez bien un autre spectacle. Voyez-vous votre propre Fils, je ne dirai pas aux pieds de votre grandeur, mais aux pieds même d'un Judas,

[1] Surgit a cœna, et ponit vestimenta sua. S. *Joan.* ch. XIII, 4,
[2] Si non lavero te, non habebis partem mecum. Ibid.
[3] Nonne vidisti humiliatum Achab coram me? III *Reg.* XXI

du plus infâme de tous les hommes ; voyez-vous comme il les tient en ses mains sacrées, comme il les lave, comme il les baise, non point par cérémonie, par contrainte ou à regret, mais du fond de son âme et du meilleur de son cœur...

O cœur embrasé de Jésus ! comment n'amollissez-vous pas le cœur de cet endurci ?... Comment peut-il rester si dur et si froid au milieu de si saintes et de si vives ardeurs ?...

Tout cela est si ravissant et si étonnant, qu'il ne faut qu'y penser pour en être ému. Il est vrai que voilà notre Dieu bien humilié et bien abaissé ; mais il est vrai aussi que cette humiliation l'honore, puisque, ne pouvant croître en lui-même ni devenir plus grand qu'il n'est, il se relève en quelque sorte en s'abaissant [1]. Adorez donc ses grandeurs dans ses abaissements, et considérez quel rang vous devez tenir dans votre estime parmi les hommes, en voyant un Dieu que vous devez toujours faire passer avant vous, aux pieds d'un Judas, et dans la posture la plus humiliée qui soit au monde. Mon âme, peut-être que ton néant, que tes péchés, et que l'enfer que tu as mérité, sont encore un lieu plus bas et au-dessous des pieds d'un homme vivant ; c'est jusques-là qu'il faut t'abaisser devant ton Dieu, qui, comme tu viens de le voir, s'est tellement humilié pour ton amour.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR NOUS RECOMMANDE L'HUMILITÉ PAR CET EXEMPLE.

Le lavement des pieds étant terminé, les apôtres en demeurent si ravis et si étonnés, qu'ils en perdent presque la parole ; il ne leur reste que des yeux pour voir cet Homme-Dieu dans une action si admirable, et des oreilles pour écouter ce qu'il voudra leur déclarer à ce sujet. Le voilà donc qui reprend la parole, et qui commence à leur dire d'un ton grave et majestueux : Eh bien, vous voyez ce que je viens de faire [2] : vous

[1] Ero humilis in oculis meis, et gloriosior apparebo. II *Reg.* VI.

[2] Scitis quid fecerim vobis : vos vocatis me Magister et Domine, et benè dicitis ; sum etenim. Si ergo ego lavi pedes vestros, etc. S. Joan. XIII, 12.

Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. Non est servus major Domino, etc., ibid. 15.

m'appelez votre Maître, et vous faites bien, car je le suis en effet : si donc je vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Maître, combien avez-vous plus sujet de vous les laver les uns aux autres? C'est un exemple que j'ai voulu vous laisser, afin que vous l'imitiez, et que vous ne craigniez plus de vous humilier au-dessous de vos égaux et de vos inférieurs, après que vous avez vu votre Seigneur s'abaisser jusque sous vos pieds.

Ces paroles jointes à l'action doivent faire impression sur nos esprits, et nous déterminer à imiter Notre-Seigneur, non-seulement dans cette vertu d'humilité, mais dans toutes les autres vertus qu'il a pratiquées pendant le cours de sa vie. Il n'y a rien de si puissant que l'exemple d'un roi, d'un maître et d'un seigneur ; et vous savez assez, que pas un de ces titres ne manque à celui qui vous demande ici de l'imiter. Pourquoi donc ne peut-il pas obtenir de vous, ce que tant d'autres seigneurs obtiennent tous les jours de leurs sujets?... Remarquez les trois causes de cet abus, pour reconnaître qu'il n'y en a aucune qui soit bonne.

La première est, que nous voyons les actions de ceux qui nous commandent, et que celles que nous faisons à leur imitation sont vues d'eux. Mais notre foi n'est-elle pas plus infaillible que nos yeux? Pourquoi donc douterions-nous que Jésus n'ait fait ce qu'il nous a donné à imiter, et qu'il ne voie ce que nous faisons en l'imitant[1]...

La seconde est, qu'on reçoit presque toujours présentement des reproches du monde, quand on imite Jésus-Christ dans ses actions d'humilité, vertu que le monde méprise, et qu'on ne reçoit que rarement dans cette vie les récompenses qu'il a promises à cette imitation de ses actions. Mais un chrétien, qui ne vit qu'en attendant un autre monde et une autre vie, doit-il s'arrêter à de si mauvaises considérations[2]?...

La troisième cause qui nous empêche de nous humilier à l'imitation de Jésus, c'est que nous nous imaginons que ce n'est

[1] Ego, ego sum, ego vidi, dicit Dominus. *S. Joan.* VII.

[2] Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. II *Cor.* IV.

qu'un conseil donné seulement pour les personnes parfaites, comme étaient les Apôtres, et non pas un exemple laissé à tous les chrétiens pour l'imiter. Mais non, sachez qu'encore que Dieu demande de quelques-uns des siens, des actes héroïques de cette vertu, qu'il n'attend pas des autres, ou que dans certaines circonstances, il réclame de chacun une pratique plus parfaite de cette vertu que dans d'autres temps; il veut, cependant, que tous et en tout temps nous soyons humbles, selon que le demande notre état et notre condition[1]. Commencez donc à vous humilier ici de ce que vous n'êtes point humble, et de ce que vous voulez vous persuader que vous avez raison de ne l'être pas... Mon âme, si tu te connaissais bien, tu trouverais bien des raisons de t'humilier et de te mépriser, et tu conviendrais, que si tu avais le malheur de devenir orgueilleuse, tu ne pourrais réparer cette folie devant Dieu, qu'en reconnaissant humblement ton orgueil... Mon Jésus, qui avez un si grand désir que je devienne humble, faites-moi avant tout la grâce de bien connaître que je ne le suis pas, comme je devrais l'être; que c'est ma faute, et pour ne m'être pas assez adonné à cette vertu, et que cette faute est plus grande que je ne l'avais pensé jusqu'à présent.

TROISIÈME POINT.

COMMENT L'ON DOIT PRATIQUER L'HUMILITÉ CHACUN SELON SON ÉTAT.

Il y a entre autres trois occasions de pratiquer l'humilité, qui sont générales, étant communes à toute sorte de personnes.

La première, quand il y a danger de se laisser aller à l'orgueil ou à l'ambition, il y a pour lors obligation de réprimer ce mouvement et d'empêcher ses effets; humiliez-vous alors autant qu'il est nécessaire pour n'être point orgueilleux; car il est aussi assuré que Dieu demande cela de vous en ce moment, qu'il est certain qu'il ne peut aucunement supporter l'orgueil[2].

La seconde, quand il vous envoie quelques sujets d'humilia-

[1] Omnes invicem humilitatem insinuate I *S. Petr.* v.

[2] Arrogantiam et superbiam detestor. *Prov.* VIII.

tion, soit par l'ordre de vos supérieurs, soit par quelque disgrâce qui vous arrive par la connaissance qu'on a de vos défauts; humiliez-vous, faites ce que l'on vous ordonne, écoutez ce que l'on dit, supportez avec patience les petites révoltes que vous fait ressentir votre amour-propre [1]; et souvenez-vous surtout que celui qui a dit: Je vous ai donné l'exemple de l'humilité, vous dit alors au fond du cœur: Je vous donne maintenant cette occasion de l'exercer.

La troisième, quand, soit après avoir médité sur ce sujet, soit dans d'autres circonstances, il plaît à Dieu de vous inspirer de faire quelque chose qui soit bas, humiliant, et assez ordinaire à ceux de votre profession, après en avoir demandé la permission ou l'avis de ceux qui vous gouvernent, vous pouvez croire que Dieu désire cela de vous. C'est ce qui se pratique assez ordinairement dans les ordres religieux, et parfois même chez quelques personnes du monde, dans les hôpitaux, dans les prisons, et autres lieux semblables. C'est une pratique fort utile pour se disposer aux bonnes fêtes, aux communions et aux grâces de Dieu. Et vous voyez aussi que Notre-Seigneur voulut expressément donner cet exemple la veille de sa Passion, immédiatement avant d'instituer le très-saint Sacrement, qui sont les deux plus grands mystères, et les deux plus prodigieux ouvrages qui soient jamais sortis de ses mains divines.

Voyons maintenant, comment vous conduisez-vous sur ce point?... Que pouvez-vous faire de plus, ou de meilleure grâce, et d'un cœur plus uni à celui de Jésus?... Ne craignez-vous point davantage telle humiliation qui vous vient de la part de Dieu, ou de celle des hommes, par sa permission, que celle que vous choisissez et que vous vous procurez vous-même [3]... Mais si c'est vraiment pour Dieu qu'on s'humilie, qu'y a-t-il tant à craindre, puisqu'il est certain que les humiliations, qui vous arrivent contre vos inclinations, sont plus selon l'ordonnance

[1] In humilitate tua patientiam habe. *Eccli.* XXI.

[2] Gloriam præcedit humilitas. *Prov.* XV.

[3] Sustine sustentationes Dei ; conjungere Deo, et sustine. *Eccli.* II.

et la volonté de Dieu, que celles que vous embrassez par choix et par élection?.... Aimez-les donc comme Dieu les aime, comme il veut que vous les aimiez. O mon âme, si tu aimais tant soit peu ton Dieu, tu aimerais ce qu'il aime et ce qu'il veut que tu aimes. O mon Jésus, donnez-moi un peu de cet amour qui m'est nécessaire pour aimer les humiliations qu'il vous plaît de m'envoyer, afin que je me dispose ainsi à vous aimer chaque jour davantage...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur lave les pieds à ses Apôtres.

Il ne faut ici pour tout discours, que voir Jésus aux pieds de ses Apôtres, et principalement du traître Judas, pour être saisi d'admiration et dire au Père éternel : O Dieu, avez-vous vu votre Fils plus humilié que n'a jamais été Achab, dont vous avez vous-même admiré l'humilité! et pour dire à notre âme de s'humilier jusques au centre des enfers, si elle ne veut se mettre au dessus d'un Dieu, qui s'humilie au dessous du plus grand des pécheurs....

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur nous recommande l'humilité à son exemple.

Je viens de donner un exemple qu'il faut imiter, dit Notre-Seigneur à ses Apôtres et à tous ses fidèles, non pas seulement pour les exciter à la pratique de l'humilité, mais aussi à l'exercice des autres vertus que nous devons toutes pratiquer à son exemple. Donnez-vous bien de garde de vous en excuser, en disant : Les hommes ne peuvent pas faire tout ce qu'a fait un Dieu, car il n'y a point d'hommes qui ne puissent faire ce qu'un Dieu leur demande, puisqu'il leur en donne toujours le pouvoir par sa grâce, et ceux qui y manqueront n'y manqueront jamais que faute de volonté. Mon âme, voudrais-tu bien qu'on te reprochât que tu ne veux pas être humble?... Cependant ce reproche te sera fait justement par ta conscience, si tu ne prends pas la peine de t'humilier, ou de recevoir les humiliations qui te sont envoyées, comme tu le peux avec la grâce....

TROISIÈME POINT.

La pratique de l'humilité.

Remarquez trois principales occasions de vous humilier selon les ordres de Dieu, et voyez comment vous vous y conduisez.

La première, quand il y a quelque danger du vice contraire.

La seconde, quand il vous arrive quelque disgrâce et quelque sujet d'humiliation.

La troisième, quand vous en recevez quelque inspiration, ou que vous vous préparez à recevoir quelques nouvelles grâces, comme aux jours de fêtes, de communion, au temps de quelque nécessité, au commencement de quelque affaire, et autres semblables circonstances où l'on a plus besoin de l'assistance de Dieu. O mon Dieu, que nous deviendrons grands par votre grâce, si nous voulons nous rendre petits par notre humilité !

JEUDI.

DE L'INSTITUTION DU TRÈS-SAINT SACREMENT

Prenez et mangez, ceci est mon corps[1].

Le Sujet. Dans le même temps et à l'heure même que le monde pensait aux moyens de se défaire de notre Sauveur, afin de ne plus en entendre parler, lui, tout au contraire, établissait le moyen d'y demeurer toujours pour le bien de ceux qui voudraient recourir à lui. C'est alors qu'il donne son corps, son âme et sa vie, et s'engage à demeurer avec nous sous les espèces du pain et du vin jusqu'à la fin du monde. *La nuit même*, dit saint Paul, *qu'on parlait de lui ôter la vie par une mort honteuse, et par le supplice des plus infâmes criminels, il prit le pain, et après l'avoir béni et avoir rendu grâces à son Père, il le distribua à ses Apôtres, et leur dit : Prenez et mangez, c'est mon corps qui sera livré pour vous; je vous donne la*

[1] Accipite et comedite, hoc est corpus meum. *S. Matth.* XXVI.

[2] In qua nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens fregit et dixit : Accipite et manducate, hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur; hoc facite in meam commemorationem. I *Cor.* II, 23 et seq.

puissance et le commandement de faire ce que je viens de faire, en mémoire de moi; c'est-à-dire de consacrer le pain et le vin, et de les changer en mon corps et en mon sang, afin que je demeure ainsi toujours avec vous. N'est-ce pas là manifestement opposer sa bonté à la malice des hommes.

La Fin sera de reconnaître cette bonté si aimable, d'en faire bon profit et de l'imiter, en nous donnant de tout notre cœur à celui qui se donne si parfaitement à nous.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur reste présent et se donne à nous au très-saint Sacrement.

2° Nous devons nous servir, et faire un bon usage d'un don si rare et si précieux.

3° En reconnaissance d'un si grand bienfait, nous sommes aussi obligés de nous donner entièrement à lui.

PREMIER POINT.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR SE DONNE AU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Ceci est mon corps, ceci est mon sang, dit Notre-Seigneur [1]. Il n'en faut pas davantage pour la foi [2]. Faites un acte très-tendre et très-affectueux de cette vertu... Mais pour mieux reconnaître l'excellence de ce don et l'amour excessif de celui qui nous le fait, il faut considérer que, nous donnant son corps, comme il fait au très-saint-Sacrement, il nous donne tout à la fois, et communique à l'âme de quiconque le reçoit, tout ce qu'il a jamais fait au monde, et pendant tout le cours de sa vie, et sur la fin de ses jours, à sa mort. En effet, il est assuré que chaque fois qu'on dit la Messe, ou qu'on communie, c'est comme s'il s'incarnait tout de nouveau, s'il vivait encore à Nazareth, s'il faisait des miracles, s'il mourait sur la croix, et s'il venait encore à ressusciter glorieux et triomphant, puisque tout cela se réitère et se renouvelle à chaque Messe et à chaque communion; de sorte que ce qu'il a fait une fois pour tout le monde, il le fait pour vous seul, autant de fois que vous voulez communier. Et que pourrait-on penser de plus prodigieux?...

[1] Hoc est corpus meum. Hic est sanguis meus. *S. Matth.* XXVI.

[2] De veritate carnis et sanguinis non relictus est ambigendi locus. S. Hilar.

Quand on dit qu'il est une fois descendu du ciel sur la terre pour tous les hommes, on a de la peine à le croire, tant cela est admirable et ravissant. Et quand on vous fait entendre qu'il a quelquefois pensé à vous en particulier pendant sa vie, cela est capable de vous jeter dans des transports de reconnaissance, voyant que vous avez trouvé place dans ce cœur si plein de Dieu... Et qu'est-ce que tout cela, en comparaison de ce qu'on vous représente maintenant, quand on vous dit qu'il vient encore naître en vous, qu'il vit dans votre cœur, que vous êtes aussi présent à sa pensée que s'il n'y avait que vous au monde... Qu'il est prêt à vous combler de tous les dons et de toutes les bénédictions propres à votre état, qu'il a jamais préparées aux hommes dans son premier avénement; enfin, que vous ne sauriez lui faire un plus grand déplaisir que de ne point vous préparer à le recevoir, ou de mettre obstacle à sa venue en vous[1]?... Oh! que cela est admirable!... Mais aussi, ô mon Dieu, combien cela est aimable... O l'unique amour de mon cœur! Et qui êtes-vous, bonté souveraine, et qui suis-je pour être comblé de tant de bienfaits de votre part?... Jacob fit un jour ce serment en termes exprès : Si Dieu vient seulement à me donner du pain à manger, et à m'assister en mon voyage, jamais je n'aurai d'autre Dieu ni d'autre maître, je serai son serviteur à tout jamais[2]. Et qu'était-ce que ce pain qu'espérait ce patriarche? Quoi que ce pût être, ce n'était rien qui approchât de celui que nous recevons dans la sainte communion, qui est un vrai pain de vie, et la vie même qui s'y consomme ainsi pour nous... Pesez bien, je vous prie, ces mots : Une vie de Jésus! Une vie qui est toute pour moi!... Un Jésus

[1] Réjouis-toi, ô mon âme, et remercie Dieu de t'avoir laissée dans cette vallée de larmes un don si magnifique, une consolation si efficace. Car toutes les fois que tu renouvelles ce mystère et que tu reçois le corps de Jésus-Christ, tu travailles à l'œuvre de ta rédemption et tu participes aux mérites de Jésus-Christ.... Aussi lorsque vous célébrez ou que vous entendez la Messe, ce mystère doit être pour vous une chose aussi grande, aussi nouvelle et aussi agréable que si Jésus-Christ descendant pour la première fois ce jour-là dans le sein de la Vierge se faisait homme, ou qu'attaché à la croix il souffrît et mourût pour le salut des hommes. *Imitat.* liv. IV, ch. II.

[2] Si fuerit Deus mecum, et custodierit me in via per quam ambulo, et dederit mihi panem ad vescendum, erit mihi Dominus in Deum. *Genes.* XXVIII.

qui veut naître, et qui veut mourir pour mon salut autant de fois que je le reçois au très-saint-Sacrement!... Cela n'est-il pas capable de vous faire mourir d'amour?... O vie! ô naissance? ô mort! Oh! si une fois je pouvais mourir, pour ne vivre plus que pour celui qui ne veut naître si souvent en moi, que pour mourir autant de fois pour mon amour! Mon âme, il faut en prendre la résolution bien sincère... Mon Jésus, vous m'en ferez s'il vous plaît la grâce, et m'en donnerez les occasions.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS NOUS SERVIR, ET FAIRE UN BON USAGE D'UN DON SI RARE ET SI PRÉCIEUX.

Quoique le principal usage que nous faisons de ce don soit en l'offrant à Dieu au saint sacrifice de la Messe, et en le recevant dans nos cœurs par la communion, il y en a encore trois autres dignes de considération et très-conformes à la fin qu'avait en vue Notre-Seigneur; on peut les rapporter aux trois facultés de notre âme.

Le premier regarde la mémoire qu'il faut rafraîchir dans le souvenir de sa vie, de sa passion et de sa mort : c'en est un mémorial, ainsi que Notre-Seigneur l'a dit expressément [1].

Le second usage se fait au moyen de l'intelligence, qui considère ce don du ciel comme un vrai modèle pour se donner à Jésus-Christ, ainsi qu'il s'est donné et qu'il se donne encore tous les jours à nous au très-saint-Sacrement [2].

Le troisième concerne la volonté, qui s'en sert comme d'un motif, et comme d'un puissant aiguillon pour aimer Dieu, pour vouloir et pour faire tout ce que l'intelligence juge devoir être fait à son service. Auriez-vous bien assez de courage pour vouloir ainsi faire absolument tout ce que vous reconnaîtriez devoir être fait [3]!... Et, pour le mieux reconnaître, ne voudriez-vous pas y penser un peu plus attentivement!... Arrêtez-vous

[1] Hoc facite in meam commemorationem. *S. Luc.* XXII.

[2] Cibabit illum pane vitæ et intellectus. *Eccli.* XV.

[3] Ut quemadmodùm promptus est animus voluntatis, ita sit et perficiendi ex eo quod habetis. II *Cor.* VIII.

donc quelque temps à considérer ce bienfait, et à juger des obligations que vous avez, de ne rien épargner de tout ce que vous savez devoir être agréable à ce grand bienfaiteur, quand même il serait question de mourir pour ce sujet... Ce mot ne vous fait-il point peur?... Vous ne pouvez douter que vous n'ayez l'obligation de donner, pour le moins une fois, votre vie à celui qui vous a donné la sienne par la communion de son corps peut-être plus de dix mille fois. Auriez-vous assez peu de foi pour dire que vous ne le voudriez pas faire ! Mais aussi, s'il fallait passer plus avant, en venir aux effets, et qu'on vous dît sérieusement: Alors donnez votre vie pour votre foi, la donneriez-vous volontiers ?... Ou si Dieu même vous envoyait quelque maladie mortelle, êtes-vous prêt à partir de ce monde, et à mourir si Dieu le veut?... C'est à vous de répondre : il faut dire, oui ou non, avant de terminer ce point, il faut trancher le mot, et dire de bon cœur : oui, je mourrai volontiers pour un Dieu qui n'est mort, que pour m'apprendre à mourir comme lui [1].

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS NOUS DONNER ENTIÈREMENT A NOTRE-SEIGNEUR, EN RECONNAISSANCE DE CE QU'IL S'EST DONNÉ A NOUS.

Comme suite de cette résolution, sachez qu'il faut que vous commenciez à naître, à vivre et à mourir, ainsi que fait Notre-Seigneur au saint Sacrement, pour vous donner à lui, comme il se donne à vous. Cette mort qu'il demande de vous n'est pas sanglante, de même que cette vie qu'il veut que vous meniez n'est pas assujettie aux sens : l'une et l'autre doit être comme la sienne, toute spirituelle et toute divine. Voyez, je vous prie, comme il vit dans la sainte hostie... Il a des yeux, et ne s'en sert point ; il a des oreilles, et c'est comme s'il n'en avait point. Et cependant il nous voit et nous entend parfaitement, mais d'une façon toute spirituelle et dégagée de la matière, qui ne laisse pas toutefois d'être aussi réelle et aussi véritable, qu'est

[1] Pro omnibus mortuus est, ut et qui vivunt, jam non sibi vivant. II *Cor.* v.

la présence de son corps sous les espèces du pain[1]. C'est aussi de cette manière qu'il se donne à nous par la sainte communion, sans que nous le voyions de nos yeux, et sans que nous le touchions lui-même de la langue ou de la main. Cependant, il est vrai de dire que nous le voyons et que nous le touchons véritablement, parce que sa présence y est réelle, quoiqu'elle ne se fasse pas voir par les sens qui sont ici comme interdits, et qui n'y peuvent rien comprendre; ce sont des mystères de foi et de grâce qu'il faut croire, adorer et imiter[2]. C'est ainsi qu'il faudrait nous comporter le reste de la vie dans l'usage de nos sens et de nos affections, sans qu'il y eût rien de sensuel, et qui ne fût entièrement rapporté à Dieu comme à la fin de toutes nos actions. Il faut aimer, craindre, voir, parler et manger, non pour satisfaire à son appétit, à son caprice et à la nature corrompue, mais pour obéir simplement à Dieu, qui veut qu'on en use ainsi. C'est là mourir et vivre comme Jésus; c'est là se donner à lui, comme il se donne à nous dans l'Eucharistie; c'est ce qu'il demande de vous, et ce qui l'a obligé de vouloir ainsi vivre et mourir pour vous; c'est cela même dont vous venez de vous reconnaître redevable à son égard, ayant protesté que vous étiez prêt à mourir pour son service. Seriez-vous bien si malheureux que de vous en dédire, et que de rétracter la parole que vous avez donnée?...

Il est vrai que ce mot de mourir inspire toujours quelqu'effroi, on frémit lorsqu'il s'agit d'en venir aux effets, mais ce n'est qu'une ombre vaine et une terreur panique; car de fait, on ne saurait jamais mener une vie plus douce, plus tranquille et plus divine qu'en mourant de la sorte[3]. Et quand il n'y aurait d'autre bien, sinon que c'est la vie de Jésus, et la vie qu'il veut que nous menions, ne serait-ce pas assez pour vouloir mourir,

[1] In sensibilibus intelligibilia tibi præbet. S. Chrys.

[2] In hoc Sacramento omnem servandorum sensuum rationem tradidisse videtur Christus Dominus. Salazar *in Prov.* XIII, 21.

[3] Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus vestris. Semper enim nos qui vivimus, in mortem tradimur propter Jesum, ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. II *Cor.* IV.

afin de vivre, comme il veut que nous vivions, lui qui nous donne la vie? Ah! bon Jésus! faut-il se faire tant prier pour vivre pour vous? et que serait-ce s'il fallait véritablement donner son sang pour votre amour?... Qu'il est à craindre que celui qui n'est pas décidé à sacrifier ainsi ses appétits, et à mourir de cette mort spirituelle, à votre exemple, le fût encore beaucoup moins, s'il était nécessaire de se déclarer pour la foi devant les tyrans et les persécuteurs de la religion. Dieu nous préserve de ces malheureux temps de l'Antéchrist; que ferions-nous pour éviter la mort et les tourments, puisque le seul mot de mourir nous effraie tant?... Vivez, Jésus, vivez dans mon pauvre cœur, et pour cet effet, agréez, je vous prie, que je vous fasse encore la prière que vous fit autrefois un de vos bons serviteurs [1]. C'est qu'il vous plaise vous-même faire ce coup de grâce. Immolez-moi de votre propre main, si vous voulez m'obliger; faites-moi mourir à moi-même et à toutes mes affections; mortifiez mes désirs, fermez mes sens, étouffez tous les mouvements déréglés de la nature, afin que je ne vive plus que de cette vie spirituelle et divine dont vous vivez au saint Sacrement, et dont vous voulez vivre en ceux qui vous reçoivent.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur se donne à nous au très-saint Sacrement.

Notre-Seigneur nous donnant son corps au très-saint-Sacrement, nous donne en notre particulier, autant de fois que nous voulons le recevoir, sa vie, son âme, ses mérites, et, en un mot, tout ce qu'il est, et tout ce qu'il possède, comme il s'est donné une fois à tous les hommes par son Incarnation et par sa mort. La sainte Messe, la communion, c'est une nouvelle naissance, une nouvelle vie et une nouvelle mort du Sauveur de nos âmes, ou plutôt c'est sa naissance, sa vie et sa mort continuée dans nos cœurs. Mon âme, peux-tu bien comprendre et croire cette vérité,

[1] Obsecro ut interficias me, et inveniam gratiam in oculis tuis. Tolle animam meam. *Num.* XI.

sans être ravie d'étonnement et d'amour d'un tel excès d'amour?... Mon Jésus, donnez ces grandes extases de contemplation à qui il vous plaira; pour moi je me tiendrai heureux si vous me faites ce bien de me mettre dans cet humble ravissement des saints, qui dégage notre cœur et nos actions de tout ce qui touche à la terre, comme de notre amour propre et de nos autres passions.

DEUXIÈME POINT.

Nous devons nous donner entièrement à Notre-Seigneur, et mourir comme lui.

Pour peu qu'on se souvienne du bienfait de l'Eucharistie et qu'on en considère le mérite, on reconnaîtra assez l'obligation que nous avons de mourir pour le moins une fois pour celui qui est déjà mort autant de fois pour nous, que nous avons entendu la Messe, ou que nous avons communié. N'est-il pas vrai, mon âme?... Mais est-il vrai que nous voudrions véritablement mourir comme nous nous y sentons obligés ?... Vous le savez, mon Jésus, qui savez mieux que moi ce que je veux en vérité. Et quoique je sache bien ce que je devrais faire, je ne sais pas pourtant si je voudrais faire ce que je dois; mais je sais bien que vous pouvez me le faire vouloir....

TROISIÈME POINT.

Cette mort se fait par la mortification.

Si vous avez protesté de bon cœur, que vous voulez bien mourir pour Jésus, le voilà qui vous prend au mot, et qui accepte votre sacrifice volontaire. Mourez, dit-il à votre sensualité; mortifiez vos sens; ne vous en servez à peu près pas plus que moi dans l'hostie. C'est la mort que je demande de vous, afin que vous viviez comme moi, que je vive en vous, et qu'ainsi nous vivions et demeurions ensemble; car autrement il faudrait nous séparer tôt ou tard. Si je ne puis être dans une hostie autrement que par une vie spirituelle, je ne puis être aussi autrement en vous pour y demeurer, et pour y vivre comme je le prétends. O mon Jésus, qui m'avez donné le vouloir, donnez-moi maintenant le pouvoir; faites vous-même cette mort et cette vie; anéantissez dans mon cœur tout ce qu'il y a de sensuel, et changez-le en votre esprit, comme vous changez la substance du pain en votre corps. O heureuse transsubstantiation!... Chacun peut être prêtre pour ce sacrifice, et peut se consacrer ainsi avec Notre-Seigneur.

VENDREDI.

TRAHISON DE JUDAS DÉCOUVERTE PAR NOTRE-SEIGNEUR.

Serait-ce bien moi, Maître, qui serais ce traître dont vous parlez? — Oui, c'est vous-même, vous l'avez dit[1].

Le Sujet. Le traître Judas et ses infâmes complices pensaient que leur complot demeurerait secret; méditant leur trahison dans l'ombre, ils s'imaginaient surprendre notre divin Sauveur au moment où il y penserait le moins[2]. Mais Jésus-Christ, au contraire, bien qu'il pût déjouer toutes leurs ruses et dissimuler la connaissance qu'il en avait, la découvre sans déguisement à ses disciples, et cela devant le traître qui va le livrer; c'était sans doute pour lui faire reconnaître son crime, le porter à réfléchir, à rentrer en lui-même et le préserver du malheur où il allait se plonger. Ce bon Sauveur voulait ainsi nous apprendre à rendre le bien pour le mal.

La Fin est d'apprendre à agir avec simplicité avec Dieu et avec les hommes, quoique quelques-uns dussent agir autrement à notre égard.

La Forme est en ces trois points :

1° Trahison de Judas, ce que fait ce traître pour cacher son dessein.

2° Sentiment que ce crime pouvait inspirer à Notre-Seigneur, et candeur avec laquelle il le découvre.

3° Nous devons imiter cette candeur de Notre-Seigneur, et éviter la ruse et la dissimulation.

PREMIER POINT.

TRAHISON DE JUDAS, ET CE QUE FAIT CE TRAITRE POUR CACHER SON DESSEIN.

Est-il possible qu'il se trouvât dans la compagnie de Jésus un homme qui osât seulement penser à ce que ce misérable Judas vient d'exécuter? Un homme baptisé vendre Jésus! un Apôtre se liguer contre son maître! un confident et un ami trahir celui

[1] Respondens Judas qui tradidit eum, dixit : Numquid ego sum Rabbi? Ait illi : Tu dixisti. *S. Matth.* xxvi.

[2] Consilium fecerunt ut Jesum dolo tenerent. Ibid.

qui lui a confié tous ses biens et ses plus grands secrets ! Ah ! combien il est vrai de dire que la malice de l'homme est grande, et qu'il n'y a rien de plus dangereux qu'une passion mal réglée !... Ce fut le diable, direz-vous, qui le porta à cette extrémité [1]; oui, mais ce fut ce misérable qui s'y laissa ainsi porter [2]; jamais Satan ne se fût emparé de lui, s'il ne lui eût auparavant donné prise par le trop grand attachement qu'il avait aux richesses, et à l'argent déposé entre ses mains. C'est ainsi que le démon eut entrée dans le cœur des Juifs pour les porter à la mort de Notre-Seigneur, par l'envie qu'ils lui portaient; et c'est ainsi que, par le moyen du respect humain, il fit commettre à Pilate la lâcheté de condamner l'innocent. C'est par ces filets et par ces piéges qu'il nous prend : ce ne sont, au commencement, que de petits filets qu'il est aisé de rompre, mais qui se nouent enfin, et qui se grossissent tellement, que nous ne pouvons plus nous en déprendre [3]. Voilà tout le procédé de notre ennemi, voilà toute son étude : épier nos humeurs et reconnaître pour quel vice nous avons plus d'inclination. Il en fait l'essai pendant nos premières années, il fait croître peu à peu l'affection que nous y avons, il nous engage insensiblement dans de mauvaises occasions, il fait paraître le bien sensible et temporel plus grand qu'il n'est en effet, il y porte nos désirs avec violence. En un mot, il sait si bien ménager le temps et l'occasion qu'il peut avoir de nous surprendre, qu'enfin nous succombons, et Dieu permet justement ces chutes, parce que nous n'avons pas résisté, dès le principe, à quelque mauvaise inclination qui nous menaçait de ce malheur, comme la grâce nous le faisait assez souvent connaître.

Le grand mal, c'est que nous faisons comme cet apostat, qui dissimule avec Notre-Seigneur, comme si Notre-Seigneur n'eût pas vu le fond de son âme, s'imaginant cependant

[1] Judas sibi fuit materia ruinæ et causa perfidiæ sequens diabolum ducem, nolens Christum habere rectorem. S. Leo, *Serm.* VI *de Pass.*

[2] Observans diabolus quibusdam motibus et signis ad quæ potissimùm vitia, Judæ cor esset proclivius, deprehendit eum patere insidiis avaritiæ. S. Didym. III, *de Spir. Sanct.*

[3] Solet ante præmittere quædam jacula, id est cogitationes. D. Hier.

bien cacher son jeu, en faisant bonne contenance, et en ne faisant semblant de rien. Le voilà sans peur et sans appréhension ; il ne prend pas même garde à ce qu'on vient de lui dire, il n'examine point ce qu'il va faire, il ne songe nullement à ce qu'il pourra devenir, tant il est préoccupé de sa passion[1]. C'est ce que nous avons considéré dans une autre méditation, que l'affection est si puissante, qu'elle fait passer tout le cœur et tout l'esprit de l'homme en ce qu'il aime, s'il s'y laisse emporter.

N'est-ce pas là une image de ce qui se passe en votre cœur?... Ne dites-vous pas souvent, donnant quelque chose à l'humeur et à la nature, que vous ne le faites que pour un bon motif, que vous ne pensez point au mal, que vous n'y consentiriez jamais, que vous aimeriez mieux mourir que de faire un seul péché mortel?... Vous ne laissez pas cependant de ressentir parfois quelque remords pour vous être trop entretenu avec quelque personne, pour lui avoir donné trop d'accès auprès de vous, pour y avoir pensé trop souvent et inutilement. Dieu vous avertit par ces reproches de votre conscience de prendre garde à vous[2]. Le faites-vous pour cela?... Et que sera-ce si le diable s'y mêle, si la grâce se retire, si les occasions se présentent de faire un plus grand mal? Que deviendrez-vous?... Que sont devenus tant de grands hommes dans de semblables rencontres? Cependant ils étaient plus saints et plus vertueux que vous ne l'êtes?... Ne se sont-ils pas perdus pour ne s'être pas assez défiés d'eux-mêmes? et ne pouvez-vous pas vous perdre aussi bien qu'eux? Redoutez sérieusement l'extrémité où peut porter une passion. O mon Sauveur, faites-le moi connaître par votre lumière ; car un des grands maux de nos passions, c'est de nous aveugler et de nous en cacher le plus grand mal.

[1] Transierunt in affectum cordis. *Psal.* LXXII.

[2] Usquequò morabuntur in te cogitationes noxiæ? *Jer.* IV.

DEUXIÈME POINT.

SENTIMENT QUE CE CRIME POUVAIT INSPIRER A NOTRE-SEIGNEUR, CANDEUR AVEC LAQUELLE IL LE DÉCOUVRE.

Dès que les Apôtres eurent entendu leur divin Maître annoncer cette trahison de l'un d'eux, ils en furent tellement émus, dit saint Jean-Chrysostome, que si saint Pierre eût connu le traître, il l'eût sans doute mis à mort. Et de fait, il n'eut point de repos qu'il n'eût engagé saint Jean, qui était le disciple le plus familier et alors le plus rapproché de Jésus [1], à demander à ce bon Maître de faire connaître le perfide. Mais Notre-Seigneur ne permit pas qu'il suivît son zèle, et qu'il fît rien mal à propos. Ce qu'il disait de la trahison n'était que pour leur instruction, et pour fournir à ce pauvre désespéré l'occasion de se reconnaître et de se repentir. Voyez comme il en parle, ce qu'il éprouve, ce qu'il fait, et ce qu'il ne fait pas pour ramener ce malheureux.

Premièrement, il déclare en général qu'on doit le trahir [2]; puis, il dit ouvertement, que celui qui devait commettre ce crime était dans la compagnie, que c'était l'un d'entre eux. Le traître Judas ne put s'empêcher alors de demander si ce n'était point lui. C'est vous-même, lui répondit Jésus [3]. N'était-ce pas assez pour faire rougir tout autre que ce misérable, qui ne fit pas semblant de l'entendre, et qui ne s'en émut pas plus que s'il ne lui eût rien dit? En voyant un tel endurcissement, Notre-Seigneur commença lui-même à s'émouvoir [4], il s'affligea de tant d'opiniâtreté dans le mal, il changea de visage et de contenance. De joyeux qu'il était en entrant au cénacle, il devint et parut tout triste, tout affligé et tout en peine... N'était-ce pas assez pour exciter ce malheureux à penser à sa conscience?... Mais elle est tellement perdue, qu'il ne s'en étonne aucunement. Jésus le voyant si endurci, voulut lui témoigner par de plus

[1] S. *Joan.* XIII.
[2] Unus ex vobis tradet me.
[3] Tu dixisti.
[4] Turbatus est spiritu, et protestatus est, etc. S. *Joan.* XIII.

dures paroles combien son crime était exécrable, en disant que ce traître qui devait vendre le Fils de l'homme était très-misérable, puisque ce lui eût été un bonheur de n'être jamais venu au monde [1].

Mais pour lui montrer qu'il aimait encore sa personne, quoiqu'il détestât son crime, il l'appelle par son nom, et par un avis d'ami, qui aurait dû lui faire comprendre son malheur, il lui permet d'aller au plus tôt exécuter son mauvais dessein [2], puisqu'il y est tellement déterminé qu'il ne veut point changer de volonté. Enfin, voyant qu'il demeurait insensible à tout ce qu'il disait et faisait pour le convertir, il permet au diable de l'obséder et de s'emparer de lui [3], afin de lui faire reconnaître à quel maître il s'était donné, en trahissant celui qui ne lui avait jamais accordé que des faveurs, et afin que cela l'excitât à revenir à son premier maître et à son premier état d'Apôtre, dont il se montrait si indigne.

Mais qui pourrait comprendre ce qu'il lui disait à l'oreille du cœur, s'il l'eût voulu écouter; et ce qu'il opérait dans le fond de son âme, s'il eût voulu y coopérer, lorsqu'il lui lavait les pieds, qu'il les faisait reposer sur sa sainte poitrine, qu'il les essuyait et qu'il les baisait?... Admirable considération! Arrêtez-vous-y quelques instants... Mais ce qui surtout mérite toute votre attention, c'est que rien, non, rien ne fut capable de toucher ce cœur livré à Satan!... Car le voilà qui sort hardiment de cette assemblée [4]; il va retrouver ses gens, il les avertit de tout ce qu'ils doivent faire pour se saisir de Jésus, il se fait leur conducteur, et vous le verrez bientôt entrer au jardin des Oliviers à la tête de tous ces misérables, afin de se montrer plus fidèle au diable qu'il ne l'avait été à son bon maître. Notre-Seigneur, qui n'ignorait rien de tout cela, ne laisse pas de lui rendre toute sorte de bons offices, et de le traiter toujours en ami, afin que s'il n'en faisait pas son profit, nous, du moins, nous en fissions

[1] Væ homini illi, bonum erat ei si natus non fuisset homo ille. *S. Matth.* XXVI.
[2] Quod facis, fac citiùs.
[3] Introivit in eum Satanas.
[4] Cum accepisset ille buccellam, exivit continuò.

le nôtre, nous qui devions avoir connaissance d'une si extrême bonté opposée à une si noire malice. Il voulait nous apprendre par l'horreur que lui inspirait une si grande trahison, combien lui déplaisent à proportion nos feintes et nos dissimulations, quelque petites qu'elles puissent être. En effet, ce n'est pas ainsi qu'il en use avec nous; il nous fait voir notre cœur, et il nous découvre tout le sien; il ne manque jamais de se montrer bon ami, sans se lasser de nous faire du bien, lors même que nous lui faisons plus de mal. Mais aussi voulait-il nous donner à entendre, que si nous refusons toujours de nous rendre à ses justes poursuites, continuant à être opiniâtres, et refusant d'écouter ce qu'il s'efforce de nous persuader, il nous laissera périr d'autant plus misérablement qu'il avait eu auparavant plus de compassion pour notre perte. Qu'ai-je pu faire pour votre bien, vous dira-t-il, que je n'aie pas fait? Allez, je vous abandonne, suivez vos passions, achevez ce que vous avez entrepris, poursuivez vos desseins, aimez, parlez, traitez avec le monde, me voilà justifié devant Dieu mon Père et devant les hommes; j'ai fait tout ce qui se pouvait faire, et plus que je ne devais. Faites maintenant ce qu'il vous plaira, je ne m'en mêle plus[1]... O abandon épouvantable! ô étrange séparation, si on pouvait bien en concevoir les suites!... C'est maintenant l'heure d'y penser et d'y pourvoir!...

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS IMITER CETTE CANDEUR DE NOTRE-SEIGNEUR, ET ÉVITER LA RUSE ET LA DISSIMULATION.

Nous avons déjà vu clairement qu'il faut bien prendre garde aux premiers mouvements de notre cœur, et qu'il faut craindre que dans leurs progrès comme dans leur fin, ils ne produisent plus de mal que leur naissance et leur commencement n'en avait fait soupçonner. En effet, ils sont comme un venin qui gagne petit à petit jusqu'au cœur, comme une étincelle de feu

[1] Et requiescet indignatio mea in te, et auferetur zelus meus a te, et quiescam, nec irascar ampliùs. *Ezech.* XVI.

qui produit un embrasement, et comme un petit filet d'eau qui, se joignant à d'autres, devient une rivière. Apprenons ici du moins à ne point couver ce mal, s'il essaie d'entrer dans nos consciences ; découvrons-nous à Notre-Seigneur et à ceux qui nous parlent de sa part, aussi bien sait-il tout ; que sert de nous cacher, ou de dissimuler [1]?... Il ne se taira pas, il nous découvrira notre mal, il le fera voir aux autres pour nous en avertir ; croyons-les beaucoup plus que nous-mêmes, prenons les remèdes qu'ils nous présentent, et donnons-nous de garde de ce mauvais esprit du monde qui règne presque partout, qui fait qu'on se cache et qu'on dissimule, au lieu de marcher rondement [2].

Vous ne sauriez croire combien il est dangereux de se laisser aller à cette malheureuse dissimulation, qui se glisse, non-seulement dans les affaires qui sont comme indifférentes, mais dans celles mêmes qui sont les plus spirituelles. On s'en ressent dans tout ce qui regarde la conscience, dans ses confessions, dans ses oraisons, et même dans les pratiques de dévotion les plus ordinaires ; car elle vous trouve mille défaites, jusque dans les choses mêmes qui sont les plus contraires à la nature, pour faire croire qu'on les agrée, qu'on s'y plaît, et qu'on n'y a pas grande difficulté ; elle n'agit que par finesse, et elle traite entièrement avec Dieu, comme elle ferait avec les hommes les plus rusés du monde. Ah ! que cela est contraire à l'esprit de grâce, qui rejette les fourbes et les dissimulés [3], pour se communiquer aux simples, et à ceux qui sont aussi candides que des enfants [4]. Tâchez donc d'avoir cette simplicité avec tout le monde ; conservez cette candeur, même parmi les plus raffinés,

[1] Nihil est opertum quod non revelabitur, et occultum quod non scietur. *S. Matth.* x.

Et scient omnes Ecclesiæ, quia ego sum scrutans renes et corda. *Apoc.* II.

Væ duplici corde et labiis scelestis. *Eccli.* II, 14.

[2] Hujus mundi sapientia est, cor machinationibus tegere, sensum verbis velare, etc. D. Greg. X *Moral.* XVI.

[3] Spiritus Sanctus disciplinæ effugiet fictum. *Sap.* I.

[4] In simplicitate cordis et sinceritate Dei, et non in sapientia carnali, sed in gratia Dei. II *Cor.* I.

et traitez avec eux aussi rondement que vous voulez le faire avec Dieu ; car autrement, vous agirez avec Dieu de même qu'avec les hommes. Ce fut là où Judas prit ce mauvais esprit qu'il apporta dans une compagnie, où l'on ne savait ce que c'était que le déguisement. Si vous en avez tant soit peu, apprenez de Notre-Seigneur à vous en défaire. Ce dont nous sommes assurés, c'est qu'il ne peut nous tromper ; n'usez donc point de finesse avec lui, car vous vous tromperiez vous-même en pensant le tromper. O bon Jésus ! que pourrions-nous prétendre en vous trompant ?... Serait-ce d'obtenir quelque chose sans que vous le sussiez, ou contre votre désir ? Cela n'est pas possible ; mais quand même cela pourrait se faire, ce serait nous tromper nous-mêmes et non pas vous, puisqu'il ne peut nous arriver de plus grand bien, que ce que vous savez nous être utile, et ce que vous désirez nous donner.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Trahison de Judas.

Qui eût jamais cru qu'il fût venu à la pensée d'un Apôtre, de faire ce que ce misérable traître exécute sans scrupule ? Oh ! qu'il est dangereux d'avoir trop d'affection pour les biens, pour l'honneur ou pour les plaisirs ! C'est cette mauvaise affection qui est notre démon ; c'est notre ennemi caché, qui nous trahit premièrement, qui ensuite nous fait trahir notre bon maître. Mon âme, n'y a-t-il pas quelque chose au monde que nous ayons trop à cœur, et dont nous soyons passionnés ? S'il en est ainsi, prions notre Sauveur qu'il nous délivre de cette dangereuse passion, qui est capable de nous perdre, et de nous le faire perdre.

DEUXIÈME POINT.

Des sentiments de Notre-Seigneur touchant ce traître.

Que ne fait point ce bon Maître pour ramener ce mauvais disciple ? mais tout cela sans aucun effet. Pourquoi y travaillez-vous donc, mon Sauveur, puisque vous voyez bien que vous n'y gagnez rien ? C'est, mon

fils, pour t'apprendre que je ne laisse pas d'être bon, et de te faire du bien nónobstant ta malice; mais aussi, c'est pour t'avertir que si tu ne te sers de ma bonté, elle passe en justice, et qu'enfin je permets que tu te perdes, parce que tu le veux, quoique je ne le voudrais pas....

TROISIÈME POINT.

Il faut éviter la dissimulation.

Donnez-vous bien de garde de faire le rusé et le dissimulé en matière de conscience. Ne cachez-vous rien, ne faites-vous pas comme Judas?... Notre-Seigneur sait tout, et il a dit que tout se saurait; pourquoi le déguisez-vous donc?... Il n'y a jamais personne plus trompée que celle qui veut tromper : car on ne saurait tromper Dieu, et quand on le pourrait, ce ne serait jamais qu'à notre désavantage, puisqu'il n'y a rien qui nous soit bon, que ce qu'il connaît être tel pour nous, et qu'il veut nous donner.

SAMEDI.

DU DÉBAT D'HONNEUR ET DE PRIMAUTÉ SURVENU ENTRE LES DISCIPLES.

Il survint un débat entre les Apôtres, pour savoir quel était le premier et le plus grand d'entre eux [1].

Le Sujet. Ce qui faisait craindre aux Juifs que Notre-Seigneur ne vînt à leur donner des lois, et à établir, en quelque sorte, son autorité sur les ruines de la Synagogue, c'était le grand nombre de ceux qui le suivaient [2]. De plus, ils avaient pu remarquer quelques signes d'ambition chez les disciples mêmes qui l'approchaient de plus près ; ces derniers, en effet, n'avaient pas encore compris que le royaume de leur Maître n'était pas de ce monde. Cette vanité d'ambition se révèle surtout le soir de la dernière cène. Après le rare exemple d'humilité que vient de leur donner Jésus en leur lavant les pieds, voici qu'ils se mettent à contester et à disputer quel était le premier et le plus grand d'entre eux.

[1] Facta est autem et contentio inter eos, quis eorum videretur esse major. *S. Luc.* XXII.

[2] Ecce mundus totus post eum abiit. *S. Joan.* XII.

Jésus-Christ permit cette faiblesse, pour prendre de là occasion de montrer à ses Apôtres, et dans leurs personnes à tous les Chrétiens, que ses pensées sont bien différentes des pensées du monde. Les rois des nations, leur dit-il, cherchent à dominer sur ceux qu'ils gouvernent[1]; parmi vous, il n'en doit point être ainsi; que celui d'entre vous qui veut être le plus grand, s'étudie à se montrer le plus petit, s'humiliant selon l'exemple que je vous donne moi-même en me mettant à vos pieds, moi que vous appelez votre Maître.

La Fin sera de vivre conformément à cet enseignement du roi des cœurs, et de désirer les abaissements comme le monde désire les grandeurs.

La Forme est en ces trois points :

1° Ambition des disciples.

2° Leçon d'humilité que leur fait leur divin Maître.

3° Part que nous devons prendre dans cette leçon, et du fruit qu'il en faut tirer.

PREMIER POINT.

AMBITION DES DISCIPLES.

Il faut convenir que l'ambition est un mal bien naturel à l'homme, subtil et très-dangereux[2], puisqu'il paraît ainsi dans des personnes, dans un lieu et dans un temps où il devait, ce semble, si peu paraître... O vanité! ô ambition! que tu perds de monde? serai-je donc toujours ton esclave? Ce mal est si subtil, qu'on ne s'en s'aperçoit presque point, et les mauvais effets qu'il produit sont si dangereux qu'on a bien de la peine à y remédier. Remarquez-en ici le commencement et le progrès. Il pénètre dans l'esprit de ces pauvres disciples par une simple pensée de grandeur, peut-être à cause de la familiarité qu'avait saint Jean auprès de Notre-Seigneur[3]; il passe ensuite dans leurs cœurs par un désir de savoir si lui, ou quelque autre d'entre eux était le plus considérable, puis on commence l'entretien sur ce sujet; et enfin, on le poursuit si chaudement, l'un

[1] Reges gentium dominantur eorum; et qui potestatem habent super eos, benefici vocantur : vos autem non sic, sed qui major est in vobis, fiat sicut minor; et qui præcessor est, sicut ministrator. S. *Luc.* XXII.

[2] Ambitio subtile malum, secretum virus, pestis occulta. D. Bern. in *Psal.* XC.

[3] Adeò inanis gloriæ passio animos eorum adhuc turbabat. S. Chrysost.

donnant la préséance à celui-ci et l'autre à celui-là, chacun selon son idée ou son affection, qu'il se forme une contestation et une sorte de dispute pour les préséances et les honneurs.

Cette faiblesse montre bien la corruption de notre nature, et doit nous faire comprendre que ce n'est pas assez d'avoir des livres, quantité de belles instructions, diverses pratiques et divers moyens de s'humilier, si l'on n'est assisté d'une grâce toute particulière, et si l'on ne tâche d'y coopérer pour réprimer les premiers mouvements qui nous surprennent, et souvent même au plus fort de nos dévotions. N'est-il pas vrai? N'en avez-vous pas l'expérience?... Ne ressentez-vous pas qu'après toutes les lectures, les méditations, et toutes les meilleures résolutions que vous avez pu prendre contre la vanité, elle ne cesse point pourtant de se faire sentir[1]?... Au temps même qu'on parle contre elle, et qu'on se persuade qu'on en est délivré, c'est alors qu'elle se glisse plus finement; et jamais il n'y eut plus de danger d'être vain et superbe, que lorsqu'on ne pense pas l'être. De sorte qu'on peut dire que celui-là est le plus humble qui se reconnaît pour le moins humble et le plus orgueilleux... Qu'en pensez-vous? Humiliez-vous toujours de plus en plus à la vue de votre orgueil et des défauts qui vous sont plus ordinaires en cette matière[2]. Criez miséricorde, et ne cessez de dire avec cette pauvre veuve : Ah! mon Dieu, vengez-moi de mon ennemi[3]. La vanité est vraiment un ennemi et un voleur domestique, qui nous ravit tous nos biens, sans que nous nous en apercevions.

DEUXIÈME POINT.

LEÇON D'HUMILITÉ QUE FAIT NOTRE-SEIGNEUR A SES DISCIPLES.

Certes, voir ses disciples dans ces sentiments et contester entre eux sur la préséance n'était pas de nature à consoler Notre-Seigneur dans son extrême affliction; toujours il s'était montré l'ennemi de l'orgueil, il détestait la vanité. Il pouvait

[1] Cunctis diebus suis impius superbit. *Job.* XV.

[2] Humiliatus est Ezechias eo quod exaltatum fuisset cor ejus. II *Par.* XXXI.

[3] Vindica me de adversario meo. S. *Luc.* XVIII.

dans cette circonstance les reprendre bien vertement, et il avait, ce semble, raison de le faire; mais comme il n'agissait jamais par passion, et qu'il était d'ailleurs extrêmement porté à la douceur, il se contente de leur faire une simple remontrance, et de leur donner ces trois mots d'avis, que nous devons aussi prendre pour nous.

Le premier: Qu'il n'entendait pas qu'ils fissent comme les gens du monde, qui ne cherchent qu'à s'agrandir [1]; parce qu'il tenait pour le plus grand et plus le élevé d'entre eux, celui qui s'estimait le moindre et le plus petit de tous.

Le second : Qu'ils prissent exemple sur lui qui se mettait à leurs pieds, et qui se comportait à leur égard comme un serviteur, quoiqu'ils le reconnussent tous pour leur Maître, et qu'il eût droit de leur commander [2].

Le troisième: Qu'au reste, s'il était question d'honneur, il leur faisait le plus grand honneur qu'il pussent jamais recevoir, les faisant asseoir à sa table, leur faisant part de ses plus grandes grâces, et voulant qu'ils en fussent les économes et les dispensateurs sur la terre, pour se rendre dignes, et ceux qui les recevraient, du degré de gloire qu'il allait leur préparer dans le ciel [3]. Pouvait-il rien apporter de plus convenable et de plus puissant pour guérir leur maladie, que de leur faire entendre qu'ils étaient obligés de se mettre au-dessous des autres, puisqu'il le voulait absolument ; que c'était pour eux une nécessité de le faire, puisque ne pouvant pas s'élever au-dessus de lui, ils le voyaient cependant se mettre le dernier, et aux pieds d'eux tous.

Enfin, il leur montrait que c'était dans l'humilité et dans les abaissements qu'ils devaient chercher leur véritable grandeur, puisque c'était là le chemin le plus assuré pour les conduire à la gloire, et aux honneurs du séjour éternel....

Eh bien, que pensez-vous de ce discours?... C'est pour vous aussi bien que pour eux qu'il est fait; puisque c'est de vous aussi bien que des Apôtres que Notre-Seigneur demande que vous

[1] Vos autem non sic. Supra.
[2] Ego in medio vestrum sum, sicut qui ministrat.
[3] Et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum. S. *Luc.* XXII.

soyez humble, et comme le plus petit de tous. L'exemple qu'il en donne est pour tous, et la faveur qu'il leur fait de les recevoir à sa table, de leur donner à manger sa propre chair, et de leur promettre de grands honneurs dans le ciel, vous est commune avec eux?... Que dites-vous donc à cela? Voulez-vous renverser ses desseins, mépriser son exemple, et croire que cette grandeur qu'il promet, n'est point capable de vous donner une entière satisfaction? Assurément, si vous en cherchez d'autre contre ses ordres et contre sa volonté, c'est une marque évidente qu'elle ne vous remplit pas le cœur, et vous témoignez par là qu'il n'a pas de quoi vous contenter [1]. Oh! qu'il faut être ambitieux pour vouloir être plus élevé que Notre Seigneur ne le veut, plus grand qu'il n'a voulu paraître lui-même, et pour désirer quelque chose de plus que d'être son frère, et d'entrer avec lui en partage de sa gloire et de son royaume du ciel?... Vraiment il ne faut pas avoir de foi, ni d'espérance, pour se laisser encore égarer par l'ambition. Car celui qui sait que Jésus promet les grandeurs du ciel à ceux qui méprisent celles de la terre, et ne les méprise pas avec lui, montre qu'il ne croit point à Jésus, ou qu'il ne se soucie pas de tous les biens du ciel. O mon Jésus! je vous crois bien, ce me semble; mais parce que mes actions ne sont pas toujours conformes à ma croyance, je vous dirai, comme cet homme: Je crois, Seigneur, mais aidez cependant mon incrédulité [2]....

TROISIÈME POINT.

DU FRUIT QUE NOUS DEVONS TIRER DE LA LEÇON D'HUMILITÉ QUE DONNE NOTRE-SEIGNEUR.

Remarquez ici plus particulièrement comment vous pouvez avoir part à l'ambition des Apôtres en pensées, en paroles et en actions [3]. Opposez-y les trois points du discours de Notre-Seigneur. Représentez-vous vivement le dessein qu'il a de persuader aux hommes l'abaissement, contre les désirs que vous avez

[1] Elevaverunt cor suum, et obliti sunt meî. *Osee* VIII.

[2] Credo Domine, adjuva incredulitatem meam. *S. Marc.* IX.

[3] Ne te extollas in cogitatione animæ tuæ velut taurus. *Eccli.* XII. Nolite in sublime tolli. *S. Luc.* XII.

de vous élever; souvenez-vous de ses paroles jointes à son exemple d'humilité, pour réprimer toutes les pensées et les paroles de vanité; et n'oubliez jamais l'honneur qu'il vous fait et qu'il vous promet dans la personne de ses Apôtres, si vous savez mépriser tous les honneurs, et supporter toutes les disgrâces qui se présentent. Ruminez souvent ces vérités : Que pour désirer d'être grand, on ne l'est pas davantage; que quand bien même on serait tel dans l'estime et dans la pensée des hommes, on ne l'est cependant pas en réalité et selon le jugement de Dieu, puisque les plus petits dans leur pensées sont les plus grands à ses yeux. Faut-il que Dieu ait moins d'empire sur nous et moins de pouvoir sur nos esprits que le monde ? Nous voyons qu'en de certaines occasions, comme dans les processions, pour ce qui regarde les ecclésiastiques et les religieux, on se croit les plus honorés en marchant les derniers, parce que c'est la commune croyance du monde, que ceux-là sont les plus honorables. Et pourquoi ne voudrons-nous pas nous mettre des derniers dans toutes les autres circonstances, puisque au jugement de Notre-Seigneur, ceux qui marchent ou qui se tiennent ainsi les derniers et les plus petits, sont les premiers et les plusgrands [1] ?...

Hélas ! c'est qu'on ne croit pas ou qu'il y ait un Dieu, ou qu'il en juge de la sorte, ou que son jugement soit véritable, et mérite autant d'égards que celui du monde, qui juge autrement de la grandeur que Jésus-Christ... O vanité des vanités, n'est-ce pas ici que Dieu aurait sujet de dire : A qui est-ce qu'ils me comparent, et qu'est-ce qu'ils me préfèrent [2]. Ils font plus d'état parmi eux du jugement des hommes que du mien ; ils estiment grands ceux que les hommes jugent grands ; et ils ne les estiment pas tels, quand je les juge tels. Qu'est-ce que cela, sinon mépriser ma sagesse, mon esprit et mon intelligence, puisqu'on ne croit pas que je sois aussi capable que le monde de juger des prééminences et des grandeurs ?....

[1] Erunt novissimi primi, et primi novissimi. *S. Matth.* XX.

[2] Cui assimilastis me, et adæquastis, et comparastis me, et fecistis similem ? *Isai.* XLVI.

Entends-tu, mon âme, ces paroles? Comprends-tu bien comment l'orgueil s'oppose à la sagesse de Dieu ?.... N'es-tu pas obligée d'être humble, et de croire qu'il y a plus d'honneur véritable dans la dernière place qu'au premier rang ?... Jésus l'a dit ; il faut le croire, ou dire que son jugement n'est pas bon, et qu'il n'est plus la sagesse infaillible? Concluons donc que l'orgueil et l'ambition sont de grands vices, puisqu'ils s'opposent ainsi à la sagesse d'un Dieu, qui nous a fait connaître si ouvertement ses avis et ses ordonnances sur ce sujet. Et après cela voudrions-nous être encore orgueilleux?... Non, je déteste ce vice de tout mon cœur, je redis avec cette divine Sagesse : Je déteste l'arrogance et l'orgueil [1], et j'implore ses grâces pour faire ce que je dis.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ambition des Disciples.

Il n'y a personne qui ne doive craindre les tentations d'ambition et de vanité en tout temps, en tous lieux, et pour quelque sujet que ce soit, puisqu'elles tentent ainsi des Apôtres dans un temps, dans un lieu et sur un sujet, qui devait être si peu capable d'en produire la pensée et la tentation. Mon âme, si tu ne crains pas ce mal, c'est un signe que tu l'aimes, et que tu ne le connais pas. O mon Jésus! je vous confesse mon orgueil, donnez-m'en l'absolution, la pénitence, et le remède....

DEUXIÈME POINT.

Leçon d'humilité donnée par Notre-Seigneur.

Voici un puissant remède que donne Notre-Seigneur en trois mots, qui contiennent trois avis bien importants.

Le premier, celui qui veut être le plus grand doit se faire le plus petit.

Le second, celui qui veut savoir comment on peut et comment on doit se faire petit, n'a qu'à regarder l'exemple de ce bon Maître.

Le troisième, que celui qui ne reconnaît et ne respecte pas la grandeur qu'il y a dès cette vie dans cette humiliation vertueuse, patiente

[1] Arrogantiam, et superbiam, et viam pravam, et os bilingue detestor, *Prov.* VIII.

jusqu'à ce qu'il arrive au véritable séjour de l'honneur, où il verra que les plus grands sont ceux qui se sont faits les plus petits. Mon âme, c'est ton Dieu qui te parle; si tu as des oreilles, il faut l'écouter, et si tu as de la foi, il faut le croire....

TROISIÈME POINT.

Le fruit de cette leçon de Notre-Seigneur.

Il faut avoir ces trois avis toujours présents, pour les opposer dans la pratique aux pensées, aux paroles et aux actions de vanité; quoi qu'en pense et qu'en dise le monde, les pensées et les paroles d'un Dieu sont toujours préférables. Quand il n'y aurait point d'autre mal dans l'ambition que de mépriser le jugement et la sagesse de Dieu, qui s'est déclaré contre elle, c'est un assez grand mal; c'est assez pour la détester, et pour dire avec cette divine Sagesse : Je déteste l'arrogance et l'orgueil.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

PARABOLE DU GRAIN TOMBÉ SUR UNE MAUVAISE TERRE, APPLIQUÉE AUX MÉDITATIONS SUR LA PASSION DESQUELLES ON NE TIRE PAS ASSEZ DE PROFIT

Un homme sortit pour semer son grain; mais pendant qu'il sème, une partie de la semence tombe le long du chemin où elle est écrasée par les passants, une autre sur un sol pierreux où le soleil la dessèche, une autre au milieu des épines qui, croissant avec elle, parviennent à l'étouffer [1].

Le Sujet est tiré de l'Evangile du jour, qui nous montre comment l'on ne profite point de la parole de Dieu, par la parabole de la semence, dont trois parts furent perdues et ne rapportèrent aucun fruit, pour être tombées sur de mauvais terrains.

La Fin est de reconnaître que la parole de Dieu nous est représen-

[1] Exiit qui seminat seminare semen suum : dum seminat, aliud cecidit secùs viam, et conculcatum est; et aliud cecidit supra petram, et natum aruit; aliud cecidit inter spinas, et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud. S. *Luc*, VIII.

tée par cette semence, et de voir si notre âme tire profit des vérités qu'elle apprend dans les méditations sur la Passion de Notre-Seigneur ; ou si elle ne ressemble point à quelqu'une de ces trois mauvaises terres où la semence ne peut croître.

La Forme est en ces trois points :

1° La première sorte de mauvaise terre où le laboureur sème ce bon grain, c'est un grand chemin, qui nous représente le premier empêchement qui nous vient du diable, en ce qui concerne notre mémoire.

2° Le second endroit où la semence tomba fut une terre pierreuse, qui ne fournit point de nourriture à cette bonne semence ; c'est le second empêchement qui nous est causé par le monde, et qui regarde l'entendement.

3° La terre toute couverte d'épines est une image du troisième empêchement que nous mettons nous-mêmes à la parole de Dieu, suivant la corruption de la nature et la dépravation de notre volonté.

PREMIER POINT.

LA PREMIÈRE SORTE DE MAUVAISE TERRE, C'EST UN GRAND CHEMIN, QUI NOUS REPRÉSENTE LE PREMIER EMPÊCHEMENT QUI NOUS VIENT DU DIABLE, EN CE QUI CONCERNE NOTRE MÉMOIRE.

Comme il y eut trois sortes de personnes qui furent particulièrement les instruments de la Passion de Notre Seigneur, savoir le diable, les Juifs et le traître Judas, ainsi y a-t-il trois sortes d'empêchements qui nous privent du fruit que nous en pourrions tirer, qui sont tous trois désignés dans cette parabole.

Le premier est représenté par ce grand chemin, où la bonne semence vient à tomber, et où elle ne peut ni croître ni lever, étant continuellement foulée par les passants : c'est le défaut de notre mémoire et de notre imagination, qui s'arrête à tous les objets qui se présentent, et qui est comme ouverte à tout venant [1]. Cela fait qu'après avoir considéré dans la méditation les vérités qui nous y sont proposées, et que nous avons pu y découvrir, l'esprit se laisse trop facilement détourner ail-

[1] Et crediderunt verbis ejus, et laudaverunt laudem ejus. Citò fecerunt, obliti sunt operum ejus, et non sustinuerunt consilium ejus. *Psalm.* CV.

leurs, et emporter à d'autres pensées, qui font perdre ces lumières qu'il faudrait conserver.

Ordinairement le diable y est pour quelque chose ; il nous amuse si bien par ces distractions, que le temps s'écoule insensiblement, nos affections se refroidissent, et l'occasion, que nous avons peut-être d'exécuter nos bonnes résolutions, nous échappe sans qu'on puisse plus la retrouver. Cependant tout consiste à agir ; et pour agir il faut choisir le temps, prendre l'occasion, et se rendre attentif aux lumières et aux mouvements de la grâce ; autrement si l'on se dissipe, et si l'on se laisse aller à d'autres pensées, on ne fera jamais rien [1]. Voilà le premier mal : c'est peut-être ce que vous reconnaissez assez, quand vous avouez, que si vous aviez toujours certaines pensées de dévotion, qui vous viennent parfois, vous seriez plus fervent et plus parfait que vous n'êtes dans les occasions [2]. Mais pourquoi ne conservez-vous pas ces bonnes pensées, puisque vous les avez ?... Vous les avez dans vos papiers ou dans votre mémoire, pour dire que vous les avez ; et vous ne les avez pas pour faire ce qu'il faut : C'est la ruse de l'ennemi, qui ne se soucie pas que vous ayez de belles et bonnes pensées dans l'oraison ou dans votre esprit, pourvu que vous ne les ayez point dans le temps qu'il faut s'en servir : et néanmoins vous ne les avez que pour vous en servir. Le vrai moyen de fermer ce grand chemin, c'est d'avoir à la bouche et dans le cœur un petit mot de l'Ecriture, qui vous fasse souvenir, au temps et à l'occasion, de ce que vous avez reconnu et résolu de faire. Mon âme, que prétends-tu, si tu ne fais ce que tu apprends tous les jours qu'il faut faire ? Ne vois-tu pas que le diable qui en sait tant, ne fait rien pour cela, et que c'est ainsi qu'il veut que tu lui ressembles ?...

[1] Abundantiùs oportet observare nos ea quæ audivimus, ne fortè pereffluamus. *Hebr.* II, 1.

[2] In mente ergo habe qualiter acceperis et audieris, et serva. *Apoc.* III.

DEUXIÈME POINT.

LA TERRE PIERREUSE MARQUE LE SECOND EMPÊCHEMENT QUI NOUS VIENT DU MONDE ET QUI REGARDE L'ENTENDEMENT.

Le second empêchement, qui nous est signifié par cette terre toute pierreuse, qui ne peut faire profiter le bon grain, parce qu'elle n'a point de suc, vient de la part du monde, et se retrouve d'ordinaire chez certaines personnes qui écoutent et reçoivent assez volontiers les vérités du ciel, mais qui ne les comprennent pas comme il faut, ou n'ont pas le courage de les mettre en pratique, de peur du monde qui pourrait s'en moquer. Et quand il n'y aurait que ce respect humain, n'est-ce pas une des maximes chrétiennes, et une des vérités fondamentales du christianisme, qu'il ne faut s'arrêter ni aux opinions ni aux discours du monde, parce qu'ils contredisent toujours les sentiments de Jésus-Christ [1] ?....

Ceux donc qui ont encore peur d'être méprisés ou d'être moqués du monde, ne sont pas prêts de comprendre, ou au moins d'exécuter les maximes de Jésus-Christ. Ils retiendront toujours dans leur cœur la vérité captive, comme dit S. Paul [2], parce qu'ils n'oseraient la faire paraître dans leurs actions, de peur que l'on n'en parle. Ce sont ces gens qui pour une petite parole de risée, ou qui simplement par crainte de ce malheureux *Qu'en dira-t-on*, n'oseraient paraître serviteurs de Jésus, et quitteront plutôt le service qu'ils lui doivent, que de souffrir sur ce sujet des moqueries qui tourneraient en louanges, s'ils savaient les bien prendre [3]. C'est Notre Seigneur lui-même qui nous en avertit expressément dans son Evangile, et qui vous le fera encore mieux entendre au fond du cœur, si vous voulez l'écouter. C'est pourquoi, concluant la parabole, il rehaussa sa voix, et dit d'un ton plus fort : Que celui-là l'écoute, qui a des oreilles pour l'écou-

[1] Hæc locutus sum vobis, ut non scandalizemini, etc. *S. Joan*, XVI.

[2] Qui veritatem Dei in injustitia detinent. *Rom.* III.

[3] Facta tribulatione et persecutione propter verbum, continuò scandalizantur. *S. Matth.* XIII.

ter [1]. Parlez, mon Seigneur, parlez s'il vous plaît, car me voilà prêt à vous entendre....

TROISIÈME POINT.

LA TERRE COUVERTE D'ÉPINES EST UNE IMAGE DU TROISIÈME EMPÊCHEMENT QUE NOUS METTONS NOUS-MÊMES A LA PAROLE DE DIEU, PAR LA DÉPRAVATION DE NOTRE VOLONTÉ.

Les épines qui sont le troisième empêchement qui étouffe et qui suffoque la bonne semence, nous représentent les soins trop attachants que la propre volonté, l'affection, et l'humeur, sorte de Judas qui ne cherche qu'à nous trahir, nous font prendre inutilement de toutes nos affaires, avant même de nous y occuper. Ces empêchements et cette propre satisfaction, que recherche la nature, possèdent tellement notre esprit, que nous ne pensons presque plus à Dieu, ni à la Passion de Jésus-Christ, ni aux bonnes résolutions que nous avons prises dans la prière.

Il nous semble toujours qu'il n'y a rien de si juste, rien de si raisonnable, rien de si pressant que ce que nous affectionnons [2]. Dès que notre intérêt ou notre plaisir se rencontrent dans une action, nous ne nous faisons pas conscience de laisser pour ce sujet nos méditations, nos lectures, et nos exercices spirituels, parce que nous ne nous donnons pas le loisir de penser que ces affaires spirituelles nous touchent de plus près, que toutes les autres occupations où notre fantaisie nous emporte : ou si nous y pensons, quelque bonne raison qui se présente à notre esprit, nous la faisons céder à notre affection et à notre caprice, qui nous transportent contre toute raison. Ces affections déréglées, et ces mauvaises tendances nous sont fort bien représentées par les épines, qui étouffent le grain quand il commence à poindre, tirant à elles le suc de la terre, et empêchant que les rayons du soleil l'échauffent [3]. En effet ces affections désordonnées étouf-

[1] Qui habet aures audiendi, audiat. *S. Luc* VIII.
Loquere, Domine, quia audit servus tuus. I *Reg.* III.

[2] Concidi et corrui corde præ sollicitudine. I *Mach.* VI.

[3] Ærumnæ sæculi et deceptio divitiarum, et circa reliqua concupiscentiæ introeuntes suffocant verbum, et sinè fructu efficitur. *S. Marc* IV, 19.

fent tous les sentiments de piété, et tous les saints désirs que la parole de Dieu avait jetés dans nos cœurs, attirent à elles tout ce qu'il y a de meilleur dans notre esprit, et s'opposent aux lumières que le ciel nous eût envoyées pour échauffer notre volonté, aussi bien que pour éclairer notre entendement, et occuper notre mémoire. De là vient que les gens d'affaires ne sont pas ordinairement des gens de dévotion, parce que, comme ils disent eux-mêmes, ils se donnent si entièrement à leurs affaires, qu'ils n'ont pas le loisir de penser à la dévotion[1]. Mais que cette excuse est dangereuse ! car s'ils s'occupaient comme il convient de leurs affaires, c'est-à-dire, s'ils ne s'y employaient que comme il faut, par raison et par ordre, elles serviraient, au lieu de nuire, à la grande affaire de leur salut; et s'ils cherchaient Dieu dans leurs emplois, ils le trouveraient partout; faute de cela, ils ne le trouvent dans aucun lieu. Qu'ils reconnaissent donc qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à cet empressement excessif, et non pas à leurs emplois, s'ils n'avancent point dans la dévotion et dans la piété.

Mais quoi, mon Dieu ! faut-il que je reconnaisse ici à ma confusion, que contre votre attente et vos desseins, vous n'avez semé dans mon cœur que sur des pierres et des épines ?... Faut-il que je sois contraint de vous dire, que vous avez versé en abondance dans mon âme une semence toute divine, et que cependant vous n'avez presque rien recueilli, vous voyant ainsi frustré par ma faute de la meilleure partie de vos peines, de vos grâces et de tous vos desseins[2] ?... Si un homme m'avait fait perdre une fois en ma vie autant de biens que je vous en fais perdre en un jour, ce serait assez pour le rendre criminel. Et quelle comparaison y a-t-il entre ces deux sortes de biens ?... Quand même il m'aurait ôté la vie, vaudrait-elle plus que le moindre degré de grâce, qui vaut le sang et la vie d'un Dieu, et que je perds pour satisfaire de vains caprices ?... Ah ! Dieu

[1] Sollicitus quæ sunt mundi, et divisus est. I *Cor.* VII.
Sollicita es et turbaris erga plurima. Porrò unum est necessarium. *S. Luc*, X.
[2] Deus meus confundor, et erubesco levare faciem meam ad te. I *Esd.* IX.

d'amour et de grandeur ! je suis tout confus et tout honteux en votre présence, d'avoir si mal usé de vos grâces, et d'avoir mis tant d'empêchements à vos saintes inspirations. Maintenant, je ne mérite pas que vous m'en accordiez une seule ; mais puisqu'il vous plaît encore de me donner cette connaissance de mon infidélité, faites s'il vous plaît que je ne perde pas cette grâce, que je la conserve plus soigneusement que les autres ; pour toute faveur, je vous demande en ce moment qu'il vous plaise me pardonner l'abus que j'ai fait des grâces passées, et m'accorder la faveur de me rendre plus fidèle pour l'avenir à celles que vous me destinez.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le grand chemin, premier empêchement.

Ce grand chemin, où se perd une partie de la semence du ciel, est notre mémoire ouverte à tous les objets et à toutes les pensées, qui nous détournent au moment où nous devrions nous souvenir de mettre en pratique les inspirations, que Dieu nous a envoyées. Oh ! combien de grâces se sont ainsi perdues !... Mon âme, qui en répondra pour toi, si tu ne cherches maintenant à réparer tant de pertes passées ?...

DEUXIÈME POINT.

La terre pierreuse, second empêchement.

Cette terre pierreuse, qui ne peut faire profiter le bon grain, c'est notre entendement, qui, trompé par les fausses opinions du monde, a de la peine à comprendre comme il faut les vérités chrétiennes, dont une des principales est qu'il ne faut s'arrêter ni aux sentiments, ni aux discours des hommes. Ecoute, mon âme, comme ton Jésus te reproche que souvent pour un mot et pour un *qu'en dira-t-on* tu as rougi de son service.... Ne t'excuse donc plus sur les discours et sur les actions du monde, puisqu'il n'y a rien qui te condamne davantage que cette excuse.

TROISIÈME POINT.

Les épines, troisième empêchement.

La terre couverte d'épines c'est notre volonté, qui s'attache par passion plutôt que par raison à n'importe quel objet. C'est un grand

obstacle à la dévotion et à la pratique des vertus, qui fait même qu'on s'excuse toujours sur ce qu'on affectionne, tandis que c'est de cela même qu'on devrait principalement s'accuser et se confondre. O mon Jésus ! je vois bien maintenant que tout ce que le monde, et la nature corrompue nous font dire pour nous exempter de nos devoirs, se réduit à de vains prétextes, à de frivoles excuses plutôt qu'à de véritables raisons. Ah ! qu'il vaudrait bien mieux nous en acquitter dignement, que de nous en dispenser ; ou si nous y manquons, reconnaître humblement nos défauts, plutôt que les déguiser....

SUJET DES MÉDITATIONS DE LA SEMAINE SUIVANTE

LE SUJET sera tiré du Sermon et de l'entretien qu'eut Notre-Seigneur avec ses Apôtres aussitôt après la Cène, selon que S. Jean le rapporte dans son Évangile, jusqu'à la prière qu'il fit dans ce même lieu à Dieu son Père. Et comme la fin de tout ce discours, ainsi que le marque S. Augustin[1], c'est de les avertir des persécutions qu'ils devaient souffrir, et de les y disposer,

Ce sera aussi LA FIN que nous aurons en vue dans les six méditations de cette semaine, nous proposant toujours les mêmes moyens et les mêmes motifs qu'il leur présente,

[1] Dominus Jesus in sermone quem locutus est Discipulis suis post Cœnam, proximus passioni, tanquam iturus et relicturus eos presentia corporali, exhortatus est eos ad perferendas persecutiones impiorum. D. August. Tr. XCII *in Joan.*

pour nous armer et nous disposer à toutes les occasions de patience, et à toutes les souffrances qui se présenteront.

Les moyens et les motifs sont ceux-ci :

1° La défiance de nous-mêmes, et la confiance en Dieu.

2° La fermeté de cœur contre les troubles que cause la crainte.

3° La considération de Notre-Seigneur, qui est notre voie et notre guide parmi les difficultés qu'il permettra nous arriver.

4° L'amour de Dieu, de Jésus, et du prochain.

5° La prévoyance des maux à venir.

6° La prière bien faite qui les détourne, ou qui dispose l'esprit à les attendre et à les recevoir.

Tous ces moyens se rencontreront dans l'explication suivie du discours dont nous avons parlé.

LUNDI.

DE LA DÉFIANCE DE NOUS-MÊMES AU SUJET DES OCCASIONS DE SOUFFRIR QUI POURRAIENT NOUS ARRIVER, SUR LA PRÉDICTION QUE FIT NOTRE-SEIGNEUR DE LA CHUTE DE SAINT PIERRE.

Je donnerai ma vie pour vous, dit saint Pierre à Notre-Seigneur. Vous? lui répartit ce bon Maître; je vous assure qu'au lieu de mourir pour moi, vous me renierez trois fois cette nuit[1].

Le Sujet : Notre-Seigneur commença son discours en annonçant lui-même à ses Apôtres que bientôt il allait les quitter : Mes enfants, leur dit-il[2], je n'ai plus que fort peu de temps à être avec vous; je m'en vais au plus tôt, et vous ne pouvez pas encore venir avec moi. Cependant aimez-vous les uns les autres, c'est ce que je vous recommande le plus. Et comme il continuait à leur parler de ce commandement, qu'il leur renouvela encore après, ainsi que nous le verrons, saint Pierre, qui avait été touché de ces mots : *Je m'en vais, et vous ne sauriez me suivre maintenant*, interrompt Notre-Seigneur, et lui demande où il allait, et pourquoi il ne pourrait pas le suivre, attendu qu'il était prêt à mourir pour lui. Vous en êtes bien éloigné, lui répart son bon Maître, et avant que la nuit se passe, et que le coq ait chanté deux fois, vous me renierez, et ne ferez pas semblant de me connaître, et vous m'abandonnerez tous, quand mes ennemis viendront me prendre. Il n'en sera pas ainsi, dit cet Apôtre[3], car, quand même tous les autres viendraient à vous abandonner, je proteste pour moi que je ne vous quitterai jamais. C'était

[1] Dixit ei Petrus, animam meam pro te ponam.
Respondit ei Jesus : Animam tuam pro me pones?
Amen, amen dico tibi, non cantabit gallus, donec ter me neges. *S. Joan.* XIII, 37 et 38.

[2] Filioli, adhuc modicùm vobiscum sum; quo ego vado, non potestis venire, et vobis dico modò : Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. Domine, quo vadis? Quare non possum te sequi modò? Animam meam pro te ponam. *S. Joan.* ibid. 33 et seq.

[3] Etsi omnes scandalizati fuerint in te, ego numquam scandalizabor : Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo. *S. Matth.* XXVI, 33 et seq.

la ferveur de son cœur et de son amour, qui le faisait ainsi parler ; mais il ne savait pas encore combien l'homme est faible, quand il se trouve dans l'occasion ou le danger de pécher ; il ne savait pas comme il est impuissant, s'il n'est assisté d'une grâce toute particulière, s'il n'est bien humble et défiant de lui-même, pour ne point s'engager mal à propos dans ces mauvaises occasions, ou pour demander cette grâce lorsqu'il y a nécessité, et qu'il ne peut les éviter.

La Fin donc sera d'apprendre, que pour nous disposer à bien supporter les peines et les épreuves, nous ne devons jamais présumer de nos forces, ni nous exposer aux occasions : mais plutôt nous défier de nous-mêmes et avoir toujours une sainte réserve, et mettre toute notre confiance en Dieu seul.

La Forme est en ces trois points :

1° Il y a dans ce monde quantité d'occasions de souffrir et de pécher, comme Notre-Seigneur en avertit ses Apôtres.

2° Il y a du danger pour ceux qui présument trop de leurs forces, comme il arriva à saint Pierre.

3° Il faut donc se défier de soi-même, et mettre sa confiance en Dieu seul.

PREMIER POINT.

IL Y A DANS CE MONDE QUANTITÉ D'OCCASIONS DE SOUFFRIR ET DE PÉCHER, COMME NOTRE-SEIGNEUR EN AVERTIT SES APÔTRES.

C'est une nécessité de souffrir en ce monde, Dieu l'a ainsi ordonné pour la gloire et pour le bien de ses élus [1] : mais le plus grand mal qu'il y a dans les souffrances, ce n'est pas d'endurer du mal, puisqu'au contraire cela doit s'appeler un bien, une faveur, et un grand sujet de mérite et de gloire. C'est plutôt de ne pas souffrir comme il faut, de s'attrister dans les afflictions, de murmurer contre Dieu, et d'un sujet de mérite faire une occasion de péché [2]. La nature corrompue ne veut rien supporter ; et l'ennemi de l'homme, le sachant fort bien, ne manque pas de se trouver dans toutes les circonstances difficiles pour nous attaquer. C'est en effet dans ces occasions qu'il excite des répugnan-

[1] Mundus totus in maligno positus est. II S. *Joan*, v.

[2] Frustrà percussi filios vestros, disciplinam non receperunt. *Jer.* II et v.

ces, remue l'imagination et fait son possible, pour nous faire croire le mal beaucoup plus grand qu'il n'est en réalité. Voyez-vous comme cet ennemi, ayant prévu ce qui devait arriver à Notre Sauveur, et voyant bien la rage mortelle qu'avaient les Juifs contre lui, se propose aussitôt de saisir cette occasion pour effrayer les Apôtres, et comme leur dit Notre-Seigneur, pour cribler leurs cœurs par cette épouvante et par cette secousse[1]. Et sans doute il en fût venu à bout, si leur bon Maître ne se fût mis en prière pour eux, et particulièrement pour S. Pierre, afin que s'il tombait, du moins il se relevât aussitôt, et tendît la main aux autres pour les relever avec lui.

Quel jugement de Dieu ! mais quelle malice, et quelle rage de Satan! quelle misère et quel danger pour un pauvre homme exposé aux ruses et à la malice d'un tel ennemi, qui est aussi porté à vouloir notre perte, qu'il est puissant pour la procurer, si Dieu ne l'arrête[2]. Et qui osera désormais se fier à soi-même, puisque les plus grands saints ne sont pas en sûreté ?.... N'avez-vous pas déjà assez d'expérience, pour voir qu'il vous arrive souvent des occasions de souffrir, que vous ne voudriez pas rencontrer ? C'est alors que la nature s'émeut, que l'impatience, le chagrin et le trouble font dire des paroles, qu'on voudrait après ne pas avoir dites. On s'étonne comment on a pu se laisser emporter à tant d'extravagances : c'est le naturel irrité qui en est cause, c'est le diable qui épie ces rencontres, et qui s'en sert pour ses desseins[3]. Hélas ! combien ceci est vrai ; et plût à Dieu que nous n'en eussions pas si souvent fait l'expérience !.... Il ne faut qu'un mot de travers et que la pensée qu'on nous méprise, pour nous émouvoir et pour nous causer plus de peine, par l'impatience que nous en concevons, que ne nous en causerait le mal qu'il peut y avoir dans ce mépris. Mon âme, s'il faut souffrir, souffrons de bonne grâce, pour la satisfaction de nos péchés, et ne péchons

[1] Simon, ecce Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum : ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua, et tu aliquandò conversus confirma fratres tuos. S. *Luc.* XXII.

[2] Qui commovet terram de loco suo, et columnæ ejus concutiuntur. *Job.* IX

[3] Verè stultum interficit iracundia. *Job.* V, 2.

pas de nouveau, en ne souffrant que par force ce que nous devrions souffrir avec mérite[1]. Sauveur de nos âmes, sauvez moi, je vous prie, par ces afflictions....

DEUXIÈME POINT.

IL Y A DU DANGER POUR CEUX QUI PRÉSUMENT TROP DE LEURS FORCES, COMME IL ARRIVA A SAINT PIERRE.

Si la fragilité humaine est grande, et s'il y a du danger pour toute sorte de personnes au milieu des occasions ; il y en a particulièrement pour ceux qui ont trop d'estime d'eux-mêmes, et qui se croient assez forts et assez vertueux, pour aller où souvent Dieu ne les appelle pas, ou, s'il les y appelle, et qu'ils soient obligés d'y aller, qui s'y portent plutôt par l'ardeur de leur naturel, et par la présomption de leur suffisance, que par la conduite du Saint Esprit, et par la dépendance de sa grâce.

Que ne devait pas faire et souffrir un saint Pierre pour son Maître? Quel desir n'en avait-il point? Et que ne disait-il pas pour le témoigner?.... Hélas ! il n'en disait que trop, si l'on considère ses forces ; mais il n'en disait pas assez, si l'on regarde Dieu, sur lequel seul il aurait dû s'appuyer. Et le voilà qu'il ne parle que de sa foi, que de son courage, que de ce qu'il fera, sans dire mot, et sans même penser qu'il ne peut rien faire sans la grâce de Dieu. C'est peut-être pour cela qu'il tomba ainsi misérablement, comme nous le verrons, afin de nous apprendre cette vérité si importante et si digne d'être connue, que nous ne pouvons rien de nous-mêmes que tomber, et qu'étant tombés, nous ne pouvons pas même nous relever, si Dieu n'y met la main[2]. Quiconque ne veut pas se persuader cette vérité, merite de tomber, et se met en danger de ne point se relever pour servir d'exemple aux autres. Qu'en croyez-vous?.... Tenez vous cette vérité pour un article de foi, comme elle l'est en effet.... Faites-en quelque acte maintenant, en reconnaissant fort humblement votre faiblesse, qui provient de ces quatre causes.

[1] Qui impatiens est sustinebit damnum, et cum rapuerit, alius apponet. *Prov.* XIX.

[2] Fiduciam talem habemus per Christum ad Deum, non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est. II *Cor.* III.

Premièrement, de ce que vous êtes homme.

Secondement, de ce qu'en votre particulier vous avez un naturel fort inconstant, fort volage, et enclin à un certain vice qui vous est tout particulier.

En troisième lieu, de ce que vous avez contracté de mauvaises habitudes par vos péchés passés, qui vous font pencher toujours du côté du vice, si vous n'y prenez garde, et si vous ne veillez continuellement sur vous, avec la grâce.

Enfin, vous avez sujet de croire que par vos infidélités ordinaires, vous méritez d'être privé des grâces qui vous sont nécessaires, d'être abandonné à la tentation. Tout cela n'est-il pas vrai ?.... Et n'est-ce point assez pour s'humilier devant Dieu, pour craindre et appréhender ses jugements, pour le prier, et lui dire: O mon Dieu, aidez-moi toujours du secours de votre grâce, puisque si nous sommes si faibles, que de nous-mêmes nous ne pouvons faire aucun bien, nous ne sommes pas pourtant exempts de l'obligation d'en faire ; mais nous sommes obligés de reconnaître la dépendance et le besoin que nous avons de vous, pour faire, par votre grâce, ce que nous ne pou faire de nous-mêmes sans être aidés de son secours.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT DONC SE DÉFIER DE SOI-MÊME ET METTRE SA CONFIANCE EN DIEU SEUL.

Tâchez de reconnaître plus en particulier ce que c'est que la présomption, si vous n'y êtes point sujet, d'où elle peut venir, quel mal elle a coutume de faire, et quels remèdes il faut y apporter. Premièrement, c'est une estime et une opinion qu'on a très-facilement de sa suffisance et de sa capacité à entreprendre, ou à vouloir faire plus que Dieu ne veut, ou autrement qu'il ne désire, ou en s'appuyant sur soi-même, sans se mettre en peine de son aide et de sa grâce. Il n'est pas nécessaire d'avoir la pensée expresse et actuelle de tout cela ; c'est assez qu'elle soit couverte et cachée au fond de l'âme, et qu'on s'expose aux occasions comme une personne qui ne craint point, qui n'a point recours

à Dieu, qui se vante, qui ne prend point conseil, qui entreprend tout de soi-même, et qui dans les occasions s'avance plus qu'elle ne devrait[1]. On se repose quelquefois sur les sentiments de dévotion qu'on a eus, sur les louanges et flatteries qu'on nous a données, sur l'horreur qu'on ressent du péché, lorsque l'objet n'est pas présent, et qu'on n'est point assailli par la tentation, sur les victoires qu'on a remportées. Ainsi, on ne fait point difficulté de fréquenter indifféremment toute sorte de personnes, de parler, de regarder ça et là, de lire tout ce qui se rencontre de bon et de mauvais, de s'exposer aux compagnies et aux occasions où il y a du danger, et qu'on devrait tenir pour suspectes; ou même d'omettre ce qu'on est obligé de faire selon son état et sa condition, comme ses examens de conscience, ses lectures spirituelles, et autres pratiques de dévotion, comme s'il n'y avait rien à craindre, et que ce qu'on en fait ne vînt point de mauvaise volonté.

Ce sont-là des marques de présomption; car on ne peut pas se retirer de l'ordre que Dieu a établi pour notre salut et pour notre perfection, sous quelque prétexte que ce soit. C'est trop présumer de soi, que de croire qu'il n'y a point de danger quand ces occasions se rencontrent[2], ou de s'y engager, à moins que la nécessité, l'obéissance ou une grande charité ne nous y obligent; encore ne doit-on le faire qu'après avoir instamment prié Dieu, et qu'après s'être armé de force et de courage, veillant toujours sur soi, tant qu'on est obligé d'être dans le danger. Que sera-ce donc si on y va par caprice, si on y cherche sa propre satisfaction, si on y sent de l'affection, si étant averti, on ne tient nul compte des avertissements, si nous avons déjà l'expérience de ce qui nous est arrivé dans ces occasions, enfin s'il y a juste sujet de craindre, et qu'on s'y expose cependant sans aucune appréhension? N'est-ce pas là avoir trop de confiance en ses propres forces?... N'est-ce pas être trop présomptueux, en se promettant de ne point pécher? ou n'est-ce

[1] Qui confidit in corde suo, stultus est. *Prov.* XXIII.

[2] Arrogantia tua decepit te, et superbia cordis tui. *Jerem.* IV.

pas être trop négligent, en ne se souciant pas de son péché?....

La défiance qu'on doit avoir de soi-même, ne consiste pas simplement à croire qu'on ne peut rien faire de bien sans la grâce et sans l'aide de Dieu ; pas plus que la confiance qu'il faut avoir en sa bonté, ne consiste à se persuader qu'il nous assistera; mais pour se défier parfaitement de soi-même, on ne doit rien entreprendre qu'on ne sache que Dieu le veut, et on ne doit l'entreprendre que comme il le veut, en nous appuyant plutôt sur sa grâce, que sur notre capacité, et par les moyens qu'il a ordonnés. Comme aussi, pour se confier entièrement en sa bonté, il est nécessaire qu'après avoir reconnu ce qui est de sa volonté, nous l'entreprenions courageusement, espérant qu'il ne manquera pas de nous assister, quelque difficulté qui s'y rencontre, et quoi qu'il puisse en résulter, puisque nous ne nous y engageons que par ses ordres, et en considération de ses desseins [1]. Oh ! que c'est un grand secret dans une matière si importante, de ne jamais négliger ce qu'on doit faire, pour entreprendre mal à propos ce qu'on ne doit pas ; de demeurer ferme dans les emplois de sa charge et de son office, et de n'en sortir jamais sans la permission de celui qui nous y a mis ; car les grâces suivent les vocations et les moyens particuliers que Dieu a établis pour y bien vivre, et pour s'y perfectionner. Attachez-vous fermement à ce principe, si vous voulez être assuré d'entrer sous la conduite de Dieu ; si vous ne craignez pas de vous en séparer, tremblez au moins de ce que vous n'avez pas cette sainte défiance de vous-même. Pensez que la plus grande partie des disgrâces qui vous arrivent, viennent uniquement de ce que vous n'êtes pas assez uni avec Dieu, ni assez soumis à tous ses ordres. Vous mettez trop du vôtre dans tout ce que vous faites, aussi vous n'y trouvez que vous-même, c'est-à-dire rien. Mon Dieu, que vous êtes bon! puisque pour nous faire du bien, vous demandez seulement de nous, que nous connaissions le besoin que nous avons de vous, et que nous ayons autant de défiance

[1] Ostende, Domine, quoniam non derelinquis præsumentes de te; et præsumentes de se, et de sua virtute gloriantes humilias. *Judith.* VI.

de nous-mêmes, que de confiance en vos grâces et en votre sagesse paternelle.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il y a quantité d'occasions de souffrir et de pécher.

Il faut souffrir en ce monde, c'est bien la raison, puisque Dieu le veut; mais souffrons ce que Dieu veut, et comme il veut, et non pas ce qu'il ne veut point que nous souffrions. Mon âme, Dieu ne t'envoie des souffrances qu'afin que tu t'en serves pour expier tes péchés passés; et, malheureuse que tu es, tu en abuses tellement, que tu en fais de nouveaux péchés par tes impatiences.

DEUXIÈME POINT.

Il y a du danger dans ces occasions pour les présomptueux.

S'il y a des gens qui soient ébranlés, et qui tombent au temps des adversités, ce sont ceux qui présument être si forts qu'ils ne craignent point de tomber; témoin saint Pierre, qui avait fait de si belles protestations, et le voilà par terre au premier choc qu'il éprouve et au premier mot que lui dit une servante. Mon âme, si tu penses à ta force naturelle, pour faire et pour souffrir ce qu'il faut, tu te trouveras toujours trop faible; mais si tu penses à ta faiblesse, tu seras toujours assez forte, avec l'aide et l'assistance de ton Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui reconnaissant, leur faiblesse, se confient dans sa force.

TROISIÈME POINT.

Il faut donc se défier de soi-même.

Il faut donc considérer encore un peu plus attentivement, combien nous sommes faibles, et que c'est nous tromper et présumer trop de nous-mêmes, que de nous mêler de faire ce que nous ne voyons pas manifestement que Dieu veut que nous entreprenions, ou de le vouloir faire par d'autres moyens qu'il ne l'entend. Qui vous a mis là, vous dira-t-il, qui vous a chargé de cette affaire? Achevez sans moi ce que vous avez entrepris sans moi. Que direz-vous, que répondrez-vous?... O mon Dieu, retirez-moi de tout lieu et de tout emploi, où vous ne voulez pas que je sois, et ne permettez pas que je me retire de celui où vous voulez que je vous serve.

MARDI.

DE L'AVIS QUE NOTRE-SEIGNEUR DONNE, QU'IL NE FAUT POINT SE LAISSER TROUBLER, ET DES MOTIFS QU'IL AJOUTE A CETTE INTENTION

Que votre cœur ne se trouble point. Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père, et je m'en vais vous préparer une place[1].

Le Sujet. Notre-Seigneur poursuivant son discours, recommande à ses Apôtres que pour sortir heureusement des difficultés qui peuvent se présenter, ils ne permettent jamais à leur cœur de se laisser troubler; mais que plutôt ils le maintiennent dans la paix. Et pour cet effet il leur présente trois motifs, qui font les trois points de cette méditation, et qui y sont développés plus au long.

La Fin est de bien apprendre et de mettre en pratique cet avis, qu'il ne faut point se troubler à cause des contradictions, et que pour être en paix et en assurance parmi ces traverses, il faut prendre les motifs qui nous seront ici proposés.

La Forme est en ces trois points, qui comprennent les trois motifs :

1° Premier motif d'assurance, qui est fondé sur la croyance que nous avons en Dieu et en son Fils Jésus.

2° Second motif qui doit se prendre de la pensée du ciel.

3° Troisième motif qui vient de la vue de Notre-Seigneur, qui a passé avant nous par les souffrances, nous méritant ainsi la grâce, et nous préparant la gloire.

[1] Non turbetur cor vestrum. Creditis in Deum, et in me credite. In domo Patris mei mansiones multæ sunt, si quò minùs dixissem vobis : Quia vado parare vobis locum. *S. Joan.* XIV.

PREMIER POINT.

PREMIER MOTIF D'ASSURANCE, FONDÉ SUR LA CROYANCE QUE NOUS AVONS EN DIEU ET EN SON FILS JÉSUS-CHRIST.

Remarquez la différence qu'il y a entre la crainte, qui nous a été recommandée dans la méditation précédente, et entre le trouble qui nous est défendu dans celle-ci. La crainte bien réglée est une vertu : au contraire le trouble est toujours un vice ou un mal naturel, qui empêche la vertu. La crainte produit de bons effets, et le trouble donne de la peine, et c'est tout. Quand on craint raisonnablement, on se sent excité à faire ce qui est d'obligation, et à se détourner de tout ce qui est contre la raison ; et au contraire, lorsqu'on se trouble aisément, on laisse d'ordinaire ce qu'il faudrait faire, et on fait souvent ce qu'on devrait laisser. Ainsi la crainte nous fait toujours autant de bien que le trouble nous cause de dommage ; et c'est pour cela que c'est bien de craindre, et mal de se troubler. Il ne faut pas toutefois que cette crainte manque de confiance ; elle en sera toujours accompagnée, quand on fera ce à quoi notre devoir nous oblige par ces trois motifs, que nous indique ici Notre-Seigneur.

Le premier est, de croire que Dieu a une providence universelle qui s'étend sur tous les hommes [1], et que Notre-Seigneur en a une très-particulière, qui regarde tous les siens, en sorte qu'il ne leur arrive rien sans sa permission, et qu'il est toujours prêt à les assister. Si vous entreprenez quelque chose de vous-même, et sans ses ordres, vous avez bien sujet de craindre qu'il ne vous abandonne ; mais si vous ne vous y portez que parce que cela est de votre devoir, par obéissance, ou par pure nécessité, quoi qu'il y ait à souffrir, il faut demeurer tranquille et dans le calme, sans se troubler ; car il est certain que Dieu en tirera sa gloire et votre bien. Il le veut, c'est assez ; n'en demandez pas davantage ; faites seulement ce qu'il vous

[1] Creditis in Deum, et in me credite.

commande, et confiez-vous entièrement en sa puissance et en sa bonté [1]. Eh bien, ne croyez-vous pas cette vérité ?.... Ne tenez-vous pas pour certain que rien ne se fait sans la permission de Dieu, sans qu'il le sache, sans qu'il l'ordonne, et sans qu'il soit prêt à vous assister dans l'exécution de toutes ses ordonnances ?.... Pourquoi donc vous troublez-vous si souvent, et sans sujet? Ne voudriez-vous rien souffrir pour lui? Ou bien, voudriez-vous qu'il prît ses ordres de vous, et qu'il ne fît rien sans vous en avoir demandé la permission ?.... Donnez-vous en bien de garde; et fermez plutôt la bouche, afin de ne vous plaindre aucunement comme fit autrefois David, ou, si vous parlez, que ce soit seulement pour reconnaître avec lui que vous vous êtes tu dans tout ce qui vous arrivait, puisque cela ne vous arrivait que de la part de Dieu [2].

DEUXIÈME POINT.

SECOND MOTIF D'ASSURANCE SUR LA PENSÉE DU CIEL.

Il y a plusieurs demeures et plusieurs appartements dans la maison de mon Père [3]. C'est le second motif qui doit nous rassurer contre les troubles, qui peuvent naître souvent de ce que l'on pense souffrir trop, ou de ce que l'on craint que les maladies, les tentations, et autres afflictions semblables, nous empêchent d'exécuter le bien que nous voudrions faire. Il faut savoir, pour se résigner et s'affermir contre toutes ces secousses, qu'il y a un paradis à gagner, qui ne s'emporte que de vive force, qui ne s'achète qu'au prix du travail; mais ce n'est pas à nous à en fixer le prix, c'est à celui qui veut le vendre [4]; et il le vend plus cher aux uns qu'aux autres. Avez-vous le droit de vous en plaindre ? N'est-il pas le maître ?... Puis il y a plusieurs sortes de logis, et diverses demeures dans le ciel, les unes coûtent plus, et les autres moins; si vous travaillez beaucoup,

[1] Habete fiduciam, ego sum, nolite timere. *S. Matth.* XIV.

[2] Obmutui et non aperui os meum, quoniam tu fecisti. *Psal.* XXXVIII.

[3] In domo Patris mei mansiones multæ sunt.

[4] Quanti erat emendum, si venale esset : et tamen venale est, eme si vis. D. Aug. Serm. LXIV, *de verbis Domini.*

vous en aurez une des plus belles : N'est-ce pas de la faveur qu'on vous fait?.... Si vous travaillez moins, ou s'il vous semble que vous ne faites pas tant que les autres, ne vous en attristez point pour cela, votre logis est marqué, personne ne le prendra, si vous ne renoncez vous-même au droit que vous y avez ; tout s'y fait par ordre et par mesure[1].

Vous savez bien qu'il y a une aussi grande variété entre les bienheureux, qu'il y en a parmi les étoiles, et qu'on peut dire de chaque saint, qu'il n'a point son semblable, parce que chacun a son degré de gloire qui lui est tout particulier. C'est pourquoi il faut qu'il y ait dans cette vie une grâce et un travail qui lui soit proportionné ; et parce que vous ne sauriez pas de vous-même connaître quelle est cette gloire que Dieu vous a destinée, c'est pour cela qu'il vous désigne votre travail et taille lui-même votre croix, pour que vous puissiez y arriver, la portant généreusement. Prenez-là donc de sa main, sans regarder celle des autres ; souffrez ce qu'il veut vous faire souffrir par l'ordre de sa Providence, ne vous exposez pas au danger de laisser tomber cette croix en voulant trop l'examiner; dites de bons cœur, à chaque peine qu'il vous faut endurer : C'est ici ma croix et mon calice, c'est ma tâche, c'est ce qu'il me faut résolûment faire pour être où Dieu me veut, et sur la terre et au ciel. Après cela, mon âme, que peux-tu désirer de mieux?... Que saurais-tu prétendre de plus avantageux que ton bonheur éternel? et c'est ainsi qu'on y arrive. N'as-tu pas entendu si souvent ton époux qui dit : Demeure ferme, fais ce que tu fais, endure ce que tu endures, c'est ainsi que se tresse ta couronne[2]? Prends garde qu'un autre n'y mette la main, et ne te l'enlève. As-tu jamais bien pensé à cette couronne, comment c'est ainsi qu'elle se mérite, comment autrement elle se perd! c'est maintenant qu'il faut y penser....

[1] Unusquisque in suo ordine. I *Cor.* xv.

[2] Faites bien ce que vous faites ; travaillez fidèlement à ma vigne, je serai votre récompense. Ecrivez, lisez, chantez, gémissez, gardez le silence, priez, souffrez courageusement les adversités. La vie éternelle mérite bien d'être acquise par ces combats et par de plus grands encore. La paix viendra au jour connu du Seigneur. *Imitat.* liv. III, ch. xlvii.

TROISIÈME POINT.

TROISIÈME MOTIF D'ASSURANCE SUR LA VUE DE NOTRE-SEIGNEUR, QUI A PASSÉ AVANT NOUS PAR LES SOUFFRANCES, NOUS MÉRITANT AINSI LA GRACE, ET NOUS PRÉPARANT LA GLOIRE.

Je m'en vais vous retenir une place, disait Notre-Seigneur [1]. Mais où allait-il, sinon au lieu de sa Passion? Et qu'y allait-il faire autre chose que nous retenir cette place, dont il parle, en nous méritant les grâces et les moyens nécessaires pour arriver à cette bienheureuse éternité? Oh! quels préparatifs! quels sacrifices, et quels frais pour vous acheter une place dans le ciel!... Quoi, un Dieu monter sur le calvaire! rendre le dernier soupir sur une croix! et y répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang, pour vous donner entrée dans le paradis!... Et vous ne voudriez rien faire, ni rien souffrir pour y aller?... Que ne regardez-vous un peu ce crucifix au milieu de vos troubles, de vos murmures, et de vos impatiences, pour pouvoir ensuite faire réflexion sur les peines dont vous vous plaignez tant?... Votre croix approche-t-elle de celle-là?... Osez-vous vous comparer à cette divine personne qui souffre?... Et n'est-ce pas pour vous, et à votre occasion, qu'un Dieu veut bien être attaché sur une croix, et y mourir de douleur, qu'il souffre dans ce corps, qu'il n'a pris que pour souffrir et mourir [2]?... N'est-il donc pas bien juste que vous preniez part à ses souffrances, puisque c'est votre affaire, et puisque c'est pour cela que vous vivez à présent, et que c'est ce qui doit vous faire vivre à jamais?....

C'est le troisième motif, qui confirme et qui perfectionne les deux autres. En effet, si la pensée de la providence divine et du paradis a quelque pouvoir de soi-même sur nos esprits, elle en aura bien davantage dans la vue d'un Dieu mourant, puisque

[1] Quia vado parare vobis locum. *S. Joan.* XIV.

[2] Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem. *Hebr.* XII.

c'est par cette divine providence, et pour ce bien inestimable du ciel, que ce sang est répandu, comme en étant le prix. Il faut donc nécessairement conclure, que c'est un ordre de Dieu, qu'on ne peut y arriver qu'en souffrant, qu'il est bien raisonnable de passer par là, qu'il faut en prendre une résolution ferme, et qui soit digne d'un cœur qui aspire aux premiers rangs, et aux trônes de gloire les plus élevés parmi les bienheureux, se conformant aux moyens ordonnés par la providence divine.

Ne croyez-vous pas que vous y êtes d'autant plus sûrement appelé, que Dieu vous fournit plus d'occasions de souffrir? N'envisagez jamais les douleurs et les afflictions qu'à travers la volonté de Dieu qui les envoie, ou le paradis vers lequel elles vous portent, ou la croix du Sauveur qui les a sanctifiées[1]. Vous devriez en quelque sorte les adorer, ou au moins les baiser, comme si c'était cette sainte croix, qu'il a rendue si adorable par son attouchement, puisque par ce moyen il a rendu toutes les autres croix aimables et honorables. O douce croix! devriez-vous dire avec S. André [2], qui m'êtes envoyée de la part de mon Dieu, qui me portez à son amour, et qui me faites semblable à mon Jésus; je vous reçois et vous embrasse d'aussi bon cœur, que je désire être reçu et embrassé de mon juge, au grand jour décisif de mon éternité.

Hélas! que ne voudrais-je avoir fait à cette dernière heure! Et qui m'empêche maintenant de le faire?... Il n'y a que toi, mon âme, qui t'en empêches; et il n'y a que vous, ô mon Jésus, qui puissiez m'aider à rompre tous ces empêchements, et à mettre enfin à exécution les résolutions, que je prends avec le secours de votre grâce.

[1] Recogitate eum, ut ne fatigemini animis vestris deficientes. Ibid.

[2] O bona crux, quæ decorem ex membris Domini suscepisti! S. Andr. *In Act. ejus martyr.*

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Motifs d'assurance parmi les adversités : Que c'est Dieu qui les envoie.

Craignez quand il faut craindre, car la crainte est une vertu qui a de bons effets; mais ne vous troublez jamais, car le trouble est toujours un vice qui ne fait que du mal. Et pour apaiser ou prévenir vos troubles, persuadez-vous, comme un article de foi, que c'est Notre-Seigneur qui vous envoie cette adversité, et qu'en même temps il vous dit ces paroles : Ne vous troublez point, je vous le défends. Oserez-vous lui désobéir?... O mon Sauveur! si l'affliction vient de vous, j'attends aussi de vous le soulagement et la force pour la supporter, comme vous l'ordonnerez.

DEUXIÈME POINT.

C'est ainsi qu'on mérite le ciel.

Il y a plusieurs demeures au ciel, dit Notre-Seigneur; vous y marquez, et vous y retenez la vôtre par la patience dans les afflictions qui vous arrivent. Voudriez-vous bien perdre le droit que vous y avez?... Non; alors prenez garde de perdre le moyen, et l'occasion de gagner cette place du royaume éternel : C'est à celui qui vend ce qui lui appartient, d'en faire l'estime, et d'en fixer le prix. Cette croix est le prix qu'on vous demande; ne marchandez point davantage, de peur qu'un autre n'intervienne pendant ce temps, et n'emporte votre couronne.

O couronne éternelle! est-il possible que je sache que je puis vous perdre, en perdant les occasions de souffrir, et que je préfère plutôt vous perdre, que supporter ce qui se présente pour vous obtenir?...

TROISIÈME POINT.

Que Notre-Seigneur en a bien souffert davantage.

Voilà de plus Notre-Seigneur qui a bien voulu souffrir, et mourir pour vous mériter cette place dans le ciel; et vous ne voudriez pas, pour l'obtenir, endurer la moindre des peines, que vous prendriez volontiers pour quelque honneur du monde, ou quelques biens de cette vie? O mon âme! que ta couronne a été vendue chèrement à ton Jésus, et que

maintenant elle t'est présentée à bon marché; si tu veux l'acheter!... Ne regarde pas tant ce que tu donnes que ce que tu reçois, ou que ce que tous les saints, après Jésus, ont donné de bon cœur pour le même objet.

MERCREDI.

D'UN TROISIÈME MOTIF TRÈS-PUISSANT POUR SUPPORTER LES PEINES QUI SE PRÉSENTENT.

QUE PAR LA SOUFFRANCE NOUS SOMMES A LA SUITE DE NOTRE-SEIGNEUR ET SUR LE CHEMIN DU CIEL.

SUR CES PAROLES :

Je suis la Voie, la Vérité et la Vie[1].

Le Sujet. Saint Thomas ayant demandé à Notre-Seigneur où il allait, et quel moyen ses disciples auraient de le suivre, Jésus dit, à ce sujet, qu'il était la Voie, la Vérité et la Vie; c'est à dire qu'ils devaient s'assurer qu'il était tout ensemble leur souverain bonheur, et le moyen qu'ils avaient d'y arriver; qu'il était leur souverain bonheur, puisqu'il était la vie et la vérité éternelle; qu'il était le moyen qu'ils devaient prendre pour y parvenir, puisqu'il était la Voie par où l'on passait pour aller à l'éternité; et qu'enfin ils devaient croire assurément ce qu'il leur disait, puisqu'il était la Vérité et que la vérité ne saurait se tromper. Par ces paroles il voulait leur apprendre, qu'ils ne devaient point craindre de le suivre, en passant après lui par les afflictions et les souffrances, puisqu'étant la Vérité aussi bien que la Voie, on ne pouvait se tromper en marchant sur ses pas; et qu'étant la Vie aussi bien que la Voie et la Vérité, on ne perdait rien pour le suivre.

La Fin est que nous comprenions bien, comment Notre-Seigneur nous a frayé le chemin du ciel par le moyen des souffrances, comment c'est ainsi que nous le suivons, et que nous arrivons à notre bonheur par le meilleur chemin qui puisse être, et que par conséquent nous devons y marcher volontiers et courageusement.

[1] Ego sum via, veritas et vita. S. *Joan.* XIV.

La Forme en trois points comprendra trois conditions d'un bon chemin, qui se rencontrent parfaitement dans celui que Notre-Seigneur nous fraie, pour le suivre au milieu des afflictions et des souffrances.

1° La première condition d'un bon chemin, c'est qu'il soit sûr.

2° La seconde condition, c'est qu'il soit fort court.

3° La troisième condition, c'est qu'il soit droit et facile.

PREMIER POINT.

LA PREMIÈRE CONDITION D'UN BON CHEMIN, QU'IL SOIT SUR.

S'il est vrai que Notre-Seigneur est le chemin et la porte par où il faut passer pour entrer dans le ciel, ainsi est-il véritable que tous ceux qui l'imitent dans les souffrances prennent ce chemin, et que s'ils y marchent jusqu'au bout, ils arriveront sûrement au terme et au séjour des bienheureux. C'est vous, disait-il à ses Apôtres, qui avez tenu bon dans toutes mes traverses, et qui avez été les fidèles compagnons de mes peines; et c'est pour cela que je vous établis maintenant les premières personnes de mon royaume [1]. Je vois les cieux ouverts, s'écriait le premier martyr au milieu d'une grêle de pierres, qui fondaient sur lui de toutes parts, et j'aperçois à l'entrée mon bon Jésus, debout, qui me tend les bras pour m'y recevoir, si je persévère dans mes souffrances [2]. C'était donc marcher dans le vrai chemin du ciel, où son Sauveur l'attendait, que de marcher ainsi parmi les peines. Je vous remercie, mon Sauveur, disait un autre, couché qu'il était sur un gril rougi par le feu, de ce que j'ai mérité d'avoir entrée aux portes du ciel; oui, ce gril et ces feux sont les portes du paradis [3]. Et pourquoi n'en penseriez-vous pas autant de vos peines, si vous savez les prendre avec le même esprit que les saints ont accepté les leurs?... Et pour apprendre à le faire comme eux, il n'est besoin que de se représenter un Jésus crucifié, et le ciel au-dessus; et de tenir pour certain, qu'il n'y a

[1] Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis, et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum. *S. Luc.* XXII.

[2] Ecce video cœlos apertos, etc. *Act.* VII.

[3] Gratias tibi ago, Domine, quia januas tuas ingredi merui. S. Laur. *In Act. ejus.*

point de marque plus assurée qu'on est en bon état et dans le vrai chemin du ciel, que lorsqu'on souffre de bon cœur ce qu'il lui plaît que nous souffrions, pour l'imiter en ses souffrances.

Quelle consolation, je vous prie, dans l'incertitude de cette vie, d'être aussi assuré qu'on le peut être sans miracle et sans révélation, qu'on est dans le bon chemin, qu'on est à la porte du ciel, et qu'il ne faut qu'un peu de courage et de persévérance pour y entrer. Malheur, dit l'Ecriture, à ceux qui n'ont pas tenu ferme dans leurs souffrances; ils se sont retirés du vrai chemin où ils étaient, et se sont jetés à l'écart, où ils se perdent [1]. Voulez-vous être de ces malheureux?.... O mon Sauveur! s'il n'y avait d'autre mal que se perdre, pourvu qu'on fût toujours avec vous il n'y aurait point grand mal; mais se perdre et être séparé de vous, c'est être véritablement malheureux....

DEUXIÈME POINT.

LA SECONDE CONDITION D'UN BON CHEMIN, QU'IL SOIT COURT.

Une condition souhaitable dans un bon chemin, c'est qu'il soit court; on ne demande qu'à abréger sa route, afin d'arriver plus tôt où l'on veut aller. C'est le second avantage que nous avons dans la patience, qui s'exerce à l'exemple de Notre-Seigneur, parce que c'est le moyen le plus court qu'on peut prendre pour arriver à la perfection, qui couronne toutes nos œuvres, et qui ne laisse rien d'imparfait. Il n'est pas jusqu'à la charité, qui est la reine des vertus, qui ne tire du lustre et de l'éclat de la patience [2]; car, c'est par son moyen qu'elle nous détache et nous éloigne de nous-mêmes, n'y ayant rien de si contraire à l'amour propre, que l'amour de la croix; ensuite elle nous attache et nous unit plus fortement à Dieu, n'étant jamais plus à lui, que quand nous sommes moins à nous. C'est dans cette étroite union que consiste la perfection de la charité; ainsi la patience fait tout d'un coup, ce que les autres vertus ne

[1] Væ his qui perdiderunt sustinentiam, et qui dereliquerunt vias rectas, et diverterunt in vias pravas? *Eccli.* II, 16.

[2] Patientia opus perfectum habet, ut sitis perfecti, et integri in nullo deficientes. S. *Jac.* I.

font qu'à diverses reprises, et qu'avec beaucoup de temps. C'est donc le plus court, pour être parfait, que de s'étudier à la patience ; et pour s'y étudier et profiter en peu de temps, il n'y a qu'à prendre ce livre écrit au dedans et au dehors, qu'on appelle le crucifix, et d'y lire ce mot gravé sur ce saint corps par autant de lettres rouges qu'il y a de plaies[1] : Patience, Patience. Oh ! que cela est puissant, dit un Apôtre[2] ! et pourquoi ne regardons-nous pas celui qui peut nous rendre parfaits, en le regardant seulement ?...

Quand je lis un certain livre, disait un payen, je ne demande qu'à souffrir, j'en cherche les occasions, il me tarde qu'elles viennent, et je défie toutes les disgrâces[3]. Est-il possible que nous n'en puissions pas dire autant avec vérité, après avoir étudié notre Jésus ? Oui, on ne lit jamais comme il faut le livre de la croix, qu'on ne se sente affectionné aux croix et aux souffrances[4] ; mais le mal est qu'on est négligent à le lire et à l'étudier. Cependant, nous souffrons beaucoup dans les adversités qui nous arrivent, parce que nous nous mettons trop tard à apprendre dans ce divin livre la manière de les souffrir, non pas seulement avec patience, mais encore avec contentement. Que ne nous hâtons-nous d'arriver au repos éternel que Jésus nous promet, disait S. Paul[5] ? C'est-à-dire, que ne nous hâtons-nous d'apprendre à souffrir comme il faut les afflictions qui nous surviennent, afin de parvenir au repos et au bonheur éternel, où elles nous mènent bien plus vite que les prospérités ?... Mon Jésus, comme vous savez que j'ai presque perdu tout le temps passé par mes impatiences, ou par mes vaines joies, vous ne sauriez me faire un plus grand bien que de m'envoyer de fortes afflictions avec la grâce de la patience, pour récompenser par le présent et l'avenir toutes mes pertes passées[6] ?

[1] *Apoc.* v.

[2] *Hebr.* XII, suprà.

[3] In quacumque positione mentis sum, cùm lego Sextium, habet omnes casus provocare, libet exclamare, quid cessas fortuna ? Congredere. Sen.

[4] Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, etc. *Cant.* I. D. Bern.

[5] Festinemus ergo ingredi in illam requiem, *Hebr.* IV.

[6] Auge laborem, auge patientiam. D. Aug.

TROISIÈME POINT.

LA TROISIÈME CONDITION D'UN BON CHEMIN, C'EST QU'IL SOIT DROIT ET AISÉ.

Enfin ce qui fait prendre volontiers un chemin, c'est quand il est bien droit et facile; et cela nous a été promis à la venue de Notre-Seigneur, qui devait aplanir les chemins les plus raboteux, et les redresser de telle sorte que nous n'aurions point de peine à y marcher [1]. En effet, quelle difficulté y a-t-il de passer par les souffrances, quand on considère son exemple, et qu'on s'aide de sa grâce pour y prendre patience, et pour y ressentir le contentement qu'il y a de marcher après son Dieu?... N'est-il pas vrai que ce qui nous donne de la peine en ces occasions, ce sont nos répugnances et nos impatiences [2]; puisque nous ne sentons presque pas les peines que nous souffrons volontiers, comme les saignées et les médecines, et même les austérités que nous prenons par le choix de notre volonté? Or, pour vouloir souffrir toutes les afflictions qui nous surviennent, avec amour et comme il faut, nous n'avons besoin que de regarder Notre-Seigneur en croix. C'est lui qui nous présente cette croix qui nous arrive par sa permission, et qui souffre sur la sienne pour nous aider à porter la nôtre. Ne voit-on pas cela clairement le Vendredi saint, lorsque l'ayant devant les yeux tout couvert de plaies, et comme tout baigné dans son propre sang, on ne demande, et on n'a consolation qu'à souffrir quelque chose en reconnaissance de son amour?... [3] La peine est diminuée de moitié dans cette vue; on y ressent plus de joie que de douleur; et il est même vrai de dire, qu'il n'y a point de joie plus assurée, que celle qu'on éprouve en souffrant de cette sorte. Toutes les autres joies sont suspectes et trompeuses; elles peuvent quelquefois venir du diable ou du monde, et souvent elles ne sont fondées que sur la nature, et ne passent point au-delà des

[1] Erunt prava in directa, et aspera in vias planas. *S. Luc.* III.

[2] Omnis plaga tristitia cordis est. *Eccli.* XXV.

[3] Quia propter te mortificamur tota die, æstimati sumus sicut oves occisionis sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos. *Rom.* VIII.

sens. Mais celle qui se trouve au fond du cœur, au milieu des souffrances, est au-delà de notre portée, au dessus de la nature, et ne peut venir d'un autre principe que du cœur et des plaies sacrées du grand Jésus, qui seul peut faire éprouver du contentement au milieu des peines.

Allons ! ne voulez-vous pas prendre le chemin du calvaire, puisque c'est celui du ciel ?... Ne voulez-vous point aimer la croix, puisqu'elle est si douce, et qu'il n'y a que du contentement à souffrir ?... Ne craignez point que cette sainte satisfaction que vous avez de vos peines diminue votre mérite : car plus vous vous réjouirez de vos peines, plus vous mériterez. Reconnaissez enfin que cette vue du crucifix est puissante pour adoucir votre croix, et qu'elle vous oblige étroitement à l'aimer. Aimez-la donc en vérité, portez-la constamment, et prenez la résolution de ne paraître jamais plus content, que lorsque le monde estimera que vous aurez plus de sujet de vous mécontenter. Oui, mon Jésus, je le veux ainsi [1] ; et quand il m'arriverait d'être triste dans mes souffrances, je veux me réjouir dans cette tristesse, comme de mes souffrances, puisque cette tristesse fera partie de ma croix et de mes peines.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur nous ouvre la voie la plus assurée du ciel par les souffrances.

Notre-Seigneur est la voie qui nous conduit au ciel ; nous marchons sur ses traces en l'imitant ; nous l'imitons en souffrant comme lui ; et partant, il n'y a point de voie plus assurée pour nous mener au ciel, que la voie des souffrances. O assurance de parvenir au ciel, que tu es douce !... Que tu es capable de faire passer par dessus toutes les difficultés qui se présentent ! Mon âme, n'oublie jamais cette pensée au milieu des peines : C'est ainsi qu'on se sauve, c'est par là qu'on arrive au ciel....

[1] J'ai commencé, il n'est plus permis de reculer. Courage, mes frères, poursuivons ensemble notre route. Jésus sera avec nous. Nous avons embrassé cette croix pour Jésus, persévérons pour Jésus.... Voilà notre roi qui marche à notre tête.... suivons-le avec courage...., *Imitat. de J.-C.* Liv. III, ch. LVI.

DEUXIÈME POINT.

Les souffrances sont le chemin le plus court pour le ciel.

On choisit toujours le plus court chemin qu'on peut trouver pour aller quelque part; et il n'y a point de plus court chemin, pour arriver à la perfection et à l'union avec Dieu, que de souffrir et de se détacher de son propre contentement et de soi-même, par la patience dans les afflictions. Mon âme, réjouis-toi donc dans tes peines, si tu veux être bientôt parfaite ; ou avoue que si tu ne te réjouis pas, c'est un signe que tu n'as point le désir de ta perfection....

TROISIÈME POINT.

Jésus souffrant rend le chemin des souffrances facile.

Enfin, on prend plaisir à marcher par un chemin que l'on trouve aisé; et l'on n'a que du consentement à suivre Jésus-Christ par les souffrances, quand on veut bien souffrir pour l'imiter, puisque toute la difficulté qu'on ressent dans les afflictions, ne vient que de l'aversion qu'on en a. Quel est le chrétien qui ne veuille se mortifier le Vendredi saint, parce qu'il a devant les yeux l'exemple de son Maître? Mais pourquoi ne nous servons-nous pas de ce même motif pour tous les autres jours, où il lui plaît que nous souffrions quelque chose, puisque c'est en ce temps-là que nous devons l'avoir principalement devant les yeux.

O mon Jésus! si je vous aimais comme vous m'avez aimé, tous les jours de ma vie se passeraient comme ce saint Vendredi, dans le désir et dans l'amour des souffrances; puisque tous les jours de votre vie se sont passés dans le désir de souffrir tout ce que vous avez souffert, en ce jour à jamais mémorable, où vous avez été crucifié par amour pour moi....

JEUDI.

QUE L'AMOUR DE DIEU, DE JÉSUS ET DU PROCHAIN, NOUS AIDE A SUPPORTER LES PEINES.

Demeurez fermes dans l'amour que vous me portez[1].

Le Sujet. Comme le temps nous manque pour examiner toutes les divines paroles, que dit Notre-Seigneur dans le discours qu'il fit à ses Apôtres, après l'institution du Saint-Sacrement, et que d'ailleurs, l'occasion se présentera après Pâques de les reprendre et de les considérer, nous sommes ici contraints d'en laisser quelques-unes, pour nous arrêter aux autres. En voici qui semblent bien appropriées au sujet de cette semaine, qui est d'apprendre à se bien comporter dans les souffrances. Il y va, dit Notre-Seigneur, de la gloire et de l'honneur de Dieu mon Père, que vous fassiez beaucoup de fruit, et que vous soyez véritablement mes disciples, en suivant ma doctrine et mes enseignements. Je vous aime comme mon Père m'a aimé : demeurez fermes et soyez constants à m'aimer ; mais faites-le paraître en gardant exactement tout ce que je vous ai recommandé, comme je fais voir l'amour que je porte à mon Père, en suivant tous ses ordres jusqu'à la mort. Au reste, je vous commande expressément de vous aimer les uns les autres, ainsi que je vous ai aimés : Vous reconnaîtrez suffisamment jusqu'à quel point va mon amour, en voyant que je veux souffrir et mourir pour vous, puisque la marque la plus assurée d'une vraie amitié, est de donner sa vie pour son ami[2].

Voilà ce que Notre-Seigneur représentait à ses Apôtres pour les encourager aux souffrances : ce qu'étant bien considéré, on y remarquera les trois amours que nous avons indiqués, et qui sont comme résumés dans ces paroles : *Demeurez fermes dans l'amour que vous me portez* ; car cet amour qu'ils lui portaient, c'était l'amour de Dieu, de Jésus et du prochain.

[1] Manete in dilectione mea. *S. Joan.* xv, 9.

[2] In hoc clarificatus est Pater meus, ut fructum plurimum afferatis : et efficiamini mei discipuli. Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. Manete in dilection e mea. Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea, sicut et ego Patris mei præcepta servavi, et manec in ejus dilectione. Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos, etc. *S. Joan.* ibid., 8 et seq.

La Fin de la méditation doit être d'apprendre combien l'amour qu'on a pour Dieu, pour Jésus, et pour le prochain, sert à nous rendre nos souffrances agréables.

La Forme est en ces trois Points :

1° De l'amour de Dieu, qui nous porte à souffrir.
2° De l'amour de Jésus, qui ne respire que la croix.
3° De l'amour du prochain, qui nous oblige également à souffrir.

PREMIER POINT.

DE L'AMOUR DE DIEU, QUI NOUS PORTE A SOUFFRIR.

Quand Notre-Seigneur dit à ses Apôtres que son Père sera grandement glorifié, s'ils travaillent de telle sorte qu'on voie le fruit de leurs travaux, et s'ils montrent en cela, qu'ils sont disciples d'un Maître qui s'est ainsi comporté, c'est comme s'il leur disait, qu'ils ne doivent rien épargner pour s'acquitter parfaitement de leur charge, parce qu'elle est accompagnée de beaucoup de peines, et suivie de grandes difficultés ; que pour la faire gaiement, ils doivent se représenter qu'ils travaillent pour Dieu, qu'il y va de sa gloire et de leur fidélité, et que c'est en cela, qu'ils peuvent véritablement témoigner qu'ils l'aiment et qu'ils l'honorent, non pas à la vérité selon son mérite, mais selon leur pouvoir.

C'est aussi la leçon qu'il vous fait, vous assurant que vous ne sauriez mieux montrer si vous avez de l'amour pour lui, qu'en faisant parfaitement ce qui est de votre devoir, malgré toutes les difficultés qui pourraient se rencontrer dans votre charge.[1] C'est là la pierre de touche de la vraie charité; l'amour que nous portons à Dieu n'est pas tant dans les sentiments, ni dans les paroles, que dans de véritables effets ; et nous n'en saurions donner des preuves et des marques plus assurées, qu'en souffrant pour son service. C'est en cela, en effet, que consiste l'amour appréciatif, qui est le plus noble de tous, et qui nous

[1] Celui qui n'est pas disposé à souffrir toutes choses, et à se conformer entièrement à la volonté du bien-aimé, ne mérite pas d'être appelé ami, *Imitat. de J.-C.* Liv. III, ch. v. Lire aussi le Chapitre suivant sur les marques d'un véritable amour.

fait aimer Dieu par-dessus toutes choses. De fait, nous témoignons assez dans ces souffrances, que nous l'estimons si digne d'honneur et de service, que nous sommes prêts à les lui rendre à quelque prix que ce soit, quand bien même il ne nous récompenserait de nos services, qu'en augmentant nos peines, et qu'en nous chargeant de travaux[1]. C'est ainsi qu'un bon serviteur ne pourrait mieux faire paraître l'affection qu'il aurait pour son maître, qu'en se montrant plus content de le servir sans gages, et avec beaucoup de travaux, que ne le ferait un autre sans peine, et avec tous les avantages qu'il pourrait désirer.

C'est avec cette généreuse résolution que l'ont servi et honoré les Apôtres[2]; et c'est en quoi vous devez les imiter, si vous vouliez l'honorer comme eux. En effet, le plus grand honneur et la plus grande gloire que nous puissions lui rendre, c'est de faire voir à tous les hommes, par toutes sortes de services que nous lui rendrons selon notre petit pouvoir, combien il est aimable et adorable; puisque nous ne saurions mieux montrer que par ce moyen, l'estime que nous en faisons, et qu'ils en doivent faire[3]. C'est ce qu'il attend de vous, c'est pour cela qu'il permet cette affliction, cette disgrâce, cette maladie : c'est pour voir si vous l'aimez, et si vous en faites plus d'état que de votre honneur, ou de votre contentement. Mon âme, consulte seulement ta patience pour savoir si tu aimes Dieu : car la patience dit mieux que tu aimes ton Dieu, sans rien dire, que si tu l'assurais et le jurais par tes paroles, sans rien souffrir.

DEUXIÈME POINT.

L'AMOUR DE JÉSUS NE RESPIRE QUE LA CROIX.

L'amour de Jésus sert grandement pour avoir celui de Dieu, et nous apprend à souffrir volontiers pour son service, parce qu'il

[1] Servi tui sumus; quæcumque jusseris, faciemus. IV *Reg.* x.

[2] Puto quod Deus nos Apostolos novissimos ostendit tanquam morti destinatos. I. *Cor.* 4.

[3] Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis, etc. II *Cor.* VI.

est extrêmement tendre et sensible; il est toujours agissant, toujours pressant, de sorte qu'il est comme impossible qu'on aime Jésus, sans aussitôt éprouver le désir de souffrir pour lui [1]. En voici une raison entre autres, que vous tâcherez de savourer. Le véritable amour que nous devons porter à Notre-Seigneur, est semblable à celui qu'il nous a porté, il est de même nature ; et c'est pour nous le faire avoir, qu'il nous donne sa grâce et son esprit, qui nous anime comme lui, qui nous porte aux mêmes mouvements, et qui nous cause les mêmes ardeurs, autant que nous en sommes capables. Or cet amour l'a toujours porté à souffrir incessamment pour nous; il faut donc qu'il nous porte pareillement à supporter quelque chose pour lui, si nous l'avons véritablement au fond du cœur; car où se trouve une même cause, là doit suivre un même effet.

C'était un feu sacré qui embrâsait l'âme du Sauveur, que ce grand désir qu'il avait de souffrir pour les hommes; et c'est ainsi qu'il le qualifiait, lorsqu'il disait ouvertement qu'il était venu au monde pour y apporter le feu du ciel, et qu'il ne souhaitait rien tant que de le voir allumé dans nos cœurs, et de les voir brûler de si saintes flammes [2]. Il voulait dire qu'il n'était venu sur la terre que pour souffrir, et qu'il ne sentait rien de plus pressant dans son âme que ce désir de souffrir pour les hommes, et de communiquer le même désir à tous les hommes. Dites donc que vous n'avez point d'amour pour Jésus, si vous n'avez point d'amour pour les souffrances.

Mais quoi, mon âme, oserais-tu prononcer ce mot, que tu n'as point d'amour pour ton Jésus ; que tu n'aimes point un cœur si aimable, qui t'aime passionnément, et que tu es froide et insensible pour une personne adorable, qui est toute de flamme pour toi ?... Cependant, il est certain que tu n'aimes pas comme il faut ce Dieu de ton cœur, si tu n'aimes point à souffrir pour son

[1] L'amour de Jésus est noble; il nous pousse aux grandes actions, et nous excite à désirer toujours ce qu'il y a de plus parfait. *Imitat.* Liv. III, ch. v.

[2] Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accedatur? Baptismo autem habeo baptizari : et quomodò coarctor usque dum perficiatur? *S. Luc.* XII, 50. Maldon. ibid.

amour. Rougis de cette infidélité devant ton Jésus, demande-lui-en pardon, et prie-le que pour punition il te fasse souffrir des peines toute ta vie, et que pour grâce il te les fasse souffrir avec amour et avec patience....

TROISIÈME POINT.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN QUI NOUS OBLIGE A SOUFFRIR.

L'amour du prochain, aussi bien que l'amour de Dieu et de son fils Jésus, ne sert pas peu pour nous faire souffrir courageusement les peines qui nous arrivent[1], quand il est tel qu'il doit être, et qu'il a les quatre dimensions qu'il doit avoir pour être un amour accompli. Il a sa largeur tout entière, quand il s'étend universellement à tous les hommes; il a sa longueur, quand il ne se laisse point borner à quelques effets particuliers: Il a sa hauteur, quand il s'élève jusqu'à Dieu, l'aimant dans le prochain, et aimant le prochain pour l'amour de lui; enfin il a sa profondeur, quand il est si fermement enraciné au fond du cœur, que rien ne peut l'en arracher. Or, comme il est impossible d'aimer le prochain de cette sorte, sans souffrir bien souvent, quand il n'y aurait qu'à vaincre les grandes répugnances que sentira souvent notre amour propre; il est aussi impossible qu'on ne supporte pas ces peines avec patience, et même avec contentement, puisque c'est une des propriétés du véritable amour, que d'aimer à souffrir pour ce qu'il aime[2]. C'est pour cela que l'Apôtre nous a assuré que la charité était patiente et débonnaire, qu'elle souffrait tout, et qu'elle supportait tout sans reproche, et même sans aversion et sans aucune plainte[3]. Inter-

[1] Ideo omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur, quæ est in Christo Jesu, cum gloria cœlesti. II *Tim.* II.

[2] Debemus nos firmiores imbecillitates infirmorum sustinere, et non nobis placere.

Unusquisque vestrûm proximo suo placeat in bonum ad ædificationem. Etenim Christus non sibi placuit, etc.

Propter quod suscipite invicem, sicut et Christus suscepit vos in honorem Dei. *Rom.* XV.

[3] Charitas patiens est, benigna est, omnia suffert, omnia sustinet. I *Cor.* XIII.

rogez-vous un peu vous-même, et demandez à votre amour propre, s'il n'est pas bien aise que les autres souffrent quelque chose de sa part, et si même il ne semble pas à votre raison qu'ils auraient tort de ne pas le souffrir [1]. Partant, puisque vous savez que vous êtes obligé d'aimer le prochain comme vous-même, ne devez-vous pas conclure que vous devez souffrir de la part des autres, sans vouloir aucunement vous venger, si vous les aimez en vérité?....

De plus, n'est-il pas vrai que vous n'oseriez dire, que vous ne voulez rien supporter de la part de notre Jésus, ou pour son amour. Comment donc auriez-vous de la peine à souffrir de la part de votre prochain, ou pour lui, si vous l'aimez véritablement; puisque Jésus vous a commandé de l'aimer comme lui-même [2]?... Oui, Jésus entend que si vous voulez l'aimer, vous soyez prêt à souffrir pour l'amour de votre prochain, ce que vous devez être prêt à souffrir pour lui-même. Et il a bien montré, par l'exemple de ce malheureux Saprice, qui s'imaginait pouvoir être martyr de Jésus-Christ [3], tout en gardant dans son cœur de la haine contre un homme, il a montré, dis-je, qu'il fallait souffrir la peine qu'il y avait à sacrifier une passion contraire à l'amour du prochain, pour être capable de souffrir les tourments des tyrans, et de sacrifier sa vie pour l'amour de Jésus. En effet ce misérable vindicatif, qui était chrétien, mais qui n'était pas charitable, ou qui n'avait pas la patience nécessaire à la vraie charité, devint à la fin apostat, et perdit la foi, par une juste punition de Dieu, ayant perdu par sa faute la charité et la patience qui l'accompagnent. D'un autre côté, Notre-Seigneur ne promet-il pas dans l'Apocalypse à un autre, qui avait souffert patiemment les injures des hommes, que pour récompense il lui donnerait la grâce de supporter les supplices du

[1] Intellige quæ sunt proximi tui ex te ipso. *Eccl.* xxxi.

[2] Qui recipit vos, me recipit. S. *Matth.* x.
Quandiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. Ibid. xxv.

[3] *Apud Sur.* 9. *Febr. ex Hist. Eccles. Eusebii ad annum Christi* 261. *sub Valeriano Imp.*

martyre pour l'honneur de son nom[1]? Ce qui fait bien paraître que la patience et la charité sont tellement unies ensemble, qu'on ne saurait les séparer l'une de l'autre.

Apprends, mon âme, apprends cette maxime de ton Jésus, que c'est par la patience qu'on apprend à aimer véritablement, et que c'est par l'amour qu'on apprend à devenir patient. Oui, mon Jésus, vous me l'avez bien enseigné par votre exemple, puisque c'est l'amour que vous aviez pour moi, qui vous a fait souffrir de si bon cœur, les peines que vous avez souffertes pour moi, peines qui ne pouvaient être supportées que par un tel amour!... Oh! que je puisse souffrir ainsi pour l'amour de vous et de mon prochain! que je puisse vous aimer ainsi, et que j'aime ainsi le prochain, que je souffre pour vous et pour lui toutes les peines qui se présenteront....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'amour de Dieu souffre volontiers.

Qui veut montrer qu'il aime et qu'il honore Dieu, doit témoigner qu'il est prêt à recevoir toutes les afflictions, qu'il plaira à sa providence de lui envoyer, et à les supporter d'un grand cœur. C'est ainsi qu'on montre l'estime qu'on fait de ce bon Maître, en aimant mieux le servir aux dépens de ses plaisirs, que de le quitter pour aller chercher du plaisir au service de quelque autre, quel qu'il puisse être au monde. Eh bien, mon âme, veux-tu faire paraître que tu aimes ton Dieu?... Tu n'as pas besoin de parler ni de répondre, il ne faut que souffrir.

DEUXIÈME POINT.

L'amour de Jésus c'est l'amour de la croix.

Cela se vérifie encore plus clairement par l'amour que nous devons avoir pour Jésus : car notre amour doit être de même nature que le sien, qui en est la cause, l'exemple et le motif. Aussi, de même que cet amour

[1] Quoniam servasti verbum patientiæ meæ, et ego servabo te ab hora tentationis, quæ ventura est in orbem universum, tentare habitantes in terra *Apoc.* III.

l'a toujours porté à souffrir pour nous, il faut pareillement qu'il nous porte à supporter quelque chose pour lui. Il est venu au monde pour brûler nos cœurs de ce feu qui embrasait le sien, et qui s'éteint dans nos cœurs, s'il n'y allume ces saintes flammes de la souffrance. Oh heureuse nécessité! qui m'oblige à dire : Il faut souffrir pour Jésus, pour n'etre point contraint de dire : Je ne veux point aimer Jésus!...

TROISIÈME POINT.

L'amour du prochain nous oblige également à souffrir.

Il faut dire la même chose de l'amour du prochain; car assurez-vous qu'il n'y a point d'amonr dans votre âme, s'il n'y a point de patience. De vrai, il n'est pas possible de vivre parmi les hommes, sans être obligé à souffrir beaucoup d'eux, pour se maintenir dans la charité avec eux, de sorte qu'on peut dire, que comme on ne saurait vivre en bonne conscience sans la charité, aussi ne saurait-on vivre en charité sans patience. Mon âme, ne quitte point la charité de peur de souffrir, mais plutôt souffre volontiers pour ne quitter point la charité. Celui qui n'aime point souffre davantage et ne mérite rien, et celui qui aime souffre moins, et avec beaucoup plus de mérite.

VENDREDI.

DE LA PRÉVOYANCE QU'IL FAUT AVOIR POUR LES MAUX A VENIR.

Je vous ai entretenus de ces maux qui doivent vous arriver, afin qu'à l'heure qu'il vous arriveront, vous ne vous épouvantiez point, vous ressouvenant que c'est ce que je vous avais prédit[1].

Le Sujet. Notre-Seigneur déclare plus ouvertement à ses Apôtres qu'ils auraient grandement à souffrir dans le monde; et il les avertit de se préparer de bonne heure, afin que, n'en étant point surpris, ils puissent au milieu des souffrances se comporter en Apôtres et en saints.

La Fin. Nous apprendrons de là que la prévoyance, et la considération des maux qui pourront nous arriver, sont un très-bon moyen pour les supporter comme il faut.

[1] Hæc locutus sum vobis, ut cum venerit hora eorum, reminiscamini quia ego dixi vobis. S. *Joan.* XVI.

La Forme est en ces trois points :

1° Quels sont ces maux qu'il faut prévoir.

2° En quoi consiste cette prévoyance.

3° Cette prévoyance est un moyen puissant pour nous aider à supporter les maux.

PREMIER POINT.

QUELS SONT CES MAUX QU'IL FAUT PRÉVOIR.

Tous les maux de cette vie peuvent se rapporter à trois espèces plus générales qui en comprennent d'autres particulières. Premièrement, aux maux de peine, comme sont les maladies, les pertes de biens, les persécutions, et autres semblables adversités. Secondement, à ceux de faute, et ce sont les offenses et les péchés que nous commettons tous les jours. Troisièmement, à ceux qui nous attendent à la fin de notre vie, c'est-à-dire, à la mort, au jugement et à l'enfer. Voilà ce qu'il faut particulièrement prévoir, et c'est de quoi le Sauveur avertit ses Apôtres. *Vous serez persécutés comme je l'ai été, et le monde vous bannira de votre pays, tant il vous aura en haine et en horreur*[1]. Ce sont là des maux de peine. *Prenez garde*, leur dit-il ensuite, *de vous scandaliser, et de perdre courage pour celà*[2]. Ces maux regardent l'offense et le péché. Enfin il continue : *On ne vous donnera aucune relâche qu'on ne vous ait fait mourir ; et encore pensera-t-on faire un grand sacrifice à Dieu, quand on vous immolera, comme on immole les victimes aux pieds des autels*[3]. Voilà pour la mort, qui est la dernière sorte des maux auxquels nous devons nous préparer.

Adorez là-dessus la Providence divine qui en ordonne ainsi. Réjouissez-vous avec les Apôtres et avec tous les bienheureux, qui ont si généreusement supporté les maux de peine, qu'évitant tous ceux de faute, ils ont heureusement passé à travers tous les supplices de la mort, pour arriver à la fin bienheureuse

[1] Si me persecuti sumt, et vos persequentur. *S. Joan.* xv.

[2] Hæc locutus sum vobis, ut non scandalizemini. Ibid. xvi.

[3] Venit hora ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo. Ibid.

de l'éternité..... Regardez-les amoureusement dans le port, tandis que vous flottez encore au milieu des tempêtes et des hasards... Mais surtout, arrêtez-vous à considérer la différence de ces maux, et combien nous nous trompons par la mauvaise disposition d'esprit dans laquelle nous vivons, en jugeant tout autrement qu'il ne faudrait. Nous ne craignons rien tant que la peine et que la mort; nous croyons que c'est un grand malheur de souffrir et d'être en danger de sa vie; et cependant ce n'est que dans la mauvaise mort, dans l'impatience et dans le péché, qu'est le grand mal [1]. Nous craignons où il n'y a rien à craindre, et nous sommes tranquilles où il y a plus sujet de craindre. Pourquoi tant redouter un mal auquel on ne peut remédier? et pourquoi ne pas se mettre en peine de celui qu'on peut, et qu'on doit nécessairement éviter?.... Comme il n'y a point de tristesse qui nous soit plus utile, que celle que nous avons du péché, d'autant plus que c'est cette douleur et ce regret qui nous en délivrent, aussi n'y a-t-il point de crainte qui soit plus à désirer que celle qui nous le fait craindre.

Réglez donc tellement votre intérieur, en ce qui regarde les maux de cette vie, que vous vous disposiez autant à accepter volontiers les maux de peine, que Dieu veut quelquefois vous faire souffrir, qu'à ne vouloir aucunement ceux de faute, qu'il veut que vous évitiez. Ah! si vous saviez ce que c'est que l'offense d'un Dieu! comme toutes les afflictions et tous les maux de cette vie vous sembleraient légers en comparaison de ce grand mal! Autant Dieu est au-dessus de vous, autant le mal du péché, qui attaque Dieu, est au-dessus du mal de peine, qui est un mal seulement pour vous. O mon Dieu! plutôt la mort et l'enfer que vous offenser.....

[1] Visi sunt oculis insipientium mori, et æstimata est afflictio exitus illorum, et quod a nobis est iter, exterminium : illi autem sunt in pace. *Sap.* III.

[2] Timor Domini expellit peccatum, nam qui sine timore est, non poterit justificari. *Eccli.* I, 28.

DEUXIÈME POINT.

EN QUOI CONSISTE CETTE PRÉVOYANCE DES MAUX.

Cette prévoyance s'étend sur les trois facultés de l'âme, ainsi qu'on peut le remarquer dans ces paroles de Notre-Seigneur : Sachez, mes Apôtres, leur disait-il, pour l'instruction de l'intelligence, puis il ajoute pour fortifier la volonté, que le monde vous contredira, et qu'il m'a haï le premier. Il ne faut pas vous en étonner, vu que n'étant pas du monde, vous ne devez point l'aimer. C'est une grâce que je vous ai faite de vous en retirer, de vous apprendre à le mépriser, et à n'avoir plus désormais d'affection que pour mon service, et pour ce qui regarde le ciel. Enfin, il poursuit et conclut, pour aider la mémoire : Souvenez-vous de ce que je vous ai déjà dit autrefois, le serviteur n'est pas plus que le maître ; si le monde m'a maltraité, comme vous voyez, il peut bien, à plus forte raison, vous persécuter [1].

Il faut donc, premièrement, se servir de l'entretien et de la raison pour porter un bon jugement sur toute sorte de maux, considérant, pour ce qui regarde les peines, combien il est juste de souffrir quelque chose en cette vie ; que c'est ainsi qu'on se soumet à Dieu, qu'on se rend semblable à son Fils, qu'on fait pénitence de ses péchés, qu'on apprend à se détacher peu à peu de cette vie, et qu'enfin, c'est une nécessité, dont il vaut mieux faire un sujet de vertu pour se sauver, qu'un sujet de péché pour se perdre et se damner.

De même, pour ce qui est du mal de faute, on doit s'efforcer de reconnaître la grandeur des moindres péchés ; car, encore qu'ils ne soient pas tous égaux, et que quelques-uns soient plus légers que les autres, il n'y en a cependant aucun qui soit un petit mal ; puisqu'il n'y en a pas un qui ne soit une offense de

[1] Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit ; si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat, diligeret ; quia vero de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus. Mementote sermonis mei quem ego dixi vobis, non est servus major Domino suo. Si me persecuti sunt, et vos persequentur. *S. Joan.* xv.

Dieu, qui lui déplaît infiniment. O mon âme ! encore une fois, si tu savais ce que c'est que d'offenser un Dieu[1] !.... Continuez à vous entretenir dans ce sentiment, et passez ensuite à la considération des maux qui se retrouvent à la fin de la vie, ou après, dans l'autre monde.

Représentez-vous cet arrêt définitif de la mort et du jugement, arrêt contre lequel il n'y a point d'appel, comment viendra ce jour, qui sera le dernier de vos jours, comment la sentence du jugement sera bien vite exécutée, et comment cette exécution durera des années éternelles ! Oh ! qui considérerait sans être touché cette si longue suite d'années, et cette éternité qui ne finira jamais !....

Il faut ensuite en venir à la volonté, examinant si elle goûte ces réflexions, et si elle se conforme à ces vérités, où si elle tend à se porter ailleurs, et d'où pourrait venir cela... Est-ce de la concupiscence trop ardente aux plaisirs ; est-ce d'une paresse trop conforme à la nature, qui redouterait les peines et les efforts qu'il faudrait faire ? Voyez[2]... Mais de quelque côté que la volonté soit surprise, il faut y pourvoir, et ne point la quitter qu'elle ne soit entièrement déterminée à s'interdire l'usage des biens sensibles, de l'honneur, et de tous les plaisirs contraires aux lois de Dieu, et à souffrir volontiers tous les maux que sa providence permettra, la maladie, la faim, le froid, les craintes, les tentations, les calomnies, et tout ce qui pourra lui arriver. Et quant au péché, c'est là où il la faut presser, qu'elle déteste le passé, qu'elle désavoue le présent, qu'elle s'arme d'une forte résolution de n'y jamais consentir à l'avenir[3] : qu'elle se propose de fuir les occasions, de rompre les attaches qu'elle pourrait y avoir, et de passer tous les jours de sa vie, comme si chacun de ces jours devait être le dernier.

Reste la mémoire, qui représente tout ce qu'on a mérité de souffrir pour ses péchés, qui retient les paroles et les enseigne-

[1] Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent. *Deut.* XXXII.

[2] Cogitavi vias meas, et converti pedes meos : paratus sum, et non sum turbatus. *Psal.* CXVIII.

[3] Dixi, custodiam vias meas, etc. *Psal.* XXXVIII.

ments que donne ici Notre-Seigneur pour s'en servir au besoin, et qui se souvient, quand il est question de souffrir, de tous les bons avis qu'on a reçus, des lectures qu'on a faites, des résolutions qu'on a prises, des lumières qu'on a eues, et qui réveille enfin l'intelligence et la volonté, pour agir selon l'occasion qui se présente. C'est ce souvenir qui nous est tellement recommandé, qu'on nous assure qu'il ne faut que penser à ce qu'on deviendra, pour ne pécher jamais[1]. Souvenez-vous donc de la mort, au plus fort de la tentation ; souvenez-vous du jugement, au milieu des plaisirs de cette vie. Que voudriez-vous avoir fait à cette heure-là?... Ne seriez-vous point fâché d'avoir offensé Dieu! Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir résisté, et de n'avoir point consenti au péché?... Hélas! c'est un souvenir qui est bien inutile alors. Souvenez-vous, disait-on à cette âme damnée, que vous n'avez eu que du bien durant votre vie, et que le pauvre Lazare n'a souffert que du mal[2]. Ah Dieu! quel triste et quel cruel souvenir!... C'est le plus rude supplice qu'il y ait dans l'enfer. Pensez-y utilement dans cette vie, pour ne pas y penser dans l'autre avec désespoir et sans profit. Mon Dieu, faites que je sois du nombre de ceux qui descendent tout vivants aux enfers, pour n'y descendre pas après leur mort[3].

TROISIÈME POINT.

LA PRÉVOYANCE EST UN PUISSANT MOYEN POUR NOUS AIDER A SUPPORTER LES MAUX.

La prévoyance nous sert à supporter tous ces maux, de trois manières. Premièrement, ceux de peine qu'on ne peut éviter, on les reçoit plus volontiers, on ne s'en trouble pas, on les prend comme de la main de Dieu, qui en ordonne ainsi, on l'en loue, et on tâche d'en profiter. Ce n'est pas un bien médiocre que de supporter ainsi le mal.

[1] In omnibus operibus tuis, memorare novissima tua, et in æternum non peccabis. *Eccli.* VII, 40.

[2] Recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala. *S. Luc.* XVI.

[3] Descendant in infernum viventes, *Psal.* LIV.

Secondement, pour ce qui est des péchés, on les prévient, on les évite, on endure tous les autres maux plutôt que d'offenser Dieu, parce que l'on a reconnu qu'il n'y a point de mal comparable à celui d'offenser Dieu. Aussi quand on ne peut l'éviter que par un moindre mal, comme est celui de la peine, on ne sent point ce petit mal, qui préserve d'un plus grand; ou si on le sent, on le supporte toujours fort patiemment[1]. Méditez bien cette raison....

Enfin, la considération de ce qui doit nous arriver à la fin de notre vie, fait qu'on ne s'étonne pas quand on se voit proche de la mort, comme si on n'y avait point pensé; et la pensée de la mort ayant servi à mener une bonne vie, la bonne vie servira aussi à une heureuse mort. De plus, comme on sait qu'il y a un jugement très-rigoureux, par lequel il faut passer, et des supplices étranges pour ceux qui n'ont rien voulu souffrir en cette vie, ou qui se sont laissés emporter à de grandes impatiences au milieu de leurs souffrances, cette ferme croyance, jointe à la crainte qui l'accompagne, porte aussitôt un homme à vouloir supporter avec patience ce qui lui arrive de mal, voyant bien qu'il mériterait d'en souffrir davantage après la mort.

Car, quel serait l'incrédule qui ne voudrait pas croire que le feu du purgatoire ou de l'enfer ne fût un plus grand mal, que tous les maux qu'on peut endurer en ce monde?... Quel serait le présomptueux qui ne pourrait se persuader, qu'il a mérité plusieurs fois de brûler dans ces flammes, ou qu'il y pourrait infailliblement tomber, s'il ne voulait rien souffrir en cette vie?... Enfin, quel serait le fou ou l'insensé qui ne voudrait racheter ces peines de l'autre vie par celles qu'on souffre ici-bas, qui sont incomparablement moindres?... Vous vous plaignez de ce mal qui vous afflige; et que ne ressentiriez-vous pas si vous étiez dans ces brasiers de feu, que vous avez tant de fois mérités[2]? Si vous eussiez été condamné à ces supplices,

[1] Certus sum quia neque mors, neque vita, neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei. *Rom.* VIII.

[2] Et intelligeres, quod multò minora exigaris ab eo, quam meretur iniquitas tua. *Job.* II

et qu'ensuite pour vous en délivrer, on vous eût permis d'accepter les maux que vous souffrez en cette vie, ne les eussiez-vous pas acceptés volontiers? Or, dites-moi, n'est-ce pas autant et plus de faveur de n'y avoir pas été condamné, après les avoir mérités, que d'en avoir été délivré?... C'est une grâce qu'on vous a faite de vous avoir changé la peine éternelle, que vous méritiez, contre la temporelle que vous souffrez; et vous devez toujours vous souvenir qu'on ne vous a exempté de ces grands tourments, qu'à la condition que vous endurerez les petits maux que vous éprouvez[1]. Que si vous ne reconnaissez point cette faveur, faisant le délicat et fuyant cette croix, vous méritez qu'à l'avenir on ne fasse point cet échange, et que vous soyez jugé avec rigueur.

Méditez donc sérieusement cette pensée au fort de vos souffrances, et surtout dans le temps où vous recevez quelque mépris et confusion, où les sens se laissent d'ordinaire tellement troubler, qu'il ne reste que bien peu de force à la raison. Estimez-vous bienheureux, dans cette circonstance, de n'être pas plus malheureux, comme vous l'aviez mérité, et dites pour vous encourager, avec un grand serviteur de Dieu : Rien ne s'en est fallu que je n'aie été plongé au fond des abîmes[2]; il n'y a eu que la grâce qui ait trouvé le moyen d'empêcher ce malheur et de satisfaire à la justice. Que cette considération est puissante! mais il faut la bien méditer.... O mon Dieu! faites-moi voir le lieu que je méritais dans l'enfer parmi les orgueilleux, les libertins et les mondains, afin que je puisse à jamais louer vos miséricordes et aimer vos justices[3].

[1] Quelle raison avez-vous donc de vous plaindre, homme vain, qui tant de fois avez mérité l'enfer... *Imitat. de J.-C.*, liv. III, ch. XIII.

[2] Nisi quia Dominus adjuvit me, paulò minus habitasset in inferno anima mea. *Psal.* XCIII.

[3] Misericordias Domini in æternum cantabo. *Psal.* LXXXVIII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quels sont les maux qu'il faut prévoir.

Les maux à prévoir sont les maux de peine, les maux de coulpe ou de faute, et les maux qui peuvent suivre ou accompagner la mort. Les saints ont toujours été prêts à supporter plutôt toutes les plus grandes peines, jusqu'à la mort, que de consentir au moindre péché, et vous, vous ne craignez pas de faire souvent des péchés d'impatience, d'orgueil, de gourmandise, de paresse, de colère, pour éviter quelque petite peine.... Oh! quelle différence pensez-vous qu'il y ait entre ce mal du péché que vous faites, et cette peine que vous ne voulez pas souffrir?... Il y a autant de différence qu'entre Dieu et vous. Rumine cette pensée, o mon âme, et confonds-toi....

DEUXIÈME POINT.

Quelle doit être cette prévoyance.

Cette prévoyance se fait utilement par les trois facultés de l'âme. L'intelligence forme ses discours et ses raisonnements sur tous ces maux. La volonté en tire des affections conformes, et la mémoire en prépare le souvenir aux occasions, pour tenir l'âme en état d'exécuter ses bonnes résolutions. C'est le mal de tous les maux, que de n'y pas penser, ou de ne pas se souvenir de ce que l'on a pensé, au temps qu'il faut s'en souvenir.

TROISIÈME POINT.

A quoi servit cette prévoyance.

On supporte plus aisément les maux de peine, lorsqu'on les a prévus; on évite davantage ceux de coulpe par cette prévoyance ; et on attend la mort sans danger, en vivant comme on pense qu'il faut mourir. Etes-vous prêt à partir dès maintenant?... Qu'est-ce qui vous en empêche?... O mon Dieu! il n'y a que mes péchés qui me fassent peur, mais je vous en demande pardon, comme si je devais présentement mourir, et je désire passer ce qui me reste de vie, avec aussi peu d'affection à la vie et aux biens de ce monde, que si j'étais déjà mort.

SAMEDI.

DE L'ORAISON FAITE AU NOM DE NOTRE-SEIGNEUR, QUI EST TRÈS-PROPRE POUR NOUS APPRENDRE ET NOUS DÉTERMINER A BIEN SOUFFRIR.

Je vous assure que si vous demandez quelque chose à Dieu mon Père, en mon nom, infailliblement il vous l'accordera[1].

Le Sujet est un dernier motif ou moyen que Notre-Seigneur présente à ses Apôtres pour leur faciliter le support des peines. C'est qu'ils n'ont qu'à demander la grâce, la vertu et tout ce qu'on peut demander en son nom, ils l'obtiendront. Et pour les exciter à cette sorte de prière, il leur montre qu'ils ne s'en sont point encore servis. *Vous n'avez encore rien demandé en mon nom,* leur dit-il, *demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit entière et parfaite*[2].

La Fin sera d'apprendre cette sorte de prière qui se fait au nom de Notre-Seigneur, pour nous en servir au milieu des souffrances.

La Forme est en ces trois points :

1° Qu'est-ce que demander quelque chose au Père éternel, au nom de son Fils ?

2° Comment il faut se servir de cette prière dans les souffrances.

3° Comment on en reçoit du soulagement.

PREMIER POINT.

QU'EST-CE QUE DEMANDER QUELQUE CHOSE AU PÈRE ÉTERNEL AU NOM DE SON FILS.

Demander au nom de Jésus, dit saint Augustin, c'est demander tout ce qui appartient à notre salut, ou plutôt, c'est ne demander rien qui ne soit pour notre salut. C'est une vérité qu'il faut bien comprendre et bien peser, que tout ce que vous de-

[1] Amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. *S. Joan.* XVI.

[2] Usque modo non petistis quidquam in nomine meo, petite et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum.

mandez hors de là est tenu comme rien, ou comme une chose pour laquelle Notre-Seigneur ne s'emploie pas, n'étant pas venu en ce monde pour nous servir de médiateur dans cette chose, à moins qu'elle ne soit rapportée à une meilleure fin [1]. C'est ce qui lui faisait dire à ses Apôtres, qu'ils n'avaient encore rien demandé en son nom, toutes leurs demandes n'ayant été faites que pour des honneurs, pour des charges et pour des biens temporels, qui ne sont rien au prix des spirituels, et comparés au salut éternel. Ce n'est pas pour les richesses et pour les autres commodités de la vie que Jésus est Jésus et Sauveur. Quiconque ne demande que cela précisément, ne demande point en son nom ; je dis précisément et simplement, c'est-à-dire, ne s'arrêtant qu'à ce bien comme bien temporel, sans avoir une intention plus relevée. Mais si vous y regardez l'ordre de Dieu, qui veut que vous viviez dans cette condition, que vous vous y entreteniez honnêtement, que vous y recherchiez quelque soulagement, vous pouvez alors demander ces choses, comme il nous enseigne de demander notre pain de chaque jour, et toutes les autres nécessités de la vie, pour vivre en procurant sa gloire et en opérant notre salut; et non pas en brute, non pas en païen, ou en honnête homme du monde seulement; mais en vrai chrétien, ou en vrai religieux si vous l'êtes, chacun selon son état, et selon le dessein que Dieu a eu en le créant, et en l'appelant à cet état.

Oh ! qu'il y en a peu qui sachent, ou qui veuillent savoir cette vérité !... Et qu'il y a, au contraire, de personnes auxquelles Notre-Seigneur pourrait encore faire ce reproche : Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom ; vous m'avez assez prié pour avoir de l'esprit, de la santé, et d'autres biens semblables [2]. Mais l'avez-vous fait pour être plus saint? pour

[1] Quidquid petitur, quod pertineat ad hoc gaudium consequendum, hoc est in nomine Christi petendum, si divinam intelligimus gratiam, si vere beatam poscimus vitam. Quidquid autem aliud petitur, nihil petitur, non quia nulla omninò res sit, sed quia in tantæ rei comparatione, quidquid aliud concupiscitur, nihil est. D. Aug. Tract. CII *in S. Joan.*

[2] Non petitur in nomine Salvatoris, quidquid petitur contra rationem salutis· D. Aug. suprà.

me plaire davantage? pour être plus grand en paradis?.., C'est pour vous obtenir ces biens que je porte ce nom de Jésus, c'est ce qu'il faut demander en mon nom. N'avez-vous jamais eu d'autres prétentions?.... Répondez.... O mon Sauveur! je confesse ma faute, et puisqu'il ne faut employer votre saint nom que pour ce qu'il signifie, c'est-à-dire pour notre salut, au nom de Jésus, que je puisse obtenir le pardon de cette faute, car il importe fort pour mon salut qu'elle me soit pardonnée....

DEUXIÈME POINT.

COMMENT IL FAUT SE SERVIR DE CETTE PRIÈRE DANS LES SOUFFRANCES.

C'est en ce sens et à cette intention qu'il faut prier au temps de ses afflictions; on ne doit souhaiter ni demander d'en être délivré qu'au nom de Jésus, que pour sa gloire et que pour notre salut, selon qu'il le connaîtra nécessaire, et selon qu'il lui plaira d'en ordonner. Augmentez la douleur tant qu'il vous plaira, mon Dieu, disait à ce propos saint Augustin, mais augmentez, je vous prie, à proportion la patience. Et c'est ainsi qu'il est vrai qu'on obtient tout ce qu'on demande en son nom, encore qu'il semble qu'on ne l'obtienne pas comme on désirerait. En effet, nous voyons un saint Paul et d'autres saints demander à Dieu d'être délivrés d'une tentation et de la peine qu'ils en souffrent, et cependant ils n'en sont pas délivrés[1]; ils ont néanmoins ce qu'ils désirent, s'ils le demandent comme il faut, au nom de Jésus, et pour leur salut; puisque si Dieu ne les en délivre pas, ce n'est jamais que pour leur salut et pour leur plus grande perfection. De cette sorte, il les exauce en leur refusant ce qu'ils demandent, ou plutôt il leur donne beaucoup plus qu'ils ne lui demandent, car il leur donne ce qu'ils avaient intention de demander, ou au moins ce qu'ils devaient lui demander. Ils le reconnaissent fort bien eux-mêmes, quand ils sont plus éclairés, quelques instances et quelques poursuites qu'ils aient fait pour avoir le contraire; ils lui en savent bon

[1] Propter quod ter Dominum rogavi, ut discederet a me, et dixit mihi : Sufficit tibi gratia mea. II *Cor.* XII.

gré, ils l'en remercient, ils avouent qu'ils ne voudraient pas être autrement exaucés [1], et qu'ils ressemblent à des malades qui ne désirent que le remède, quoiqu'ils crient sous la main du médecin qui applique ces mêmes remèdes.

Hé bien, ne voulez-vous pas que Notre-Seigneur en use ainsi envers vous?.... Ne voulez-vous pas vous comporter ainsi envers lui?.... N'êtes-vous pas bien content qu'il corrige votre demande, et qu'il vous accorde seulement ce qui sera plus utile et plus avantageux pour votre salut, qui est votre seul et vrai bien. Souvenez-vous donc dans vos désolations de ne prier qu'au nom de Jésus, pour votre salut, n'ayant le désir d'obtenir les grâces que vous demandez, qu'autant qu'elles peuvent contribuer à l'honneur et à la gloire de Dieu [2]. Ne vous mettez point en peine du reste, qui ne vaut pas la peine d'être demandé; ce ne sont que des choses de néant. Dieu ne vous donnerait rien en vous les accordant, et vous méritez plutôt d'être puni que d'être exaucé, en lui demandant ce qu'il ne veut pas vous donner. O bon Maître, qui m'enseignez ce qu'il faut que je demande, et qui faites que je l'obtienne, que je vous ai d'obligation, puisque votre Père est aussi disposé à m'accorder tout ce que je lui demande en votre nom, que je suis prêt moi-même à le désirer et à le demander.

TROISIÈME POINT.

COMMENT ON REÇOIT DU SOULAGEMENT PAR CETTE PRIÈRE.

Quoi qu'il arrive, que vous soyez délivré du mal qui vous afflige, ou que vous ne le soyez pas, c'est toujours une grande consolation et un grand soulagement dans votre mal, que de reconnaître que ce n'est que pour votre plus grand bien, que pour la gloire de Dieu et pour votre salut, qu'il vous a été envoyé du ciel. Il y a là de quoi se réjouir dans la tristesse, et de quoi se consoler dans l'affliction, quand on se pénètre de cette

[1] Qui potens est omnia facere superabundanter, quam petimus aut intelligimus. *Ephes.* III.

[2] Mon fils, dites ainsi dans toutes les occasions : Seigneur, que cela soit de la sorte, si c'est votre volonté. *Imitat.* liv. III, ch. XV.

pensée : Dieu le veut ainsi, c'est pour mon plus grand bien qu'il le veut, qu'y a-t-il à dire, après qu'un Dieu a jugé que c'était là mon bien pour le moment[1]?.... Mais il faut que la foi soit vive, et c'est là pour l'ordinaire où le cœur nous manque; à peine croit-on que Dieu veuille qu'on souffre de la sorte, que le ciel mérite cette peine, ou qu'elle soit nécessaire pour le salut. On cherche dans son esprit le moyen de changer les ordres de Dieu, et de se faire le chemin du paradis un peu plus doux; on ne pense qu'à se soulager et qu'à se décharger de cette croix; on se plaint, on se tourmente; et ce qu'on gagne souvent, c'est qu'on souffre davantage, et avec moins de mérite. Que s'il arrive parfois qu'on s'en fasse délivrer par son importunité, il n'y a pas de quoi se réjouir, mais plutôt de quoi craindre; et de fait, on a un juste sujet de craindre, que n'ayant plus de mal, on n'ait plus aussi de quoi mériter et de quoi se sauver. Au contraire, quand on ne demande à Dieu d'être délivré de ce qu'on souffre, que selon son plaisir et selon qu'il juge être le plus expédient pour sa gloire et pour notre salut, s'il nous en délivre, on ne craint point d'avoir mis aucun empêchement à ce qui est de son honneur et de notre perfection, parce qu'on n'a rien désiré sinon faire sa volonté.

Enfin, pour tout résumer dans un mot qu'il ne faut jamais oublier, sachez une bonne fois, que le plus grand bien ou le plus grand mal qui puisse vous arriver en cette vie, c'est quand vos biens ou vos maux sensibles vous servent ou vous nuisent pour la vie éternelle[2]. Comprenez bien cette vérité, et si vous pouvez la bien goûter, vous aurez de quoi vous contenter, en quelque état que vous soyez; ou si vous n'y êtes pas content, dites que vous désirez quelque autre chose que la gloire de Dieu, et que votre salut. Mais dites-le en pleurant, et en regrettant fort d'être encore si enfant, et si peu raison-

[1] Reputantes peccatis nostris hæc ipsa supplicia minora esse flagella Domini, quibus quasi servi corripimur. Ad emendationem, et non ad perditionem nostram evenisse credamus. *Judith.* VIII

[2] Que m'importe ce que je souffre, et combien je souffre, pourvu que j'arrive au port du salut. *Imitat.* liv. III, ch. LVII.

nable, que vous ne voyez pas qu'il ne peut y avoir de bien plus vrai et plus souhaitable, que celui que Dieu nous veut, et pour lequel son Fils s'est fait homme, s'est fait notre Jésus et notre Sauveur. C'est vouloir se faire plus sage que la sagesse même, que de penser autrement; ou plutôt, c'est se faire plus fou que la folie elle-même.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que demander au nom de notre Sauveur.

Demander au nom de Jésus, c'est ne demander que ce qui appartient à son salut, c'est ne souhaiter les autres choses que par rapport à cet unique nécessaire. Est-ce ainsi que vous désirez la santé, les commodités et les biens de cette vie? Ne les demandez-vous à Dieu que pour être plus saint?... Vous n'obtiendrez rien, et même, vous ne demanderez rien autrement. Et pour commencer maintenant à bien prier demandez pardon à Dieu au nom de Jésus, d'avoir employé trop souvent ce saint nom en vain, pour ne rien demander, et pour ne rien obtenir dans vos prières.

DEUXIÈME POINT.

Comment il faut se servir de cette prière pour les souffrances.

Dans nos peines et nos afflictions, nous pouvons demander au nom de Jésus d'en être délivrés, mais seulement autant qu'il sera nécessaire pour notre salut. Et comme Dieu le sait mieux que nous, il faut ensuite nous contenter de ce qu'il en ordonnera. Oui, mon Jésus, il est plus que raisonnable que vous en ordonniez comme il vous plaira, et que je me soumette fidèlement à tous vos ordres. Et si jamais je vous prie autrement, je révoque dès maintenant ma prière, et je proteste ne point vouloir ce que je vous demanderai, si ma demande n'est pas conforme à votre bon plaisir.

TROISIÈME POINT.

Du soulagement qu'on reçoit de cette prière.

Quoi qu'il en arrive, après qu'on aura ainsi prié, soit qu'on soit délivré du mal, soit qu'il nous demeure, on a sujet de se consoler grandement, puisqu'on peut être assuré que la prière faite au nom de Jésus, ne saurait être faite sans quelque bon effet, et que le meilleur effet qu'elle peut avoir, c'est celui que Dieu permettra qui m'arrive. Que ce soit donc la santé ou la maladie, n'importe : je suis aussi content de l'une que de l'autre ; puisqu'une telle santé ou une telle maladie, qui m'est donnée au nom de Jésus, ne peut m'être donnée que pour mon plus grand bien.

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

DE L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL GUÉRI PAR LA CONSIDÉRATION DES MYSTÈRES DE LA PASSION.

Un pauvre aveugle criait à Notre-Seigneur : Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi. Jésus lui demande ce qu'il veut, et il répond : Je ne demande que de voir. Voyez, lui dit Jésus. Et il vit aussitôt et se mit à le suivre, louant Dieu avec tous ceux qui étaient présents[1].

Le Sujet se tire de l'Evangile du jour, qui raconte que, Notre-Seigneur parlant de sa Passion avec ses Apôtres[2], fit rencontre près de la ville de Jéricho d'un pauvre aveugle, qui demandait l'aumône aux passants, auquel il rendit la vue, au grand étonnement de tous ceux qui étaient là présents.

La fin sera de reconnaître combien nous sommes aveugles en ce qui

[1] Cæcus quidam sedebat secùs viam, et clamavit, dicens : Jesu, fili David, miserere mei. Quid tibi vis faciam ! Domine, ut videam. Respice, fides tua te salvum facit. Et confestim vidit, et sequebatur illum magnificans Deum. *S. Luc.* XVIII.

[2] Ecce ascendimus Hierosolymam; et consummabuntur omnia quæ scripta sunt de Filio hominis. Tradetur enim Gentibus, et illudetur, et flagellabitur, et conspuetur. *S. Luc.* XVIII.

regarde notre salut, et combien les mystères de la Passion nous éclairent merveilleusement dans toutes les voies de la vie spirituelle, où auparavant nous étions comme des aveugles, nous faisant voir le mal que cause le péché dans la vie purgative, le bien qu'apporte la vertu dans la vie illuminative, et les avantages de la perfection dans celle qui consomme l'union avec Dieu.

La Forme est en ces trois points :

1° De l'aveuglement spirituel en ce qui concerne le péché, et du remède qui se trouve dans la considération de la Passion de Notre-Seigneur.

2° Du même aveuglement, et du même remède en ce qui regarde la vertu.

3° De cet aveuglement en ce qui touche les conseils évangéliques et la perfection de la vie chrétienne, et du remède qu'on y trouve dans la croix du Sauveur.

PREMIER POINT.

DE L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL EN CE QUI CONCERNE LE PÉCHÉ, ET DU REMÈDE QU'ON TROUVE DANS LA CONSIDÉRATION DE LA PASSION.

La première sorte d'aveuglement pour la vie purgative concerne l'énormité du péché. C'est une vérité de foi, que le plus petit péché est un plus grand mal que la perte de tous les biens temporels ; néanmoins qui est-ce qui redoute ce mal ? Qui est-ce qui ne craint pas plus de perdre cinq sous, que de dire un mensonge[1] ? N'y a-il pas là un grand aveuglement ?... Voici le remède.

Regardons Notre-Seigneur en croix, demandons qui l'y a attaché, nous trouverons que ce ne sont pas tant les clous, ou les hommes, que le péché... Dites-nous un peu, soldats, ou qui que vous soyez, exécuteurs de la justice, est-ce vous qui avez entrepris cet horrible attentat, de crucifier ainsi cet Homme-Dieu ? Non, ce n'est pas notre entreprise, répondront-ils ; c'est le juge, c'est Pilate qui nous l'a commandé. Pilate, ne connaissez-vous pas son innocence ? Comment donc vous êtes-vous laissé aller à une telle lâcheté, que de le condamner ? Ce sont les Juifs,

[1] Peccavi, et quid mihi accidit triste? *Eccli.* v, 4.

vous dira-t-il, ce sont les premiers d'entre eux qui m'ont surpris par leurs clameurs, et qui, par leur importunité, m'ont fait faire ce à quoi autrement je n'eusse jamais consenti. C'est donc vous, miséraple Caïphe, ce sont vos suppôts qui sont chargés de ce crime exécrable; mais comment vous en purgerez-vous devant Dieu? qu'alléguerez-vous pour votre justification?... Ecoutez-les, et entendez comment ils rejettent le crime et la honte sur le traître Judas, qui leur vendant son maître, leur a fourni les moyens de le poursuivre jusqu'à la mort. Ah! traître et apostat, c'est donc toi qui es la cause de toute cette cruauté, qui s'exerce sur la croix envers ton bon Maître. Non, non, vous dira-t-il; Satan en est l'auteur avant moi, je n'y ai pensé qu'après lui, je ne m'y suis porté qu'à son instigation[1]. Est-il donc possible que le démon ait eu un tel pouvoir sur une telle personne? Sans doute que si vous le pressez sur ce sujet, vous l'obligerez à vous répondre que c'est Dieu qui lui a donné cette puissance, et vous vous étonnerez comment le Père a ainsi livré son Fils à la rage des hommes et des démons. Et si enfin, vous demandez à Dieu qu'il lui plaise de vous dire qui l'a porté à consentir qu'on traitât si mal son Fils unique et bien-aimé, n'a-t-il pas déjà répondu que c'était à cause du péché, que c'était le péché qui l'avait mis en croix, et qui l'avait livré à la mort[2]. Après cette réponse il n'y a plus rien à demander, il ne reste plus qu'à s'écrier avec étonnement : Oh! que le péché est donc un grand mal, puisque pour y remédier et pour y satisfaire, il a fallu qu'un Dieu se soit fait homme, et que ce Dieu-Homme soit mort sur une croix!...

Que si après avoir considéré l'excès de toutes ses peines, vous entendiez ce divin Sauveur, comme S. Augustin le fait parler[3], nous assurer que le péché lui semble encore plus pénible, et un mal plus insupportable que tous les supplices de

[1] Intravit Satanas in Judam. *S. Luc.* XXII.
Cum diabolus jam misisset in cor, ut traderet eum Judas. *S. Joan.* XIII.

[2] Propter scelus populi mei percussi eum. *Isai.* LIII.

[3] Gravior apud me peccatorum crux, in qua invitus pendeo, quam illa in quam tui misertus ascendi. S. Aug. Serm. CLXXXI.

la croix; que diriez-vous? n'auriez-vous pas sujet de redouter le mal du péché, plus que vous ne l'avez fait jusqu'ici?... N'auriez-vous pas sujet de reconnaître que, par le passé, vous avez été comme un aveugle, qui n'a point vu ni reconnu l'horreur épouvantable de ce mal; et que c'est maintenant que les yeux vous sont ouverts, par la considération de Jésus-Christ mourant sur une croix, pour mieux comprendre l'énormité du péché mortel qui est la cause de cette mort?...

O péché! Ah! quel excès de mal est le péché. Quel aveuglement de ne pas le connaître! et quel remède efficace pour guérir cet aveuglement, de regarder Jésus suspendu à la croix et y rendant le dernier soupir!...

DEUXIÈME POINT.

DE L'AVEUGLEMENT ET DU REMÈDE EN CE QUI REGARDE LA VERTU.

Le second aveuglement touchant les vertus, se reconnaît par cette considération : c'est une vérité incontestable, que la moindre vertu est un plus grand bien que toutes les richesses, que tous les honneurs, et que tout ce qui n'est point vertu; et cependant, quelle estime en faisons-nous, au prix des honneurs, des plaisirs, et des biens temporels, puisqu'il n'y a que ces maigres biens qui sont cause que nous n'avons aucune vertu[1]? Nous devrions tout donner pour avoir une seule vertu, et nous donnons toutes les vertus pour un misérable petit plaisir. N'est-ce pas être aveugle?... Si nous avons des yeux, regardons le crucifix, voyons le remède à notre mal, voyons l'estime et le prix qu'il donne à la vertu, et le mépris qu'il fait de tous les autres biens.

Considérez si dans la croix, et dans celui qui y est attaché, vous verrez des plaisirs, des honneurs, des richesses; cherchez bien?... Considérez tout, depuis la tête jusqu'aux pieds; regardez tout ce monde qui l'environne, et voyez s'il y a aucun de

[1] Virtutis nullum signum valuimus ostendere; in malignitate autem nostra consumpti sumus. *Sap.* v

ces biens que vous estimez tant[1]... Qu'y trouverons-nous donc, sinon la pauvreté, l'humilité, la patience, l'obéissance, et toutes les autres vertus? Et pourquoi n'y a-t-il que les vertus, sinon pour nous les rendre recommandables, et pour nous dire que ce sont les vrais et uniques biens?...

Hé bien, que dirons-nous? que penserons-nous là-dessus? Oserons-nous avoir des pensées et des opinions telles que le monde en a des richesses, des plaisirs, et de la vanité, devant un Dieu qui a voulu être si pauvre, et traité comme nous voyons qu'il l'a été, pour nous apprendre à corriger ces mauvaises opinions, à en prendre de plus saines et de plus saintes pour la vertu? Que dites-vous à cela?... Mais il faut que vos œuvres parlent plutôt que votre langue, comme vous voyez que Notre Sauveur parle pour la vertu, en agissant et en souffrant, plus encore que par ses discours.

TROISIÈME POINT.

LA TROISIÈME SORTE D'AVEUGLEMENT, EN MATIÈRE DE PERFECTION, ET SON REMÈDE.

Pour la troisième sorte d'aveuglement, elle regarde surtout ceux à qui Dieu fait plus de grâces qu'aux autres, auxquels il inspire souvent des désirs de perfection, de saintes pensées, et de bonnes inspirations de faire plus de bien, qu'ils ne sont obligés d'en faire à la rigueur. Ils ne font pas semblant d'apercevoir ces saintes lumières, ils ferment les yeux, de peur d'être éclairés, et de voir ce que Dieu voudrait d'eux pour leur plus grande perfection. Parce qu'il n'y a pas d'obligation de commandement, ni crainte d'aucun péché mortel, ils méprisent ces inspirations pour des causes légères[2], il leur suffit de faire ce qui leur est seulement commandé, ou de ne pas faire ce qui est défendu. C'est une troisième sorte d'aveuglement en matière de perfection, d'autant plus mauvaise qu'elle est volontaire, que les

[1] Omnia bona mundi contempsit, et omnia mala sustinuit, ut in illis non quæreretur felicitas, et in istis infelicitas non timeretur. D. Aug.

[2] Consilium Dei spreverunt in semetipsos. *S. Luc.* VII.

grâces que Dieu nous présentait sont grandes, que les lumières que nous en avions étaient plus claires, et que les causes pour lesquelles nous les avons rejetées étaient plus faibles.

Oh! que Notre Seigneur n'agissait pas ainsi étant sur la croix, et pendant sa passion! Qu'il en a bien plus fait que nous n'en méritions, et qu'il n'était nécessaire[1]. Grand Dieu! fallait-il tant de coups de fouets, tant de crachats, et tant d'injures? fallait-il verser tout ce précieux sang?... Une petite goutte ne suffisait-elle pas pour tout le monde?... Mais c'était pour nous éclairer, et pour nous apprendre que quand il est question du service de Dieu, de notre salut et de notre perfection, il ne faut pas tant regarder et s'amuser à ce qu'on doit, et à ce qu'on ne doit pas, qu'à donner le plus que l'on peut[2], quand surtout Dieu nous fait l'honneur de nous le faire connaître, et de nous le conseiller.

Or, voyons s'il nous inspire quelque dévotion extraordinaire pour les jours dans lesquels nous entrons, s'il ne nous conseille pas de nous retirer en quelque église, où il nous ouvre les trésors de ses richesses, et même où il attire les autres[3]; de visiter quelque malade, quelque prison, ou de faire quelque semblable bonne œuvre; c'est en ce temps que ses bons et fidèles serviteurs viennent le trouver et se tiennent près de lui, comme la sainte Vierge et saint Jean au pied de la croix; car hélas! c'est aussi dans ce temps que le monde le délaisse et l'abandonne. Ne voulons-nous pas être de ceux-là?... Prenons-en la ferme résolution, et disons avec ce pauvre aveugle. Mon Dieu, que je voie la laideur du péché, la beauté de la vertu, et l'excellence de vos divins conseils[4]!

[1] Copiosa redemptio.

[2] Declinantes in obligationes adducet Dominus cum operantibus iniquitatem. *Psal.* XXIV.

[3] Toto corde universus Israel sequitur Absalonem. Egressusque rex et universi servi ejus ambulabant juxta eum. II *Reg.* XV.

[4] Domine, ut videam. S. *Luc.* ubi suprà.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Premier aveuglement touchant le péché, son remède.

Naturellement nous sommes aveugles au sujet du péché, parce que nous n'en remarquons presque jamais bien la laideur. Mais qu'on regarde le crucifix, qu'on considère la Passion de celui qui n'a souffert que pour expier le péché, on sera contraint de dire et que le péché est un grand mal, et que le pécheur qui ne veut pas reconnaître que le péché est un très-grand mal, est lui-même très-mauvais.

DEUXIÈME POINT.

Second aveuglement au sujet de la vertu.

On ne fait cas ordinairement dans le monde que des honneurs, des plaisirs et des richesses; mais près de la croix et dans la cour du roi crucifié, on ne voit pour tous biens que pauvreté, que patience, et qu'humilité. Qu'en pensez-vous?... Lequel est plus capable de juger du bien, de Dieu ou du monde?... Mon âme, si tu es conforme de jugement avec Dieu, de volonté ou d'action avec le monde, ton jugement ne te servira que pour te condamner...

TROISIÈME POINT.

Troisième aveuglement touchant la perfection.

C'est beaucoup pour quelques-uns, de faire ce qui est de commandement et d'obligation; mais ce n'est pas assez pour ceux auxquels Dieu fait la grâce et l'honneur de communiquer ses conseils, et de leur inspirer ce qui est le plus parfait. Et parce qu'ils disent pour s'excuser de le faire, qu'il n'y a point d'obligation, qu'ils apprennent aujourd'hui du crucifix à ne point ainsi marchander avec Dieu. Car quelle obligation avait-il de souffrir tant?... N'était-ce pas assez d'une goutte de son sang, ou au plus d'une partie, sans tout donner, et sans mourir d'une mort si infâme et si étrange?... Mais il voulait nous apprendre que si on fait profession d'aimer Dieu et de s'unir à lui, il faut s'efforcer de faire tout ce que l'on peut, et après avoir tout fait, de croire et de dire qu'on n'a rien fait....

SUJET DES MÉDITATIONS

POUR LA SEMAINE SUIVANTE.

Le Sujet sera tiré de la prière que fit Notre-Seigneur en présence de tous ses Apôtres, avant de sortir du cénacle, prière qui est rapportée par saint Jean au dix-septième Chapitre de son Évangile. Et comme cette prière est pleine d'affections, nous en remarquerons six principales, qui renferment les plus ordinaires et les plus importantes résolutions, que nous devons tirer des méditations suivantes sur la Passion que nous ferons pendant cette semaine.

Ces affections et résolutions sont celles-ci :

1° Le zèle pour la gloire de Jésus ;

2° Notre assujettissement à son pouvoir et à sa conduite.

3° Son imitation, en accomplissant tout, comme il a fait.

4° Le parfait mépris du monde.

5° La vraie sainteté telle qu'il souhaite que nous la possédions.

6° Le désir efficace de notre salut et de notre perfection, semblable à celui qu'il en avait.

LUNDI.

DE LA PREMIÈRE AFFECTION QUE NOUS DEVONS AVOIR EN MÉDITANT LA PASSION DE NOTRE SAUVEUR, QUI EST UN GRAND ZÈLE POUR SA GLOIRE ET POUR SON SERVICE.

SUR CES PREMIÈRES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR.

Mon Père, le temps que vous m'avez prescrit est venu ; glorifiez donc votre Fils et faites le connaître aux hommes, afin qu'il vous glorifie et qu'il fasse prêcher votre nom dans le monde[1].

Le Sujet est qu'après avoir médité ces saintes paroles autant que la dévotion le permettra, on pense sérieusement à ce qu'avait en vue notre bon Maître, qui dans cette prière, selon la remarque de saint Augustin, ne songeait pas moins à développer en nous l'instruction que la dévotion envers son Père[2].

La Fin est d'apprendre ce que c'est que le zèle de la gloire de Notre-Seigneur, comment on peut l'acquérir en méditant sa Passion, et quels effets il produit.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce que c'est que le zèle pour la gloire de Notre-Seigneur.

2° Comment il se forme dans nos âmes, par la méditation de la Passion.

3° Quels effets il produit.

[1] Sublevatis oculis in cœlum, dixit : Pater venit hora, clarifica Filium tuum, ut Filius clarificet te. *S. Joan.* XVII.

[2] Ita se Patri exhibere voluit precatorem, ut meminisset nostrum se esse doctorem. Proindè eam quam fecit orationem pro nobis, notam fecit et nobis, quoniam tanti Magistri non solum ad ipsos sermocinatio, sed etiam ipsius pro ipsis ad Patrem oratio, discipulorum est ædificatio; et si illorum qui hæc dicta aderant audituri, profectò et nostra qui fueramus conscripta lecturi. S. Aug. Tract. CIV in *S. Joan.*

PREMIER POINT.

CE QUE C'EST QUE LE ZÈLE POUR LA GLOIRE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Notre-Seigneur ayant achevé le discours qu'il avait fait à ses Apôtres, leva les yeux au ciel, et fit cette belle prière rapportée tout au long par saint Jean, laquelle commence ainsi : Mon Père, voici l'heure tant désirée qui est venue, donnez s'il vous plaît autant de gloire à votre Fils, qu'il lui est nécessaire pour pouvoir vous glorifier, et vous honorer davantage dans les souffrances que je vais embrasser de bon cœur, afin de vous obéir et de vous rendre toute ma gloire par mon obéissance [1]. Nous verrons le reste dans les méditations suivantes. Considérez cependant avec quelle grâce extérieure, et avec quel maintien de corps ce Dieu-homme faisait cette prière à son Père; mais qu'on eût été encore bien plus ravi, si on eût aperçu la modestie et le maintien de son âme. Qui pourrait comprendre avec quelle humilité, quel respect et quelle dévotion il s'adressait à son Père?... Il n'est pas malaisé d'en concevoir quelque chose en examinant le commencement de cette prière; car vous pouvez remarquer comment il demande humblement à son Père ce qu'il peut faire de soi-même ; comment il qualifie sa Passion du nom de gloire et d'honneur [2], s'estimant très-honoré d'aller au supplice pour la gloire de son Père ; et comment il ne désire de la gloire que pour la lui rendre, et pour l'honorer davantage...

Tout ici est rempli de merveilles et d'édification ; mais après y avoir un peu pensé, il faut considérer plus attentivement, que comme le premier sentiment que Notre-Seigneur eut de sa Passion, fut d'y être glorifié pour y rendre de l'honneur à Dieu son Père, aussi ce doit être là le premier sentiment et la principale affection qu'il nous faut avoir en la considérant, affection que nous appelons le zèle de sa gloire, qui n'est autre chose qu'un

[1] Hæc locutus est Jesus, et sublevatis oculis in cœlum, dixit : Pater, venit hora, etc. S. *Joan.* XVII.

[2] Clarifica ut clarificet te. Ibid.

désir extrême qu'il soit connu, aimé, et servi, que ses desseins soient parfaitement accomplis, que son sang et ses travaux ne se perdent pas, qu'ils produisent leurs effets en tous lieux [1], en tous temps, et dans toutes sortes de personnes. Cela n'est-il pas bien juste, et pouvons-nous avoir une raison plus forte de nous porter à la recherche de cette gloire, que de voir qu'il la demande avec tant d'instance, et comme en premier lieu?.... Commencez dès ce point à joindre votre cœur à ce cœur divin, et votre voix à la sienne, en disant comme lui: Mon Père, faites-nous paraître la grandeur de votre Fils, faites-le connaître et aimer, afin que, le connaissant et l'aimant, nous venions à vous connaître et à vous aimer avec d'autant plus d'ardeur, qu'il est l'image de vos perfections, et qu'il vous fait parfaitement connaître.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT CE ZÈLE POUR LA GLOIRE DE JÉSUS SE FORME DANS NOS AMES PAR LA MÉDITATION DE SA PASSION.

C'est dans ces mystères de la Passion du Sauveur qu'on conçoit un grand zèle pour sa gloire et son honneur, puisque le zèle croît à raison de la connaissance et de l'amour qu'il présuppose toujours, et que c'est particulièrement dans sa Passion qu'on apprend à mieux le connaître, et à l'aimer plus ardemment. Et comme le premier dessein que Dieu le Père a eu dans la Passion de son Fils, a été de le faire connaître et aimer [2], aussi est-ce la principale affection qu'il faut tirer de toutes ces méditations qui nous portent à ce zèle, par suite de cette connaissance et de cet amour.

C'est dans ces grands mystères que l'on reconnaît la bonté de ce Seigneur, et de Dieu son Père tout ensemble, d'avoir aimé les hommes au point de s'abandonner à ces excès de souffrances, par suite du pur amour dont il nous a aimés; c'est là où l'on voit

[1] Dum omni modo, sive per occasionem, sive per veritatem, Christus annuntietur, et in hoc gaudeo, sed et gaudebo. *Philip.* I.

[2] Venit hora ut clarificetur Filius hominis. *S. Joan.* XII.

des traits de sa justice, qui s'exerce avec tant de rigueur sur un innocent chargé de nos péchés, et des effets de sa miséricorde, à raison du pardon qu'il obtient pour les pécheurs. Quelle sagesse, dans une invention si efficace, pour ménager notre salut et se faire connaître des hommes!...

Considérez ainsi l'un après l'autre tous les attributs de la divinité, et toutes les vertus de la sainte humanité de Jésus, et vous reconnaîtrez enfin que tout se retrouve dans la Passion si parfaitement, que l'univers entier considéré dans chacune de ses parties, ne fait pas aussi bien connaître les perfections divines, qu'une seule circonstance de ces divins mystères. En effet, Dieu ne paraît pas si grand et si admirable pour avoir fait le soleil, la lune, les étoiles, les hommes et les anges, et pour conserver à tout moment ces créatures, qu'il le paraît et qu'il se montre digne d'admiration et d'amour pour avoir un Fils, et l'avoir donné aux hommes de la manière dont il l'a donné, et pour les fins que nous reconnaissons dans sa Passion et dans sa mort. S'il est donc si bon et si obligeant, ne mérite-t-il pas d'être aimé?... Et pourquoi donc ne l'aime-t-on pas? Pourquoi l'offense-t-on encore?... Ah! certes, c'est qu'on ne le connaît pas. Et c'est ce qui doit stimuler notre zèle, et exciter nos affections à le faire connaître, et à prier son Père à cette intention. Père éternel, il est temps qu'on connaisse votre Fils; faites-le donc connaître au monde; faites qu'on médite attentivement ce qu'il a souffert pour les hommes; faites qu'on y voie sa bonté, sa patience, son obéissance, toutes ses vertus; qu'on y reconnaisse votre miséricorde, votre justice, votre sagesse, et toutes vos divines perfections[1]. C'est ce qu'il vous demande pour votre gloire, parce que c'est ce que vous méritez, et ce que vous prétendez dans toutes vos œuvres. Qu'on vous connaisse donc, ô mon Dieu! qu'on vous aime et qu'on vous serve; c'est là le plus pressant et l'unique désir de mon cœur, puisqu'en effet c'est le plus grand bien qu'il puisse désirer....

[1] Innova signa, et immuta mirabilia. Glorifica manum et brachium dextrum. Suscita prædicationes quas locuti sunt in nomine tuo Prophetæ priores. *Eccli.* XXXVI.

TROISIÈME POINT.

QUELS EFFETS PRODUIT CE ZÈLE.

Les effets de ce zèle sont divers selon la diversité des grâces, des conditions, et des moyens que nous avons de l'exercer; mais d'ordinaire ils se rapportent tous à ces trois chefs, à Dieu, au prochain, et à nous-mêmes. Pour ce qui regarde Dieu, il en produit une haute idée et une grande estime, le voyant si bon et si aimable; il engendre dans nos cœurs un amour plein de respect pour ce grand Dieu[1], un regret extrême de l'avoir offensé, une entière détestation du péché, une très-cordiale reconnaissance du bienfait de la rédemption, de sa vocation particulière, des avantages et des occasions qu'on a de pouvoir méditer. Hélas, mon Dieu! je ne vous connaissais pas, lorsque je vous ai offensé!... Que je vous suis obligé de m'avoir ouvert les yeux pour vous connaître; mais que c'est tard, ô bonté souveraine! Bonté si ancienne et si peu connue des hommes, que c'est tard de commencer à vous connaître, si on ne vous connaît pas aussitôt qu'on le peut!....

Les effets que ce zèle produit à l'égard du prochain, sont de parler souvent de Notre-Seigneur, de conseiller l'usage de la méditation, et particulièrement de celle qui regarde sa sainte Passion[2]; de ne souffrir aucun péché commis en notre présence, sans en témoigner pour le moins quelque douleur, de considérer comme une gloire et un honneur d'avoir à souffrir quelque chose à cette occasion; enfin, de procurer le salut des pécheurs par toutes sortes de moyens. C'est à vous de voir maintenant ce que vous pouvez, et ce que vous faites... Tâchez de faire ce qu'on dit que les anges firent au temps de la Passion; ramassez ce sang qui se répand, gagnez des âmes qui en sont le prix, et qui se perdent tous les jours si misérablement!....

[1] Vivit Dominus et benedictus Deus meus, et exaltetur Deus salutis meæ. *Psal.* XVII.

[2] Quod vidimus et audivimus, annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum, et societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo. I *S. Joan.* I.

Enfin, il engendre en nous-mêmes une grande dévotion et componction de cœur, pour être tout à celui qui s'est fait et donné tout à nous [1]; c'est pour cela qu'il nous excite si souvent à nous détacher de l'affection du monde et de nous-mêmes, parce que ces deux ennemis nous enlèvent la moitié de ce que nous pourrions lui donner. Vous ne chercherez que vous-mêmes, si vous n'y prenez garde, et votre seule gloire, au lieu de celle de Dieu [2]; et quand le temps sera venu qu'il faudra faire paraître votre zèle, la lâcheté vous empêchera de parler; ou la passion, les intérêts, et l'indiscrétion vous en feront trop dire, et plus que votre condition et la véritable dévotion ne le permettent, et cela plutôt pour vous faire estimer que pour édifier. Voilà comment notre zèle s'évanouit, et devient le zèle de notre intérêt, au lieu d'être un véritable zèle de la gloire de Notre-Seigneur. Mais la componction ramasse le cœur, le sauvegarde et le conserve [3], pour ne voir que Jésus crucifié, pour n'aimer que lui, ne penser qu'à lui, ne parler que de ses grandeurs, et enfin pour ne vivre qu'en lui. Examinez-vous sur cette vertu; et vous représentant quelques actes que vous en pourrez faire aujourd'hui, dites de cœur: O doux Jésus! que votre zèle embrase et consume mon cœur comme il consumait le vôtre, qu'il n'y ait rien en moi qui ne vous donne, et ne vous fasse rendre la gloire que vous méritez de tous les hommes.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce que c'est que le zèle de la gloire de Notre-Seigneur.

Le premier sentiment de Notre-Seigneur dans sa prière au cénacle, c'est qu'il soit connu et glorifié, afin de faire connaître et glorifier son Père. Mon Père, disait ce Fils bien-aimé, voici l'heure, faites qu'on con-

[1] Tuus sum ego, salvum me fac. *Psal.* CXVIII.

[2] Omnes enim quæ sua sunt quærunt, non quæ sunt Jesu Christi. *Phil.*. II.

[3] La componction procure plusieurs biens que la dissipation fait bientôt perdre. *Imitat.* liv. I, ch. XXI.

naisse votre Fils, afin que votre Fils fasse qu'on vous connaisse. Mon âme, ne veux-tu pas dire la même chose?... Ah! mon Jésus, qui m'avez laissé vos paroles, donnez-moi votre cœur pour les prononcer comme vous....

DEUXIÈME POINT.

Le zèle se forme en méditant la Passion.

C'est dans la considération des mystères de la Passion qu'on connaît ce Fils bien-aimé, et qu'il fait connaître son Père. On connaît son obéissance, son humilité et ses autres vertus; et toutes ses vertus font connaître la bonté, la sagesse, la justice et les autres attributs de Dieu son Père. Cette connaissance fait qu'on l'aime et qu'on le sert. O mon Dieu! qu'il faut bien dire que le monde ne vous connaît pas, puisqu'il vous aime si peu, et qu'il vous sert si mal. Mais toi, mon âme, qui le connais si aimable, si cependant tu ne l'aimes pas comme tu dois l'aimer, n'es-tu pas plus criminelle que ceux qui ne le connaissent point?...

TROISIÈME POINT.

Les effets du zèle.

Celui qui a ce vrai zèle pour la gloire de Notre-Seigneur le fait paraître devant Dieu par désirs et par prières, devant le prochain par des paroles pieuses, et au dedans de sa conscience par une sainte componction, qui détache le cœur de tout autre objet, pour l'unir très-intimement avec Jésus. Que n'ai-je ce zèle qui dévorait continuellement votre cœur, ô mon Sauveur, afin qu'il consume ainsi le mien, et que je meure à moi, pour ne plus vivre que pour vous?...

MARDI.

DE NOTRE SOUMISSION A LA PUISSANCE QUE NOTRE-SEIGNEUR A MÉRITÉE PAR SA PASSION SUR TOUS LES HOMMES.

Que votre Fils vous glorifie, puisque vous lui avez donné une puissance générale sur tous les hommes, afin qu'il les gouverne et les conduise à la vie éternelle[1].

Le Sujet est sur ces paroles qui suivent dans la prière de Notre-Seigneur, et qui doivent exciter en nous un des sentiments les plus justes, et les plus doux que nous puissions avoir envers sa personne adorable; ce sentiment c'est une soumission complète.

La Fin sera de reconnaître comment Notre-Seigneur a mérité par sa Passion une puissance souveraine, pour disposer de nous selon son bon plaisir, et comment nous devons nous y soumettre et nous y conformer.

La Forme est en ces trois points :

1° Quel est ce pouvoir et comment Notre-Seigneur l'a mérité dans sa Passion.

2° Comment la nature corrompue lui conteste cette puissance.

3° Comment il faut l'assujettir, et en concevoir le désir dans nos méditations sur la Passion.

PREMIER POINT.

QUEL EST CE POUVOIR, ET COMMENT NOTRE-SEIGNEUR L'A MÉRITÉ DANS SA PASSION.

Il n'y a point de doute que ce pouvoir ne soit absolu sur tout ce que nous sommes, et que Jésus-Christ soit tellement Notre-Seigneur, en qualité de créateur, de conservateur, de fin dernière, et par mille autres titres, qui lui sont communs avec la Divinité, qu'il n'y eut jamais sujet si dépendant de son Seigneur que nous ne sommes dépendants de lui[2]. Ne reconnaissez-vous pas

[1] Ut Filius tuus clarificet te, sicut dedisti ei potestatem omnis carnis, ut omne quod dedisti ei, det eis vitam æternam. *S. Joan.* XVII.

[2] Quia ipse est Dominus Deus noster, et nos populus ejus, et oves pascuæ ejus. *Psal.* XCIV.

Rex Israel quod mentes regat, quod in æternum consulat, quod in regnum cœlorum credentes, sperantes, amantesque perducat. S. Aug. Tract. LIX, in *S. Joan.*

cette vérité ?... Faites-en quelques actes... Mais arrêtez-vous à considérer plus à loisir, que c'est particulièrement le titre et l'office de Rédempteur qui lui donne ce pouvoir, qui s'étend sur nos âmes afin qu'elles soient par son moyen conduites à la vie éternelle. Car il entend parler dans cet endroit de cette intendance générale et particulière, qu'il a sur tous les hommes et sur chacun de nous, pour nous appeler à tel genre de vie qu'il lui plaira, nous y donner des grâces conformes à ses desseins, et disposer entièrement de nous, pour la gloire qu'il en désire tirer, ainsi qu'un maître architecte fait de ses pierres et de ses autres matériaux, selon l'idée et le modèle qu'il s'est proposé. Aussi est-ce lui qui entreprend de bâtir ici-bas sur cette terre la Jérusalem céleste, dans la personne de ses élus, qui sont comme autant de pierres vives qu'il taille, qu'il accommode et qu'il range selon qu'il a projeté de le faire[1]. C'est pour cela qu'il dit qu'on lui a donné cet empire sur les hommes, pour les gouverner et les conduire à la vie éternelle, parce que c'est par le moyen des grâces qu'il nous a méritées en sa Passion, qu'il nous gouverne, et qu'il mène chacun de nous au degré de perfection et de gloire qui lui est préparé. Ce qui fait dire à l'Apôtre qu'il s'est acquis son église par son sang[2], et qu'il est mort et ressuscité pour commander aux vivants et aux morts[3] ! Quoique cette puissance de nous gouverner lui fut due à raison de l'union hypostatique, néanmoins, il est encore véritable de dire qu'il l'a méritée, en méritant les grâces et les moyens dont il se sert pour exercer cette puissance.

Mon âme, ce n'est pas tout que ton Sauveur ait la puissance de te commander aussi bien dans la vie que dans la mort, il faut lui obéir dans l'une comme dans l'autre ; et si les morts obéissent si parfaitement à ses ordres qu'ils n'en passent pas un,

[1] Ædificans Jerusalem Dominus, dispersiones Israël congregabit. *Psalm.* 146. Illo sanguine collegit dispersiones Israël, collecti sunt dispersi, ut in manu artificis ad ædificium formarentur. *D. Aug. in D. Psalm.*

[2] Quam acquisivit sanguine suo. *Act.* xx.

[3] Ut et mortuorum, et vivorum dominetur. *Rom.* xiv.

est-il raisonnable que les vivants prennent la hardiesse de lui résister comme tu le fais ?...

DEUXIÈME POINT.

COMMENT LA NATURE CORROMPUE CONTESTE A NOTRE-SEIGNEUR CETTE PUISSANCE.

Chose étrange, ce n'est pas seulement le prince des ténèbres qui dispute à Notre-Seigneur cet honneur, et ce pouvoir qu'il a de nous gouverner, mais encore notre nature corrompue, qui voudrait nous conduire, même dans nos dévotions, et en ce qui regarde notre perfection, selon sa fantaisie, et non pas selon les ordres de ce souverain Seigneur. Nous sommes naturellement si amoureux de nous-mêmes, qu'en quoi que ce soit, si la grâce n'est extrêmement forte, et si nous ne veillons soigneusement pour y coopérer, nous voulons être les maîtres, et agir comme bon nous semble, sans avoir égard aux volontés de Celui qui commande comme il lui plaît [1]. Et cela n'arrive pas seulement en fait de plaisir sensuel, d'honneur du monde et d'intérêt temporel ; mais à défaut de telles satisfactions, nous nous recherchons même dans nos exercices spirituels [2]. Nous prions comme il nous plaît, et non pas comme Notre-Seigneur nous enseigne ; nous voulons de la consolation et des goûts sensibles quand il ne le veut pas ; nous désirons de belles pensées dans nos méditations, quoiqu'il ne nous en présente que de communes. Ainsi faisons-nous dans nos examens, communions et autres pratiques de dévotion. Et nous pensons cependant, aveugles que nous sommes, avoir quelques vertus, quoique nous n'en ayons que l'écorce et que l'apparence ; l'amour-propre se fourrant partout, et nous dérobant ce qu'il y a de plus solide et de plus excellent, en nous retirant de l'ordre de la grâce et de la conduite de Jésus-Christ, pour nous faire rechercher une dévo-

[1] Sachez que l'amour de vous-même vous nuit plus qu'aucune chose au monde. *Imitat. de J.-C.* Liv. III, ch. xxv.

[2] Presque tout ce que l'homme a à vaincre et à déraciner en lui, vient de ce qu'il s'aime avec trop de dérèglement. *Imitat.* Liv. III, ch. LIII.

tion qui soit à notre goût, et pour nous conduire, selon nos caprices, plutôt que par la grâce.

Examinez-vous soigneusement sur ce point, et tâchez de reconnaître combien est vrai ce qu'a dit l'Apôtre, que tout le monde se cherche soi-même, et non pas Jésus-Christ. Ah! combien de fois l'avez-vous rebuté dans les occasions qu'il vous a présentées de souffrir, de vous humilier, d'exercer une vraie charité envers le prochain, et de pratiquer quantité d'autres vertus pour sa gloire, et pour votre salut?... C'est en cela qu'il voulait faire paraître l'empire qu'il avait sur vous, votre amour propre n'a pu le souffrir, voulant toujours avoir le dessus. Jusqu'à quand me serez-vous rebelle? quand sera-ce que vous me serez soumis, vous dit-il[1].... Répondez.... C'est trop, mon Dieu, c'est trop, d'avoir attendu jusqu'à cette heure, je suis tout à vous maintenant, et pour toujours.

TROISIÈME POINT.

COMMENT IL FAUT ASSUJÉTIR LA NATURE, ET CONCEVOIR LE DÉSIR DE CETTE SOUMISSION DANS LES MÉDITATIONS SUR LA PASSION.

La charité nous presse, et ne nous donne point de repos, dit S. Paul, lorsque nous venons à considérer ce qu'a enduré pour nous Notre Sauveur, et comment il est mort, afin que ceux qui sont au nombre des vivants, ne vivent plus à eux-mêmes, mais seulement à celui qui est mort pour eux[2]. Voilà un des grands fruits, et une des belles affections que nous devons tirer de toutes ces méditations. Et comme la nature corrompue s'entretient avec la vie, et se fortifie toujours dans ses prétentions, aussi faut-il que l'esprit se renouvelle de jour en jour, et qu'il ne s'ennuie jamais de se représenter ce plein pouvoir que Notre-Seigneur s'est acquis sur nous, ayant été trahi, accusé, condamné, et enfin mis à mort pour nous donner la vie. Ne nous lassons

[1] Usquequò non vis subjici mihi, *Exod.* x.

[2] Charitas enim Christi urget nos, æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, etc. Ut, et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est. II *Cor.* v.

jamais de considérer attentivement comment Jésus ne prétend que notre bien, et qu'au contraire l'amour propre ne vise qu'à nous perdre. Représentons-nous souvent que notre plaisir, notre honneur, et nos vrais intérêts ne sont que dans les siens. N'oublions pas qu'il nous aime plus que nous nous ne saurions nous aimer, qu'il peut incomparablement mieux nous conduire, que nous ne saurions faire. Reconnaissons enfin qu'il n'y a que notre humeur qui s'oppose aux desseins du Fils de Dieu, que notre cœur qui soit contraire au sien, et qui se soulève contre son pouvoir et son autorité.

Quelle indignité de notre part!... Quelle patience de la part de notre bon Maître!... Si nous étions pour lui ce que nous devrions être, nous n'oserions faire le moindre pas, le moindre mouvement sans sa permission. Aujourd'hui qu'il semble que la licence de ce jour porte davantage à l'indépendance, nous devrions au contraire lui témoigner plus particulièrement notre fidélité et notre dépendance, en formant la résolution sérieuse de ne prendre jamais que la liberté qu'il nous permettra de prendre, et encore avec toute sorte de modération[1]. Ce n'est que par l'ordre et par la permission de Jésus, devrions-nous dire, que je me divertis, que je prends mes repas, que je soigne ma santé; car je renonce à toute autre prétention. Du reste, je ne voudrais pas aujourd'hui non plus qu'hier, ni demain non plus qu'aujourd'hui, faire la moindre action qui pût déplaire à celui auquel je dois uniquement plaire, parce qu'il est mon Seigneur et mon Sauveur aujourd'hui aussi bien qu'hier, et demain aussi bien qu'aujourd'hui; et c'est pour chaque jour, pour chaque heure, et pour toujours qu'il m'a défendu le péché[2]. Mon Jésus, conservez-moi cette bonne volonté, et montrez votre pouvoir en

[1] Homo sapiens in omnibus metuet, et in diebus delictorum attendet ab inertia. *Eccli.* XVIII.

Malam diem præcave. *Eccles.* VII, 15.

Accipite armaturam, ut possitis resistere in die malo. *Ephes.* VI.

Non æmuletur cor tuum peccatores, sed in timore Domini esto tota die. *Prov.* XXIII.

[2] Discant timere me omni tempore. *Deuteron*, IV 10.

Nemini mandavit impie agere; et nemini dedit spatium peccandi. *Eccli.* XV, 2

conservant toujours mon âme dans votre obéissance contre vos ennemis, qui brûlent du désir de l'enlever.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quel est le pouvoir de Notre-Seigneur.

Il n'y a point de doute que Notre-Seigneur n'ait sur nous un pouvoir plein et absolu, et qu'il ne nous commande selon le pouvoir qu'il en a; d'où vient donc que nous ne lui obéissons pas?... C'est qu'il ne nous y contraint pas absolument. Mais, ô mon âme! n'est-ce pas assez pour y être contrainte, que de savoir ce qu'il a fait pour t'y obliger librement, sans t'y contraindre davantage? Veux-tu qu'il te gouverne comme une brute ou comme une créature insensible, qu'il s'est tellement assujétie qu'elle ne peut lui résister? Souviens-toi que si tu peux lui résister, tu peux aussi lui obéir, et que tu es aussi obligée à cette obéissance, que si tu ne pouvais pas t'en exempter....

DEUXIÈME POINT.

La nature corrompue résiste à ce pouvoir.

L'intelligence voit bien qu'il faut s'y soumettre, la volonté y consent assez; mais la nature corrompue et l'humeur particulière y contredisent, et n'en veulent rien faire; si elles ne peuvent se procurer des plaisirs sensuels, elles en cherchent de spirituels, car en tout elles se cherchent plutôt que Jésus-Christ. Mais, mon âme, que cherches-tu, quand tu cherches tes plaisirs? Où peux-tu mieux rencontrer ton vrai contentement, qu'en cherchant et en trouvant Jésus?... Peut-il y avoir un plus grand plaisir que de lui plaire? que d'être où il veut que tu sois, et que de lui donner sujet de dire en te voyant : Tu me plais, je suis content.

TROISIÈME POINT.

Il faut soumettre la nature à ce pouvoir de Jésus.

La charité de Jésus-Christ nous presse, dit l'Apôtre, lorsque nous considérons qu'il est mort, afin que tous les vivants et tous les morts ne vivent plus que pour lui. C'est ainsi qu'il faut s'exciter par la considérade ce qu'il a fait et souffert, pour acquérir cet empire sur nos âmes Hélas! que ne fait-on pas en ce jour pour s'éloigner de lui, et ne re-

connaître de maître et de seigneur que les divertissements profanes. O mon Jésus! plus il y a de personnes qui vous offensent aujourd'hui, plus je désire vous servir, et suppléer, si je pouvais, par ma ferveur à leur ingratitude, et réparer tous leurs péchés.

MERCREDI DES CENDRES.

DE LA PARFAITE IMITATION DE NOTRE-SEIGNEUR, QUI NOUS FAIT ACCOMPLIR TOUT CE QUE NOUS AVONS A FAIRE DE LA PART DE DIEU.

Je me suis employé pour votre gloire sur la terre : J'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez ordonné de faire[1].

Le Sujet comprend une affection qui ressort de toute la Passion de Notre-Seigneur, car il n'y a ni parole, ni silence, ni action de Jésus souffrant qui ne soit une instruction, et un exemple que nous devons imiter. Du reste, ces belles paroles que nous venons de citer résument notre devoir à cet égard, il faut l'imiter en accomplissant tout, comme lui même a parfaitement accompli tout ce que son Père lui avait ordonné.

La Fin sera d'apprendre à imiter Notre-Seigneur en accomplissant comme lui tout ce qui nous aura été ordonné.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment Notre-Seigneur a reçu l'ordre de son Père de tout ce qu'il avait à faire, et comment il s'en est acquitté parfaitement.

2° Nous devons ainsi faire toutes nos œuvres par ses ordres.

3° C'est principalement dans sa Passion que nous pouvons former ce désir de l'imiter, en accomplissant tous ses commandements.

[1] Ego te clarificavi super terram; opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam. S. *Joan.* XVII.

PREMIER POINT.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR A REÇU ORDRE DE SON PÈRE DE TOUT CE QU'IL AVAIT A FAIRE, ET COMMENT IL S'EN EST ACQUITTÉ PARFAITEMENT.

Il y a trois choses bien dignes d'être considérées dans ce peu de paroles de Notre-Seigneur. La première, c'est qu'il parle de toute sa vie et de tout ce qu'il a jamais fait, comme d'une commission qu'il a reçue de son Père. C'est ce qu'il avait déjà fait entendre ailleurs, quand il disait : Je ne fais rien de moi-même; tout ce que je vous dis, ce sont des paroles que mon Père me met à la bouche; tout ce que je fais, c'est en vertu des ordres qu'il m'a donnés[1]. Oh! que nous avons ici une belle leçon, si nous pouvons la bien apprendre! Le Fils de Dieu prend les ordres de son Père, et nous ne voulons presque prendre avis de personne; il s'abandonne entièrement à la conduite d'un autre, sans rien faire de lui-même, et nous voudrions nous gouverner nous-mêmes et faire tout à notre tête. Oh! que la dépendance est une voie assurée pour qui s'efforce de la suivre!...

Ce qu'il faut remarquer en second lieu, c'est qu'il appelle toute sa vie et sa mort, un seul ouvrage, et non pas plusieurs, parce qu'en tout ce qu'il a jamais fait, soit en son enfance, soit dans le cours de ses prédications, soit enfin au temps de sa Passion, il ne regardait autre chose que l'ordre et que le bon plaisir de son Père[2]. Tout en lui n'avait qu'un but, soit qu'il fût dans la crèche, soit qu'il fût au temple, soit qu'il conversât avec les hommes dans les villes, soit qu'il demeurât tout seul au milieu du désert; il n'envisageait en tout que la volonté et la gloire du Père éternel; il ne faisait point de distinction, comme on fait parmi les hommes, de l'affaire de Dieu et de

[1] Ego ex meipso non sum locutus, sed qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam, et quid loquar, etc. Quæ ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor. S. *Joan.* XII.

[2] Opus quod dedisti mihi, ut faciam. S. *Joan* XVI.

celle du monde, il n'avait qu'une seule chose à faire, et rien de plus. Que ce point est encore digne d'être médité !...

Mais ce qui mérite d'être bien pesé en troisième et dernier lieu : c'est qu'il a parfaitement accompli tout ce qu'on lui a commandé, sans manquer à un seul point[1], non-seulement quant à la substance des choses, mais encore quant au temps, aux lieux, et à toutes les conditions et les circonstances requises pour les desseins de son Père, sans jamais chercher autre chose, ou sans vouloir plus ou moins que ce qu'il voulait. Il n'eut pas même le désir de sauver un plus grand nombre de personnes que celles que son Père avait prédestinées, ou par un autre moyen que par les moyens ordonnés par la sagesse et la providence divines; il ne souhaita pas une vie plus longue ou plus courte, ni une autre mort que celle qu'il lui fallut subir. C'est là faire ce que doit faire un fils parfaitement soumis[2]. Aussi un tel Père méritait bien un tel Fils. Oh ! que je me réjouis de l'un et de l'autre : et dece que vous faites si exactement ce qu'on vous ordonne, ô mon Jésus, et de ce que vous prenez tout votre contentement, ô Père éternel, dans l'obéissance et dans la soumission de ce Fils bien-aimé. Et toi, mon âme, tu n'y mettrais pas tout ton plaisir !... Voilà le Fils de ton Dieu, qui n'a d'autre contentement que d'obéir à son Père. Voilà son Père qui n'a de plaisir que dans l'obéissance de ce Fils, et toi tu oserais dire qu'il n'y a pas de quoi te contenter en obéissant, et en cherchant à plaire à ton Dieu, après avoir vu ainsi que ce fut le seul contentement de ton Jésus !...

DEUXIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS, A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST, FAIRE TOUTES NOS OEUVRES PAR LES ORDRES DE DIEU.

C'est ainsi que nous devons nous persuader tout d'abord, que tout ce que notre condition nous oblige de faire est une œuvre de Dieu, qu'il nous l'a ordonnée; et même tout ce que nous

[1] Opus consummavi.

[2] Omnia quæcunque præcepisti mihi faciam, Pater. *Tob.* II.

faisons par notre propre choix, nous ne devons l'entreprendre que dans cette vue, et dans la pensée que c'est ce qu'il désire de nous[1]. Et comme il est à craindre que nous ne nous flattions dans ce que nous entreprenons, le plus sûr est toujours de régler notre vie sur les avis d'autrui, comme si nous consultions Dieu ; cela nous expose moins à l'illusion, et c'est imiter de plus près Celui qui n'a rien fait de lui-même. Eh bien ! ne pourriez-vous pas agir ainsi ?,.. Pourquoi donc suivez-vous plutôt vos caprices ?... Pensez-vous qu'en vivant ainsi, vous puissiez dire que vous ne faites que ce qu'on vous a ordonné ? Et si vous ne pouvez le dire, comment direz-vous que vous imitez Notre-Seigneur ?...

Souvenez-vous, en second lieu, que quoi que vous fassiez, soit en particulier, soit en public, soit en priant, soit en travaillant, tout cela ne doit être considéré de vous que comme une seule affaire, qui est de faire le bon plaisir de Dieu, à sa plus grande gloire, selon qu'il le veut de vous[2]. Si vous séparez l'affaire de Dieu ou de votre salut, d'avec les affaires de votre étude, de votre office, de votre ménage, vous ne ferez jamais ni l'affaire de Dieu, ni les vôtres ; c'est les perdre et les ruiner, que de les séparer. Il n'y a rien qui nous distraie davantage dans nos oraisons, et qui soit plus capable de troubler nos dévotions que quand nous avons quelque chose à faire, qui n'est pas dans l'ordre et selon Dieu : nos actions mêmes, et nos oraisons seront sans mérite, si nous les faisons contre l'ordre et par fantaisie. Mais nos affaires les plus divertissantes nous uniront parfaitement avec Dieu, si nous ne les faisons que par son ordre, puisque notre volonté sera jointe avec la sienne dans tout ce

[1] Nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei. *Ephes.* v.

[2] Et ideò contendimus, sive absentes, sive præsentes, placere illi. II *Cor.* v. Si ideò quæramus cibum, ut habeamus regnum Dei, facimus quod dictum est : Quærite primum regnum Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. Non dixit, deinde ista quærite quamvis sint necessaria ; sed ait, hæc omnia apponentur vobis, id est, sequentur si illa quæratis sine ullo vestro impedimento, ne cum ista quæritis, illinc avertamini, aut ne duos fines constituatis, ut et regnum Dei propter se appetatis, et ista necessaria, sed hæc potius propter illud. S. Aug. *de Serm. Dom.* lib. II, c. XVI et XVII.

que nous ferons de cette manière. Nous ne devons être attachés qu'à l'ordre de Dieu, et nous tenir parfaitement indifférents pour tout le reste. Ce doit être là notre seule intention et notre unique affaire; de telle sorte que n'ayant jamais en vue que cette fin dans nos actions, nous ne ferons qu'achever par les dernières la même œuvre que nous aurons commencée par la première. Ah! si vous attachiez à ce point l'importance qu'il mérite, vous n'auriez pas vos affections partagées ni le cœur troublé, comme cela arrive si souvent.

Enfin, pour troisième chef, il faut tâcher de faire ce que nous entreprenons parfaitement, sans y rien omettre et sans y ajouter plus qu'il ne faut; mais comme Notre-Seigneur faisait, comme l'ordre et les règles que nous en avons, nous le prescrivent, comme la grâce et la raison nous l'enseignent, et non pas selon le caprice et la propre volonté, qui gâtent tout [1]. Le maître que vous servez le mérite; c'est pour lui que vous travaillez, vous devez donc travailler selon sa volonté [2]. Il faut de deux choses l'une, ou accomplir l'œuvre de Dieu, ou la négliger : choisissez. Il faut que vous puissiez dire comme Notre-Seigneur : J'ai accompli votre œuvre, ou que vous soyez contraint de dire : J'ai négligé ce que vous m'avez ordonné de faire. Ah! malheureux! ne savez-vous pas que la malédiction est jetée sur celui qui fait lâchement ce que Dieu lui ordonne [3]... Prenez-y garde, et voyez en particulier ce que depuis le matin jusqu'au soir vous faites plus légèrement, et avec moins de perfection, pour en demander pardon et y remédier... Hélas! mon Dieu, c'est mon oraison que je devrais faire le mieux, et c'est ce que je fais le plus mal : Mon Sauveur, enseignez-moi à prier. Mon fils, pensez pendant votre oraison, à vos actions du jour: et dans vos actions du jour, souvenez-vous de votre orai-

[1] Testor coram Deo et Christo Jesu et electis angelis, ut hæc custodias sine præjudicio, nihil faciens in aliam partem declinando. I Tim. IV.

[2] Præcipio tibi coram Deo, qui vivificat omnia, et Christo Jesu, ut serves mandatum sine macula, irreprehensibile usque in adventum Domini nostri Jesu Christi. Ibid. V.

[3] Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter. *Jer.* XLVIII.

son, et vous apprendrez ainsi à méditer avec le fruit que je désire vous voir remporter de vos méditations.

TROISIÈME POINT.

C'EST EN MÉDITANT LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR, QUE NOUS POUVONS FORMER EN NOUS CE DÉSIR DE L'IMITER EN ACCOMPLISSANT TOUS SES COMMANDEMENTS.

C'est particulièrement dans ces méditations sur la Passion que nous apprenons cette parfaite imitation de Notre-Seigneur; c'est là où nous voyons comment il prenait ce calice de la main de son Père[1], comment il allait d'un tribunal et d'un supplice à un autre, comment il n'y considérait pas tant la malice du diable, ou la puissance humaine des juges, que la permission de son Père. Vous n'auriez point de puissance, leur disait-il, si elle ne vous était donnée d'en haut[2]. C'est là où nous reconnaissons comment il accomplit si parfaitement toutes les volontés de son Père, qu'il voulut demeurer trois heures entières sur la croix, pour donner le temps d'accomplir les Écritures, qui portaient que ses habits seraient tirés au sort, et qu'on lui donnerait pour breuvage du fiel et du vinaigre; et pour dire de toute l'étendue de son cœur et de son amour, ces belles paroles : Tout est consommé, et puis mourir[3]... Voilà ce que c'est que la Passion et la mort de notre Dieu, ne mourir point avant d'avoir tout accompli, et rendre l'âme aussitôt qu'on s'est acquitté de ce qu'on doit. O l'heureuse consommation, et la douce mort, quand on peut dire : J'ai fait tout ce que j'avais à faire[4]. Si vous ne commencez tout de bon, et si vous n'avancez un peu plus que vous ne faites, il y a bien danger que vous ne puissiez pas faire une si heureuse mort.

Repassez un peu dans votre esprit, comment Dieu demande de vous que vous soyez ainsi qu'un petit enfant, que vous

[1] Calicem quem dedit mihi Pater. *S. Joan.* VIII.

[2] Non haberes potestatem adversùm me ullam, nisi tibi datum esset desuper. Ibidem. XIX.

[3] Consummatum est. Et inclinato capite tradidit spiritum. Ibid.

[4] Obsecro, Domine, memento quæso quomodo ambulaverim coram te in veritate et in corde perfecto, et quod placitum est coram te fecerim. IV *Reg.* XX.

n'ayez point l'esprit du monde, que vous aimiez ceux qui ne vous plaisent point, que vous vous estimiez heureux au milieu des peines, des rebuts, et des mépris. Hé bien, où en êtes-vous?... Quand aurez-vous accompli tout cela!... Avez-vous seulement commencé d'y travailler? qu'est-ce qui vous retient?... Il faut que ce soit je ne sais quel petit plaisir de cette vie, quelque amusement d'amour-propre, quelque humeur particulière. Et qu'est-ce que tout cela? Souvenez-vous du jour d'hier, comme il est passé avec tous ses plaisirs, et comme il n'en reste que le regret[1]. C'est ainsi que votre vie se passe, et que vous vous trouverez à l'heure de la mort, où vous reconnaîtrez que toute votre vie, comme la journée d'hier, s'est consommée vainement en des extravagances. Mais que cette consommation est bien différente de celle dont parle ici Notre-Seigneur. C'est ce qu'il faut que vous compreniez vivement dans la cérémonie des cendres; écoutez bien ce que l'on vous dit : *Souvenez-vous que vous n'êtes que poussière, et que vous retournerez en poudre et en cendre*[2]... Souvenez-vous, et ne l'oubliez jamais, que tout ce qui n'est pas fait pour Dieu, et selon Dieu, n'est que de la poussière jetée au vent. Offrez à Notre-Seigneur votre jeûne, et toutes les actions que vous ferez pendant cette sainte quarantaine. Essayez une sorte de renouvellement d'esprit; détachez votre cœur de tout ce qui l'attache le plus ordinairement à la terre et aux créatures[3] : mettez tout votre trésor au Ciel, et en Jésus, afin que votre cœur y soit tout entier et sans réserve. Considérez-vous dès cette vie comme une personne déjà morte, qui n'a plus que la prétention de vivre, comme elle voudrait avoir vécu à la mort. Allons, mon âme, commençons tout de bon aujourd'hui ; car, ou bien il ne faut point avoir d'amour, ou bien il faut faire comme si l'on était à

[1] Tanquam dies hesterna quæ præteriit. *Psal.* LXXXIX.
Transierunt illa omnia tanquam umbra, etc.
Sic et nos nati continuò desinimus esse. *Sap.* V.

[2] Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris. Omne opus corruptibile in fine deficiet et qui illud operatur, tibi cum illo. *Eccli.* XIV, 20.
Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra. Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo. *S. Matth.* VI,

l'heure de la mort, parce que l'amour est fort et puissant comme la mort[1]...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur avait reçu de son Père les ordres de tout ce qu'il avait à faire.

Comme tout ce que Notre-Seigneur avait à faire, lui était ordonné de la part de son Père, quoi qu'il eût à faire, ce n'était pour lui qu'une seule chose, accomplir ce que son Père lui avait ordonné. Aussi il le faisait si exactement que son Père y prenait autant de plaisir, que le Fils en avait de lui donner ce plaisir. Oh, quel contentement du Fils à satisfaire son Père!... Et quel contentement du Père à voir son Fils, qui ne cherchait qu'à le contenter!... Mais, ô mon âme, quel mécontentement du Père et du Fils, quand ils voient que tu cherches d'autres contentements que de les satisfaire....

DEUXIÈME POINT.

Ainsi faut-il que nous fassions tout par les ordres de Dieu.

Il faut donc se résoudre à ces trois points, qui font la parfaite imitation de notre Sauveur. Premièrement, regarder tout ce que l'on doit faire, comme une œuvre de Dieu, qui nous a été recommandée par son ordre. Ensuite, ne mettre point de différence dans la diversité des affaires, mais les considérer toutes comme s'il n'y en avait qu'une, qui est de garder cet ordre de Dieu. Et enfin, le garder comme il faut, sans y rien omettre par négligence. Eh quoi, mon âme, tu veux donc éviter de faire ce qui te déplaît, ou ce qui t'ennuie davantage? Hélas! c'est ce qu'il faudrait faire plus volontiers, car c'est ce qui doit être plus agréable à Dieu.

TROISIÈME POINT.

Nous apprenons dans la Passion de Notre-Seigneur, à faire tout selon qu'il nous est ordonné.

C'est principalement par les méditations sur la Passion, qu'on reconnaît ces vérités dans les exemples que notre Sauveur nous en donne; et c'est aujourd'hui principalement qu'il faut se résoudre à les mettre en pratique, pour faire tout, comme nous voudrions l'avoir fait à

[1] Quia fortis est ut mors dilectio. *Cant.* VIII.

l'heure de la mort. Hèlas! mon âme, pourquoi voudrais-tu à l'heure de la mort avoir tout fait pour Dieu, et ne point t'être souciée de tout le reste, sinon parce que véritablement c'est la seule chose que tu aies à faire au monde? Or, si tu reconnais que c'est la vérité, pourquoi n'y conformes-tu pas ta vie aussi fidèlement aujourd'hui et toujours, que tu voudrais l'y avoir conformée à l'heure de la mort?...

JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

DU PARFAIT MÉPRIS DU MONDE QU'ON APPREND DANS LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

C'est pour eux que je prie, et pour ceux qui le croiront, et non pas pour le monde. Non, je ne prie pas pour le monde, mais seulement pour ceux-là que vous m'avez donnés, car ils sont vôtres[1].

Le Sujet. Cette belle prière de Notre-Seigneur fournirait une abondante matière de méditation; mais le temps nous manque pour la considérer en détail. Il faut donc choisir ce qui se rapporte le mieux aux méditations de cette semaine; voici une pensée qui s'y applique on ne peut mieux. Lorsque Jésus eut déclaré assez amplement comment il s'était comporté avec ses disciples, et eux avec lui, il ajoute pour comble des grâces qu'il leur a faites, qu'il prie tout particulièrement son Père pour eux, mais *non point pour le monde*[2]. Paroles aussi dignes d'attention, qu'elles sont terribles, et qui peuvent nous fournir le sujet d'une affection très-profitable.

La Fin est de bien apprendre par la considération de la Passion, ce que c'est que ce monde pour qui Notre-Seigneur ne prie point, et combien il est pernicieux, afin de nous en retirer et de le mépriser souverainement.

[1] Ego pro eis rogo, non pro mundo rogo, sed pro his quos dedisti mihi, quia tui sunt. *S. Joan.* XVII.

[2] Manifestavi nomen tuum hominibus quos dedisti mihi de mundo. Verba quæ dedisti mihi, dedi eis, et ipsi acceperunt, et cognoverunt verè quia a te exivi, et crediderunt quia tu me misisti. Ibid.

LA FORME est en ces trois points :

1° Ce que c'est que le monde.

2° Combien il est pernicieux et dommageable.

3° Comment la Passion de Notre-Seigneur nous enseigne à le mépriser.

PREMIER POINT.

CE QUE C'EST QUE LE MONDE.

Ce monde, tant décrié par Notre-Seigneur, et si estimé par les hommes, peut être compris de trois façons. Premièrement, pour l'attache qu'on a aux choses de ce monde, et pour l'affection déréglée qu'on porte aux biens, aux plaisirs, et aux honneurs, qui sont les trois convoitises, comme dit S. Jean, et sont tout ce qu'on appelle le monde[1]. Secondement, pour les maximes et pour les lois du monde, qui ne sont faites que pour le maintien de ces trois convoitises, et qui sont universellement reçues des hommes, qui n'élèvent point leurs pensées plus haut que la terre[2]. Par exemple : Qu'il se faut faire des amis à quelque prix que ce soit, pour parvenir à ce qu'on prétend; qu'il ne faut point souffrir une injure; qu'il faut chercher à paraître, et acquérir de l'honneur, et tels autres principes, qui se comprennent encore mieux qu'ils ne se peuvent expliquer, et dont l'influence sur la conduite est beaucoup plus puissante qu'on ne pourrait l'imaginer; si bien que ceux qui sont les plus habiles à pratiquer ces maximes, sont les sages du monde, qu'on estime les plus grands et les plus heureux. Mais c'est cette sagesse qu'un Apôtre appelle terrestre, animale, et diabolique[3] : terrestre, parce qu'elle regarde les biens de la terre; animale, pour être employée à la recherche des plaisirs des sens; et diabolique, parce qu'elle n'ambitionne que l'orgueil et la vanité : Voyez si cette sagesse n'est pas plutôt folie.

[1] Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. I S. *Joan.* II.

[2] Hujus mundi sapientia est, cor machinationibus tegere, etc. D. Greg. X. *Mor.* XVI.

[3] Non est ista sapientia desursùm descendens, sed terrena, animalis, diabolica *S. Jac.* III.

En troisième et dernier lieu, on peut prendre le monde pour le respect humain, qui gâte et qui détruit aujourd'hui presque toute la dévotion. Tant de désirs qu'on a de plaire aux hommes, tant de craintes de leur déplaire, tant d'appréhensions de se voir un objet de moquerie et de mépris. Il ne faut qu'un misérable *Qu'en dira-t-on* pour dérégler notre vie, et pour donner le branle à toutes nos actions[1]. Ce sont ceux-là qui se laissent ainsi aller à ce maudit esprit du monde, qui ne vivent que par ses lois, et qui en craignent les peines et la confusion[2], pour qui Notre-Seigneur ne prie point; c'est-à-dire, qu'il les excommunie, et qu'il les exclut de la participation de ses mérites, comme s'il ne leur en appliquait rien; parce qu'ils s'en servent aussi peu que s'ils n'avaient aucune grâce; puisqu'ils résistent à toutes celles qui leur sont données, et ne vivent que selon le monde, qui est tout opposé à l'ordre et aux desseins de Dieu.

Oh! que le monde est misérable! puisqu'on n'oserait pas même prier pour ceux qui lui appartiennent, sinon à cette intention, qu'ils ne soient plus du monde; car tant qu'ils en seront, c'est en vain qu'on fait des prières pour eux, puisque le Fils de Dieu a déclaré publiquement qu'il n'en voulait point faire[3]. Mais, mon Sauveur, Vous qui avez prié pour vos ennemis, comment ne priez-vous point pour ce monde, qui, ce semble, est plus capable d'amendement que les Juifs qui vous ont mis en croix?... Mon fils, c'est afin que tu saches, que le monde étant excommunié, comme il est, tu ne fasses point d'amitié avec lui, et que tu ne le fréquentes que par nécessité[4]...

[1] Propter verbum continuò scandalizatur. *S Matth.*, XIII.

[2] Væ mundo a scandalis! Ibid.

[3] Usquequò tu luges, Saul, cum ego projecerim eum? I *Reg.* XVI.

[4] Cave ne unquam jungas amicitias quæ sint tibi in ruinam. *Exod*, XXXIV, 12.

DEUXIÈME POINT.

COMBIEN LE MONDE EST PERNICIEUX ET DOMMAGEABLE.

Nous venons de voir que le monde peut être considéré de trois façons, ainsi le mal qui s'y fait peut se rapporter à trois chefs. Premièrement, c'est qu'il partage et qu'il divise le cœur[1], en sorte que celui qui aime le monde autrement qu'il ne faut, aime moins Dieu, qui cependant demande tout notre cœur; ce qui est contre la charité et contre le premier commandement. L'amitié de ce monde, disent les saintes Ecritures, est ennemie de Dieu[2]; et c'est pour cela qu'il est dit, que le monde ne peut pas recevoir le Saint-Esprit[3]. N'est-ce pas là un grand mal? De là vient le second, qui est de n'avoir aucune vertu qui soit vraie et légitime, et de ne faire aucun bien qui mérite d'être reconnu et approuvé au ciel... En effet, ces maudites maximes gâtent tout, empêchant ou de pratiquer les bonnes œuvres, ou de les faire avec la pureté d'intention qu'il faudrait. On se fait accroire qu'on ne peut pas ce qu'on ne veut pas, et que tout ce qu'on veut est très-juste et très-raisonnable; on a de la peine à se persuader que tout ce qui condamne nos affections soit vrai, quoique d'ailleurs ce soit un article de foi; et c'est pour cela que la foi se perd quelquefois, et qu'on voudrait presque qu'il n'y eût rien après cette vie[4]. L'espérance s'affaiblit peu à peu, la dévotion s'évanouit, l'humilité, la charité et toutes les vertus s'en ressentent tellement, qu'on ne vit plus sur la terre qu'à la mode, c'est-à-dire, selon les maximes des mondains. Et quelle vie peut être celle-là?... Quel mérite en pouvez-vous attendre?...

Enfin, un dernier malheur, c'est que l'amour du monde nous engage dans toute sorte de péchés; puisqu'à peine en trouve-

[1] Sollicitus est quæ sunt mundi, et divisus est. I *Cor.* VII.

[2] Amicitia hujus mundi inimica est Dei. *S. Jac.* IV.

[3] Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere. *S. Joan.* XIV.

[4] Habentes speciem quidem pietatis, virtutem ejus abnegantes. II *Tim.* III.

rez-vous un seul, qui ne tire sa source de ces trois sortes de biens sensibles, qui captivent les cœurs mondains[1]. Mais ce qui est encore bien plus déplorable, c'est que les remèdes des péchés, qui sont la confession et la contrition, en deviennent inefficaces : car tant que cette affection dure, il n'y a pas plus de vraie confession que de vraie contrition, ou d'attrition, l'une et l'autre ne pouvant exister, qu'avec le détachement entier de la chose qu'on aime désordonnément. D'où il suit nécessairement qu'il ne faut plus être du monde, si on veut se bien confesser; que pour avoir la rémission du péché, il est nécesaire de quitter l'affection qui causait le péché : de même qu'on doit pour la même fin, se réconcilier avec son ennemi, et ne réserver plus rien dans son cœur qui soit contraire à la charité. En effet, l'amour du monde est aussi contraire à la charité que la haine de quelque personne, puisque l'Ecriture dit expressément qu'il n'y a point d'amour de Dieu, dans un cœur où se trouve l'amour déréglé de ce monde[2]. Méditez bien ces paroles, et jugez, en redoutant pour vous ce malheur, si l'Apôtre n'avait pas raison de nous recommander que nous prissions bien garde de nous damner avec ce monde[3]...

TROISIÈME POINT.

COMMENT LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR NOUS ENSEIGNE A MÉPRISER LE MONDE.

C'est particulièrement dans la Passion de Notre-Seigneur, que nous apprenons à dégager nos affections de toutes les choses du monde, puisque nous y voyons si clairement un mépris de tout ce que le monde nous propose, et une condamnation absolue de toutes les maximes, qu'il veut faire passer pour règles de vie. Pourriez-vous voir ce grand dénûment de toutes choses dans la personne de Notre-Seigneur, ces mépris, ces souffrances, et entretenir encore de l'amour pour les richesses, pour les honneurs et pour les plaisirs?...Pourriez-vous considérer un seul mystère

[1] Et mundus totus in maligno positus est. I *S. Joan.* xv,
[2] Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. I *S. Joan.* II.
[3] Ut non cum hoc mundo damnemur. I *Cor.* II.

de la Passion, et ne pas y remarquer quelque maxime tout opposée à celles du monde ?... Oh ! que les Juifs disaient bien vrai, sans y penser, qu'ils avaient une loi qui les obligeait à faire mourir Jésus-Christ [1]. C'était la loi du monde qui les portait à le condamner à la mort, et c'est la même loi que Notre-Seigneur condamnait en mourant. C'est pourquoi lorsqu'il parlait de sa croix : C'est maintenant, disait-il, que le jugement du monde va se faire, et qu'il va être condamné [2]. Mais comment Notre-Seigneur l'a-t-il condamné ? C'est en ne suivant point ses maximes, c'est en proposant d'autres maximes toutes contraires, c'est en méprisant sés mépris et son jugement, c'est, en un mot, en ne se souciant point de ce *qu'en dira-t-on*, qui est la loi fondamentale du monde.

Regardez comme il est trahi par un de ses disciples : *Qu'en dira-t-on?* On dira qu'il n'a pas su ce qui se passait parmi ses compagnons, ou qu'il n'a pas eu le pouvoir d'y remédier. Voyez-le devant Hérode, devant Pilate, et principalement sur la croix, lorsqu'on le presse d'en descendre, s'il veut qu'on croie en lui [3] : *Qu'en dira-t-on*, s'il ne le fait pas ? On dira qu'il ne le peut pas, et que c'est un imposteur, enfin on dira tout ce qu'ont dit les Juifs en se moquant de lui. Mais que le monde dise ce qu'il voudra, il n'en fera ni plus, ni moins ; et c'est ainsi qu'il nous apprendra à ne point nous étonner et à ne point nous troubler de tout ce que pourrait dire le monde. Hélas ! mon âme, s'il faut craindre le jugement des hommes, et ce *qu'en dira-t-on*, de quel homme peut-on craindre davantage le jugement, que de celui qui a été jugé pour un fou afin de te rendre sage, et pour t'apprendre à ne point craindre le jugement du monde [4]. Que dira-ton au ciel ? Que dira ton Sauveur,

[1] Nos legem habemus, et secundum legem debet mori. *S. Joan.* XIX.

[2] Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicietur foràs. *S. Joan.* XII.

In cruce tribunal Domini, et judicium mundi. S. Leo.

[3] Descendat nunc de cruce, et credimus ei. *S. Matth.* XXVII.

[4] Qui êtes-vous pour trembler devant un homme mortel? Craignez Dieu et vous n'aurez plus rien à craindre des hommes.... *Imitat.* liv. III ch. XXXVI.

si tu crains encore ce qu'on dira sur la terre, ou ce qu'en diront les hommes ?... Mais toi, que répondras-tu à ce qu'il te dira ?... C'est ce qu'il faut maintenant considérer, afin d'apprendre à craindre là où il faut craindre...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce que c'est que le monde.

Le monde se peut entendre, ou de ceux qui sont attachés aux biens du monde, ou de ceux qui en suivent les maximes, ou de ceux qui en craignent trop le jugement et son *qu'en dira-t-on*. En quelque sens qu'on le prenne, c'est toujours ce monde pour lequel Notre-Seigneur ne prie point, car il s'oppose à sa prière et à ses grâces. O mon Dieu ! ôtez-moi du monde, ou bien ôtez le monde d'avec moi.

DEUXIÈME POINT.

Combien le monde est pernicieux et dommageable.

Ce n'est pas un petit mal que ce monde, puisqu'il empêche qu'on aime Dieu de tout son cœur, qu'on pratique de vrais actes de vertu, qu'on connaisse son péché, ou qu'on le confesse bien et qu'on en obtienne la rémission ; car tant que le monde et ses flatteries demeurent dans un cœur, le péché y règne toujours, et la grâce n'y entrera jamais. Qui est-ce qui voudrait mourir sans confession ? C'est celui qui vit et qui meurt en mondain. Oh ! la malheureuse vie et la malheureuse mort !...

TROISIÈME POINT.

Comment la Passion nous enseigne à le mépriser.

C'est principalement dans la Passion de Notre-Seigneur qu'on apprend à mépriser ce monde ; car comme Notre-Seigneur y est grandement méprisé, et que nonobstant ce mépris, il ne laisse pas de faire et de souffrir tout ce qui s'est présenté, c'est une preuve manifeste pour ceux qui craignent les jugements du monde, qu'ils doivent bien plus craindre le jugement de celui qui l'a méprisé, pour nous en apprendre le mépris. Mon âme, ne craignons rien, ou plutôt ne craignons que ce qu'il faut craindre....

VENDREDI.

DE LA VRAIE SAINTETÉ QUE NOTRE-SEIGNEUR DEMANDE POUR NOUS DANS SA PRIÈRE, SAINTETÉ QU'IL NOUS FAUT APPRENDRE EN MÉDITANT SA PASSION.

Mon Père, sanctifiez-les en vérité, faites-en de véritables saints[1].

Le Sujet. Notre-Seigneur étant le Verbe, nous présente encore ici une parole, qui comprend plus succinctement tout l'Evangile, toute l'Ecriture, toutes les vertus et tout ce que nous devons faire ou éviter. C'est la sainteté qui comprend tout cela, pourvu qu'elle soit vraie; c'est ce que nous avons à rechercher, pour savoir quelle est la véritable, et comment on la reconnaît dans la Passion de notre Sauveur.

La Fin est de savoir discerner cette véritable sainteté d'avec la fausse, de s'y étudier, et de l'apprendre à l'école de la Passion.

La Forme est en ces trois points :

1° Il y a plusieurs sortes de sainteté, et quelle est la vraie.
2° Nous devons chercher à l'acquérir.
3° Elle s'apprend en considérant la Passion de Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

IL Y A PLUSIEURS SORTES DE SAINTETÉ ET QUELLE EST LA VRAIE.

Puisque Notre-Seigneur souhaite à ses Apôtres une vraie sainteté, il donne assez à connaître qu'il y en a de fausses et d'apparentes. En effet, si nous voulons y regarder de près, nous reconnaîtrons que les trois ennemis de l'homme en inventent chacun une à leur guise, pour nous abuser par cette fausse apparence. Le diable en fait paraître une hors de l'Église, chez quelques païens, ou chez quelques hérétiques, qu'on prendrait à l'extérieur pour des saints, quoiqu'en vérité ils ne soient que des hypocrites ou des orgueilleux[2]. Le monde s'en figure une

[1] Sanctifica eos in veritate. *S. Joan.* XVII.

[2] In vestimentis ovium. *S. Math.* VII.

autre, dans une certaine bienséance et honnêteté de vie, qui fait passer cette opinion pour vérité : que pour être saint, c'est assez d'être honnête homme[1]. La chair enfin, qui n'est autre chose que la nature corrompue, a encore la sienne, se faisant bien souvent accroire que les tendresses qu'elle ressent dans ses dévotions, que sa manière d'agir éloignée du commun, que ses prières, ses jeûnes et ses autres austérités faites à sa fantaisie, rendent un homme saint[2]. Mais s'il n'y a que tout cela, il n'y a rien qui approche de la sainteté véritable. Que faut-il donc faire pour être veritablement saint ?

Il faut passer par les trois voies de perfection, commençant sérieusement par la première, qui nous purge de tout péché, si petit qu'il soit, et qui affranchit une âme de toute affection désordonnée pour les créatures, pour avancer ensuite dans la seconde[3]. Celle-ci nous fait connaître en quoi consiste la vraie vertu, et fait voir comment elle ne se trouve que dans l'ordre de Dieu, selon l'état et la condition de chacun, selon la conduite de ceux qui nous gouvernent, selon les occasions que fait naître la sainte Providence, pour notre bien, non pas selon nos caprices et nos humeurs, qui nous font souvent entreprendre ce ce que nous pouvons ou devons moins, en nous faisant quitter ce que nous pouvons et devons plus[4]. Enfin, elle nous fait parvenir à la parfaite union avec Dieu, qui consiste à ne vouloir que ce qu'il veut, que comme il le veut, et parce qu'il le veut. Et quand on a bien pratiqué cet exercice, on se trouve dans ce degré de perfection qui approche de cette union admirable, qui est plutôt unité qu'union, qui unit parfaitement le Père et le Fils ; union que Notre-Seigneur nous souhaite par cette prière qu'il fit à son Père pour les siens : O mon Père ! qu'ils

[1] Vos à foris quidem paretis hominibus justi, etc. *S. Matth.* XXIII, 28.

[2] Quis quæsivit hæc de manibus vestris ! *Isa.* I.
Nunquid tale est jejunium quod elegi ? Ibid. LVIII.

[3] Dissolve colligationes impietatis solve fasciculos deprimentes.
Frange esurienti panem tuum, etc. Ibid. 8.

[4] Et glorificaveris cum dum non facis vias tuas, et non invenitur voluntas tua. Ibid.

ne soient qu'un entre eux et avec nous[1], ainsi que vous et moi ne sommes qu'un. O unité incomparable ! ô sainteté, que vous êtes aimable !... Offrez cette même prière au Père éternel, unissez-y votre cœur, et protestez que vous êtes tout prêt à retrancher ce qui vous en éloigne, et a ne rien épargner pour qu'elle obtienne en vous son plein effet.

DEUXIÈME POINT.

NOUS DEVONS CHERCHER A ACQUÉRIR LA VRAIE SAINTETÉ.

Il ne faut que considérer les motifs qui nous portent à cette sainteté, pour voir qu'on est obligé de s'efforcer de l'acquérir. C'est un Dieu qui est saint, dont nous sommes les serviteurs; c'est lui qui nous dit : Soyez saints, parce que je suis saint[2]. C'est son Fils qui nous donne l'exemple, et qui nous fournit la grâce et les moyens d'y parvenir. C'est son divin Esprit qui nous est donné pour cet effet, afin de produire au fond et au dedans de nos âmes cette vraie et solide sainteté; c'est l'état le plus heureux et le plus assuré qu'on puisse embrasser, et il ne peut se faire qu'on ne soit tout rempli d'imperfections, d'irrésolutions, d'inquiétudes, et d'autres grands défauts, si l'on ne prend résolution de travailler à l'acquérir. Mais s'il y a des motifs pour nous y porter, il y a aussi des empêchements pour nous en détourner, et pour nous empêcher même d'y penser.

On ne croit pas qu'on puisse jamais être saint; il semble qu'il faille pour cela faire des miracles et des choses extraordinaires, et on voudrait ne ressentir aucune contrariété, et faire tout sans peine; de sorte qu'on désespère presque de pouvoir jamais acquérir la sainteté, tant qu'on ressent seulement quelques légères inclinations au mal, ou quelques répugnances au bien, et aussi voit-on qu'il y en a si peu qui soit véritablement saints. Mais il ne faut pas s'arrêter à ces dangereux sentiments; et pour

[1] Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, et ipsi in nobis unum sint. *S. Joan.* XVII.

[2] Non configurati prioribus ignorantiæ vestræ desideriis : sed secundum eum qui vocavit vos, sanctum; et ipsi in omni conversatione sancti sitis, quoniam scriptum est: Sancti eritis, quia ego sanctus sum. I. *S. Pet.* I. *Levit.* II.

vous en désabuser, servez-vous de ces trois vérités. La première, que Dieu veut que nous soyons saints dans quelque condition que nous soyons, parce que nous ayant créés pour le ciel, jamais il ne nous y admettra, que nous n'ayons auparavant été saints sur cette terre [1] : de sorte que, autant on a de prétention pour le ciel, autant faut-il en avoir pour la sainteté qui nous donne droit au ciel, et qui nous en ouvre la porte.

La seconde vérité est qu'on ne vous demande rien d'extraordinaire pour cet effet, mais seulement que vous fassiez tout ce que vous avez à faire dans votre état, le plus parfaitement que vous pourrez, en considération de Celui qui vous l'ordonne ainsi, vous abstenant toujours du mal [2], vous portant à la prière, aux aumônes et aux autres bonnes œuvres, selon les moyens que vous en aurez. Que si vous n'en avez ni le moyen, ni les occasions, tâchez de vous aequitter dignement de tout ce que vous avez à faire, et de souffrir généreusement, sans perdre la patience, tout ce qu'il plaît à Dieu que vous souffriez. Il y a de quoi faire un saint en vivant ainsi; tenez-vous en pour assuré, pourvu que vous persévériez constamment et uniformément dans cet état de vie.

La troisième vérité, c'est que les sentiments contraires aux vertus ne nuisent en rien, pourvu qu'on n'y donne point de consentement, et qu'on ne fasse rien de déréglé par suite de ce sentiment naturel, et qu'on cherche à le régler, autant qu'il est en notre puissance de le régler [3]. Les péchés mêmes qui nous échappent par surprise ou par fragilité peuvent nous y servir ; car tout sert à ceux qui se portent au bien, qui profitent autant quelquefois de leurs chutes et de toutes leurs autres misères, que de leurs vertus et de leurs bonnes œuvres [4]. Il n'y a donc

[1] Pacem sequimini cum omnibus, et sanctimoniam sine qua nemo videbit Deum. *Hebr.* XII.

[2] Mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritus, perficientes mortificationem in timore Domini II, *Cor.* VII.

[3] Mente servio legi Dei, carne autem legi peccati. Nihil ergo nunc damnationis est iis, qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant. *Rom.* VII et XIII.

[4] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum, iis qui secundum propositum vocati sunt sancti. Ibid.

véritablement rien qui vous empêche d'être saint, sinon votre lâcheté ; mais qu'est-ce que cette lâcheté et cette indolence, pour empêcher un si grand bien? Quoi que ce soit, ôtez cet empêchement... Piquez-vous d'honneur et de courage dans cette affaire... Dites à votre cœur : Lâche! tu as la grâce et le moyen d'être saint, il ne tient plus qu'à toi, il ne faut que le vouloir[1], il ne faut que faire doucement ce qu'on peut dans les occasions où nous pouvons agir, et souffrir constamment ce qu'on ne peut empêcher dans les rencontres où l'on ne peut rien que souffrir. Oui, résolûment il faut être saint. Voyons, mettons-nous à l'œuvre dès à présent, et commençons par la pénitence, et le regret ne n'avoir pas plus tôt commencé... Mon Dieu, je vous en demande pardon, et je m'abandonne à votre grâce, pour coopérer avec elle à acquérir le degré de sainteté que vous m'avez destiné dans ma vocation.

TROISIÈME POINT.

LA VÉRITABLE SAINTETÉ S'APPREND DANS LA MÉDITATION DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Combien la Passion de Notre Sauveur nous porte puissamment à cette sainteté, non-seulement en nous méritant les grâces nécessaires, mais en nous excitant même à coopérer à ces grâces. Car c'est là, qu'après avoir eu le moyen de se former une noble idée de la vertu, et de concevoir une grande horreur du vice, on apprend entre autres choses à faire ces raisonnements et à tirer ces conclusions, qui sont capables de nous porter à la perfection, et de nous faire bientôt des saints. Pourquoi a-t-il souffert une si forte agonie dans le jardin?... Pourquoi une si infâme trahison, une si extrême pauvreté, une telle ignominie, un tel mépris[2]?... Assurément cela ne se faisait pas sans dessein, et sans un dessein particulier; car s'il n'eût été question que de satisfaire pour les péchés des hommes et pour les sauver, une seule goutte de ce sang divin eût été plus que suffisante

[1] Usquequò marcetis ignaviâ? *Jos.* XVIII.
Perfectè sperate in eam quæ offertur vobis, gratiam. I *S. Pet.* I.
[2] Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum? *Zach.* LXX.

pour cette fin. Qu'est-ce donc que Dieu prétendait en abandonnant ainsi son Fils à la malice des Juifs, en l'exposant à tant de souffrances, et en le laissant ainsi mourir?... Ah! c'est qu'il voulait que j'apprisse de là à m'exercer sérieusement à la sainteté, en imitant le plus parfaitement qu'il est possible, un si bon maître, qui m'enseigne par son exemple à souffrir la faim, la soif, la pauvreté, les mépris, et toutes les autres incommodités qui seront comme attachées à ma condition, et qu'il permettra pendant le cours de ma vie, sans jamais rien faire qui soit indigne d'un saint[1]. Il voulait que j'apprisse de l'amour immense de Jésus, qui donne son sang, son âme, sa vie, et tout ce qu'il est pour lui plaire; il voulait, dis-je, m'enseigner que le Dieu que je sers, est d'une si grande et si redoutable majesté, qu'il mérite d'être servi et obéi à quelque prix que ce soit; et que pour accomplir ses volontés, on ne doit rien épargner. Voyez, dit-il, l'exemple que je vous donne, et faites selon ce modèle que je vous laisse[2]. C'est par ce moyen que vous vous sanctifierez, que vous vous consacrerez, et que vous vous immolerez tout à Dieu et à Jésus, comme Jésus s'est sanctifié en s'immolant entièrement pour la gloire de son Père et pour votre salut[3].

Allons, dites-moi, n'est-il pas raisonnable que vous fassiez quelque peu de chose pour lui, ou pour vous-même, puisqu'il en a tant fait pour vous? Avez-vous peur d'en trop faire, après avoir vu ce qu'il a fait pour vous?... Ou bien, croyez-vous que ce soit peu de chose que de ne pas vous servir des grâces, qu'il vous a acquises avec tant de souffrances?... Et que savez-vous si ce peu de soin que vous avez d'en faire un bon usage, ne l'afflige pas plus encore que toutes ses souffrances, puisque c'est une chose bien plus affligeante de se voir frustré de la fin qu'on a en vue, que toutes les peines qu'on prend pour y par-

[1] Quod me videritis facere, citò facite. *Judic.* IX.

[2] Exemplum enim dedi vobis. *S. Joan.* XIII.

[3] Et pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate. *S. Joan*, XVII.

[4] Privatio finis gravior quàm omnium quæ ducunt ad finem. *D. Thom.*

venir[1]. Que savez-vous si un péché véniel ne lui est point plus sensible que ses clous et que sa croix, puisqu'il est un mal tel, qu'il ne peut le vouloir en aucune façon?... Et voudriez-vous bien l'affliger de la sorte par vos froideurs? Voudriez-vous qu'il fût vivant en vous, comme un pauvre homme attaché à une croix, sans se mouvoir, sans agir par ses saintes inspirations et sans avoir la liberté de sanctifier votre âme, comme il le pourrait et le voudrait?... Ah! c'est le vieil homme que vous devriez crucifier en vous, c'est la nature corrompue que vous devez tenir clouée et immobile dans tous ses mouvements, comme serait un homme en croix... Car il faut que vous soyez crucifié avec lui, ou qu'il soit crucifié dans vous...

Hélas! que Jésus est mal traité daus une âme immortifiée, et qu'il pourrait bien lui faire la plainte qu'il faisait à son peuple: Ma chère âme, que t'ai-je fait[1]? Puisqu'au lieu qu'il devrait y être comme un roi qui commande absolument à toutes ses puissances, comme un capitaine qui conduit tous ses mouvements, comme un maître qui instruit toutes ses facultés, enfin comme un Dieu qui sanctifie son esprit et sa volonté; il n'y est que comme un pauvre patient qui a les mains liées, et qui est contraint de souffrir toutes sortes d'indignités... Assurément nous ne l'eussions pas tant soulagé, en lui portant à boire dans cette soif excessive qu'il ressentit sur sa croix, que nous le consolerons maintenant, en lui donnant tout notre cœur, pour contenter le grand désir qu'il a de notre perfection. Et le fiel et le vinaigre que ses ennemis lui présentèrent pour étancher sa soif, ne lui furent pas plus amers, que ne lui sont à cette heure les dégoûts et les langueurs de ceux qui ne le servent qu'à demi... Voyons, je veux prendre aujourd'hui une ferme résolution de le servir comme il le veut, comme il le mérite, et comme je le dois pour me sanctifier, en accomplissant ses volontés, puisque c'est sa volonté que je devienne saint[2]. Je l'ai

[1] Populo meus, quid feci tibi, aut quid molestus fui tibi? Responde mihi. *Mich.* VI, 3.

[2] Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra. *Thes.* IV.

dit, et je commencerai dès cette heure [1]. Mais mon âme, donne-toi de garde ici d'une ruse de ton ennemi, qui voudra te faire accroire qu'il faudrait être sainte pour faire ce que tu dois, puisque tu dois te persuader, au contraire, que c'est en t'acquittant de tes devoirs que tu deviendras sainte...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quelle est la vraie sainteté.

La vraie sainteté nous fait marcher successivement pour l'ordinaire par les voies de perfection; elle ne souffre aucun péché, pas même aucun désordre de passion; elle s'étudie à la vraie vertu propre de notre état, et elle ne regarde en tout que le bon plaisir de Dieu, pour nous unir à lui, ainsi que le Père et le Fils sont unis ensemble, et qu'ils veulent que nos âmes soient unies avec eux. Oh quelle union! oh quelle sainteté!... Se pourrait-il bien faire, mon âme, que tu fusses jamais sainte comme cela? Et pourquoi non, puisque Notre-Seigneur le veut bien? N'a-t-il pas assez de grâces à te donner, et ses grâces n'ont-elles pas assez de puissance pour le faire; mais hélas! c'est que tu n'as pas assez de courage pour les suivre?...

DEUXIÈME POINT.

Que nous devons chercher à l'acquérir.

Il faut se proposer souvent les motifs qui nous portent à cette vraie sainteté, et chasser tout ce qui nous en détourne. Il ne faut que dire : Si Dieu est avec nous, que craignons-nous? Et s'il ne nous demande que ce que nous pouvons avec sa grâce, quelle excuse avons-nous?... Cela est donc résolu, il faut que nous devenions saints, autant qu'il est résolu que nous devons nous perfectionner et nous sauver. Or pour être saint, il ne faut que tâcher de bien faire tout ce que l'on doit faire dans sa condition ; et pour le bien faire, il ne faut que se raisonner, et se demander : Comment un saint me dirait-il qu'il faut faire cela? et comment le ferait-il lui-même?

[1] Dixi, nunc cœpi. *Psal.* 76.

TROISIÈME POINT.

Cette sainteté s'apprend dans la Passion de Jésus-Christ.

C'est dans la Passion de Notre-Seigneur qu'on apprend ce que c'est que d'être saint, et comment il faut s'étudier à l'être. Je me sanctifie et je me dévoue pour les hommes, disait Notre-Seigneur en parlant de ce qu'il allait souffrir; aussi est-ce ainsi qu'on se sanctifie, en faisant et en souffrant dans sa condition, ce qu'il y faut faire et souffrir. N'allez pas dire qu'il faut être saint pour faire cela : Mais dites plutôt, que c'est ainsi qu'on devient saint....

SAMEDI

DU DÉSIR DE NOTRE PERFECTION ET DE NOTRE BONHEUR ÉTERNEL, QUE NOUS DEVONS JOINDRE A CELUI QUE JÉSUS EXPRIME DANS SA PRIÈRE ET NOUS APPREND DANS SA PASSION.

Je désire, mon Père, que ceux que vous m'avez donnés soient un jour bienheureux avec moi dans le ciel, et qu'ils voient l'éclat et la splendeur de mon corps, tels que je les aurai mérités par ma Passion[1].

Le Sujet. Comme le but de la venue, de la demeure et de la sortie de Notre-Seigneur n'est autre que notre salut et notre perfection, ainsi la fin de sa prière et la conclusion générale de tout ce qu'il demande à son Père, n'est autre que ce salut et cette perfection qu'il désire aussi vivement qu'il désire mourir, puisqu'il ne meurt que pour nous sauver et nous rendre parfaits. Il est donc juste que nous joignions nos désirs aux siens, et cela le plus parfaitement possible, afin d'apprendre de lui à devenir parfaits.

La Fin sera de bien comprendre ce désir du Fils de Dieu pour notre salut et notre perfection, et comment nous devons apprendre dans ces

[1] Pater quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum, ut videant claritatem meam. *S. Joan.* XVII.

méditations, à joindre notre volonté à la sienne pour être tels qu'il veut que nous soyons.

La Forme est en ces trois points :

1° Du grand désir que Notre-Seigneur a de notre salut.

2° Nous devons nous étudier à y conformer le nôtre.

3° Comment cela s'apprend dans la méditation de la Passion.

PREMIER POINT.

DU GRAND DÉSIR QUE NOTRE-SEIGNEUR A DE NOTRE SALUT.

Notre-Seigneur *voudrait que tous les hommes fussent sauvés*, dit l'Apôtre [1], et c'est pour cela qu'il s'est fait le Sauveur et le Rédempteur de tous, sans exception d'un seul : car le mérite de son sang est suffisant pour sauver qui que ce soit, le ciel est assez vaste pour les contenir tous, et sa bonté assez grande pour les y recevoir. Mais parce que cela dépend du choix qu'il plaira à son Père d'en faire, voilà que son Fils lui proteste, qu'il est très-content de sauver tous ceux qu'il lui plaira, et même tous les hommes, s'il l'a pour agréable. Je veux, dit-il à son Père, je veux qu'ils soient compagnons de ma gloire, et qu'ils ne soient jamais séparés d'avec moi. Oh le grand cœur ! oh le bon cœur de Jésus ! oh le véritable Sauveur du monde !... Voyez comme il parle, comme il tranche le mot, *je veux* [2]. Assurément il y a du mystère sous ce mot *je veux*, car il n'avait pas coutume de parler ainsi à son Père. Pourquoi donc use-t-il de ce terme absolu !...

C'est pour nous faire entendre en quoi consiste proprement sa volonté ; c'est pour nous apprendre que cette bonne volonté qu'il a pour notre salut, n'est autre que le désir efficace qu'il a de souffrir et de mourir pour nous, pour obéir à la volonté de son Père, et, en accomplissant ainsi ses commandements, de nous appliquer les mérites de sa Passion par les sacrements, et par les grâces qu'il nous a méritées. C'est cela, qui est cause qu'il se sert de ce terme, *je veux*, comme s'il disait : Je sais ce qu'il

[1] Qui omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire. Qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus. I. *Tim.* II.

[2] Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum. *S. Joan.* XVII.

faut, et ce qu'on demande de moi et je montre bien que je le veux, puisque j'en viens aux effets, et que je ne laisse rien de tout ce qui dépend de moi. Faut-il être trahi et vendu par un de mes disciples? Je le veux. Veut-on que je sois pris et lié comme un larron? Je ne refuse point de l'être. Est-il nécessaire qu'on m'accuse, et qu'on me condamne comme un criminel? J'en suis content. A-t-on résolu de me faire fouetter comme un esclave? Me voilà tout prêt de subir ce châtiment. M'ordonne-t-on de porter ma croix sur le calvaire, et d'y être attaché entre deux voleurs, comme le plus infâme du monde? Je le ferai très-volontiers. Veut-on enfin, que j'y demeure autant qu'il faudra pour verser tout mon sang, et que j'y rende l'âme, pour sauver les hommes? Résolument je le veux, et je ne m'en dédirai jamais... Certes, c'est là véritablement vouloir; et c'est ainsi que l'adorable Jésus nous a témoigné qu'il le voulait en vérité, et non pas de bouche et de parole seulement. O Verbe divin! vous nous faites bien connaître par là, que vous n'êtes pas seulement la parole du Père, pour nous énoncer ses grandeurs, et pour nous déclarer ses volontés: mais que c'est aussi pour les accomplir, et pour nous apprendre par votre exemple à nous y soumettre.

DEUXIÈME POINT.

NOUS DEVONS NOUS ÉTUDIER A CONFORMER NOTRE DÉSIR A CELUI DE NOTRE SAUVEUR POUR NOTRE SALUT.

Ce désir de Jésus est une des plus belles leçons qu'il puisse nous donner, et un des plus beaux enseignements que nous puissions recevoir. Car il n'y a rien aujourd'hui qui nous trompe tant en matière de salut et de perfection, qu'une fausse et prétendue volonté que nous pensons avoir d'y parvenir. A peine trouverez-vous personne dans le monde, qui ne croie avoir assez de bonne volonté pour son salut et pour sa perfection; et pourtant, nous en voyons si peu qui soient parfaits... Ils le veulent, disent-ils pour la plupart; Notre-Seigneur le veut aussi; à qui tient-il des deux?... Assurément, c'est qu'ils ne le veulent pas comme Notre-Seigneur le veut. Ils voudraient être saints et par-

faits, sans faire ce qu'il faut. Mais ce n'est pas ainsi que Notre-Seigneur le veut; car en voulant leur salut, il fait ce qu'il faut à cette intention: sa volonté n'est point stérile, elle ne s'arrête point aux simples désirs et aux paroles, mais elle vient aux effets; et c'est ainsi qu'il veut que nous voulions comme il veut lui-même, c'est-à-dire, que nous fassions ce qu'il faut faire pour notre salut, comme il l'a fait lui-même; autrement ce n'est pas vouloir, c'est se faire accroire qu'on veut; mais en réalité on ne veut pas[1].

N'est-il pas vrai que celui qui n'eût pas voulu que Notre-Seigneur eût souffert, comme saint Pierre semblait vouloir l'en détourner[2], n'eût pas voulu par conséquent qu'il nous eût rachetés et sauvés? Et qui ne veut pas à présent souffrir comme il le désire, ne veut pas se sauver; il n'y a point de bonne volonté autrement[3]... La bonté de notre volonté consiste à être conforme à la sienne. Comme donc sa volonté est qu'il veut souffrir, et que nous souffrions avec lui, la nôtre ne saurait être conforme à la sienne, ni bonne par conséquent, si nous n'avons la même affection, et si nous ne sommes prêts de souffrir avec lui, autant et comme il lui plaira.

Voyez maintenant si vous êtes ainsi ferme et constant à suivre ses ordres, et à embrasser tous les moyens que sa sainte providence vous présente pour votre salut. Vous devez les vouloir, et y faire de votre part tout ce que vous devez et tout ce que vous pouvez, comme Notre-Seigneur a voulu et a parfaitement accompli tout ce qui lui avait été ordonné, jusqu'à la mort de la croix. Persuadez-vous que c'est là votre croix, votre calice, et la part que vous devez avoir à sa Passion... Si nous souffrons avec lui, nous règnerons certainement avec lui, dit l'Apôtre[4]: si notre bon Maître ne parle du ciel que pour y conduire ses ser-

[1] Misit servos suos vocare invitatos, et nolebant venire. *S. Matth.* XII. Et non vultis venire ad me, ut vitam habeatis. *S. Joan.* V.

[2] Absit a te, Domine; non erit hoc. *S. Matth.* XVI.

[3] Manifestum est humanæ voluntatis bonitatem ex conformitate ad divinam dependere. *D. Thom.* I. II. q. 19. a. 9.

[4] Si sustinebimus, et conregnabimus. II. *Tim.* II.

viteurs, s'il assure qu'ils seront là où il sera[1]; le bon serviteur doit aussi considérer où s'est trouvé autrefois son Maître, et dire à son imitation ; Je veux passer par où a passé mon Maître[2]; il s'est trouvé au milieu des ennuis et de la tristesse, je veux donc m'y trouver comme lui, s'il le veut ainsi; il a été abandonné des siens, je suis prêt à en passer par là, s'il le veut. Dites ainsi de tout le reste ; mais ne le dites pas, si vous ne voulez véritablement le faire ; car c'est par les effets qu'on vous reconnaîtra, comme c'est par là que vous reconnaissez votre Sauveur...

Mais, mon Dieu, je l'ai dit tant de fois sans avoir rien fait jusqu'ici, que je n'ose plus le dire, ni rien promettre!... Mon fils, ne laissez pas de le dire et de le promettre, mais ne vous appuyez pas tant sur votre parole et votre promesse pour le faire, que sur ma grâce et mon assistance, sans lesquelles vous ne sauriez accomplir ce que vous promettez...

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS APPRENONS DANS LES MÉDITATIONS SUR LA PASSION A DÉSIRER NOTRE SALUT, AINSI QUE NOTRE SAUVEUR L'A DÉSIRÉ.

C'est donc dans la considération de ces mystères de la Passion, que nous devons étudier cette vérité si importante; qu'il faut faire pour notre perfection tout ce que Dieu veut que nous fassions, et comme il le veut. En effet, c'est pour cela que Notre-Seigneur a voulu ressentir, au commencement de sa Passion, de la répugnance naturelle, la surmontant courageusement, pour mieux témoigner aux hommes qu'il voulait véritablement souffrir. La volonté qu'il avait lorsqu'il demandait à son Père d'éloigner de lui l'amertume de ce calice, était bien différente de celle qui lui faisait dire, qu'il était tout prêt à le boire, s'il le voulait. Celle-là n'était que dans le sentiment et dans l'affection humaine et naturelle, qui n'était point absolue ; celle-ci, au con-

[1] Ubi sum ego, illic et minister meus erit. *S. Joan.* XII.

[2] Sequar te quocumque ieris. *S. Luc.* IX.

traire, était dans la raison et dans la partie supérieure de l'âme, qui se portait à faire résolument ce que Dieu voulait, et ce qu'il lui ordonnait [1].

Pour connaître la différence de l'une et de l'autre, il ne faut que considérer attentivement les effets. Que fait-il par suite de cette première volonté, qui lui faisait avoir horreur de la croix?... S'enfuit-il, comme il eut pû faire, ou se sert-il de quelque autre invention, pour ne point souffrir?... Rien de semblable. C'est donc signe que sa volonté de ne point souffrir n'était pas absolue?... Mais que fait-il au contraire, pour témoigner qu'il voulait véritablement souffrir et mourir?... C'est qu'il souffre et qu'il meurt en effet... C'est donc pour nous faire ainsi distinguer par les effets, une vraie et ferme résolution, d'avec celle qui ne l'est pas, qu'il nous fait paraître au commencement de sa Passion comme deux sortes de volontés contraires [2]; et c'est pour cela-même qu'il se représenta tout ce qui était capable de lui faire changer de résolution, car demeurant ferme dans ce qu'il avait une fois résolu de faire et de souffrir, il nous montre assez ce que c'est que vouloir comme il faut vouloir.

Donc, apprenons par cet exemple à former en nous une véritable volonté de faire ainsi tout ce que Dieu désire de nous, nonobstant toutes les répugnances que nous pourrions avoir. Si nous tremblons à la vue des difficultés qui se présentent, et des peines qu'il convient de souffrir, encourageons-nous à la vue de Jésus, et pensons comme lui, aux desseins de notre Dieu qui en ordonne ainsi. Armez-vous, dit un Apôtre, de la même pensée qu'avait Jésus en souffrant [3]. Et quelle était cette pensée, sinon celle-ci? Mon Père le veut pour le salut des hommes; je le dois donc vouloir, je le veux, allons, agissons, souffrons, mourons; que la volonté de mon Père soit faite, et non pas la mienne...

[1] Mors Christi et ejus passio fuit secundùm se considerata, involuntaria, et tristitiam causans, licet fuerit voluntaria in ordine ad finem, qui est redemptio humani generis. D. Thom. III p. q. xv, a. 6 ad 4.

[2] Nihil prohibet aliquid esse contrarium voluntati, secundùm se, quod tamen est volitum ratione finis ad quem ordinatur. Div. Thom. Ibid.

[3] Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini. I S. *Pet.* IV .

Voilà comment il faut s'armer pour combattre contre soi-même. O mon bon Jésus ! si la pensée de mon bien et de mon salut vous a fait vouloir ce que vous n'eussiez pas voulu autrement, prenez encore, s'il vous plaît, la même pensée, et qu'elle vous fasse changer la volonté que vous auriez peut-être de me châtier pour mes infidélités. Je mérite à la vérité d'être puni, pour avoir suivi trop facilement, et trop souvent mes premières pensées, qui me détournaient de la vertu ; mais vous m'en avez mérité le pardon, ayant plutôt suivi cette volonté qui vous portait à souffrir, que celle qui vous en détournait. O sainte volonté de Jésus ! je vous dois mon salut, soit parce que vous l'avez voulu, en faisant ce qu'il fallait faire, soit parce que vous m'avez appris à le vouloir comme il faut, en faisant et en souffrant aussi ce que je dois. Je m'y résous entièrement, avec votre grâce, et je me propose dès ce moment de ne rien omettre de ce qui sera en mon pouvoir, et dans les devoirs de ma vocation, sans le faire et l'accomplir de tout mon cœur...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du grand désir que Notre-Seigneur a de notre salut.

Quand Notre-Seigneur dit qu'il veut faire participants de sa gloire tous ceux qu'il plaira à son Père d'en rendre participants, c'est comme s'il disait : Je veux faire tout ce qu'il faut faire pour qu'un jour ils aient part à ma gloire. Et qu'est-ce qu'il fallait faire?... O mon âme, si tu peux savoir ce que c'est que mourir sur une croix, tu sauras ce qu'il fallait faire, tu sauras ce que vaut ce mot de ton Jésus, quand il te dit si souvent : Je veux te sauver et te sanctifier....

DEUXIÈME POINT.

Nous devons nous étudier à conformer notre désir à celui de Notre-Seigneur.

C'est ainsi que nous devons faire ce qu'il faut pour notre salut et pour notre perfection, si nous voulons nous sauver et nous perfection-

ner comme Notre-Seigneur le veut. Il n'y a de bonne et de véritable volonté que celle qui est conforme à la sienne. Il n'a point voulu autrement notre salut, et il ne le veut point autrement à présent, que par les moyens ordonnés de son Père, soit pour lui quand il vivait sur terre, soit pour vous maintenant que vous y vivez ; et vous voyez comme il s'y est soumis. Eh bien, est-ce ainsi que vous voulez, et que vous faites ce que votre conscience vous dit qu'il faut faire?... O mon Sauveur, il me semble qu'étant ici pendant l'oraison, je dirais volontiers : Oui je le veux, il n'y a rien que je ne fasse volontiers ; mais quand je pense à ce que je fais étant dehors, dans les occasions, quand il faut agir ou souffrir, je ne sais si j'oserais dire que je le veux. Aussi ce que je dirai, ce sera, s'il vous plaît, que je désire le vouloir, et que je vous prie de me faire exécuter ce que je dois, pour vous témoigner que je le veux réellement.

TROISIÈME POINT.

Comment cela s'apprend dans les méditations de la Passion.

Notre-Seigneur a voulu nous apprendre particulièrement dans sa Passion, en quoi consistait une vraie et une bonne volonté de se sauver. Voyez-le au jardin des Olives, comme il semble qu'il ne veut pas souffrir; il dit qu'il le veut et qu'il ne le veut pas. Voilà deux volontés : mais laquelle est la plus vraie?... N'est-ce pas celle-là qui fait mieux ce qu'elle veut? N'est-ce pas la volonté qui veut souffrir, puisqu'en vérité il va souffrir. Jugez donc par là quelle est la véritable volonté. O mon Dieu! je le connais assez, et je me condamne moi-même, si je ne veux pas comme je sais qu'il faut vouloir, et si je ne fais pas ce qu'il faut vouloir faire....

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

QUE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR EST UN PUISSANT REMÈDE CONTRE LES TENTATIONS.

Jésus conduit intérieurement par le Saint-Esprit se transporta dans le désert, où il devait être tenté du diable[1].

Le Sujet de la méditation est tiré de l'Evangile du jour, qui rapporte la tentation de Notre-Seigneur au désert ; il nous offre un sujet de méditation trop utile pour ne pas nous y arrêter. Mais comme on a déjà pu faire cette méditation, qui se trouve dans le premier volume, au quinzième jour de janvier, et que nous nous occupons maintenant de la Passion du Sauveur, en nous arrêtant aujourd'hui sur les tentations, nous le ferons sans nous écarter du sujet qui nous occupe pendant ce temps. En effet, la Passion de Notre-Seigneur est le plus puissant remède contre les tentations, et de plus, Jésus-Christ a été aussi bien tenté dans sa Passion qu'au désert ; aussi est-ce là qu'il nous donne des armes et des forces, pour apprendre à combattre et à vaincre. Enfin, c'est pour cela que l'Apôtre nous assure que nous n'avons pas un Pontife qui ne puisse compatir à toutes nos infirmités, puisqu'il a été tenté sur toutes celles qui nous affligent, pour se rendre semblable à nous, sauf le péché qu'il n'a jamais commis, et pour nous rendre semblables à lui en nous apprenant à combattre si bien, que nous ne succombions point à la tentation[2].

La Fin est d'apprendre à méditer la Passion de Jésus, de si bonne sorte que nous puissions nous en prévaloir au temps de la tentation.

La Forme est en ces trois points :

1° Il faut se préparer à la tentation.

2° La méditation de la Passion est un grand préparatif contre la tentation.

1° Il faut la savoir bien méditer pour cet effet.

[1] Jesus ductus est in desertum à Spiritu, ut tentaretur à diabolo. *S. Matth.* IV.

[2] Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum per omnia pro similitudine, absque peccato. *Hebr.* IV.

PREMIER POINT.

IL FAUT SE PRÉPARER A LA TENTATION.

Mon fils, dit le Sage, *sitôt que vous commencez à vous donner à Dieu, préparez-vous au combat contre vos ennemis* [1]. Dieu permet ces assauts et ces attaques, pour vous tenir sur vos gardes, pour éprouver votre fidélité, et vous donner un sujet de victoire et de triomphe. Adorez la divine providence, qui en ordonne ainsi pour le bien de ses élus et pour le vôtre en particulier; recevez l'ordre qu'il vous donne d'être prêt à toute heure au combat, pour n'être jamais vaincu; car il n'y a d'ordinaire de vaincus, que ceux qui se laissent surprendre sans y penser [2]. Ceux qui sont en armes et en défense remportent facilement la victoire, avec la grâce de Dieu, qui n'agit jamais toute seule; mais qui agit toujours quand nous y mettons la main.

Considérez attentivement que toutes ces tentations commencent par de légères complaisances pour les biens des sens, ou par quelque légère déplaisance du mal contraire. Si vous les entretenez dans votre esprit, elles croissent insensiblement, l'imagination s'imprime fortement ces images du bien et du mal sensible, ces impressions causent de l'émotion dans l'appétit, ce trouble passe dans l'entendement et dans la volonté, le combat redouble, les difficultés grossissent, les doutes, les scrupules, les peines d'esprit se jettent à la traverse, on ne sait bonnement si on a consenti ou non, cette incertitude vous cause mille peines [3]. Ne vaut-il pas mieux repousser l'ennemi d'abord, et détourner doucement votre esprit, plutôt que l'embarrasser et l'envelopper dans ces difficultés, dont il ne peut plus se démêler? Quoi? doutez-vous si vous donnerez votre

[1] Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in justitia et timore, et præpara animam tuam ad tentationem. *Eccli.* II, 1.

[2] Deprime cor tuum, et sustine. Sustine sustentationnes Dei, conjungere Deo, et sustine, ut crescat in novissimo vita tua. Ibid.

[3] Une simple pensée s'offre d'abord à l'esprit, puis une vive image que se forme l'imagination, puis le plaisir, puis le mouvement déréglé et enfin le consentement. Ainsi, peu à peu l'ennemi entre tout à fait dans l'âme lorsqu'on ne le repousse pas tout d'abord. *Imitat.* Liv. Ier, ch. XIII.

consentement, ou si vous ne le donnerez pas, si vous offenserez Dieu, ou non ?... N'êtes-vous pas résolu à mourir mille fois plutôt que d'en venir là[1]?... Que faites-vous donc parmi ces amusements, parmi ces regards, ces incertitudes, et ces langueurs ?... Vous voudriez donc avoir, sans pécher, le plaisir du péché ?... Prenez-y garde, la bonne volonté est inutile, si elle ne fait pas ce qu'elle peut faire avec le secours de la grâce; ou pour mieux dire, elle n'est pas bonne, si elle n'est conforme à la première et souveraine volonté, qui veut qu'elle se retire promptement, et qu'elle refuse son consentement sur-le-champ, sans balancer de quel côté elle doit s'incliner. Ah ! que de péchés dans ces amusements ; et qui sait s'il n'y en a point de mortels! Plus il y a d'affection, plus le mal est grand, et moins il est reconnu. Gémissez dans ces pensées... Ah ! que le Dieu de la paix écrase sur-le-champ Satan sous vos pieds[2]. Ecoute, mon âme, écoute ce mot, sur-le-champ; car autrement si tu tardes, il ne tardera point....

DEUXIÈME POINT.

LA MÉDITATION DE LA PASSION EST UN GRAND PRÉPARATIF CONTRE LA TENTATION.

Prenez les armes de Dieu pour résister dans les jours mauvais, dit l'Apôtre[3]. Ce sont les armes de la Passion du Sauveur, qui sont les armes de Dieu, et qui sont à l'épreuve des tentations, pour trois raisons : Premièrement, à raison de son exemple qui nous anime ; voyez comme il demeure ferme et arrêté dans sa résolution, quoi qu'on le sollicite de toutes parts pour lui faire perdre sa constance. Le diable le quitta au désert, se voyant honteusement vaincu ; mais ce ne fut que pour un temps[4], comme remarque l'Évangéliste ; il redoubla ses assauts au jour de la Passion ; et pour s'éclaircir du doute qu'il

[1] Quid quæris et quid vis discere a nobis ? Parati sumus mori magis quam patrias leges prævaricari. II *Macch.* VII.

[2] Deus pacis conterat Satanam sub pedibus vestris velociter. *Rom.* XVI.

[3] Accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo, et in omnibus perfecti stare. *Ephes.* VI.

[4] Et consummatâ tentatione, diabolus recessit abillo usque ad tempus. S. *Luc.* IV

avait de sa divinité, il employa tous ses artifices pour le porter au mal, duquel il eût tiré une preuve évidente qu'il n'était pas Dieu, s'il y eût consenti. Il séduisit Judas, il échauffa la rage des Juifs, il se servit des soldats et des ministres de la justice, pour lui livrer mille combats, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre [1]. Le monde se met de la partie, lui promettant de croire en lui, s'il descendait de la croix. Quelle forte tentation !... Les passions naturelles lui livrèrent un rude combat dans le jardin des Olives. Et parmi tous ces assauts, que fait Notre-Seigneur? Consent-il lâchement aux sentiments de la nature, ou aux vaines promesses du monde?... Descend-il de la croix?... Recule-t-il aux approches de Judas. Ne donne-t-il pas lui-même main-levée à Satan, pour exercer toute sa fureur sur lui? Ne dit-il pas que l'heure des puissances de l'enfer est venue [2]? Relâche-t-il quelque chose du dessein qu'il avait de nous sauver, malgré toutes ces résistances? Nullement... Voilà comme il faut résister; voilà l'exemple qu'il vous laisse, voilà les armes qu'il vous présente.

Mais pour seconde raison, ce n'est pas un exemple stérile et sans effet; c'est un exemple qui porte la grâce avec soi, et qui est capable de fortifier nos faiblesses. Nous avons besoin de la grâce pour vaincre nos ennemis, Dieu veut que nous la demandions, et que nous y coopérions quand il nous la donne; mais jamais il ne la donne plus abondante, jamais nous ne sentons nos courages plus animés de son esprit, qu'à la vue de Jésus attaché à la croix; aussi est-ce la source des grâces; et d'où couleraient-elles plus abondamment que de ses plaies sacrées [3]?... En effet, en le voyant dans l'état pitoyable où son amour l'a réduit, quel est le cœur assez dur pour avoir encore la volonté de l'offenser?...Les plus désespérés confessent eux-mêmes, que s'ils avaient toujours ces pensées devant les yeux, ils ne pécheraient jamais: et pourquoi ne les ont-ils pas?... Qu'y a-t-il de plus facile, où

[1] *S. Matth.* XXVII.

Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum. *S. Luc.* XXII.

[3] Oh! si Jésus crucifié entrait dans notre cœur!... *Imitat. de J.-C.* Liv. Ier, ch. XXV.

l'imagination trouvera-telle plus de prise, que sur des objets si sensibles?... Et la grâce venant à se joindre à nos pensées, quel effet n'en devons-nous pas espérer[1]?...

Enfin pour troisième raison, comme les tentations nous portent toujours à quelque péché particulier, soit à l'envie, ou à la vengeance, ou à l'impatience ; les vertus contraires à tous les vices sont si éclatantes et si puissantes dans la croix, dans un Dieu souffrant et mourant, qu'il n'y a ni paroles, ni écrits qui puissent en laisser une si forte impression dans nos esprits, ni dans nos cœurs un si ardent amour de leur beauté. La seule souvenance d'un Dieu humilié, d'un Dieu obéissant, d'un Dieu souffrant jusqu'à la mort, est capable de nous donner de l'amour, de l'humilité, de la patience, de la soumission, et d'attirer le bon esprit en nous, pour en bannir le mauvais. O divin Serpent! qui guérissez toutes les plaies du péché par votre seule vue [2], que votre bonté est admirable, de nous avoir donné de si doux remèdes, et que nous sommes coupables d'en faire un si mauvais usage!...

TROISIÈME POINT.

IL FAUT APPRENDRE A BIEN MÉDITER LA PASSION POUR S'EN SERVIR CONTRE LES TENTATIONS.

Pensez et repensez souvent à celui qui a souffert une telle contradiction à votre sujet, dit l'Apôtre [3]. Remarquez les termes dont il se sert, il ne dit pas simplement : Pensez, mais *repensez*, comme s'il voulait dire qu'il faut y avoir déjà pensé. Il faut en effet avoir médité avant le combat, comment on doit se servir de cette pensée au milieu du choc et de la mêlée. Autrement, on

[1] Si vous n'êtes pas capable de la haute contemplation des choses célestes, reposez-vous dans la Passion de Jésus-Christ et demeurez volontiers dans ses plaies sacrées... Si vous étiez une fois entré bien avant dans le cœur de Jésus, et si vous aviez un peu de son ardent amour, vous ne penseriez plus alors à ce qui vous accommode ou à ce qui vous fait peine, et vous vous réjouiriez plutôt d'être dans l'opprobre. *Imitat.* Liv. II. Ch. 1er.

[2] Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis, etc. *Num.* xxv. *S. Joan.* III.

[3] Recogitate eum, qui talem sustinuit a peccatoribus, adversùs semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini animis vestris deficientes. *Hebr.* XII.

serait aisément surpris, par exemple : quand vous méditerez les ennuis et la triste agonie que Notre Seigneur souffre au jardin; après avoir considéré attentivement ce mystère, après avoir produit diverses affections d'admiration, d'action de grâces, et de compassion, vous ferez réflexion sur vous-même, en vous disant : Eh bien, ne m'arrive-t-il pas souvent de tomber en de semblables langueurs? Mais comment est-ce que je m'y comporte?... Je m'attriste, je deviens tout chagrin, je me répands en plaintes et en murmures, la prière m'est en horreur, je suis insupportable à moi-même. Mon Dieu, vous le savez, je vous en demande pardon, avec la honte et la confusion sur le front; mais, ô mon âme, à quoi te sert de t'affliger ainsi, sinon à ajouter mal sur mal; veux-tu toujours rester dans la misère? N'y a-t-il point de moyen de t'en retirer?... Est-ce en vain que ton Sauveur a voulu souffrir ces peines? N'est-ce pas pour t'instruire et te donner l'exemple?... Regarde donc ce qu'il fait; il a recours à la prière, il ne laisse pas échapper une plainte, ni une seule parole qui se ressente de l'amertume dont son cœur est tout abreuvé. Pourquoi ne l'imiterais-tu pas? tu le peux avec sa grâce; il faut donc le faire désormais!... Résolument, désormais je ne m'abandonnerai plus si lâchement aux plaintes et aux murmures; on n'entendra plus de ma bouche que des paroles de résignation à la volonté de Dieu, les larmes et les prières seront ma consolation et mon refuge....

Après ces saintes affections et ces résolutions générales, on descend encore plus en particulier aux lieux, aux temps, aux personnes et aux divers accidents que l'on peut prévoir selon l'expérience qu'on en a; on s'y exerce, on s'y prépare; et puis dans l'occasion il ne reste qu'à s'en souvenir. C'est ce que l'Apôtre appelle *penser et repenser*, et c'est le moyen de devenir bientôt maître dans la pratique des vertus, appliquant les vérités à vos affections, et vos affections aux occasions; autrement, vous ne savez ce que c'est que méditer. Croyez-moi, beaucoup de monde presse Notre Seigneur dans l'oraison, comme on le pressait autrefois lorsqu'il conversait parmi les hommes, on s'assem-

blait en foule autour de lui; mais il y en avait peu qui le touchaient, comme fit cette femme, qui l'approcha si heureusement qu'elle fut soudain guérie de son mal, dès qu'elle eut touché le bord de la robe de ce souverain médecin de nos âmes et de nos corps [1]. Il y en a peu qui remportent la grâce et la vertu qui s'écoule des sueurs et des plaies de son humanité; c'est-à-dire, qu'il y en a peu, qui de leur méditation sur sa vie et sur sa mort, retirent force et vertu pour la pratique.

O mon Jésus! faites-moi la grâce de vous toucher de cet attouchement qui vous est si agréable, et qui sera si profitable pour mon âme, pendant que je vous verrai pressé, non pas par un peuple avide de vos paroles, mais par vos ennemis acharnés contre vous avec tant de violence. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il faut se préparer à la tentation.

Ce n'est pas un mal d'être tenté, mais de s'arrêter à la tentation. Hélas! ne devrait-ce pas être assez pour la chasser que de connaître que c'est une tentation, puisque celui qui la connaît et qui s'y arrête, s'y trouve pris aussitôt en punition de s'y être arrêté? Et quoi, mon âme, doutes-tu encore si tu y consentiras ou non ?. . Car si tu es résolue de n'y point consentir, pourquoi t'amuses-tu à ce qui te peut faire changer de résolution ?... O mon Jésus, n'êtes-vous pas toujours Jésus, même au plus fort de la tentation? Et le diable n'est-il pas toujours diable? Cela doit me suffire pour être aussi prêt à chasser la tentation, que je suis prêt à préférer Jésus au diable.

[1] Tetigit me aliquis, nam ego novi virtutem de me exiisse. *S. Luc.* VIII.

DEUXIÈME POINT.

La Méditation de la Passion de Notre-Seigneur est un grand préparatif contre la Tentation.

La considération de la Passion de Notre-Seigneur est un puissant remède contre les tentations. Car premièrement, lorsque l'on pense à ce qu'il a souffert, il faudrait être bien cruel pour l'offenser. Ensuite, la grâce nécessaire pour résister, se donne aisément lorsqu'on recourt à cette pensée. Et enfin, de quelque sujet que soit la tentation, on en voit le remède tout prêt dans Jésus-Christ crucifié... Le moyen, par exemple, de se laisser emporter par l'orgueil ou par l'impatience, lorsqu'on regarde ce grand Dieu si humble et si patient, comme il l'est sur la croix. Mon âme, si c'est un si grand bien de considérer ainsi Jésus souffrant pour remédier à tes tentations, c'est un grand mal de négliger une pensée si salutaire.

TROISIÈME POINT.

Il faut apprendre à bien méditer la Passion, pour s'en bien servir.

C'est ce que l'Apôtre veut dire, quand il dit : Souvenez-vous et repensez à celui qui a tant souffert pour vous. Il y faut penser dans ses méditations, et puis y repenser dans les occasions. Il faut voir dans la méditation de Jésus agissant et souffrant, ce qu'on doit faire et souffrir dans l'occasion : et puis agir selon ce qu'on a vu dans la méditation. O mon Jésus ! qui n'avez travaillé pour notre salut qu'afin de nous servir d'exemple, faites-moi la grâce de si bien méditer vos actions, que j'y conforme toutes les miennes, et de considérer si attentivement vos souffrances, que j'apprenne à m'en souvenir quand il faudra souffrir, et à souffrir généreusement par suite de cette souvenance.

SUJET DES MÉDITATIONS

DE LA PREMIÈRE SEMAINE DU CARÊME.

Le sujet sera sur les douleurs intérieures que Notre-Seigneur souffrit si sensiblement au Jardin des Olives.

On en peut remarquer six entre les autres, qui fourniront autant de Méditations pour chaque jour de cette semaine.

1° La tristesse.

2° L'angoisse qui comprend aussi la crainte et l'agonie.

3° La compassion sur tout le genre humain.

4° Le chagrin de la perte de tant d'âmes damnées malgré sa Passion.

5° La confusion de se voir chargé de tous nos péchés.

6° La contrition et la douleur qu'il voulut en ressentir.

Son exemple servira à nous apprendre à régler notre esprit, dans les occasions de peines et de souffrances intérieures qui pourront se rencontrer.

LUNDI.

DE LA TRISTESSE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Mon âme est triste jusqu'à la mort [1].

Le Sujet est sur la tristesse éprouvée par Notre-Seigneur au jardin des Oliviers; tout ce que nous pourrions dire ici relativement à cette mystérieuse tristesse se trouve longuement raconté dans le premier point de cette méditation, parce qu'il mérite d'être considéré d'une manière toute spéciale.

La Fin est d'apprendre par l'exemple de Notre-Seigneur à supporter nos tristesses et nos ennuis.

La Forme est en ces trois points :

1° Douleur sensible que ressentit Notre-Seigneur dans sa tristesse.

2° Perfection de vertu avec laquelle il supporta cette douleur.

3° De nos manquements ordinaires en pareil cas, et du remède qu'on peut trouver dans l'exemple de Notre-Seigneur.

PREMIER POINT.

DOULEUR SENSIBLE QUE RESSENTIT NOTRE-SEIGNEUR DANS SA TRISTESSE.

Représentez-vous comment Notre-Seigneur, après avoir accompli toutes les cérémonies de la Cène, sort de la ville de Jérusalem en compagnie de onze de ses disciples; car Satan avait déjà emmené Judas, qui s'était séparé d'avec eux pour trahir son bon Maître. Sur le point de sortir, ils disent un hymne en action de grâces [2], et comme en offrande du sacrifice auquel Jésus-Christ se disposait. Cet hymne achevé, ils s'acheminent vers la montagne des Oliviers, selon leur sainte coutume [3]. Sur le che-

[1] Tristis est anima mea usque ad mortem. *S. Matth.* XXVI.

[2] Et hymno dicto, exierunt in montem Olivarum. *S. Matth.* XXVI, 30; *S. Marc.* XIV. v. 26.

[3] Tunc venit Jesus cum illis in villam quæ dicitur Gethsemani, et dixit discipulis suis : Sedete hîc, donec vadam illuc, et orem. Et assumpto Petro et duobus filiis Zebedæi, cœpit contristari et mœstus esse; tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem, sustinete hîc, et vigilate mecum. *S. Matth.* XXVI, 35 et seq.

min, Notre-Seigneur après leur avoir prédit à tous ce qui leur devait arriver au sujet de sa mort, en laisse huit dans un lieu nommé Gethsémani, et se contente de se faire suivre des trois autres, auxquels il ouvre aussitôt son cœur, et leur découvre avec confiance la douleur et la tristesse dont son âme se trouvait saisie, les assurant qu'elle était si excessive, qu'elle était capable de le faire mourir. Il les prie qu'ils ne l'abandonnent point, qu'ils ne s'endorment point, et qu'ils aient un peu de patience pour demeurer constamment avec lui, pendant qu'il sera dans cet état. Ce qu'ayant dit, il s'éloigne quelque peu d'eux pour aller seul à la prière. Suivez-le avec dévotion, et considérez attentivement l'excès de la tristesse qui s'empare de sa grande âme....

Cette tristesse comprend en général toutes les douleurs particulières qui affligèrent son âme; et voici comment elles s'en saisirent. Il n'eut pas plutôt mis le pied dans le jardin, qu'il permit à son imagination de lui représenter fortement toutes les plus affreuses images de la douleur, toutes celles qui étaient les plus capables de le troubler ; et en même temps il permit à la nature d'en recevoir l'impression avec toute la violence, et avec toute l'émotion dont elle était susceptible. Aussitôt il sentit son cœur frémir, et se serrer avec des étreintes si douloureuses et si sensibles, qu'elles lui eussent arraché l'âme du corps s'il ne l'eut retenue par miracle. L'eussiez-vous jamais pensé, si lui-même ne l'eut déclaré par ces paroles : *Mon âme est triste jusqu'au mourir*... La multitude et la grandeur des maux qui se présentaient, l'activité de son imagination qui les lui peignait, comme s'ils eussent été présents, le pouvoir qu'il avait sur sa nature pour lui en imprimer le sentiment, le désir qu'il avait de ne s'épargner aucunement, et de souffrir toutes les extrémités de la douleur au-dedans de l'âme, aussi bien que sur son corps ; enfin, l'exclusion et le bannissement des joies et des consolations qu'il ne permettait d'entrer par aucun de ses sens, firent croître sa tristesse jusqu'à un tel excès, qu'on peut dire, qu'il endura en même temps tout ce qu'il devait souffrir successive-

ment, et dont la moindre partie était suffisante pour le faire mourir de douleur, s'il eut voulu y céder.

Il est vrai qu'il ne perdit jamais en tout ceci, ni la joie d'un Dieu, comme il l'était, ni celle d'un bienheureux, ni même la joie que les justes sur la terre trouvent dans la conformité de leur cœur avec celui de Dieu, et qui est capable de contenter un homme raisonnable. Mais il est vrai aussi que, nonobstant tout le contentement et la félicité dont il avait la jouissance, et qu'il avait comme retranchée dans la partie supérieure de son âme, il combla la partie inférieure d'une si poignante tristesse, que cette alliance prodigieuse d'une telle joie et d'une si grande douleur, est un des plus grands miracles que le monde ait jamais vus.

Il allait rappelant et ramassant dans sa pensée cette longue suite des siècles passés, cette multitude incroyable d'hommes qui avaient été dans le monde, cette horrible masse de péchés qu'ils avaient commis, la rigueur épouvantable des peines qu'ils avaient encourues. Puis, faisant réflexion sur le présent, il voyait le monde tomber en décadence et aller de mal en pis; il se représentait le déplorable aveuglement d'un peuple, qu'il avait chéri entre toutes les nations de la terre, ses pratiques, ses menées, ses desseins, ses assemblées, ses poursuites injustes contre la vie et l'honneur de son Sauveur... Il considérait la malice de Judas et l'infâme lâcheté de son cœur, le malheur de son endurcissement et de sa réprobation, la faiblesse et la fuite du reste de ses Apôtres, tous les tourments de sa Passion, que personne, à l'exception d'un Homme-Dieu, n'eût pu supporter ; tous les instruments sanglants de sa mort, tous les préparatifs effroyables de son supplice se déployaient devant ses yeux, et là-dessus son imagination s'alarme et se trouble.

Étendant sa vue sur le futur, et voyant d'avance tous les maux à venir, comme : le petit nombre des élus, la multitude des réprouvés, les cruelles persécutions que souffriraient les justes, le malheur éternel et temporel où se jetaient les impies. Toutcela remplissait son âme de tant d'amertume et donnait un

cours si violent à la douleur, que la mort lui eût été un plaisir, comme la vie lui était un tourment insupportable, s'il ne l'eût volontairement embrassée. O mon bon Sauveur, n'étais-je pas dans le nombre des pécheurs qui vous causaient tant de tristesse?... Oui, mon fils, vous y étiez, n'en doutez pas; vous pouvez dire de votre péché : Voilà le bourreau de mon Sauveur, qui seul était capable de faire mourir de tristesse l'auteur de la vie et de toutes les joies du monde. Et si vous voulez savoir ce qui m'affligeait encore plus dans votre péché, c'était de voir le peu de regret que vous avez de m'avoir offensé... Que dites-vous là-dessus?....

DEUXIÈME POINT.

DE LA PERFECTION DE VERTU AVEC LAQUELLE NOTRE-SEIGNEUR SUPPORTA SA TRISTESSE.

Si la millième partie de ces maux fût tombée sur un autre, ce n'eussent été aussitôt que murmures, que larmes, que plaintes, que découragements, que désespoir. Voyez comme on se comporte d'ordinaire dans de semblables circonstances; on se dépite, on devient chagrin, on s'en prend à Dieu et aux hommes, on ne dit pas une bonne parole, on est incapable d'aucune affaire. Mais, ô Dieu! que Notre-Seigneur se comporte bien autrement[1]!... Il va droit à la prière; jamais il ne témoigna plus de dévotion ni de résignation au bon plaisir de son Père, jamais il ne fut plus présent à lui-même, jamais il ne parla avec plus de douceur, jamais il ne montra plus de zèle pour l'affaire de notre salut; et comme la joie de la plus haute partie de son âme était toute sainte, et ne se portait point à des légèretés et à des épanchements malséants, de même la tristesse de la partie sensible était toute réglée par vertu et ne lui causait aucun mouvement, ni de cœur ni de langue, qui ne fût dans l'ordre de la grâce et de la raison, et qui ne fût un acte d'une excellente et parfaite vertu.

[1] In mœrore animi dejicitur spiritus. *Prov.* xv.
A tristitia festinat mors et cooperit virtutem, etc. *Eccli.* xxxviii.

C'est un miracle, ô mon Jésus, que j'admirerais autant en vous que l'opposition de vos joies et de vos douleurs, si la sainteté ne vous était naturelle, et si vous n'étiez incapable d'agir autrement que par grâce, et selon les règles de votre sagesse divine. Mais puisque vous êtes assez puissant pour modérer et donner ainsi des lois, non-seulement à votre nature humaine, mais encore aux plus furieuses passions des hommes, mettez ordre, s'il vous plaît, au dérèglement de mes tristesses et de mes langueurs, et ne souffrez pas qu'elles m'abattent l'esprit, et qu'elles m'ôtent le courage, comme elles le font trop souvent. Que vos tristesses me servent de consolation [1], votre force de secours, et votre exemple de règle sur laquelle je puisse me conduire.

TROISIÈME POINT.

DE NOS MANQUEMENTS ORDINAIRES DANS NOS TRISTESSES, ET DU REMÈDE QU'ON PEUT TROUVER DANS L'EXEMPLE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Remarquez trois défauts auxquels vous êtes sujet dans le temps de l'affliction et de la tristesse, et dont vous trouverez ici le remède. Premièrement, vous vous affligez souvent sans sujet pour des considérations temporelles, qui ne valent pas la peine qu'elles vous donnent; cependant la tristesse use votre vie et vous ronge le cœur [2], tandis que vous pourriez l'employer plus utilement soit pour pratiquer le bien, soit pour pleurer vos péchés. Notre-Seigneur ne s'attriste point pour de faibles causes; il n'y a que l'offense de Dieu qui l'afflige; c'est pour réparer son honneur, c'est pour vous décharger des peines que vous avez méritées par vos crimes, c'est pour vous apprendre que vous ne devez point vous attrister d'autre chose, puisque la douleur ne peut mettre remède à aucun autre mal qu'au péché... Méditez cette raison....

En second lieu, dans les afflictions que Dieu nous envoie,

[1] Lætifica animam servi tui. *Psal.* LXXXV.

[2] Expavit et commotus est valdè, et decidit in lectum, et incidit in languorem præ tristitia, quia non factum est ei sicut cogitabat. I *Mach.* VI. D. Chr. Hom. XVIII.

Congregatis cunctis liberis ejus, ut lenirent dolorem patris, noluit consolationem. *Gen.* XXXVII.

nous attachons tellement notre esprit à l'objet qui nous attriste, aux causes secondes dont le mal nous vient, et à la douleur que nous ressentons, que toutes nos pensées sont comme englouties dans le sentiment de la tristesse, et nous ne levons jamais la tête vers le Ciel pour y adorer et y envisager la providence de Dieu, qui permet ces accidents fâcheux [1]. Nous cherchons des remèdes avec inquiétude là où il n'y a point de remède, et nous ne pensons pas à faire ce qui est en notre puissance et de notre devoir, comme de prier Dieu, de le bénir, de recourir à la patience, de s'abstenir du péché, de retenir ses plaintes, et de supporter son mal dans un paisible silence. Voilà comme faisait Notre-Seigneur. Etudiez bien cette leçon....

Enfin, nous manquons encore dans un point : c'est que la tristesse nous rend comme perclus de corps et d'esprit, dans le temps où il faudrait être plus sérieusement occupé. C'est une maxime spirituelle, que, malgré tout sentiment contraire, il ne faut jamais rien négliger de ce qu'on doit faire, ni faire rien de ce qu'on doit omettre [2]. Quand vous êtes dominé par une tristesse qui vous sollicite à quelques mauvaises actions, ou qui vous fait languir dans la poursuite du bien, vous devriez dire en vous-même : Que ferais-je, si j'avais le cœur plus à l'aise? Est-il temps de faire l'oraison, est-ce l'heure de la lecture, du repos, de l'entretien, du travail ; allons-y comme si le mal ne nous fût point arrivé, comme si nous en avions perdu le sentiment; Dieu le veut quelque ressentiment qui nous serre le cœur, ne nous démentons point, agissons tout comme auparavant, ne changeons point de résolution, puisque les affaires et les occupations qui nous appellent ne changent point de condition [3].... C'est ainsi que notre Maître et notre Sauveur redoublait sa ferveur et ses prières au fort de cette terrible ago-

[1] Et non dixerunt: Ubi est Dominus. *Jer.* II.

[2] Fili, in tua infirmitate ne despicias teipsum sed ora Dominum, et ipse curabit te. Averte a delicto, et dirige manus, et ab omni delicto munda cor tuum. *Eccli.* XXXVIII.

[3] Ambulate filii, ambulate; animæ quiores estote filii, clamate ad Dominum et eripiet. *Bar.* IV.

nie, pour relever notre courage par son exemple, et pour graver fortement en nous cette vérité, que nous devons conserver une égalité d'esprit entre le sentiment de la joie et de la tristesse, sans jamais rien relâcher de ce que la raison et la grâce demandent de nous, pas plus dans l'affliction que dans la consolation. N'y êtes-vous pas entièrement résolu?....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La tristesse de Notre-Seigneur.

Notre-Seigneur arrivé au jardin des Oliviers, entra dans une si profonde tristesse, se représentant les maux passés, présents et à venir, qu'il en fût mort, s'il ne se fût soutenu par miracle. O mon Jésus! ne pensiez-vous point à moi et à mes péchés?... Oui, j'y pensais, et la plus grande tristesse que j'en avais, c'était de voir que tu n'y pensais, et que tu n'y penses presque pas....

DEUXIÈME POINT.

La douceur de Notre-Seigneur dans sa tristesse.

Qu'eussiez-vous fait dans ces troubles? Que font d'ordinaire les hommes quand ils sont affligés? Et combien de fois vous êtes-vous noyé dans une goutte d'amertume? Mais Notre-Seigneur n'en fait pas ainsi; le voilà aussi ferme et constant d'esprit au milieu des secousses, que s'il ne ressentait rien. O mon Jésus, n'est-ce pas ce même esprit qui vit en moi, quand vous vivez en moi? Et pourquoi donc ne produit-il pas un même effet? Mon âme, si tu entends bien sa réponse, tu comprendras que c'est parce que tu ne te laisses pas gouverner par son esprit.

TROISIÈME POINT.

Nos fautes dans nos tristesses.

Vous faites principalement trois fautes dans vos tristesses, que vous devez corriger sur l'exemple de Notre-Seigneur. La première, vous vous attristez souvent pour des sujets qui ne le méritent pas. La seconde, vous ne faites que penser à ce qui vous attriste, sans chercher à en détourner

votre esprit. Et la troisième, vous négligez ce que vous avez à faire, ou vous ne le faites qu'imparfaitement : N'est-il pas vrai?... Et ne voulez-vous point vous en corriger?... Si vous ne le faites, vous allez encore affliger ce divin Cœur de votre Jésus. O mon Sauveur! je m'attendais que vous me demanderiez que je m'attristasse avec vous, et vous me demandez que je ne m'attriste point. Il paraît bien que vous m'aimez plus que je ne m'aime moi-même, et vous aimez mieux souffrir vous-même que de me voir souffrir.

MARDI.

DE LA CRAINTE, DE L'ANGOISSE ET DE L'AGONIE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Il se sentit saisi de crainte et d'angoisse ; et se trouvant comme dans une agonie, il redoublait sa prière [1].

Le Sujet est proprement sur cette douleur intérieure que nous appelons angoisse, qui sera expliquée au premier point de la méditation ; mais parce qu'elle est un effet de la crainte, et une cause de l'agonie, il est à propos de distinguer et réunir ainsi ces trois douleurs, pour connaître mieux leur suite et leur dépendance.

La Fin est de comprendre pourquoi Notre-Seigneur voulut souffrir ces douleurs intérieures, et quel fruit il prétend que nous en retirions.

La Forme est en ces trois points :

1° De ces trois sortes de douleurs intérieures.

2° Fin pour laquelle Notre-Seigneur les a souffertes.

3° L'effet que doivent produire en nous ces souffrances et cette fin, que notre Sauveur s'est proposée.

[1] Et cœpit pavere, et tædere ; et factus in agonia, prolixius orabat. *S. Marc.* XIV ; *S. Luc.* XXII.

PREMIER POINT.

DES TROIS DOULEURS INTÉRIEURES DE NOTRE-SEIGNEUR, QUI SONT LA CRAINTE, L'ANGOISSE ET L'AGONIE.

Jamais on ne vit un pareil spectacle dans le monde ; c'était auparavant une sorte de plaisir pour Notre-Seigneur, de penser et de parler de sa Passion, il tenait à gloire de souffrir pour un si bon sujet ; mais aujourd'hui voilà qu'il blêmit, qu'il pâlit, qu'il s'effraie à la seule pensée de sa mort[1]. Cela est bien étrange. Il est vrai néanmoins que Notre-Seigneur voulut entrer dans ces frayeurs, et qu'à cette intention il se représenta vivement tout ce qui est capable d'exciter la crainte, comme les épines, les clous, les coups de fouets dont il devait être déchiré, l'opprobre de la croix, l'ignominie de sa mort, et l'amertume du calice qu'il devait avaler à longs traits[2]. Il abandonna son âme à l'horreur de tous ces objets, et à toutes les tortures que la crainte lui pouvait causer, par suite de la représentation qu'il s'en formait. Hélas ! on cache aux plus misérables les instruments de leur supplice, on leur jette le bandeau sur les yeux, pour leur ôter la vue de tout ce qui pourrait les effrayer, et voilà notre Jésus qui les considère et les envisage distinctement l'un après l'autre, afin que son cœur en soit plus tôt percé et déchiré que son corps. Les tyrans les plus cruels et les plus barbares n'avaient rien de plus sanglant, ni de plus horrible pour épouvanter les martyrs, que de leur exposer les roues, les chevalets, les ongles de fer, les rasoirs affilés et les autres préparatifs de leurs tourments. Et Jésus n'attend pas qu'on exerce cette cruauté sur lui, il prévient lui-même ses plus cruels ennemis ; et s'il est vrai que la crainte est souvent plus fâcheuse que le mal[3], on peut dire qu'il se donne lui-même

[1] Cor meum conturbatum est in me, et formido mortis cecidit super me. Timor et tremor venerunt super me. *Psal.* LIV.

[2] Fuit timor in Christo respectu imminentis futuri mali. D. Thom. III p. q. XV.

[3] Pejor est bello timor ipse belli.

un tourment plus sensible que celui que ses bourreaux lui préparent, puisque l'esprit sur lequel il exerçait sa rigueur est plus sensible que le corps ; comme on le voit dans les âmes séparées de leur corps, qui ont le sentiment plus vif, que si elles étaient encore engagées dans les liens de la chair. Il faut donc croire que cette sorte de peine fut excessive. Pensez y.... Puis venez à la seconde, que David exprimait en ces termes : *Mon esprit a été jeté dans une angoisse extrême* [1].

Cette angoisse est une peine d'esprit, qui a coutume de travailler vivement ceux qui se trouvent environnés de deux maux, dont ils ne peuvent éviter l'un, sans tomber dans l'autre ; car se trouvant réduits à la nécessité inévitable de souffrir l'un des deux, et ne sachant à quoi se résoudre, ni que choisir, ni que laisser [2], ils ressentent de cruelles incertitudes qui balancent, et qui agitent leur esprit irrésolu, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Notre-Seigneur voulut encore éprouver ce tourment [3] ; car en même temps qu'il se représentait les horreurs de sa mort, pour éveiller et exciter la crainte, son esprit alarmé, recourant à la prière, trouve comme une barrière dans les desseins et la volonté de son Père, qui voulait sa mort pour le salut des hommes. Ne voulant point résister à cette sainte volonté, désirant se conformer à ces adorables desseins, il se trouve comme serré et pressé entre le désir et la crainte de mourir [4].... D'un côté, cette mort est si terrible et accompagnée de telles circonstances, que leur vue seule inspire une douleur plus poignante que la mort elle-même ; d'un autre côté, il s'agit du salut des hommes, son Père le veut, il l'a ainsi résolu. Peut-il, ce Fils bien-aimé, vouloir le contraire ?... Non, mon Jésus, vous ne pouvez pas cesser d'être Jésus ? Vous ne pouvez pas n'être plus ce Fils bien-aimé, qui fait toutes les volontés de son

[1] Anxiatus est super me spiritus meus, et in me turbatum est cor meum. *Psal.* CXLII.

[2] Ex omni parte me angustiæ premunt. I. *Par.* XXI.

[3] Coarctor nimis. II *Reg.* XXIV.

[4] Circumdederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me. *Psalm.* XVII.

Père!... Non, cela ne sera jamais! il est impossible que vous le puissiez vouloir. Il faut donc mourir... Oh! mon Dieu, que cela est pénible. Ou bien il faut donc que les hommes périssent; vous ne pouvez le souffrir; cependant il faut vous résoudre et choisir l'un des deux... C'est mon tourment, c'est ce qui me serre le cœur, c'est ce qui me fait mourir de douleur... Méditez un peu à loisir la grandeur de cette peine, pendant qu'il va visiter ses Apôtres qu'il trouve tous endormis, pendant qu'il les réveille et les encourage par ses paroles [1], et puis voyez comme il retourne pour la troisième fois à l'oraison... C'est ici où toutes les plaies de son cœur se rafraichissent, et où toutes ses peines redoublent; car se trouvant pressé de se déterminer pour la mort, ou pour la perte éternelle des hommes, il entre en agonie, et c'est la dernière extrémité des douleurs....

Ce fut vraiment un rude combat entre l'amour et la crainte, qui firent d'incroyables efforts sur son cœur pour l'emporter de vive force, chacun de son côté. La crainte le tirait d'une part, l'amour de l'autre : celle-là fuyait la mort, celui-ci la désirait; dans cette contestation, se voyant contraint de s'abandonner en proie à l'une ou à l'autre, étant sur le point de se déterminer, toutes ses craintes redoublent, et lui serrent si fortement le cœur, que se voyant comme forcé, il rappelle par la crainte au dedans de lui tout le sang répandu dans ses veines, laissant son visage pâle et tout son corps tremblant, froid et glacé, car, selon l'ordinaire, la crainte avait fait refluer le sang vers le cœur. Mais d'un autre côté; l'amour faisant un effort suprême contre la crainte, élargit le cœur, chasse de nouveau le sang aux extrémités, et cela avec tant de violence, qu'il traverse les pores de la peau, et se répand; sueur adorable, jusque sur la terre du jardin qu'il arrose, comme bientôt sera arrosée celle du Calvaire [2]. Dans cette lutte, l'amour sort ainsi victorieux du

[1] Et venit ad Discipulos suos, et invenit eos dormientes, et dixit Petro : Sic non potuistis una hora vigilare mecum; vigilate et orate, etc. *S. Matth.* XXVI.

[2] Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram *S. Luc.* XXII.

cœur de Jésus, après avoir triomphé de la crainte. Oh! mon Sauveur! que cette victoire vous coûte cher; quel genre de sueur il vous a fallu verser pour en venir jusques-là [1]. Qui vit jamais un homme suer le sang? C'est que jamais un homme ne porta une semblable douleur. Ah! mon Sauveur, que je vous ai coûté! Ah! que peu de personnes savent le prix de leur salut! et que celles qui le savent sont punissables, si elles n'y travaillent pas comme il mérite qu'on y travaille.

DEUXIÈME POINT.

FIN POUR LAQUELLE NOTRE-SEIGNEUR A VOULU SOUFFRIR CES TROIS SORTES DE DOULEURS.

Il faut convenir que Notre-Seigneur avait de puissantes raisons pour se laisser aller à cette extrémité, puisque tant de considérations semblaient devoir l'en détourner. Il semble qu'il faisait tort à son courage, en donnant tant de prise à la crainte; il y allait de l'honneur de son Père, dont il n'ignorait pas les arrêts; il voyait bien qu'il était question de perdre ou de sauver un monde entier, et qu'il n'était Jésus et Sauveur que pour le réparer; après cela devait-il craindre de mourir? Oui, il le devait, puisqu'il l'a fait; peut-être n'était-ce pas absolument nécessaire, mais cela était sans doute le plus convenable pour nous [2]. Ce ne fut pas une violence, ni un accident imprévu qu'il ne pût éviter, s'il eût voulu; ce ne fut pas un effort de la nature qui fût hors de son pouvoir, comme il nous arrive de sentir contre notre gré les assauts de la crainte; il craignit, parce qu'il voulut craindre; et il voulut souffrir ces excès pour ne rien laisser à souffrir, et pour nous donner un exemple de patience dans toutes les afflictions qui peuvent nous arriver. Quand on nous parle de ses travaux extérieurs, la connaissance que nous avons qu'il était Dieu, nous ôte une partie de l'étonne-

[1] Multo labore sudatum est, etc. *Ezech.* XXIV.

[2] In Christo omnes motus sensitivi appetitus oriebantur secundum dispositionem rationis. Unde Augustinus dicit quod hos motus certæ dispensationis gratia, ita cùm voluit, Christus suscepit animo humano, ut cùm voluit, factus est homo. XIV *Civit.* XIV. D. Th. III p., q. XV.

ment qu'ils devraient nous apporter. Quoiqu'on nous dise : Regardez un peu comme il souffre à la colonne, voyez-le sous les épines, portant la croix et cloué sur cette croix. Il était Dieu, répondons-nous, et nous avons presque de la peine à nous figurer qu'il ressentit les coups, du moins nous croyons avoir une excuse légitime dans l'inégalité de nos forces. Mais ici il nous ôte tout prétexte d'excuse, et nous révèle d'une manière évidente qu'il est homme ; et puisqu'il craint, qu'il pâlit, qu'il s'inquiète, et qu'il fuit les peines, c'est un signe qu'il les sentira ; car autrement, il n'en aurait pas une crainte raisonnable, telle que fut la sienne.

Mais pour vous faire encore mieux comprendre pourquoi il a voulu ressentir ces trois sortes de douleurs intérieures, apprenez que ce sont ces mêmes peines qui, dans la vie se présentent si souvent, que lorsqu'il se rencontre quelque chose de pénible ou de difficile, ce sont elles qui nous empêchent de l'entreprendre. Par exemple, quand il est question d'une sérieuse conversion, d'une confession générale, de combattre énergiquement notre vice dominant, ou encore d'entrer en religion quand Dieu nous y appelle. Réfléchissez un instant sur vous-même, si vous étiez obligé d'aller parler à votre ennemi, ou de faire quelque autre chose difficile et repugnante à vos sens ; voyez ce que vous éprouveriez... N'est-il pas vrai que la seule crainte vous ferait différer des journées, des semaines, et des mois entiers ?... Que si la conscience vous pressait par ses reproches, si Dieu vous sollicitait de sa part par ses inspirations, de surmonter toutes ces vaines frayeurs, par un désir généreux de votre salut, oh ! que de peines ! que d'angoisses ! que de troubles ! et que de remises !... Le ferai-je ? Ne le ferai-je pas ? Y a-t-il du mal ; n'y en a-t-il point ?... Y suis-je obligé, ne le suis-je point ?... Qu'en disent les casuistes ? Qu'en dira le monde ?... Et vous amusant ainsi, vous ne faites rien que vous tourmenter et vous donner de la peine. Cependant il faut se décider, car il faut que vous suiviez les grâces et les inspirations de Dieu, ou que vous vous mettiez en danger d'en être responsable, et d'en

être privé [1]. Ce sont ici de grands coups, c'est l'agonie et le fort du combat; c'est le haut point de la perfection, de se déterminer fortement à être tout à Dieu, à n'être plus rien au monde, ni à la nature; il faut en venir là quoi qu'il en coûte. Voyez donc là-dessus l'exemple que nous donne Notre-Seigneur : apprenez à craindre, à combattre et à surmonter vos craintes comme il faut; apprenez à ne vous point étonner si vous sentez ces peines et ces contradictions, puisque le Fils de Dieu a bien voulu les ressentir. Le grand mal n'est pas de ressentir ces peines, c'est de s'y laisser tellement aller, qu'elles nous retirent du bien que nous entreprenons. Mais apprenez à tenir bon, représentez-vous votre Maître éprouvant la même peine. Quelle honte au soldat de reculer, pendant que son capitaine lui-même combat pour le sauver!... Quelle excuse apporterez-vous de votre lâcheté?... Vous ne sauriez éprouver autant d'angoisses, que votre Jésus en a souffert pour vous donner du courage. Et certes, il faut bien dire qu'il nous veut courageux et résolus, puisque pour nous donner ce courage il s'est fait lui-même si peureux et si craintif; lui qui ne pouvait craindre que parce qu'il le voulait, et qui ne l'a voulu que pour fortifier nos esprits, et nous rendre plus fermes dans nos résolutions. Et après tout cela, nous irions encore quitter lâchement ce que nous avons si heureusement commencé?... Donnez-vous-en bien de garde, et dites toujours avec votre Jésus, que nonobstant vos sentiments naturels, il n'en sera jamais que ce qu'il plaira à Dieu [2].

TROISIÈME POINT.

EFFET QUE DOIT PRODUIRE EN NOUS CETTE SOUFFRANCE ET CETTE FIN QUE NOTRE SAUVEUR S'EST PROPOSÉE.

Ce dernier point n'est que la continuation et la confirmation du précédent, si important, qu'on ne saurait assez le considérer pour le pratiquer comme il le mérite. Cette pratique est

[1] Nunc ergo delibera, et vide quem respondeam, ei qui misit me, sermonem. II *Reg.* XIV.

[2] Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.

comprise dans ces paroles de David, que vous retiendrez aisément : Attendez le Seigneur, agissez fortement et avec courage, et soutenez les épreuves de votre Maître [1].

Premièrement, attendez le Seigneur, c'est-à-dire, ne vous effrayez point, ne vous mettez point en peine de devancer ses ordres, attendez qu'il vous déclare ses volontés; quand il sera question de les mettre à exécution, si la peur vous saisit, ne vous étonnez point. Souvenez-vous que Notre-Seigneur a été sujet à la crainte comme vous; le mal n'est pas là, mais dans l'incertitude de votre volonté, dans les délais ou dans les remises. Si violente que fût la crainte dont Notre-Seigneur se vit attaqué, jamais il ne quitta le désir de souffrir, quoi qu'en pût dire la nature qui semblait vouloir le contraire; son cœur ne fut point ébranlé, il permit ces sentiments pour notre instruction, afin que quand l'infirmité de la nature excite en nous de semblables frayeurs, nous demeurions à son exemple fermes dans la poursuite du bien.

Secondement, agissez fortement, ne négligez rien de ce qu'il faut faire; et si votre courage chancelle, fortifiez-le par de bonnes pensées, par les puissants motifs de la volonté de Dieu, de l'éternité, et d'autres semblables qui ont de l'ascendant et du pouvoir sur votre esprit.

Enfin, supportez la peine qui se trouve dans ces occasions, c'est Dieu qui le veut, et ne doutez pas qu'il ne vous supporte le premier; mais il ne faut rien épargner, dussiez-vous suer jusques au sang. Hélas! vous n'en avez pas encore donné une goutte [2]; il ne faut qu'une vaine imagination pour renverser votre courage!... Quand est-ce donc que vous arriverez au point où Dieu vous désire?... Eh quoi! cette sueur de sang sera-t-elle donc inutile pour vous?... Souffrirez-vous que Jésus prévoyant vos craintes et vos répugnances, vous ait voulu frayer le chemin qui lui a tant coûté, sans que vous le suiviez?

[1] Expecta Dominum, viriliter age, confortetur cor tuum, et sustine Dominum. *Psal.* XXVI.

[2] Nundùm enim usque ad sanguinem restitistis, adversus peccatum repugnantes. *Hebr.* XII.

Ne gagnera-t-il rien sur votre courage[1]?... Direz-vous toujours que ce qu'il vous demande est impossible, ou trop difficile pour vous ; quand donc mettrez-vous fin à ces plaintes[1]?... Que ce soit maintenant, ne tardez plus ; et s'il vous reste encore un sujet de plainte, que ce soit seulement de vous être trop plaint par le passé.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La crainte, l'angoisse et l'agonie de Notre-Seigneur.

La crainte du mal est souvent pire que le mal; l'angoisse est un redoublement de crainte et de mal; l'agonie en est l'extrémité, puisqu'elle fait qu'on combat tellement le mal, qu'on le surmonte à quelque prix que ce soit, ou qu'on en est surmonté. Notre bon Jésus a passé par tous ces maux; il a combattu et surmonté le mal, mais il en a sué le sang et l'eau ; il faut convenir que le mal qu'il a surmonté était grand....

DEUXIÈME POINT.

Pour quelle fin Notre-Seigneur a souffert ces peines.

N'allez pas dire maintenant que Jésus, étant Dieu, ne ressentait point les peines comme vous ; qu'il n'était pas craintif, peureux et faible comme vous; car vous voyez comme il craint, comme il est faible et sensible à la peine. C'est pour vous apprendre qu'il ne faut pas abandonner votre devoir à cause des contradictions et des afflictions d'esprit, que vous ressentirez en l'accomplissant. Il a passé par tout, il sait ce que c'est, il en a autant et plus souffert que vous. Il n'y a rien à dire, sinon que nous sommes sans excuse, si nous ne faisons pas ce que nous devons faire.

[1] Timeo vos, ne forte sine causa laboraverim in vobis. *Gal.* IV.

TROISIÈME POINT.

Quel effet doit avoir sur nous un tel exemple.

La pratique du point précédent est comprise dans ce verset d'un Psaume de David : Attendez les ordres de votre maître, exécutez-les en homme de courage, en soutenant tout ce qui est nécessaire pour cet effet [1]. Ne vous plaignez que pour dire bien humblement quand vous aurez tout fait : Hélas! qu'ai-je fait en comparaison de mon Maître?... Je n'ai pas encore donné une petite goutte de mon sang; et quand j'aurais tout versé, que serait-ce au prix du sien?....

MERCREDI.

DE LA COMPASSION DE NOTRE-SEIGNEUR SUR LE GENRE HUMAIN.

Voilà ce que votre Rédempteur et votre Seigneur ressent en soi-même, et ce qu'il vous déclare: J'ai eu une telle compassion de vos misères, que je n'ai pu les voir sans m'affliger, et sans vous procurer le moyen de vous en délivrer, et de vous sauver pour jamais [2].

Le Sujet, qui est pris de la douleur intérieure de compassion qu'a voulu éprouver Notre-Seigneur, est assez exprimé par le mot de tristesse, dont il s'est servi pour découvrir à ses Disciples les peines et les afflictions qui tourmentaient son pauvre cœur : car en effet, ç'a été une des plus sensibles causes de sa tristesse, de voir les misères du genre humain comme il les voyait, et d'en avoir la compassion qu'il voulut en avoir. Mais comme c'est une sorte d'affliction toute particulière, nous la considérons en particulier; et pour ne point répéter les mêmes mots de l'Évangile, nous proposons ce beau passage d'un prophète, que S. Jé-

[1] *Psal.* XXVI.

[2] In misericordia sempiterna misertus sum tui, dixit Redemptor tuus Dominus, *Isai.* LIV. v. 8.

rôme appelle le cinquième Evangéliste [1], pour avoir raconté les mystères à venir de Notre-Seigneur, aussi clairement que les Évangélistes les rapportent.

La Fin est d'apprendre à compatir à l'exemple de Notre-Seigneur.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle douleur éprouva Notre-Seigneur de la compassion de nos misères.

2° Cette douleur fut la cause de toutes les autres qu'il souffrit.

3° Comment il faut nous associer à ses sentiments de compassion.

PREMIER POINT.

QUELLE DOULEUR ÉPROUVA NOTRE-SEIGNEUR DE LA COMPASSION DE NOS MISÈRES.

On ne peut douter que la compassion de Notre-Seigneur sur la misère commune des hommes ne fut très-grande, mais peut-être comprendra-t-on moins la douleur qu'elle lui causa, et les plaies sensibles dont elle affligea si profondément son cœur. Souvent on avait entendu ces paroles de sa bouche : J'ai compassion de ce peuple [2]; cette pauvre femme me fait pitié [3]; souvent on l'avait vu pleurer, tantôt sur la ville de Jérusalem, tantôt sur le Lazare; et l'on pouvait dire de Jésus, avec plus de fondement que de Job, que la miséricorde était née avec lui, et que depuis sa tendre jeunesse elle avait pris en lui de continuels accroissements avec l'âge [4]. Mais comme il était en son pouvoir d'en exciter les mouvements au degré qui lui semblait à propos, selon la diversité des temps et des lieux, ce fut particulièrement dans le Jardin des Oliviers qu'il lui donna un plein cours. Ce fut là, en effet, qu'il lui permit d'ouvrir son cœur avec tant de violence, qu'on peut dire que c'est un glaive de douleur aussi déchirant, que celui qui perça le cœur de sa Mère au pied de la croix, où sans doute elle fût morte de dou-

[1] Vox Christi conquerentis. D. Hier. *in Isai.*

[2] Misereor super turbam. *S. Marc.* VIII.

[3] Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere. *S. Luc.* VII.

[4] Ab infantia mea crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum. *Job.* XXXI.

leur, si Dieu n'eut fait un miracle pour lui faire supporter un tourment si cruel, qui, cependant, n'était qu'une douleur de compassion aux douleurs de son Fils.

Or, que la compassion de Notre-Seigneur sur les misères du monde fût aussi douloureuse que celle de la sainte Vierge sur les souffrances de son Fils, cela est clair, parce que les raisons sont égales de part et d'autre. Ce qui rendait la douleur de la mère si sensible, c'était l'amour maternel, la grandeur des tourments de son Fils, et la vue d'un mal si excessif, auquel elle ne voyait pas de remède. C'est ce que l'on doit dire de la compassion de Notre-Seigneur; mais qui peut dire combien il aimait ardemment les hommes?.... Hélas! comment le dirait-on, puisqu'on y pense si peu?... Mais encore, combien les aimait-il? Autant pour le moins, que Notre Dame l'aimait lui-même. Creusez cette pensée plus avant, car elle est digne d'être méditée....

Pour ce qui regarde l'extrémité de nos misères, qui étaient l'objet de sa compassion, quelle misère peut-on se figurer plus grande que le péché, et que la peine d'un enfer éternel que mérite le péché? Comprenez-vous bien l'état d'une âme en péché mortel, et d'une âme damnée ?... N'avez-vous pas sujet de penser que devant Dieu, cet état est bien plus pitoyable que celui de Jésus suspendu à la croix, puisque Jésus a choisi celui-ci pour guérir l'autre. Oh! que le cœur de Jésus, cœur si tendre et si compatissant à nos maux, considérait comme moins pénible le tourment de la croix, que de voir son Père, dont l'honneur lui était plus cher que sa vie, si cruellement offensé, et de nous contempler nous-mêmes abîmés dans le gouffre du péché, qu'il détestait mille fois plus que la mort [1] ! Les maux de peine ne sont pas absolument des maux, comme sont les maux de faute. Dieu pouvait bien vouloir et ordonner la mort de son Fils, mais il ne pouvait pas vouloir le péché; et partant, le mal des hommes pécheurs était en ce sens plus grand que celui de Jésus crucifié, quoique ses souffrances fussent extrêmes.

[1] D. Bonav. L. III. *Sent.* dist. XVI, q. 3.

Mais peut-être que ce Sauveur si compatissant, ne se représentait pas toutes les misères du genre humain aussi vivement que la Vierge, assistant à sa mort, se dépeignait son supplice qu'elle avait devant ses yeux. Tout au contraire, il en avait l'image et la représentation bien plus vive et plus claire dans l'esprit; il avait tous les hommes aussi présents à sa pensée, que s'il les eût vus devant ses yeux; il savait le nombre et l'énormité de leurs offenses; il voyait les enfers ouverts pour recevoir à grande foule les misérables qui s'y précipitaient, sans y pouvoir mettre remède que par sa Passion. Ah! que ce spectacle lui était pénible!... Ah! qu'il lui tardait que le ciel fût ouvert, pour fermer l'enfer; ou pour le moins, afin qu'il fût au choix de l'homme de s'en préserver, pour pouvoir monter au ciel par le moyen des grâces qu'il lui méritait par sa mort[1]. Eh bien, C'est vous en particulier qui êtes l'objet de cette excessive compassion; appliquez-vous ce que vous avez médité... Dites: C'est moi pour qui Jésus a plus d'amour que la sainte Vierge n'en peut avoir pour Jésus... C'est moi qui suis ce misérable, réduit à un état plus déplorable que celui de Jésus crucifié... C'est moi qu'il voyait noyé dans les misères, et sur lequel il versait tant de larmes d'amour... C'est moi qui excitais cette pitié dans son cœur... Eh quoi! ne lui en saurez-vous point de gré?... Ne l'en remercierez-vous point, ne concevrez-vous pas des pensées dignes de la grandeur de son amour, et de l'horreur de votre péché?... Voyez ce que la grâce vous inspire là-dessus....

DEUXIÈME POINT.

CETTE COMPASSION FUT LA CAUSE DE TOUTES LES DOULEURS QU'IL SOUFFRIT.

Nous pouvons dire que cette compassion que Notre-Seigneur avait pour nous, a été une des causes de la grandeur de sa Passion, et des douleurs qu'il y a souffertes. Car comme il aimait les hommes qu'il voyait dans la misère, et qu'il voulait les secourir, sachant que sa Passion et sa mort étaient l'unique

[1] Qui dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. *Gal.* II.

remède à leurs misères, et que plus il souffrirait, plus ce remède serait souverain, et le témoignage de son amour remarquable, il résolut de n'épargner pas même une goutte de son sang [1]. C'est même ce qui le fait suer sang et eau dans le jardin; ce qui, par avance, crucifie son cœur d'une croix d'amour et de compassion, qui ne reçoit d'allégement que par la croix qui tourmentera son corps sacré [2]. Ce feu d'amour qui brûle dans sa poitrine lui cause une soif insatiable pour les souffrances, soif qu'il ne peut éteindre que par son sang; il sera attaché à la croix aussi longtemps qu'on voudra, et que son Père le permettra, content de n'en sortir jamais, pourvu que les hommes sortent du péché et du péril de leur damnation; mais de les voir dans ce funeste malheur, c'est ce qu'il ne peut souffrir. Il faut qu'il meure, pour ne voir plus ce qui l'afflige plus que la mort même [3]. O cœur de Jésus! ô source de miséricorde! que vous êtes sévère à vous-même, pour être doux et miséricordieux à mon égard. Voilà ce que c'est; mon malheur est tel qu'il ne peut être soulagé que par une telle miséricorde et une telle justice. Et puis après, je rirai et me donnerai du bon temps dans ce monde, où le Fils de Dieu n'a fait que pleurer mes misères!... Ah mon âme! comme ce serait nous rendre encore plus misérable, et moins digne de compassion....

TROISIÈME POINT.

COMMENT IL FAUT NOUS UNIR AUX SENTIMENTS DE COMPASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Mais est-ce que nous ne compatirons point à ce cœur amoureux, qui s'est montré si compatissant pour nous; il cherche quelqu'un qui le console, et il a peine à en trouver à son gré; ne l'entendez-vous pas s'en plaindre [4]? Mais sachez que

[1] Quis mihi tribuat, ut ego moriar propter te? II *Reg.* XVIII.

[2] Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur. S. *Luc.* XII.

[3] Et nunc, Domine, tolle quæso animam meam a me, quia melior est mihi mors quam vita. *Jonæ* IV, 3.

[4] Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit, et qui consolaretur, et non inveni. *Psalm.* LXVIII.

compatir et s'attrister avec lui, ce n'est pas seulement ressentir ses douleurs, et lui en donner des témoignages, mais c'est plutôt compatir au mal qu'il ressent, c'est prendre part aux douleurs de sa compassion, pour le même sujet que lui. Qu'est-ce qui afflige son cœur? Vous l'avez déjà médité, c'est le péché, c'est la misère du pécheur, c'est pour cela qu'il souffre toutes ces peines d'esprit et de corps; souffrez donc pour lui de la sorte [1]; aimez votre prochain, comme vous voyez que vous êtes aimé de ce Sauveur; ouvrez les yeux à ses misères corporelles et spirituelles comme il fait, regardez en quoi vous pourrez le soulager, ne vous y épargnez pas plus qu'il ne s'est lui-même épargné.

Voyons, que pouvez-vous faire pour la guérison, pour le salut et pour la perfection des autres? Ne connaissez-vous personne qui en ait besoin [2] ?.... Ne pouvez-vous pas donner un bon avis, faire quelque bonne prière, au moins pour les prédicateurs et pour ceux qui travaillent pour répandre cet amour, dont Jésus a aimé si passionnément les âmes. Grand Dieu, qui faites tant de cas d'une larme qui tombe des yeux d'une pauvre veuve[3], regardez celle de votre Fils, et nous en appliquez le prix et le mérite.

Ce n'est pas encore tout : entre tous les hommes du monde pour qui vous devez avoir de la compassion, vous êtes le premier; c'est à votre misère qu'il faut que vous pensiez, c'est sur vous qu'il faut que vous versiez des larmes [4]. Hélas! pour Dieu! déplorez votre péché, comme il le déplorait lui-même plus que toutes ses peines, aimez-vous le premier, mais aimez-vous de bonne sorte, pour une vie qui ne soit point passagère, pour des biens éternels, et non pas pour des intérêts périssables [5]. Ouvrez donc les yeux sur vos propres misères, cherchez-y du remède, servez-vous de ceux que Jésus-Christ vous présente; car autrement, est-il rien de plus misérable qu'un homme malheureux

[1] Vade; et tu fac similiter. S. *Luc.* x.

[2] Putasne, est aliquis, ut faciam cum eo misericordiam. II. *Reg.* IX

[3] Lacrymæ viduæ, etc. *Eccli.* xxv.

[4] Miserere animæ tuæ, placens Deo, et contine. *Eccli.* xxx.

[5] Nunquam fuisset ista pecunia, pro qua misisti eum. *Tob.* v.

qui n'a point pitié de sa misère[1]. Hélas nous n'avons que trop de compassion et de tendresse pour nous, mais ce n'est pas de celle que Jésus-Christ a pour nous ; c'est une fausse compassion, c'est une tendresse sensuelle, c'est une pure flatterie qui nous perd. Notre-Seigneur ne se flattait pas ainsi, il n'a garde d'accueillir ces tendresses trop lâches et trop molles, et de consentir à de si visibles tromperies[2]. Réfléchissez-y soigneusement, et si vous ne voulez pas vous tromper, prenez-vous pour ce que vous êtes; et croyez que vous êtes d'autant plus digne de compassion, que vous êtes loin de compatir comme vous devriez, par de véritables souffrances, et par de profondes humiliations, à celui qui a eu tant de compassion pour vous.

O mon Jésus ! puisque c'est mon péché qui vous cause tous vos tourments, et qu'il n'y a que vous qui le puissiez effacer, il n'y a que vous aussi qui puissiez vous soulager de la peine que je vous donne. Mon fils, autant je désire me soulager en voulant te délivrer de ton péché, autant tu m'affliges lorsque tu refuses d'unir ta volonté à la mienne pour en être entièrement guéri.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La douleur de Notre-Seigneur dans la compassion qu'il eut de nos misères.

On ne saurait mieux concevoir la douleur intérieure de la compassion de Notre Sauveur, que par la comparaison de la douleur qu'avait la sainte Vierge au pied de la croix, douleur qui ne venait que de la compassion qu'elle avait pour son Fils qu'elle aimait, et qu'elle voyait endurer de si cruels tourments. O Dieu! que Notre-Seigneur nous aimait

[1] Pereat Samaria, quæ ad iracundiam provocavit Deum suum *Os.* XIV.
Ego qui peccavi, ego qui malum feci. I. *Paral.* XXI.
Tollite me, et mittite in mare; scio enim ego quod propter me tempestas hæc grandis venit. *Jonæ.* I.

[2] Etenim Christus non sibi placuit. Sed sicut scriptum est: Improperia improperantium tibi ceciderunt super me. *Rom.* XV.

bien davantage, et qu'il nous voyait dans un état bien plus digne de pitié, puisqu'il nous voyait dans l'état du péché et de la damnation éternelle. Il voulait bien ses peines, mais il ne pouvait jamais vouloir le péché ; et il aimait plus son Père qu'il voyait offensé par le péché, que son corps qu'il voyait d'avance déchiré sur la croix. Jugez donc quelle douleur il ressentait.

DEUXIÈME POINT.

Cette douleur fut la cause de toutes les autres qu'il souffrit.

On peut dire que c'est la première douleur que ressentit Notre-Seigneur, et qu'elle amèna à sa suite toutes les autres ; car comme il avait une si grande compassion de nos misères, il n'en eut point des siennes, mais plutôt il était très-content de les souffrir pour remédier ainsi aux nôtres. Voilà donc, mon âme, l'excès de misère où t'a réduit ton péché ; il est tel, que pour y remédier il faut qu'un Dieu se fasse le plus misérable des hommes. Il le fait très-volontiers pour te délivrer de tes misères, et encore tu ne veux pas en être délivrée.

TROISIÈME POINT.

Comment il faut imiter les sentiments de compassion de Notre Sauveur.

Nous devrions pour le moins autant compatir à Notre-Seigneur, qu'il a eu de compassion pour nous ; mais nous ne compatirons jamais mieux à ses peines, que quand nous ressentirons plus vivement le mal du péché, que toute autre sorte de mal. C'est ainsi qu'il aime mieux nous voir pleurer sur nous-mêmes que sur lui ; car nous voyant pleurer comme il faut nos péchés, il les efface, et il n'a plus de quoi s'affliger, si ce n'est que nous y retombions dans la suite. Quelle affliction pour Jésus ! et quel malheur pour une âme, qui sait bien qu'elle continue d'affliger son Dieu, quand elle persiste dans son péché.

JEUDI.

DU REGRET QUE RESSENTIT NOTRE-SEIGNEUR POUR LA PERTE DES AMES.

C'est en vain que j'ai travaillé, et c'est comme si je n'eusse rien fait pour quelques-uns, quoique je me sois employé et livré pour tous [1].

Le Sujet représente une autre sorte de tristesse et de douleur intérieure, qui n'affligeait pas moins Notre Sauveur que les précédentes. C'était la vue et le regret qu'il avait de la perte de tant d'âmes, qui devaient périr par leur faute, malgré les peines qu'il souffrait, et le prix de son sang qu'il donnait pour leur salut. Cette peine lui était si sensible, qu'il s'en plaint entre toutes les autres, par ces paroles du Prophète que nous avons citées, et que saint Jérôme explique en faveur de notre sujet.

La Fin est de bien veiller à ne point abuser des grâces, que Notre-Seigneur nous a acquises par les mérites de sa Passion et de sa mort.

La Forme est en ces trois points :

1° Multitude effroyable des réprouvés, dont la vue et le funeste spectacle affligeaient extrêmement l'âme de Notre-Seigneur, qui allait vainement souffrir pour eux.

2° De l'abus que l'on fait encore aujourd'hui des grâces de sa Passion.

3° Il faut soigneusement éviter cet abus, et avoir une estime particulière pour les grâces que sa mort nous a procurées.

[1] In vacuum laboravi, sine causa et vanè fortitudinem meam consumpsi, *Isai.* XLIX.

PREMIER POINT.

DE LA VUE DES RÉPROUVÉS, QUI AFFLIGEAIT L'AME DE NOTRE-SEIGNEUR.

C'est un point de foi, qu'il y a un grand nombre d'âmes qui se perdent et se damnent pour une éternité ; la parole de Dieu y est expresse, et elle nous assure qu'il y en a peu qui prennent un bon chemin, et que plusieurs se jettent dans des voies qui les conduisent à leur perte[1]. Ne nous demandez pas si, même parmi les chrétiens, le nombre des réprouvés est plus grand que celui des élus, cela ne vous doit pas arrêter. Gémissez seulement à cette pensée, que de tous les hommes pris en gros, la plus grande partie tombe dans la réprobation... Et après avoir adoré la divine providence qui permet ce malheur, considérez le regret que le Fils de Dieu conçut de la perte de tant d'âmes qu'il avait devant ses yeux, et quelle douleur ce fut pour lui. Ce fut une douleur différente de celle que la compassion lui causait, mais qui n'était pas moins sensible. Elle était différente, parce que la compassion ne regarde la misère des âmes que pour la soulager autant qu'il est possible, au lieu que le regret de leur perte suppose qu'elles sont dans un état de malheur irrémédiable. Mais la douleur n'en était pas moins sensible, vu que ces âmes infortunées, dont il regrettait le malheur, étaient ses créatures qu'il avait tendrement aimées, pour qui il avait préparé des couronnes immortelles, si elles eussent voulu les prendre, et pour lesquelles il allait mourir sur la croix, afin d'acheter par ses tourments toutes les grâces que son Père leur voulait donner, et qu'en effet il leur avait déjà données[2]. Car comme il n'y a nul homme si desespéré à qui Dieu ne donne des grâces suffisantes pour se sauver, aussi il n'y a aucune grâce qui ne soit un fruit et une

[1] Lata porta et spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. *S. Matth.* VII.

[2] Qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus. II *Tim.* II.

dépendance de la mort de Jésus-Christ[1]. C'était là ce qui redoublait la douleur de Notre-Seigneur, lorsqu'il considérait qu'il allait faire de si grands frais, et des dépenses si excessives sans aucun fruit, parce que les grâces qu'il allait payer de son sang, devaient tomber entre les mains de ces ingrats qui en abuseraient, et qui le priveraient de l'effet et du fruit qu'il avait en vue, c'est-à-dire de leur salut.

Pensez-vous que ce ne fut pas une sensible affliction pour le Fils de Dieu, de penser qu'il s'en allait à la mort, pour payer les grâces données à un Judas, à un Pharaon, et à mille âmes damnées qui les avaient déjà dissipées inutilement? N'était-ce pas une peine assez dure de mourir pour les élus, sans ajouter ce surcroît de douleur à ses tourments, de mourir pour des ingrats, et des ennemis éternels de son Père?... Encore avait-il quelque consolation en mourant pour les bons, puisque ses souffrances étaient bien employées. Mais ici, quelle chose peut le consoler, puisqu'il perd entièrement le fruit et la fin de ses travaux?... Ce ne sont pas tant les dépens et les frais que nous regrettons, que la perte de la chose pour laquelle nous les avions avancés[2]. Dépenser beaucoup, et n'en retirer aucun fruit, c'est une chose d'autant plus fâcheuse, que les frais sont plus grands, et le résultat moins considérable. Or voyez! quelles dépenses prodigieuses! que de sang répandu! que de tourments et de souffrances! et après tout, n'en retirer aucun profit!... Et quelle utilité tirerai-je de mon sang répandu, pouvait-il dire, et de quoi me sert d'endurer une mort si affreuse[3]?....

Il est vrai qu'il acquiesçait aux secrets jugements de son Père sur le choix des uns et la réprobation des autres; mais aussi savait-il bien que les réprouvés n'étaient misérables que par leur faute, que leur malheur était une suite de leurs

[1] Gratia et veritas per Jesum facta est. S. *Joan.* I.

[2] Cum alius laboret in sapientia et doctrina, et solliciludine, homini otioso quæsita dimittit, et hoc ergo magnum malum. *Eccles.* II, 21.

[3] Quæ utilitas in sanguine meo? *Psalm.* XIX.
Ut quid perditio hæc?

crimes, et que leurs crimes étaient joints avec l'offense et le déshonneur de son Père. Il les entendait, les malheureux, crier du fond des enfers : Nous nous sommes perdus par notre pure malice [1]. C'est ce que lui perçait le cœur, et le regret qu'il en éprouvait, le remplissait d'une amertume et d'un dégoût capables de former dans ses sens un parti contraire au désir extrême qu'il avait de souffrir. O mon Jésus! je tremble de frayeur quand je viens à me demander si je ne suis point du nombre de ces misérables... Ah Dieu! d'où me pourrait venir ce malheur? Ne serait-ce point de mon orgueil?... Continuez à rechercher qu'elle pourrait la cause de votre perte, avec un vif sentiment de componction....

DEUXIÈME POINT.

ABUS QUE L'ON FAIT ENCORE AUJOURD'HUI DE LA PASSION DU SAUVEUR.

Voici encore un sujet de douleur plus étrange. Ce serait peu que sa Passion fût inutile à plusieurs hommes, il faut encore qu'il voie, et qu'il souffre ce regret, que sa mort et sa croix sont le scandale et la perte d'une infinité d'âmes [2]. Les Juifs se sont perdus et brisés contre cet écueil, les païens ont rebuté et méprisé la religion chrétienne, à cause de l'horreur qu'ils avaient de la croix; les hérétiques au contraire et les chrétiens libertins présument tellement de sa valeur et de sa puissance, qu'ils pensent que Jésus-Christ ne leur a rien laissé à faire, et qu'ils peuvent pécher impunément, puisque leur Sauveur est mort pour acquitter leur dette.

Et quant à ce qui regarde l'imitation des vertus qu'il fait paraître dans sa mort, de son humilité, de ses mépris, de sa patience, il se trouve si peu de personnes qui croient que cet

[1] Perdito tua ex te, o Israel, tantummodo in me auxilium tuum. *Osee.* XIII
In malignitate nostra consumpti sumus. *Sap.* V.

[2] Ecce positus est hic in ruinam et in resurectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. *S. Luc.* II.
Et erit vobis in sanctificationem : in lapidem verò offensionis, et in petram scandali duabus domibus Israel, in laqueum, et in ruinam habitantibus Jerusalem. Et offendent ex eis plurimi, et cadent et conterentur. *Isai.* VIII.

exemple soit pour eux, et qui se mettent en peine de le suivre, qu'on peut appliquer plus particulièrement à ce sujet cette plainte, qu'il exprime par les paroles du prophète, que nous avons citées tout au commencement. En vain j'ai travaillé, en vain j'ai épuisé toutes mes forces et versé mon sang goutte à goutte dans mes tristes agonies, pour leur apprendre à dompter leurs passions [1]. Qui s'occupe de réformer son naturel? qui ne s'excuse sur ses inclinations et ses humeurs...? O mon Père! je vous appelle à témoin, si je n'ai pas fait pour les hommes plus qu'ils ne pouvaient attendre de moi! O Israël! si tu te damnes, ta malice est inexcusable....

Il est vrai, mon Sauveur, je l'avoue à la face du ciel et de la terre, je suis seul la cause de mon malheur; je ne sais pas en quel état est ma pauvre âme, et moins encore ce que je dois devenir... Vous le savez, ô Dieu de mon cœur! mais si jamais ce malheur m'arrive, de périr pour l'éternité, je confesse dès maintenant que rien ne me perdra que mon péché, et que si je meurs dans mon péché, je mérite justement d'être damné... Ah Dieu! après tant de peines et de travaux soufferts à mon occasion, vous offenser encore!... Quel enfer ne serait trop doux, et quelle éternité ne serait trop courte, pour punir une si grande ingratitude!..

TROISIÈME POINT.

IL FAUT ÉVITER CET ABUS ET AVOIR UNE ESTIME PARTICULIÈRE POUR LES GRACES QUI NOUS VIENNENT DE LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR.

Faisons mieux, efforcons-nous de profiter des grâces que le Sauveur nous a méritées, et qu'il nous offre tous les jours. Et pour vous y obliger par un puissant motif, considérez un peu de quel prix est le sang de Jésus-Christ, et ne doutez pas que votre salut ne lui soit encore plus cher. Ne savez-vous pas que la fin qu'on se propose en quelque affaire que ce soit, est toujours plus estimée que les moyens qu'on emploie pour obtenir

[1] In vacuum laboravi, sine causa, et vanè fortitudinem meam consumpsi; ergo judicium meum cum Domino, et opus meum cum Deo meo. *Isai.* XLIX, 4.

cette fin[1] ; et que la perte des fruits que nous avons en vue dans nos travaux, nous est plus sensible que tous les travaux, toutes les peines, et toutes les autres pertes? Et ne savez-vous pas aussi qu'une des fins qu'avait en vue votre Jésus dans sa mort et dans sa Passion, c'était de vous mériter des grâces pour vous sauver et pour vous perfectionner! Concluez donc, que si ces grâces viennent à être perdues, et si vous manquez à vous sauver et à vous perfectionner, votre Sauveur en a plus de regret que de la perte de son sang et de sa vie !...

Mais descendez plus en détail aux grâces personnelles qu'il vous a faites, et dites en vous-même : Cette grâce que Dieu me présente en ce moment, dans cette occasion, pour faire une oraison profitable, pour vaincre cette passion, pour éviter ce péché, c'est un fruit de la croix ; si Jésus-Christ ne fût point mort, Dieu ne me l'eût jamais accordée ; et s'il n'eût eu dessein de la mériter pour moi, et de détruire mon péché, jamais il ne serait mort pour moi ! Quelle estime en dois-je donc faire?... Eh quoi! voudrais-je bien jeter et profaner son sang, si je l'avais entre mes mains?... Et comment donc consentirai-je à la perte de cette grâce qui vaut autant que son sang, puisqu'il en fait autant d'estime, et que le même amour qui l'a fait mourir, afin qu'elle me fût profitable dans cette occasion, lui fait aussi désirer vivement que je la mette à profit? Autrement, de quoi me servira sa mort, si je refuse d'employer ses grâces? Faisons-le donc avec toute la perfection possible, suivons les grâces dans toute leur étendue, tenons-nous fermes dans cette résolution : Jésus-Christ le veut, il le désire avec autant de passion qu'il en a témoigné en donnant sa vie pour mon amour. Ce seul motif me doit suffire ; c'est là cette soif qui le presse sur la croix, il est altéré de mon bien et de mon salut ; cruel que je suis ! pourquoi lui refuser ce petit rafraîchissement qu'il me demande? aurais-je bien la dureté de le voir mourir de langueur faute d'une goutte d'eau, que je puis lui donner si je le veux?... Serai-je assez dénaturé pour l'outrager

[1] Privatio finis gravior quam omnium quæ dicuntur ad finem. S. Thom.

dans cet état, et au lieu de lui donner ce soulagement, que je ne devrais pas même refuser à un ennemi mortel, de l'abreuver du fiel et de l'amertume de mes offenses[1]?... C'en est trop pour un bon cœur. Mon âme, autant tu dois avoir d'estime pour ton Jésus, pour son sang, pour sa mort, autant aussi tu dois mettre de soin à profiter des grâces, qui sont le prix et l'équivalent de ce sang divin, de cette mort douloureuse....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Vue que Notre-Seigneur avait des réprouvés qui devaient abuser des grâces, et de l'affliction qu'il en ressentait.

Comme il est assuré qu'il y a un grand nombre de réprouvés et de damnés, et que Notre-Seigneur les connaissait et les voyait tous, aussi est-il indubitable qu'il en ressentait une très-vive et très-sensible affliction, parce que les tourments qu'il allait endurer pour eux ne leur seraient qu'inutiles, puisque, nonobstant sa Passion, ils se perdraient aussi misérablement que s'il n'eût pas travaillé pour leur salut. Quel regret d'aller payer si chèrement des grâces qui étaient déjà perdues, ou qui devaient se perdre!... Mais n'étiez-vous point vous-même parmi ceux que le bon Jésus considérait dans leur malheur?... Tremblez dans cette incertitude, et voyez d'où vous pourrait venir ce malheur, tandis qu'il est encore temps d'y pourvoir....

DEUXIÈME POINT.

Abus qu'on fait encore aujourd'hui de la Passion de Notre-Seigneur.

Ce qui redoublait la douleur de ce regret, c'était qu'il voyait que non-seulement les uns ne se serviraient point de sa Passion pour leur salut, mais que d'autres en abuseraient pour leur perte éternelle. C'est ainsi que font les hérétiques et les libertins, qui ne veulent rien faire pour travailler à leur salut; parce que, disent-ils, Notre-Seigneur en a assez fait pour eux. Oh! quelle conséquence! Mon âme, que fais-tu de tant

[1] Sitit, potum da illi. *Rom.* XII.

d'exemples de vertus que ton Sauveur t'a donnés dans sa Passion.... T'en sers-tu comme tu devrais, et comme il le désirait; ou au contraire, laisses-tu à d'autres le soin de les imiter?... C'est ici qu'il faut réfléchir sérieusement....

TROISIÈME POINT.

Considération pour remédier à cet abus.

Toutes les grâces qui nous sont présentées sont autant de fruits de la Passion. Celui qui a tant souffert pour nous les mériter, ne souffrait qu'afin que nous nous en servissions. Si donc nous ne nous en servons pas, quelle perte nous faisons! Quel regret nous lui causons! Mon âme, quelle estime fais-tu de ce sang de Dieu répandu pour ton salut?... Tu répondras, et tu le feras voir par la fidélité que tu rendras à ces grâces; car elles ne valent pas moins que ce sang répandu qui les a achetées.

VENDREDI.

DE LA CONFUSION QUE NOTRE-SEIGNEUR A SOUFFERTE POUR NOS PÉCHÉS, DONT IL S'ÉTAIT CHARGÉ.

Véritablement il a porté nos langueurs, et il s'est chargé de nos peines; nous étions tous égarés comme des brebis sans pasteur, mais Dieu a tellement ramassé et attaché à sa personne le poids de nos offenses, qu'il en a supporté toute la peine et la confusion..

Le Sujet : N'est-il pas étonnant que le Sauveur de nos âmes, qui n'avait et ne pouvait avoir aucun péché, se soit néanmoins chargé de tous les péchés des hommes, desquels il voulut être comme la caution et le garant, et qu'il ait consenti, comme notre chef, à s'attribuer toutes les taches et les souillures de ses membres, de telle sorte qu'il se voyait considéré et châtié par son Père, comme s'il eut châtié les pécheurs mêmes dans sa personne. Il en ressentait dans son âme une confusion plus grande que le

[1] Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit : omnes nos quasi oves erravimus, et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm. *Isai.* LIII,

plus grand pécheur n'en pourrait ressentir, s'il se voyait avec son péché devant son Dieu, qui s'en montrerait très-offensé. C'est cette confusion qui fait le sujet de cette méditation, comme étant une des plus cuisantes douleurs que Notre-Seigneur ait ressenties, parmi ses tristesses et ses peines intérieures.

La Fin est de bien entendre ce que l'on dit, que nos péchés lui ont été imputés, et qu'il en a porté la confusion, afin de tirer instruction d'un si grand exemple de vertu.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur, qui était exempt de tout péché, s'est chargé par imputation de tous les nôtres.

2° Combien cette imputation de nos péchés était douloureuse à Notre-Seigneur.

3° La douleur d'une si grande confusion mérite bien notre amour, et nous oblige à l'imiter.

PREMIER POINT.

NOTRE SEIGNEUR QUI ÉTAIT EXEMPT DE TOUT PÉCHÉ, S'EST CHARGÉ PAR IMPUTATION DE TOUS LES NÔTRES.

Considérez l'innocence de cet Agneau sans tache, de ce Pontife qui est le saint des saints, incapable de tout péché, dont la vie est si irréprochable, que ses ennemis les plus acharnés ne peuvent l'attaquer, les plus médisants n'y trouvent rien à reprendre, les plus ingrats se condamnent d'avoir livré le sang du juste, son juge avant de le condamner le déclare innocent, et se lave les mains de sa mort; ses adversaires n'ont d'autre raison de poursuivre sa condamnation, sinon qu'il est expédient qu'il meure pour le peuple; ses accusateurs sont des témoins subornés, qui ne peuvent s'accorder; ses bourreaux, après l'exécution de sa sentence, retournent frappant leur poitrine et confessent qu'il était Fils de Dieu [1]. O mon Sauveur, que ces témoignages vous sont glorieux!... O le Saint des saints, que je suis aise de vous voir aussi incapable de perdre votre innocence, que de cesser d'être Dieu comme vous l'êtes;

[1] Talis enim decebat, ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus. *Hebr.* VII.

je vous en loue, et je vous en bénis avec toute l'Église militante et triomphante....

Mais hélas ! qu'est-ce que je vais dire ? Qu'est-ce qui me vient à la pensée ? Je vois votre innocence, o très-chaste Agneau, plus blanche que la neige, couverte néanmoins de toutes les abominations et de tous les péchés des hommes ; je vois les rayons de votre justice, ô le Soleil des saints, comme éclipsés parmi les ténèbres, et sous l'ombre funeste de tous les crimes qui ont jamais été commis, et qui se commettront jamais. Mon Dieu, que cette pensée est étonnante ! Écoute, mon âme, et médite un peu ces paroles de l'Apôtre [1] : Celui qui ne connaissait point en soi le péché a été fait pour nous comme le péché, même, c'est-à-dire, qu'il a été constitué garant et répondant pour le péché de tous les hommes, avec obligation de satisfaire pour tous à la justice de son Père. Et saint Pierre parlant dans le même sens: Celui, dit-il, qui n'a jamais commis de péché, a porté sur son corps le pesant fardeau de tous les nôtres [2].

C'est le serpent d'airain qui a la forme du serpent sans en avoir le venin [3] ; c'est l'innocent Jacob qui s'est revêtu des habits de son frère, pour contrefaire Esau [4] ; c'est cet animal innocent qu'on chargeait de tous les péchés du peuple, comme une victime publique, couverte des imprécations et des malédictions que méritaient les hommes [5]. Enfin, c'est un répondant qui représentait la personne qu'il a cautionnée, acceptant par imputation les crimes des hommes, prenant sur lui toute la peine, sans prendre part à la faute [6]. Oui, il est innocent quoiqu'en effet il paraisse devant son Père, comme s'il était le criminel, et qu'il soit comme accablé sous la masse effroyable de tant de péchés dont il fait amende honorable aux yeux des anges, attendant l'arrêt

[1] Eum, qui non noverat peccatum, fecit peccatum pro nobis. II *Cor.* v. 21.

[2] Qui peccatum non fecit, peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum. I *S. Pet.* II.

[3] *Num.* XVII.

[4] *Gen.* XXVII. D. Aug. l. *contra mend.* cap. X.

[5] *Levit.* XVI.

[6] In similitudinem carnis peccati, de peccato damnavi peccatum in carne *Rom.* VIII.

de sa mort, et se disposant à l'exécution de sa sentence [1]. C'est ce qui étonne ces esprits bienheureux, de voir un Dieu en état de criminel ; plus ils connaissent clairement sa sainteté, plus ils admirent son humilité, ils adorent sa majesté, et la regardent infiniment au-dessus d'eux, pendant qu'il s'abaisse sous leurs pieds, et qu'il s'abîme dans la confusion de nos offenses... Anges du ciel, soyez attentifs à ce spectacle, admirez Dieu qui se fait anathème pour des hommes ; mais adorez-le pour nous, et suppléez au défaut des pécheurs, qui ne savent presque rien faire que l'offenser, et le charger de plus en plus de leurs iniquités....

DEUXIÈME POINT.

COMBIEN CETTE IMPUTATION DE NOS PÉCHÉS ÉTAIT DOULOUREUSE A NOTRE-SEIGNEUR.

Il n'est rien de plus insupportable que la confusion quand elle arrive à une personne bien née, dans une compagnie honorable, pour un sujet honteux, qui excite contre elle l'indignation de ceux qu'elle estime le plus, confusion dont elle ne peut elle-même souffrir l'infamie et le reproche. Toutes ces circonstances se rencontrent ici, et s'allient ensemble, pour combler l'âme de Notre-Seigneur d'une incroyable confusion.

Quelle honte pour une personne de si haute qualité, et qui avait l'âme et le front si sensibles à la pudeur, de paraître aux yeux de Dieu et des anges, couverte de toutes les abominations de la terre, et de tous les péchés des hommes. Quelle confusion et quelle douleur sensible pour Jésus de voir son Père irrité contre lui, et lui faisant sentir toute la colère qu'il avait conçue contre nos crimes [2]; car c'est en châtiant que Dieu se montre irrité [3]. Mais quelle horreur pour cette âme innocente, de voir autour

[1] Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm. *Isai.* LIII.

[2] Confirmatus est super me furor tuus. In me transierunt iræ tuæ, et terrores tui conturbaverunt me. *Psalm.* LXXXVII.

[3] Propter scelus populi mei percussi eum. *Isa.* LIII. Vindemiavit me in die iræ furoris sui. *Thren.* I.

d'elle tant de souillures ; cette âme si humble voit sur elle le faste et l'orgueil de tant de superbes ; cette âme si chaste se voit couverte de tant de fautes infâmes et honteuses. O ciel ! quel spectacle de voir cet Homme-Dieu rougir de honte, baisser la tête, et plier les épaules sous les coups de la justice divine, qui le traitait comme un voleur, comme un sacrilége, comme un infâme, comme un ennemi de Dieu, et presque comme une âme damnée [1]. Cette douleur ne saurait être comparée à aucune autre, il n'en est point de pareille....

Un enfant de bonne maison, un jeune prince élevé parmi l'éclat de l'or et de la pourpre, ne mourrait-il pas et d'horreur et de confusion, s'il était contraint de se défaire de ses habillements précieux, et de se revêtir de la chemise d'un lépreux, pour paraître en cet équipage devant son roi irrité contre lui, et aux yeux de tous ses sujets, qui seraient témoins de sa honte et de son supplice ?... Et pourtant, cet opprobre n'est rien en comparaison de ce que souffre Notre-Seigneur....

Quand ce doux Sauveur se vit attaché à la colonne, ou revêtu de haillons, habillé en roi de théâtre, pour servir de jouet à des bourreaux insolents, ce fut sans doute une cruelle confusion pour lui ; néanmoins elle n'était point comparable à celle qu'il ressent ici devant son Père, en présence des anges. Autant ces témoins sont plus considérables, et le sujet de sa confusion plus infâme, autant aussi sa douleur est-elle plus sensible. C'est en cet état que nous pouvons dire du véritable Jésus, ce que le Prophète dit de celui qui n'en était que la figure [2] : Dieu me fit voir Jésus, le grand-prêtre, qui était debout en la présence de l'ange du Seigneur, et ce Jésus était revêtu d'habits souillés de saletés et d'immondices. Hélas ! ce n'était pas seulement devant un ange, mais devant tous les anges du ciel que Notre-Seigneur paraissait ; non pas debout, ni la tête levée, mais prosterné en terre, la face et le visage collé à la pous-

[1] Quæ non rapui, tunc exolvebam. *Psalm.* LXVIII.

[2] Ostendit mihi Dominus Jesum Sacerdotem magnum, stantem coram angelo Domini, et Jesus erat indutus vestibus sordidis. *Zach.* III.

sière en forme de criminel; non pas souillé de crachats et de sang, mais couvert des ordures des péchés les plus exécrables, qui lui causaient tant d'horreur, que c'est presque l'unique plainte qu'il fait à son Père, quand il lui représente la rigueur de son supplice. O mon Père! vous savez la honte et la confusion que je souffre devant vous, et il n'y a que vous qui le sachiez [1]. O mon âme! si tu l'avais vu dans un état si triste et si horrible, si tu avais su que c'était ton péché qui le rendait si défiguré, si tu avais connu qu'il souffrait cette confusion, pour détourner la colère de Dieu de dessus toi, qu'aurais-tu pensé?... C'est ce que tu dois penser maintenant, c'est sur quoi tu dois réfléchir en ce moment....

TROISIÈME POINT.

LA DOULEUR D'UNE SI GRANDE CONFUSION MÉRITE BIEN NOTRE AMOUR, ET NOUS OBLIGE A L'IMITER.

Eh bien, voilà votre caution et votre répondant; serait-il bien possible que vous en perdissiez jamais le souvenir [2]?... Il donne sa vie, son âme, et son honneur pour nous; ce bienfait est indicible, mais la façon dont il nous les donne semble surpasser le mérite du bienfait; car il les donne par pur amour, amour désintéressé, qui ne se cherche point, amour libéral qui ne s'épargne point, amour ardent qui ne se refroidit point par vos ingratitudes. Mon Dieu! qui pourrait ne pas aimer, en se voyant aimé de cette sorte? Mais pour apprendre encore mieux à l'aimer, considérez si ce Sauveur charitable ne mérite pas justement le nom de Jésus et de Sauveur des hommes; s'il ne s'est pas acquitté parfaitement de la charge qu'il avait prise pour votre bien; s'il ne s'y est pas comporté avec générosité en homme d'honneur, et s'il a rien omis de ce qu'il devait faire. C'est ce qui mérite d'être bien considéré....

Vous dites en vous moquant d'un homme capable, qui ne

[1] Tu scis improperium meum, et confusionem meam, et reverentiam meam. *Psalm.* LXVIII.

[2] Gratiam fidejussoris ne obliviscaris; dedit enim pro te animam suam. *Eccli.* XXIX, 20.

fait pourtant pas ce qu'il devrait faire, que c'est un homme qui sait tout, excepté ce qu'il doit faire, et c'est un grand reproche ; comme la plus belle et la plus digne louange d'un homme d'honneur, c'est quand on dit qu'il s'acquitte parfaitement de son devoir. Pensez-vous donc que ce grand agent, qui s'était chargé du salut de tous les hommes, n'ait pas pleinement négocié une affaire si importante, et qu'il y ait rien épargné ? Que si vous n'en pouvez douter, regardez si son exemple n'est point un reproche tacite, qui vous accuse devant Dieu de vos infidélités. Demandez-vous comment vous vous acquittez de la charge qu'il vous a confiée, en quelque état que vous soyez. Ne vous contentez-vous point, si vous êtes élevé en quelque dignité, d'exiger assez soigneusement le respect et les devoirs de vos inférieurs, et de recueillir l'honneur et les commodités que votre condition vous présente, sans en vouloir souffrir les peines ?... Faites-vous exactement ce qu'il faut, dans la condition où vous êtes appelé ? La honte, la confusion, le travail, ne vous abattent-ils point le courage ? ne vous font-ils rien négliger de vos devoirs [1] ? Allez-vous au devant des mépris et des peines avec affection, quand il en faut souffrir, pour maintenir l'honneur de votre Maître, selon le devoir de votre charge ? Vous conviendrez facilement que vous devez tout à celui qui a tant fait et tant souffert pour vous ; mais sachez que vous ne pouvez lui rendre aucune reconnaissance qui lui soit plus agréable que celle-ci, savoir, de vous acquitter parfaitement de vos devoirs et de la manière qu'il le désire [2]. Écoutez comment il vous instruira plus particulièrement sur ce sujet....

[1] Nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum. *Act.* xx.

[2] Vide ministerium quod accepisti in Domino, ut illud impleas. *Colos.* iv, 17.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur qui était exempt de tout péché, s'est chargé de tous les nôtres.

Notre-Seigneur ne pouvait jamais faire aucun péché, mais il pouvait bien se charger de tous les nôtres ; et c'est ainsi qu'il s'est présenté devant son Père, comme le plus grand criminel du monde, comme celui qui était chargé de tous les péchés des hommes, pour lesquels il s'était fait répondant et caution, afin de satisfaire pour eux à la justice divine. Ah! bon Jésus! N'était-ce pas assez d'être offensé par nous, sans vouloir encore vous charger de nos offenses pour y satisfaire, comme si c'était vous qui les eussiez commises?... Mon âme, voilà ton Dieu qui est innocent et qui paraît comme un criminel; toi au contraire, tu es criminelle, et tu veux paraître innocente.., Comment accorder cela?....

DEUXIÈME POINT.

Cette imputation de nos péchés était une grande douleur.

Cette imputation, et cette acceptation de nos péchés causait une indicible honte et une grande confusion à l'âme de Notre-Seigneur, et cette confusion était pour lui une douleur très-sensible. Quand il nous faut rougir devant les hommes pour quelque affront qui nous arrive, que ne sentons-nous pas?.... Mais qu'est-ce que cette honte, au prix de celle que Notre-Seigneur souffrait sous l'habit et la figure de pécheur, qui lui était plus honteuse devant Dieu, que ne fut devant les hommes la robe de fou, avec laquelle il revint de chez Hérode, et les haillons dont Pilate le fit couvrir à la vue de tout le peuple? Oh! qui pourrait comprendre la peine de cette confusion!.... C'est assez de la croire, mon âme, et de la bien considérer, pour te résoudre à faire tout ce que tu ferais, si tu pouvais la bien comprendre.

TROISIÈME POINT.

Cette douleur de Notre-Seigneur nous oblige à l'aimer et à l'imiter.

Ce qui est principalement à faire, c'est d'apprendre, à l'exemple de ce Sauveur, comment il faut parfaitement s'acquitter de sa charge à quelque

prix que ce soit, comme il s'est parfaitement acquitté de celle qu'il avait prise en se chargeant d'être notre répondant et notre caution. Il a tout payé, quelque peine et quelque honte qu'il en dût souffrir. Hélas! c'est la peur de souffrir quelque moquerie, qui nous fait manquer si souvent à notre devoir et à nos bonnes résolutions. Mais y a-t-il reproche pareil à celui qu'on doit recevoir, si de peur d'être méprisé des insensés, on néglige sa charge? Ne se rend-on pas ainsi méprisable devant les sages, qui se moquent de ceux qui savent tout, excepté ce qu'ils doivent faire. Et voilà comment en pensant fuir un petit mépris, on se rend digne d'un plus grand.

SAMEDI.

DE LA DOULEUR QUE CAUSA A NOTRE-SEIGNEUR LA CONTRITION QU'IL VOULUT RESSENTIR DE NOS PÉCHÉS.

Son corps a été couvert de plaies pour nos iniquités, et son cœur a été brisé pour nos péchés.

Le Sujet est, que comme Notre Sauveur souffrit extérieurement en son corps, afin de satisfaire pour nos péchés, ainsi voulut-il souffrir intérieurement dans son âme, pour que cette satisfaction fut entière et parfaite. Or cette souffrance intérieure et satisfactoire, c'est la contrition, qui étant bien vraie, est la plus grande douleur qui puisse être. On verra en effet dans cette méditation, comment Notre-Seigneur l'a eue d'une manière parfaite; et que par conséquent, il y a souffert une douleur qui surpasse toutes les autres, et qui mérite bien que nous nous arrêtions à la considérer.

La Fin est d'apprendre l'usage de la véritable contrition de nos péchés, par l'union de nos regrets, avec le déplaisir et la douleur intérieure que Notre-Seigneur en a eus.

La Forme est en ces trois Points :

1° Comment l'âme de Notre-Seigneur éprouva la douleur de la contrition.

2° Combien cette douleur lui fut sensible.

3° Comment nous devons unir notre contrition à la sienne.

[1] Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. *Isa.* LIII.

PREMIER POINT.

COMMENT L'AME DE NOTRE-SEIGNEUR ÉPROUVA LA DOULEUR DE LA CONTRITION.

Notre-Seigneur ne pouvait pas comme nous, avoir du repentir de ses offenses, car il n'était pas pécheur comme nous; cependant, parce qu'il avait accepté la mission de payer et de satisfaire pour nos péchés, il voulut en porter non-seulement la peine extérieure, comme les fouets, les supplices et la mort; mais encore la peine intérieure, c'est-à-dire la contrition, de la manière dont il en était capable. Cette douleur, en effet, est la partie de la satisfaction la plus importante; elle est comme l'âme de la pénitence[1], sans laquelle toutes les peines extérieures sont inutiles; et par conséquent, afin de présenter à son Père un sacrifice accompli, il ne voulut pas la négliger; tant s'en faut, ce fut la plus sensible de toutes les peines qu'il supporta parmi tant d'autres.

Il est vrai que cette douleur de contrition ne fut pas semblable de tout point à la nôtre : car la douleur que nous concevons de nos péchés est accompagnée du repentir de nos mauvaises actions que nous désavouons, et du changement de notre volonté qui retourne vers Dieu, de qui elle s'était séparée; ce qui ne peut avoir lieu en Notre-Seigneur, dont toutes les actions étaient infiniment saintes, et le cœur toujours droit, et la règle même de toute droiture. Cependant l'affliction et le déplaisir qu'il conçut à la vue de nos péchés, bien qu'étant seulement un regret de voir Dieu offensé, perça son cœur d'une incroyable douleur; et cette douleur se joignant aux souffrances extérieures, acheva le paiement entier de toutes nos dettes.

Vous pouvez en quelque façon comprendre ceci par ce qui arrive aux saintes âmes, qui, sur la considération des péchés qui se commettent dans le monde, s'affligent sensiblement de ce que Dieu est si indignement traité par les hommes[2]; elles font pénitence

[1] Sacrificium Deo spiritus contribulatus. *Psalm.* L.

[2] *Psalm.* CXVIII.

pour eux, afin de réparer l'injure et l'affront qui est fait à une si haute majesté; elles s'efforcent d'apaiser sa colère, de détourner le châtiment des criminels, et de leur obtenir la grâce de se convertir.

Suivant cette comparaison, représentez-vous Notre-Seigneur plongé dans une profonde considération de l'énormité de tous les crimes qui ont jamais été, et qui seront jamais commis, et de l'offense de Dieu, qui leur est inséparablement attachée, avec la perte générale de tous les hommes, qui doivent être châtiés des peines éternelles, s'il ne va au devant de ce malheur. Je vous laisse à penser quelle douleur il ressent, de voir son Père si cruellement outragé dans son honneur, qui lui est plus cher que sa propre vie, comme il déteste le péché qui lui ravit sa gloire, et qui rend l'homme si misérable, comme il le déplore, comme il désire le détruire, et l'effacer par ses larmes et par sa pénitence. Quels regrets, quels soupirs tirait-il du plus profond de son cœur !... Ah péché détestable! pouvait-il dire, puisses-tu périr à jamais. O mon Père, si les hommes ne vous avaient donc jamais offensé !... Faut-il que je vous voie déshonoré et méprisé par de si viles créatures ! Faut-il que je voie ces misérables criminels réduits à un si pitoyable état?... O mon Dieu ! pardonnez leur, je vous demande leur pardon, je veux porter la peine qu'ils méritent, et je suis content que vous me traitiez comme coupable de tous les adultères, de tous les vols, de tous les sacriléges du monde, pourvu que vous fassiez grâce à ceux qui les ont commis contre vous ; je ne cesserai de pleurer que je ne vous aie apaisé ; je veux faire un torrent de mes larmes pour y noyer ces crimes exécrables qui ont attenté à votre honneur. Oh ! que j'en suis affligé ! ah ! que j'en ai de regrets !... Et là-dessus son pauvre cœur était navré d'une si violente douleur, qu'il se serait brisé, s'il ne l'en eut empêché par une sorte de miracle.

Ah mon âme ! que le péché se commet aisément, et qu'il coûte à détruire! Il n'y a ni supplice, ni tourment, ni pénitence d'une pure créature, quand elle souffrirait une éternité de pei-

nes, qui puisse détruire un seul péché mortel... Il faut qu'un Homme-Dieu se brise le cœur, et qu'il verse tout son sang pour le détruire; et tu te fais si peu de scrupule de pécher![1] Comprends donc, mon âme, comprends une bonne fois ce que c'est que le péché!...

DEUXIÈME POINT.

COMBIEN CETTE DOULEUR FUT SENSIBLE A NOTRE-SEIGNEUR.

Après avoir fait entrer bien avant dans votre cœur cette sainte affection de contrition, sur la malice du péché, reprenez la pensée de la douleur qu'en conçut le Fils de Dieu, et voyez encore plus particulièrement, à quel degré elle peut arriver, afin de connaître de plus en plus ce qu'il a fait pour nous, et ce que vous devez faire pour lui. Nos contritions sont ordinairement imparfaites, parceque quelquefois elles ne sont qu'à la surface, et dans la partie sensible de l'âme, qui ressent quelque honte et quelque regret du mal commis, qui paraît bien autrement après la faute faite, que dans l'égarement de l'action; mais au reste, la volonté est peu touchée de l'estime du bien contraire, du désir de faire mieux, et de se changer entièrement. D'autres fois la contrition se resserre tout au fond du cœur, et dans la partie la plus intime de l'âme, où elle tourne la volonté vers le bien, par une sérieuse conversion, et lui donne une véritable haine du mal; mais elle ne passe pas jusques aux sens, il semble que toutes nos larmes sont taries, et que le cœur est de pierre, tant il a de la peine à s'attendrir.

Cette seconde sorte de douleur, qu'on appelle apprétiative, est préférable à la première, qui n'est que sensible[2], mais quand elles se joignent toutes deux ensemble, elles en font une troisième, qui est parfaite et accomplie, qui part du fond de la volonté avec tant de violence, qu'elle se répand et déborde sur les sens, et se fait assez connaître par l'abondance des larmes et des soupirs: elle déteste sérieusement le mal avec la seconde,

[1] Convertere Jacob, et apprehende. *Bar.* IV.

[2] Vide. D. Thom, I. 2. q. XXIV. art. 3. ubiagit *de passione commota ex electione ad majus meritum.*

et elle s'en afflige sensiblement avec la première[1]. La haine et la détestation du péché, qui est dans la volonté, fait naître la douleur sensible, et celle-ci redouble la première, et ramollissant le cœur, le rend plus susceptible de la haine du mal, qui pénètre et qui descend bien plus avant dans l'intérieur, se trouvant aidée et fortifiée par le sentiment extérieur.

Telle fut la contrition de Notre-Seigneur, qui fut une plaie aussi profonde dans la partie supérieure de son âme, qu'elle fut sensible dans l'intérieure. Il ne faut point douter qu'elle ne fut extrême en toutes les deux, parce qu'il le pouvait et le voulait; et d'ailleurs, il savait parfaitement combien la malice du péché est déplorable. Que ne fait pas un homme à qui le pouvoir, ni le savoir, ni le vouloir ne manquent point? Si nos contritions sont faibles et débiles, cela vient de l'un de ces trois chefs; ou parce que nous ne connaissons pas bien la grièveté du péché, ou parce que nous ne pouvons pas exciter la nature à s'en affliger, n'étant pas toujours dans la puissance de la volonté d'en tirer toute l'obéissance qu'elle désire; ou enfin parce que nous ne voulons pas, et que le cœur n'est pas entièrement gagné. Mais Notre-Seigneur n'avait aucun de ces trois défauts, puisqu'il avait autant de connaissance, de volonté et de pouvoir qu'il en fallait, pour produire parfaitement cet acte de contrition. Il connaissait clairement la grandeur de son Père, il savait aussi parfaitement l'énormité du péché qui l'offense et qui l'irrite; la connaissance ne lui manquait donc pas. D'ailleurs, aimant infiniment son Père, comment n'eût-il pas infiniment détesté le mal et l'injure du péché qui l'attaquait? Comment n'eût-il pas voulu l'exterminer de tout son pouvoir? et quel pouvoir n'avait-il pas, ayant une puissance absolue sur tous ses sens; de sorte que la volonté et le pouvoir ne lui manquaient pas plus que la connaissance. D'où vous pouvez conclure que sa douleur fut telle, que tout ce qui se peut imaginer de douloureux et dans la nature, et au-dessus de la nature, il voulut l'éprouver, arrê-

[1] Exitus aquarum deduxerunt oculi mei, quia non custodierunt legem tuam *Ps.* CXVIII.

tant son imagination sur tous les motifs de douleur capables de faire impression, et par sa toute-puissance formant des sentiments dans la partie inférieure conformes aux mérites, ou plutôt à l'indignité d'un sujet si affligeant. Car puisqu'il le pouvait, et qu'il voulait tout ce qu'il pouvait sur ce sujet, comment ne l'aurait-il pas fait?... S'il s'est trouvé des saints, comme un David, ou comme un saint Pierre, un saint Augustin et une sainte Madeleine, qui ont conçu tant de douleur de leurs péchés, et qui en ont fait une si rigoureuse pénitence, comme nous le savons, que doit-on penser de la douleur de celui qui avait lui seul plus de pouvoir, et de désir de s'affliger que tous les saints ensemble? Non, quand tous les cœurs des hommes eussent été comme celui de David, ils n'eussent pas tous ensemble formé une douleur semblable à la douleur de Notre-Seigneur; vu, qu'outre qu'il était tout-puissant sur son cœur, il avait en vue la masse de tous les péchés du monde, dont ceux-là ne pleuraient que la part qu'ils y avaient.

D'ailleurs, si la douleur doit être proportionnée au mal qui en est la cause, qui ne voit que la contrition étant une douleur du péché, qui est le plus grand de tous les maux, elle est aussi la plus grande de toutes les douleurs? Et la contrition de Notre-Seigneur étant une douleur de tous les péchés des hommes, ne faut-il pas dire que c'était la plus grande douleur qui ait jamais existé [1]. Et pour la concevoir mieux, ramassez en votre pensée toutes les douleurs possibles; ou bien seulement celles que l'expérience nous fait voir dans le monde; le désespoir d'un homme voluptueux, dont les excès et les débauches ont gangréné le corps, d'un avare qui a perdu tous ses biens, d'un orgueilleux qui a perdu toute considération, d'une mère qui a perdu son fils unique; tout cela n'est rien, comparé à l'affliction qui perce le cœur du Fils de Dieu. Je dis bien plus: Tous les tourments qui déchirèrent son corps sacré, ne lui étaient

[1] Quam magna deliquimus, tam granditer defleamus. S. Cypr.
Majora crimina majoribus abluntur fletibus. S. Ambr.
Nec considerabat quid ex se mereretur, sed quid deberent peccatores, quorum personam repræsentabat. Ex D. Th. III p., q. XLVI, art. 6.

pas à beaucoup près si sensibles et si pénibles que l'horreur qu'il avait de nos péchés [1]... Oh ! que cette croix intérieure lui était bien plus lourde que celle qu'il porta sur ses épaules ; il chérissait les souffrances extérieures, le mal que lui faisaient ses bourreaux lui était aimable, il le voulait, il en était bien aise ; mais il ne pouvait aimer aucunement le péché. Que si sa mort lui a été amère, à raison de l'excellente vie qu'il allait perdre ; ah ! combien le péché avait plus d'amertume pour lui, puisqu'il ravissait l'honneur de son Père, qu'il estimait beaucoup plus que sa vie.

O mer immense de douleurs! en comparaison de laquelle toutes les plus profondes afflictions ne sont que de faibles ruisseaux O péché, mal plus grand que tous les maux ! O péché, qui as causé à l'âme du Fils de Dieu une douleur au-dessus de toutes douleurs... Les clous, les épines, les lances, les fouets, et tout l'appareil funeste de la Passion nous font horreur ; mais qui verrait nos péchés tourmentant, déchirant et crucifiant son pauvre cœur, verrait incomparablement un plus effroyable spectacle. O mon doux Jésus ! que je puis bien dire ici, qu'augmentant la connaissance, on accroît la douleur [2] : car celui qui sait ce que c'est qu'un Dieu offensé par le péché, ou n'aime point Dieu, ou il doit éprouver une douleur du péché plus sensible que toute autre douleur. Eh bien ! mon âme, que crois-tu de la grandeur de ton Dieu ? Quel amour as-tu pour lui ?... Hélas ! si tu l'aimes, comment ne t'affliges-tu pas à l'exemple de ton Sauveur, puisque c'est toi qui as offensé son Père et non pas lui ? Il est vrai que tu ne connais pas comme lui l'énormité du péché, mais avoue que tu la connais assez pour la détester beaucoup plus que tu ne fais, et qu'il n'y a en cela que la volonté qui te manque. Quel reproche de savoir, de pouvoir, et de ne pas vouloir...

[1] Magna est, velut mare, contritio tua. *Thren.* II.
Ossa mea sicut cremium aruerunt, sicut in frixorio confixa sunt.
Sic legit D. Aug. *Psalm.* CI.

[2] Qui addit scientiam, addit et laborem. *Eccle.* I, 18.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS UNIR NOTRE CONTRITION A CELLE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Il n'y a nulle sorte de dévotion si nécessaire, que la pratique d'une forte et douce contrition; ne craignez point de la réitérer souvent. Si de dix actes de contrition vous en faites un véritable, c'est une grande grâce; car l'amour qui vous attache aux créatures et aux objets qui vous attirent au péché, fait que votre cœur est incapable de produire une sincère et parfaite douleur de vos péchés. Pour la produire comme nous le devrions, il faudrait tout quitter, et avoir un cœur dix fois autant détaché des choses du monde, qu'il y était attaché auparavant [1], et encore plus net de péché, que si jamais nous n'eussions offensé Dieu. Néanmoins ne laissez pas de faire ce que vous pouvez; mais le peu que vous ferez, joignez-le toujours au cœur de Jésus. Dites en vous excitant à la contrition : Je déteste mon péché du même cœur que mon Sauveur : J'aime mon Dieu du cœur de son Fils. Comme le cœur de Jésus a déploré mon offense, je la déplore; les larmes qu'il a versées de ses yeux sont à moi; car vous me l'avez donné tout entier, ô Père Eternel, et par conséquent, je vous offre sa douleur pour suppléer à la mienne. Si j'ai fait le mal, Jésus a fait le bien qui le répare; l'un et l'autre sont à moi; si vous regardez l'un, ayez égard à l'autre; si le mal que j'ai fait vous offense, le bien qu'il a fait doit vous satisfaire, et j'ose dire qu'en vous l'offrant, je vous donne plus que je ne vous avais ôté; car Jésus étant meilleur que je ne suis méchant, le bien qu'il a fait est plus grand que le mal que j'ai commis [2] !...

O mon Jésus! que je vous suis obligé; car n'est-il pas vrai que vous voulez bien que je me serve ainsi de vous. Oui, mon fils, pourvu que tu joignes ton cœur au mien. Mais regarde bien

[1] Sicut fuit sensus vester, ut erraretis a Deo, deciès tantum, iterùm convertentes requiretis eum, *Bar.* IV.

[2] Non sicut delictum, ita et donum. *Rom.* V.

ce que tu fais ; ce n'est pas tout de dire : J'unis mon cœur avec le cœur de Jésus ; il faut le faire, il faut désormais prendre un cœur semblable au mien, un cœur qui n'aime plus que ce que j'aime, et qui ne puisse chérir ce que je déteste[1]. Tu sais que je n'aime pas ce défaut auquel tu es sujet, cette attache, cette imperfection, cesse donc de l'aimer ; c'est ce que j'attends de toi, c'est ce qu'il faut faire dès maintenant sans plus tarder....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment Notre-Seigneur sentit la douleur de la Contrition.

La plus grande douleur intérieure que Jésus voulut éprouver, ce fut quand il s'affligea par la considération de tous les péchés qui s'étaient jamais commis, et qui se devaient jamais commettre par les hommes. Et comment eut-il vu son Père tant offensé, sans s'affliger autant que le méritait une telle offense?... Et toi, mon âme, comment peux-tu voir ce Fils si affligé pour tes péchés, et en avoir si peu de regret?... Si tu n'en connais pas la grandeur, crois du moins à celui qui te l'a fait assez connaître.

DEUXIÈME POINT.

Combien cette douleur fut sensible à Notre-Seigneur.

La douleur d'une véritable contrition est au-dessus de toute douleur, car le mal du péché est au-dessus de tout mal. Mais la douleur de tous les péchés des hommes, telle que la ressentait Notre-Sauveur, était au-dessus de toutes les douleurs des pécheurs : car ils ne déplorent que leurs péchés en particulier, et ils n'ont pas la connaissance de leur énormité, comme lui; ils ne peuvent pas faire fléchir leur nature comme lui, et ils n'ont pas la charité et l'amour de Dieu comme il l'avait. Et ainsi parce qu'il aimait beaucoup, parce qu'il savait, et qu'il pouvait beaucoup, il s'affligeait beaucoup, et autant qu'il pouvait, sans mourir. Mon âme, veux-tu bien imiter ton Jésus dans ta contrition?... Ce n'est pas en

[2] Numquid cor tuum est rectum, sicut cor meum cum corde tuo? IV. *Reg.* x.

cherchant vainement à en faire autant que lui, car tu ne le peux pas : mais c'est en faisant à son imitation tout ce que tu pourras avec sa grâce.

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons unir notre contrition à la sienne.

Et parce que notre pouvoir est fort petit, et qu'avec cela nous ne l'employons encore qu'à demi, c'est une fort belle pratique de contrition, de joindre la nôtre avec celle de Notre Sauveur, et des deux n'en faire qu'une, disant au Dieu de majesté que vous avez offensé : Grand Dieu, je suis fâché de vous avoir offensé, et si je n'en suis pas fâché autant que je devrais, votre Fils l'a été assez pour suppléer à mon défaut, Je vous offre la contrition de son cœur pour rendre la mienne plus grande et plus parfaite, ou bien pour suppléer à sa petitesse, et à son imperfection....

DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DE LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR COMPARÉE A SA PASSION.

Lorsque Jésus était tout rayonnant de gloire sur la montagne, Moïse et Elie s'y trouvèrent tout éclatants de majesté, et ils s'entretenaient de son trépas et de la Passion qu'il devait souffrir à Jérusalem [1].

Le Sujet est pris sur l'Évangile du jour, qui traite de la Transfiguration de Notre-Seigneur, mystère fort éloigné et bien différent de celui de sa Passion. Mais cette dissemblance ne laisse pas d'y avoir du rapport, et de nous donner sujet de les considérer ensemble d'autant plus profitablement, qu'étant comparés l'un à l'autre, ils se font mieux connaître et admirer. Ce qui surtout nous oblige à ne point séparer ces deux mystères dans notre méditation, c'est que Notre-Seigneur et les deux compagnons de gloire et de majesté, qui s'entretenaient avec lui, les ont si bien unis ensemble, que lors même qu'ils assistaient à la gloire de la

[1] Et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera, et vestitus ejus albus et refulgens. Et ecce duo viri loquebantur cum illo erant autem Moyses et Elias vis in Majestate : et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. *S. Luc.* IX. v. 29.

Transfiguration, ils s'entreteniaent de l'ignominie de la Passion, comme nous l'apprend expressément S. Luc; ainsi nous n'en ferons qu'un sujet de la méditation.

La Fin sera principalement, de nous rendre familiers les pensées et les entretiens sur la Passion, et d'en faire le sujet de nos conversations.

La Forme est en ces trois points :

1° Du Mystère de la Transfiguration, par rapport à la Passion de Notre-Seigneur.

2° De l'entretien de Notre-Seigneur avec les Prophètes sur le sujet de sa mort.

3° Exemple que nous en devons tirer, afin d'y conformer nos entretiens ordinaires.

PREMIER POINT.

DU MYSTÈRE DE LA TRANSFIGURATION, PAR RAPPORT A LA PASSION DE N.-S.

Il est vrai que les contraires paraissent bien mieux par l'opposition qu'on fait des uns aux autres. Ce sont deux mystères bien contraires que la Transfiguration et la Passion de Notre-Seigneur; mais étant confrontés et approchés l'un près de l'autre, ils reçoivent bien plus de jour et d'éclat pour se faire considérer. Remarquez donc ici l'opposition et l'étrange contrariété de ces deux états. Dans la Transfiguration, le Fils de Dieu est tout environné de gloire, la splendeur de son âme éclate sur son visage, et rejaillit jusque sur ses vêtements avec un éclat incroyable [1]. Dans sa Passion il paraît nu, tout défiguré, tout ensanglanté; il n'est pas reconnaissable, on le prendrait pour un pauvre abandonné, souillé de lèpre et d'ulcères contagieux, comme parle un Prophète [2]. Sur le Thabor, le Père éternel le reconnaît pour son Fils, avec des complaisances inouïes [3]; sur le Calvaire, le Fils se plaint d'être abandonné de son Père, avec

[1] Et resplenduit facies ejus sicut sol. *S. Matth.* XVII.

Et evigilantes viderunt majestatem ejus. *S. Luc.* IX, 32.

[2] Non est species ei neque decor, quasi absconditus vultus ejus et despectus, undè nec reputavimus eum.

Et nos putavimus eum, quasi leprosum et percussum a Deo, et humiliatum. *Isa.* LIII.

[3] Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui. *S. Luc.* Ibid.

des cris et des gémissements pitoyables[1]. Aujourd'hui, il se fait adorer par deux des plus remarquables prophètes des Juifs[2]; au jour de sa mort, il est exposé entre deux larrons, à la risée et à la moquerie de tous les spectateurs[3]. Aujourd'hui, les disciples sont si ravis de sa gloire, qu'ils ne voudraient jamais la perdre de vue, ni s'éloigner d'un lieu si délicieux[4]; mais dans les frayeurs de sa mort ils le quittent, et l'abandonnent lâchement[5]. Quelle opposition?...

Néanmoins, ô mon Jésus! dans ces états si dissemblables, vous êtes toujours semblable à vous-même, vous êtes toujours bon, toujours saint, toujours humble, toujours affable et bienfaisant; vous ne vous élevez point dans la gloire, vous n'êtes point abattu dans les mépris; entre ces deux extrémités vous gardez une admirable égalité d'âme!.... Oh! si je pouvais l'imiter!.... Faites, s'il vous plaît que ce soit le fruit que je recueillerai de ce mystère, où plus je vous vois glorifié, plus aussi je vous admire humilié sous les opprobres de votre croix. Oui, mon Sauveur, cet éclat de gloire dont vous êtes tout brillant, ne me donne du jour que pour vous connaître mieux dans les ténèbres du calvaire....

Vois-tu, mon âme, comme il est maintenant revêtu de lumière; ce lustre de beauté, cet éclat de gloire lui était naturel; et pour s'en priver, il a fallu faire comme un miracle. Mais pourquoi s'en priver si longtemps? C'est afin d'endurer et de souffrir pour ton amour.... Si les Juifs l'eussent vu dans cet état, jamais ils n'eussent mis en croix le Dieu de la gloire, comme ils l'ont fait. Considère donc ce qu'il laisse, et ce qu'il prend pour ton sujet; il fait des miracles pour se mettre en état de souffrir, et tu voudrais qu'il en fit pour te tirer de tes peines, et de tes souffrances.... Il refuse à son corps la gloire et le contentement qui lui étaient dus, afin de travailler pour toi!... Que

[1] Deus meus, ut quid dereliquisti me?
[2] Erant Moyses et Elias visi in Majestate, *S. Luc.* IX.
[3] Crucifixi sunt cum eo duo latrones. *S. Mat.* XXVII.
[4] Bonum est nos hic esse.
[5] Discipuli omnes relicto eo, fugerunt.

fais-tu pour lui?... Pourquoi aurait-il fait cela, si ce n'est afin que tu connusses mieux ce qu'il est, ce qu'il a fait pour ton amour, et ce que tu lui dois en reconnaissance de ses bienfaits?.... O mon Sauveur! votre bonté me perd, ou plutôt, je me perds dans vos bontés, car au lieu d'en prendre sujet de vous servir avec plus de perfection, j'en tire un sujet de lâcheté, comme si vous aviez travaillé afin que je me repose, et que vous ayez tout enduré, afin qu'il ne me reste plus rien à faire et à souffrir....

DEUXIÈME POINT.

DE L'ENTRETIEN DE NOTRE-SEIGNEUR AVEC LES PROPHÈTES, SUR LE SUJET DE SA MORT.

Pendant que ce mystère s'accomplissait, et que Notre-Seigneur faisait passer sur son corps quelques rayons de la gloire de son âme, les trois Disciples qu'il avait menés avec lui tombèrent dans un sommeil plutôt mystérieux et surnaturel que corporel; en même temps parurent aux côtés de ce Seigneur glorifié, deux grands prophètes, Moïse et Elie, qu'il entretenait du genre de mort qu'il devait souffrir, et de quelle façon il devait sortir du monde[1]. O Dieu! quels discours! n'y avait-il point de sujet plus propre pour une telle fête? Pourquoi parmi tant de joies, parler de tant de peines? de tant d'affronts, parmi tant de gloire? et d'une mort si honteuse parmi des signes si visibles de son immortalité?.... Méditez bien ces raisons.

Premièrement, c'était pour témoigner à son Père qu'il était véritablement son Fils bien-aimé, et qu'il était prêt à le faire paraître par sa mort, comme par le trait le plus sensible de son obéissance. C'est là agir en véritable Fils de Dieu.

Secondement, il voulait assurer les Prophètes, et tous les siècles passés et à venir, que nonobstant qu'il fût vrai Fils de Dieu, le plus beau et le plus glorieux d'entre les hommes, ces qualités ne l'empêchaient point de descendre au-dessous de tous

[1] Et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem, *S. Luc.* IX, 31.

les mortels, et de se faire le dernier des hommes, pour accomplir parfaitement l'œuvre de notre salut. C'était pour leur faire entendre que son honneur et sa gloire n'était pas de la nature de celle du monde, qui nous enivre, et qui nous fait oublier nos devoirs et les pensées d'une plus heureuse vie. C'était pour leur dire que, malgré cet éclat de gloire, il n'abandonnait pas le désir de mourir, qu'ils n'en doutassent point, et nous apprendre qu'au contraire il avait tellement cette affaire à cœur, qu'il en parlait partout, jusqu'au milieu de ses joies et de sa gloire; qu'il préférait sa mort à sa vie, son mépris à son honneur, ses souffrances à ses contentements. C'était pour nous apprendre qu'il ne voulait pas nous sauver sur le Thabor, mais sur le Calvaire; que la mort ne le trouverait pas dans un état de délices et de gloire; qu'il prenait la gloire pour une heure, afin de montrer ce qu'il pouvait être; mais qu'il serait bien plus longtemps sur la croix, pour montrer ce qu'il voulait faire pour nous. Quelle leçon pour tous les hommes !...

Enfin, il voulait nous enseigner par son exemple, qu'au temps de la prospérité, il faut prendre pour contre-poids les pensées de l'adversité, pour réprimer la légèreté de l'esprit, que le vent de la vanité n'emporte que trop souvent, et que les joies excessives égarent fort aisément [1]. Apprenez, esprits frivoles, à donner un contre-poids à vos légèretés, dans l'abondance des biens ; pensez qu'ils ne vous suivront pas dans le tombeau [2]. Si vous êtes en honneur, craignez les effroyables malédictions que Dieu a prononcées sur les superbes. Si vous avez des amis, si vous réussissez dans vos entreprises et dans les affaires, ah! dites hardiment, que la plus grande et la plus importante vous reste encore à faire, et que toute la faveur, et que toutes les amitiés du siècle peuvent plutôt vous y nuire que vous y servir [3]. Continuez sur ce point à vous régler

[1] In die bonorum ne immemor sis malorum; et in die malorum, ne immemor sis bonorum. *Eccli.* XI, 27.

[2] Memento paupertatis in tempore abundantiæ, et necessitatum paupertatis, in die divitiarum. Ibid. XVIII.

[3] A manè usque ad vesperam immutabitur tempus, et hæc omnia citata in oculis Dei. Ibid.

ainsi contre les saillies et les boutades de votre naturel, quand il est trop joyeux et trop satisfait....

TROISIÈME POINT.

EXEMPLE QUE NOUS DEVONS TIRER DE CET ENTRETIEN DE NOTRE-SEIGNEUR, AFIN D'Y CONFORMER LES NÔTRES.

Mais en quelque état que nous soyons, Jésus crucifié doit être le sujet de nos pensées et de nos entretiens. Etes-vous triste et affligé, souvenez-vous de la triste agonie de votre bon Sauveur, et ses tristesses assurément consoleront les vôtres[1]. Etes-vous trop joyeux, dites : Ah ! fausse joie, que tu es trompeuse ! il n'est point de contentement pareil à celui d'une âme, qui mêle les larmes d'une sainte componction avec le sang de son Maître, qui coule de la croix. Avez-vous sur le mystère de la Passion quelque difficulté que vous ne puissiez comprendre, faites-en le sujet de vos entretiens, et prenez occasion de parler de la croix pour vous instruire. Mais qu'est-il besoin de tant d'artifices pour faire naître un entretien salutaire ?... Croyez-moi, usez d'une sainte simplicité, et dites naïvement ce que vous avez appris dans l'oraison de la mort de Jésus; ce sujet sera toujours assez agréable, pourvu qu'il ne soit point trop forcé, et qu'il parte plutôt du cœur que de la bouche. Pensez-y souvent, et vous y trouverez de l'amour ; aimez-le, et vous y penserez souvent ; et quand il sera bien avant dans votre cœur par amour et par pensée, il vous échappera sans y penser de la bouche, et vous n'aurez point de plus doux plaisir que d'en parler....

Mais savez-vous ce qui vous empêche d'aimer et de suivre ces divins entretiens ?... C'est que vous faites trop de cas des choses du monde, vous n'en parlez qu'avec admiration, vous y occupez trop votre cœur, et vous ne voyez pas qu'il n'y a rien de plus admirable ni de plus grand dans ce monde, qu'un Dieu dans son agonie, un Dieu sous les voiles du sacrement[2]. Son visage même

[1] Quand Jésus est présent, tout est bon, et rien ne paraît difficile, etc. *Imitat. de J.-C.* Liv. II, chap. VIII.

[2] Si vous saviez bien rendre votre âme vide de tout amour des créatures Jésus prendrait plaisir à demeurer avec vous. *Imitat. de J.-C.* liv. II, ch. VII.

n'est pas si ravissant sur le Thabor, que sur le calvaire et sur l'autel; sa gloire n'a paru qu'une demi-heure, elle a été cachée le reste de sa vie. Or il est moins étonnant qu'un Dieu soit dans la gloire que dans l'opprobre, et ce n'est pas tant sa gloire qu'il nous présente à rechercher ici sur cette terre, que ses opprobres. Attendons, mon âme, attendons pour voir ses grandeurs que nous soyons au lieu où il les étale avec magnificence, où il n'y a plus de danger d'illusion à craindre, ni de mauvaise humeur à réprimer; mais maintenant que la nature cherche partout ses intérêts, jusque dans les choses les plus saintes, arrêtons-nous à cet objet de souffrances, et apprenons à vivre à l'école de la croix et de la mort.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Différence entre la Transfiguration et la Passion.

Il y a bien de la différence entre l'état où notre Sauveur se montre dans sa Transfiguration sur le Thabor, et celui où il paraîtra dans sa Passion sur le Calvaire. Mais en quelque état que vous le considériez, vous le verrez toujours semblable à lui-même, pour ce qui concerne les vertus; toujours humble, toujours bon, toujours charitable, et soumis aux ordres que lui donne son Père. Il n'en est pas ainsi de ceux qui s'élèvent un peu trop dans la prospérité et dans les bons succès, et qui se découragent aussi trop dans les disgrâces qui leur arrivent. N'êtes-vous point de ceux-là?... O mon Jésus! tant que mon cœur ne sera pas tout à vous, il n'y aura dans ses affections ni unité, ni constance....

DEUXIÈME POINT.

Entretien de Notre-Seigneur sur sa Passion.

C'est pour cela principalement que Notre-Seigneur parlait de ses douleurs et de ses affronts, au milieu de sa joie et de sa gloire. Il y a bien d'autres raisons, mais celle-ci est digne surtout d'attention; il vou-

lait nous apprendre par son exemple, ce qu'avait dit le Sage, qu'au jour et à l'heure de la prospérité, il faut penser à l'adversité qui suivra bientôt. Mon âme, quelque heureux succès que tu puisses avoir dans tes affaires, et quelque joie que tu en ressentes, tu n'oublieras jamais, si tu es sage, que tu as encore sur les bras cette grande affaire de ton éternité, dont tu ne connais pas l'issue, et qui se perd ordinairement par trop de vaine joie et de présomption.

TROISIÈME POINT.

Nos entretiens devraient souvent avoir pour objet la Passion.

La pensée de nos fautes et de notre mort est très-propre pour nous empêcher de nous laisser échapper à ces légèretés d'esprit, qui accompagnent les vaines joies du monde ; mais la pensée et les entretiens sur la mort de notre Sauveur sont encore meilleurs. Soit que vous soyez triste ou joyeux, pensez à un Jésus qui souffre sur la croix pour vous, parlez de ce sujet, et votre joie et votre tristesse passeront en vertus, au lieu que ce pouvaient être des vices et des légèretés d'enfants. Où en sommes-nous, mon âme ? qu'est-ce que ceci ? en quel état es-tu ?... Tu as le plus souvent honte, et tu ne ressens que de la peine dans ces entretiens à parler de Jésus, ou à en entendre parler. Hélas ! peut-on dire qu'on aime celui dont on ne parle, ou dont on n'entend parler qu'avec répugnance ?...

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

LE SUJET sera pris de ce qui se passa depuis l'arrestation de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, jusqu'au moment où il fût présenté aux Pontifes.

LA FIN sera d'apprendre par l'exemple de Notre-Seigneur, comment il faut montrer son courage et sa générosité

dans le temps que les difficultés se présentent : nous avons vu dans l'une des semaines précédentes, comment il fallait s'y disposer, et s'y préparer avant qu'elles fussent venues.

Notre-Seigneur nous indique six moyens, qui étant bien considérés dans les méditations de cette semaine, pourront grandement nous servir pour pratiquer et acquérir l'habitude de cette générosité.

Ces moyens sont :

1° Que le temps de la difficulté est le temps de la vertu, sur ces paroles de Notre-Seigneur : *Voici maintenant l'heure.*

2° De porter son esprit à la douceur, d'après ces belles paroles de Notre-Seigneur au traître Judas : *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici ?*

3° D'aller au-devant des difficultés, sur ce qui est écrit : *Jésus alla au-devant des soldats.*

4° De reconnaître dans les difficultés les ordres et la volonté de Dieu, sur cette réponse de Notre-Seigneur : *Ne boirai-je pas le calice que mon Père me donne à boire ?*

5° La considération des saintes Écritures, qui déclarent qu'il faut souffrir, sur ce que Notre-Neigneur disait : *Comment les Ecritures pourraient-elles s'accomplir ?*

6° Faire de nécessité vertu, sur ce que Notre-Seigneur se laissa volontiers prendre et lier par les Juifs, selon l'heure qui en était venue, et selon la puissance qui leur en était donnée, comme il le leur déclara.

LUNDI.

DU PREMIER MOYEN D'EXERCER SON COURAGE AU TEMPS DE LA DIFFICULTÉ : QUE C'EST LE TEMPS D'EXERCER LA VERTU.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR A SES APÔTRES :

Voici le temps, debout, levez-vous promptement, allons au devant, voici le traitre qui s'approche [1].

Le Sujet est que l'heure de notre Rédemption étant venue, voici les ennemis qui approchent, voici Notre-Seigneur qui les aperçoit, voici qu'il en donne avis à ses trois Apôtres, qui ne pensaient qu'à se reposer. Il les réveille, il les encourage, et nous tous, à ne pas faiblir devant les difficultés ; il en propose le premier moyen, qui est de se représenter que le temps de la difficulré est le temps où il faut pratiquer la vertu, ou que sans cela jamais on ne deviendra vertueux.

La Fin est de bien concevoir et de bien nous représenter cette vérité dans les occasions difficiles, pour nous y comporter généreusement.

La Forme est en ces trois points :

1° Grandeur de courage que Notre-Seigneur témoigna par ces paroles : *Allons, voici le temps.*

2° Combien ce moyen est puissant pour vaincre toutes les difficultés.

3° Pratique et usage de ce moyen.

[1] Ecce appropinquavit hora, et Filius hominis tradetur in manus peccatorum. Surgite, eamus. Ecce appropinquavit qui me tradet. *Matth.* xxvi.

PREMIER POINT.

GRANDEUR DE COURAGE QUE NOTRE-SEIGNEUR TÉMOIGNA PAR CES PAROLES : *Allons, voici le temps.*

Pendant que Notre-Seigneur souffrait les douleurs intérieures d'esprit, que nous avons méditées la semaine dernière, ses ennemis lui préparaient des tourments et des peines extérieures pour affliger son corps. Les voilà qui viennent à main armée pour se saisir de sa personne, c'est une compagnie de gens armés, dressée et en bon ordre, qui marche sous la conduite d'un traître qui lui sert de guide. Voici le signal qu'il leur donne : Celui à qui je donnerai le baiser, c'est l'homme dont il est question; mais il faut bien de l'adresse et de l'industrie pour le prendre[1]. Quel disciple ! quelles paroles !... Notre-Seigneur les entendait, il voyait venir cette troupe de soldats, bien résolus de ne point l'épargner ; cela l'oblige à retourner vers ses disciples, que le sommeil avait abattus, et de les éveiller pour la troisième fois. C'est à ce coup qu'il faut montrer notre résolution, il ne faut plus reculer, *voici l'heure* que j'ai longtemps désirée [2].

Ah ! que dites-vous mon Sauveur : *Voici l'heure !* Que de secrets, et que de mystères cachés sous ces paroles ! Voici l'heure attendue depuis tant de siècles : voici l'heure ordonnée par mon Père : voici l'heure que j'ai toujours regardée depuis le premier moment de ma vie : voici l'heure de mon arrestation, et de votre liberté : voici l'heure qui doit terminer cette grande affaire de votre salut, qui m'a fait descendre sur la terre : voici l'heure où il faut donner les dernières preuves de mon amour à mon Père Éternel et aux hommes, que j'ai tant chéris toute ma vie : voici l'heure de leur donner un souverain exemple de

[1] Adhuc colloquente, ecce Judas unus de duodecim venit, et cum eo turba multa cum gladiis et fustibus, missi a principibus sacerdotum, et senioribus populi. Qui autem tradidit eum, dedit illis signum, dicens : Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum, et ducite cautè. S. *Matth.* XXII.

S. *Marc.* XIV.

[2] Tunc venit ad discipulos suos, et dixit illis : Dormite jam, et requiescite, ecce appropinquavit hora, etc.

courage et de force, afin que dans les occasions où ils se verront assaillis par les difficultés, ils se souviennent de mes paroles, et qu'ils apprennent à surmonter tout généreusement, comme ils me verront faire....

Il est vrai, ô mon âme, qu'il ne faut pas se jeter sans prévoyance dans les difficultés, il faut y penser sérieusement auparavant, selon que le temps le permet; mais quand la résolution en est prise, et que le temps de l'exécution est venu, il n'est plus question de délibérer, il faut agir, et pour agir il faut se fortifier par cette pensée; voici l'heure du salut, voici le temps favorable. A la bonne heure, mon Seigneur, puisqu'il vous plaît de souffrir les approches de vos ennemis, permettez qu'ils mettent les mains sur votre personne sacrée; mais apprenez-moi à vous suivre, et à pratiquer le moyen que vous m'enseignez par cet exemple.

DEUXIÈME POINT.

COMBIEN CE MOYEN DONT NOTRE-SEIGNEUR S'EST SERVI EST PUISSANT.

Pour rendre ce moyen efficace, il faut premièrement reconnaître et considérer ce qu'on est obligé de faire ou de souffrir; il faut prévoir l'occasion où il faut agir; il faut s'y préparer dans l'oraison par de bonnes résolutions[1]; et puis quand l'occasion et le temps nous appellent à l'exécution, c'est alors qu'il faut vaincre toute difficulté qui pourrait s'opposer à l'action, et ne céder, ni ne reculer pour quoi que ce soit. Mais comme il est besoin d'un grand courage pour cet effet, c'est alors qu'il faut l'exciter par ces pensées, ou d'autres semblables. Allons, c'est maintenant qu'il faut agir, ou jamais. Quoi? ne voulons-nous jamais agir ni souffrir? Ne voulons-nous jamais être obéissants, charitables et mortifiés? renonçons-nous pour jamais à la dévotion, à l'humilité, à la vertu, et à notre salut?... Où sont tant de bons propos que nous avons faits[2]. A quoi aboutissent ces bonnes résolutions? Quand est-ce que nous les ferons produire

[1] Malam diem præcave. *Eccles.* VII, 15.

[2] Ubi est timor tuus, fortitudo tua, patientia tua, et perfectio viarum tuarum? *Job.* IV.

quelque bon effet, sinon dans les occasions que Dieu nous présente?... Or, c'est à cette heure qu'il le fait, c'est maintenant qu'il nous demande ce que nous lui avons promis, et ce que nous lui devons par tant de titres. Eh bien, le voulons-nous faire, oui ou non?...

Sans doute que ces considérations et ces paroles ne seront pas sans quelque effet sur votre esprit. Mais sachez bien que, malgré tous ces motifs, la nature ne demandera toujours qu'à reculer et à différer; et c'est une des plus grandes tentations à l'aide desquelles l'ennemi nous combat, dans le temps qu'il faut agir ou souffrir. Il ne se soucie pas beaucoup de vos bonnes résolutions, il vous en laissera faire tant que vous voudrez; promettez des merveilles, il s'en inquiète peu, pourvu que vous ne les teniez pas. Il sait bien qu'il est difficile d'arracher aux bonnes âmes les bons désirs et les bonnes volontés; ce n'est pas par où il vous attaque; mais ce qu'il fait, c'est de tâcher de vous amuser, si vous n'y prenez garde. Il vous persuadera même que vous aimerez toujours le bien, mais que pour cette heure, il y a quelque excuse de s'en dispenser, à raison de cette difficulté que vous y éprouvez; qu'une autre fois vous en ferez deux fois autant, ou que vous pratiquerez quelque autre action de vertu; et ainsi vous ne ferez ni l'une ni l'autre.

Voilà où nous en sommes pour la plupart, ce sont ses finesses ordinaires, et ses plus dangereuses tentations[1]; mais efforcez-vous de découvrir ses ruses, vous les rendrez inutiles, ne reculez point quelque prétexte qu'il y ait; il n'est plus temps de dire, je ferai une autre fois, quand il est question de mettre la main à l'œuvre, ce serait une moquerie. Si vous pouvez sur l'heure obliger un ami, ou soulager un pauvre, dit le Sage [2], il ne faut pas dire, je le ferai demain; demain vous direz la même chose qu'aujourd'hui, la difficulté que la nature y trouve, et la raison

[1] Ut non circumveniamur a Satana, non enim ignoramus cogitationes ejus. II *Cor.* II.

[2] Noli prohibere benefacere eum qui potest; si vales, et ipse benefac. Ne dicas amico tuo, vade et revertere, crâs dabo tibi, cum statim possis dare. *Prov.* III.

qui vous retarde, paraîtra encore aussi forte demain ; plus vous attendéz, plus vous aurez de peine, et peut-être moins de grâce et de bonne volonté, ou bien vous n'aurez pas l'occasion ; et que savez-vous même si vous aurez la vie[1] ? Ce demain, cette autre fois n'est pas en votre pouvoir, vous bâtissez sur un fond qui ne vous appartient pas, vous disposez d'une chose que Dieu s'est réservée, vous entreprenez sur ses droits ; il vous donne le temps présent, prenez ce qui est à vous, usez-en pendant que vous l'avez, autrement il vous échappera; et s'il vous échappe une fois, vous perdez tout, et vous montrez bien que vous n'avez ni vertu ni bonne volonté. Où serait-elle à votre avis ?... Dans votre imagination, dans vos pensées?... Ce n'est pas là qu'elle se fait connaître, c'est dans l'action, c'est au temps et à l'heure que la grâce vous est présentée, heure que l'auteur de la grâce vous a préparée et méritée par sa mort, et qu'il a destinée pour effectuer votre salut et votre perfection. Et vous en voulez choisir une autre de votre tête, à laquelle il n'a jamais peut-être pensé!... Ah ! viendra l'heure que vous verrez ces vérités, et que vous regretterez de ne pas les avoir mieux comprises[2] !... Concluez donc : ou bien vous voulez exécuter en vérité et en effet ce que vous considérez dans l'oraison, et ce que vous remarquez être à faire, ou vous ne le voulez pas ; si vous le voulez effectivement, que ne le faites-vous donc, quand Dieu le veut, et qu'il vous en donne le moyen ; ou dites franchement que vous ne le voulez point faire; car de dire, je le veux, et n'en rien faire, c'est être vertueux en imagination, et vicieux en réalité.

TROISIÈME POINT.

LA PRATIQUE DE CE MOYEN DONT S'EST SERVI NOTRE-SEIGNEUR.

La pratique de surmonter ainsi toutes les difficultés, en faisant ce que l'on s'est proposé de faire, est comprise dans ces

[1] Ecce nunc qui dicitis, hodiè aut crastino ibimus, et faciemus, qui ignoratis quid erit in crastino. *S. Jac.* IV.

[2] Expectabis lucem, et ponet eam in umbram mortis et caliginis. *Jer.* XV.

deux paroles : *Voici l'heure ;* et pour vous en servir utilement, il faut prendre garde à ces deux avis. Le premier, qu'en méditant souvent cette vérité : *Qu'on n'est point vertueux, si on ne l'est dans les occasions*, vous devez faire accompagner toutes vos résolutions de ces deux circonstances, du lieu et du temps où il en faudra venir à l'exécution [1]. Le second avis est que, quand l'occasion s'en présentera, et que l'heure sera venue, vous vous souveniez de cet exemple et de ces belles paroles de Notre-Seigneur : *Voici l'heure ;* car il vous bénira assurément, si vous vous confiez en sa grâce plus qu'en votre propre industrie. Faites-en l'expérience dès aujourd'hui ; dites en vous levant : Voici l'heure qu'il faut montrer de la diligence au service de Dieu ; allant à l'oraison, voici l'heure de la dévotion ; à table, voici l'heure de la tempérance, et ainsi des autres. Demandez sa grâce à cette intention, unissez vos actions à cette heure bienheureuse qui lui était si chère. Oh ! si vous commenciez à cette heure, pour continuer toujours cette pratique !... Mais pourquoi ne le ferez-vous pas ? pourquoi ne direz-vous pas aussi : Voici l'heure et le temps de commencer, car je n'ai encore rien fait ? Oui, je l'ai dit, et j'ai commencé résolûment à faire ce que j'ai dit [2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Grandeur de courage de Notre-Seigneur.

Notre-Seigneur allant au devant de ses ennemis, disait à ses Apôtres, et nous apprenait à dire en de semblables rencontres : Voici l'heure qu'il faut exécuter ce que nous avons résolu dans nos méditations. O mon Sauveur ! voici l'heure où je dois penser qu'il me faut souffrir ;

[1] Si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate, quæ et didicistis, et accepistis, et audistis, et vidistis in me. Hæc agite, et Deus pacis erit vobiscum. *Phil.* IV.

[2] Dixi nunc, cœpi. *Psal.* LXXVI.

et lorsque l'occasion s'en présentera, ce sera l'heure de recevoir, s'il vous plaît, la grâce nécessaire pour bien souffrir....

DEUXIÈME POINT.

L'efficacité de ce moyen dont Notre-Seigneur s'est servi.

Quand on pensera bien dans l'oraison à ce que l'on doit faire, et aux obligations qu'on a de le faire, lorsque l'occasion s'en présentera, on se verra si obligé à quelque prix que ce soit, que si on ne le fait, on sera contraint d'avouer qu'on n'a de vertu qu'en idée et qu'en imagination. Oh! quelle singulière vertu! de dire à l'heure que Dieu veut que l'on fasse quelque chose, je le veux bien, mais pas maintenant....

TROISIÈME POINT.

Pratique et usage de ce moyen.

Pour faire efficacement ce que l'on s'est proposé de faire, il ne faut qu'avoir ces deux mots à la bouche : Voici l'heure, et se souvenir de ce bel exemple de notre Sauveur, pour unir notre action avec la sienne, et de deux n'en faire qu'une. Pour commencer donc dès maintenant, disons, mon âme, mais disons en faisant comme notre Sauveur, et faisons, en disant : Voici l'heure de bien faire son oraison, voici l'heure de demander pardon du passé, et de commencer pour l'avenir.

MARDI.

DU SECOND MOYEN D'EXERCER LA GÉNÉROSITÉ, QUI CONSISTE A PORTER SON ESPRIT A LA DOUCEUR.

Mon Ami, à quel dessein venez-vous [1]?
Judas, vous me trahissez par un baiser [2].

Le Sujet est que, sur les approches du traître Judas, et sur l'infâme baiser qu'il présente à Notre-Seigneur, ce bon Maître ne le traitequ'a-

[1] Amice, ad quid venisti? *S. Matth.* XXVI.
[2] Juda, osculo Filium hominis tradis. *S. Luc.* XXII.

vec affection et n'a pour lui que des paroles d'ami; il nous apprend le second moyen dont nous devons nous servir dans les peines, qui est d'adoucir notre esprit et nos paroles.

La Fin sera de considérer attentivement cette douceur incroyable du Fils de Dieu, et d'apprendre par son exemple à adoucir notre esprit, de peur qu'il ne s'aigrisse, et qu'il ne s'emporte dans les difficultés qu'il rencontre

La Forme est en ces trois points :

1° Du baiser de Judas, qui fut le premier coup que Notre-Seigneur reçut en sa personne sacrée de la part de ses ennemis.

2° De la douceur d'esprit qu'il témoigna envers ce malheureux traître.

3° De l'exemple que nous devons tirer, comme étant un moyen très-propre pour combattre toutes les difficultés.

PREMIER POINT.

DU BAISER DE JUDAS, QUI FUT LE PREMIER COUP QUE NOTRE-SEIGNEUR REÇUT EN SA PERSONNE SACRÉE DE LA PART DE SES ENNEMIS.

Jamais Notre-Seigneur ne manqua d'ennemis, et jamais ses ennemis ne manquèrent de mauvaise volonté contre lui ; néanmoins jusqu'à présent, personne d'entre eux n'avait osé le toucher [1]. S'il avait souffert quelque chose, c'étaient des peines intérieures dont il affligeait son âme, ou des effets douloureux, qui passaient de l'esprit au corps par sympathie, ou des incommodités du froid, du chaud, de la faim, de la soif, de la pauvreté auxquelles le cours ordinaire de la divine providence, et l'état d'une vie passible et mortelle qu'il avait embrassée, l'avaient assujetti. Mais voici que les hommes commencent à lever la tête, et à mettre des mains sacrilèges et violentes sur sa personne sacrée, et le premier de tous, qui ose bien commettre un si détestable attentat, c'est un de ses Apôtres [2].

Voyez ce malheureux comme il s'approche, tout haletant, tout effaré, et presque la sueur sur le visage, tant il a de peine à se déguiser et à dissimuler son mauvais dessein. Mais enfin, ce

[1] Nemo misit in eum manus, quia nondum venerat hora ejus. *S. Joan.* VII.

[2] Et qui vocabatur Judas, unus de duodecim, antecedebat eos. *S. Luc.* XXII.

misérable se jette au cou de son bon Maître, il le serre dans ses bras, il porte sa bouche infâme sur les lèvres de Jésus, et il a bien l'effronterie de lui dire : Maître je vous salue [1].... Il est à croire que ce corps sacré frémit d'horreur à cet embrassement, et qu'il trembla de ce coup funeste, qui extérieurement ne paraissait pas violent, mais qui cependant lui était extrêmement sensible ; car il connaissait bien le traître, il voyait son cœur, et Satan qui en était maître ; de sorte qu'en l'embrassant il pouvait dire : Je baise un démoniaque, je baise un pécheur obstiné, un Apôtre apostat, un traître infâme. Ah ! quelle horreur !...

Remarquez ce trait de la providence et de la sagesse de Jésus, qui a voulu que le premier coup que lui portent ses ennemis, fût un coup dissimulé, qui ne fût pas sensible en apparence, mais qui le fût en effet, afin de nous apprendre que le mal qu'il souffre dans son corps, n'est ni le premier, ni le plus grand de ses maux, quoiqu'il paraisse le plus sensible ; mais que nos péchés, qui sont de véritables trahisons, et des perfidies semblables à celle de Judas, le blessent bien plus cruellement, quoiqu'ils ne semblent pas le toucher. En effet, quand nous l'offensons, c'est le diable qui le frappe par nos mains ; nous qui sommes ses amis, tandis que nous demeurons en sa grâce, nous servons d'instruments à la rage de son ennemi pour l'outrager [2]. Ah ! que cela lui est pénible !... Combien de fois vous êtes-vous approché de la sainte table? Combien de fois l'avez-vous baisé et transmis jusques dans le fond de votre poitrine, avec toutes les démonstrations et les apparences d'un ami, et au sortir de là êtes-vous retourné l'offenser comme auparavant... Je frémis, je tremble d'horreur et je rougis de

[1] Et confestim accedens ad Jesum dixit : Ave Rabbi. Et osculatus est eum *S. Matth.* XXVI.

[2] Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique. Et si is qui oderat me, super me magna locutus fuisset, abscondissem me forsitan ab eo.

Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus, qui simul mecum dulces capiebas cibos, etc. *Psalm.* LIV.

honte, non seulement à la vue du mal que j'ai commis, mais encore à la seule pensée de ce que je vais faire, en m'approchant de la sainte communion [1]... Néanmoins, ô mon Sauveur, je ne dois pas m'en éloigner pour cela, et je ne ferai pas, s'il vous plaît, ce tort à mon âme, que de la priver d'un si grand bien. Mais avant que ma bouche reçoive un gage si précieux, je baiserai premièrement vos pieds sacrés de la bouche du cœur, par un sentiment sincère de pénitence ; et pendant que je les baignerai de mes larmes, vous me laverez, s'il vous plaît, dans votre sang, et puis je vous recevrai en toute confiance, autant de la bouche que du cœur, protestant que je ne désire jamais vous recevoir dans ma poitrine, que comme je souhaite que vous receviez mon âme en votre Paradis [2]....

DEUXIÈME POINT.

DOUCEUR D'ESPRIT QUE NOTRE-SEIGNEUR TÉMOIGNA ENVERS CE MALHEUREUX TRAÎTRE.

Mon Ami, qui vous amène ici? que prétendez-vous faire [3] ? Pesez ces paroles : *Mon ami.* Regardez celui qui les profère, considérez l'accueil aimable qu'il fait à ce traître, et comment, au lieu de se fâcher, il lui montre le meilleur visage, et lui parle de la façon la plus honnête, et la plus douce qui soit au monde. Passez plus avant, pénétrez jusque dans son cœur, et vous verrez que ce Seigneur est encore meilleur ami qu'il ne le fait paraître, et qu'il est encore prêt à convertir ce traître, à le maintenir au rang et dans la dignité d'Apôtre, à le sauver, et à en faire un saint, s'il le voulait. Oh ! quel ami ? que celui qui a tant d'amour pour ses ennemis ! oh quelle bonté ! quelle douceur !....

Mais voyez sa sagesse dans la réponse qu'il fait à son salut : *A quel dessein êtes-vous venu?* lui dit-il, *que voulez-vous faire?*

[1] Antequam comedam suspiro. *Job.* III, 24.

[2] Non tibi, o quæcumque es talis anima, non tibi ille locus vilis, aut despicabilis videatur, ubi sancta peccatrix peccata deposuit, induit sanctitatem. D. Bern. serm. III *in Cant. de osculo pedis, manus, et oris Domini.*

[3] Dixitque illi Jesus : Amice ad quid venisti?

que prétendez-vous maintenant dans ce lieu? Il n'y avait rien de plus propre pour le gagner, rien de plus raisonnable, s'il lui fût resté quelque étincelle de raison et de bon sens; c'est, en effet, comme s'il lui eût dit: Eh quoi! tu viens trahir ton Maître. Ces paroles sont perçantes. Et puis l'appelant encore par son nom : *Eh ! Judas, tu me trahis donc par un baiser*[1] *?* Est-ce là ce qui t'amène! considère un peu ce que tu fais : trahir ton Maître ! peux-tu bien supporter ce reproche?... Quand il n'y aurait que l'horreur naturelle attachée à ce nom de traître, peux-tu bien souffrir qu'on t'appelle de ce nom, sans rentrer en toi-même, sans avoir de la honte, et sans reconnaître ton crime?... Souviens-toi que tu as été un Apôtre, un des premiers hommes du monde; regarde ce que tu es maintenant, un apostat, un traître, l'homme le plus infâme que la terre porte, pense bien à ce que tu deviendras, le plus criminel des réprouvés pendant toute l'éternité... Reviens Judas, reconnais ton péché, retourne, mon ami... Eh bien! me voilà pris, tu as fais ton coup, je le souffre, je le veux bien, mais au moins ne te perds pas. C'est pour te racheter que je me livre entre leurs mains; tu m'as vendu trente deniers ; et je veux te racheter au prix de tout mon sang; je me rends à toi, puisque tu l'as voulu ; mais ne te sépare point de moi, puisque tu me coûtes si cher... Judas, encore un coup, mon ami, c'est pour la dernière fois, je ne t'en parlerai plus, reçois cette grâce, ne la perds pas, pense à ce que tu fais, pense au crime de ta trahison....

Que peut-on s'imaginer de plus doux que ces paroles, si ce n'est la douceur dont il use à votre égard? Ah mon ami! vous a-t-il dit tant de fois au cœur, quand vous l'offensez, que faites-vous? vous vous perdez, vous m'offensez!... Arrêtez-vous un peu là-dessus, pensez ce que c'est qu'un péché[2], et ne l'appelez pas un profit, un intérêt de plaisir ou d'honneur; ne regardez ni la difficulté, ni le contentement. Otez-moi ces fausses apparences qui ont trompé Judas, qui ne considérait pas son crime

[1] Juda, osculo Filium hominis tradis.

[2] Qui faciunt peccatum et iniquitatem, hostes sunt animæ suæ. *Tob.* XII.

comme une trahison, mais comme une espèce de gain et de profit [1]; Voilà ce qui l'a perdu, et ce qui vous perd aussi bien que lui ; vous ne regardez dans votre péché que ce qui frappe les sens et l'amour propre, vous fermez les yeux au mal que vous faites [2]. Que n'écoutez-vous plutôt ce bon Sauveur, qui pouvant vous châtier sur l'heure, se contente de vous avertir amoureusement, et de vous attendre à pénitence. Que faites-vous, vous dit-il, vous m'offensez, vous me trahissez?... Vous admirez la douceur qu'il exerça une fois envers ce misérable, et vous ne l'admirez pas dans celle qu'il exerce cent fois envers votre personne, qu'il traite avec tant de charité ; ne faites pas comme ce traître a fait, mais faites ce qu'il devait faire pour recouvrer la grâce dont il était déchu. Comment devait-il se comporter ? Considérer ce qu'il devait faire ?...

TROISIÈME POINT.

DE L'EXEMPLE QUE NOUS DEVONS TIRER DE CETTE DOUCEUR, COMME ÉTANT UN MOYEN TRÈS-PROPRE POUR COMBATTRE TOUTES LES DIFFICULTÉS.

Ce n'est pas un petit profit de reconnaître dans la douceur de ces paroles la malice de nos péchés ; mais comme les difficultés qui se présentent en sont les causes les plus ordinaires, il faut se servir de cet exemple pour les vaincre, et trouver moyen de nous comporter vertueusement dans ces occasions mauvaises, pour éviter de plus grands maux, tels que sont nos offenses. Voyez donc par cet exemple de douceur et de mansuétude, comment au lieu de se fâcher, et d'user de reproches sanglants et de rudes paroles, Notre-Seigneur prend un visage serein, une contenance modeste, des paroles gracieuses, et un vrai cœur d'ami [3]. Voilà ce qu'il faudrait faire dans ces occasions, mais le mal est que nous perdons aussitôt toute retenue et toute raison, et oubliant presque notre condition d'hommes,

[1] Nihil est iniquiùs quam amare pecuniam : hic enim et animam suam vænalem habet. *Eccli.* x. v. 10.

[2] Fascinatio nugacitatis obscurat bona. *Sap.* IV.

[3] Benignus est Spiritus sapientiæ. *Sap.* I.

nous nous laissons aller au premier mouvement de la passion, comme feraient les animaux qui ne peuvent se commander [1]. De là viennent tant de désordres, et dans les paroles, et dans le visage, et dans les gestes, et dans les mouvements du corps, ce qui fait que l'émotion étant apaisée, nous en sommes tout honteux et tout confus.

Le vrai remède à ce mal, c'est d'adoucir votre esprit, quand quelque chose vous choque et vous répugne ; et plus il ressent d'aigreur et d'émotion, plus vous devez vous efforcer d'en réprimer les mouvements, et de les contenir dans la tranquillité et dans le repos. Vous pouvez le faire avec la grâce; avec un peu de discrétion et de prudence, avec un peu de résolution et de courage, vous en viendrez à bout [2]; un acte de résignation dissipera tous les fantômes de l'imagination qui vous peignent le mal plus grand qu'il n'est; moquez-vous-en, calmez votre cœur, et dites-lui que l'injure n'est pas digne de sa colère [3] ; que si vous vouliez, vous vous fâcheriez bien, mais que vous ne voulez pas perdre la paix pour un sujet si léger [4].

En effet, il n'y a aucun mal que celui que vous vous faites à vous-même ; et puis, ce n'est pas être sage que de remédier à un petit mal par un plus grand. Il en faut bien endurer d'autres pour être saint. Qu'est-ce donc que ce mal comparé à l'enfer que vous avez mérité, ou, mis en regard du ciel auquel vous aspirez, et des peines que notre bon Jésus a souffertes pour nous en frayer le chemin, et nous en ouvrir l'entrée?... Voilà comment il faut charmer son mal; et voyez le profit qui en revient : c'est qu'au lieu de vous donner de la peine, de scandaliser votre prochain, et d'offenser Dieu, vous avez conservé

[1] Qui patiens est, multa gubernatur prudentia; qui autem impatiens exaltat stultitiam suam. *Prov.* XIV.

Quid perdis animam tuam in furore tuo? *Job.* XXXVI.

[2] Omnem ostendentes mansuetudinem ad omnes homines. *Tit.* III.

[3] Verbum dulce multiplicat amicos, et mitigat inimicos, et lingua eucharis in bono homine abundat. *Eccli.* VI. v. 5.

Nemo læditur nisi à seipso. D. Chrysos.

[4] Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra, et intelligentias vestras in Christo Jesu. *Philipp.* IV.

la paix et le calme de votre esprit qui s'augmentera encore davantage, à raison de la victoire que vous aurez gagnée sur vous-même[1]. Dieu s'en tient glorifié et honoré, votre prochain reçoit avec plaisir l'odeur de votre bon exemple, et le mérite vous demeure, avec une récompense avantageuse de grâce et de gloire, qui vous estdonnée. Cela ne vaut-il pas bien le plaisir qu'il y a de se fâcher, s'il y en a? ou plutôt, cela ne vaut-il pas bien la peine que vous prenez, à ne vous point donner de peine? Retenez donc bien cette leçon de celui qui disait autrefois: Apprenez de moi que je suis humble et doux de cœur[2]. C'est ici qu'il faut l'apprendre; c'est dans les occasions qu'il faut la pratiquer; prévoyez-les, et vous y disposez ainsi à son exemple....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du baiser de Judas.

Voilà le traître qui porte sa bouche infâme sur le visage sacré de Notre Sauveur, c'est le premier coup que le Sauveur reçoit sur son corps de la part de ses ennemis. Il baise un misérable, il baise un traître, un apostat, un ennemi de Dieu, un homme qui va être damné avant vingt-quatre heures. Oh! quel coup! Hélas, mon âme, combien de fois l'as-tu frappé de ces coups de traître?... Combien de fois lui as-tu protesté en le recevant dans la sainte communion, que tu étais à lui, et néanmoins tu retournais aussitôt à ton péché?... O mon Dieu! qu'ai-je fait, et qu'est-ce que je fais, quand je pense que je m'approche encore si souvent de vous bouche à bouche, et cœur à cœur? Hélas! je n'ose presque plus m'en approcher; mais je crains encore plus de m'en éloigner. Mon âme, s'il faut que tu sois unie avec ton Jésus dans le paradis, pourquoi ne t'unirais-tu pas à lui ici, sur cette terre? Allons donc, mon âme, allons à la communion: mais allons-y comme nous voudrions aller et entrer dans l'union bienheureuse du paradis....

[1] Pax Christi exultet in cordibus vestris. *Coloss.* III.
Fili, in mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris. *Eccli.* III. v. 19.

[2] Discite a me, quia mitis sum et humilis corde. S. *Matth.* II.

DEUXIÈME POINT.

De la douceur d'esprit de Notre-Seigneur en recevant ce baiser.

Notre-Seigneur recevant le baiser du traître, lui dit : Mon ami, qui t'amène? qu'es-tu venu faire? ô Judas! tu me trahis par un baiser.... Je m'étonne qu'à ces paroles de douceur de mon Sauveur, le cœur de cet apostat ne se soit pas brisé, tant de honte que de douleur de son crime et de son attentat. Etonne-toi davantage, mon fils, de ce que tu t'émeus si peu de cette même patience, et de cette même douceur que j'exerce à ton égard.

TROISIÈME POINT.

Imitation de cette douceur dans les difficultés.

Il faut principalement se servir de l'exemple d'une si grande douceur, pour apprendre à adoucir ainsi son cœur et ses paroles dans les difficultés qui nous aigrissent. Or comme l'aigreur que nous en prenons ne fait qu'augmenter la peine aussi, la douceur d'esprit que nous nous en donnerons les adoucit toutes, et les fait accepter sans peine, puisque la plus grande peine ne vient que de notre impatience. Mon âme, s'il faut prendre de la peine, tache de l'accepter avec douceur ; c'est en effet le moyen de la supporter comme il faut, pour qu'elle soit pour nous moins pénible et plus méritoire.

MERCREDI.

DU TROISIÈME MOYEN D'EXERCER SON COURAGE; ALLER AU DEVANT DES DIFFICULTÉS, POUR LES RECONNAITRE.

Jésus connaissant toutes les choses qui devaient lui arriver, alla au devant des soldats, et leur demanda d'abord : Qui cherchez-vous? Ils répondirent : Jésus de Nazareth. C'est moi, leur dit-il, et aussitôt ils tombèrent tous à la renverse [1].

Le Sujet, qui nous fournit le troisième moyen d'exercer notre courage parmi les peines, est assez indiqué par ces paroles, et sera expliqué dans le cours de la méditation.

La Fin est de bien entendre comment il faut reconnaître les maux dont nous sommes menacés, et après les avoir bien considérés, et nous en être pleinement instruits, aller au devant pour les combattre, plutôt en les abordant avec courage, qu'en nous défendant mollement.

La Forme est en ces trois points :

1° Courageuse demande de Notre-Seigneur, et réponse des soldats.

2° Chute des soldats, qui fut un effet des paroles de Notre-Seigneur.

3° Du moyen de nous montrer courageux à l'exemple de Notre-Seigneur.

PREMIER POINT.

COURAGEUSE DEMANDE DE NOTRE-SEIGNEUR, ET RÉPONSE DES SOLDATS.

Après que Notre-Seigneur eut parlé à Judas, il s'avança vers la troupe des soldats qui suivaient le traître, et leur demanda avec une assurance vraiment courageuse et divine : *Qui cherchez-vous*? Il le savait trop bien, dit le saint Evangile ; néan-

[1] Jesus itaque sciens omnia quæ ventura erant super eum, processit, et dixit eis : Quem quæritis? Responderunt ei : Jesum Nazarenum. Dicit eis Jesus : Ego sum, etc., abierunt retrorsùm, et ceciderunt in terram. S. *Joan.* XVIII.

moins il voulut les faire parler, pour ces trois raisons : Premièrement, afin de tirer de leur bouche la confession de leur mauvais dessein, et nous faire connaître qu'il ne se livre pas entre leurs mains par un décret précédent, qui les oblige à le prendre, et à le faire mourir : mais que s'ils attentent à sa vie, et s'ils le cherchent pour cette fin, c'est un effet de leur malice, et une marque de sa bonté de le permettre[1].

En second lieu, il les interroge, pour leur donner le temps de penser à ce qu'ils voulaient faire ; et comme il ne refuse d'ordinaire ses grâces, qu'après qu'il les a présentées et qu'elles ont été refusées, il les obligea de prononcer le saint Nom de Jésus, qui ne sort jamais de la bouche, si ce n'est des blasphémateurs, sans laisser quelques bénédictions et quelques grâces dans le cœur, afin qu'en proférant ce nom adorable, ils en conçussent un sentiment qui, étant aidé de la grâce, était capable sans doute de les amener au repentir de leur méchanceté[2]. Car, que disent-ils, quand ils disent Jésus?... Qui vous a dit, ô soldats, qu'il y avait un Jésus?... Que vous en a-t-on rapporté ? qu'est-ce que vos yeux vous en ont appris ? ne l'avez-vous pas vu faire des miracles?... N'est-ce pas Jésus dont vous avez admiré les discours, dont l'éloquence toute divine vous a autrefois arraché les armes des mains en pareille occasion[3]?... Et vous le cherchez encore, et vous venez pour le perdre. Quel tort vous a-t-il fait depuis ? ou plutôt quel bien ne vous a-t-il pas fait ? Oh ! qui saurait ce que c'est que Jésus !... Pour celui qui prononcerait seulement ce nom comme il faut, il deviendrait presque impossible de l'offenser.

La troisième raison est plus mystérieuse, et encore plus digne d'attention que les précédentes ; c'est qu'il a dessein en tirant de leur bouche cette réponse : *Qu'ils cherchent Jésus*, de faire savoir à tout le monde qu'on cherche un Sauveur, et qu'on s'a-

[1] Admisit in se impias manus furentium, quæ dum proprio incumbunt sceleri, famulatæ sunt Redemptori. S. Leo, serm. x *de Pass.*

[2] Discedat ab iniquitate omnis, qui nominat nomen Domini. II *Tim.* II.

[3] Numquam locutus est homo, sicut hic homo. S. *Joan.* VII.

dresse à lui pour cet effet, et qu'il se déclare tel. *C'est moi*, répond-il[1], ce ne sont pas ces hommes qui me suivent, laissez-les ; c'est moi qui suis le Sauveur des hommes. C'est moi qui suis cet homme qu'il est expédient de faire mourir pour le salut du peuple.... Qui cherchez-vous, encore un coup ? Parlez, répondez ?... C'est Jésus.... Eh bien, puisqu'il en est ainsi, que vous cherchez Jésus, que vous cherchez un Sauveur, quoique sans y penser, et que vous vous adressez à moi, à la bonne heure[2] ; je le suis, je l'avoue, et en cette qualité je me livre de bon cœur entre vos mains, afin que mon Père voie, et que tout le monde sache que si on me lie, et si on me condamne, c'est en qualité de Jésus et de Sauveur ; c'est ce nom qui sera écrit sur le haut de ma croix, comme l'unique et le véritable sujet de ma mort. O Sauveur de nos âmes, que ce titre vous coûte cher ! oh ! que ce nom m'est aimable et adorable !... Vous n'êtes lié que parce que vous êtes Jésus, et je ne suis délivré que parce que vous êtes mon Sauveur.... Mon âme, aimons et cherchons ce Jésus, et que nous puissions répondre dans toutes nos actions : Je cherche Jésus, mais je le cherche, non pour le perdre, mais pour me sauver ; non point pour lui lier les mains, mais pour lier et unir mon cœur avec le sien....

DEUXIÈME POINT.

CHUTE DES SOLDATS, QUI FUT UN EFFET DES PAROLES DE JÉSUS.

Cette troupe de soldats armés, à la seule parole de Jésus, tombe par terre, et se trouve renversée sans pouvoir se relever. Quel spectacle ! quels sentiments pouvaient-ils avoir ! que pensait alors Judas ? quel exemple de la puissance de Jésus ?... Que fera-t-il quand il viendra en qualité de juge[3], s'il est si redoutable et si terrible, quand il veut être pris et jugé comme si ce n'était

[1] Dicit eis Jesus: Ego sum.

[2] Iterùm ergo interrogavit eos, quem quæritis ? Illi autem dixerunt, Jesum Nazarenum. Respondit Jesus : Dixi vobis, quia ego sum; si ergo me quæritis, sinite hos abire. *S. Joan.* XVIII.

[3] Ut ergo dixit eis: Ego sum, abierunt retrorsùm, et ceciderunt in terram. Quid jam poterit majestas ejus judicatura, cujus hoc potuit humilitas judicanda. S. Leo, serm. I, *de Pass.*

qu'un criminel.... Mais, ô mon Dieu, quelle bonté, de donner tant de têmps à ces misérables pour se reconnaître ! Ne leur disait-il point alors au cœur : Reconnaissez-vous quel est celui que vous voulez prendre et lier ? Eh bien ! pensez-vous que ce soit simplement un homme, qui puisse vous faire éprouver son pouvoir, comme vous l'éprouvez en ce moment dans vos personnes? Que si je suis Dieu et homme tout ensemble, comment n'avez-vous pas horreur de m'attaquer, et d'attenter sur ma vie ? Pensiez-vous que vos armes dussent vous donner de la force contre moi, et que je dusse céder à la violence de vos efforts ? Désabusez-vous maintenant ; vous voilà renversés !.... Faites tous vos efforts pour vous relever de vous-mêmes ; vous ne le pourrez jamais si je n'y consens ; vous mourrez sur place, si je ne vous relève par ma puissance.... Mais je ne veux pas user de cette rigueur à votre égard ; levez-vous hardiment ; c'est moi qui vous ai renversés, et c'est moi qui vous relève ; c'est moi qui vous ai fait tomber, mais ce n'est que pour vous relever, et pour vous faire rentrer en vous-mêmes. Ne voyez-vous pas clairement, par cet exemple, que je suis votre juge aussi bien que votre Sauveur, et que je puis vous damner aussi bien que je veux vous sauver ?...

Oh ! quels mystères ! quelles grâces pour ces ingrats ! quel endurcissement de ces âmes perfides !... C'est pour toi, mon âme, que cela se dit et se fait ; c'est pour te sauver que Jésus en renverse mille et mille devant tes yeux, afin que tu saches qu'il y a une justice et un Dieu qu'il ne faut pas offenser [1]. N'as-tu pas vu souvent comme les superbes sont abattus et humiliés [2] ? Leur exemple ne t'inspire-t-il point de crainte ? Veux-tu demeurer dans ton endurcissement comme eux?... Ne penses-tu point qu'un jour viendra, que tu seras contrainte de plier sous la main de ce Dieu tout-puissant qui résiste aux superbes.... O juge souverain ! ne permettez jamais que je conçoive aucun dessein con-

[1] Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo. *Isa.* XLV.

[2] Ecce ego ad te, superbe, dicit Dominus Deus exercituum, quia venit dies tuus, tempus visitationis tuæ. Et cadet superbus, et corruet, et non erit qui suscitet eum. *Jer.* L.

traire aux vôtres, renversez dans cette vie toutes mes entreprises qui ne seraient point pour votre gloire, et ne me soulagez dans mes adversités que pour mieux vous connaître, vous aimer et vous servir plus généreusement.

TROISIÈME POINT.

MOYEN DE NOUS MONTRER COURAGEUX A L'EXEMPLE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Tirons encore de cet exemple admirable une leçon importante, et un moyen très-efficace pour nous comporter généreusement dans les occasions les plus difficiles. Jésus alla au devant de ses ennemis, pour nous apprendre à aller comme lui au devant des difficultés qui se présentent, afin de les reconnaître et d'apprendre ce qu'elles ont de faible, et ce que nous avons de force et de puissance avec la grâce, pour les renverser et passer par dessus [1].

En effet, elles n'ont rien de fâcheux, qu'autant que Dieu le permet et l'ordonne pour notre bien ; et le mal que nous y craignons n'y est pas ; ce n'est qu'une pure illusion ; avancez un peu pour le reconnaître, ayez le courage de bien examiner ce qui vous fait de la peine[2]. En vérité, qu'est-ce que cette humiliation que vous redoutez si fort ? où est ce grand mal qui vous fait si peur? A bien considérer, c'est une moindre opinion que les autres auront de vous ? Eh bien ! quel mal vous fait cela ?... En êtes-vous moins fort et robuste ? En êtes-vous plus malade, ou plus mauvais ?... Quel mal vous en arrive-t-il, sinon celui que vous prenez de vous-même ?.... Faut-il tant se tourmenter pour cela ? Pensez de même au sujet de la pauvreté. Eh bien ! qu'est ce que cela ? Est-ce mourir de faim, de froid, et de misère ?... Quand il devrait en être ainsi, le Dieu que nous adorons, et le paradis auquel nous aspirons, ne valent-ils pas bien cette peine ?... Mais il ne s'agit pas de faire de si grands frais, il n'est question simplement que de se priver des choses superflues, de bien user des

[1] Exultat audacter, in occursum pergit armatis, contemnit pavorem, nec cedit gladio, etc. *Job.* XXXIX. D. Greg. XXXI *Mor.* c. XIV.

[2] Fugit impius nemine persequente, justus autem quasi leo confidens absque terrore erit. *Prov.* XXVIII.

nécessaires, sans attache et sans affection désordonnée[1], rien ne vous manquera pour cela; y a-t-il donc de quoi tant trembler?...

Il en est de même de tous les maux, dans lesquels l'imagination inspire plus de crainte que la chose ne nous fait de mal. Toutefois cette crainte, quoique déraisonnable, n'en produit pas moins de mauvais effets, comme si elle avait plus de fondement pour nous émouvoir; en effet, elle nous rend lâches, timides, abattus, découragés, de sorte que nous ne faisons le bien qu'à demi[2]; nous craignons plus les vertus que nous ne les aimons, et s'il faut s'humilier, par exemple, ce n'est qu'en murmurant, et par une espèce de crainte et de contrainte servile[3]. Ah que cela est indigne d'un cœur vraiment généreux.

Changez ce mauvais jugement, corrigez cette fausse imagination, relevez ce cœur trop abattu, et sachez que le joug de Notre-Seigneur est doux à qui le veut porter, et non pas le traîner. Ne vous donnez de peine que celle qu'il faut prendre pour être solidement vertueux, ménagez votre travail, pour l'employer quand il est véritablement nécessaire. En un mot, pour être vertueux, il faut être courageux; mais pour être courageux, il ne faut pas se représenter la peine et le mal plus grands qu'ils ne sont, ni en concevoir trop de craintes sans savoir ce dont il s'agit[4]. Examinez-le bien, et vous vous moquerez de vous-même, de ce que si peu de chose effraie votre cœur, qui devrait avec les saints défier la rage des tigres et des lions, et toutes les forces de l'enfer. Venez, tourments, venez fondre sur moi, que je brûle dans les flammes, que les bêtes farouches me déchirent, je suis trop heureux, pourvu que je souffre pour Jésus, par les ordres de Jésus,

[1] Utere quasi homo frugi his quæ tibi apponuntur. *Eccli.* XXXI.

[2] Et dilexerunt me in ore suo, et lingua sua mentiti sunt ei. Cor autem eorum non erat cum eo. *Psalm.* LXXVII.

[3] Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum. *Is.* XXVI.

[4] Dominum non invocaverunt, illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor. *Psalm.* XIII.

et selon les volontés de Jésus[1].... Préparez-vous-y avec sa grâce....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Courageuse demande de Notre-Seigneur; réponse des soldats.

Notre-Seigneur ayant fini avec le traître Judas, s'adresse à ceux qui étaient venus pour le prendre, et leur demande d'une voix ferme et d'un cœur divinement courageux: Qui cherchez-vous? Ils répondent tous: C'est Jésus de Nazareth. Il leur répond que c'est lui, qu'ils le prennent en cette qualité, que c'est pour cela qu'il est né, qu'il vit et qu'il mourra : c'est-à-dire, parce qu'il est Jésus et Sauveur.... O mon Jésus! qui avez parfaitement accompli la signification de ce nom sacré, faites-moi la grâce de ne le prononcer jamais sans en éprouver les effets, et sans y trouver le salut et la perfection de mon âme....

DEUXIÈME POINT.

Les soldats tombent à la renverse.

A ce nom de Jésus, et à ces paroles : C'est moi qui suis Jésus, ils tombèrent tous à la renverse sur la terre. Et pourquoi ne tombèrent-ils pas jusque dans les enfers? Hélas! ils le méritaient bien; et Notre-Seigneur en avait bien le pouvoir, mais sa bonté ne le permit pas; même il ne les renversa sur terre, qu'afin qu'ils ne tombassent pas dans les enfers, puisque c'était pour les relever, et pour les sauver, s'ils eussent voulu se reconnaître.... O mon âme! que tu as affaire à un Dieu qui ne t'abat jamais que pour te relever!... Abattez, mon Sauveur, abattez et confondez tous mes desseins qui ne sont point pour votre gloire ; et faites-moi la grâce de reconnaître encore votre bonté parmi tant d'autres châtiments, que vous avez exercés sur ceux qui n'étaient pas plus criminels que moi....

[1] Ignis, crux, bestiæ, et tota tormenta diaboli in me veniant, tantùm Christo fruar. S. Ignat. mart.

TROISIÈME POINT.

Pratique de ce courage à l'exemple de Notre-Seigneur.

C'est à nous de nous servir encore de cet exemple de Notre-Seigneur pour nous encourager dans les difficultés. Il faut aller généreusement au devant comme lui ; il faut les interroger et leur demander : Qui êtes-vous? que cherchez-vous? Oh! si vous les connaissiez, et si vous saviez pourquoi elles viennent, vous n'auriez garde de fuir comme vous le faites, lorsqu'il faut souffrir. Mon Sauveur, faites-moi part de votre courage, à proportion de la part qu'il vous plaira de m'accorder dans vos souffrances....

JEUDI.

DU QUATRIÈME MOYEN POUR PRATIQUER LA VERTU DE COURAGE, QUI EST DE RECONNAITRE DANS LES DIFFICULTÉS LES ORDRES DE DIEU ET DE LES SUIVRE.

Ne boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné [1]?

Le Sujet fondé sur ces paroles de Notre-Seigneur qu'il adresse à S. Pierre, suppose ce que fit cet Apôtre, qui voulait défendre avec des armes son bon Maître ; ce qui sera plus amplement traité pour être mieux considéré, dans les points de la méditation.

La Fin est de reconnaître et d'apprendre à suivre courageusement dans les difficultés, les ordres de Dieu.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur reprend S. Pierre, qui se mettait en devoir de le défendre.

[1] Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum? *S. Joan.* XVIII.

2° Il lui donne pour raison, qu'il est obligé de boire le calice que son Père lui a préparé, et qu'il veut suivre ses ordonnances.

3° En toutes choses nous devons ainsi regarder les desseins et les ordres de Dieu, pour les suivre généreusement.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR REPREND S. PIERRE QUI SE METTAIT EN DEVOIR DE LE DÉFENDRE.

Les soldats que Jésus avait terrassés par sa parole, s'étant relevés par sa permission, ne devaient-ils pas mettre bas les armes, et se jeter aux pieds de celui dont ils venaient d'éprouver la puissance, par une chute si miraculeuse, et la bonté par le moyen qu'il leur donna de se relever? Mais tant s'en faut que ce miracle les adoucit, ils en devinrent au contraire plus farouches, et plus remplis d'indignation et de rage contre lui; de sorte que la honte et le dépit irritant leur passion, comme s'ils eussent voulu tirer vengeance de cette injure, ils se jetèrent avec une telle fureur sur sa personne sacrée, qu'il n'y en eut pas un qui ne voulût y mettre la main[1]. Voilà comment les hommes abusent des grâces de Dieu : voilà comment on lui rend le mal pour le bien, voilà comment il permet aux hommes de suivre leur malice, quand ils ne veulent pas se rendre à sa bonté. Oh! combien de fois pareille chose vous est elle arrivée!...

Cependant les Apôtres se mettent en défense, et entre tous, S. Pierre met l'épée à la main, et portant un coup à un des soldats, il lui abat l'oreille[2]. Que vous semble de cette ferveur? N'est-elle pas pardonnable dans une telle circonstance?... Si l'on considère la chose en elle-même, on ne peut l'approuver,

[1] Cohors ergo, et tribunus, et ministri Judæorum comprehenderunt Jesum. *S. Joan.* XVIII.

Retribuebant mihi mala pro bonis. *Psalm.* XXXIV.

Non retribuit ei secundùm beneficia quæ sibi tribuerat. I *Mach.* II.

[2] Videntes autem hi qui circa ipsum erant, quod futurum erat, dixerunt ei : Domine si percutimus in gladio; et percussit unus ex illis servum, etc. *S. Luc.* XXII.

car il n'avait ni ordre, ni permission de frapper ; et puis, quelle apparence qu'un homme seul résistât à une troupe tout entière ? Certes, il semble qu'il y avait un peu plus de chaleur et de colère que de raison dans cette action ; aussi Notre-Seigneur l'en reprit-il [1]. Mais si vous considérez plutôt la personne que l'action, vous excuserez aisément Saint Pierre, n'étant pas croyable que la faute fût grande dans cette rencontre si inopinée, qui ne lui laisse pas le temps de peser les raisons qui devaient retenir ce zèle, par lequel il se laissa emporter.

Apprenez par ceci premièrement : quand vous verrez des personnes tomber dans quelque action qui semble blâmable, à ne pas les condamner aussitôt ; car quoique vous ne deviez pas les imiter, cependant vous pouvez et devez les excuser [2]. Apprenez encore à défendre Notre-Seigneur, quand vous le voyez offensé, mais non pas comme Saint Pierre, en vous laissant emporter à la colère, ni en irritant ceux que vous devez reprendre avec un esprit de charité et de douceur [3]. Notre-Seigneur se comporte bien autrement ; voyez comme il avertit sagement son disciple, comme il guerit charitablement le soldat [4]. Cela n'était-il pas capable d'attendrir le cœur de tous ceux qui le regardaient ?... Mais laissez-là ces misérables ; souvenez-vous que, s'ils outragent Notre-Seigneur, et si leur cruauté vous donne de l'émotion et du ressentiment, ce sont vos péchés qui en sont la cause [5], et qu'ils lui causent plus de peine que ce mauvais traitement, qu'il endure de la part de ces furieux. Le zèle que vous devez concevoir pour lui, doit vous porter à ôter tout ce qui lui déplaît en vous, et dans tous ceux dont vous avez la conduite [6]. Regardez donc s'il y a quelque chose qui puisse lui déplaire dans

[1] Respondens autem Jesus, ait ; Sinite usque hûc. Mitte gladium tuum in vaginam. S. *Luc*, Ibid.

[2] Nolite judicare, nollite condemnare.

[3] In spiritu lenitatis. *Gal.* VI.

[4] Et cum tetigisset, auriculam ejus, sanavit eum. S. *Luc*, ibid.

[5] Ego qui peccavi, ego qui malum feci, I *Par.* XXI.

[6] Auferes malum de medio tui. *Deut.* XIII.

votre cœur, dans vos paroles, dans vos actions, dans vos habits, dans la manière dont vous remplissez les devoirs de votre état. Armez-vous contre ces défauts, défendez son honneur, vengez son injure, montrez-vous intéressé pour tout ce qui le touche. N'oubliez pas aussi de conspirer avec les prédicateurs, les confesseurs et les autres ministres de l'Église, pour la conversion des pécheurs. Priez, pleurez, gémissez et ne vous laissez pas vaincre en ce point par une âme damnée, par ce mauvais riche, qui du milieu des flammes demande qu'on empêche ses frères de descendre avec lui dans ce lieu de tourments [1]. Ah! que d'hommes se perdent, combien Dieu est offensé, et que peu de personnes songent à réparer les outrages qui lui sont faits !

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR DONNE POUR RAISON, QU'IL EST OBLIGÉ DE BOIRE LE CALICE QUE SON PÈRE LUI A PRÉPARÉ, ET QU'IL VEUT SUIVRE SES ORDONNANCES.

Ne faut-il pas que je boive le calice de mon Père? disait Notre-Seigneur à saint Pierre. Ces paroles sont dignes d'attention. Remarquez premièrement, qu'il appelle calice les tourments de sa Passion, non-seulement à raison de leur amertume et pour marquer que c'était une médecine qu'il devait avaler, pour guérir les maladies de son corps mystique, mais surtout pour montrer que c'était une peine ordonnée par son Père [2]. En effet, les Juifs avaient cette coutume dans leurs festins, et dans leurs repas, que le plus ancien et le plus honorable de la maison faisait la part aux autres, et leur distribuait le vin et les autres sortes de breuvages, dont ils se servaient ; d'où vient que le mot de calice passa en proverbe chez eux, pour signifier un lot et un partage de quoi que ce soit, comme d'un héritage, d'un gain, d'un honneur, qui échéait à quelqu'un [3]. En ce sens Notre-Seigneur appelle sa Passion son calice ; c'est-à-dire, les

[1] Ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum. *S. Luc.* XVI.

[2] *Maldonatus in Matth.*

[3] Dominus pars hæreditatis meæ, et calicis mei. *Psalm.* XV.

souffrances qui lui sont échues en partage; et parce que son Père les avait ordonnées, il les appelle aussi le calice de son Père, en considération de ce qu'il veut les souffrir pour obéir à ses arrêts, et à ses saintes ordonnances.

C'est ce qui paraît plus remarquable dans toute sa Passion, qu'il ne rapporte pas tant ses souffrances à Judas qui l'avait trahi, ni aux Juifs qui le persécutaient, ni à Pilate qui le condamnait, qu'à son Père qu'il y considérait tout particulièrement. Car, sachant que rien n'arrive dans le monde que par les arrêts éternels de la providence divine, il s'y arrête, il s'y soumet, il ne pense qu'à cela, il ne veut que cela et il veut tout pour cela. Oh! divine disposition de la providence! quel calice et quelle part de souffrances!... Oh! que la nôtre est petite en comparaison!... Et néanmoins nous ne pensons qu'à nous plaindre là où Jésus s'estime content et honoré [1]. D'où vient cela, sinon de ce que nous ne regardons pas la main qui nous présente la coupe, ou que nous ignorons sa sagesse et sa bonté? O mon Dieu! apprenez-moi ce qu'il vous plaît que je sache, pour vous adorer et vous servir plus purement dans mes souffrances.

TROISIÈME POINT.

EN TOUTES CHOSES NOUS DEVONS AINSI REGARDER LES DESSEINS ET LES ORDRES DE DIEU, POUR LES SUIVRE GÉNÉREUSEMENT.

Ne vous lassez point de goûter et de savourer ces vérités: que Dieu ordonne toutes choses; que ses ordonnances sont la justice même; que quand il nous donnerait la liberté de disposer de notre vie et de notre mort, nous ne saurions en ordonner avec autant d'avantage pour nous, qu'il en ordonne, parce que la sagesse et la puissance nous manquent pour connaître notre bien, et nous en procurer la possession [2]. Et quand même nous aurions sa sagesse et sa puissance, et qu'il ne nous manquât que sa bonté et l'amour qu'il nous porte, nous ne pourrions

[1] Ecce quibus non erat judicium, ut biberent calicem, bibentes bibent, et tu quasi innocens relinqueris? non eris innocens, sed bibens bibes. *Jerem.* XLIX.

[2] Tua, Pater, providentia gubernat. *Sap.* XVI.

pas nous faire tant de biens par notre amour-propre, qu'il est capable de nous en faire par l'amour qu'il a pour nous. Notre amour-propre n'est que froideur et que haine, au prix de l'amour que Dieu nous porte, amour qui n'est que tendresse, que feu, que bonté, que désirs et qu'affections à nous faire du bien [1].

Eh bien! si une si grande sagesse, une puissance si absolue, et une bonté si excessive nous ordonnent quelque chose [2], où est le fou et l'insensé qui osera les contrecarrer et y trouver à redire?.... Et si ses ordres se trouvent partout, ne devons-nous pas dire en tout: Dieu soit béni, Dieu a bien fait toutes choses?... Voilà le calice qu'il me présente, oserai-je bien le refuser? voilà le partage qu'il m'assigne, oserai-je contester contre lui?... Et quand j'aurais assez de témérité pour le vouloir, aurais-je assez de puissance pour en venir à bout?... Prenez donc cette coupe, et cette part de souffrances qu'il vous envoie, comme venant de sa main [3]. Ne faites point de distinction entre Dieu et la volonté de Dieu, ce n'est qu'une même chose; partout où sa volonté se trouve, il y est avec elle; et là où Dieu se trouve, que peut-on craindre?... Mais que peut-on désirer de plus? qu'y a-t-il de meilleur en paradis que lui?... Ruminez bien tout cela, et le convertissez tellement en nourriture, rendez-vous ces considérations si fréquentes dans la pratique, que jamais il ne vous arrive d'agir, de parler et de souffrir, que dans cet état, et à l'imitation de Jésus. Quiconque refuse de boire le calice que la main de Dieu lui présente, ne sait ce que c'est que Dieu, et ne mérite de l'apprendre qu'à ses dépens....

[1] Disciplina sapientiæ, cui revelata est, et manifestata? Unus est altissimus Creator omnipotens. Ipse creavit illam in Spiritu Sancto, et effudit illam super omnia opera sua. *Eccli.* I, 7.

[2] Qui portamini a meo utero. *Isai.* XLVI.

Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. Ibid. XLIX.

[3] Accepi calicem de manu Domini. *Jerem.* XXV.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur reprend S. Pierre.

Il y a de quoi reprendre dans l'action que fit S. Pierre, se mettant en défense pour Notre-Seigneur; mais il y a aussi de quoi imiter en sa personne. Il faut bien avoir du zèle pour la gloire d'un si bon Maître, qui est si mal traité par les hommes; mais il faut que ce zèle soit règlé et discret. Voyez le mal qui l'offense dans vous et dans les autres, et comment vous pouvez l'ôter, soit par vous, soit par d'autres. Mon âme, les péchés du monde sont aujourd'hui arrivés à ce point, qu'il n'y a presque d'autre remède, que de les déplorer et de crier miséricorde.

DEUXIÈME POINT.

Il appelle sa Passion le calice de son Père.

Quand Notre-Seigneur dit à son Apôtre : Ne faut-il pas que je boive le calice de mon Père? c'est comme s'il disait : Ne faut-il pas que j'endure ce que mon Père m'ordonne de souffrir? Oh! divine ordonnance du Père! Oh! divine obéissance du Fils!... Hélas, que ce Père me traite bien plus doucement, et comme ce Fils m'enseigne à me soumettre aux ordres de son Père, bien plus parfaitement que je ne le fais. Mon âme, quand tu te plains de tes peines, tu t'en prends à ton Dieu; et son Fils qui en souffre bien davantage par soumission à la sainte volonté de son Père, condamnera un jour tes plaintes.

TROISIÈME POINT.

Nous devons ainsi prendre toutes choses de la part de Dieu.

Il ne faut donc que se souvenir dans toutes ses peines, pour les supporter patiemment, que c'est Dieu qui les a ainsi ordonnées pour sa gloire et pour notre bien. En effet, si nous ne nous impatientons que par la considération que nous avons de notre mal, quand nous verrons que c'est notre bien plutôt que notre mal, nous changerons notre tristesse en joie, et notre impatience en un parfait contentement, et nous dirons joyeusement : Oui, mon Dieu, faites tout ce qu'il vous plaira; car je ne saurais jamais rien souhaiter de meilleur, que l'accomplissement de votre bon plaisir.

VENDREDI.

CINQUIÈME MOYEN POUR FORTIFIER NOTRE COURAGE : LA CONSIDÉRATION DES SAINTES ECRITURES, QUI RECOMMANDENT GRANDEMENT LES SOUFFRANCES.

Comment donc les Ecritures seraient-elles accomplies, si l'on ne fait ce qu'elles ont annoncé [1] ?

Le Sujet est pris sur la continuation des paroles que Notre-Seigneur adressa à saint Pierre, qui nous proposent un nouveau moyen de fortifier notre courage, et nous invitent aussi à l'employer au milieu des difficultés ; il est nécessaire d'accomplir les saintes Écritures, qui ne recommandent rien tant que de souffrir, et d'avoir du courage pour souffrir avec fruit.

La Fin est de nous représenter souvent les paroles de l'Écriture, qui recommandent les souffrances, et de nous faire connaître la nécessité qu'il y a d'accomplir ce que disent les Écritures.

La Forme est en ces trois points :

1° Les Saintes Écritures ont prédit les souffrances de Notre-Seigneur, et pourquoi.

2° Comment il les a parfaitement accomplies.

3° Les mêmes Écritures nous assurent qu'il est nécessaire que nous souffrions ; nous devons tirer de là un motif de courage dans nos souffrances, en voyant la nécessité qu'il y a d'accomplir les Écritures.

[1] Quomodo ergo implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri ? *S. Matth.* xxvi.

PREMIER POINT.

LES SAINTES ÉCRITURES ONT PRÉDIT LES SOUFFRANCES DE NOTRE-SEIGNEUR, ET POURQUOI.

Il est clair que les souffrances de Notre-Seigneur ont été prédites dans les saintes Écritures, et que le Saint-Esprit qui en est l'auteur, a voulu les annoncer par la bouche des Prophètes, avant qu'elles arrivassent. Il n'est donc pas besoin de vérifier ce point, mais il faut considérer le dessein et les causes qui l'ont porté à faire ces prédictions. En voici trois, dont la première regarde la foi, qu'il a voulu faciliter par ce témoignage, afin que ceux qui seraient témoins de la mort de Jésus-Christ, ou qui d'ailleurs en auraient la connaissance, crussent plus aisément en lui, en voyant que toutes ces choses avaient été prédites si long-temps d'avance[1] ! Formez sur ce sujet un acte de cette vertu, le plus fervent que vous pourrez....

La seconde concerne l'espérance, qui se sert des prophéties qui sont déjà accomplies, comme d'un motif puissant, pour attendre avec plus d'assurance ce qui est écrit pour l'avenir; comme les promesses du ciel et les menaces de l'enfer[2]. Faites sur ce sujet un acte d'espérance....

La troisième regarde la charité, dont il nous donne ici un rare exemple; car cet amoureux Sauveur avait tant de désir de souffrir pour l'honneur de son Père, et pour le bien des hommes, qu'il a voulu comme s'obliger par parole, et nous engager sa foi, afin que ses souffrances et sa croix fussent aussi inévitables, que sa parole est certaine, et sa fidélité inviolable[3]. C'est pourquoi il répond fort à propos : *Et comment serait-il possible que les Écritures fussent accomplies, si je n'allais souffrir*

[1] Quoniam sic scriptum est, et sic oportebat Christum pati. *S. Luc.* XXIV.
Secundum revelationem mysterii temporibus æternis taciti, quod nunc patefactum est per Scripturas Prophetarum, secundum præceptum æterni Dei ad obeditionem fidei. *Rom.* XVI.

[2] Ut per sapientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus. *Rom.* XV.

[3] Aperui os meum ad Dominum, et aliud facere non potero. *Judic.* II.
Non potest solvi Scriptura. *S. Joan.* X.

ce qu'elles ont prédit? La parole de mon Père qui est aussi la mienne serait-elle donc frustrée de son effet? et moi qui sais ce que nous avons promis, voudrais-je bien le dédire? Non, non, je le ferai, puisqu'il l'a dit; je garantirai par ma mort le succès de ses promesses et la vérité de sa parole... Oh! quelle résolution, et quelle charité de mon Sauveur, qui se plaît lui-même à s'imposer la nécessité de souffrir pour mon amour? Oh que je suis éloigné de cette vertu! Je ne puis souffrir d'être contraint, j'ai peur de trop m'engager à son service, et néanmoins, o mon Dieu! il n'y a point de plus grande liberté que d'être obligé à bien faire, si je le comprenais bien. Efforcez-vous de le comprendre, et demandez-en la grâce au Saint-Esprit....

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR A PARFAITEMENT ACCOMPLI LES ÉCRITURES.

Que Notre-Seigneur ait accompli effectivement tout ce qui est prédit dans l'Écriture, on n'en saurait douter pas plus que des Écritures mêmes. Mais ce qui est plus important à considérer, c'est la manière dont il a accompli toutes les prédictions, et comme il adorait, en les accomplissant, les trois attributs de Dieu, qu'on y voit briller entre tous les autres [1].

Le premier est sa sagesse, qui connaît tout, comme première vérité, qui ordonne tout, qui publie ses ordonnances avec autant de vérité qu'il les connaît; qui ne peut ni tromper, ni être trompée; qui sait toutes choses, et qui dit ce qu'elle sait et de la manière qu'elle veut qu'on le sache [2]. O souveraine vérité, que vous êtes adorable! oh! que je vous aime cordialement, disait Notre-Seigneur. Et vous, dites après lui : O première vérité! que vous êtes adorable, et que je suis heureux qu'il y ait un Homme-Dieu qui vous adore!...

Il respectait en second lieu la justice divine dans l'accomplissement des Écritures; et voyant qu'elles ne parlaient que de

[1] Dico enim vobis, quoniam adhuc hoc quod scriptum est oportet impleri in me : Et cum iniquis deputatus est. *S. Luc.* XXII.

[2] O altitudine divitiarum, sapientiæ, et scientiæ Dei! *Rom.* XI.

peines, que de croix et que de mort, il adorait ses saintes ordonnances, il acceptait ces arrêts équitables [1], il reconnaissait le souverain empire de son Père, qui avait été violé par les hommes, et qu'il voulait réparer par son obéissance. Ah ! Père juste ! le monde ne vous connaît pas [2] ; mais moi qui sais ce que vous êtes, j'adore votre justice qui a porté la sentence de mort contre moi, je chéris cet arrêt sanglant, et je vais me soumettre de bon cœur. Il ne m'est pas plus doux d'être chéri de votre bonté comme Fils, que d'être traité par votre justice comme un criminel chargé des péchés de tous les hommes. Voilà avec quels sentiments il acceptait les souffrances, et c'est ce que nous devrions imiter [3]....

En troisième lieu, comme tout ce qu'il endurait était un effet remarquable de la miséricorde de Dieu à l'égard des hommes, il aimait infiniment cette bonté qui nous soulageait ainsi, quoique à ses dépens ; il aimait les peines qui provenaient d'une telle bonté, et qui servaient au dessein qu'elle avait de se faire connaître, à ceux qu'elle obligeait si sensiblement, et de gagner leur cœur et leur amour. Oui, mon Père, je le veux, disait-il, puisque vous le voulez pour leur salut [4]. Il est écrit que je dois être pris et lié, je le veux... Oh ! Bonté souverainement aimable !... Vous pouvez parcourir ainsi la suite de ses souffrances, afin de vous en imprimer le souvenir, et de vous représenter vivement la ferveur et le courage avec lesquels il souffrait, ne se contentant pas, comme vous faites, d'exécuter simplement ce qui lui était ordonné, mais le faisant avec toute la perfection possible, par respect pour son Père. Que dites-vous de cela, voyant qu'une personne égale à Dieu lui porte tant d'honneur,

[1] Justus es, Domine, qui es, et qui eras Sanctus, qui hæc indicasti. Etiam Domine Deus omnipotens, vera et justa judicia tua. *Apoc.* XVI.

[2] Pater juste, mundus te non cognovit. *S. Joan.* XVII.

[3] In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. In hoc est charitas, non quasi nos dilexerimus Deum, sed quoniam ipse prior dilexit nos, et misit Filium suum propitiationem pro peccatis nostris. I *S. Joan.* IV.

[4] Domine Deus meus, vertatur, obsecro, manus tua in me. I *Par.* XXI.

qu'elle ne veut pas se dispenser de la plus petite circonstance d'une action? Et vous qui prenez tant de liberté dans les vôtres, que direz-vous à ce Fils si obéissant?... Que vous répondra-t-il?....

TROISIÈME POINT.

LES MÊMES ÉCRITURES NOUS ASSURENT QU'IL EST NÉCESSAIRE QUE NOUS SOUFFRIONS.

Et maintenant voyons, n'est-il pas vrai que les mêmes Écritures qui ont prédit les souffrances de votre Maître, vous ont aussi prédit les vôtres? Ne vous ont-elles pas annoncé que vous auriez à souffrir, et que c'est une nécessité inévitable? N'est-il pas juste que vous vous y soumettiez? Tout ce qui est écrit, dit l'Apôtre, est écrit pour notre instruction, afin de nous apprendre à souffrir, sur l'assurance que Dieu le veut, puisqu'il l'a dit, pour nous donner une solide consolation dans nos peines [1]. Pensez-vous qu'il vous oublie, quand vous ferez sa volonté? Oh! que ce motif est puissant! Quand il n'y aurait qu'une parole de la part de Dieu, ce serait assez; et voyez cependant combien il y a de livres dans l'un et l'autre Testament, combien de chapitres, de lignes et de paroles, et tout cela pour nous apprendre la patience et le courage. Or, maintenant que vous savez qu'il est écrit qu'il faut souffrir, voulez-vous démentir l'Écriture? Voulez-vous que Dieu retire sa parole, et qu'il fasse d'autres lois et un autre paradis pour vous seul [2]?... Autant que vous êtes assuré qu'il est un Dieu, autant savez-vous qu'il est vrai dans ses paroles, et qu'il a dit qu'il voulait que vous fussiez humble et patient, si vous vouliez aller au ciel. Comment s'accompliront ses paroles, si vous voulez vous sauver sans souffrir [3]? Étudiez bien cette vérité, en voici le temps

[1] Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt, ut per patientiam, etc. *Rom.* xv.

[2] Si putas te nondùm habere tribulationes, nondùm cœpisti esse Christianus, et ubi est vox Apostoli, omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur. D. Hier. ex. II *Tim.* III.

[3] Seigneur, puisque vous avez été patient pendant votre vie, et qu'en cela prin-

l'oraison doit vous servir à former de bonnes résolutions, que vous mettrez ensuite fidèlement à exécution; vous devez ici vous exciter par de fervents désirs, et graver dans votre mémoire ce mot de guerre, que votre chef Jésus-Christ vous a donné, lorsqu'il allait au combat. *Comment s'accompliront les Écritures, si l'on ne fait ce qu'elles ont annoncé d'avance?* Considérez ce qu'elles disent de l'humilité, de la pauvreté d'esprit, de la mortification, de la vraie charité, et voyant que vous n'avez rien de tout cela, demandez-vous à vous-même, ou bien pensez que Notre-Seigneur vous fait ces demandes : Comment les Écritures seront-elles accomplies, si vous ne souffrez la peine qu'il y a pour pratiquer ces vertus nécessaires?... Si vous n'êtes comme un petit enfant, vous n'entrerez jamais au royaume de Dieu[1]. Cela n'est-il pas écrit? Il faut donc infailliblement que cela soit, ou que vous renonciez au ciel... Qu'en dites-vous?... Avez-vous cette enfance? qu'espérez-vous si vous ne l'avez pas? et comment pouvez-vous vivre sans espérer?... Si ce raisonnement est bien médité, il est puissant; non seulement pour vous toucher dans l'oraison, mais encore pour vous porter, dans l'occasion, à vous conformer effectivement aux Écritures. O mon Dieu! il est écrit aussi que vous donnerez force et puissance à votre voix ; comment est-ce que l'Écriture s'accomplira, si vous ne m'assistez?... Mais je n'en doute pas, ô mon Dieu! je suis certain que votre secours ne me manquera jamais, et si je ne puis rien de moi, je sais bien que je pourrai tout avec vous....

cipalement vous avez accompli les ordres de votre Père, il est juste que, n'étant, comme je suis, qu'un misérable pécheur, je me souffre moi-même patiemment pour obéir à votre volonté. *Imitat. de J.-C.* Liv. III, ch. XVIII.

[1] Amen, dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. *S. Matth.* XVIII.

[2] Ecce dabit voci suæ vocem virtutis. *Ps.* LXVII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les souffrances de Notre-Seigneur prédites par l'Ecriture.

Les saintes Écritures ont prédit les souffrances de Notre Sauveur, pour nous faire exercer les trois vertus théologales, de foi, d'espérance et de charité. Oh! qui ne croirait les Écritures, qui ont été si ponctuellement accomplies dans une telle personne, et dans une matière si difficile? Qui n'espérerait les biens qu'elles promettent, puisque nous voyons arriver les maux dont elles nous menaçaient? Et qui n'aimerait un Dieu si bon, qui a voulu tellement engager sa parole pour nous faire du bien, qu'il ne s'en pouvait dédire?... O mon âme! que tu es heureuse d'être ainsi obligée à bien faire; et si tu t'y es obligée par quelque vœu, ou par quelque promesse, ne t'en repens jamais, si ce n'est d'avoir trop tardé de t'obliger ou d'accomplir ce que tu as promis....

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur accomplit toutes les Ecritures qui parlaient de ses souffrances.

Notre-Seigneur donc, en souffrant prenait plaisir d'accomplir les saintes Écritures, et en les accomplissant par ses souffrances, il s'affectionnait tout particulièrement à honorer les trois attributs divins, qui y reluisent entre les autres; savoir, la sagesse, la justice et la miséricorde. Recevez cet honneur de votre Fils, ô grand Dieu! Car quelque grand que vous soyez, voilà de quoi reconnaître votre grandeur... O mon âme, apprends ici à ne pas te contenter de faire simplement ce que tu fais, mais à le faire, à l'exemple de Jésus, pour honorer celui qui te l'ordonne.

TROISIÈME POINT.

Il faut ainsi accomplir ce qui est écrit : que nous devons souffrir.

Nous avons les mêmes Écritures, qui assurent qu'il faut que nous souffrions, qu'il faut marcher par le chemin étroit, et passer par la petite

porte, où l'on ne marche, et où l'on ne passe qu'avec peine ; qu'il faut que nous soyons humbles, patients, charitables et débonnaires, ce qui est pénible à nos inclinations naturelles, si nous les écoutons. Mais comment s'accompliront les Ecritures, si nous ne souffrons tout ce qu'il faut souffrir, afin d'être tels sur la terre, que nous devons être pour arriver au ciel? N'est-ce pas là un puissant motif pour nous obliger, dans l'occasion, à nous dire qu'il faut absolument se résoudre, ou de souffrir, ou de démentir les Ecritures? Mon âme, s'il y a quelque interprétation à faire, ce n'est pas à la nature à la faire, mais à la raison et à la conscience bien éclairée ; et si la conscience est bonne, elle nous apprendra qu'entre toutes les peines que nous avons à souffrir, ce sont particulièrement celles qui sont attachées à notre état et à notre vocation, qu'il faut souffrir.

SAMEDI

SIXIÈME MOYEN POUR FORTIFIER LE COURAGE: CHANGER LA NÉCESSITÉ EN OCCASION DE VERTU.

Vous venez à main armée pour me prendre, et pour me jeter dans les fers comme un voleur, moi qui prêchais tous les jours dans le temple, et qui conversais avec vous, sans que jamais vous ayez eu ni la hardiesse, ni la puissance de mettre la main sur moi ; mais voici votre heure, et j'accorde aux esprits de l'enfer le pouvoir d'exercer leur rage contre moi! Allons, puisqu'il le faut, je le veux de bon cœur [1].

Le Sujet : c'est l'arrestation de Notre-Seigneur. En effet, il eut à peine donné main levée aux Juifs, que ceux-ci se saisirent aussitôt de lui, et le traitèrent si indignement, qu'il n'est pas possible de le considérer en cet

[1] Tanquam ad latronem existis cum gladiis et fustibus comprehendere me ; cum quotidiè vobiscum fuerim in templo, non extendistis manus in me, sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum. *S. Matth.* XXVI, et *S. Luc.* XXII.

état, sans avoir le cœur navré ; mais c'est moins à cette affection sensible qu'il faut nous arrêter, qu'à l'exemple qu'il nous donne dans cette circonstance, où vous le verrez aussi libre, aussi content, et aussi présent à lui-même, que quand il prêchait dans le temple. Encore qu'il se soit laissé prendre, et qu'il demeure en leur puissance, néanmoins il y demeure volontairement, et fait librement et par vertu, ce que ses ennemis le contraignent de faire par le pouvoir qui leur est donné.

La Fin sera donc d'apprendre à exercer notre courage, comme Notre-Seigneur nous l'enseigne ici, faisant de la nécessité un sujet de vertu.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur est pris et chargé de liens.

2° Il y consent et souffre par vertu ce que les soldats lui font souffrir par leur malice.

3° Il nous apprend ainsi à faire de nécessité vertu.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR EST PRIS ET CHARGÉ DE LIENS.

Quand il n'y aurait que la saisie et l'arrestation de Notre-Seigneur par ses ennemis, ce serait déjà une insolence insupportable d'avoir osé mettre la main sur sa personne sacrée ; mais cette insolence fut accompagnée de tant d'outrages, d'injures et de coups, que le saint Évangile remarque expressément qu'on n'y garda aucun ordre, mais que toute la troupe se jeta sur lui avec furie, capitaines et soldats, combattant à l'envi à qui l'outragerait le premier, et à qui se montrerait plus barbare et plus inhumain à son égard[1]. Oh ! qui aurait pu voir ces loups affamés se ruer sur ce tendre et innocent agneau, qui supportait leur rage avec tant de douceur !... Ces barbares étaient d'un côté si ravis de leur prise, et d'ailleurs ils avaient si peur que cette proie ne leur échappât des mains, et tant de honte de s'être vus terrassés à ses pieds, que se trouvant en pleine liberté, sans considérer qui les avait relevés, ils employèrent toutes leurs forces à se venger de celui qui ne cherchait que

[1] Cohors, et Tribunus, et ministri Judæorum comprehenderunt Jesum, et ligaverunt eum. S. *Joan.* XVIII.

leur bien, en se rendant ainsi indignes de plus en plus de ses bienfaits.

Hélas ! que ce malheur est ordinaire aux hommes ! il faut encore le dire, et on n'y saurait jamais assez réfléchir. Les grâces de Dieu rendent quelques-uns pires, faute d'en profiter, et de les ménager utilement, et les moyens de leur conversion deviennent des instruments de leur perte [1] !... Cela est trop important, pour le passer légèrement. Voyez-vous ces Juifs ingrats et ces désespérés, qui étaient tombés à terre par la puissance d'une parole que leur dit Jésus-Christ ; leur chute aurait dû les humilier et les attendrir, et néanmoins ils s'endurcissent davantage. Ils devaient adorer cette puissance redoutable, dont ils avaient éprouvé les effets, et ils n'ont pour elle que des blasphèmes [2]. Ils devaient se vouer au service d'un Sauveur si bon, et ils le traitent en esclave et en voleur. Oh ! combien est vrai ce que dit le Sage, que la miséricorde se fait suivre de bien près de la colère, et qu'au refus de l'une, on tombe dans les mains de l'autre [3]. Examinez-vous là-dessus.... Quel usage faites-vous des grâces de Dieu ? Pourquoi pensez-vous qu'il vous fait part de ses faveurs ? N'est-ce pas pour être plus charitable, plus humble et plus fervent dans son service ?.. Le faites-vous ? Que prétend-il dans vos petites traverses, sinon éprouver votre patience, pour avoir sujet de la couronner glorieusement ; et vous en devenez tout chagrin, ce ne sont que plaintes et que murmures [4] ?... Sont-ce là ses espérances et ses attentes ? Est-ce le fruit que vous retirez de ses grâces ?... Répondez et humiliez-vous, car votre réponse doit vous faire reconnaître vos nombreux manquements....

[1] Secundùm duritiam tuam et impœnitens cor, thesaurisas tibi iram in die iræ. *Rom.* XII.

[2] Pro eo ut me diligerent, detrahebant mihi. *Psal.* CVIII.

[3] Misericordia et ira ab illo citò proximant. *Eccli.* V, 7.

[4] Disciplinam Domini ne abjicias, nec deficias, cum ab eo corriperis : quem enim diligit Dominus, corripit, et quasi pater in filio complacet sibi. *Prov.* III.

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR CONSENT A ÊTRE GARROTTÉ, ET SOUFFRE PAR VERTU CE QUE LES SOLDATS LUI FONT SOUFFRIR PAR MALICE.

Cependant les Disciples prennent la fuite, et s'en vont les uns d'un côté, les autres de l'autre, selon que la frayeur les emporte[1], et les soldats entraînent Notre-Seigneur avec une extrême violence. Il obéit à leur passion, et ne fait aucune résistance; c'est justement ce qu'il désire. S'il avait à leur faire quelques prières, ce ne serait pas d'être traité avec plus d'égard, mais plutôt d'être serré encore plus fortement par les liens dont ils l'avaient garrotté; et si les premiers ne suffisaient pas, d'en ajouter de nouveaux et de plus rudes. Ne craignez pas, cruels bourreaux, qu'il s'échappe de vos mains; il est à votre discrétion, assurez-vous qu'il ne s'en retirera pas; écoutez seulement ce qu'il vous dit: Si vous avez maintenant sur ma personne un pouvoir que vous n'aviez pas eu jusqu'alors, c'est un pouvoir qui ne vient pas de vous, c'est la puissance des ténèbres[2]; vous n'êtes forts que des forces de l'enfer, et de la puissance que le diable vous donne. Mais au reste, ni vous ni l'enfer n'auriez aucun pouvoir sur moi, si Dieu ne le permettait, et il ne le permet qu'à cause que votre heure est venue[3].

Mais c'est en vain qu'on parle à ces tigres; c'est à nous de considérer que tous leurs efforts eussent été inutiles, s'il ne leur eût donné main-levée, et qu'il était plus étroitement lié par les ordonnances de son Père, que par les chaînes dont ils l'avaient chargé. Il était prisonnier de la charité, et non pas de la force des hommes; et ces chaînes d'amour, qui l'arrêtaient entre

[1] Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt.

[2] Quasi ad latronem existis cum gladiis et fustibus : cùm quotidiè vobiscum fuerim in templo, non extendistis manus in me, sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum. *S. Luc.* XXII.

[3] Spiritus oris nostri Christus Dominus, captus est in peccatis nostris. *Thren.* IV.

leurs mains, étaient d'autant plus fortes qu'elles étaient libres et nécessaires tout ensemble; libres dans leur acceptation, nécessaires dans leur principe, qui était la charité qu'il portait à son Père par une heureuse nécessité. Mais quoi! c'était l'heure de souffrir ordonnée par son Père, qui l'obligeait nécessairement de se laisser prendre et lier!... Cependant c'était lui qui voulait si franchement et si librement cette nécessité, que s'il ne l'eût ainsi voulue, il n'eût jamais été ni pris ni lié. C'était une nécessité causée par nos péchés, qui exigeait qu'il fût ainsi traité; mais ce fut par sa libre volonté qu'il voulut être ainsi maltraité à cause de nos péchés; de sorte que c'était une nécessité toute volontaire, et une contrainte sans contrainte, puisque c'était lui-même qui voulait y être ainsi contraint.

O douce violence! ô puissante douceur!... Il n'y eut jamais rien de plus pressant dans le cœur du Fils de Dieu, que l'obligation qu'il avait de mourir pour les hommes; et il n'y eut jamais rien de plus libre et de plus volontaire... Je vous suis très-particulièrement obligé, ô Père éternel, de ce que vous avez obligé votre Fils à souffrir pour moi. Mais aussi, ô Fils incarné, je ne vous ai pas moins d'obligation qu'à votre Père, puisque c'est librement que vous avez accepté cette nécessité, et que vous êtes mort pour moi, aussi volontairement que si l'ordre de votre Père ne vous eût point obligé à cette nécessité. Apprenez-moi à reconnaître cet amour, à l'imiter et à pouvoir ainsi faire de nécessité vertu....

TROISIÈME POINT.

IL NOUS APPREND AINSI A FAIRE DE NÉCESSITÉ VERTU.

Apprenons de notre Maître à aimer et à embrasser de bon cœur ce que la nécessité nous oblige de souffrir. Vous vous trouvez souvent réduit à un point où bon gré mal gré il faut souffrir, vous ne pouvez reculer, il en faut passer par là; quel remède? Faites de cette nécessité un objet de votre amour et

de votre élection, par un doux et tranquille acquiescement[1] ; portez-la avec le même courage que si vous l'aviez choisie de bon gré. Vous êtes saisi d'une violente maladie, pourquoi vous dépiter? Pourquoi vous impatienter pour cela?... Vous avez beau vous fâcher, votre colère ne vous guérira pas!... Mais peut-être est-ce cela même qui vous fâche, de ne pouvoir vous délivrer de ce mal? Faites mieux; puisque vous ne le pouvez, ne vous débattez point tant, vous ne faites que vous affliger davantage ; prenez patience: ce qui est nécessaire devenant en quelque façon volontaire, vous semblera plus doux, et deviendra pour vous un sujet de vertu et de mérite [2].

Agissez de même dans toutes les nécessités de la vie; supportez volontiers la pluie, le froid, les incommodités de la saison; dans vos pertes, dans vos disgrâces, dans les misères de la vie et dans les services que vous êtes contraint de rendre aux autres, sachez faire de nécessité vertu [3]. Goûtez bien cette raison ; vous ne pouvez éviter toute sorte de mal, de quelque condition que vous soyez. Quand donc il vous en arrivera, si la nature s'émeut et vous porte à l'impatience, c'est un vice; mais si vous le supportez par raison et par grâce, c'est vertu [4]. Choisissez!... L'impatience ne vous soulagera pas, vous redoublerez votre mal par le chagrin, et vous en ferez un troisième qui est le péché ; tandis que si vous acquiescez doucement, l'amour emportera la plus grande partie de votre tourment, et le reste que vous souffrirez de bon cœur, vous sera compté pour vertu devant Dieu. Que vous seriez heureux, si vous pouviez entrer dans ces pensées!... C'est un des plus puissants moyens qui soient en cette vie, pour se résigner dans les souffrances; et cette résignation est le signe d'un grand courage, lequel est si précieux devant Dieu et devant les hommes, que c'est lui qui donne du

[1] Non coactè, sed spontaneè secundum Deum. I *S. Pet.* I.

[2] Ne velut ex necessitate esset bonum tuum, sed voluntarium. *Ad Phil.*

[3] Ut servi Christi facientes voluntatem Dei, ex animo cum bona voluntate servientes. *Ephes.* VI.

[4] Voluntariè præibat ad supplicium. II *Machab.* VI.

prix à toutes les vertus [1]. Pensez-y plus à loisir et dites : O mon âme, ton mal ne vient que de toi ; car quelque mal que tu aies, si tu veux le souffrir volontiers, c'est un des plus grands biens qui te puissent arriver....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur est pris et lié.

Notre-Seigneur fut pris et lié par les Juifs, qui le traitèrent d'autant plus inhumainement, que lui-même les avait accueillis avec plus de douceur, et devinrent des loups, parce qu'il s'était montré un agneau. Voilà comment on abuse de ses faveurs, voilà comment on devient plus mauvais, parce qu'il est bon à notre égard. O mon âme ! que c'est être mauvaise, que d'abuser ainsi de la bonté d'un Dieu !... O mon Sauveur ! que vous êtes bon de souffrir cette malice, et de daigner encore faire du bien à ceux, qui ne vous rendent que du mal pour toute reconnaissance!....

DEUXIÈME POINT.

Il y consent, et souffre volontairement tout ce qu'on lui fait souffrir.

C'était l'heure fixée par la Providence éternelle, pendant laquelle il fallait que le Sauveur fût réellement Sauveur, et qu'il souffrît pour nous sauver ; et ainsi il n'était plus temps de différer à se laisser prendre, c'était comme une nécessité inévitable, la puissance en était donnée aux exécuteurs de la justice. Mais il s'accommode si volontiers à cette nécessité, qu'il la fait passer en liberté et en franche volonté. C'est une contrainte volontaire ; il y est obligé, mais il le veut bien. O mon âme, quel amour te porte le Père, d'avoir ainsi obligé son Fils de te sauver ! Et quel amour te porte le Fils, d'avoir voulu ainsi s'obliger pour ton salut !...

[1] Dieu, à la vérité, considère bien moins ce que l'on fait, que le motif qui porte à le faire. *Imitat. de J.-C.* Liv. I, chap. xv.

TROISIÈME POINT.

C'est ainsi qu'il nous apprend à faire de nécessité vertu.

C'est ainsi que nous devons apprendre à faire de nécessité vertu. Bon gré, mal gré il faut souffrir ; ne vaut-il pas mieux que ce soit de bon gré?... On en souffre plus courageusement, et ce courage amoindrit la peine et augmente le mérite. Quel est l'insensé qui aimerait mieux souffrir davantage, et plaire moins à Dieu, que de souffrir moins, et mériter davantage devant Dieu? C'est la folie, mon âme, quand tu ne veux pas prendre par amour, ce que tu es contrainte de souffrir par la nécessité qui t'y oblige, et que tu transformes ainsi en vice une occasion de vertu....

TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DE LA RAGE DU DÉMON CONTRE NOTRE-SEIGNEUR QUI L'A CHASSÉ, ET COMMENT IL EXERCE CETTE RAGE.

Jésus ayant chassé un démon du corps d'un possédé, quelques-uns en furent ravis, mais d'autres en furent vexés, et se mirent à dire qu'il ne chassait les démons que, comme un magicien, par un pacte qu'il avait fait avec Beelzébub, qui est le prince des démons [1].

Le Sujet est pris sur l'Evangile du jour, qui, ayant raconté en peu de mots la délivrance d'un possédé du diable, rapporte plus au long comment quelques-uns se mirent à vomir de noires calomnies contre Notre-Seigneur, qui avait chassé ce malin esprit, et voulurent persuader aux autres, que ce n'était que par charme, par magie, et par la vertu du plus puissant de tous les démons, et non pas par la sienne, qu'il faisait ces merveilles.

[1] Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum. Et cum ejecisset dæmonium, locutus est mutus, et admiratæ sunt turbæ. Quidam autem ex eis dixerunt: In Beelzebuth principe dæmoniorum ejicit dæmonia. S. *Luc.* XI.

Un autre Evangéliste nous apprend que ces calomniateurs étaient les Pharisiens [1]. Les saints Pères nous enseignent que ces calomnies étaient un effet de la rage du diable, qui, furieux de se voir chassé des corps qu'il possédait, et n'osant s'attaquer à la personne du Sauveur, se vengeait ainsi en inspirant aux Pharisiens ces ignobles calomnies ; cette rage, il l'exerça encore d'une manière plus cruelle, par le moyen des Juifs au temps de la Passion, et il l'exerce encore chaque jour, d'une manière plus ou moins furieuse, par le moyen des pécheurs, qu'il porte à outrager le Sauveur, par suite de cette haine immortelle qu'il a conçue contre lui.

La Fin principale sera d'apprendre ce que c'est que le péché et l'offense de Jésus, et d'y prendre plus soigneusement garde, puisque l'on verra que c'est servir d'instrument à la rage, que le diable veut exercer contre lui par notre entremise, comme il l'a exercée par les Pharisiens, et par les Juifs.

La Forme est en ces trois points :

1° Le diable se voyant chassé du corps de ce possédé, persécute Notre Seigneur par les Pharisiens, qui étaient présents à ce miracle.

2° La persécution croît au temps sa Passion.

3° Elle continue par notre faute, si nous n'y prenons garde.

PREMIER POINT.

LE DIABLE SE VOYANT CHASSÉ DU CORPS DE CE POSSÉDÉ, PERSÉCUTE NOTRE-SEIGNEUR PAR LES PHARISIENS, QUI ÉTAIENT PRÉSENTS A CE MIRACLE.

L'orgueil et l'envie sont les deux ailes qui élèvent l'esprit malin du fond des enfers sur la surface de la terre, et de la terre au ciel, pour outrager, s'il pouvait, Notre-Seigneur jusques sur son trône et s'égaler à lui ; mais comme ces ailes sont trop courtes pour monter jusque-là, il retombe sur la terre, où il fait les ravages qui nous coûtent tant de larmes [2]. Voyez comme il tourmente ce misérable possédé ; il lui ôte tout d'un coup l'usage de la vue, de la parole et de l'ouïe ; mais ce n'est qu'une

[1] Pharisæi autem dicebant : In Principe dæmoniorum ejicit dæmones. *S. Matth.* IX.

[2] Iniquorum omnium caput diabolus est, et hujus capitis membra sunt omnes iniqui. D. Greg.

simple figure du mal qu'il fait dans les âmes, qu'il tourmente bien autrement que les corps. Oh Dieu, que sa tyrannie est générale, et combien il possède d'hommes! En quel état était le monde au temps de Notre-Seigneur?... De tous les royaumes du monde, la Judée seule vivait sous les lois du vrai Dieu. Encore, hélas! quels désordres et quelle corruption de mœurs ne s'y étaient pas glissés? O Dieu, que vos jugements sont épouvantables! et quelle obligation n'avons-nous pas à votre Fils, de nous avoir affranchis d'un si cruel esclavage? En effet, il est venu sur la terre pour chasser les démons et les faire sortir, non seulement des corps, mais encore des âmes qui gémissaient sous leur tyrannie [1]. Il est vrai qu'il y a une remarquable différence entre ces deux manières de le chasser; car il abandonne les corps au premier commandement; mais quand une fois il s'est retranché dans une âme, il ne quitte pas si tôt la place. Considérez la prompte obéissance qu'il rend à la parole de Notre Sauveur, qui lui commande de laisser en liberté ce pauvre muet. Il ne se voit pas plus tôt attaqué, qu'il prend la fuite, au grand étonnement de tous les assistants [2]. Bénissez avec eux la clémence et le pouvoir de ce vainqueur....

Mais, ô fureur désespérée! en même temps qu'il est chassé du corps de ce misérable, il se jette sur la langue et dans les cœurs des Pharisiens, et se fortifie si bien dans cette place, qu'on ne l'en pourra jamais arracher, s'ils ne le veulent. N'entendez-vous pas déjà les blasphèmes exécrables qu'il vomit par leur bouche [3]? Ces esprits superbes, qui ne peuvent souffrir l'éclat des miracles de Jésus-Christ, tâchent d'en obscurcir la gloire par une noire malice; ils les imputent aux charmes, ils disent que c'est un imposteur, qui a de secrètes intelligences avec le diable.

[1] Qui facit peccatum, ex diabolo est, quoniam ab initio diabolus peccat. In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli. I *S. Joan.* III.

[2] Et miratæ sunt turbæ dicentes : Nunquam sic apparuit in Israel.

[3] Pharisæi autem dicebant : In principe dæmoniorum ejicit dæmones. *S. Matth.* IX.

Le Fils de Dieu qui sait bien de quel esprit ils sont poussés, les avertit sérieusement de leurs péchés, les reprend vivement de ce qu'ils l'abandonnent, pour se mettre du parti de son ennemi [1], qui ne pourrait rien, s'ils ne lui prêtaient main forte, et ne conspiraient avec lui, par la liberté qu'ils ont de pécher et de l'offenser. Il leur montre le danger qu'ils courrent de ne recevoir jamais le pardon de leur perfidie; et afin qu'ils n'en doutent point, il leur déclare nettement, que s'ils ne s'attachent à lui, ils sont en effet contre lui : *Qui n'est pas pour moi,* dit-il, *est contre moi*[2]. Voilà une grande parole, qui nous donne bien à penser. Etes-vous bien avec Notre-Seigneur ? Il veut que vous bannissiez de votre cœur toute affection terrestre, en êtes-vous d'accord ?... Il veut vous voir indifférent à tout ce qu'il ordonne de vous, en êtes-vous content?... Continuez à vous interroger de la sorte, et voyez si vous n'avez point quelques sentiments contraires à ses volontés, s'il n'y a point dans votre cœur quelque parti formé contre lui, et ne vous lassez point d'en faire la recherche, jusques à ce que vous l'ayez découvert et dissipé, afin de renouveler le serment de fidélité à votre souverain Seigneur, contre cet injuste usurpateur. O mon Sauveur, puisqu'un des grands maux que nous fait cet ennemi, c'est de nous aveugler, éclairez-moi pour bien connaître les autres maux qu'il nous fait....

DEUXIÈME POINT.

LA PERSÉCUTION DU DIABLE CONTRE NOTRE-SEIGNEUR S'EST ACCRUE PENDANT LA PASSION.

Remarquez que le diable fit éclater sa rage, et le désir qu'il avait de se venger de Notre-Seigneur, principalement au temps de la Passion; et apprenez de là, que cet ennemi rusé sait si bien saisir l'occasion, qu'il ne manque jamais, quand il voit les hommes disposés au péché, d'attiser le feu et de les solli-

[1] *Vide. S. Matth.* IX, et *S. Marc.* III.

[2] Qui non est mecum, contra me est; et qui non colligit mecum, dispergit *S. Luc.* XI.

citer violemment au mal, si Dieu le permet, comme il fit en ce temps-là[1]. De là vient que Notre-Seigneur appelait le temps de sa Passion, l'heure de la puissance des ténèbres; et ce n'était pas un petit tourment pour lui, de voir tout l'enfer acharné contre lui, la fureur des diables occupés à lui faire la guerre.

Il en souffrit les effets, premièrement sur son corps; car c'étaient ces esprits de ténèbres qui excitaient la cruauté des Juifs et l'inhumanité des bourreaux, à le persécuter et à le déchirer de coups[2]. C'étaient les démons qui leur inspiraient de nouvelles inventions, et de nouveaux genres de supplices pour le tourmenter, leur donnant aussi la hardiesse et l'impudence de les exécuter. Ils roidirent leurs bras, et se servirent de leurs mains pour déchirer la chair innocente de cet agneau, qu'ils voulaient immoler à leur rage; car autrement, il n'est pas croyable que des hommes, qui n'avaient reçu que du bien de Jésus, eussent pu se porter à de telles cruautés contre sa personne sacrée, s'ils n'eussent été sollicités et excités par ces démons d'enfer.....

D'ailleurs, les péchés que les ministres de Satan commettaient à sa persuasion, les blasphèmes, les trahisons, les calomnies, les injures, les moqueries et mille autres crimes énormes, lui étaient encore plus insupportables que les douleurs de son corps. Cependant il voyait de ses yeux cette grande ville, qui était le palais de la gloire de son Père, et qui trois jours auparavant l'avait reçu avec une pompe incroyable, se pervertir en un instant et devenir le théâtre des démons. Il voyait ces mêmes démons détruire en une matinée, tout ce qu'il avait pu gagner dans tout le cours de sa vie par tant de miracles et de bienfaits, et commettre par le moyen des Juifs, la plus insigne méchanceté qu'ait jamais vue le soleil[3].

[1] Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum. *S. Luc.* XXII.

[2] Si crudelis et superbus inimicus consilium misericordiæ Dei nosse potuisset, Judæorum animum mansuetudine potiùs temperare, quam injustis odiis studuisset accendere. Fefellit ergo illum malignitas sua : intulit supplicium Filio Dei, quod cunctis filiis hominum in remedium verteretur. S. Leo serm. XX. *de Pass.*

[3] Et posuerant adversùm me mala pro bonis, et odium pro dilectione mea. Constitue super eum peccatorem : et diabolus stet a dextris ejus. *Psalm.* CVIII.

Certes, voilà un triste spectale pour les yeux de notre Sauveur; mais il ne s'arrêtait pas là, il portait la vue sur les siècles à venir, et il voyait dans toute leur étendue les artifices malicieux de son ennemi, et les ruses qu'il devait employer pour nous attirer à son parti, afin de l'offenser par le moyen de ceux-là mêmes dont il ne devait attendre que de la reconnaissance et de l'amour; il voyait que le sang qui bientôt allait couler de ses veines devait servir d'amorce et d'appât à la présomption des pécheurs, et que le diable, à la vue de sa croix, leur persuaderait aisément de remettre le soin de leur salut à sa miséricorde, afin de s'abandonner plus librement à leurs passions. Oh quelles plaies dans votre cœur, mon Sauveur! oh! qui pourrait dire vos sentiments!... Que ferais-tu mon Fils, si tu les savais?... N'en sais-tu pas assez pour le faire maintenant si tu voulais? Il est vrai, mon âme, il est vrai qu'il est bien à craindre que nous n'en sachions trop, pour le peu que nous faisons....

TROISIÈME POINT.

LA MÊME PERSÉCUTION CONTINUE MAINTENANT PAR NOTRE FAUTE, SI NOUS N'Y PRENONS GARDE.

Les Saints nous avertissent, qu'outre les persécutions précédentes, le diable exerce encore tous les jours sa vengeance contre Notre-Seigneur par un autre moyen; c'est qu'il prend occasion des péchés que nous commettons en suivant nos passions et nos fantaisies, pour se moquer de Jésus-Christ. Vous vous souvenez bien des reproches insultants que saint Cyprien lui met à la bouche, et que vous avez médités autre part[1]. Vois-tu ces gens, lui dit-il, qui prétendent porter ton nom, tu les as lavés dans ton sang, tu leur promets ton paradis, tu les combles de grâces et de bienfaits, et néanmoins ils te quittent pour me suivre, moi qui n'ai rien à leur donner que des flammes éternelles, où je brûle sans cesse, et qui ne cherche qu'à les trom-

[1] Méditation du 15 janvier sur la tentation de Notre-Seigneur, troisième point. Premier volume, page 463.

per, et à les rendre compagnons de mes tourments[1]. Regarde cet homme que tu as si longtemps comblé de biens ; enfin je l'ai surpris, il est à moi maintenant, vois-tu comme il aime l'honneur, comme il méprise ta pauvreté et tes abaissements?...

Ah! misérable et insolent esprit! oses-tu parler de la sorte à ton Dieu et à ton Seigneur? Mais vous qui méditez ceci, ne craignez-vous point de lui donner occasion de parler avec cette arrogance[2]?... N'êtes-vous point ce favori infidèle qu'il montre au doigt, qui faites plus de cas de l'orgueil et de la pompe du monde, que de l'humilité de la croix? Si cela est, ne vous étonnez pas de l'entendre parler de la sorte ; mais étonnez-vous de vous-même, qui ne lui en donnez que trop de sujet; c'est à vous d'enlever ce scandale, et de réparer un si sensible affront. Pensez-y maintenant, et demandez à votre âme si elle veut bien consentir, et donner sujet à ce que les diables se moquent de son Jésus, et lui reprochent qu'elle le sert si mal....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le diable chassé du corps de ce possédé, persécute Notre-Seigneur par les Pharisiens.

Le diable étant chassé par Notre Sauveur d'un corps qu'il possédait, va posséder les âmes des Juifs, qu'il fait blasphémer et offenser Dieu. Hélas! mon Sauveur, que ne le chassez-vous aussi bien des âmes que des corps? Mon Fils, je le voudrais bien; mais les âmes qui le retiennent par leurs passions, et par leur mauvaise volonté m'en empêchent. Ah! mon âme, que tu donnes place à un hôte mauvais, quand tu conserves quelque mauvaise passion qui sert de refuge au démon.

[1] Falsa pollicitatione deludo. S. Cyprian.

[2] Verumtamen quoniam blasphemare fecisti inimicos Domini, propter verbum hoc, filius morte morietur. II *Reg.* XII.

DEUXIÈME POINT.

La persécution du diable contre Notre-Seigneur s'est accrue pendant la Passion.

Cet ennemi infernal prit l'occasion et le temps de la Passion de notre Sauveur, pour le persécuter par le moyen des Juifs. Il n'est pas possible que des hommes qui avaient reçu tant de biens de cet Homme-Dieu, se fussent ainsi acharnés contre lui, si les diables ne les eussent possédés, comme ils en avaient la puissance. Ah! quel sentiment pour le cœur de notre bon Jésus, de se voir ainsi abandonné à la rage de tous les démons de l'enfer!... Mon âme, c'était pour t'en délivrer, et pour te donner une telle puissance sur eux, qu'ils ne te nuiront jamais, qu'autant que tu le voudras. Mais quoi! serait-il bien possible que jamais tu consentisses à le vouloir?...

TROISIÈME POINT.

La même persécution continue toujours par notre faute.

Aujourd'hui encore les démons continuent à persécuter notre Sauveur, mais d'une étrange façon; ils se moquent de lui, ils ne cessent de le blasphémer et de l'injurier. Et pourquoi penses-tu, mon âme, qu'ils se moquent de lui?... C'est à ton occasion, c'est qu'ils lui reprochent qu'après tous les biens qu'il te fait, tu ne le sers pas si fidèlement qu'ils sont servis par toi, après tous les maux qu'ils te font. Ah! quel reproche, et quelle indignité! Peux-tu bien les entendre parler à ton sujet si indignement de ton Sauveur, et continuer encore à leur en fournir l'occasion?...

SUJET DES MÉDITATIONS

DE CETTE SEMAINE.

Le Sujet sera pris de ce qui se passa pendant la nuit dans la maison des Pontifes, depuis la prise de Notre-Seigneur, jusqu'à ce qu'on le présentât à Pilate, au commencement du jour suivant.

La Fin générale regarde six désordres du cœur et de la langue, qui nous arrivent ordinairement au milieu des difficultés, ou des outrages que nous recevons de la part de nos ennemis.

Le premier désordre c'est la colère qui trouble le cœur, et qui paraît soit en parlant, soit en se taisant par suite de la passion qui bout dans le cœur.

Le second, la précipitation à parler mal à propos, quand il faudrait se taire.

Le troisième, le mépris ou une crainte trop servile des personnes, qui nous fait parler plus ou moins que nous ne devrions.

Le quatrième, le chagrin et les paroles d'aigreur, qui témoignent de notre impatience au milieu de nos peines.

Le cinquième, l'esprit de vengeance, qui endurcit tellement le cœur, qu'il ne permet pas qu'on pardonne, qu'on parle à son ennemi, et même qu'on le regarde.

Le sixième, l'envie qui se réjouit et se prévaut de l'infortune de ses ennemis.

Nous verrons chaque jour de cette semaine, comment Notre-Seigneur, au milieu des peines que lui font souffrir ses ennemis, nous donne un exemple de vertu contre chacun de ces désordres, pour nous apprendre à les corriger et à l'imiter.

LUNDI.

DU SOUFFLET QUE NOTRE-SEIGNEUR REÇUT EN PRÉSENCE DU PONTIFE, AVEC UNE ADMIRABLE DOUCEUR D'ESPRIT.

Un des gardes ou officiers qui se trouvaient-là, ayant entendu la réponse de Notre-Seigneur au grand-Prêtre, qui l'avait interrogé, eut l'impudence de lui couvrir la joue d'un infâme soufflet, en lui disant : Est-ce ainsi que tu parles au grand-Prêtre? Si j'ai mal parlé, lui répond-il, montrez-moi en quoi ; si je n'ai rien dit qui ne soit à propos, pourquoi me frappez-vous [1]?

Le Sujet : Notre-Seigneur garotté au Jardin des Olives, fut aussitôt amené et présenté devant le grand-prêtre, qui lui fit quelques interrogations, auxquelles il répondit selon que sa sagesse lui représentait pour

[1] Unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes Pontifici? Respondit ei Jesu : Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo ; si autem benè, quid me cædis? *S. Joan.* XVIII, 22.

lors être le plus à propos : mais cette réponse fut si mal reçue de toute l'assistance, qu'un des misérables qui se trouvaient là, osa lui donner un soufflet. Notre bon Sauveur lui répondit avec une extrême douceur; il voulait nous enseigner ainsi à repousser le premier désordre qui nous arrive dans nos peines, à savoir, cette colère qui nous fait parler mal à propos, ou garder un morne silence, lequel nourrit et entretient l'amertume qui se trouve au fond de nos cœurs.

La Fin est de bien considérer et de bien prendre cette douceur d'esprit, pour s'en servir contre les ardeurs et les emportements de la colère.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur est présenté aux Pontifes, qui l'interrogent.

2° Sa réponse mesurée lui attire un soufflet de la part d'un des assistants.

3° Il reçoit cet outrage avec une extrême douceur, et nous laisse ainsi une salutaire instruction contre la colère.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR EST PRÉSENTÉ AUX PONTIFES QUI L'INTERROGENT.

Les soldats qui conduisaient Notre-Seigneur, arrivèrent premièrement à la maison d'Anne qui était beau-père de Caïphe; mais il est probable qu'ils ne s'y arrêtèrent pas longtemps, car le rendez-vous était donné chez Caïphe même, qui en qualité de grand-prêtre, devait prendre connaissance du procès, et, dans cette intention avait réuni une assemblée chez lui, de sorte que ce fut dans sa maison que Notre-Seigneur reçut tous les outrages qu'on lui fit souffrir pendant la nuit [1]. Ce fut là que le pontife se mit à l'interroger au sujet de ses disciples et de sa doctrine. Qu'est-ce que tu enseignes? de quoi fais-tu profession? quelle sorte de gens ramasses-tu?

Répondez pour votre Maître : quelle est sa doctrine? quels sont ses vrais disciples? que vous enseigne-il tous les jours?... Pour sa doctrine, il est aisé de répondre; mais pour ses disciples, oh! qu'il est difficile de les montrer!... N'avez-vous

[1] Et adduxerunt eum ad Annam primùm, erat enim socer Caïphæ, qui erat Pontifex anni illius. Erat autem Caïphas, qui consilium dederat Judæis, etc. S. *Joan.* XVIII, 13 et 14.

point de compassion pour un si bon maître, qui se voyait si peu honoré de ses disciples, qui l'ont tous abandonné dans une telle occasion?... Mais n'avez-vous point de peur de l'honorer encore moins aujourd'hui, vous qui êtes si mauvais disciple, vous qui avez honte de paraître comme étant des siens devant le monde[1]? Interrogez-vous un peu vous-même sur le profit que vous tirez de ses instructions ; la chasteté parfaite est une de ses leçons, et un des points de sa doctrine, comment la gardez-vous?... Rappelez en votre mémoire ses autres maximes, et vous verrez si vous êtes digne de porter le nom de disciple de Notre-Seigneur, si vous en remplissez les devoirs, selon les grâces qu'il vous donne ; si vous écoutez votre conscience, elle vous fera de grands reproches sur ce sujet. Oh ! qu'il y a de disciples pour apprendre la doctrine de ce grand Maître, et qu'il y en a peu pour la mettre en pratique !....

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR RÉPOND AU PONTIFE, ET EN MÊME TEMPS IL REÇOIT UN SOUFFLET.

Notre-Seigneur répondit sagement qu'il n'avait rien prêché en secret, qu'il avait toujours parlé en public aux yeux de tout le monde, dans le temple et dans les synagogues, où plusieurs de ses juges étaient présents, et partant, qu'ils en pouvaient eux-mêmes porter témoignage ; qu'au reste, il était prêt à satisfaire à ceux qui pourraient déposer contre lui[2]. Que pouvait-on dire de plus à propos? Attendaient-ils, ces juges passionnés, qu'il leur fît des prédications. Ce n'était pas le temps de prêcher ; ils avaient eu l'occasion de l'entendre autrefois, les grâces ont leurs saisons, encore leur fera-t-il cette faveur

[1] Pontifex ergo interrogavit Jesum de discipulis suis, et de doctrina ejus. Christus in præceptis suis dicit : Qui confusus me fuerit, confundet eum Filius hominis; et Christianum se putat, qui Christianus esse confunditur? Quomodo potest esse cum Christo, qui ad Christum pertinere aut erubescit, aut metuit? S. Cypr. serm. v, *de Laps.*

[2] Ego palàm locutus sum mundo, ego semper docui in synagoga, et in templo quò omnes Judæi conveniunt, et in occultò locutus sum nihil. *S. Joan.* XVIII, 20.

de leur prêcher par son exemple, la doctrine qu'il avait publiée par ses paroles.

Voilà qu'un valet des plus insolents de toute la compagnie s'offense d'une si sage réponse, et lui donne un soufflet, lui reprochant sa hardiesse à parler devant ses juges[1]. Quelle insolence! quel affront! quelle impunité!... Il ne se trouve personne dans cette assemblée qui reprenne cet impudent, et qui punisse son attentat. Deux disciples qui sont présents à ce spectacle n'osent ouvrir la bouche, les Anges témoins de cet affront se taisent, la justice divine qui a vengé si sévèrement les injures des siens, le dissimule[2]. Ne vous en plaignez pas, c'est le temps des affronts, et non pas des vengeances. Que si vous ne croyez pas devoir étouffer un si juste ressentiment, qui est bien dû à l'affliction de votre bon Maître, à la bonne heure, portez-lui compassion; mais si vous avez à vous fâcher, fâchez-vous contre vous-même, et regardez plutôt vos péchés que la main qui le frappe. C'est vous qui avez mal parlé, et votre Maître en porte la peine, c'est vous qui laissant votre langue se livrer aux murmures, sur les événements ou sur la réputation des uns et des autres, affligez en leur personne Notre-Seigneur, et le contraignez de vous dire avec beaucoup plus de douleur qu'à ce valet; *Pourquoi me frappez-vous*[3]? Répondez....

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR REÇOIT CET OUTRAGE AVEC UNE EXTRÊME DOUCEUR, ET NOUS LAISSE AINSI UNE SALUTAIRE INSTRUCTION CONTRE LA COLÈRE.

S'il n'y avait eu que le coup, et si celui qui le porta n'avait eu d'autre but dans cet affront, que de satisfaire la haine qu'il

[1] Dabit percutienti se maxillam, saturabitur opprobriis. *Thren.* III.

[2] Rex (Jeroboam) extendit manum suam de altari, dicens : Apprehendite eum. Et exaruit manus ejus, quam extenderat contra eum, nec valuit retrahere eam ad se. III *Reg.* XIII.

[3] Tetendit adversùs Deum manum suam, et contra omnipotentem roboratus est. *Job.* XV.

avait conçue contre Notre-Seigneur, sans attaquer son innocence, peut-être que ce doux Sauveur n'eut pas ouvert la bouche pour sa défense. Mais, voyant qu'on le blâmait de son peu de respect à l'égard du grand Prêtre, lui qui recommandait tant l'honneur qu'on doit aux magistrats, il ne voulut pas laisser ce soupçon dans les esprits. Voilà pourquoi il parle, non pour tirer raison de l'outrage qu'on lui fait, non pour demander justice, non pour obéir aux mouvements de la colère, non pour rejeter le blâme sur celui qui l'accusait ; mais simplement pour témoigner qu'il était bien éloigné de mépriser ses juges, et que s'il avait manqué en quelque chose, il était prêt de le reconnaitre et de le réparer. Ce qu'il disait de telle sorte, que ses paroles faisaient assez voir qu'il n'y avait point d'émotion dans son cœur, ni de dérèglement dans sa langue, et que rien n'était capable de lui faire perdre la douceur, qui est inséparable de sa bonté.

Et c'est pour cela qu'il voulut parler, car le silence est quelquefois une marque de dépit et de rage, qui serrant le cœur retient la langue, et cache au dedans le désir de se venger, comme l'Ecriture le témoigne expressément d'Absalon envers son frère Amnon[1]. Au contraire, une parole discrète et modérée dans la chaleur de l'offense que vous souffrez, est une marque assurée que vous la supportez comme il faut. C'est en cette occasion qu'éclate souvent le premier désordre que nous avons marqué, car aussitôt que nous avons reçu un déplaisir, le cœur se livre au ressentiment[2], et la langue s'échappe aussitôt, ce ne sont que reproches, que dédains, que menaces, que plaintes, qui font voir le trouble du cœur, et qui entretiennent la mauvaise humeur au fond de l'âme . De là viennent tant de scandales, et tant de misères et de peines sans fruit. Oh que Notre-Seigneur se gouverne bien autrement !... Il parle, mais avec une douceur incroyable ; il défend son innocence, mais c'est

[1] Porro non est locutus Absalom ad Amnon nec malum, nec bonum : oderat enim Absalom Amnon. II *Reg.* XIII.

[2] Fatuus statim indicat iram suam. *Prov.* XII.

[3] Spiritum ad irascendum facilem quis poterit sustinere? *Prov.* XVIII.

pour empêcher le scandale, et pour donner un exemple de patience. O Caïphe! vous demandez quelle est sa doctrine; écoutez, ou plutôt voyez-là telle qu'il vous la prêche par de véritables effets. Vous voulez savoir quels sont ses disciples, ce sont ceux qui savent imiter sa modestie, et la douceur de son bon cœur; cette douceur est une réponse suffisante à votre demande, et une grâce visible qu'il vous présente, pour reconnaître sa sainteté....

Mais à qui parlons-nous? C'est à nous que cet exemple s'adresse. Jérusalem, fille de Sion, vous qui méditez ceci, recevez cette instruction, de peur que mon esprit ne s'éloigne de vous [1].... Pesez ces paroles; c'est l'âme de Jésus qui vous parle et cette âme, cet esprit n'est qu'amour, son cœur n'est que douceur [2]. Si la colère excite du trouble dans votre âme, craignez que cet esprit débonnaire l'abandonne; car si une fois il se sépare de vous, vous tomberez dans la mort, comme un corps malade perd la vie avec l'âme qui l'abandonne. Recevez donc encore un coup cette salutaire instruction, et autant vous faites cas de la vie et de la doctrine de Jésus, autant vous devez aimer la douceur de l'esprit, conservez le repos de votre cœur, et modérez votre langue contre les transports de la colère. Pour cet effet prévoyez les circonstances, et les occasions où vous pouvez manquer et dites : O mon Sauveur, puisqu'on ne se met en colère que contre le mal qui se présente, faites-moi reconnaître qu'il n'y a point de plus grand mal que la colère....

[1] Erudire Jerusalem, ne forte recedat anima mea a te. *Jerem.* VI.
[2] Spiritus meus super mel dulcis. *Eccli* XXIV, 27.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur est présenté au Pontife qui l'interroge.

Le Pontife demande à Notre Sauveur, quelle est sa doctrine, et quels sont ses disciples. Que vous en semble? quelle est sa doctrine? et comment la pratiquez-vous?... Ne vous enfuyez-vous point comme les Apôtres, quand il est question de la confesser devant le monde?... O divin Maître, que nous sommes heureux d'avoir un tel Maître! mais que vous êtes déshonoré d'avoir de tels disciples!...

DEUXIÈME POINT.

Il répond, et en même temps il reçoit un soufflet.

Notre-Seigneur répond qu'il est assez facile de savoir quelle est sa doctrine, puisqu'il l'a enseignée publiquement devant tout le monde; que parmi ceux qui sont là présents, il en est qui l'ont entendue, et qui peuvent rendre témoignage. Là dessus, comme s'il eût fait une réponse insolente au Pontife, un valet lui donne un soufflet, en lui disant: Est-ce ainsi que tu parles? Vois-tu, mon âme, comme ce serviteur est zélé pour son maître, et tandis que personne n'ose rien dire pour Notre Sauveur; apprends que ce n'est pas l'heure de se venger, mais plutôt de t'apprendre à ne point vouloir te venger....

TROISIÈME POINT.

Notre-Sauveur supporte cette injure avec une grande douceur d'esprit.

Le silence est quelque fois une marque de rage et de dépit, quand on n'ose parler devant des personnes qu'on craint, mais cependant on n'en pense pas moins; c'est pourquoi Notre Sauveur répondit d'une manière discrète, et fit voir la douceur de son esprit, qui était aussi peu ému que s'il n'eût reçu aucun affront... Mon âme, ce qui fait que nous nous fâchons de ce que l'on nous dit, c'est que nous considérons comme un grand mal, quand on nous dit quelque chose qui nous fâche... Désabusons-nous à cette heure, et apprenons qu'il n'y a point de mal dans tout ce que l'on dit contre nous, si nous voulons ne nous en point fâcher....

MARDI.

DES FAUX TÉMOIGNAGES PORTÉS CONTRE NOTRE-SEIGNEUR, AUXQUELS IL NE VOULUT RIEN RÉPONDRE.

N'as-tu rien à répondre aux dépositions de ces témoins qui te chargent? Jésus ne disait mot, et ne répondit rien [1].

Le Sujet : Les grands prêtres et toute l'assemblée cherchaient des témoignages pour charger notre divin Sauveur et le condamner à mort, mais ils n'en trouvaient point; ce n'est pas que plusieurs ne déposassent contre lui, mais ils ne s'accordaient pas. On étudie sa vie, on examine jusqu'à ses paroles, et on ne trouve rien à redire, sinon qu'il s'était vanté, disent-ils, qu'il était en son pouvoir de détruire le temple, et de le rétablir en trois jours. Lui qui entendait toutes ces impostures, se taisait; et quoiqu'il eût de quoi les convaincre de fausseté et de calomnie, il ne répondait rien. Bien que le grand Prêtre lui-même l'engageât à parler, et à répondre aux accusations, il voulut garder le silence, pour nous laisser une leçon importante, qui servira de sujet à cette méditation [2].

La Fin sera, d'apprendre à éviter un second désordre, qui nous porte à des paroles indiscrètes et précipitées, lorsqu'on parle mal de nous; au lieu que nous devrions souvent, dans cette occasion, nous taire plutôt que de parler.

La Forme est en ces trois points :

1° Les ennemis de Notre-Seigneur informent contre lui.

2° Ils ne trouvent rien, sinon quelques paroles mal interprétées.

3° Notre-Seigneur garde le silence, et ne répond aucunement.

[1] Non respondes quidquam ad ea quæ tibi objiciuntur ab his? Ille autem tacebat, et nihil respondit. *S. Marc.* XIV, 60 et 61.

[2] Summi verò Sacerdotes, et omne concilium quærebant adversùs Jesum testimonium, ut eum morti traderent, nec inveniebant. Multi enim testimonium falsum dicebant adversùs eum, et convenientia testimonia non erant. Et quidam

PREMIER POINT.

LES ENNEMIS DE NOTRE-SEIGNEUR INFORMENT CONTRE LUI.

On sait assez que ce qui portait Caïphe et ses adhérents à vouloir se défaire de Notre-Seigneur, c'était l'envie et la crainte; l'envie, parce qu'ils étaient jaloux de le voir honoré du peuple[1]; la crainte, parce qu'ils prévoyaient que si ses maximes avaient cours, ils seraient contraints de renoncer à leurs plaisirs et à leur ambition, et que la croyance qu'il trouverait dans les esprits, serait la ruine de leur autorité[2]. Il ne faut donc point chercher parmi les causes humaines, d'autre sujet de son procès, que la passion déréglée de ses juges. Néanmoins, parce que le dérèglement d'une passion fait le vice, et que le vice porte son reproche avec lui, et qu'il n'est pas même bien reçu parmi les vicieux, ils sont obligés de chercher quelque prétexte spécieux pour colorer leur passion, et pour donner à leur procédé quelque apparence de justice[3]. C'est à cela qu'ils emploient maintenant tout leur esprit.

Voyez un peu jusqu'où va la malice des hommes!... Pensez-vous être exempt de ce désordre?... Hélas! tous nos desseins en sont remplis pour l'ordinaire; ce n'est que passion, ce n'est qu'amour propre; l'intérêt est le principal ressort qui leur donne le mouvement; nous n'avons garde de le dire, nous ne voulons pas même le reconnaître, car cela est trop indigne. Que faisons-nous donc? On cherche quelque prétexte, on allègue la nécessité, on a recours à des impossibilités imaginaires, on prétend que ce n'est que pour mieux s'acquitter de son devoir, et

surgentes falsum testimonium ferebant adversùs eum, dicentes, quoniam nos audivimus eum dicentem : Ego dissolvam templum hoc manu factum, et post triduum aliud non manu factum ædificabo. Et non erat conveniens testimonium illorum. Et exurgens summus Sacerdos in medium, interrogavit Jesum dicens, Non respondes, etc. *S. Marc.* XIV, 55 et seq.

[1] Sciebat quod per invidiam tradidissent eum. *S. Matth.* XXVII.

[2] Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum, et venient Romani, et tollent nostrum locum et gentem. *S. Joan.* XI, 48.

[3] Locuti sunt adversùm me lingua dolosa, et sermonibus odii circumdederunt me, et expugnaverunt me gratis. *Psalm.* CVIII.

on cherche à s'appuyer sur quelque raison frivole, plus apparente que réelle, qui semble nous excuser [1]. On serait honteux de dire que c'est la passion et le caprice qui font agir, que c'est qu'on veut servir ses intérêts ; ces paroles sont odieuses, il faut trouver de plus beaux noms, il faut appeler l'intérêt une droite intention, et la passion une nécessité.

Voilà comment nous trompons le monde ; et, chose étrange ! voilà comment nous nous trompons nous-mêmes, tant la nature a de finesses et de détours pour se cacher, ou pour ne paraître jamais que sous le masque de la vertu [2]. C'est le procédé des Juifs. Je vous laisse à penser s'ils avaient raison de se conduire de la sorte. Et croyez-vous avoir plus de raison qu'eux ? Vos passions ne vous portent pas à un si grand mal que celui qu'ils font en suivant les leurs; mais puisque c'est toujours à un mal que vous portent vos caprices, vous n'avez pas plus de raison qu'eux, quelque illusion que vous cherchiez à vous faire.... O mon Sauveur ! je vous le confesse ; il nous semble que nous soyons des saints en comparaison des Juifs, et que nous sommes assez bons, quand nous ne sommes pas si mauvais que les autres. Mon fils, c'est bien souvent se rendre plus mauvais que les autres, que de chercher à se persuader qu'on ne l'est pas autant qu'eux....

DEUXIÈME POINT.

LES JUIFS NE TROUVENT RIEN CONTRE NOTRE-SEIGNEUR, SINON QUELQUES PAROLES MAL INTERPRÉTÉES.

Ces hommes passionnés font une exacte recherche de sa vie, de ses paroles, de ses miracles, et ils ne trouvent rien, qui porte même l'apparence du mal [3]. Ils disent bien qu'on le voyait souvent en compagnie de gens perdus, qu'il était ami des publi-

[1] Tous à la vérité désirent le bien, et se le proposent dans leurs actions et dans leurs paroles ; c'est ce qui fait qu'il y en a beaucoup de trompés par l'apparence du bien. La nature est rusée, elle en attire plusieurs, elle les fait tomber dans ses filets et les trompe ; elle n'a jamais pour fin qu'elle-même. *Imitat. de J.-C.* Liv. III, ch. LIV.

[2] Quando submiserit vocem suam, ne credideris ei, quoniam septem nequitiæ sunt in corde illius. *Prov.* XXVI.

[3] Quæretur peccatum illius, et non invenietur. *Psalm.* IX.

cains et des pécheurs, qu'il employait le sabbat à faire des miracles, qu'il semait une nouvelle doctrine, qu'il amassait des disciples autour de lui ; mais tout cela ne prouve rien. Il se trouve un d'entre eux, qui pense avoir mieux rencontré que les autres, et qui dit qu'il s'était fait fort de détruire et de reparer le temple en l'espace de trois jours [1]. Cela les arrête d'abord ; mais enfin, ils reconnaissent que c'est un trop faible reproche, et que ces paroles ne peuvent fonder une juste accusation, mais plutôt découvrir leur ignorance, qui ne pouvait pénétrer l'intelligence de ce mystère.

Ne faut-il pas avouer que la vie de Jésus était une vie divine, puisque toute la malice des hommes, et toute la subtilité des esprits des ténèbres, n'est pas capable de jeter sur la moindre de ses actions un seul soupçon de péché. O très-innocent Agneau ! je suis aussi ravi de votre sainteté, que j'ai de déplaisir de mes crimes ; mais je suis bien résolu d'en faire pénitence, afin que le démon qui me poursuit, et qui ne cherche qu'à me perdre, ne trouve rien au moment de ma mort dont il puisse me charger... Hélas ! nous devrions mener une vie si exempte de reproches, que la calomnie même fût contrainte de se taire, et que nos ennemis n'eussent rien à nous dire. Nous savons que c'est l'esprit du christianisme, et la leçon tant de fois redite par les Apôtres [2], et néanmoins nous vivons, au contraire, sans prendre aucunement garde que nous donnons du scandale ; et au lieu de retrancher nos excès, nous cherchons un voile pour les cacher. Nous passons bien plus avant ; car non contents d'excuser notre libertinage, nous en rejetons la cause sur notre condition, sur notre naturel, sur nos affaires ; nous disons qu'on ne saurait faire autrement, qu'il faudrait alors ne point vivre dans le monde, ne point avoir de ménage, ne point étudier, ou ne point vaquer à son emploi. Et qu'est-ce que tout cela, sinon accuser Notre-Seigneur, qui nous a donné

[1] Surgentes testes iniqui, quæ ignorabam interrogabant me. *Psalm.* XXXIV.

[2] Cum modestia et timore conscientiam habentes bonam, ut in eo quod detrahunt vobis, confundantur, qui calumniantur vestram bonam in Christo conversationem. I S. *Pet.* III.

un tel naturel, qui nous a mis en tel emploi, qui nous inspire telle sorte de bonne œuvre, qui nous assure qu'il n'y a rien que nous ne puissions faire avec la grâce[1]; et après tout cela, nous nous excuserons?... C'est l'accuser, il n'y a point de raison contre la raison même, et rien ne peut combattre la vérité, que le mensonge; et partant, toutes nos justifications prétendues sont des calomnies contre Notre-Seigneur, qui lui sont plus sensibles que celles de ses accusateurs. Nous avons mauvaise grâce de condamner notre juge pour justifier les criminels, et de vouloir que Dieu paraisse injuste, afin qu'on nous tienne pour innocents. Oh! que la corruption de notre nature est grande, et qu'elle est vivement dépeinte dans le procédé des Juifs que nous considérons!...

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR GARDE LE SILENCE, ET NE RÉPOND POINT A CES FAUX TÉMOIGNAGES.

Que faisait cependant Notre-Seigneur?... Nous ne pouvons douter qu'il ne formât au fond de son âme plusieurs actes d'excellentes vertus, comme d'humilité, de patience, de résignation, et qu'il ne les offrît à son Père, pour réparer les outrages qu'on faisait à ses divines perfections[2]. Mais ce qui me semble bien digne d'attention dans cette circonstance, c'est cet admirable silence qu'il garde si exactement dans un temps, où il pouvait confondre ses ennemis, et fermer la bouche aux impostures et à la calomnie[3]. Le grand Prêtre lui demande s'il n'a rien à reprocher aux témoins, ni rien à répondre à leurs accusations. Il n'en est point ému, il se tait, son silence est sa réponse et aussi la leçon qu'il nous donne.

Remarquez qu'il y a temps de parler, et temps de se taire; que le silence est vertueux et louable, quand il est préférable à

[1] Si dixeris, vires non suppetunt, qui inspector est cordis, ipse intelligit, et servatorem animæ tuæ nihil fallit, reddetque homini juxta opera sua. *Prov.* XXIV.

[2] Detrahebant mihi, ego autem orabam. *Psalm.* CVIII.

[3] Posui ori meo custodiam, cum consisteret peccator adversùm me. Obmutui, et humiliatus sum et silui a bonis; et dolor meus renovatus est. *Psalm.* XXXVIII.

la parole ; et il lui est préférable sans doute, quand il y a plus de raison devant Dieu de se taire que de parler, quelques raisons humaines qui nous portent pour lors à nous défendre par la parole, et quoique la nature puisse dire à l'opposé [1]. Voilà pourquoi Notre-Seigneur ne voulut pas répondre, quoique la raison humaine semblât l'obliger à parler, pour repousser la calomnie, et couvrir ses accusateurs de reproches mérités. Il jugea qu'il était plus à propos selon Dieu, de garder un silence plein de modestie, pour nous apprendre par cet exemple à supporter les calomnies paisiblement, sans éclater en plaintes et en reproches, sans demander curieusement quel est l'auteur de ces mauvais discours, sans employer tant de raisons pour notre justification, sans accuser les autres avec tant de chaleur, et nous excuser nous-mêmes avec tant d'empressement [2]. Nous faisons bien du bruit, et nous ne voyons pas que c'est publier la calomnie, et lui donner de l'importance plutôt que l'étouffer; au lieu que si nous savions nous taire, elle tomberait par terre, et nous la verrions mourir à nos pieds, si nous avions la patience d'attendre deux ou trois jours [3]. Toutes ces plaintes que vous faites répandent la calomnie, elle pénètre avec votre justification dans la foule du peuple, où elle trouve bien plus de disposition à être crue, que les raisons dont vous vous servez pour défendre votre innocence...

Quand on mouche une chandelle, vous ne vous amusez pas à crier: Oh! que cela sent mauvais! vous marchez dessus, et c'en est fait. Ces mauvais discours qu'on tient de vous sont de mauvaises odeurs, il est vrai; faut-il crier pour cela, et exciter des orages pour éveiller tout le monde ? Marchez dessus, écrasez ce mau-

[1] Loquere sanè, si quid silentio melius et excellentius habes : ac ubi silere præstat quàm loqui, silentio acquiesce, S. Greg. Naz. *de modo in disp.*

Loquere in tua causa vix. Si bis interrogatus fueris, habeat caput responsum tuum. In multis esto quasi inscius. *Eccli.* XXXIV.

[2] In silentio, et in spe erit fortitudo vestra. *Isa.* XX.

[3] Abstine te a lite, et minues peccata, homo enim iracundus incendit litem ; secundùm ligna silvæ sic ignis exardescit. Si sufflaveris in scintillam, quasi ignis exardebit; et si expueris super illam, extinguetur : utraque ex ore proficiscuntur. *Eccli.* XXVIII.

vais bruit par votre silence ; si vous parlez beaucoup, vous lui donnerez plus de publicité et de créance... Je veux que vous ayez raison de vous plaindre ; croyez-moi, vous en avez encore plus de vous taire ; et quand vous n'auriez devant les yeux que l'exemple de Notre-Seigneur, ce serait bien assez pour vous y décider [1]. N'avait-il pas pour le moins autant de sujet que vous de parler pour sa défense ? La raison humaine ne pouvait-elle pas exciter son esprit, et lui dire : Que ne parlez-vous, que ne dissipez-vous les impostures de ces méchants ?... Mais il entend d'autre côté une raison supérieure qui lui dit : Non, il ne faut rien répondre, afin que sur l'exemple de mon silence, mes disciples apprennent à retenir leur langue, qui autrement pourrait s'échapper dans de semblables occasions, sous prétexte de justice [2]. Eh bien ! si votre considération a eu tant de pouvoir sur Notre-Seigneur, que de l'obliger au silence, lorsqu'on attaquait son innocence par de si noires calomnies, pourquoi ne retiendrez-vous pas votre langue par respect pour lui ?... Vous le devez sans doute, et par conséquent vous le pouvez avec sa grâce ; et si vous le devez et le pouvez, pourquoi ne le voudriez-vous pas ?... Faites donc une ferme résolution de l'imiter en ce point, qui est si important ; demandez-lui secours, et priez-le d'agir aussi fortement par son inspiration au dedans de votre âme, qu'il le fait au dehors par le moyen d'un exemple, si rare et si divin. O mon Sauveur, qui êtes aussi bien maître et Seigneur de mon corps que du vôtre, commandez à ma langue de se taire, empêchez-la de parler, comme vous avez retenu la vôtre dans cette occasion.

[1] In hoc vocati estis, quia et Christus passus est pro nobis, relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus, qui peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus : qui cum maledicereţur, non maledicebat ; cum pateretur, non comminabatur ; tradebat autem judicanti se injustè. I S. *Pet.* II.

[2] Dixi, custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea. *Psalm.* LVIII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

On informe contre Notre-Seigneur.

Il n'y avait que l'envie et les autres vices qui portaient les Juifs à poursuivre la mort de Notre Sauveur ; mais le vice est si laid, que les vicieux mêmes n'osent l'avouer ; ils cherchent quelque beau prétexte pour couvrir leur mauvaise volonté. Et toi, mon âme, ne fais-tu pas souvent de même ? Ne veux-tu pas souvent faire passer ton caprice pour une nécessité, ou pour quelque impossibilité ?... Donne tel nom que tu voudras à tes vices, Dieu les connaîtra toujours véritablement pour ce qu'ils sont.

DEUXIÈME POINT.

On ne trouve rien que quelques paroles mal interprétées.

Après plusieurs fausses suppositions, ils s'arrêtent à celles qui leur semblent plus passables. Mais quoi qu'ils en disent, tu sais bien, mon âme, que c'étaient toutes calomnies, et que c'était une malice plus que diabolique, de vouloir charger celui qui était l'innocence même de quelque crime... Hélas! que fais-tu toi-même, sinon que le calomnier, quand tu dis si souvent pour t'excuser, que tu ne peux pas faire ce qu'il t'ordonne ? Est-ce donc vrai ce que tu dis ?... Si tu as raison, il a tort ; que si tu n'oserais dire qu'il a tort, alors ne cherche plus à t'excuser, de peur de l'accuser lui-même.

TROISIÈME POINT.

Notre-Seigneur garde le silence.

Notre-Seigneur qui avait parlé à un de ses accusateurs, pour nous apprendre comment on peut quelquefois répondre, se tait maintenant, pour nous apprendre comment nous devons nous taire, lorsque la nature nous excite davantage à parler. Ce n'est pas se défendre que de parler beaucoup; car nous nous faisons bien souvent, en nous défendant ainsi mal à propos, un plus grand mal que n'est celui dont on nous accuse. Quelque raison que nous ayons de parler, si nous considérons la vertu du silence, et l'exemple de Notre Sauveur, nous en trouverons une meilleure pour apprendre à nous taire....

MERCREDI.

DE LA DÉCLARATION QUE FIT NOTRE-SEIGNEUR QU'IL ÉTAIT LE MESSIE ET LE FILS DE DIEU, LORSQU'IL FUT SOMMÉ PAR LE GRAND PRÊTRE DE DIRE LA VÉRITÉ.

Je te conjure par le Dieu vivant, dit le grand Prêtre à Notre-Seigneur, et te somme, par l'honneur que tu dois à la Majesté divine, de nous déclarer si tu es le Christ, le Fils de Dieu. Oui, répondit Jésus, vous l'avez dit, je le suis.

Le Sujet. Le grand Prêtre, qui se faisait juge de Notre-Seigneur, et qui ne cherchait qu'un prétexte pour le condamner, voyant que les charges et les dépositions des témoins n'étaient pas suffisantes, pour motiver un arrêt de mort comme il le désirait, s'avise d'interroger Notre-Seigneur, et de le conjurer au nom du grand Dieu qu'ils adoraient, de déclarer lui-même hautement et devant tous, si en vérité il était ce qu'il avait prétendu être, c'est-à-dire le Fils de Dieu. A cette adjuration faite au nom du Dieu vivant, Notre-Seigneur rompit le silence, et avoua franchement ce qu'il était, ajoutant les paroles que nous méditerons au second point de la méditation, sans montrer ni mépris pour le juge qui l'interroge, ni crainte du mal qui peut lui en arriver. En ceci, Jésus-Christ nous laisse un remarquable exemple pour remédier à deux défauts, qui se rencontrent assez souvent, lorsque nous avons quelques épreuves à supporter. Le premier, c'est de nous renfermer dans un orgueilleux silence, à l'égard de ceux qui en sont les auteurs. Le second, c'est au contraire d'avoir à leur égard une crainte pusillanime. L'un ou l'autre de ces défauts, peut nous faire manquer à notre devoir dans ces occasions difficiles.

[1] Et princeps Sacerdotum ait illi, Adjuro te per Deum vivum, ut dicas nobis si tu es Christus Filius Dei. Dixit illi Jesus : Tu dixisti. *S. Matth.* xxvi, 63 et seq.

La Fin sera d'apprendre par l'exemple de notre bon Sauveur à nous éloigner également, quand il nous arrivera des difficultés, de l'orgueil qui méprise et reste silencieux et taciturne, et de la faiblesse qui s'avilit et s'incline d'une manière servile devant ceux qui nous persécutent.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur est conjuré de la part de Dieu de dire la vérité.

2° Il répond nettement, sans mépris et sans crainte.

3° On le condamne sur sa parole.

PREMIER POINT.

NOTRE SEIGNEUR EST CONJURÉ DE LA PART DE DIEU DE DIRE LA VÉRITÉ.

Ces malheureux juges sont contraints de ne trouver aucune charge suffisante, pour condamner l'innocent. Ils n'oseraient le faire mourir sans quelque forme de justice, et peut-être même ne le pourraient-ils pas; mais aussi le renvoyer absous après s'en être saisis, et le déclarer innocent, c'est une détermination à laquelle ils ne consentiront jamais [1]. Oh! que la méchanceté cause de peines! et qu'il est bien plus sûr de marcher simplement, et de ne s'écarter jamais de la vérité!... Là-dessus le grand Prêtre s'avise de lui commander de la part de Dieu, qu'il dise la vérité, afin de tirer de sa bouche une réponse, qu'il croyait suffisante pour le faire mourir. Je t'adjure, lui dit-il, de la part de Dieu, de nous dire si tu es le Fils de Dieu. Voyez l'injustice et l'impiété de cet homme [2]. Il savait bien que la crainte de Dieu avait assez de pouvoir sur l'esprit de Notre-Seigneur, que par respect pour Dieu, il ne manquerait pas de dire franchement la vérité; il emploie malicieusement ce saint nom de Dieu, pour abuser de la sincérité de celui qu'il savait innocent, et et pour le surprendre dans ses paroles. En effet, voici son dessein : il ne se met pas en peine de connaître la vérité, la crainte

[1] Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum, Judæi primùm, et Græci. Gloria autem, et honor, et pax omni operanti bonum. *Rom.* II.

[2] Os tuum abundavit malitiâ, et lingua tua concinnabat dolos. *Psal.* XLIX.

de Dieu ne le touche nullement, pourvu qu'il arrache de la bouche de l'innocent une seule parole, qui puisse le faire passer pour criminel au jugement des hommes, afin de lui faire son procès, il est content[1]; n'est-ce pas là une méchanceté signalée?...

Mais, n'est-ce pas ce que vous faites souvent quand vous désirez passionnément quelque chose, quoi que ce soit, et que vous la demandez ou à Dieu, ou aux hommes? Ne dites-vous pas comme ce juge? Au nom de Dieu, faites-moi cette faveur, accordez-moi cela, sauvez-moi de ce malheur, je vous en conjure au nom de Dieu. Eh bien! de quoi me priez-vous?... Pour quel sujet employez-vous le saint nom de Dieu, et le motif divin de son respect[2]?... Pour un intérêt de plaisir et d'honneur; n'est-il pas vrai? Pour secouer la croix que Dieu vous a mise sur les épaules, pour vous soustraire à ses volontés?... Confessez-le franchement, vous le priez pour l'amour de lui, contre lui-même[3]; vous voulez qu'il autorise vos volontés au préjudice de ses commandements, et qu'il quitte ses desseins pour se soumettre aux vôtres. Quel dérèglement! qu'une passion animée est une étrange chose!... Elle remue le ciel et l'enfer pour obtenir ce qu'elle poursuit, tout le reste lui est indifférent. Que son sang tombe sur nous et sur notre postérité, disent ces misérables; pourvu qu'il meure, nos désirs sont satisfaits. Oh! qu'il vaudrait bien mieux régler ses affections, que de les satisfaire par de tels dérèglements!....

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR RÉPOND NETTEMENT SANS MÉPRIS ET SANS CRAINTE.

Notre-Seigneur qui lisait dans le cœur de son juge, n'ayant pas tant d'égard à sa mauvaise volonté qu'aux desseins de son

[1] Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis, et contrarius est operibus nostris; promittit se scientiam Dei habere, et Filium Dei se nominat. Videamus si sermones ejus veri sunt, et tentemus quæ ventura sunt illi. *Sap.* II.

[2] Peccatori dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum. *Psalm.* XLIX.

[3] Laborare fecistis Dominum in sermonibus vestris. *Mal.* II.

Père éternel, satisfait nettement à sa demande, et proteste hautement qu'il est vrai Fils de Dieu, et qu'un jour ils verront en qualité de juge, celui qu'ils traitent en criminel [1]. Voilà une parole qui lui coûtera la vie ; mais il s'en inquiète peu, pourvu qu'elle nous serve d'instruction et de remède aux désordres dans lesquels nous tombons, quand nous traitons avec des personnes de plus grande, ou de moindre qualité que nous. Aux uns nous parlons avec mépris et dédain, parce qu'ils nous sont inférieurs, nous les rebutons avec arrogance, nous les renvoyons sans réponse, ou bien avec quelque fâcheuse repartie, et jamais nous ne leur parlons franchement [2]. Mais si ce sont des personnes plus élevées, la crainte nous rend esclaves, et nous ôte la liberté de leur dire la vérité, quand nous y sommes obligés [3]. Voilà notre désordre ; le remède est dans l'exemple du Fils de Dieu....

Il pouvait considérer Caïphe comme inférieur, lui qui était son Dieu et son souverain, et sur cette considération il pouvait mépriser sa demande. Pourtant il ne le veut pas, il lui rend toute la déférence et l'honneur que cet homme pouvait attendre ; il répond à sa demande. D'ailleurs, comme il se considérait en criminel, et qu'il regardait par une soumission volontaire Caïphe comme son juge, qui avait la puissance et la volonté de lui nuire, il avait sujet de se taire, craignant que ses paroles ne servissent de piége à cet homme artificieux pour le surprendre. Néanmoins il garde sa liberté, il ne supprime point la vérité qu'il soutient au péril de sa vie ; il aime mieux mourir, que d'en venir à cette lâcheté d'omettre le bien, par crainte du mal qui doit lui en arriver.

Voilà votre Maître et la leçon qu'il vous donne. Voyez-vous comme cette divine sagesse songeait à votre perfection dans ses travaux et au milieu de ses souffrances ?... Oh ! que vous lui avez coûté ! non-seulement pour vous sauver de la mort, mais en-

[1] Tu dixisti. Verumtamen dico vobis, amodò videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cœli. *S. Matth.* XXVI, 64.

[2] Quorum os maledictione et amaritudine plenum est. *Psalm.* XIII.

[3] Pondus super se tollet, qui honestiori se communicat. *Eccli.* XIII, 2.

core pour vous rendre vos forces, et vous laisser un remède salutaire aux plus petites plaies de votre cœur. Mais rien ne lui coûte, pourvu que vous connaissiez qu'il vous aime, et que vous répondiez à son amour par un soin de votre perfection, qui soit conforme à celui qu'il en a pris. N'est-il pas du moins très-convenable que vous le regardiez dans vos légères afflictions, et dans ces petites peines qui vous arrivent, afin de demeurer dans le devoir, comme il vous a regardé dans ses grands tourments, afin de vous instruire, et de vous mériter des grâces, pour vous y bien conduire?... Mon Sauveur, achevez, s'il vous ce que vous avez commencé; et comme vous m'avez donné l'exemple, donnez-moi encore la grâce de suivre cet exemple.

TROISIÈME POINT.

ON CONDAMNE NOTRE-SEIGNEUR SUR SA PAROLE.

Il n'eut pas plus tôt prononcé cette parole, que ce juge inique la relève, et sur le champ déchirant ses habits par un zèle feint: Il a blasphémé, dit-il; vous en êtes témoins; que vous en semble? N'est-il pas coupable de mort? C'est un blasphémateur, répondent-ils; c'est un impie, il faut le lapider, il faut le pendre, il a mérité la mort [1]... Et là-dessus ils le chargent de coups, et leur malice les aveugle à tel point qu'ils croient faire une chose agréable à Dieu, que de l'outrager avec toute sorte de cruauté. Mais autant ces misérables l'avaient en horreur et en mépris à raison de cet aveu qu'il avait fait, autant s'estime-t-il glorieux de souffrir pour la confession d'une si importante vérité [2].

Recevez cette instruction de son exemple, dites hardiment ce que vous êtes obligé de dire, faites ce que vous devez faire, ne dites, ni ne faites jamais rien contre votre devoir; et après cela, que les hommes en jugent comme ils voudront, et comme Dieu le permettra.... Ne redoutez point ce qu'ils peuvent en penser

[1] Tunc princeps Sacerdotum scidit vestimenta sua, dicens: Blasphemavit, quid adhuc egemus testibus? ecce nunc audistis blasphemiam; quid vobis videtur? At illi respondentes dixerunt: Reus est mortis. *Matth.* XXVI.

[2] Quod enim meum erat, feci tibi. III *Reg.* XIX.

autrement vous n'avez pas la crainte de Dieu [1]; ne craignez pas leurs jugements, autrement vous ne craindriez pas les jugements de Dieu; ne craignez pas les menaces, ni les peines qu'ils peuvent vous faire souffrir, autrement vous ne craindriez pas assez celles dont Dieu vous punira [2]. Car Dieu menace, Dieu méprise, Dieu châtie sévèrement celui qui redoute trop les menaces, les mépris et les outrages des hommes, ou qui veut trop leur plaire... Choisissez; car, comme vous êtes obligé de vous exposer à déplaire à Dieu pour plaire aux hommes, voyez lequel vaut mieux, d'avoir les hommes pour ennemis et pour persécuteurs, en soutenant la vérité et la vertu comme Jésus; ou bien, en couvrant et en déguisant la vérité, d'irriter la justice de Dieu, et d'attirer sur vous les châtiments effroyables dont elle nous menace. Oh! que c'est chose épouvantable de tomber entre les mains du Dieu vivant [3]!... Vous y tomberez assurément, si vous redoutez les hommes [4]. Mon Dieu, apprenez-moi à craindre comme il faut, afin que je ne craigne point lorsqu'il ne faut pas craindre....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur est adjuré de parler.

Je t'adjure de la part du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Fils de Dieu. Quelle manière de parler, employée par Caïphe, pour trouver de quoi satisfaire son envie!... Mon âme, si tu as à prier et à demander quelque chose par l'amour et le respect que tu dois à Dieu, fais en sorte que ce ne soit pas pour servir quelque passion, car autrement, ce serait prier Dieu même.

[1] Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor. Quoniam Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent : confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos. *Psalm.* LII.

[2] Horrendè et citò apparebit vobis. *Sap.* VI.

[3] Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Heb.* XII.

[4] Qui timet hominem, citò corruet. *Prov.* XXV.

DEUXIÈME POINT.

Il parle comme il doit parler.

Je suis Fils de Dieu, oui, et vous le verrez un jour dans sa majesté, répondit Notre-Seigneur. C'était pour témoigner le respect qu'il portait au nom de Dieu, dont on s'était servi pour l'adjurer. Les Juifs abusaient de ce nom par malice, pour avoir la satisfaction qu'ils en prétendaient ; et lui s'en sert par respect et par religion, quoi qu'il lui en doive coûter. Oh! qu'il vaut bien mieux ainsi honorer Dieu et la vérité, en souffrant avec Notre-Seigneur, que de l'offenser pour satisfaire sa haine et ses passions avec les Juifs.

TROISIÈME POINT.

On le condamne cependant sur sa parole.

A peine a-t-il fait cet aveu, que les voilà tous qui le condamnent à mort comme un blasphémateur. Notre-Seigneur savait bien que sa réponse devait lui coûter la vie ; mais puisqu'on lui demande la vérité, et qu'il n'est venu que pour se faire reconnaître Fils de Dieu, il s'acquittera de cette mission à quelque prix que ce soit. Il nous apprend ainsi à nous acquitter de notre devoir, sans nous inquiéter de ce que nous pouvons avoir à craindre de la part des hommes... Celui qui craint trop les hommes ne vous craint pas assez, ô mon Dieu; et il mérite d'être doublement châtié, pour craindre trop les hommes, et pour ne pas vous craindre assez.

JEUDI.

DES OUTRAGES ET DES PEINES QUE NOTRE-SEIGNEUR ENDURA PENDANT TOUTE LA NUIT, SANS DONNER AUCUN SIGNE D'IMPATIENCE PENDANT CES HEURES SI LONGUES.

Alors les uns se mirent à lui cracher au visage, les autres à lui bander les yeux, et à lui meurtrir les joues de soufflets, et puis ils disaient par moquerie : Devine qui t'a frappé [1].

Le Sujet est sur les outrages que Notre-Seigneur éprouva pendant toute une nuit, qu'il fut à la merci de cette soldatesque furieuse. Ils lui crachèrent au visage, ils lui donnèrent des soufflets ; lui ayant bandé les yeux, ils en faisaient leur jouet, et après l'avoir brisé de coups, ils lui disaient : Christ, devine qui t'a frappé. Enfin, comme s'il répugnait aux Évangélistes de rapporter toutes ces horreurs, l'un d'eux ajoute : Et ils faisaient encore bien d'autres outrages, blasphémant contre lui [2]. Ce qui montre qu'il eut à endurer encore plus d'insultes, que les auteurs sacrés n'en ont raconté.

La Fin est d'apprendre à imiter la constance de Notre-Seigneur au milieu de ces longs tourments ; en effet, la longueur des peines a coutume de lasser notre patience, et de nous causer un quatrième désordre qui est l'ennui, le dépit, le chagrin, les impatiences, et les murmures.

La Forme est en ces trois Points :

1° De la licence, et de l'impunité que se donnent les Juifs, de maltraiter Notre-Seigneur.

2° Des outrages particuliers qu'il souffre toute la nuit.

3° De son admirable constance, qui doit servir de remède au désordre contraire, que nous avons indiqué.

[1] Tunc expuerunt in faciem ejus, et colaphis eum ceciderunt ; alii autem palmas in faciem ejus dederunt, dicentes : Prophetisa nobis, Christe, quis est qui te percussit ? *S. Matth.* XXVI, 67.

Et cœperunt quidam conspuere eum, et velare faciem ejus, etc. *S. Marc.* XIV.

[2] Et alia multa blasphemantes dicebant in eum. *S. Luc.* XXII, 65.

PREMIER POINT.

DE LA LICENCE ET DE L'IMPUNITÉ QUE SE DONNENT LES JUIFS DE MALTRAITER NOTRE-SEIGNEUR.

Les docteurs de la loi, ayant conclu à la mort de l'auteur de la vie, *se retirent et abandonnent* Notre-Seigneur entre les mains de leurs valets, qui prennent la liberté de se jouer impunément du Dieu de gloire, et de le charger d'outrages, sachant bien qu'ils feraient plaisir à leurs maîtres de le bafouer, comme un homme qu'ils voulaient rendre le jouet de tout le monde. Vit-on jamais une telle insolence? Les gardes qu'on donne aux criminels, de quelques crimes qu'ils soient atteints, ne leur sont pas données pour les tourmenter, mais pour s'assurer de leur personne; il n'est rien de mieux ordonné, ni à quoi on procède avec plus de considération, presque parmi toutes les nations, qu'aux supplices des criminels: partout en effet, on garde exactement toutes les formes de la justice. Mais ici où il s'agit de juger un innocent, tout est permis à la malice, il n'y point d'autre justice que la force et la puissance de chacun; qu'on s'en joue, qu'on s'en moque, qu'on le frappe, qu'on l'outrage, personne n'en dit mot; chacun a droit, ce semble, de l'offenser, sans attendre la permission d'une autorité légitime [1]. En effet, qui pourrait leur permettre ces insolences avec autorité?... Si les hommes attentent sur sa personne sacrée, ne faut-il pas dire que c'est un effet de leur malice effroyable, puisqu'il n'y a aucune puissance humaine qui puisse leur donner cette liberté? C'est l'iniquité et l'insolence des hommes qui usurpe injustement ce pouvoir, et la bonté de Dieu ne l'empêche pas, selon les desseins admirables de sa sagesse, qui ne punit pas le péché aussitôt qu'elle le pourrait [2].

[1] *Opprimamus pauperem justum.* Sit autem fortitudo nostra, lex justitiæ *Sap.* II.

[2] Eorum quia non profertur citò contra malos sententia, absque timore ullo filii hominum perpetrant mala. *Eccles.* VIII, 11.

Voilà comment Dieu est traité parmi nous ; nul homme au monde ne peut donner la permission de commettre contre Dieu l'offense même la plus légère ; et cependant il n'y a nul homme sur la terre qui ne prenne la liberté de l'offenser... Il n'y a rien qui porte plus de nécessité et moins de liberté ; et toutefois il n'y a rien où les hommes se montrent plus libres qu'à pécher [1]. S'il y a des lois qui défendent l'offense de Dieu, et des peines qui en tirent châtiment, hélas ! que les supérieurs sont tièdes à les maintenir, et que les inférieurs sont prompts et hardis à les outrepasser !... Vous qui méditez ceci, si vous avez quelque charge des autres, comment vous y gouvernez-vous ? Quelle liberté leur laissez-vous prendre [2] ?... Et vous-même, si grand que vous puissiez être, vous n'êtes pas indépendant des lois divines et éternelles ; ne vous en dispensez-vous point cependant trop aisément ? N'êtes-vous pas bien aise de vivre sans contrainte, sans être vu, sans être repris ?... L'espérance que vous avez de n'être pas recherché, ou qu'on ne prendra pas garde à vos déportements, et qu'on vous laissera tout faire à votre fantaisie, ne vous fait elle point relâcher quelque chose votre devoir [3] ?... Ah ! malheureuse liberté, qui nous donne le pouvoir de pécher ! Grand Dieu, je renonce à la mienne, et si je ne m'en puis entièrement défaire, je ne veux m'en servir que pour l'employer librement dans les souffrances, à l'exemple de mon Sauveur, et pour en retrancher l'usage qui pourrait me porter à quelque péché que ce soit.

[1] Una est inevitabilis necessitas, Deum non offendere. S. Chrys. Hom. v.

[2] Filii eius semet vilide, et audivit omnia quæ faciebant filii sui, et dixit eis : Quare facitis res hujusmodi, quas ego audio, res pessimas ab omni populo? Nolite, fili mei, etc. Et non acquiescunt vocem patris sui. I *Reg.* II.

[3] Considerans in animam suam, et dicens : Quis me videt? tenebræ circumdant me, et parietes cooperiunt me, et nemo circumspicit me, quem vereor? Delictorum meorum non memorabitur Altissimus. *Eccli.* XXIII.

DEUXIÈME POINT.

DES OUTRAGES PARTICULIERS QUE NOTRE-SEIGNEUR SOUFFRIT TOUTE LA NUIT.

Hélas ! à quoi vont-ils passer leur temps, ces soldats insolents ? Certes, ils emploieront tous les moyens qu'ils pourront inventer, pour tourmenter notre divin Sauveur ; car ils sont bien résolus à ne pas l'épargner. Ils le mettent sur un banc, les pieds et les mains liés, la tête nue, la face découverte, pour servir de but à toutes les moqueries, les injures, à tous les coups et les outrages dont ils vont l'accabler. Ils commencent par le visage, ils souillent de crachats cette face divine, qui ravit d'admiration les bienheureux; ils la souillent avec tant d'horreur, qu'ils ne peuvent eux-mêmes en supporter la vue. Ils jettent dessus un sale lambeau pour lui servir de voile ; et lui ayant bandé les yeux, ils en font leur jouet, et ils s'amusent à lui faire deviner qui l'a frappé !... L'un lui couvre les joues de soufflets, l'autre lui frappe sur la tête, celui-ci lui saisit les cheveux, cet autre lui arrache la barbe ; il n'y en a pas un qui ne s'étudie à le tourmenter le plus qu'il peut [1]. Ensuite, ils rient avec insolence, et crient à l'envie : *Devine qui t'a frappé ?* Cependant il se tait, mais son silence les irrite davantage ; ils veulent l'obliger à parler, et pour cela ils usent de menaces, ils redoublent les coups !... Ah ! mon doux Jésus ! qui eût jamais pensé que cela fût possible, et qui pourrait véritablement se représenter ce qui s'est passé, la fureur de vos bourreaux, et votre incomparable patience, au milieu de si cruels outrages !....

A votre avis, quelle est l'injure qui lui est la plus sensible ? Après y avoir bien réfléchi, vous trouverez que c'est leur endurcissement ; car malgré la rage qu'ils exercent contre lui, il ne laisse pas de leur faire des grâces, et de les toucher souvent par des remords et des reproches intérieurs ; mais ils les étouffaient

[1] Contumelia et tormento interrogemus eum ut sciamus reverentiam ejus et probemus patientiam illius. *Sap.* II.

avec malice, et s'irritaient de les éprouver. On a vu des gourmands, qui se trouvant à une table bien garnie, regrettaient de n'avoir pas assez d'appétit, et cherchaient à le stimuler par des ragoûts ; ainsi ces barbares, sentant leur cœur s'attendrir de pitié sur cet innocent Agneau, se roidissaient contre les sentiments de la grâce et de la nature, et s'excitaient les uns les autres pour raviver leur cruauté !... C'est peut-être à cette intention, qu'ils s'avisèrent de lui couvrir la face, parce qu'ils ne pouvaient supporter les éclairs qui jaillissaient de ses yeux, ni les grâces de son visage qui malgré eux leur gagnait le cœur.

Oh ! bonté de Jésus ! oh ! malice des hommes ! laquelle des deux est le plus digne d'étonnement?... Faites réflexion sur vous, et voyez si vous n'imitez point ces misérables, par le mépris que vous faites des grâces, et par les obstacles que vous opposez à leur effet. N'est-ce pas en ce sens que l'Apôtre dit [1], qu'on foule aux pieds le Fils de Dieu, ou qu'on outrage injurieusement l'esprit de la grâce ? Oh ! paroles effroyables ! Faites, mon Dieu, que j'en pénètre bien le sens, pour éviter le malheur qu'elles annonçent.

TROISIÈME POINT.

DE SON ADMIRABLE CONSTANCE, QUI DOIT SERVIR DE REMÈDE A NOS IMPATIENCES.

Compatissez à ce bon Sauveur, selon toute l'étendue des mouvements du Saint-Esprit ; mais n'oubliez pas que les fruits qu'il prétend recueillir de ses peines et de ses grâces dans cette occasion, c'est de vous apprendre à régler votre cœur et votre langue contre un défaut, qui n'est que trop ordinaire dans la longueur de nos souffrances, dont la durée trouble notre esprit et nous fait perdre la patience. Il n'est pas difficile de souffrir un mal de courte durée, ni de se montrer courageux dans les commencements ; mais quand il plaît à Dieu de nous laisser longtemps sous l'influence de ce mal ; oh, alors, cette durée

[1] Quantò magis putatis deteriora mereri supplicia qui Filium Dei conculcarit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit, in quo sanctificatus est, et spiritui gratiæ contumeliam fecerit. *Hebr.* x.

nous déconcerte peu à peu, et abat notre courage [1]. Toute souffrance un peu longue est capable de nous jeter dans ce désordre, et de nous faire perdre la patience. De là viennent les inquiétudes et les murmures, qui nous échappent si souvent pour des sujets bien légers. Un sermon et une messe trop longue, le temps de l'oraison et du service divin prolongé au-delà de l'ordinaire ; attendre à une porte plus qu'on ne voudrait, tout cela est capable de nous donner de l'impatience. Eh ! que serait-ce des langueurs d'une longue maladie?...Il faut corriger ces défauts d'après l'exemple de Notre-Seigneur, qui nous offre un parfait modèle de constance et de persévérance dans nos maux ; modèle dans lequel nous pouvons remarquer les trois actes que la constance produit, quand elle est parfaite.

Le premier est, qu'il ne résiste aucunement à ceux qui l'outragent, quoi qu'il fût en son pouvoir de se délivrer de leurs mains [3]. Le second, qu'il ne donne ni par gestes, ni par paroles, aucune marque d'impatience. Le troisième, qu'il rend le bien pour le mal, et que plus ils le tourmentent, plus il a le désir de souffrir, plus ils le traitent mal, plus il a le désir de les sauver, et de leur donner des biens éternels ; peut-être qu'en effet il en est quelques-uns de cette troupe, qui, s'étant depuis convertis, ont reçu la couronne de gloire de la main de celui qu'ils avaient couvert de plaies, et chargé d'injures !... Eh bien, n'est-ce pas pour vous apprendre à souffrir avec patience ? Qu'avez-vous à dire là-dessus à ce Dieu de patience ? qu'avez-vous à lui demander? que lui promettez-vous?... Que voulez-vous lui offrir pour son amour?... En quel lieu ? en quel temps?... Achevez de particulariser ainsi toutes les autres circonstances, et dites avec saint Augustin : *Mon Dieu, augmentez les douleurs et faites croître la patience.*

[1] Væ dissolutis corde. Væ his qui perdiderunt sustinentiam, et qui dereliquerunt vias rectas, et diverterunt in vias pravas. *Eccli.* II, 15.

[2] Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus, faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me. *Isai.* L.

[3] Quid per potentiam jubere non potuisset, per quam factus est mundus, nisi patientiam nos docere maluisset, quàvincitur mundus. S. August.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Liberté que prennent les Juifs de maltraiter Notre-Seigneur.

Ces Juifs se donnent la liberté d'exercer toutes sortes d'insolences sur la personne sacrée de notre Sauveur, sans garder ni ordre, ni raison, ni justice, dont on observe cependant les formes dans la condamnation des plus infâmes criminels. Ah! si les hommes offensent encore aujourd'hui leur Sauveur, ce n'est aussi que par la liberté qu'ils en prennent. Mon âme, tu as bien la liberté, mais ce n'est pas pour en abuser ainsi. Si tu es libre, c'est pour servir librement celui qui pouvait t'y contraindre aussi bien que toutes les autres créatures. Moins tu es forcée, plus tu es obligée. En effet, c'est l'amour que Dieu te porte, qui ne veut pas te forcer, et c'est la considération de cet amour, qui doit te porter à l'aimer plus que si tu y étais forcée.

DEUXIÈME POINT.

Outrages particuliers qu'ils lui font souffrir.

Ils s'avisent entre autres insolences de le mettre sur le banc des criminels, de lui cracher à la face, de lui bander les yeux, de charger ses joues de soufflets, et d'en faire leur jouet. Il est aisé de voir combien il souffrait dans son corps; mais quelles devaient être ses peines d'esprit, en voyant que ces hommes, qui lui faisaient tant de mal, refusaient le bien qu'il leur voulait faire, et les grâces qu'il voulait leur donner?... Hélas! c'est la peine que vous lui faites tous les jours, et presque à chaque heure. O mon Dieu, réservez, s'il vous plaît, vos faveurs, et conservez vos grâces pour d'autres qui en profiteront mieux; ou, s'il vous plaît de me les accorder, je vous demande comme première grâce, celle d'en profiter et de n'en abuser jamais.

TROISIÈME POINT.

Admirable patience de notre Sauveur, qu'il faut chercher à imiter.

Notre-Seigneur s'abandonne aux caprices de ces misérables, sans manifester le moindre signe de colère ou d'impatience! Hélas! il ne faut qu'un sermon ou une méditation un peu longue, pour me lasser et m'impatienter! Oh! que je suis ingrat envers mon Sauveur! Il ne se lasse point de souffrir pour moi, et je me lasse de penser à ses souffrances. Mon âme, veux-tu souffrir avec ton Sauveur?... Et ne sais-tu pas que la meilleure manière de souffrir, c'est de souffrir volontiers sans ennui, ou de souffrir volontiers l'ennui, lorsqu'il devient une souffrance.

VENDREDI.

CHUTE DE SAINT PIERRE, QUI RENIE SON MAITRE JUSQU'A TROIS FOIS; JÉSUS LE REGARDE ET LUI PARDONNE.

Alors il se mit à faire des imprécations et à jurer qu'il ne connaissait point cet homme. Aussitôt, pendant qu'il parlait encore, le coq chanta. Et le Seigneur se retournant regarda Pierre, et Pierre se ressouvint de cette parole que le Seigneur lui avait dite : Avant que le coq ait chanté, vous me renoncerez trois fois. Et étant sorti, Pierre pleura amèrement [1].

Le Sujet : Saint Pierre avait pris la fuite, comme les autres Apôtres, mais l'amour qu'il portait à son bon Maître le porta à revenir sur ses pas, pour voir ce qui allait se passer. Il entre dans la maison du pontife,

[1] Tunc cœpit detestari, anathematizare, et jurare quia non novisset hominem. Et continuò adhuc illo loquente cantavit gallus. Et conversus Dominus respexit Petrum, et recordatus est Petrus verbi Domini, sicut dixerat; Quia prius quàm gallus cantet, ter me negabis. Et egressus foràs Petrus flevit amare. *S. Matth.* XXVI, 69 et seq.

S. Marc. XIV, 66 et seq. *S. Luc.* XXII, 56 et seq.

il est reconnu et signalé comme un disciple de Jésus; une fausse honte le porte à nier jusqu'à trois fois, protestant avec serment qu'il ne le connaissait point. Pauvre saint Pierre, il était perdu si Notre-Seigneur n'eût jeté sur lui un regard d'amour et de miséricorde. Mais à ce seul regard il reconnut sa faute; il sort pour la pleurer, et désormais ses larmes ne tariront qu'avec sa vie.

La Fin. On peut apprendre par cet exemple, à fuir les occasions du péché quand on peut les prévenir, à se montrer ferme quand on y est surpris, et à se relever promptement s'il arrive que l'on tombe. Mais la fin particulière de la méditation, et le fruit qu'on en doit recueillir, selon le dessein général de cette semaine, c'est d'imiter Notre-Seigneur dans la douceur qu'il exerce envers ce disciple, qui l'offense d'une manière si sensible. Apprenons de lui à ne point garder un mauvais cœur contre ceux qui nous offensent, mais au contraire à être prompts à leur pardonner, et à les prévenir, plutôt que d'attendre qu'ils viennent nous rechercher.

La Forme est en ces trois points :

1° Saint Pierre s'expose au danger de pécher.

2° Il succombe et renie son Maître.

3° Notre-Seigneur le regarde, le convertit et nous apprend ainsi à vaincre l'endurcissement du cœur, qui, en matière de vengeance, s'obstine à refuser le pardon, et ne peut se décider à parler à ceux qui nous ont offensés.

PREMIER POINT.

SAINT PIERRE S'EXPOSE AU DANGER DE PÉCHER.

Pauvre disciple; qu'est devenu votre courage? A la première vue du péril vous avez pris la fuite, et vous avez laissé votre bon Maître entre les mains de ses ennemis!... Que ferez-vous désormais sans lui? où irez-vous, après avoir abandonné lâchement celui qui a les paroles de la vie, comme vous l'avez dit vous-même, quand il vous demandait si vous ne vouliez point aussi le quitter, comme les autres [1]?... Sans doute, cet Apôtre se trouva désolé, dès que la peur, qui avait troublé son esprit, lui eut laissé le temps de reconnaître la faute, qu'il avait commise,

[1] Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes. *S. Joan.* VI.

en abandonnant son Maître dans le jardin. Mais quel remède? Que fera-t-il?... Retourner sur ses pas pour le suivre, se rendre compagnon de ses chaînes, c'est une grande entreprise; se contenter de regretter sa captivité, sans savoir ce qui peut lui arriver, c'est pour lui un tourment insupportable. Il flotte entre ces deux sentiments; il craint, il espère, il va, il revient, il veut et ne veut pas. Enfin, il se met en chemin, mais il ne marche qu'à pas comptés, lentement, il suit de loin [1]; et comme il arrive à ceux qui craignent, il regarde de tous côtés, il s'arrête, il avance, il écoute. Toutes ces indécisions ne promettent rien de bon, il faut avancer d'un pas plus assuré, ou bien se mieux connaître, et ne pas avancer [2]. Quand on commence à hésiter et à chanceler, on est bien près de tomber; tenir tantôt un chemin, tantôt un autre, marcher en boiteux, et pencher de l'un et de l'autre côté, c'est mauvais signe [3]....

Tenez cette vérité pour certaine : Que quand il est question d'entreprendre une chose difficile et épineuse, si la volonté de Dieu nous est connue, si le mouvement de l'inspiration est évident, si le conseil des hommes prudents nous y invite, surtout si nos supérieurs y ajoutent leur approbation ou leur commandement, il faut y aller tête baissée, et s'exposer courageusement au travail sans crainte du danger. Eh! que pourriez-vous craindre, puisque Dieu le veut, qu'il est avec vous et que vous pouvez lui dire, avec plus de confiance que Barac ne le disait à Debora : Si vous venez avec moi, j'irai, mais s'il ne vous plaît pas d'y venir, je ne m'y hasarderai point [4].

Mais aussi, si vous avez sujet de douter, que Dieu n'aura pas pour agréable que vous vous exposiez au danger, ne vous y jetez pas, sous quelque prétexte de bien que ce soit, vous périrez dans le péril si vous l'aimez [5]; retirez-vous promptement, donnez-

[1] Petrus autem sequebatur eum a longè usque in atrium principis Sacerdotum. *S. Matth.* XXVI.

[2] Væ duplici corde, et peccatori terram ingredienti duabus viis. *Eccli.* II, 14.

[3] Usquequò claudicatis in duas partes? III *Reg.* XVIII.

[4] Si venis mecum, vadam : si nolueris venire mecum, non pergam. *Judic.* IV, 8.

[5] Qui amat periculum, in illo peribit. *Eccli.* III, 27.

vous de garde d'aller où vous n'êtes pas appelé, autrement vous n'en sortirez pas aussi innocent que vous y serez entré. Pourquoi ô Disciple mal inspiré ! pourquoi aller vous engager au milieu de vos ennemis, puisque votre Maître ne vous y demande pas?... Ce lieu est dangereux, vous y trouverez votre perte ; croyez-moi, n'y allez pas. Hélas ! il ne se possède pas assez lui-même pour écouter de si salutaires remontrances, il s'avance, il se jette parmi les valets, il s'approche, il se met en péril sans recourir à Dieu, sans consulter sa volonté, sans s'armer de la prière.

Voyez-vous ce que peut l'affection naturelle, et une préoccupation trop vive ? Apprenez combien il est difficile d'user de prudence, et de prévoir sagement ce qui est expédient sur l'heure, quand on est surpris par la crainte, ou qu'on se trouve engagé dans quelque affaire imprévue, qui trouble le jugement, et lui ôte le moyen de prendre une sage détermination. On veut voir, on veut savoir, entendre, lire, parler, en un mot, on fait toute autre chose que ce que l'on doit faire [1]. Voyez si vous ne manquez point dans de semblables occasions?... N'y a-t-il point trop de précipitation dans vos desseins, de dérèglements dans vos désirs, de témérité dans vos entreprises !... Ces défauts ne vous conduisent-ils pas dans des compagnies dangereuses, dans des lieux qui devraient vous être suspects, et des emplois qui sont désavantageux et préjudiciables à votre perfection [2]? Etes-vous bien assuré de la volonté de Dieu, et de la droiture de vos intentions ? est-ce pour vous rendre plus saint que vous le désirez ? Mon âme, tu t'étonnes quelquefois de tomber si aisément; mais tu ne regardes pas là où tu marches, et tu as si envie d'aller où la passion te porte, que tu fermes les yeux de peur de voir le danger auquel tu t'exposes, et de peur de ne pas y aller.

[1] Ubi non est scientia animæ, non est bonum : et qui festinus est pedibus, offendet. *Prov.* XIX.

[2] Cur transgredimini verbum Domini, quod vobis non cedet in prosperum. Nolite ascendere, non enim est Dominus vobiscum ne corruatis coràm inimicis vestris. At illi contenebrati ascenderunt, etc. *Num.* XIV.

DEUXIÈME POINT.

SAINT PIERRE SUCCOMBE ET RENIE SON MAÎTRE.

Ce disciple timide apercevant son Maître dans l'état pitoyable où les soldats l'avaient mis, depuis qu'ils s'en étaient emparés, se trouva fort surpris et étonné ; son courage s'abat, son cœur faiblit, son esprit est tout renversé, il a les oreilles pleines de clameurs, de menaces et de blasphèmes; et d'ailleurs son Maître ne dit mot, il ne fait point de miracle, il ne parle plus en maître. Qu'est-ce que ceci ? dit-il en soi-même. Ah Dieu! où en sommes-nous?.., Est-ce là mon Maître ? Est-ce là ce Jésus, qui devait être le maître et le Seigneur de tous les hommes ?... Dans cet étonnement, voilà une servante qui le regarde, et l'ayant reconnu, crie tout haut qu'il est disciple de ce faux prophète, qu'il faut le saisir et le traiter comme son Maître [1]. La voix d'une femmelette fut suffisante pour renverser cette colonne de l'Église, qui commence déjà à chanceler. O Dieu! que va-t-il dire!... Hélas! il n'hésite pas ! il le nie franchement, il dit qu'on le prend pour un autre et qu'on ne le connaît pas. On le presse là-dessus; sa voix, son langage, sa barbe, son visage le trahissent; un des serviteurs le reconnaît. Assurément, dit-il, c'est un des disciples de cet imposteur; mais plus on le presse, plus il s'engage; il fait le résolu, il parle haut, il nie avec assurance; et comme il les voit plus importuns que jamais, et plus arrêtés dans leur première croyance, tremblant de courir quelque péril avec Jésus, qu'il voyait si maltraité, il ne craint point d'employer toutes sortes de serments et d'exécrations, pour soutenir son mensonge, et leur ôter cette persua-

[1] Petrus verò sedebat foris in atrio, et accessit ad eum una ancilla dicens : Et tu cum Jesu Galilæo eras; at ille negavit coram omnibus dicens : Nescio quid dicis. Exeunte autem illo januam, vidit eum alia ancilla, et ait his qui erant ibi : Et hic erat cum Jesu Nazareno. Et iterùm negavit cum juramento, quia non novi hominem.

Et post pusillùm accesserunt qui stabant, et dixerunt Petro : Verè et tu ex illis es, nam et loquela tua te manifestum facit. Tunc cœpit detestari, et jurare quia non novisset hominem. *S. Matth.* XXVI.

sion. Il regarde comme une honte et un reproche d'être considéré comme disciple de Jésus-Christ !....

Ah! pauvre Apôtre! vous la pierre fondamentale de l'Église, vous n'êtes pas encore placé sur la terre ferme de la grâce, qui doit vous asseoir d'une manière inébranlable ; vous êtes encore sur le sable mouvant, c'est-à-dire, sur la faiblesse de la nature sujette à ses passions, agitée de craintes et de respects humains... Ah chétive nature, que tu es faible, quand tu es seule ! Misérable respect humain, que tu es puissant, quand on ne voit que les hommes! Grand Dieu, que vos jugements sont redoutables ! que votre grâce est précieuse, que nos ennemis sont puissants, que l'homme est faible, que le péché est un mal effroyable !... Où est l'homme qui puisse vivre en assurance? Où est le présomptueux qui ose se vanter de sa vertu? Oh ! le grand motif de componction, pour qui sait comprendre la misère de sa condition et la fragilité de sa nature, pourvu toutefois qu'il ne se flatte pas sur l'exemple de saint Pierre, et qu'il ne cherche pas dans l'infidélité de ce disciple, l'excuse de ses propres péchés, disant que saint Pierre est bien tombé. Il est vrai ; mais il y a une grande différence entre les péchés de faiblesse et les péchés de malice, entre pécheur et pécheur, selon le jugement de Dieu qui pèse toutes les circonstances. Tel tombe comme saint Pierre, qui ne se relèvera pas comme lui; sa chute ne doit donc pas nous servir d'excuse, ou de prétexte si nous tombons, mais plutôt de précaution pour ne point tomber. Celui qui ne craint point de tomber, et qui se jette de gaieté de cœur dans le péril, présume trop de lui-même ou de la grâce, et mérite d'en être privé, quand il faudra se relever. Mon âme, fais-toi sage aux dépens d'autrui, et demande à Dieu la grâce de ne point apprendre cette vérité par ta propre expérience.

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR REGARDE CE PAUVRE DISCIPLE, LE RELÈVE, ET NOUS APPREND AINSI A OUBLIER, ET A PARDONNER LES OFFENSES QUE NOUS AVONS REÇUES.

Aussitôt que cet Apôtre infidèle eut renié son Maître, on entendit le chant du coq; et voilà que le cœur de ce pauvre apostat commence à se reconnaître et à se briser de douleur. Mais ce ne fut pas le chant du coq qui toucha son cœur, ce fut un doux regard de l'aimable Jésus, qui, quelque peine qu'on lui eût fait souffrir auparavant, ne s'était point montré ému; mais la faute de ce pauvre pécheur lui fut si sensible, qu'aussitôt il se tourna vers lui, comme remarque l'Évangéliste, et lui jeta un de ses divins regards; c'était assez pour le percer jusqu'au cœur [1]. Ce rayon, sortant comme un trait de la lumière des yeux de notre doux Sauveur, lui fait voir l'énormité de son crime, et en même temps, se sentant frappé d'une vive douleur, il sort d'un lieu qui lui avait été si funeste, et se trouvant en liberté, il verse des larmes abondantes, il éclate en soupirs et en sanglots. Ah! qu'ai-je dit! qu'ai-je fait! Il déteste mille fois son péché, mais avec un regret qui n'a rien de simulé ni de tiède, comme les nôtres [2]. Pensez-y un peu, et apprenez de ce pénitent comment il faut pleurer vos péchés... N'offensez jamais Dieu, si vous le pouvez [3]; mais si ce malheur vous arrive, ne tardez point à revenir à lui par une sainte conversion.

Chose étrange! Dieu, qui est l'offensé, recherche le premier ses ennemis, pour faire la paix avec eux, et il ne tarde point. Convertissez-vous promptement, dit-il au pécheur. Mais comment peut-il se convertir sans votre grâce, ô mon Dieu! il faut

[1] Oculi Domini multò plus lucidiores sunt super solem. *Eccli.* XXIII.

[2] Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die ac nocte. Deducant oculi nostri lacrymas, et palpebræ nostræ defluant aquis. *Jerem.* IX.

Plorans ploravit in nocte, et lacrymæ ejus in maxillis ejus. *Thren.* I.

[3] Quasi a facie colubri fuge peccata. *Eccli.* XXI.

donc que vous la teniez toute prête, puisque vous voulez sa conversion, et qu'il ne peut vous obéir en cela, s'il n'est prévenu par votre grâce [1]. Vous êtes donc à la porte de son cœur, aussitôt qu'il a péché; et pourquoi tarderait-il à vous ouvrir, puisque vous êtes si prompt à frapper?... O bonté admirable! dire qu'un Dieu de si haute majesté, après avoir été offensé par une si chétive créature, non-seulement n'en tire point vengeance, mais qu'il lui tarde plus qu'à nous-mêmes de nous voir rentrer dans sa grâce [2]!... Oh! la puissante consolation pour les pécheurs! Oh! le bel exemple pour nous apprendre à étouffer dans nos cœurs le ressentiment des offenses recues, si quelqu'un nous fait le moindre déplaisir.

Pendant que l'injure est récente, et que l'émotion du cœur continue, il n'y a pas moyen de nous arracher une bonne parole, et le ressentiment nous durera quelquefois des heures et des jours entiers [3]. Opposons un peu à ce dérèglement l'exemple de la douceur de Jésus-Christ. Il est cruellement offensé, quel déplaisir pensez-vous qu'il a de voir cet homme, qu'il avait si tendrement aimé, le renier honteusement, et lui faire un si sanglant affront [4]? Le hait-il pour cela? détourne-il ses yeux de peur de le voir? lui reproche-t-il jamais sa lâcheté? Mais vous-même, comment vous traite-t-il après tant de chutes et de rechutes? seriez-vous bien aise qu'il n'eut pas plus de tendresse pour vous, que vous n'en avez pour autrui?... Non, vous ne le voudriez pas; cependant vous devez craindre que cela n'arrive par votre faute, et que selon les menaces qu'il en a faites, il ne vous traite comme vous traitez les autres. Le pardon est promis à celui qui pardonne; mais celui qui le refuse, ne doit

[1] Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem. *Ibid.* v. Dic ad eos: Vivo ego, dicit Dominus Deus, nolo mortem impii, sed ut convertatur impius a via sua, et vivat. Convertimini a viis vestris pessimis: et quare moriemini domus Israel? *Ezech.* XXXIII.

[2] Tardiùs ei videtur veniam dare, quam peccatori recipere. *S. August.*

[3] Ira non habet misericordiam, nec erumpens furor: et impetum concitati ferre quis poterit? *Prov.* XXIV.

[4] Quem maximè diligebam, aversatus est me. *Job.* XIV.

point l'espérer [1]. Adoucissez donc votre cœur, par la douceur du cœur de Jésus ; protestez-lui que vous serez désormais aussi prompt à pardonner, que les autres le seront à vous offenser. O mon Dieu! s'il m'était loisible de désirer des ennemis, je les désirerais pour avoir le moyen de vous imiter, en leur faisant du bien, et pour obtenir moi-même de votre miséricorde un pardon dont je suis indigne.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Saint Pierre s'exposer au danger de tomber.

Saint Pierre s'étant enfui avec les autres Apôtres, regrette d'avoir quitté Notre-Seigneur ; il veut le rechercher et le rejoindre, il le suit pas à pas, il entre dans la maison du pontife, il le voit dans l'état pitoyable où les Juifs l'avaient mis. Que dira-t-il? Que fera-t-il?... Il y a danger qu'il ne dise et qu'il ne fasse rien à propos. Qui l'a mis là? Pourquoi y va-t-il? Pourquoi s'expose-t-il à l'occasion? Que ne craint-il le danger?... Celui-là périra qui aime le péril. Mon âme, prenons-y garde. Il n'y a point de plus grand danger que celui qui est couvert par une vivacité imprudente, ou par un prétexte de zèle et de ferveur.

DEUXIÈME POINT.

Il tombe et renie Notre-Seigneur.

Il ne fut pas plus tôt entré, qu'une servante, et puis un valet le reconnurent pour un des disciples de Jésus. Il le nie, il en jure, et se parjure protestant sur la damnation de son âme qu'il ne le connaissait point. Qu'en dis-tu, mon âme? Ne le connaissait-il point?... Fallait-il tant jurer pour mentir et blasphémer? O mon Dieu, que notre fragilité est grande! fortifiez-moi sur la connaissance de ma faiblesse!...

[1] Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam ; supportantes invicem, et donantes vobismetipsis, si quis adversùs aliquem querelam habet ; sicut et Dominus donavit vobis, ita et vos. *Coloss.* III.

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur le regarde, et le relève.

Notre Sauveur regarde ce pauvre pécheur, et le convertit si bien qu'il se reconnaît aussitôt. Il sort, il pleure, et se met en état de grâce. Rentrez comme cela dans la faveur de Dieu, quand il lui plaira de vous toucher : et afin qu'il lui plaise, apprenez de lui à regarder de bon œil et de bon cœur celui qui vous offense. O mon Sauveur ! c'est peu de chose que je le regarde en ami, je vous prie qu'il vous plaise vous-même de le regarder favorablement, le convertir, et lui pardonner tout le mal qu'il pourrait m'avoir fait.

SAMEDI.

DU DÉSESPOIR ET DE LA MALHEUREUSE FIN DE JUDAS.

Cependant le traître Judas voyant que les choses prenaient une tournure plus sérieuse qu'il n'avait pensé, que son Maître, qu'il avait livré, ne s'était point tiré des mains de ses ennemis, que ces derniers, après l'avoir condamné à mort, poursuivaient près du gouverneur romain l'exécution de leur sentence, fut saisi de violents remords. Il se rend au temple, confesse publiquement son crime, et jette aux pieds des prêtres l'argent, fruit de sa trahison : J'ai péché, dit-il, en livrant le sang du juste. Il sort ensuite, s'abandonne au désespoir et va se pendre. Cette mort funeste fut bientôt connue dans toute la ville [1].

Le Sujet. Bien que la mort de cet Apôtre perfide n'ait eu lieu que le jour suivant, nous la méditerons aujourd'hui, tant pour ne pas mêler les sujets que nous devons méditer la semaine prochaine, que pour nous

[1] Tunc videns Judas, qui eum tradidit, quod damnatus esset, pœnitentia ductus, retulit triginta argenteos Principibus Sacerdotum et Senioribus, dicens Peccavi: tradens sanguinem justum. At illi dixerunt : Quid ad nos? tu videris. Et projectis argenteis in templo, recessit, et abiens laqueo se suspendit. *S. Matth.* XXVII.

apprendre, par l'exemple de Notre Sauveur dans cette circonstance, à réprimer un sixième désordre de la langue et du cœur, qui nous porte à triompher des malheurs qui arrivent à nos ennemis, comme si ces malheurs étaient notre justification. Jésus-Christ à qui la mort de ce traître fournissait un si bel avantage, ne veut pas même s'en servir pour prouver son innocence ; il n'en parle pas plus que si elle n'eût pas eu lieu.

La Fin de la méditation sera de profiter de cet exemple de Notre-Seigneur, et de chercher à l'imiter, apprenant à modérer notre esprit en de semblables rencontres.

La Forme est en ces trois points :

1° Désespoir de Judas.

2° Sa fin malheureuse.

3° Le sentiment juste et modéré de Notre-Seigneur sur sa mort.

PREMIER POINT.

DÉSESPOIR DE JUDAS.

Ce misérable disciple n'eut pas plus tôt consommé sa trahison, qu'il en éprouva de la peine ; c'est l'effet ordinaire du péché. Dans l'ardeur de l'action, le diable nous ôte la honte, avec la connaissance du mal [1]. Le plaisir, l'honneur, l'intérêt qui servent d'amorce au péché, obscurcissent l'esprit, charment le cœur, enivrent l'âme, qui se laisse séduire par ces enchantements[2]; mais, le plaisir écoulé, les yeux s'ouvrent, et nous apercevons nos crimes sous un aspect bien différent.

Après une si noire perfidie, la conscience de Judas devient son bourreau, elle le persécute cruellement, et lui représente sans cesse l'image de son détestable crime [3]. Agité de ces furies, il court au temple s'accuser lui-même devant les Prêtres, il crie tout haut qu'il est coupable d'avoir trahi le sang du Juste ; pour montrer l'horreur qu'il a de sa trahison, il en jette le prix à leurs pieds !... Il ne lui restait plus que d'en aller demander

[1] Fascinatio nugacitatis obscurat bona. *Sap.* IV.

[2] Quasi bos ductus ad victimam, et quasi agnus lasciviens, et ignorans quod ad vincula stultus trahatur, donec transfigat sagitta jecur ejus : velut si avis festinet ad laqueum, et nescit quod de periculo animæ illius agitur. *Prov.* VII.

[3] Statim in foribus peccatum aderit. *Genes.* IV, 7.

pardon à son Maître, et il lui eût accordé assurément aussi bien qu'à saint Pierre ; mais la honte le retient, lui enlève le courage, et il se laisse tellement vaincre par la douleur et la confusion, qu'il devient insupportable à lui-même [1]; ne pouvant souffrir le jour, ni paraître à la face du soleil, qui semblait lui reprocher la laideur de son crime, il prend la résolution de s'ôter la vie par un lâche désespoir, et par suite de l'horreur épouvantable qu'il a de lui-même [2].

Et maintenant ; d'où pensez-vous que vienne son malheur ? Si vous en cherchez la cause, vous verrez que c'est la peine ordinaire de ceux qui présument d'eux-mêmes et se flattent dans les libertés qu'ils prennent, se persuadant qu'il n'en arrivera pas un grand mal [3]. Cette âme avare projetant sa trahison, ne pensait pas qu'elle dût aboutir si loin. Il croyait, le pauvre aveugle, qu'en livrant son Maître aux Juifs, il aurait leur argent, et qu'ils seraient trompés dans leur attente. En effet, comme il était assuré de la puissance de celui qu'il trahissait, il pensait qu'il ne demeurerait pas long-temps entre leurs mains, lui qui avait mille moyens de s'échapper, comme il avait déjà fait dans d'autres occasions. Mais quand il vit, qu'on procédait à son jugement [4], et qu'il allait être condamné à mort, il demeura si surpris et si étourdi qu'il n'était plus à lui-même. Ce qui arriva par un juste châtiment de Dieu, qui voulait nous apprendre par son malheur, qu'il ne faut pas abuser de ses grâces, ni faire des calculs et des desseins, en matière de conscience, comme on peut en faire dans les affaires humaines ; car on y est souvent pris, l'on ne s'en tire pas comme l'on pense [5]. N'y a-t-il pas ici de quoi réfléchir, de quoi

[1] Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi, et traducent illos ex adverso iniquitates ipsorum. *Sap.* II.

[2] Apprehendit eum dirus dolor viscerum, et amara internorum tormenta. II *Mach.* IX.

[3] Qui universa conspicit Dominus Deus Israël, percussit eum insanabili et invisibili plaga.

[4] Videns quod damnatus esset. *S. Matth.* XXVII.

[5] Nolite errare, Deus non irridetur : quæ enim seminaverit homo, hæc et metet. *Gal.* VI.

s'examiner, de quoi craindre et de quoi dire : O mon Dieu ! combien de fois ai-je pris ces libertés ? Combien de fois ai-je fait ces calculs, combien de fois ai-je mérité d'y être pris ?... Mon âme, maintenant que nous en connaissons la conséquence, évitons de nous laisser aller à ces sentiments, et soyons sages aux dépens de cet insensé.

DEUXIÈME POINT.

LA FIN MALHEUREUSE DE JUDAS.

Jetez un peu les yeux sur ce traître, ou plutôt détournez-les pour ne pas voir la mort funeste de ce malheureux, qui se passe la corde au cou et s'étrangle lui-même [1]. Qui pourrait voir sans horreur ses entrailles qui se déchirent, et son âme désespérée qui s'échappe parmi le sang et l'ordure, dont il souille la terre en mourant !... Grand Dieu ! voilà donc où aboutissent les desseins des pécheurs, qui s'écartent de vos ordres [2].... Ne croyez pas qu'il en faille venir jusqu'à l'excès de son crime, pour se précipiter dans son malheur, ni que pour perdre son âme, il soit toujours nécessaire de détruire son corps. Combien il est vrai qu'il ne suffit pas de bien commencer, mais qu'il n'y a que la persévérance qui couronne notre vie [3]. Vous pensez quelquefois qu'il n'y a pas grand mal à recevoir dans votre cœur une petite affection déréglée, qui ne paraît rien dans son principe ; mais vous n'en voyez pas la fin; défiez-vous en, si vous êtes sage, vous ne savez pas où elle peut vous conduire. Qui eût pensé que le désir d'un gain si léger aurait perdu un si grand apôtre ?... Que diriez-vous, si on vous assurait de bonne part, que cette vanité qui prend racine dans votre cœur,

Et dilexit maledictionem, et veniet ei ; noluit benedictionem, et elongabitur ab eo. *Psalm.* CVIII.

[1] Suspensus crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus. *Act.* I.

[2] Et erunt post hæc decidentes sine honore, et in contumelia inter mortuos in perpetuum : quoniam disrumpes illos inflatos sine voce, et commovebis illos a fundamentis, et usque ad supremum desolabuntur. *Sap.* IV.

[3] Non quæruntur in Christianis initia, sed finis. Paulus malè cœpit, sed benè nivit. Judæ laudantur exordia, sed finis proditione damnatur. D. Hier. ep. XVI.

cette impatience qui vous tourmente, n'en demeurera pas là, que le diable est aux aguets, et qu'il épie l'occasion de s'en prévaloir pour votre perte, et qu'il vous attend, comme ce misérable, où vous ne pensez pas, et que vous tomberez dans le piége, si vous ne veillez sur vous [1]. Vous ne croyez pas cela, dites-vous ; tant pis.... Les plus assurés, quand il s'agit du salut, sont ceux qui craignent le plus raisonnablement, et qui disent souvent : Il peut m'en arriver autant qu'à ce misérable ; la malice et la perversité de ma nature sont assez grandes pour me porter à cet excès, si je ne suis pas sur mes gardes, et si Dieu ne me tient continuellement dans sa crainte et dans sa dépendance. Et vous oserez vous tenir pour assuré pendant que les saints craignent?... Prenez garde, cette assurance sera votre ruine....

TROISIÈME POINT.

LE SENTIMENT JUSTE ET MODÉRÉ DE NOTRE-SEIGNEUR SUR LA MALHEUREHSE MORT DE JUDAS.

La mort de cet homme était trop tragique, pour n'être pas connue ; le bruit s'en répandit aussitôt par toute la ville [2]. Les uns accourent pour le voir, les autres s'en informent, tout le monde en parle. Vous ne pouvez douter que Notre-Seigneur ne le sut, et je vous laisse à penser quel avantage il pouvait en tirer pour sa décharge. Un autre que lui, qui n'eût pas eu tant de pouvoir sur son cœur et sur la langue, n'eût pas manqué de le faire valoir bien haut. Voyez, eût-il dit à tout le monde, comme Dieu l'a chatié, le méchant qu'il est, pour le sort qu'il m'a fait ; le premier il a cherché ma perte, il en porte le premier la peine qu'il mérite ; le reste de mes ennemis n'en doit pas attendre moins. Voilà les discours et les sentiments les plus communs et les plus ordinaires, même de ceux qui passent pour dévots ; mais ce ne sont pas ceux du grand cœur de Jésus ; tant

[1] Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum. *Isai.* v.

A scintilla una augetur ignis. *Eccli.* xi, 34.

[2] Et notum factum est omnibus habitantibus Jerusalem. *Act.* i.

s'en faut, il eût sauvé de bon cœur ce malheureux s'il s'en fût rendu capable, ses grâces ne l'ont point abandonné jusques à la fin de sa vie... Que si la justice de son Père poursuit ce criminel, tout ce qu'il peut faire, c'est de se soumettre à ses jugements adorables [1]. Au reste s'il n'avait devant les yeux la considération de cette souveraine justice, qui fait bien toutes choses, ne croyez pas qu'il ne mourût de regret, de voir ce disciple qu'il a aimé si tendrement, se perdre et se damner dans le temps, où il va lui-même acheter le salut de tous les hommes, au prix de son sang et de sa vie. Il est donc bien éloigné de se réjouir de sa perte, et de s'en prévaloir devant les hommes, puisqu'il aurait même de la peine à retenir ses plaintes et ses regrets, si les jugements équitables de son Père ne modéraient la douleur qu'il en ressent.

Sans doute il est permis de remarquer dans le châtiment des méchants, la justice et la providence de Dieu, et de prendre de là occasion de l'adorer [2] ; mais aussi cette perte des pécheurs n'est pas toujours un témoignage qui doive rassurer les justes. Le fruit que nous devons plutôt recueillir de cet exemple, c'est de reconnaître qu'au lieu de prendre occasion de la punition de nos ennemis pour adorer Dieu, et lui rendre la gloire qui lui appartient, nous cherchons souvent nos intérêts plutôt que les siens. C'est ce que remarque le Sage, en nous assurant que cela peut déplaire à Dieu, et lui donner sujet de nous châtier nous-mêmes [3]. Plus le prétexte de la justice divine est spécieux et plausible, plus il est aisé à la nature de cacher la recherche artificieuse d'elle-même, sous de si belles apparences.

[1] Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens; justæ et veræ sunt viæ tuæ, Rex sæculorum. Quis non timebit te, Domine, et magnificabit nomen tuum, quoniam judicia tua manifesta sunt? *Act.* xv.

[2] Etiam, Domine Deus omnipotens, vera et justa judicia tua. Ibid. xvi.

Lætabitur justus cum viderit vindictam : manus suas lavabit in sanguine peccatoris.

Et dicet homo : Si utique est fructus justo, utique est Deus judicans eos in terra. *Psal.* lxxv.

[3] Impii corruunt in malum. Cum ceciderit inimicus tuus, ne gaudeas, et in ruina ejus ne exultet cor tuum, ne fortè videat Dominus, et auferat ab eo iram suam, *Prov.* xxiv.

soyez assuré qu'elle vous trompera, si vous n'êtes bien éclairé dans la vie spirituelle, et vous ne le serez jamais, si vous n'avez transformé en vous toutes les tendances de la nature. Concluez et tenez pour certain, que celui qui désire véritablement souffrir pour Dieu avec Notre-Seigneur, ne se réjouit pas tant de ce qui pourrait le délivrer de ses peines, que de ce qu'il sent en lui la force et le courage de supporter avec la grâce de Dieu ces mêmes peines pour son amour, sans vouloir jamais se laisser aller à aucun désordre du cœur ou de la langue.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Désespoir de Judas.

Judas reconnaît son crime, il l'avoue devant tout le monde, il ne fallait plus que venir s'en confesser devant son bon Maître. Il n'en a pas le courage, il se dépite, il se désespère, il ne peut plus vivre, voyant que Jésus est condamné à mort. Il ne pensait pas, au commencement, qu'on dût en venir là. Il s'imaginait que son maître avait assez de puissance pour se délivrer de ses ennemis, et que cependant lui-même aurait toujours l'argent qu'on lui avait donné... Mais il ne faut pas ainsi calculer quand il s'agit de la conscience; les plus sages et les plus grands saints sont les plus réservés, et ils jugent du péché, non pas selon les commencements, qui sont d'ordinaire petits, mais selon la fin qui est toujours très dommageable. O mon Sauveur! c'est être déjà bien mauvais, que de commencer volontairement à l'être.

DEUXIÈME POINT.

Fin malheureuse de Judas.

Ce misérable désespéré va se pendre et se damner à tout jamais. Est-ce donc cela qu'il a gagné par son marché? Est-ce donc là où aboutissent tous les desseins qui s'écartent des ordres de Dieu !... Mon âme, si tu te sens charmée par la vue des plaisirs, des honneurs ou des intérêts, souviens-toi de Judas qui s'est perdu pour n'avoir songé qu'à son intérêt, et qu'à son plaisir; car considérant ainsi celui qui s'est perdu pour ses plaisirs, tu perdras le goût du plaisir, et tu te sauveras en voyant la perte de ce malheureux.

TROISIÈME POINT.

Sentiments de Notre-Seigneur sur cette mort.

Le bruit de la funeste mort du traître se répand aussitôt; tout le monde en parle, il n'y a que Jésus qui n'en dise rien, et il n'y a que lui pourtant qui devrait ce semble en parler le plus, et s'en prévaloir pour la justification de son innocence contre ses ennemis. Pourquoi, mon Sauveur, ne représentez-vous pas à vos Juges et à vos accusateurs, cette justice divine, qui ayant commencé par ce misérable, ne finira que par eux?... C'est pour t'apprendre, mon fils, que quand on parle de quelque malheur qui est arrivé à ses ennemis, il y a souvent danger que ce ne soit plutôt la passion, que l'intérêt de Dieu qui fasse parler. Si tu es résolu une bonne fois de souffrir avec moi, tu ne te réjouiras que de pouvoir souffrir avec une patience irréprochable comme moi.

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

NOTRE-SEIGNEUR REFUSE L'HONNEUR QUE LUI OFFRENT CEUX QU'IL A MIRACULEUSEMENT NOURRIS DANS LE DÉSERT.

Les hommes qui se trouvèrent parmi cette multitude de cinq mille personnes, que Notre-Seigneur rassasia dans le désert, voyant le miracle des cinq pains et des deux poissons, qu'il avait multipliés, se disaient les uns aux autres que c'était là le Messie qu'ils attendaient. Jésus donc sachant qu'ils devaient venir pour l'enlever, et le faire leur roi, se retira tout seul, et s'enfuit dans un lieu écarté de la montagne[1].

Le Sujet est tiré de l'Evangile du jour, qui nous représente ce grand miracle de la multiplication des cinq pains d'orge, et de deux petits poissons, qui fut telle, qu'il y en eut abondamment pour contenter toute cette foule qui suivait Notre-Seigneur. Mais parce qu'on trouvera[2] ailleurs

[1] Illi ergo homines cum vidissent quod Jesus fecerat signum, dicebant, quia hic est vere Propheta, qui venturus est in mundum. Jesus ergo cùm cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum, et facerent eum Regem, fugit iterùm in montem ipse solus. *S. Joan.* VI.

[2] Dans le IVe volume, le 6e dimanche après la Pentecôte.

une méditation spéciale sur ce miracle, nous considérerons seulement le refus que fit Notre-Seigneur de l'honneur que voulaient lui offrir ces hommes, qu'il avait miraculeusement nourris.

La Fin sera d'apprendre aujourd'hui par cet exemple à mépriser l'honneur, pour mieux apprendre la semaine suivante à supporter le mépris, d'après l'exemple que nous en donne Notre Sauveur dans les mystères suivants de sa Passion.

La Forme est en ces trois points :

1° Multitude de peuple qui suivait Notre-Seigneur.

2° Multiplication des pains dont il la nourrit.

3° Refus qu'il fait de l'honneur qu'on veut lui offrir.

PREMIER POINT.

MULTITUDE DU PEUPLE QUI SUIVAIT NOTRE-SEIGNEUR.

Contemplez le Sauveur du monde au milieu de cette grande multitude d'hommes qui le suivaient dans le désert [1] ; ils abandonnent la compagnie de leurs parents, le soin de leur famille, la douceur du repos, l'intérêt de leurs affaires, jusques à perdre le souvenir du boire et du manger, et presque du sommeil, tant ils sont saintement charmés de la présence et des discours de Jésus. Il y a déjà trois jours qu'ils sont dans la campagne, et néanmoins ils ne pensent point au retour ; ils ne songent ni à la vie, ni au travail de la faim, ni au péril de la mort ; pourvu qu'ils vivent près de lui, ou qu'ils meurent à ses pieds, il seront contents. Quelle affection, quelle ferveur de dévotion! Mais, grand Dieu, quel Maître, que celui qui sait se faire aimer de la sorte [2] !... N'est-ce pas le sentiment d'amour que nous devrions avoir pour lui? ne faudrait-il pas tout quitter pour son service?... Oui, sans doute, il le mérite ; c'est sa grandeur, c'est notre devoir et notre bien. Mais comment quitter tout? comment faut-il comprendre cette parole?...

Instruisez-vous-en maintenant, et voyez que premièrement, quitter tout, c'est abandonner en effet tout ce que l'on possède

[1] Sequebatur eum multitudo magna. *S. Joan.* IX.
Multitudo maxima venit ad eum. Ibid.

[2] Et excepit eos, et loquebatur illis de regno Dei, et eos qui cura indigebant, sanabat. *S. Luc.* IX.

dans le monde, pour suivre le conseil de la perfection religieuse. Heureux état !... Heureux celui qui a l'honneur de servir Dieu dans une si sainte condition !... Reconnaissez ce bonheur, vous qui en avez la jouissance, et rendez grâces à Dieu, qui vous a porté dans ce désert, entre les bras de son amoureuse providence [1].

Quitter tout en un autre sens, c'est acquiescer humblement aux desseins de Dieu, quand il vous ôte les biens, l'honneur, la santé et les moyens qu'il vous avait donnés [2]. En effet, il est raisonnable de le servir, comme il veut, dans la pauvreté, dans la maladie, dans le mépris, et de faire de ce renversement de fortune, un état de vertu et de perfection.

Quitter tout en troisième lieu, c'est être résolu dans les occasions où il y a danger d'offenser Dieu, à perdre tout, vie, biens, honneur, plutôt que de commettre la moindre offense de Dieu [3]. Enfin, quitter tout, c'est se dépouiller de l'affection de toutes les choses de la terre, afin de servir Dieu plus dignement, chacun selon sa condition. C'est se défaire par avance de l'amour de tous les biens de la vie, afin d'être mieux disposé à les quitter en effet, s'il est nécessaire d'en venir là [4].

De fait, nous devons les considérer comme indifférents, puis qu'ils le sont de leur nature, et qu'ils n'ont de bonté, qu'autant qu'ils nous servent à devenir meilleurs ; tandis que si nous en usons mal, ils en deviennent mauvais. Au reste, nous sommes tellement obligés de retrancher l'affection déréglée de toutes les choses du monde, que sans cela jamais nous n'entrerons au rang des disciples de Jésus-Christ, la sentence est formelle.

[1] O état sacré de la servitude religieuse, qui rend l'homme égal aux anges. *Imitat. de J.-C.* liv. III, ch. x.

[2] Dominus dedit, Dominus abstulit, sicut Domino placuit, ita factum est, sit nomen Domini benedictum. *Job.* I.

[3] Patienter sustinens, destinavit non admittere illicita propter vitæ amorem. II *Mach.* VI.

Parati sumus mori magis, quàm patrias Dei leges prævaricari. Ibid. VII.

[4] Qui habent uxores, tanquam non habentes sint : qui flent, tanquam non flentes : qui gaudent, tanquam non gaudentes : qui emunt tanquam non possidentes : qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur. II *Cor.* VII.

Quiconque ne renonce, pour le moins de cœur, à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. [1] Et n'être pas disciple de Jésus, savez-vous bien ce que c'est? Voudriez-vous bien n'en être pas?... Décidez-vous à l'une ou à l'autre de ces deux choses, ou à retrancher votre affection de ce que vous pouvez aimer avec excès, ou à vous retrancher vous-même du nombre des disciples de Jésus, et de ceux qui font profession de le suivre et de le servir. Pourriez-vous hésiter un instant?... Est-ce donc une chose bien grande, que ce qui vous tient en suspens?... Quoi que ce soit, comparez-le à Jésus, voyez lequel est préférable, lequel il vaut mieux perdre ou gagner; et encore il n'est pas question de rien perdre, il ne s'agit que de modérer son affection, et de n'aimer que par raison, ce que vous aimez par passion....

O Sauveur de nos âmes! que vous êtes bon et patient à souffrir nos extravagances! Quand nous vous donnerions en effet tout ce que nous avons, que vous donnerions-nous, sinon ce qui vous appartient? Et si nous avons quelque chose, qu'est-ce au prix de vous, au prix de ce que vous nous avez donné, au prix de ce que vous nous promettez; et encore vous ne demandez que notre cœur, en nous laissant le reste?... Prenez, mon Dieu, prenez tout, et le cœur et les biens, le fruit, l'arbre et le champ, tout est à vous; il y a déjà trop longtemps que je devrais vous avoir pressé de prendre ce peu que je vous offre, au lieu d'avoir tant marchandé pour vous tout donner....

DEUXIÈME POINT.

MULTIPLICATION DES PAINS AVEC LESQUELS IL NOURRIT LE PEUPLE QUI LE SUIT.

Notre-Seigneur n'attend pas que ce peuple implore son assistance, il prévient son désir, lui qui a plus de soin de nous, que nous-mêmes; et pour éprouver la confiance de ses disciples, en même temps qu'il pourvoit au soulagement de ces braves gens, il demande à l'un d'entre eux : Où trouverons-nous des

[1] Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. *S. Luc.* XIV.

pains pour nourrir cette multitude? On vient lui dire qu'il y a un enfant parmi la troupe, qui a cinq pains et deux poissons. Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde [1]? C'est assez, il ne lui en faut pas davantage. Après avoir fait asseoir cette multitude par rang sur l'herbe de la campagne, il lève les yeux au ciel, et bénissant ce petit nombre de pains et de poissons, il commande à ses disciples de les distribuer. Chose étrange! ils croissent entre leurs mains; plus ils en donnent, plus il en reste à donner. Ils remplissent douze corbeilles des restes de ce banquet miraculeux, et néanmoins tout le monde est rassasié. Oh! qu'il fait bon suivre Notre-Seigneur! oh! qu'il fait bon lui donner quelque chose! car il ne demande que pour avoir sujet de donner; et par conséquent si nous refusons de donner, nous refusons de recevoir; et si nous ne recevons pas davantage, c'est que nous donnons trop peu. Qui sème peu, ne moissonne pas beaucoup; mais qui jette le grain en abondance, doit espérer une ample récolte, et une abondante bénédiction.... [2]

Quand Dieu ne vous donnerait que son paradis après cette vie, ce serait bien multiplier ce que vous lui aurez donné en le suivant; ou quand il ne vous donnerait que son corps, comme il fait au très-saint sacrement, en multipliant tant de fois sa présence, ou qu'il ne vous donnerait que sa paix, le repos de votre conscience, et le rassasiement de l'âme, ne serait-ce pas assez? Ne serait-ce pas vous gratifier et vous faire autant de bien, qu'il en a fait à ces gens qu'il nourrit au désert? Le ciel, le sacrement de l'autel, la paix de l'âme, tout cela ne vaut-il pas bien les pains qu'il multiplie? Mais ce n'est pas tout ce qu'il veut donner; il vous assure encore qu'en le suivant, rien ne

[1] Cum sublevasset ergo oculos Jesus, et vidisset, quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum: Unde ememus panes, ut manducent hi?... Est puer unus hîc, qui habet quinque panes hordeaceos, et duos pisces: sed hæc quid inter tantos?... Accepit ergo Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus; similiter et ex piscibus, quantum volebant.... Collegerunt ergo, et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum. *S. Joan.* VI.

[2] Qui parcè seminat, parcè et metet: et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet. II *Cor.* IX.

vous manquera des biens temporels, que vous ne mourrez pas de privations, que vous n'y perdrez rien ; et que quand vous penserez avoir tout perdu, ce sera alors qu'il vous fera connaître que vous n'avez rien perdu. Eh bien ! cela étant, aurez-vous encore peur de lui donner quelque chose ?....

Ne dites pas que vous n'avez rien à lui donner, il ne demande que ce que vous avez, tout lui est bon quand il vient d'un bon cœur [1] ; il ne manque jamais, quoi qu'on lui offre, de le rendre au centuple. Mais nous manquons de foi et de confiance. Par exemple : ce peu de peine que vous prenez maintenant à méditer, ou bien l'action suivante que vous ferez, qui ne mérite presque pas d'en parler, ou quoi que ce soit que vous fassiez, cela suffirait pour vous faire riche en mérite, si vous saviez faire valoir l'action comme on peut la faire valoir ; de petite elle deviendrait grande, si vous la faisiez purement par amour pour Dieu, et selon ses desseins. Car ce que Dieu regarde surtout dans cette bonne œuvre, c'est votre cœur, et dans votre cœur, c'est la pureté de votre intention, qui n'a en vue que son amour, auquel elle subordonne tout autre amour, et qui ne cherche qu'à lui plaire [2]. C'est donner beaucoup, que donner de la sorte ; ou plutôt, c'est donner un rien et un pécheur, pour en faire un grand saint. Ne comprendrez-vous jamais cette vérité ?... Craindrez-vous toujours de perdre avec Dieu, et de vous appauvrir en pensant lui donner trop ? Ah ! malheureux que vous êtes, vous ne connaissez pas Dieu !... Non, mon âme, quelque chrétienne et religieuse que tu sois, tu ne connais pas Dieu, et tu ne crois pas en lui, si tu ne crois pas qu'il est bon, et qu'on ne perd jamais avec lui, aussi fermement que tu crois qu'il est Dieu.

Ne regrettez donc jamais le temps, la peine, les biens, les pertes d'honneur, les déplaisirs et quoi que ce soit que vous puissiez sacrifier à son service ; car rien ne peut être mieux

[1] Offeret unusquisque secundum quod habuerit, juxta benedictionem Domini Dei sui, quam dederit ei. *Deut.* VI.

[2] C'est faire beaucoup que d'aimer beaucoup ; c'est faire beaucoup que de bien faire ce que l'on fait. *Imitat. de J.-C.*, liv. Ier, ch. XV.

employé; et il n'est pas plus possible que ce que vous faites pour lui puisse être perdu, qu'il est impossible que Dieu ne soit bon et qu'il ne soit vrai Dieu ! O mon Dieu ! je le crois ; et quand même vous ne me donneriez pas ce que je vous demande, vous ne laisseriez pas d'être bon ; et je croirais que vous me donneriez mieux ce que je vous demande en me le refusant, qu'en me le donnant.

TROISIÈME POINT.

REFUS QUE NOTRE-SEIGNEUR FAIT DE L'HONNEUR.

Ce miracle si manifeste frappa tellement l'esprit de ce peuple, que les plus considérables d'entre eux, soit par un raisonnement naturel, aidé de la grâce, soit par une inspiration surnaturelle, résolurent soudain de reconnaître Notre-Seigneur pour le véritable Messie qu'ils attendaient. Assurément, se disent-ils les uns aux autres, c'est le prophète et le roi que Dieu nous a promis, il n'en faut plus douter après tant de prodiges, il n'est plus besoin d'attendre, il faut le reconnaître et le déclarer roi sur le champ. Tous sont d'accord, et sans autre formalité ils se lèvent pour accomplir leur dessein, et déjà ils commencent à crier : Vive notre roi. Mais le Fils de Dieu qui lisait dans les cœurs, les avait prévenus, déjà il s'était retiré à l'écart, et ne permit pas qu'ils pussent le trouver; de sorte qu'ils ne donnèrent pas de suite à leur dessein. Cela nous apprend que si Notre-Seigneur veut être reconnu et obéi comme le roi de tous les cœurs, ce n'est pas avec cet éclat et cette pompe mondaine, que les grands de la terre recherchent tant [1]. Il méprise cette vanité qui n'a rien de solide, il veut aussi que nous la méprisions à son exemple. Ce n'est pas que l'honneur soit une chose mauvaise de sa nature ; tant s'en faut, si l'honneur qu'on vous rend vous est dû, Dieu veut que vous le receviez, et que vous lui en fassiez hommage ; mais parce qu'il y a plus de danger d'en abuser, qu'il n'est facile d'en user bien ,

[1] Regnum meum non est de hoc mundo, nunc regnum meum non est hinc. S. *Joan.* XVIII.

mépriser cet honneur est toujours une chose plus profitable pour le salut, que de laisser son cœur le rechercher et le désirer. [1] En effet, nous ne sommes que trop portés à aimer les honneurs du monde, et cet amour est si déréglé dans ses poursuites, qu'ordinairement on ne peut s'exempter de l'un de ces trois désordres, ou même de tous les trois ensemble.

Le premier est, de s'approprier toute la gloire qu'on nous donne, sans en rien faire retourner à Dieu ; c'est un morceau si flatteur, qu'on se l'adjuge tout entier[2].

Le second est, d'aspirer avec cette fumée de gloire, l'air et l'esprit du monde, attendu que c'est l'essence même du monde que cet esprit de vanité, et cette passion excessive des honneurs[3].

Le troisième est, de se livrer si fort à ces désirs d'honneur, et de devenir si avide de la gloire du monde, que toutes les pensées et les actions de la vie tendent vers ce but, comme vers leur fin. Oh ! alors le dérèglement est si grand, qu'il détruit tout le mérite de nos bonnes œuvres[4] ; la grâce se retire, l'esprit surnaturel s'épuise, la dévotion se perd, la vertu s'évanouit, et puis, quand le mépris survient là-dessus, et qu'il surprend une âme dénuée de force et de vertu, il lui est facile de la perdre entièrement[5] ; car pour qui aime trop l'honneur, le mépris devient insupportable : pour aimer ou souffrir un mépris, il faut mépriser la gloire de ce monde. Que ferez-vous, esprits superbes, quand vous serez couverts de confusion et d'opprobres ? oh Dieu! que de rage, que de furieux désespoirs ! Il vaudrait bien mieux refroidir peu à peu cette ardente passion, qui éclatera tôt ou tard, si vous n'y mettez ordre[6]. Croyez-moi, fermez les yeux à cette fausse lumière, elle vous éblouira ;

[1] Melius est humiliari cum mitibus, quam dividere spolia cum superbis. *Prov.* XVI.

[2] Vir vanus in superbiam erigitur. *Job.* II.

[3] Superbia vitæ, quæ non est ex Patre, sed ex mundo est. I *S. Joan.* II.

[4] Quorum gloria in confusione ipsorum qui terrena sapiunt. *S. Philip.* III.

[5] Tu humiliasti sicut vulneratum, superbum. *Psalm.* LXXXVIII.

[6] Humilia valdè spiritum tuum. *Eccli.* VII, 19.

selon l'exemple de votre Sauveur, tournez le dos au monde, même quand il a l'air de vous flatter et de vous applaudir.

Le monde n'est que vanité, ne vous y fiez point, si vous avez quelques talents, quelques qualités et quelques bons succès qui vous arrivent; si vous faites des bonnes œuvres, ne les ébruitez pas parmi le monde, de peur qu'il ne vous en dérobe le mérite, par de fausses approbations.[1] Rendez grâces à Dieu, qui en est l'auteur; et si votre cœur veut s'élever, rabaissez-le par la considération de vos fautes, qui sont d'autant plus à craindre, que vous ne les voyez pas. Il est certain d'une certitude de foi, que vous êtes pécheur, et que vous ne savez pas, sans une révélation particulière, si vous êtes en état de grâce, et si vous avez fait aucune œuvre qui mérite le ciel.... Le seul mérite de votre action, c'est de ne rechercher purement que le service de Dieu. N'est-ce pas assez de vous plaire, ô mon Sauveur?... Est-il possible que l'approbation des hommes puisse satisfaire, celui qui n'est pas content de l'approbation d'un Dieu. Mais quand ce désordre serait possible, ne devrait-il pas être soigneusement évité, puisque celui qui veut plaire aux hommes vous déplaît?[2] Malheur à l'honneur qui n'est point selon Dieu, et qui nous ravit l'honneur de lui plaire, qui est le seul véritable honneur.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Multitude de peuple qui suit Notre-Seigneur.

Voyez-vous cette multitude qui quitte tout pour suivre Notre-Seigneur, et qui le suit avec une dévotion si ardente, qu'elle va mourir à ses pieds, plutôt que de s'en retourner, s'il ne lui commande de s'en aller. Ne devriez-vous pas ainsi le suivre fidèlement selon votre condition?... Savez-

[1] In vestitu ne glorieris unquàm, nec in die honoris tui extollaris. *Eccli.* XI, 4.

Non te extollas in cogitatione animæ tuæ velut taurus, ne fortè elidatur virtus tua per stultitiam, et folia tua comedat, et fructus tuos perdat, et relinquaris velut lignum aridum in eremo. Ibid. VI, 2.

[2] Cujus laus non ex hominibus, sed ex Deo. *Rom.* II.

vous ce que c'est que de le suivre, comme il veut être suivi de vous?... Ne le pouvez-vous pas?... Eh bien! que vous reste-t-il, sinon de le vouloir?... O mon Sauveur, détruisez, s'il vous plaît, tout ce qui m'en empêche; et si une fois je suis à votre service, et que je vous suive comme vous le voulez, attachez-moi si fortement à vous, que rien ne puisse jamais m'en séparer. Mon fils, je t'accorde si volontiers ce que tu me demandes, que je t'assure qu'il n'y a maintenant que toi, qui puisses t'empêcher de commencer et de continuer à me suivre....

DEUXIÈME POINT.

Multiplication des pains avec lesquels il nourrit ceux qui le suivent.

Notre-Seigneur voyant cette grande foule à sa suite, et sachant qu'il y avait longtemps qu'elle n'avait ni bu ni mangé, en eut compassion; et se servant de cinq pains et de deux poissons qui étaient là, il les multiplia si abondamment, que tous en furent rassasiés, et il en eut même encore de reste. Voilà comment Notre Sauveur multipliera au ciel tout ce que vous aurez fait pour lui. Voilà comment il multiplie la présence de son corps sacré, sous les espèces du pain, pour votre nourriture. Voilà comment il contente les âmes pieuses par la multitude de ses consolations. Enfin, voilà comment il vous assure que vous ne manquerez pas des biens nécessaires à la vie, si vous en quittez le soin pour le servir. Il a bien le moyen et le pouvoir de vous les rendre avec usure, il en a aussi la volonté. Vous venez d'en voir la preuve dans ce miracle : Que craignez-vous désormais?... O mon Sauveur, après cela, je n'ai plus à craindre que mon infidélité.

TROISIÈME POINT.

Notre-Seigneur refuse l'honneur qui lui est présenté.

Les plus considérables de toute la troupe faisant réflexion sur ce miracle, reconnurent celui qui l'avait fait pour le Messie, et le roi qu'ils attendaient, et ils allaient le déclarer pour tel, si Notre-Seigneur ne se fût retiré. Il est vrai qu'il est notre roi, et qu'il en mérite l'honneur; mais, parce qu'une des lois fondamentales de son royaume, c'est de mépriser l'honneur, et d'aimer le mépris, il aime mieux n'être pas honoré comme roi, afin de nous apprendre mieux à n'aimer point l'honneur. O mon âme, comment peux-tu estimer et aimer ce que ton roi méprise et déteste?... Ne sais-tu pas quelle peine prennent les courtisans du monde pour se conformer aux goûts et aux affections de leurs princes et de

leurs souverains? Mon Jésus! montrez que vous êtes mon roi, en employant le pouvoir que vous avez sur moi, pour m'assujettir pleinement à vous, et à vos volontés.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Le Sujet comprend ce que Notre-Seigneur eut à souffrir, depuis que les Juifs l'eurent mis entre les mains de Pilate pour lui faire son procès, jusqu'à ce qu'il fut condamné à être crucifié.

La Fin générale de toutes ces Méditations sera de nous disposer, par l'exemple de Notre-Seigneur, à souffrir le mépris, dans les diverses occasions qui peuvent se présenter, mais particulièrement dans les six suivantes, qui se rencontreront dans la suite de l'histoire de la Passion, et qui serviront de fin particulière à chaque méditation de cette semaine.

La première occasion de supporter le mépris, c'est dans les mauvais rapports qu'on peut faire contre vous.

La seconde, dans le mépris qui touche les qualités de l'esprit ou de la nature.

La troisième, quand on vous préfère ceux qui vous sont égaux ou inférieurs.

La quatrième, au milieu des peines honteuses ou infâmantes.

La cinquième, quand le mépris est attaché à notre condition, et qu'il doit retomber sur nos fonctions.

La sixième, quand on est retenu par ce mot : *Qu'en dira-t-on?* et qu'il faut un peu rougir en passant par-dessus tout respect humain.

LUNDI.

NOTRE-SEIGNEUR PRÉSENTÉ A PILATE, ACCUSÉ PAR LES JUIFS, ET MÉPRISÉ PAR LE PEUPLE, NOUS APPREND A SUPPORTER LE MÉPRIS QUI NOUS ARRIVE PAR LES MAUVAIS RAPPORTS QU'ON FAIT CONTRE NOUS.

Pilate demande aux Juifs : Quelle accusation portez-vous contre cet homme que vous m'avez amené? Les Juifs répondent à Pilate : S'il n'était pas un malfaiteur, nous ne l'aurions pas mis entre vos mains. Alors ils commencèrent à l'accuser comme étant un esprit remuant et séditieux, qui cherchait à exciter des révoltes, et des soulèvements parmi le peuple, contre les puissances souveraines.

Le Sujet est, que le matin étant venu, tout ce conseil qui s'était assemblé le soir précédent, pour commencer le procès de notre Sauveur, et s'était retiré pour le repos de la nuit, s'assembla de nouveau afin d'achever ce qu'on avait projeté et arrêté. Les principaux du conseil se font parties, accusateurs, témoins. Eux-mêmes sollicitent l'exécution du mauvais dessein qu'ils ont conçu contre cette innocente victime, qui était délaissée de tous, et abandonnée à leur envie. Ils le mènent, en-

[1] Exivit Pilatus ad eos foràs, et dixit : Quam accusationem affertis adversùs hominem hunc? Responderunt et dixerunt ei : Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum. Cœperunt autem illum accusare dicentes : Hunc invenimus subvertentem gentem nostram, etc. *S. Joan.* XVIII; *S. Luc.* XXIII.

chaîné comme un malfaiteur, à Pilate, qui était gouverneur du pays, afin d'inspirer plus de confiance dans leurs accusations, d'exciter à son égard la haine et le mépris du peuple, et d'obtenir plus facilement sa condamnation.

La Fin est d'apprendre, par l'exemple de Notre Sauveur, à supporter avec patience les mauvais rapports qu'on peut faire sur nous.

La Forme est en ces trois points :

1° Jésus est mené devant Pilate, et accusé par les Juifs.

2° Il est interrogé par le juge.

3° Il est méprisé du peuple, qui entendant les mauvais rapports qu'on fait sur son compte, commence à changer l'opinion qu'il avait conçue de lui.

PREMIER POINT.

JÉSUS EST MENÉ DEVANT PILATE, ET ACCUSÉ PAR LES JUIFS.

Dès que le jour commence à poindre, les Juifs s'assemblent pour délibérer sur l'exécution de leur mauvais dessein ; toutes leurs consultations ne tendent qu'à trouver des prétextes plus ou moins spécieux pour colorer leur passion, et des moyens puissants pour perdre l'innocent avec toute l'ignominie et la honte imaginable[1]. Dans ce but, ils s'avisent d'en faire un criminel d'état, et en cette qualité de le mettre entre les mains du gouverneur romain, sachant bien que les lois d'une justice étrangère leur donneront beaucoup plus de liberté que celles de leur pays; ils le mènent donc devant Pilate, dont ils s'efforcent de prévenir l'esprit, en lui inspirant mille fausses impressions contre cet homme. C'est un imposteur, disent-ils, qui, sous apparence de piété, va séduisant le simple peuple ; et ce qui est le plus indigne, c'est qu'étant un homme de rien, il a su par la pratique détestable qu'il a avec les démons, gagner sur les esprits l'autorité et le crédit que sa naissance ne lui avait pas donnés; et ainsi faisant servir l'enfer à son ambition, il jette peu à peu les semences d'une sédition. Il se mêle de parler des affaires d'Etat, il flatte le petit peuple, disant qu'il

[1] Manè autem facto concilium inierunt omnes principes Sacerdotum, et Seniores populi adversùs Jesum, ut eum morti traderent. Et vinctum adduxerunt eum, et tradiderunt Pontio Pilato præsidi. S. *Mat.* XXVII.

n'est point obligé de payer le tribut; il a déjà tant gagné par ses artifices, qu'il y en a qui parlent de le faire roi[1]. C'est ce qu'il prétend : et dans cette intention, afin de renverser la religion avec l'Etat, il veut faire croire par ses pratiques et ses impostures qu'il est le Messie prédit par nos oracles. N'en est-ce pas assez pour le condamner à mort? Nous avons une loi, et selon cette loi il doit mourir[2]; il faut en faire justice, et en débarrasser le monde au plustôt.

Voilà ce que la passion leur fait dire. Mais, je vous prie, pensez un peu s'il y a du fondement dans leurs calomnies, et s'ils ont raison de dire qu'ils ont une loi qui le condamne à la mort? Y a-t-il donc quelque loi qui condamne l'innocent? Y a-t-il une loi qui condamne un homme-Dieu?... Mais qui ne démêle leur artifice? et qui ne voit que se rendant coupables du plus détestable crime, ils veulent encore faire passer leur impiété, pour un service signalé qu'ils rendent à Dieu?... Mais non : il est vrai, ils disent mieux qu'ils ne pensent. Il y a une loi dans les décrets de Dieu, qui ordonne sa mort[4]; mais cette loi ne les justifie pas; ils devraient plutôt la déplorer, que l'exécuter[5]. Il est encore vrai qu'il y a chez nous une loi, empreinte dans la nature corrompue par le péché du premier homme, selon laquelle il doit mourir; l'envie, l'orgueil, le plaisir, l'ambition, c'est la loi des membres, comme parle saint Paul, qui condamne Jésus, et avec lui toutes les vertus, et les plus saintes actions[6].

Hélas! cette loi est en vous aussi bien que dans les Juifs; et

[1] Hunc invenimus subvertentem gentem nostram, et prohibentem tributa dari Cæsari, et dicentem se Christum Regem esse. *S. Luc.* XXIII.

[2] Nos legem habemus, et secundùm legem debet mori. *S. Joan.* XIX.

[3] Insontem et justum non occides. *Exod.* XXIII.

[4] Et quidem Filius hominis secundùm quod definitum est, vadit. *S. Luc.* XXII.

[5] Hunc definito consilio et præscientia Dei, traditum per manus iniquorum affligentes interemistis. *Act.* II.

[6] Invenio legem volenti mihi facere bonum, quoniam mihi malum adjacet : Condelector enim legi Dei secundùm interiorem hominem. Video autem aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati quæ est in membris meis. *Rom.* VII.

comme il doit vivre dans votre âme par son esprit et par sa grâce, il est vrai qu'il y trouve la mort par cette loi, qui est contraire à son esprit. Eh bien, oseriez-vous encore suivre une loi, qui condamne Jésus-Christ ?... Auriez-vous bien la dureté de dire qu'il doit mourir, qu'il faut le traiter en criminel, qu'il y a une loi qui l'ordonne?... Vous n'oseriez pas le dire, mais vous n'en faites pas moins, car vous consentez à cette loi qui le fait mourir ; et encore quand on vous parle de vos inclinations qui contrarient la grâce, vous répondez que c'est votre naturel, et que vous ne sauriez vivre autrement. Qu'est-ce que tout cela, sinon alléguer une loi pour le condamner ?... O mon Sauveur ! vous avez bien dit, que celui qui n'est pas pour vous est contre vous. Mon âme, il n'y a pas moyen de demeurer neutre, il faut se déclarer, il faut être toute pour lui, ou contre lui; qu'en penses-tu ?....

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR EST INTERROGÉ PAR LE JUGE.

Le gouverneur s'adressant à Notre-Seigneur l'interroge, et lui fait entre autres cette demande : Dis-moi en vérité, qu'as-tu fait[1] ? N'entends-tu pas ce qu'ils disent contre toi ?... Qu'as-tu à répondre pour ta défense ?... d'où es-tu ?... as-tu attenté à la couronne de Judée ?... es-tu roi en effet ?... Voyez comme on le traite ; mais surtout examinez ces paroles : *Qu'as-tu fait* ? S'il le disait, il ne serait pas cru : parlez vous-même pour lui, prenez la défense de sa cause, non pas devant Pilate, mais devant le tribunal de votre conscience[2] !... Vous qui maintenez si puissamment cette loi de la chair qui le condamne à mourir, vous qui délibérez si souvent de le sacrifier, dites-moi, ou plutôt dites-vous à vous-même : Qu'a-t-il fait depuis trente-trois ans qu'il est sur la terre? qu'a-t-il fait pour être si mal traité ?

[1] Gens tua et Pontifices tradiderunt te mihi ; quid fecisti? Non audis quanta adversùm te dicunt testimonia? Tu es Rex Judæorum : Unde es tu ? Quid fecisti? S. *Joan.* XVIII, 35.

[2] Populo meus, quid feci tibi, aut quid molestus fui tibi? Responde mihi. Quia eduxi te de terra Egypti, etc. *Mich.* VI.

Qu'a-t-il fait dans la crèche en Égypte, à Nazareth, dans le désert?... Qu'a-t-il fait dans sa conversation? Qu'a-t-il fait en vous laissant son corps sous les espèces du sacrement?... Qu'a-t-il fait à tous les hommes, en voulant mourir pour leur salut? Que vous a-t-il fait en particulier, en vous donnant sa grâce [1], en effaçant vos péchés, en vous rendant la robe de l'innocence que vous aviez souillée, en vous préservant des dangers de la perdre, en vous appelant à l'état de vie que vous avez embrassé, en vous donnant mille moyens de le servir, en vous préparant tant de félicités dans l'éternité bienheureuse?... Ah! il n'y a que lui qui puisse le dire; demandez-lui ce qu'il a fait à votre âme, personne ne le sait que lui; mais pourtant vous en savez assez pour dire s'il est digne de mort. Eh bien! mérite-t-il pour cela d'être attaché à la croix, par la loi de votre concupiscence, par le jugement de vos passions?....

O âmes criminelles! ô mon âme! écoute cette voix du ciel. Que répondrez-vous un jour quand la question sera retournée, et qu'il vous dira à son tour: Qu'as-tu fait, ingrate et infidèle [2]?.... Que de crimes, que d'offenses, que de perfidies vous seront reprochés en ce jour?... Il y a des lois de sa justice, selon lesquelles vous devriez déjà cent fois avoir été condamné; mais il vous aime trop, et un de vos plus grands crimes, c'est que vous en doutez encore, et que vous ne l'aimez pas comme il vous aime. En effet, il est tout prêt à vous pardonner, à vous remettre dans ses bonnes grâces, et cependant vous ne montrez pas que vous vous en mettiez beaucoup en peine. O mon souverain juge, puisque vous voyez que je ne me laisse point gagner par votre amour, attirez-moi à vous par votre crainte...

[1] Quia tu possedisti renes meos, suscepisti me de utero matris meæ. Confitebor tibi quia terribiliter magnificatus es: mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis. *Psalm.* CXXXVIII.

[2] Da gloriam Domino Deo Israel, et confitere atque judica quid feceris, ne abscondas. Responditque Achan Josue, et dixit ei: Verè ego peccavi Domino Deo Israel, sic, et sic feci, etc. *Jos.* VII.

TROISIÈME POINT.

LE PEUPLE COMMENCE A MÉPRISER NOTRE-SEIGNEUR; CE QUI DOIT NOUS SERVIR D'INSTRUCTION POUR APPRENDRE A SUPPORTER DE SEMBLABLES MÉPRIS.

L'arrestation de Notre-Seigneur avait fait quelque bruit; le peuple ayant appris ce qui s'était passé pendant la nuit, et ce qui se tramait au conseil du gouverneur, y accourut en foule pour s'informer plus pleinement d'un événement si étrange. De fait, il y avait cinq jours qu'on ne parlait que de son entrée triomphante dans la ville de Jérusalem, de son royaume, du lieu où il devait l'établir, des officiers qu'il choisirait, du temps auquel il accomplirait ses desseins, et de mille semblables discours. Et voilà qu'aujourd'hui on vient dire qu'il est arrêté prisonnier entre les mains de la justice, convaincu de rébellion et de blasphèmes, déclaré criminel de lèse-majesté divine, par le grand conseil des prêtres, qu'on lui fait son procès chez le gouverneur, pour le convaincre encore de lèse-majesté humaine. On ajoute que tout ce qu'il a fait, ses prodiges, ses miracles, et ses discours n'étaient que des impostures et des charmes [1]; qu'un de ses disciples l'a vendu à beaux deniers comptants, qu'un autre l'a renié, et que tous les autres l'ont abandonné; que toutes ses affaires tournent mal, qu'on ne parle plus en sa faveur, que lui-même ne sait que répondre, et qu'il n'a plus ni paroles, ni puissance pour endoctriner les esprits.

Ces nouvelles imprévues font un changement extrême dans la conviction du peuple; chacun se presse dans la foule pour le voir, et le voyant dans un état si piteux, les mains liées comme un voleur, ils s'écrient aussitôt : Ah le trompeur ! Ah le méchant ! L'autorité de ceux qui l'accusent fait croire aisément tout ce qu'on dit de lui. Le regret qu'ils ont d'avoir été trompés, les remplit de colère, son silence et sa faiblesse apparente

[1] Inimici mei vivunt, et confirmati sunt qui oderunt me iniquè. Qui retribuunt mala pro bonis, detrahebant mihi, quoniam sequebar bonitatem. *Psalm.* XXXVII.

deviennent un objet de mépris. Voilà certes un grand sujet de patience pour Notre-Seigneur, et une excellente leçon pour nous apprendre à souffrir les rapports qu'on fait aux autres, de nos défauts et de nos paroles, et les sinistres interprétations qu'on leur donne[1]. Cette peine est sensible à la nature, qui se livre aussitôt à l'indignation et perd le repos avec la vertu; mais voici une bonne leçon, qui peut nous instruire parfaitement[2].

Ce qui vous fâche le plus, c'est que vous êtes innocent, c'est que les rapports qu'on fait contre vous sont faux; et c'est ce qui devrait le plus vous consoler. Jamais vous ne serez plus semblable à votre Maître, qu'en souffrant sans sujet avec lui, et comme lui. Si vous agissez autrement, vous mériterez que tout le monde se raille de vous, et vous traite comme un fourbe, un hypocrite, un superbe, qui faites profession de vertu en apparence, et qui en réalité, n'êtes rempli que de l'estime de vous-même. Vous ne pouvez souffrir une parole de travers, on n'oserait toucher à votre honneur, il faut vous flatter et vous louer pour être bien auprès de vous[3]. Ah! que cela est indigne, ah! que le ciel est irrité contre vous[4]. Quelque sentiment qu'en aient les hommes sur la terre, ah! que les saints et les esprits bienheureux portent sur vous un triste jugement!.. Ils disent tout haut que vous êtes un orgueilleux, un esprit léger et vaniteux; et leurs clameurs montent jusqu'au trône de Dieu, qui vous demandera un jour, comme il est dit dans l'Evangile : Qu'est-ce que j'entends dire de vous[5]? Voyez ce que vous aurez à répondre... O mon doux Sauveur, on dit vrai, quand on dit que je ne puis souffrir d'être méprisé; mais ouvrez-moi, s'il vous plaît, les yeux, pour reconnaître les trésors

[1] Spoliavit me gloria mea, et abstulit coronam de capite meo. Destruxit me undique, et pereo, etc. *Job.* XIX.

[2] Que dites-vous, mon fils... Cessez de vous plaindre en considérant mes souffrances et celles des saints... Voir *Imitat. de J.-C.*, liv. III, ch. XIX et XLVI.

[3] Humiliatus et conturbatus. *Psalm.* LXXXVII.

[4] Odibilis coram Deo est et hominibus superbia. *Eccli.* XII.

[5] Quid hoc audio de te? *S. Luc.* XVI.

infinis de gloire, que vous cachez sous de semblables occasions de mépris, afin que je puisse les aimer et les estimer comme je dois le faire.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur présenté et accusé devant Pilate.

Les Juifs présentent Notre-Seigneur à Pilate, et l'accusant, ils disent qu'ils ont une loi d'après laquelle il doit mourir. Ils disent plus vrai qu'ils ne pensent, puisqu'en vérité ils ont la loi de la chair et du monde qui règne en eux, et qui y fait mourir l'auteur de la grâce et de la véritable vie. Mon âme, prends garde d'obéir jamais à cette maudite loi de la sensualité, qui ne demande que la mort de ton Sauveur. Mon Jésus, défendez votre cause contre elle....

DEUXIÈME POINT.

Il est interrogé par le juge.

Pilate demande à Notre Seigneur ce qu'il a fait. Répondez pour lui, ou bien considérez ce que vous répondrez au dernier jugement, quand Jésus vous demandera : Qu'avez-vous fait?... O mon Dieu ! je suis prêt maintenant à vous confesser mes péchés, afin que vous me les pardonniez. Ne renvoyez pas la décision du procès de ma vie à ce dernier jour, où il n'y aura plus de grâce et de rémission.

TROISIÈME POINT.

Il est méprisé du peuple.

Le peuple entendant parler de ce qui se passait contre Notre Sauveur, se pervertit tout aussitôt ; croyant avoir été trompé par celui qu'on accusait comme un trompeur, il commence à le poursuivre à mort comme un imposteur. Notre Sauveur souffrit ce mépris, pour vous apprendre que quand on vous accusera ainsi mal à propos, ou qu'on croira de mauvais rapports contre vous, vous ne vous laissiez aller ni au chagrin ni à la colère. Mon âme, si tu crains tant les jugements des hommes qui te méprisent, ne crains-tu point le jugement de Dieu, qui te méprise parce que tu crains trop les mépris des hommes ? Qu'est-ce que le jugement des hommes près de celui de Dieu ? Jugez, mon Sau-

veur, jugez là-dessus mon âme, et la condamnez à supporter le mépris du monde, afin qu'elle ne soit pas condamnée à être méprisée de vous et de vos saints pendant l'éternité....

MARDI.

NOTRE-SEIGNEUR CONDUIT DEVANT HÉRODE, ET TRAITÉ COMME UN INSENSÉ, NOUS ENSEIGNE A SUPPORTER LE MÉPRIS, QUI TOUCHE LES QUALITÉS DE L'ESPRIT.

Hérode ayant vu Notre-Seigneur, le méprisa avec toute sa cour; et pour le rendre plus méprisable, il le fit revêtir d'une robe blanche, comme si c'eût été un roi de comédie, et un homme sans esprit [1].

Le Sujet est suffisamment déterminé par le passage de l'Evangile que nous venons de citer, et qui indique le traitement que Notre Sauveur reçut chez Hérode.

La Fin est d'apprendre par de si cruelles moqueries, à savoir supporter le mépris, en ce qui touche les qualités de l'esprit, et les dons de la nature.

La Forme est en ces trois points :

1° Le désir qu'avait Hérode de voir Jésus, les demandes qu'il lui fait, et le silence de Notre-Seigneur.

2° Honneur que Jésus pouvait acquérir, s'il eût voulu parler en cette rencontre.

3° Mépris qu'il voulut souffrir en se taisant, pour nous servir de modèle.

PREMIER POINT.

LE DÉSIR QU'AVAIT HÉRODE DE VOIR JÉSUS, LES DEMANDES QU'IL LUI FAIT, ET LE SILENCE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Pilate, qui voyait bien que la conduite des Juifs, dans toute cette affaire, était pleine d'injustice et de mauvaise foi, et qu'elle n'avait pour fondement que des soupçons envieux et des im-

[1] Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba. *S. Luc.* XXXIII.

postures malicieuses, sans preuve et sans témoin, ne se chargeait qu'à regret de juger une si mauvaise cause[1]. Dans cette intention, il essaya d'user de défaites et leur dit qu'il mettait ce criminel entre leurs mains, qu'il ne voulait point s'en mêler, et qu'ils le jugeassent eux-mêmes selon les lois et les coutumes de leur nation. Mais ils lui répondirent que les criminels d'Etat n'étaient point de leur ressort, que c'était à lui d'en connaître, qu'au reste il avisât comment il devait se conduire en cette affaire, qu'il s'agissait d'un homme séditieux, qui avait déjà soulevé toute la Galilée, et que s'il n'étouffait le mal promptement, il éclaterait bientôt pour la ruine du pays[2]. Ce mot de Galilée frappa l'esprit de Pilate, et comme il ne cherchait qu'à se délivrer de l'importunité des Juifs, il prit de là occasion de le renvoyer à Hérode, qui régnait en cette contrée, et qui, par conséquent, devait être bien informé de ce qui s'y passait.

Hérode se trouvait alors avec toute sa cour à Jérusalem, où il était venu célébrer la fête de Pâques, selon la coutume des Juifs. Comme il avait un esprit curieux, et que d'ailleurs on lui avait raconté tant de choses de cet homme, que c'était saint Jean-Baptiste ressuscité, qu'il faisait quantité de miracles, qu'on le tenait pour le Messie[3]; lui qui se laissait flatter de la même qualité de Messie, entretenant sur cette opinion une secte de Juifs qui s'appelaient de son nom Hérodiens, se réjouit extrêmement d'avoir rencontré une si belle occasion de connaître ce

[1] Accipite eum vos et secundùm legem vestram judicate eum. Dixerunt ergo ei Judæi : Nobis non licet interficere quemquam. S. *Joan.* XVIII.

[2] Ait autem Pilatus, Nihil invenio causæ in hoc homine. At illi invalescebant dicentes : Commovet populum, docens per universam Judæam, incipiens a Galilæa usque hùc. Pilatus autem audiens Galilæam, interrogavit si homo Galilæus esset. Ut cognovit autem quod de Herodis potestate esset, remisit eum ad Herodem, qui et ipse Jerosolymis erat illis diebus. Herodes autem viso Jesu gavisus est valdè ; erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, eò quod audierat multa de eo, et sperabat signum aliquod videre ab eo fieri. S. *Luc.* XXIII.

[3] Audivit Herodes Tetrarcha omnia quæ fiebant ab eo, et hæsitabat, eò quod diceretur a quibusdam quia Joannes resurrexit a mortuis ; a quibusdam autem, quia Elias apparuit ; ab aliis autem quia Propheta unus de antiquis surrexit. Et ait Herodes : Joannem ego decollavi ; quis est autem iste de quo talia audio ? Et quærebat videre eum. S. *Luc.* IX.

Jésus. Aussi lui fit-il mille questions sur le lieu de sa naissance, sur ses miracles, sur ses intentions. Quoique les Juifs redoublassent leurs accusations et leurs calomnies pour opprimer l'innocence de cet homme, cependant ce prince ne cherchait pas tant à les contenter, qu'à satisfaire sa propre curiosité, qui lui fit tenter toutes sortes de moyens pour porter Jésus à faire devant lui quelque prodige ; mais il n'en put jamais tirer une seule parole.

Il ne méritait pas, cet esprit vain et ce sanguinaire incestueux qui avait fait mourir saint Jean-Baptiste, que Notre-Seigneur l'honorât de ses réponses, et beaucoup moins de la vue de ses miracles. Il n'était plus temps, il avait eu de meilleures occasions de le voir et de chercher à le connaître; et pour les avoir négligées, aujourd'hui qu'il désirerait le faire parler, et qu'il espère voir des œuvres merveilleuses, il sera frustré dans son attente[1]. Hérode, c'est en vain que vous l'interrogez, il ne répond point aux curieux et aux superbes; vous voulez voir un homme qui fasse des prodiges pour satisfaire votre curiosité ; et vous ne verrez qu'un objet de mépris et de risée, vous le prendrez pour un sot, vous vous en moquerez comme d'un idiot ; sa vue, qui a converti tant de pécheurs, ne servira qu'à vous pervertir. Oh! que les jugements de Dieu sont terribles! Oh! que les remises et les délais sont dangereux en matière de bonnes œuvres. O mon Sauveur! faites-moi la grâce de vous écouter, dans le temps qu'il vous plaît me parler, de peur que voulant plus tard vous entendre, vous refusiez à votre tour de m'écouter et de me répondre[2].

[1] Interrogabat autem eum multis sermonibus, at ipse nihil illi respondebat, Stabant autem Principes sacerdotum, et scribæ constanter accusantes eum. *S. Luc.* XXIII.

[2] In simplicitate cordis quærite illum ; quoniam invenitur ab his qui non tentant illum, etc. *Sap.* I.

DEUXIÈME POINT.

HONNEUR QUE NOTRE-SEIGNEUR POUVAIT ACQUÉRIR S'IL EUT VOULU PARLER DANS CETTE OCCASION.

Si la raison humaine pouvait être juge dans cette circonstance, en semble-t-il pas que Notre-Seigneur devait se comporter autrement qu'il ne fit?... Pouvait-il avoir une plus belle occasion de faire éclater sa puissance qu'en la présence d'un roi, aux yeux de toute la cour, devant un monde de personnes remarquables, qui n'attendaient que cela? Grand Dieu! que ne pouvait-il pas faire s'il eût voulu! Si on eût vu à sa parole trembler toute la terre, gronder les orages dans les airs, ses ennemis tomber à la renverse, que n'eût-on pas dit?... Que n'eût-on pas fait pour lui?... tout le monde se serait converti; et si quelqu'un était demeuré obstiné dans sa malice, il n'aurait osé lever la tête; il y avait trop de témoins, et des personnes de trop grande autorité, pour n'être pas crus dans leur déposition. Mais si au contraire il ne répond pas, s'il garde le silence, s'il ne veut donner aucune marque de son pouvoir, c'en est fait, toute la créance qu'il avait acquise par une infinité de prodiges sera détruite. C'est un imposteur assurément, dira-t-on, il n'a pu dire une parole devant le roi; s'il avait autant de puissance qu'il voulait nous le faire croire, il devait la montrer à cet instant; c'est un trompeur, c'est un méchant... Il y va donc de sa gloire, il faut qu'il parle, et qu'il montre ce qu'il sait faire, son honneur y est trop engagé.

Il est vrai; mais comme dit le Sage[1], il y a temps d'acquérir et temps de perdre. Ce n'est pas le temps de rechercher de l'honneur, c'est à cette heure qu'il doit le mépriser, et montrer qu'il ne le désire pas comme les hommes du monde, mais plutôt qu'il se fait une gloire de le fuir et de l'avoir en horreur.

Voilà une excellente leçon pour nous; et véritablement si nous savions juger solidement de la gloire, nous serions forcés d'a-

[1] Tempus acquirendi, et tempus perdendi. Tempus custodiendi, et tempus abjiciendi. *Eccles.* III, 6.

vouer que jamais il ne mérita plus d'honneur que par l'acceptation de ce mépris [1], et qu'il ne pouvait mieux se faire connaître qu'en se rendant méconnaissable aux yeux des grands. Car, en effet, sur quoi est le mieux fondée la gloire de Jésus, sinon sur la manifestation de ses bontés et de ses vertus? et où paraissent-elles davantage, que dans ce silence qui le fait mépriser des orgueilleux?... O miracle au-dessus de tout miracle! qu'un Dieu se mette dans un état, où sa puissance paraît si faible qu'il ne puisse rien faire, où sa sagesse souveraine est réputée folie! Mon Dieu! que le mépris est un bien précieux et une grande chose, puisque celui qui ne fait rien que de grand, a fait tant de choses pour nous en inspirer de l'estime!...

TROISIÈME POINT.

MÉPRIS QUE NOTRE-SEIGNEUR SOUFFRIT EN SE TAISANT POUR NOUS SERVIR D'EXEMPLE.

Hérode voyant qu'il ne pouvait obtenir une parole de cet homme, en conçoit une si basse idée, qu'il ne le juge pas digne de la corde; il le croit si hébété, si fou, si privé de sens et de jugement, qu'il penserait en le condamnant faire tort à sa sagesse, et bien plus encore à son courage, s'il avait l'air de le craindre. Si Notre-Seigneur eut fait quelque réponse et donné quelque signe de bon sens, peut-être se serait-il ému, peut-être aurait-il conçu une certaine défiance, et il l'aurait lui-même condamné; mais, à son avis, il est si stupide et si insensé, qu'il ne mérite pas qu'on s'occupe de lui. Tout ce qu'on a raconté de ce prétendu Messie, n'est qu'un conte en l'air, et pour montrer combien il le méprise, il le fait habiller en fou[2]. Quelques-uns pensent qu'il lui fit raser la barbe à moitié, et qu'il lui fit porter quelque marque, dont on se servait en ce temps-là pour désigner les fous. Figurez-vous un peu les risées et les moqueries de toute la cour d'Hérode, l'insolence des soldats, la joie des Juifs ennemis du Sauveur, le sentiment de tout le peuple, qui avait déjà été

[1] Gloriam præcedit humilitas. *Prov.* XXV.

[2] Sprevit illum, et illusit indutum veste alba. *S. Luc.* XXIII.

ébranlé par leurs accusations portées devant Pilate. Eh! que peuvent-ils dire maintenant qu'ils le voient en cet état, et qu'on leur répond, quand ils demandent ce que signifie cette robe blanche qu'il porte, que c'est un fou qui s'imagine être roi[1] ?...

Voyez-vous jusqu'où la sagesse du Ciel s'est abaissée pour vous, et pourquoi s'est-elle ainsi abaissée?... Il faut bien croire qu'il y avait quelque grande raison, puisque tant de raisons au contraire se présentaient, pour l'empêcher d'en venir là. Sachez donc quelle est cette grande raison : c'était pour réparer les fautes de votre orgueil, et pour y apporter quelque remède[2].

Il n'est peut-être aucune chose sur laquelle les hommes soient plus sensibles et plus chatouilleux que sur l'esprit; dire à quelqu'un qu'il est un insensé, un fou, qui n'a point d'esprit, c'est le mépriser au dernier point et le toucher par l'endroit le plus sensible. Il fallait remédier à ce désordre, et pour le faire d'une manière plus efficace, voici que la Sagesse elle-même consent à être taxée de folie, pour nous apprendre par son exemple[3], que ce mal n'est pas si grand qu'on se l'imagine, et que s'il faut un puissant renfort de grâces, Jésus-Christ les a méritées par cet affront. Au reste, après qu'un Dieu infiniment sage a passé pour un fou dans l'esprit des hommes, il n'y a plus que de l'honneur à souffrir ce même mépris, devant le monde[4].

[1] Ceux qui briguaient quelque charge ou quelque dignité chez les anciens, portaient une robe blanche, comme signe de leur poursuite; aussi étaient-ils appelés *Candidati*, du nom de leur habillement. De là vient qu'Hérode voulant rendre Notre-Seigneur ridicule, le fit vêtir de blanc, comme pour dire : Voilà ce roi de farce, voilà ce fou qui veut se faire roi.

[2] Quæ stulta sunt mundi, eligit Deus, ut confundat sapientes, etc. I *Cor.* I.

[3] Si stultus et indoctus appellaberis, reminiscere eorum quæ a Judæis jactata sunt in veram Sapientiam. D. Basil. hom. de *Ira*.
Nos stulti propter Christum. I *Cor.* IV.

[4] Nemo se seducat, si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat, ut sit sapiens. Sapientia hujus mundi, stultitia est apud Deum. Scriptum est enim : Comprehendam sapientes in astutia eorum. Et iterùm : Dominus novit cogitationes sapientium, quoniam vanæ sunt. Nemo itaque glorietur in hominibus. II *Cor.* III.

N'est-il pas plus juste qu'on porte un mauvais jugement de notre esprit, que de l'esprit et de la sagesse d'un Dieu fait homme? Pourquoi donc vous en formaliser après que lui-même l'a souffert avec tant de douceur ?... Si nous redoutons les jugements que les hommes font de notre esprit, pourquoi ne craignons-nous pas le jugement d'un Dieu, devant lequel les plus forts et les meilleurs esprits, sont ceux qui savent le mieux supporter le mépris ?... Si cette pensée n'est pas capable de guérir votre orgueil, convenez qu'il est incurable, puisque dans tous les trésors de la divine sagesse il n'y a point de remède plus puissant, ni de considération plus salutaire pour guérir notre orgueil, que l'exemple d'un Dieu méprisé. Si après cela vous ne pouvez pas encore souffrir le mépris avec patience, vous avez sujet de craindre que vous ne soyez comme un réprouvé et un désespéré. Vous ne pouvez supporter un affront, dites-vous?... Grand Dieu! ce Jésus qu'on traite comme un fou devant vos yeux, ne mérite-t-il pas bien que vous lui donniez tous vos sentiments?... Faites-vous si peu de cas de ce qu'il a fait pour vous? Croyez-vous que son exemple ne soit pas assez puissant, pour vous donner des forces, ou assez digne, pour mériter que vous l'imitiez [1] ? N'est-ce pas l'outrager plus cruellement qu'Hérode, de faire si peu de cas de son humilité. Encore qu'il n'ait voulu être humble et méprisé, que pour vous apprendre à supporter les mépris, vous méprisez son exemple, et tout ce qu'il a fait, et vous n'êtes pas plus humble, que s'il n'eût rien fait pour vous enseigner l'humilité ?... Voyez si vous pouvez souffrir qu'on dise de vous, que vous aimez mieux mépriser Jésus-Christ avec Hérode, que d'être méprisé comme Jésus....

[1] Honorifico Patrem meum, et vos inhonorastis me. *Joan.* VIII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur présenté à Hérode.

Pilate envoie Notre-Seigneur à Hérode, qui le presse de faire quelque miracle en sa présence ; mais ce bon Sauveur n'y voulut jamais consentir. Ce prince impie s'était rendu indigne de cette grâce, en ne voulant pas croire les merveilles qu'on lui avait autrefois racontées de Jésus, ou bien en les croyant à moitié, s'imaginant qu'il pourrait toujours en être le témoin, lorsqu'il le voudrait. Ce délai, cette résistance à la lumière méritait d'être punie. Il s'était imaginé qu'il verrait toujours des miracles quand il voudrait ; cependant voilà qu'il désire en voir maintenant, et il n'en voit pas. O mon Dieu ! que c'est une chose épouvantable que de refuser vos grâces !... Celui qui ne veut pas se convertir quand il le peut, ne le pourra pas quand il le voudra. Mon âme, si ce Dieu veut nous faire quelque grâce aujourd'hui, employons-la aussitôt, et dès cette heure, demandons-lui pardon d'avoir jusqu'ici abusé de ses grâces.

DEUXIÈME POINT.

L'honneur qui pouvait revenir à Notre-Seigneur dans cette circonstance.

Si jamais il se présenta pour Notre-Seigneur une occasion de se faire connaître, c'était dans cette assemblée à la cour d'Hérode, et néanmoins ce fut là où il se manifesta le moins. Il faut bien croire qu'il avait quelque forte raison de se taire, et de ne rien faire d'éclatant, puisqu'il semble qu'il en avait beaucoup pour parler et pour paraître. O mon Sauveur ! oserais-je vous demander pourquoi ?... Mon fils, je ne crains pas de te le dire, mais j'ai peur que tu ne le croies pas, ou que tu n'en fasses pas ton profit.

TROISIÈME POINT.

Le mépris qui lui en revient.

Non-seulement Notre-Seigneur ne voulut pas recevoir d'honneur en cette occasion, mais il accepta le plus grand mépris qu'un homme puisse ressentir, qui est celui qui touche l'esprit et le jugement. En effet, il passa pour un fou et un idiot, on le couvrit d'un habit qui faisait dire à tout le monde qui le voyait, que c'était un homme insensé. Mon âme, qu'en dis-tu ? Crois-tu que ton Sauveur n'eut point d'esprit ?... Eh bien,

voilà qu'il emploie tout son esprit, pour t'apprendre à son exemple, à supporter qu'on pense de toi que tu n'as pas d'esprit. Cet exemple est-il capable de t'apprendre cette vérité ?... S'il ne produit pas sur toi cette salutaire impression, il faut alors penser que ce bon Sauveur n'avait pas assez d'esprit, pour atteindre le but qu'il se proposait ; il faut avec Hérode le considérer comme un insensé, au lieu de consentir à être méprisé avec lui.

MERCREDI.

NOTRE-SEIGNEUR COMPARÉ A BARABBAS, QUI LUI EST PRÉFÉRÉ, NOUS INSTRUIT SUR LE MÉPRIS QU'IL FAUT ACCEPTER, A RAISON DES PRÉFÉRENCES MÊME LES PLUS INJUSTES.

Regardez lequel des deux vous voulez, ou Barabbas ce criminel public et infame, ou Jésus cet homme saint qu'on appelle votre Messie. Sur ce choix qui leur fut proposé par Pilate, ils se mirent tous à crier : Donnez-nous Barabbas, et faites mourir l'autre [1].

Le Sujet. C'est Pilate qui fait la proposition et la demande comprises dans ces paroles du texte sacré. Ce sont les Juifs qui lui font une réponse qu'il n'attendait pas, et qu'ils ne devaient pas lui faire. Mais puisqu'ils l'ont faite, et que Notre-Seigneur a voulu subir cet affront, et ce mépris si sensible, d'être non-seulement comparé avec le plus grand scélérat qui fût alors dans les prisons, mais de le voir préféré et jugé plus digne de la vie que lui-même ; cette matière est autant digne d'être méditée, qu'elle nous fournit une instruction tout à fait pratique.

La Fin est d'apprendre à souffrir le mépris que nous éprouvons en voyant que les autres nous sont préférés.

La Forme est en ces trois points :

1° Barabbas comparé à Notre-Seigneur.

2° Barabbas préféré à Notre-Seigneur.

3° Notre-Seigneur humilié par cette préférence, l'enseignement qu'il nous donne en souffrant ce mépris.

[1] Quem vultis dimittam vobis ? Barabbam, an Jesum qui dicitur Christus ? At illi dixerunt : Barabbam. *S. Matth.* xxvii.

PREMIER POINT.

BARABBAS COMPARÉ A NOTRE-SEIGNEUR.

Pilate connaissant le traitement que Notre-Seigneur avait reçu chez Hérode, croyait en tirer quelque avantage pour faire reconnaître son innocence, puisque ce prince lui-même n'avait pas voulu le condamner ; mais les Juifs qui poursuivaient avec ardeur sa condamnation, lui représentèrent que l'affront et l'infamie publique, dont le criminel avait été jugé digne à la cour du roi, était une sorte de jugement, qui demandait sa mort. S'il n'avait pas été condamné d'une manière absolue, c'est que Pilate, ayant fait lui-même les premières informations, Hérode avait cru qu'il devait lui laisser le jugement et l'exécution définitifs [1]. Le gouverneur, voyant que cet expédient ne lui réussissait pas, en essaie un autre. Les priviléges des Juifs leur permettaient de demander, à l'occasion de la fête de Pâques, la délivrance d'un prisonnier, et des deux que le gouverneur leur proposait, ils pouvaient en choisir un, et le mettre en liberté [2]. Il s'avise donc de se servir de cette occasion pour sauver Notre-Seigneur, et pour obliger les Juifs à le délivrer eux-mêmes. Il se fait amener le plus odieux et le plus détestable des criminels qu'il eût dans ses prisons; c'était un insigne voleur, un séditieux, un meurtrier, qui avait tout récemment assassiné un honnête bourgeois, ce dont toute la ville criait vengeance et demandait justice [3]. Il le propose aux Juifs d'un

[1] Pilatus autem convocatis principibus Sacerdotum, et plebe, dixit ad illos : Obtulistis mihi hunc hominem quasi avertentem populum, et ecce ego coràm vobis interrogans, nullam causam invenio in homine isto ex his in quibus eum accusatis, sed neque Herodes : nam remisi vos ad illum, et ecce nihil dignum morte actum est ei. *S. Luc.* XXIII.

[2] Per diem autem solennem consueverat Præses populo dimittere unum vinctum, quem voluissent : habebat autem tunc vinctum insignem, qui dicebatur Barabbas. *S. Matth.* XXVII.

[3] Qui cum seditiosis erat vinctus, qui in seditione fecerat homicidium. *S. Marc.* XV.

Erat autem Barabbas latro. *S. Joan.* XVIII.

Congregatis ergo illis, dixit Pilatus : Quem vultis dimittam vobis? Barabbam, an Jesum qui dicitur Christus? *S. Mat.* XXVII.

côté et Jésus de l'autre, et leur laisse le choix, ne croyant jamais qu'ils pussent donner la préférence sur un innocent, à un infâme meurtrier. Lequel des deux voulez-vous, leur dit-il. Pensez un peu quelle comparaison il pouvait y avoir, et s'il fallait délibérer sur le choix. *Qui des deux voulez-vous?...* Oh quelles paroles! quel injuste parallèle! quelle détestable comparaison!....

Voilà le parallèle qu'on fait encore tous les jours, quand on délibère au moment de la tentation, si on doit pécher, ou non; on met d'un côté Jésus, et de l'autre l'amour propre, le diable qui est pire que Barabbas, la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction [1]. Eh bien, mon âme, c'est à toi de choisir, voilà un mouvement d'orgueil qui s'élève et sollicite ton cœur, tu vois devant tes yeux l'humble Jésus qui se présente, et le prince de l'orgueil qui s'y oppose. Lequel des deux te semble préférable? Parle, réponds, lequel veux-tu [2]!...

DEUXIÈME POINT.

BARABBAS PRÉFÉRÉ A NOTRE-SEIGNEUR.

A quoi se décideront les Juifs dans cette circonstance? ils ont en horreur, ils détestent ce voleur; mais quoi, il faudrait donc délivrer Jésus!... Ils ne peuvent s'y résoudre.... Tout autre criminel qu'on eût opposé à Barabbas, ils lui eussent donné la préférence sans délibérer; mais puisque c'est Jésus, il ne le mérite pas, il faut le perdre, quoi qu'il en coûte. Il n'y avait que Barabbas qui eût pu faire hésiter un instant les avis, à cause de ses crimes; mais cependant qu'il soit délivré, et que l'autre meure! Voilà la détermination de tous les Juifs, les plus grands attirent les petits à leur sentiment, et tous ensemble réclament Barabbas au préjudice de Notre-Seigneur [3]. Il y eut

[1] Testes invoco hodiè cœlum et terram, quod proposuerim vobis vitam et mortem, benedictionem et maledictionem. *Deut.* xxx.

[2] Optio vobis datur, eligite hodiè quod vobis placet, cui servire potissimùm debeatis. *Jos.* xxxiv.

[3] Pontifices autem concitaverunt turbam, ut magis Barabbam dimitteret eis. *S. Marc.* xv.

bien quelque contestation sur cette préférence, entre le juge et les accusateurs[1], mais enfin ils l'emportèrent, et pour faire mourir l'auteur de la vie, comme parle saint Pierre[2], ils demandent, et ils obtiennent la grâce d'un détestable meurtrier.

Pourtant leur ignorance est quelque peu excusable, car ils ne connaissent pas Jésus; mais vous qui savez qu'il est la vie de votre âme, et que l'amour-propre est son meurtrier et son ennemi; quelle excuse avez-vous de tuer en vous la vie pour y faire vivre la mort[3] ?... Cette prudence de la chair[4], ces considérations humaines, ces excuses frivoles tant de fois rabattues, *Qu'en dira-t-on*, *tout le monde fait ainsi*, *il faut s'avancer*, toutes ces malheureuses maximes n'ont d'autre fruit que la mort, elles vont toutes à la destruction de la vie que nous apporte Jésus, vie qui ne respire que Dieu, qui n'a que l'éternité pour le but de ses biens, qui ne pense qu'à cette affaire qui ne prétend que le ciel. Ah! comme cette vie est méprisée! Et comment pouvons-nous endurer ce reproche?...

TROISIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR HUMILIÉ PAR CETTE PRÉFÉRENCE, ET L'INSTRUCTION QU'IL NOUS DONNE EN SOUFFRANT CE MÉPRIS.

Voilà donc Notre-Seigneur méprisé au point de se voir préférer le plus grand scélérat, qui soit dans toutes les prisons de la ville. Considérez-le attentivement, et voyez comme il est le rebut et le mépris de tous les hommes[5].... Oh! quand il arrivera que

[1] Exclamavit autem simul universa turba, dicens : Tolle hunc, et dimitte nobis Barabbam. Iterùm autem Pilatus locutus est ad eos, volens dimittere Jesum; at illi succlamabant dicentes : Crucifige, Crucifige eum. Ille autem tertiò dixit ad illos, Quid enim mali fecit iste? nullam causam mortis invenio in eo. *S. Luc.* XXIII.

[2] Vos sanctum et justum negastis, et petistis virum homicidam donari vobis : auctorem vero vitæ interfecistis. *Act.* III.

[3] Elegerunt magis mortem quam vitam. *Jerem.* XIV.

[4] Nam prudentia carnis, mors est; prudentia autem spiritus, vita et pax; quoniam sapientia carnis inimica est Deo, legi enim non est subjecta. *Rom.* VIII.

[5] Ego autem sum vermis, et non homo : opprobrium hominum et abjectio plebis. *Psalm.* XXI.

des personnes que vous croyez être vos inférieures, ou vos égales, vous seront préférées, souvenez-vous de cet exemple!... Il est vrai que c'est une sorte de mépris bien sensible, car presque toujours entre deux concurrents, la préférence de l'un devient la honte et le mépris de l'autre. Les hommes ne sont presque misérables que par comparaison avec de plus heureux; s'ils ne voyaient que leurs semblables, ils ne sentiraient que la moitié de leurs misères. Mais la prospérité des autres les offusque, leur grandeur les abaisse, ils ne s'aperçoivent de leur faiblesse que par la puissance des plus forts, ils ne sentent jamais plus le mépris, que lorsqu'ils voient les autres en honneur. Ce désordre n'est que trop commun; vous le savez par votre propre expérience [1].... Eh bien! comment vous y comportez-vous!....

Allons, avouez-le franchement; que de dédains, que de murmures, que de jalousies, que de colères, que de paroles vous échappent, qui ne laissent pas d'offenser la charité, l'humilité, l'obéissance et le respect que vous devez à la providence de Dieu qui le permet ainsi?... C'est Dieu qui veut que cet autre vous soit préféré, qu'on n'ait égard qu'à lui, et qu'on ne parle point de vous.... Ne regardez pas à quel dessein les hommes le font, regardez Dieu qui a ses raisons pour en ordonner de la sorte; n'écoutez point là-dessus votre orgueil qui ne considère que son intérêt et son honneur [2]; il est si délicat et si hautain, que s'il n'a toujours le dessus il se tient offensé, pensez à l'exemple que Jésus-Christ vous a laissé.... Lui qui est le pre-

[1] Tout réussira aux autres selon leur gré, et ce que vous souhaitez n'aura point de succès. Ce que les autres disent sera écouté, on ne fera nul cas de ce que vous dites. Ils obtiendront ce qu'ils auront demandé, et vous demanderez sans pouvoir obtenir. Les autres seront grands dans la bouche des hommes, personne ne parlera de vous, on confiera aux autres différents emplois, et l'on ne vous jugera capable de rien. La nature s'en attristera quelquefois; et ce sera beaucoup si vous le souffrez en silence. *Imitat. de J.-C.* Liv. III, ch. XLIX.

[2] Nihil per contentionem, neque per inanem gloriam : sed in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes, non quæ sua sunt singuli considerantes, sed ea quæ aliorum. Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu, etc. *Philipp.* II.

mier des hommes, paraissait ici le dernier des criminels ; il accepte volontiers cette place pour vous la faire trouver bonne, il vous la rend honorable aux dépens de son honneur. Pourquoi craignez-vous d'être au-dessous de tous les hommes ? C'est la place de votre Maître ; plus vous serez petits, plus vous serez près de lui [1] ; et plus vous approcherez de lui, plus vous serez grand aux yeux de son Père, car sa grandeur est de s'abaisser ; il ne peut être plus grand qu'il est, étant Dieu, mais il peut se faire plus petit, se mettant au-dessous de tous les hommes.... Voilà sa gloire : pourquoi ne jugez-vous pas de la gloire comme lui ?... Que ne dites-vous avec le roi prophète : J'aime mieux être vil et petit dans la maison de Dieu, que d'être honoré parmi les hommes [2].

Mais ne l'avez-vous pas dit mille fois ? N'avez-vous pas pris cent fois de bonnes résolutions à ce sujet ?... Cent fois n'avez-vous pas protesté que vous n'étiez rien, et que vous ne méritiez rien ? pourquoi donc dans l'occasion vos actions démentent-elles vos paroles ?... Cela montre bien que vos humiliations ne sont que des feintes, et vos bonnes résolutions des amusements. Prenez-en aujourd'hui une véritable, et dites plus de cœur que de bouche : O mon Dieu ! quand il n'y aurait d'autre sujet en moi pour mériter que les autres me soient préférés, que cette infidélité à exécuter mes résolutions, j'avoue que je le mérite, et je veux le souffrir pour expier cette inclination orgueilleuse, qui m'a toujours fait ambitionner d'être élevé au-dessus des autres...

[1] Despectum et novissimum virorum. *Isa.* LIII.

[2] Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum. *Psal.* LXXXIII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur comparé à Barabbas.

Notre-Seigneur est comparé à Barabbas, et Pilate demande aux Juifs, lequel ils veulent des deux. Quelle comparaison! quelle demande! quelle délibération!... Y avait-il donc à délibérer là dessus?... Hélas, qu'il y a encore moins de sujet de s'arrêter à quelque tentation que ce soit; car le diable est d'un côté qui sollicite notre nature au mal, et Jésus est de l'autre qui nous en détourne, et puis la conscience demande là-dessus à l'âme : Lequel veux-tu des deux?... O mon Sauveur, comment vous laissez-vous comparer ainsi à un démon? Mon fils, c'est afin que tu sois d'autant plus obligé de me choisir, que tu serais autrement obligé de me préférer le diable, si tu ne me choisissais....

DEUXIÈME POINT.

Barabbas préféré à Notre-Seigneur.

Si la seule comparaison de l'auteur de la vie avec cet infâme meurtrier est odieuse, que sera-ce de lui préférer ce méchant homme?... Et qu'est-ce donc que de consentir à une tentation, si délibérer seulement à son sujet, c'est faire autant d'affront à notre Sauveur, qu'il en peut recevoir par la comparaison qu'on ferait de lui avec un démon?... O mon Dieu, pourrais-je jamais consentir à une tentation, si je croyais fermement, comme il est vrai, que c'est préférer les ténèbres à la lumière, la mort à la vie, et le diable à Jésus-Christ?... Mon âme, pèse ces vérités; mon Jésus, éclairez-moi pour les bien comprendre et m'y affectionner....

TROISIÈME POINT.

Notre-Seigneur méprisé par cette préférence.

Voilà donc Barabbas préféré à Jésus, et il le souffre si patiemment qu'il n'en dit pas un mot. Et vous, que dites-vous, que pensez-vous, quand vous croyez qu'on vous estime moins que les autres?... Ce que vous dites, ce que vous pensez n'est-il pas toujours inspiré par l'orgueil, et par un amour propre qui ne peut souffrir d'être abaissé. Prenez plutôt les pensées d'un Dieu qui vous regarde, et qui pense à vous approcher d'autant plus près de lui, qu'il vous abaisse davantage. Mon âme, pèse

bien ce mot : Voilà le Fils de Dieu qui se fait le dernier des hommes; lequel est le plus près de lui, sinon celui qui se fera le dernier comme lui? Conclus donc de là, s'il vaut mieux vouloir être des derniers ou des premiers....

JEUDI.

NOTRE-SEIGNEUR CONDAMNÉ A LA FLAGELLATION, NOUS APPREND A SUPPORTER LES PEINES LES PLUS IGNOMINIEUSES.

Pilate fait prendre et flageller Jésus [1].

Le Sujet se bornera à un seul mot, c'est la flagellation de Notre-Seigneur; mais ce mot seul peut fournir un ample sujet de méditation.

La Fin est d'apprendre à souffrir le mépris, même quand il est joint à la peine.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle raison porta Pilate à ordonner cette flagellation.

2° Quelle douleur souffre notre Sauveur attaché à la colonne.

3° Quelle ignominie se trouve jointe à cette douleur, et l'enseignement que nous devons en tirer.

PREMIER POINT.

QUELLE RAISON PORTA PILATE A ORDONNER LA FLAGELLATION.

La rage et la cruauté des Juifs était si altérée du sang de notre Sauveur, que Pilate ne crut pas pouvoir les contenter s'il ne faisait jaillir ce sang de chaque partie de son corps; il espérait, en le faisant couler sous leurs yeux par une multitude de plaies, étancher cette soif cruelle qui les dévorait. Jusques-là il ne lui avait fait souffrir que des mépris; mais voyant que la fureur de ses ennemis ne se bornait pas à ces affronts, il pensa qu'ajoutant la peine à l'humiliation [2], leur haine se changerait

[1] Tunc apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit. *S. Joan.* XIX.

[2] Emendatum ergo illum dimittam. Corripiam ergo illum et dimittam. *S. Luc.* XXIII.

en pitié, et lui fournirait le moyen de le sauver de la mort, après lui avoir fait souffrir quelques tourments. Là-dessus il le condamne à être fouetté comme un esclave [1]; car on n'avait coutume d'ordonner ce supplice que pour les esclaves et pour les plus infâmes criminels. Quelle étrange sentence !... Considérez, je vous prie, le dessein et la conscience de ce juge ; il ne veut pas faire mourir cet innocent, car il sait bien qu'il ne l'a pas mérité, et néanmoins il ne se fait pas scrupule de le faire déchirer à coups de fouets, comme s'il était convaincu de quelque crime. O juge inique ! si cet homme est innocent, pourquoi le condamnez-vous à de si cruels tourments? C'est pour lui sauver la vie, dites-vous; je ne puis autrement contenter la passion de ses ennemis !... O cruelle compassion ! ô justice inique !... Faut-il donc outrager l'innocent pour complaire à des furieux? Faut-il être injurieux à l'une des parties pour paraître condescendant à l'égard de l'autre? Est-il permis d'abuser de son autorité au préjudice des lois ! Pourquoi biaiser et gauchir quand il est question de rendre la justice [2] ?... S'il trouve le procédé des Juifs injuste, que ne prend-il une courageuse résolution de s'opposer à leur poursuite, et d'arrêter leurs mauvais desseins?... S'il juge l'accusé innocent, que ne prononce-t-il hardiment en sa faveur, car il mérite aussi peu d'être châtié que de mourir? S'il a de bonnes intentions pour lui, si sa conscience lui dit qu'il est obligé de maintenir ses droits, si la raison le commande, que ne suit-il ses mouvements et ses lumières?... Mais je comprends, quand il s'agit de Jésus, il n'y a plus ni justice, ni raison, ou plutôt il n'y a point de miséricorde pour mon Sauveur, parce qu'il est Sauveur, et parce que la justice divine déploie contre lui toute la rigueur de ses vengeances...

Cependant voilà comment tous les jours il est traité par ceux

[1] Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit. *S. Joan.* IX. *Id est, jussit flagellari, vel ipse primus flagellum impegit.*

[2] Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates : ne fortè extimescas faciem potentis, et ponas scandalum in æquitate tua. *Eccli.* VII, 6.

qui font profession de le servir : la plupart de ses serviteurs ne voudraient pas le faire mourir par un péché mortel, mais quant aux offenses communes et légères, comme ils les commettent sans scrupule, ils les multiplient sans mesure. Eh quoi ! ces offenses pour être vénielles et moins grandes, cessent-elles donc d'être des offenses?... Dieu n'est-il pas toujours infiniment saint, ne déteste-t-il pas les moindres péchés [1]. N'est-il pas toujours également juste pour les punir?... Vous ne voudriez pas perdre sa grâce, vous ne voudriez pas crier avec les Juifs qu'il soit crucifié ; là-dessus vous vous flattez de lui être dévoué ; votre dévotion n'est qu'une dévotion de Pilate, qui ne voulant pas condamner Jésus-Christ à la mort, ne craint point de le faire flageller ?... Mais comme il est à craindre que vous n'alliez plus avant, et que vous ne tombiez enfin dans l'aveuglement des pharisiens, qui se font scrupule d'entrer dans la maison de Pilate parce qu'il était païen [2], et ne s'en font point de le presser et de l'obliger à condamner l'innocent, contre sa volonté et contre sa conscience. Ainsi vous ne voudriez pas dérober ; mais avoir de l'ambition, de l'attache déréglée aux biens et aux plaisirs, jusqu'à toucher au péché mortel, il n'y a pas, ce vous semble, de quoi vous inquiéter la conscience. Dites-moi, je vous prie, mais plutôt répondez-vous vous-même : Si vous avez horreur de ce péché, pourquoi n'avez-vous pas autant de haine pour les autres ?... Si vous ne voudriez pas commettre tel péché pour tous les biens du monde, pourquoi êtes-vous si libre à faire celui-là, pour un si léger plaisir que vous y ressentez [3]? Pressez votre cœur là-dessus, et il vous répondra sans doute que c'est votre caprice, qui a plus d'aversion naturelle pour l'un que pour l'autre, et partant si vous ne tombez pas dans le pre-

[1] Peccata quippe sunt, et Deus prohibet omne peccatum. Cum per contemptum vertuntur in usum et consuetudinem, tunc non peccati species, sed peccantis intentio pensatur. Elatio quippe contemnentis atque impœnitentis obstinatio in minimis quoque mandatis culpam non facit minimam. D. Ber. tract. *de prac. et disp.*

[2] Et ipsi non introierunt in prætorium, ut non contaminarentur. *S. Joan.* XVIII.

[3] Qui enim dixit non mœchaberis, dixit, et non occides. Quod si non mœchaberis, occides autem, factus es trangressor legis. *S. Jac.* II.

mier, ce n'est pas que la conscience ou le respect que vous devez à Dieu vous retienne ; car autrement elle vous empêcherait aussi de consentir au second ; ce n'est donc que par caprice que vous n'êtes pas tout à fait méchant [1]. Dieu ne vous en sait point de gré, un païen en ferait tout autant ; il faut éviter le péché par crainte de Dieu, et cette sainte crainte chasse toute sorte de péché, ou elle n'est ni sainte, ni véritable crainte de Dieu. Mon Dieu, faites-vous craindre à mon âme, et représentez-lui vos jugements, qui apprécient le péché, bien autrement que nous ne le faisons nous-mêmes.

DEUXIÈME POINT.

DOULEUR QUE SOUFFRE NOTRE SAUVEUR ATTACHÉ A LA COLONNE.

Les Juifs prennent ce qu'on leur donne, ils consentent que Jésus soit flagellé, mais sans abandonner le dessein de le faire mourir. Considérez un instant ce spectacle d'horreur, qui n'eut jamais son semblable... Voilà votre Sauveur qu'on dépouille tout nu dans le prétoire de Pilate, sans qu'il dise un seul mot, sans qu'il fasse aucune résistance [2]. Le voilà attaché à la colonne, ce Dieu qui fait trembler les colonnes du ciel [3] ; le voilà exposé aux yeux d'une populace injurieuse et impudente, le voilà en butte à la cruauté et à l'insolence des bourreaux... Hélas ! on le charge de coups de fouets, qui lui enlèvent toute la peau, on voit sa chair voler par morceaux, et laisser les os découverts par la profondeur des plaies, d'où le sang jaillit à gros bouillons; les nerfs et les artères en sont tout meurtris, le corps est broyé par les coups qui pleuvent sur les épaules, et sur les autres membres qui sont tous déchirés, et qui ne sont qu'une plaie horrible, depuis les pieds jusques à la tête, de sorte qu'il n'est plus reconnaissable dans un si pitoyable

[1] Convertere ad Dominum, et relinque peccata tua : precare ante faciem Domini, et minue offendicula. Revertere ad Dominum, et avertere ab injustitia tua, et nimis odito execrationem. *Eccli.* XVII.

[2] Quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. *Isa.* LIII.

[3] Colomnæ cœli contremiscunt, et pavent ad nutum ejus. *Job.* XXVI.

état [1]... S'il vit, ce n'est que par miracle, et une douleur si sensible et si universelle, lui eût arraché l'âme du corps, la perte de son sang devait être la perte de sa vie, s'il ne l'eût conservée pour souffrir encore de plus grandes cruautés....

Tout ce qui peut augmenter la douleur se trouve ici avec excès. C'est un corps délicat, attendri par le froid de la saison qui rend la douleur plus sensible ; ces bourreaux sont forts et en grand nombre, leur force ne pouvant répondre à leur cruelle fureur, ils se relaient les uns les autres ; les instruments de son supplice sont effroyables à voir ; le Juge qui ordonne ce supplice veut le voir dans un état si misérable, que des barbares eux-mêmes puissent en être attendris. Ses ennemis gagnent les bourreaux à prix d'argent, afin qu'ils ne l'épargnent pas, et le fassent mourir sous les coups. Au reste, il endure sans relâche, et s'il a de la puissance et des forces, il ne les emploie pas pour repousser la douleur, mais pour la supporter.

Où sont ces âmes lâches, qui, pour n'être point obligées de souffrir à l'exemple de leur Sauveur, alléguent pour excuse qu'il était Dieu, et que nous ne sommes que des hommes? L'excuse est vaine, puisque pour être Dieu il n'a pas moins souffert, puisque sa puissance ne servait que pour accroître la longueur et la grandeur de ses peines, et sa divinité pour rendre les affronts qu'on lui faisait plus indignes et plus insupportables. N'invoquez donc plus ces excuses, si vous ne voulez rendre votre lâcheté plus criminelle. Admirez plutôt un Dieu à la colonne, un Dieu sous les fouets, dites plutôt avec étonnement: Hélas! que le péché est un grand mal, puisque le remède en est si violent! que Dieu montre bien qu'il aime l'homme ; que l'homme montre bien qu'il n'aime pas son Dieu, puisque Dieu a tant fait pour l'homme, et que l'homme fait si peu de chose pour Dieu. En voyant ce que Dieu fait pour

[1] Non est species ei neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus et desideravimus eum, virum dolorum et scientem infirmitatem : et quasi absconditus vultus ejus, et despectus : undè nec reputavimus eum. Et nos putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo, et humiliatum. *Isa.* LIII.

l'homme, ne dirait-on pas que cette majesté souveraine a voulu faire de l'homme son Dieu ! Cette pensée est de saint Thomas, elle mérite d'être méditée....

TROISIÈME POINT.

QUELLE IGNOMINIE EST JOINTE A CETTE DOULEUR, ET L'ENSEIGNEMENT QUE NOUS DEVONS EN TIRER.

Mais si la douleur de ce supplice est au-dessus de nos paroles, la honte et l'affront qui l'accompagnent surpassent toutes nos pensées. On n'eût osé condamner au fouet un citoyen romain, c'était le supplice des esclaves et des plus misérables [1] ; et voilà un Dieu qui s'y assujétit !... Spectacle épouvantable, et dont la seule pensée fait frémir ! Voir son corps virginal exposé tout nu aux regards de ces hommes insolents et grossiers !..: Quelle honte ! quelle avanie ! quel supplice pour l'innocent Jésus, le Dieu de la pudeur et de la sainteté ! Mon Dieu, dit-il par la bouche du prophète [2], la confusion couvre mon visage, vous seul pouvez savoir ce que j'endure, et combien grandes sont ma honte et mon ignominie... Et qui pourrait, en effet, dire ce qu'il souffrait en se voyant environné d'un régiment de soldats, et d'une troupe d'ennemis, auxquels la rage et l'impudence donnait toute licence de le souiller de leurs regards, et de l'insulter de paroles outrageuses et infâmes !... Non, il faut le dire, il n'y a point de supplice pareil à celui de la honte, et il n'y eut jamais de honte égale à celle de mon Sauveur : et toutefois, voyez avec quelle résignation, avec quelle adorable patience il la supporte....

Eh bien, cet exemple vous sera-t-il inutile ? Sera-t-il dit qu'en vain il s'est laissé attacher à la colonne, pour vous apprendre

[1] Si hominem romanum et indemnatum licet vobis flagellare ? Tribunus timuit postquam rescivit quia civis romanus esset, et quia alligasset eum. *Act.* XXII *de S. Paulo*.

[2] Operuit confusio faciem meam. Tu scis improperium meum, et confusionem meam, et reverentiam meam. *Psa.* LXVIII, 18 et 20.

Sciebat enim a confusionne vel maximè formari negationem, mentis statum in fronte consistere priorem esse pudoris, quam corporis plagam. Tertull. *in Gnost.*

à supporter les mépris qui sont attachés aux douleurs? Examinez ce qui peut vous causer de la peine et de la honte tout ensemble, soit dans votre personne, soit dans votre condition. N'est-ce point la confession de vos péchés au sacrement de la Pénitence? Est-ce la manifestation de vos défauts devant vos directeurs, à qui vous avez honte de découvrir vos tentations, vos troubles, vos misères, et l'état intérieur de votre conscience?.... Sont-ce les pénitences ou publiques ou secrètes qu'on vous impose? Sont-ce les maladies, soit de l'âme, soit du corps, que vous souffrez sans que les hommes vous portent compassion, croyant que ce n'est qu'une illusion, ou une pure imagination qui vous travaille?... N'est-ce point enfin le mauvais succès qui vous arrive dans des entreprises louables, où après avoir apporté beaucoup de soin et de travail, vous ne recevez que du blâme?... Tout cela est bien sensible, mais le remède est en vos mains; si la douleur est cuisante, d'autre part, ce remède est puissant. Le Sauveur attaché à la colonne, couvert d'ignominies et de douleurs, ne mérite-t-il pas bien que vous enduriez quelque chose de semblable pour son amour?... Que ne feriez-vous pas pour le soulager dans ses souffrances?... Ce n'est pas ce qu'il attend de vous, il souffre volontiers, pourvu que vous ne refusiez pas de souffrir à son exemple. La difficulté que vous y trouvez vous fait fuir, et cette fuite est souvent cause que vous péchez plus lourdement que vous ne pensez. Elle vous ferme la bouche dans la confession, elle vous fait révolter contre les remontrances et les avis. O Dieu! que cela est dangereux! prenez-y garde. Il y en a, dit le Sage, à qui la honte fait perdre leur âme [1]. Si l'exemple de Jésus-Christ a du pouvoir sur vous, prenez ce calice, recevez cette honte de bon cœur, pour sauver votre âme, et sachez qu'il n'est rien de plus dangereux qu'une confusion mal entendue, rien de plus utile que la honte soufferte avec vertu, rien de plus honorable que l'état

[1] Est qui perdet animam suam præ confusione. *Eccli.* xx, 24.

Pro anima tua non confundaris dicere verum. Est enim confusio adducens peccatum, et est confusio adducens gloriam, et gratiam. Ibid. iv, 25.

d'une âme liée à la colonne avec Jésus. O mon Sauveur, qu'aviez-vous besoin de liens, vous qui souffriez si volontiers ? Mon Fils, c'était pour t'apprendre à te vaincre et à te soumettre, toi qui t'oublies si facilement dans ces occasions....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quelle raison porta Pilate à condamner Notre-Seigneur au fouet.

Pilate condamne notre Sauveur à être flagellé ; et pourquoi? afin de n'être pas obligé à le faire mourir. Oh ! qu'il est grand le nombre de ceux qui pensent faire ainsi plaisir, et rendre service à Notre-Seigneur, quand ils ne le font point mourir par des péchés mortels, quoiqu'ils l'offensent par des véniels. Quelques-uns en viennent même jusque-là, que, s'ils se font scrupule de certains péchés mortels, ils ne se font point conscience d'en commettre d'autres ; ils sont semblables aux Juifs qui craignent de pécher en entrant dans la maison de Pilate, parce qu'il était païen, et qui ne craignent point cependant de le presser de condamner un innocent. Mon âme, apprends que, de même que ton Sauveur était si innocent, qu'il ne méritait pas d'être ainsi maltraité ; ainsi est-il si bon et si saint, qu'il ne doit jamais être offensé par quelque offense que ce puisse être.

DEUXIÈME POINT.

Douleur que souffre Notre-Seigneur à la colonne.

Ils le déchirent de coups. Ah ! quel spectacle ? que dit-il ? que pense-t-il ?... Ecoutez bien... Regarde ce que c'est que le péché ; regarde combien je t'aime, de souffrir ainsi pour t'en délivrer ; regarde combien tu m'aimes peu, et combien tu estimes peu ton salut, de vouloir si peu souffrir toi-même après un tel exemple ! Quel sentiment avez-vous là-dessus?...

Honte unie au supplice de la flagellation.

Ce n'était pas seulement une grande souffrance que d'être ainsi flagellé, mais encore une honte très-sensible, principalement pour le cœur virginal de Jésus. Ah! quelle confusion de se voir ainsi tout nu, exposé aux risées de cette maudite race de Chanaan, qui ose lever les yeux pour voir la nudité de son père, et s'en moquer!... Mon âme, toi qui trembles de peur et de confusion, quand il faut te découvrir franchement à ton confesseur ou à ton directeur, ne crains plus; mais porte hardiment ta confusion, dis tout, découvre tout; et puisque tu as eu l'audace d'offenser Dieu, accepte maintenant la honte de ton péché pour réparer ta faute par cette sainte confusion.

VENDREDI.

NOTRE-SEIGNEUR AFFUBLÉ EN ROI DE THÉATRE, NOUS APPREND A SUPPORTER LE MÉPRIS QU'ON FAIT DE NOS CHARGES ET DIGNITÉS.

Voilà l'homme, voilà votre roi[1].

Le Sujet s'arrête particulièrement sur ces paroles, et nous représente Notre-Seigneur dans l'état pitoyable où il était, quand elles furent prononcées.

La Fin est de considérer l'affront que Notre-Seigneur souffrit alors en sa qualité de Messie et de Roi, pour nous apprendre à supporter les mépris, qui sont attachés à notre condition et à nos charges.

La Forme est en ces trois points :

1° La qualité de roi qui appartenait à Jésus.

2° Le mépris qu'on fait de sa personne royale et de sa qualité.

3° Les profonds mystères cachés sous ces affronts, et sous ces paroles : *Voilà l'homme, voilà votre roi.*

[1] Ecce homo, ecce rex vester. S. *Joan.* XIX.

PREMIER POINT.

LA QUALITÉ DE ROI APPARTENAIT A NOTRE-SEIGNEUR.

Voilà ton roi, ô mon âme ! ne le reconnais-tu pas ?... Le voilà, ce roi tant de fois promis par les Prophètes [1]; voilà ce prince légitime qui doit régner dans la maison de Jacob, selon les paroles de l'Ange [2]; voilà ce petit-fils de David, reconnu par les acclamations publiques, au jour de son entrée triomphante dans la ville de Jérusalem [3] !... Tu ne peux ignorer sa qualité, puisque lui-même proteste hautement devant Pilate qu'il est roi, mais que son royaume n'est pas semblable à ceux de ce monde [4]. Cette parole, que *son royaume n'est pas de ce monde, mérite d'être méditée.* Ce n'est pas un état politique gouverné par des maximes mondaines et temporelles; c'est l'Église qu'il gouverne par des lois éternelles et divines; c'est le corps de tous les fidèles en général et en particulier; c'est chacune des âmes qu'il conduit par son esprit, par ses inspirations, et par les secrets mouvements de ses grâces. Méditez à loisir les belles paroles que l'église dit tous les jours, au commencement de la journée : O roi du Ciel et de la terre, plaise à votre majesté de diriger, de sanctifier et de gouverner aujourd'hui nos cœurs et nos corps, nos sentiments, nos paroles et nos actions; afin que nous nous conduisions en toutes choses selon vos ordres, selon votre loi éternelle, vos conseils, vos commandements et vos desseins, sans que nous apportions de notre part aucun empêchement à vos grâces et à votre sainte conduite .[5]

[1] Dominus Rex noster ; ipse salvabit nos. *Isa.* XXXIII.

[2] Dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus, et regnabit in domo Jacob in æternum, et regni ejus non erit finis. *S. Luc.* I.

[3] Hosanna, benedictus qui venit in nomine Domini Rex Israel. *S. Joan.* XII.

[4] Regnum meum non est de hoc mundo, si ex hoc mundo esset regnum meum, ministri mei utiquè decertarent ut non traderer Judæis : nunc autem regnum meum non est hinc. Dixit ei itaque Pilatus, Ergo Rex es tu? Respondit Jesus. Tu dicis, quia Rex sum ego. *S. Joan.* XVIII.

[5] Dirigere et sanctificare, regere et gubernare dignare, Domine Deus Rex cœli et terræ, hodie corda et corpora nostra, sensus, sermones, et actus nostros in lege tua et in operibus mandatorum tuorum. etc. *Oraison de Prime.*

Oh ! que ce gouvernement est différent de celui du monde ! comme il est légitime et raisonnable, et qu'heureuses sont les âmes qui vivent sous un si doux empire [1] !... La belle vie, celle qui a Jésus pour gouverneur ! Le cœur vraiment royal, celui qui n'a point d'autre roi ni d'autre maître que Jésus !... O mon Sauveur, que ne suis-je du nombre de vos fidèles sujets ! que n'être-vous maître absolu de mon cœur ! hélas vous le désirez ! vous êtes prêt à en prendre possession, mais vos ennemis et les miens s'opposent à votre empire et à ma félicité. Ils sollicitent mon cœur, ils flattent mes passions, ils corrompent mes inclinations, ils surprennent ma raison par mille prétextes apparents, partout ils me dressent des embûches, ils ne cherchent qu'à me ruiner et à me séparer de vous ; mais quelques efforts qu'ils puissent faire, j'espère toujours en votre bonté, à laquelle je veux toujours rester attaché. Vos plus saints et vos plus fidèles serviteurs se sont toujours plaints de la malice de ces esprits de ténèbres, et des révoltes de la nature corrompue. Je ne m'étonne pas si je ressens ces attaques, puisque ces grandes âmes n'en ont pas été exemptes... Je veux apprendre à leur exemple à vous être fidèle ; et dès maintenant, ô mon roi ! ô mon souverain Seigneur ! je renouvelle devant votre divine Majesté, par un serment solennel de fidélité, que je veux garder inviolablement, toute ma vie, la promesse de vous servir et de vous obéir comme un sujet soumis et dévoué. Je choisis plutôt d'être le dernier dans votre maison, que de m'avancer et de grandir dans le monde par vanité, par ambition ; j'aime mieux tout perdre, que d'avoir aucun bien auquel je sois trop attaché, et j'accepte plutôt toute sorte d'affliction, que de consentir au moindre plaisir, qui puisse me détourner tant soit peu de votre pur amour [2].

[1] Non enim Rex Israel Christus ad exigendum tributum, vel exercitum ferro armandum, hostesque visibiliter debellandos : sed Rex Israel quod mentes regat, quod in æternum consulat, quod in regnum cœlorum credentes, sperantes amantesque perducat. S. Aug. tract LV in *Joan.*

[2] Veni interim Domine Jesu, aufer scandala de regno tuo, quod est anima mea, ut regnes tu, qui debes, in ea. Venit enim avaritia, et vendicat in me sibi sedem, jactantia cupit dominari mihi, superbia vult mihi esse Rex, luxuria dicit :

DEUXIÈME POINT.

LE MÉPRIS QU'ON FAIT DE LA PERSONNE ROYALE DE JÉSUS ET DE SA QUALITÉ.

Voilà *l'Homme*, voilà le roi de nos cœurs exposé au peuple, dans l'état le plus ignominieux qu'on puisse imaginer [1]. Pilate n'avait pas commandé qu'on lui fît tant d'outrages; mais qui ne sait, que lorsque l'on donne cours au mal par une injuste permission, il va toujours bien loin au delà des bornes qu'on lui avait prescrites. Les Juifs, s'irritant d'avoir autrefois reconnu cet homme pour leur roi, ou s'indignant de ce qu'il avait eu la hardiesse de se porter pour tel, et se sentant piqués de cet affront imaginaire, voulurent le rendre ridicule et méprisable en cette qualité. Voilà pourquoi ils imaginent de l'habiller en roi de théâtre, d'une manière étrange ; car au lieu de couronne ils lui enfoncent dans la tête un tortis d'épines aiguës, qui lui causent une douleur incroyable ; pour sceptre ils lui mettent un roseau entre les mains; et pour manteau royal, ils prennent une vieille casaque de laquais, qu'ils lui jettent sur les épaules, et là-dessus ils se mettent à le bafouer aux yeux de tout le monde avec mille railleries et mille affronts [2]!... Misérables ! ils font ainsi leur jouet de celui devant lequel les

Ego regnabo; ambitio, detractio, invidia, et iracundia certant in meipso, cujus ego potissimùm esse videar. Ego autem quantum valeo resisto, renitor quantum juvor, Dominum meum Jesum reclamo, ipsi me defendo, quia ipsius me juris agnosco. Ipsum mihi Deum, ipsum mihi Dominum teneo. et dico : Non habeo Regem nisi Dominum Jesum. Veni ergo Domine, disperge illos in virtute tua, et regnabis in me, quia tu es ipse Rex meus et Deus meus. S. Bern. Serm. IV. super *Missus est.*

[1] Tunc milites Præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem, et exuentes eum, chlamydem coccineam circumderunt ei, et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dextera ejus. Et genu flexo ante eum, illudebant ei dicentes : Ave rex Judæorum. Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus. *S. Matth.* XXVII.

[2] Exivit ergo iterùm Pilatus foràs, et dicit eis : Ecce adduco vobis eum foràs, ut cognoscatis, quia nullam invenio in eo causam. Exivit ergo Jesus portans coronam spineam, et purpureum vestimentum, et dicit eis : Ecce Homo. Adduxit

anges tremblent de respect, du Roi du ciel et de la terre, jusqu'à ce que, étant las de s'en moquer, ils le conduisent en cet état au gouverneur qui se faisait son juge. Pilate n'en fut pas grandement ému, car il se figurait que plus Jésus paraîtrait misérable et ridicule, plus il rendrait ses ennemis contents, et leur ôterait par là la peur qu'ils avaient, qu'il ne gagnât trop de crédit et d'autorité parmi le peuple. Dans ce but, il le prend par son habit, et le tirant sur un lieu élevé pour l'exposer à la risée du peuple, il commence le premier à s'en railler, en disant par moquerie : *Voilà votre Roi*; voyez s'il est en état d'attenter à la couronne; êtes-vous contents maintenant ?... Aussitôt il s'élève un cri forcené du milieu de cette populace furieuse : Qu'il meure, qu'il meure, qu'on en débarrasse le monde, et qu'on le crucifie[1]....

Quel spectacle ! quelle demande ! quel discours ! Arrêtez-vous un peu sur ce point... Puis, après avoir entendu la réponse du gouverneur : Eh quoi, dit-il, ferai-je crucifier votre roi ? considérez que cette réflexion de Pilate est juste, et qu'elle produirait de grands effets, si parmi les mouvements qui nous portent au mal, nous disions comme lui : Eh quoi, faut-il que je fasse mourir mon Sauveur et mon Roi ?... Mais la nature corrompue nous met bien d'autres paroles dans la bouche, et d'autres pensées dans l'âme. On dirait, à voir notre conduite habituelle, que nous n'avons point d'autre roi que le monde et les passions. En effet, la première réflexion, le premier sentiment qui nous vient dans les occasions de mépris, c'est celui-ci. Quoi, vouloir que j'endure cet affront? Eh ! qui pourrait souffrir une telle indignité.... Voilà comment on se rabat ordinairement sur l'intérêt de l'honneur, surtout quand le mépris tombe sur nos charges et sur notre condition[2]; car alors nous croyons qu'il est bien plus raisonnable de s'en indigner, et que nous sommes

foràs Jesum, et sedit pro tribunali, et dicit Judæis : Ecce Rex vester. S. *Joan.* XIX.

[1] Illi autem clamabant : Tolle, tolle ; crucifige eum. Dicit eis Pilatus : Regem vestrum crucifigam ?

[2] La nature rapporte tout à elle, c'est pour elle qu'elle combat et qu'elle dis-

obligés de demander raison du tort que l'on nous fait. Mais en vérité, ce n'est que passion pour l'ordinaire, et qu'un mouvement d'amour-propre qui veut trouver son compte partout, et qui nous ferait dire, si nous l'osions : Nous n'avons point d'autre roi que notre humeur.... Ah quel roi! ah quel tyran! quelles lois! Reconnaissez ce mauvais naturel, et croyez qu'il n'est mauvais, que parce que vous le faites mauvais, ou que vous ne cherchez pas assez à le corriger. O roi de gloire, qui avez été méprisé dans votre royauté, apprenez-moi à m'oublier tellement, quand il s'agit de votre service, que l'honneur ou le mépris me servent d'encouragement pour vous mieux servir.

TROISIÈME POINT.

PROFONDS MYSTÈRES CACHÉS SOUS CES AFFRONTS ET SOUS CES PAROLES : *VOILA L'HOMME.*

Voilà l'Homme. Il est vrai que ces paroles prises dans le sens du Juge, sont outrageuses et pleines de mépris ; mais si nous considérons les desseins du Saint-Esprit, et le sentiment des docteurs de l'Église, nous y trouverons de grands secrets, et de profonds mystères. *Voilà l'Homme* ; c'est-à-dire, ce n'est point un fantôme, ni une illusion ; cet homme que vous voyez devant vos yeux, est aussi véritablement homme qu'il est Dieu ; c'est le type et le modèle de tous les hommes ; c'est l'homme qu'il vous fallait pour sauver tous les hommes[1]. Ce qui fait l'homme, c'est sa fin : l'excellence de ses mœurs dépend de ce principe, comme l'excellence de sa nature dépend de la dignité de son âme ; or la fin de l'homme est de contenter Dieu, le chemin pour y arriver, est celui que cet homme vous montre, la peine, le mépris, la pauvreté et les misères, c'est là ce qui nous y conduit ; il n'y a que l'honneur, le plaisir et les intérêts qui nous en éloignent. Voilà l'Homme, voilà le modèle sur lequel il faut

pute ; la grâce, au contraire, ramène à Dieu toutes choses, comme à la source d'où elles découlent. *Imitat. de J.-C.* Liv. III, ch. LIV.

[1] Expedit ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat. S. *Joan.* II.

que les autres se forment : Voilà, voilà comme doit être un homme dans sa condition, c'est de ne regarder que Dieu, ne chercher que le service de Dieu, mettre de côté toute autre considération, fouler aux pieds tout autre intérêt qui est contraire à ses lois, quoi qu'il en doive advenir, quand même il faudrait perdre tout, pour ne point perdre Dieu.

Voilà l'Homme qui doit vous gouverner par ses saintes et véritables maximes ; voilà votre Seigneur, voilà votre roi, qui ne vous commandera jamais rien, qu'il ne l'ait éprouvé le premier, et qui joindra ses exemples à ses commandements. Il est roi, mais un roi de mépris aux yeux des hommes et le roi des méprisés ; car il met toute la prudence de son gouvernement, et toute la gloire de son royaume, à conduire ses sujets, et à les faire marcher la tête levée au milieu des affronts et des mépris. N'attendez pas dans son Empire, des charges honorables, et de grands honneurs, de la pompe et du faste, puisque lui-même a fait son trône, et tressé sa couronne de mépris et d'affronts. N'ayez point de honte d'être pauvre, ignorant, esclave, malheureux selon le monde, tout cela ne vous empêchera point d'être grand dans le royaume de Jésus, où les plus grands sont ceux qui aiment le moins la grandeur[1]. Si vous êtes élevé parmi les hommes, étudiez-vous à mépriser la gloire qu'on vous rend et à vous préparer au mépris, que sa providence permettra vous arriver ; vous n'en serez pas exempt, puisque lui-même n'a point reçu de plus sensibles affronts, qu'à l'occasion de sa royauté, qui cependant était un de ses titres les plus glorieux.

Oh ! si nous jetions les yeux sur lui, quand nous sommes dans le rebut et dans le mépris !... Oh ! si nous le regardions à travers les affronts et les injures !... Mais la nature en détourne les yeux, elle crie comme les Juifs : Otez-le, n'en parlez plus. C'est la réponse des gens du monde, quand on essaie de leur

[1] Si vous étiez une fois entré bien avant dans le cœur de Jésus, et si vous aviez un peu goûté de son ardent amour, vous ne penseriez plus alors à ce qui vous accommode, ou à ce qui vous fait peine ; vous vous réjouiriez plutôt d'être dans l'opprobre, parce que l'amour de Jésus porte l'homme à se mépriser lui-même. *Imitat. de J.-C.* Liv. II, ch. I.

parler des mépris, aussi bien que des douleurs, d'après l'exemple de cet homme et de ce roi. C'est facile à dire, répondent-ils, mais trouvez quelqu'un qui le fasse; c'est bon pour les religieux, et non pas pour ceux qui vivent dans le monde.... Ame infidèle! n'es-tu pas chrétienne, et n'est-ce pas assez que ton Jésus l'ait fait, pour t'engager à le faire comme lui ?....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La qualité de roi appartenait à Jésus.

Il faut reconnaître Notre-Seigneur pour son roi légitime, il faut s'informer de la forme de son gouvernement, et de nos devoirs à son égard comme sujets, devoirs qui ne sont pas selon la manière du monde. Il faut lui renouveler tous nos serments de fidélité. C'est ainsi qu'on verra mieux les grands mépris qu'il a reçus, en sa qualité de roi, et on apprendra mieux aussi à résister aux ennemis, qui lui contestent l'empire de notre âme. L'orgueil, l'envie et les autres vices veulent régner en moi, mais non : Vive Jésus, vive le roi de mon cœur ; je proteste que je n'en connais point d'autre, et que je suis prêt à mourir à son service, aussi bien pour la chasteté et pour l'humilité, que pour la foi...

DEUXIÈME POINT.

Mépris qu'on fait de sa personne royale, et de sa qualité.

Voilà donc ce roi de gloire devenu roi de mépris et de confusion ! Voilà Jésus portant sur sa tête une couronne d'épines, dans sa main un roseau, sur le dos une casaque de laquais, et tout le monde se rit et se moque de sa royauté, comme si on en faisait un roi de théâtre et un jouet... C'est pourtant votre roi, dit Pilate ; crucifiez-le, répondent-ils : Quoi ! Crucifierai-je votre roi, repart le Juge. Eh ! que ne parles-tu ainsi, mon âme, quand il est question de quelque offense ? Quoi ! offenserai-je mon Jésus et mon roi?... Tu ne dois regarder le faux honneur, les mauvais plaisirs et les intérêts du monde, que comme des attentats contre la vie de ton Jésus. Tout cela ne demande qu'à le crucifier, et il ne faut que faire cette réflexion : Voudrais-je bien perdre Jésus pour tout cela ?

TROISIÈME POINT.

Les mystères cachés sous ces paroles : Voilà l'Homme.

Voilà l'Homme. Voilà comme il faut être pour être homme véritablement; c'est de ne rien épargner pour être comme Dieu veut que nous soyons. Jamais l'homme n'est mieux homme, que quand il accomplit mieux la fin pour laquelle il est homme. Or cette fin c'est de faire la volonté de Dieu; et l'homme ne montre jamais qu'il accomplit mieux la volonté de Dieu, que quand il n'exerce son état que pour son service; et il témoigne ne l'exercer que pour cette fin, quand il est prêt a le perdre, quand il plaira à Dieu, avec l'honneur et les biens, et tout ce qui s'ensuit. C'est ainsi qu'était Notre-Seigneur envers son Père; c'est ainsi que nous devons nous comporter à son égard : mais quand on en parle aux gens du monde, ils disent à peu près comme les Juifs : Otez-le, n'en parlez point, cela est bon pour des religieux. Mon âme, si tu n'as pas encore le courage de rechercher le mépris, patience; mais si ton Sauveur t'en envoie dans ta condition, accepte-le aussi volontiers que tu prétends prendre part un jour à son royaume; car autrement tu serais du monde, et par conséquent, tu n'aurais point de part à son royaume, qui n'est point de ce monde.

SAMEDI.

JÉSUS-CHRIST, CONDAMNÉ A MORT PAR CRAINTE DES HOMMES, NOUS APPREND A MÉPRISER LE RESPECT HUMAIN.

Pilate entendant parler de César, eut peur; et voyant que le peuple s'opiniâtrait à poursuivre la mort de Jésus, il craignit de déplaire aux uns, et voulut trop complaire aux autres; il céda donc à leurs désirs, et prononça la sentence de mort contre celui qu'il reconnaissait innocent [1].

Le Sujet est la sentence de mort, prononcée contre Jésus; nous remarquerons particulièrement, avec saint Augustin, la cause qui porta

[1] Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris. Pilatus autem volens populo satisfacere, tradidit eis Jesum flagellis cæsum. At illi instabant vocibus magnis postulantes ut crucifigeretur, et invalescebant voces eorum, et Pilatus adjudicavit fieri petitionem eorum. *S. Joan.* XIX; *S. Marc.* XV; *S. Luc.* XXIII.

Pilate à le condamner contre sa conscience [1]. Ce fut la crainte et le respect du monde, ce fut ce mot, qui n'est que trop souvent dans la bouche et dans le cœur des hommes : *Que dira-t-on.* Notre Seigneur, au contraire, pour nous enseigner à mépriser les opinions et les discours des hommes, accepte volontiers la mort, quoi qu'en puisse dire le monde.

La Fin est de nous apprendre à ne rien faire, comme à ne rien négliger par crainte du respect humain, et qu'il vaut mieux supporter avec notre Seigneur le mépris qui peut en résulter, que d'agir comme Pilate pour l'éviter.

La Forme est en ces trois points :

1° Pilate porte la sentence de mort contre Notre-Seigneur.

2° Il le condamne par crainte et par respect humain.

3° Notre-Seigneur accepte cette sentence, pour nous apprendre à fouler aux pieds ce misérable respect humain.

PREMIER POINT.

PILATE PORTE LA SENTENCE DE MORT CONTRE NOTRE-SEIGNEUR.

C'en est fait, voilà l'honneur du Fils de Dieu entièrement perdu devant le monde; le juge même le déclare coupable et criminel, en prononçant son arrêt. Jusques à cette heure, ses ennemis s'étaient bien efforcés de le décrier, et de le perdre dans l'esprit du peuple, par des crimes supposés; et de fait, leur importunité, leur poursuite violente avaient inspiré de fâcheuses préventions contre lui; et par suite, il avait été maltraité d'Hérode et de Pilate, qui avait trop condescendu à la fureur des Juifs. Cependant si le juge eût tenu ferme dans cette dernière circonstance, s'il se fût montré constant à maintenir son innocence, comme son devoir l'y obligeait, s'il eût renvoyé les parties, et justifié Notre-Seigneur de toutes les fausses accusations dont on l'avait chargé, l'honneur de ce bon Sauveur eût été à couvert. Il avait déjà souffert de grands outrages, mais on

[1] Ille quippe (populus) me tuæ potestati tradidit invidendo, tu verò tandem potestatem in me exercituras es metuendo. S. Aug. tract. CXVI *in S. Joan.*

eût fini par reconnaître l'injustice et la méchanceté de ses ennemis ; on eût admiré sa vertu ; mais maintenant que son juge le déclare criminel, atteint et convaincu des crimes qu'on lui avait faussement imputés, il n'y a plus ni vie, ni honneur pour mon Sauveur.

O juge impie ! vous avez beau vous laver les mains [1], et protester que vous n'êtes point souillé du sang de cet innocent, vous n'effacerez jamais cette tache, si vous ne reconnaissez votre crime devant Dieu. Vous ne le croyez pas coupable dans votre conscience ; vous dites même que vous le croyez innocent, et néanmoins vous le condamnez... Le peuple ignore ce que vous en pensez ; mais il sait bien l'arrêt de mort que vous en avez porté. Que voulez-vous que le monde croie, quand il verra cet homme condamné par sentence publique, sinon que c'est un imposteur, un méchant, un séditieux et un rebelle ?... Pensez-vous qu'on aille revoir son procès ? Vous ira-t-on prendre à partie, pour vous demander raison d'un jugement si inique ?... Hélas ! on ne s'en mettra point en peine, on ne cherche qu'à se défaire de lui, le monde ne souhaite rien plus que de le voir mourir honteusement ; les Juifs triomphent déjà de joie, ils ont ce qu'ils veulent, il passe maintenant dans l'esprit de tout le monde pour un blasphémateur, pour un impie, pour un perturbateur du repos public, et vous en êtes la cause. O jugement des hommes ! qui juge et qui condamne le Saint des Saints ! J'en appelle pour lui, et je proteste contre tous de son innocence et de sa sainteté... O Pilate ! qu'avez-vous fait ? il ne fallait point chanceler dans un point où la vérité était si claire et si visible. O mon âme ! profite de sa méchanceté ; cet homme s'est trompé, pour avoir trop donné à la passion de ceux qu'il devait renvoyer d'abord, dès qu'il se fut aperçu de leur mauvaise foi. C'est ainsi que la tentation t'emporte d'ordinaire, tu l'envisages au commencement, tu l'écoutes, tu lui réponds, tu y consens un peu, à moitié, plus qu'à moitié, et enfin tout à

[1] Accepta aqua lavit manus coràm populo dicens : Innocens ego sum a sanguine justi hujus ; vos videritis. S. Matth. XXVII, 24.

fait ; il faut la repousser d'abord, c'est toujours le plus sûr et le plus aisé[1].

Ce malheureux juge reçut cependant le conseil de ne point se mêler de la cause de cet homme de bien, mais il ne l'écouta pas[2]. C'est à vous de faire ce qu'il devait faire, quand il vous arrive de soupçonner les actions d'autrui. Dites : Ce n'est pas à moi de juger l'innocent, je n'ai que faire d'en parler. Il ne suffit pas de dire que vous n'avez pas intention de lui nuire, il ne vous appartient ni de le juger, ni d'en parler méchamment.

Enfin Pilate ne se contente pas de condamner le Juste[3], mais il rend contre lui l'arrêt le plus cruel qu'on puisse imaginer, car il le laisse à la merci de ses ennemis, et leur permet d'en faire ce qu'ils voudront. Voilà, en effet, l'arrêt qu'il prononce. *Faites-en ce que vous voudrez, je m'en lave les mains.* Quelle injustice de la part de Pilate ! mais quelle bonté de Jésus de permettre qu'on le livre, et qu'on le traite de la sorte ! Que dis-tu de ceci, mon âme ?... S'il se livre si franchement à ses ennemis pour être mis à mort, hésiteras-tu encore à te donner parfaitement à lui, pour être délivrée et sauvée ?... O mon Sauveur ! si on ne détermine point vos peines et vos souffrances, mais si, au contraire, on les laisse à la discrétion, ou plutôt à l'indiscrétion de vos ennemis, combien plus dois-je m'abandonner sans aucune réserve à votre sainte volonté.

[1] Ce n'est d'abord qu'une simple pensée qui se présente à l'esprit, ensuite une imagination forte, puis la délectation, suivie d'un mouvement déréglé et enfin du consentement. C'est ainsi que peu à peu l'ennemi entre jusqu'au fond du cœur, lorsqu'on ne lui résiste pas dans le commencement, et plus on a négligé longtemps de résister, plus on s'affaiblit de jour en jour, et plus, au contraire, l'ennemi devient puissant. *Imitat. de J.-C,* Liv. I, ch. XIII.

[2] Sedente autem illo pro tribunali, misit ad eum uxor ejus, dicens : Nihil tibi et justo illi, multa enim passa sum hodiè per visum propter eum. S. *Mat.* XXVII.

[3] Pilatus adjudicavit fieri petitionem eorum. Jesum tradidit voluntati eorum. S. *Luc.* XXIII.

DEUXIÈME POINT.

PILATE CONDAMNE NOTRE SEIGNEUR, EN SE LAISSANT VAINCRE PAR LA CRAINTE ET LE RESPECT HUMAIN.

Considérez quel sujet obligea Pilate à rendre un arrêt si sanglant et si cruel, lui qui connaissait la mauvaise foi des accusateurs, qui savait bien l'innocence de l'accusé, qui avait un extrême désir de le sauver, et qui s'était servi pour cette fin, de toutes les défaites qu'il avait pu imaginer. N'est-ce pas à ce dessein qu'il l'avait renvoyé à Hérode, qu'il l'avait proposé au peuple pour être délivré à l'occasion de la fête [1] ; et voyant que cela ne réussissait pas à son gré, il avait consenti à ce qu'il fût fouetté, couronné d'épines et outragé, comme vous le savez ?... Il avait dissimulé tout cela, pour lui sauver la vie, il avait su se servir adroitement de la vue de cet innocent ainsi maltraité, pour exciter les cœurs à la pitié, et les toucher de compassion; il avait protesté qu'il ne trouvait point de preuves suffisantes, et qu'au reste, il ne pouvait se résoudre à condamner un homme qui ne lui semblait pas coupable [2] ? N'était-ce pas là se déclarer pour Jésus? n'était-ce pas confondre ses ennemis? n'était-ce pas enfin conclure pour l'innocence ?... Mais voilà que tout à coup le juge change, il s'arrête, il pâlit, il a peur, il s'étonne, il délibère sur ce qu'il a fait, il veut se rétracter, il change de visage, d'extérieur, de résolution. Qu'y a-t-il donc ? que lui a-t-on dit ? qu'est-il arrivé de nouveau? Veut-on user de menace et de violence contre lui?... Il a la puissance en main, ce n'est pas ce qu'il craint; et quoi donc?...

Quelques personnes artificieuses, qui ont deviné son faible, viennent lui dire, ou peut être même entend-on déjà le peuple qui crie : Pilate, réfléchissez bien à ce que vous faites ; quelle opinion aura-t-on de vous si vous laissez échapper ce criminel?

[1] Iterùm locutus est ad eos, volens dimittere Jesum.

[2] Quid enim mali fecit iste ? nullam causam mortis invenio in eo. S. *Luc.* XXV.

On dira que vous n'êtes pas bon serviteur de l'empereur, que vous n'aimez pas César, et que vous le faites assez voir par la froideur que vous montrez à condamner ceux qui usurpent sur ses droits et sur son autorité[1]. C'en fut assez; il n'en fallut pas davantage pour renverser l'esprit de ce juge. Ce respect humain, cette crainte du jugement et de l'opinion des hommes le trouble tellement, qu'il se laisse ébranler; et pour empêcher qu'on ne parle contre lui, comme on l'en menace, il n'hésite plus à condescendre à tout ce que veulent ces misérables[2]. Faiblesse funeste, qui le porte à faire mourir le plus juste et le plus innocent des hommes, et de la mort la plus cruelle, pour mieux contenter ses ennemis.

Malheureux respect humain! c'est toi qui as dicté la sentence de mort contre Jésus! jamais Pilate ne l'eût prononcée, si tu ne l'eusses arrachée de sa bouche; c'est toi qui l'as condamné, c'est toi qui le condamnes encore tous les jours par la bouche des chrétiens. Si je ne poursuis pas, dit-on, la vengeance de cet affront, quelle opinion aura-t-on de moi, je ne peux plus désormais paraître parmi les hommes? Je voudrais bien fréquenter les sacrements, et remplir mes devoirs envers Dieu avec plus de piété; mais que dirait le monde?... Tout ce grand appareil de vanité, ce luxe, ces festins, ces dépenses superflues me ruinent et me rendent misérable, je le vois bien; mais si j'allais me réduire à un état de vie plus modeste et plus réglé, quel discours ne tiendrait-on pas de moi[3]?...

Voyez-vous le malheur du monde? voyez-vous la tyrannie du respect humain? N'êtes-vous point de ces esclaves qu'il gouverne et conduit à son gré? Ne laissez-vous point le bien que vous feriez? et ne faites-vous point le mal que vous ne feriez

[1] Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris; omnis enim qui se regem facit, contradicit Cæsari. *S. Joan.* XIX.

[2] Volens populo satisfacere. *S. Marc.* XV.

[3] Qui super petrosa seminatus est, hic est qui verbum audit, et continuò cum gaudio accipit illud, non habet autem in se radicem, sed est temporalis. Facta autem tribulatione propter verbum, continuò scandalizatur. *S. Matth.* XIII.

pas, si vous ne craigniez ce que l'on en dira?... Examinez-vous là-dessus, et dites : Le monde n'est pas mon juge. O mon Sauveur! que direz-vous d'une âme qui ne craint point de vous offenser, de peur qu'on la blâme, si elle ne vous offense? quel jugement en ferez-vous, après qu'elle aura plus craint les jugements des hommes que les vôtres?

TROISIÈME POINT.

NOTRE SEIGNEUR ACCEPTE CETTE SENTENCE DE MORT, POUR NOUS APPRENDRE A MÉPRISER LE RESPECT HUMAIN.

Apprenez ici de votre Sauveur à fouler aux pieds ces considérations mondaines, et à mépriser tous les discours des hommes, quand il est question de faire une bonne œuvre, ou de souffrir pour la justice[1]. Oh! qu'il vous en donne un bel exemple au sujet de sa mort! Il voyait bien s'il souffrait l'exécution de cette cruelle sentence, ce que pourraient dire les païens, les Juifs et les libertins.... Et que n'ont-ils pas dit depuis tant de siècles[2]. Oh! quels blasphèmes n'a pas vomis l'enfer contre la gloire de sa croix!... L'épargne-t-on encore aujourd'hui, non-seulement dans les contrées barbares, où il est si difficile de faire croire les vérités de l'Evangile, et de planter l'étendard sacré de la Passion, mais même dans celles qui prétendent lui être soumises? O mon Jésus! que faites-vous? comment consentez-vous à mourir, puisque vous voyez bien que votre mort sera le scandale des méchants, et que votre croix et votre nom seront un objet de mépris jusques à la fin du monde[3]?... Quel sujet ne fournissez-vous pas à l'Antechrist, de nier votre puissance et de renverser votre Eglise[4]. N'importe, mon fils, nonobstant tout cela,

[1] Cavete ab hominibus ; væ mundo a scandalis. Videte ne quis vos seducat. Scandalizabuntur multi, et invicem tradent. *S. Matth.* x, 18, 24.
Hæc locutus sum vobis, ut non scandalizemini. *S. Joan.* xvi.

[2] De secta hac notum est nobis, quia ubique ei contradicitur. *Act.* xxviii.

[3] Verbum Crucis pereuntibus stultitia. Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam. I *Cor.* i.

[4] Lapis offensionis et petra scandali, his qui offendunt verbo, nec credunt in quo et positi sunt. I *Pet.* ii.

j'accepte la mort de bon cœur de la part de mon Père; le respect que je lui porte, et l'amour que j'ai pour ton bien, me déterminent à mourir d'autant plus volontiers, que je prévois le déshonneur qui doit m'en arriver. Je veux que les hommes sachent que ce qui semble s'opposer à ma gloire, c'est ce qui m'anime davantage à procurer leur salut, et que, lorsqu'il s'agit de leur bien, il n'y a aucun respect humain qui me puisse ébranler. J'accepte donc avec la mort, tous les dédains, les mépris, les fausses opinions, et les mauvais discours qu'on tiendra de moi; je veux joindre à ma couronne d'épines cette couronne d'affronts et de mépris [1]. J'embrasse et je baise cette croix, qui sera l'objet des mépris et de la risée des méchants, jusques à la consommation des siècles; je veux mourir entre ses bras, parmi toutes ses ignominies [2]; et il ne sera pas dit que le respect humain, qui a fait condamner Jésus à la mort, l'ait empêché d'exécuter cette sentence. Tout au contraire, je veux faire un tribunal de ma croix, et le lit de justice, où je condamnerai tous les respects humains. Ma mort, quelque honteuse qu'elle puisse être, sera un arrêt de mort contre ceux qui craignent l'ignominie, et qui négligent l'honneur qu'ils me doivent de peur d'encourir quelque blâme de la part des hommes [3]... O mon âme! qui peut appeler d'une sentence si épouvantable? Jésus est mort pour étouffer le respect humain; malheur à celui qui le fera revivre!... O mon Sauveur, qu'on parle de moi sur la terre en quels termes qu'on voudra, pourvu qu'au ciel je ne donne point sujet de parler, et de dire que je crains trop ce qu'on dira de moi dans le monde et parmi les hommes.

[1] Unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum, ad ædificationem. Etenim Christus non sibi placuit, sed sicut scriptum est : Improperia improperantium tibi ceciderunt super me. *Rom.* XV. *Ps.* LXVIII.

[2] Sustinuit crucem, confusione contempta. *Hebr.* XII.

[3] Nunc judicium est mundi, nunc princeps hujus mundi ejicitur foràs. Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. *S. Joan.* XII.

O admirabilis potentia crucis, o ineffabilis gloria passionis, in qua et tribunal Domini, et judicium mundi, et potestas est crucifixi. S. Leo. Serm. VIII. *de Pass.*

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Sentence de mort contre Notre-Seigneur.

Pilate se résout enfin à condamner Notre-Seigneur, et rend la sentence en ces termes : *Que les Juifs fassent de cet homme tout ce qu'ils voudront.* O injuste sentence ! non-seulement parce qu'elle est portée contre l'innocent, mais parce qu'elle le condamne au plus cruel supplice qu'on puisse jamais inventer, c'est-à-dire à être abandonné à ses ennemis : Rien n'est taxé, rien n'est limité; qu'ils en fassent tout ce qu'ils voudront. O mon Jésus ! est-ce ainsi que vous vous livrez à la discrétion de ces impies ?... Oui, mon Fils, je suis prêt à supporter tous les maux qu'ils voudront me faire supporter, afin que tu sois prêt à recevoir tous les biens que je veux te faire. O paroles capables de fendre le cœur le plus endurci, et néanmoins je ne sens pas que le mien s'amollisse !...

DEUXIÈME POINT.

C'est le respect humain qui porte Pilate à le condamner à mort.

Mais d'où vient que Pilate qui s'était montré si résolu et si ferme contre les Juifs, leur accorde enfin si complètement tout ce qu'ils lui demandaient ; c'est qu'il eut peur ; et de quoi ? De ce que l'on dirait de lui. Maudit respect humain, c'est donc-toi qui a fait mourir un Dieu !... O mon âme, que cet écueil est à redouter. O mon Dieu ! que la crainte de tomber dans vos jugements me fasse mépriser la crainte des jugements des hommes.

TROISIÈME POINT.

C'est pour nous apprendre à mépriser le respect humain que N.-S. accepte sa condamnation.

Notre-Seigneur avait bien plus sujet de craindre ce qu'on pourrait dire de lui, s'il se laissait mettre à mort ; mais qu'on en dise ce que l'on voudra, il mourra pour nous apprendre à ne manquer jamais de faire ce que nous devons, quoi qu'on en puisse dire... Oh ! qu'il faut bien dire que le respect humain est un dangereux mal, puisque pour y remédier, il a fallu qu'un Dieu se soit exposé à tout ce que le monde pouvait dire.

en voyant qu'il aurait été condamné à mourir sur un gibet comme un infâme imposteur !... Après cela, mon âme, que peux-tu craindre désormais, si ce n'est le jugement de Dieu, de ce que tu as trop fait attention jusqu'ici au jugement des hommes ? O mon Dieu ! faites-moi craindre ce qu'on dira de moi au ciel, afin que je ne craigne plus ce qu'on dira de moi sur la terre.

MÉDITATIONS

POUR LES FÊTES DES SAINTS

QUI PEUVENT TOMBER

DU TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE AU DIMANCHE DE LA PASSION.

AVIS.

Les Fêtes de la conversion de saint Paul et de la Présentation de la Sainte Vierge se trouvent au premier volume.

VINGT-QUATRIÈME OU VINGT-CINQUIÈME JOUR DE FÉVRIER.

SAINT MATTHIAS, APOTRE.

Le Sort étant jeté tomba sur Matthias, qui fut associé au collège des Apôtres, dont il fit le douzième[1].

Le Sujet est sur la divine élection de saint Matthias à l'Apostolat, pour remplacer le traître Judas.

La Fin sera d'accepter et d'exercer sa vocation, comme venant de la part de Dieu.

La Forme est en ces trois points :

1° De la proposition que fit S. Pierre, de choisir quelqu'un de l'assemblée, pour remplacer Judas.

2° De la nomination que firent les Apôtres de deux disciples, Joseph et Matthias.

[1] Et dederunt sortes eis, et cecidit sors super Matthiam, et annumeratus est cum undecim Apostolis. *Act.* I.

3° Du choix que fit le Saint-Esprit de Matthias, qui fut ainsi nommé Apôtre par une élection toute divine: Comment il en exerça dignement l'office, et comment à son exemple nous devons nous employer dignement dans notre vocation.

PREMIER POINT.

DE LA PROPOSITION QUE FIT S. PIERRE, DE CHOISIR QUELQU'UN DE L'ASSEMBLÉE POUR LUI FAIRE PRENDRE LA PLACE DE JUDAS.

Notre-Seigneur ayant choisi douze Apôtres entre tous ses disciples, pour être les fondements et les colonnes de son Eglise [1], il est à croire qu'il leur fit entendre qu'il ne voulait pas qu'ils fussent moins; et que si quelqu'un venait à manquer, on en choisît un autre en sa place. C'était pour accomplir les figures qui avaient précédé : comme quand il y avait eu douze patriarches, tous enfants de Jacob, et pères des douze tribus, qui composaient la nation des Juifs [2].

Saint Pierre donc, qui était le premier, et le chef du collége apostolique [3], voyant qu'ils n'étaient plus que onze, après le malheur arrivé à Judas, qui était un des douze, dit aux fidèles, qui se trouvèrent tous assemblés au cénacle, en attendant la venue du Saint-Esprit, qu'il était à propos de nommer quelqu'un des disciples pour remplacer le misérable traître, et de procéder au plus tôt à cette élection, parce qu'ils devaient accomplir les figures et les prophéties de l'Ancien-Testament, qui l'avaient ainsi expressément prédit [4].

Voyez comme ce Prince des Apôtres commence d'exercer sa charge de vicaire de Jésus-Christ; voyez comme notre bon Sauveur n'a rien voulu disposer que nous sachions sur cette affaire si importante, afin de la laisser à la disposition de celui qu'il

[1] Vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis, quos et Apostolos nominavit. *S. Luc.* VI.

[2] Duodecim Principes Israël. *Num.* I.

[3] Primus, Simon, qui dicitur Petrus. *S. Matth.* I.

[4] In diebus illis exurgens Petrus in medio fratrum dixit, (erat autem turba hominum simul, ferè centum viginti) : Viri fratres, oportet impleri Scripturam quæ prædixit Spiritus sanctus per os David de Juda qui fuit dux eorum, qui comprehenderunt Jesum, etc. *Act.* I.

Et episcopatum ejus accipiat alter. *Psalm.* CVIII.

avait établi pour supérieur de ses fidèles. C'était afin d'apprendre à son Eglise à se laisser gouverner par les ordres de son Chef. Voyez enfin, et admirez avec étonnement comment il est question de remplacer celui qui avait été nommé Apôtre par le Fils de Dieu [1], lui-même. Est-il possible qu'un tel homme se soit perdu!... Où est-il maintenant, s'étant perdu?... Où serait-il s'il se fût conservé?...

O jugement de Dieu! oh! combien il est vrai qu'il n'y a ni lieu, ni profession, qui garantisse et qui sauve celui qui veut se perdre?... Un ange tombe du ciel, un Adam de l'innocence, un Salomon de la sagesse, un Judas de l'apostolat!.... Mon âme, prends bien garde de présumer jamais de ton mérite; et quelque bien que tu fasses par la miséricorde de Dieu, dis toujours en t'humiliant: Je puis encore être damnée; tels ont été plus saints et plus près du paradis, qui sont maintenant dans les enfers. Tiens bien ce que tu as, de peur qu'un autre ne prenne ta place [2].

DEUXIÈME POINT.

DE LA NOMINATION QUE FIRENT LES APÔTRES DE DEUX DISCIPLES, JOSEPH ET MATTHIAS.

La proposition étant faite, toute l'assemblée y consentit, et elle jeta les yeux sur les deux qui semblaient être les plus propres pour cette charge. Le saint historien dit que l'un s'appelait Joseph, et était surnommé le Juste, parce qu'il était reconnu publiquement pour un véritable homme de bien; et il ajoute simplement que l'autre s'appelait Matthias, sans rien dire davantage de son mérite [3]. Cette nomination se fit sans brigue, sans envie, sans débat, sans murmure et sans plainte; personne n'alla objecter à saint Pierre qu'il ne fallait point pré-

[1] Nonne ego vos duodecim elegi, et ex vobis unus diabolus est? S. *Joan.* VI. Judæ unius execranda prolapsio, a meliore statu ad sortem deterrimam satis esse debuerat ad communiendos Dei famulos in sanctæ vitæ proposito. S. Bas. *de 40 M.*

[2] Tene quod habes ut nemo accipiat coronam tuam. *Apoc.* III.

[3] Et statuerunt duos, Joseph qui vocabatur Barsabas, qui cognominatus est justus, et Matthiam. *Act. Apost.* I.

cipiter cette élection, et qu'il fallait attendre la venue du Saint-Esprit ; on ne contredit point à ceux qui ont opiné les premiers pour la nomination de ces deux; on n'envie point la gloire et le bonheur de ceux qui ont été désignés; on ne témoigne point plus d'affection à l'un qu'à l'autre ; personne ne s'en rapporte à son jugement propre, ils sont tous dégagés des intérêts de l'amour propre, ils ne cherchent que la gloire de Dieu et son bon plaisir.

Voilà comment il faudrait procéder dans ses affaires, voilà comment il faudrait se gouverner [1]. Quand il n'y a point de *mien* et de *tien*, les communautés sont heureuses, mais dès que ces misérables mots sont en vogue, et ont cours, dès que cette double lèpre du propre jugement et de la propre volonté, comme parle S. Bernard [2], vient à infecter quelque membre d'un corps de l'Eglise, ou d'une communauté ce ne sont que partialités et divisions, qui rendent si basses les choses spirituelles, qu'elles ne sont plus spirituelles, puisqu'elles ne se font point par esprit, ni par grâce, mais par voie de nature, d'humeur, et d'affection particulière. N'y êtes-vous point sujet?... Combien de fois vous y laissez-vous aller [3]... Quel malheur cela a-t-il pu vous causer; voulez-vous toujours y demeurer? voulez-vous faire passer votre caprice pour mouvement du S. Esprit ?... Si sans vous souvenir de son conseil et de ses desseins, vous ne suivez que votre fantaisie [4], c'est la ruine des grâces, le renversement de l'ordre de Dieu, et la perte des âmes. O mon Dieu, que peut-on prétendre de meilleur et de plus grand, que de vous plaire: et comment peut-on avoir d'autres desseins, si on vient à penser qu'ils ne vous plaisent point? Mon fils, on n'y veut pas penser, de peur que cette pensée n'arrête dans la poursuite de ce à quoi l'on prétend.

[1] Sacra quædam res est consilium, voluntatum unio, fructus dilectionis, humilitatis insigne. S. Bas. in I *Is.*

[2] In corde duplex est lepra, propria voluntas, et proprium consilium. Lepra utraque nimis pessima, eòque perniciosior quò magis interior. S. Bern. Serm. 3 *de Resur.*

[3] Nolite esse prudentes apud vosmetipsos. *Rom.* XII.

[4] Judicium Patris audite filii, et sic facite, ut salvi sitis. *Eccli.* III, 2.

TROISIÈME POINT.

DU CHOIX QUE FIT LE SAINT-ESPRIT DE MATTHIAS, QUI FUT AINSI NOMMÉ APÔTRE PAR UNE ÉLECTION TOUTE DIVINE.

Il n'en fallait qu'un des deux qui étaient désignés, pour faire le douzième ; et comme ils étaient également remarquables en sainteté, les autres ne savaient lequel choisir; ils s'adressent à Dieu, et lui font cette belle et courte prière [1] : Seigneur, à qui tous les cœurs sont ouverts, et qui y voyez tout ce qui nous est caché, montrez-nous lequel des deux il vous plaît choisir, pour remplacer le misérable Judas, et être chargé de l'apostolat que devait remplir ce prévaricateur, qui l'a perdu en vendant son bon Maître.

Là-dessus ils présentèrent à l'un et à l'autre une boîte où ils avaient jeté les signes qui devaient décider l'affaire, et lorsque saint Matthias tira, Dieu voulut que le sort tombât sur lui, de sorte qu'il fut aussitôt reconnu pour Apôtre.

Unissez-vous aux fidèles pour le féliciter... Et après lui avoir témoigné que vous prenez part à son bonheur, considérez comment il s'acquitta dignement de cette fonction. Il prêcha premièrement dans la Judée, et puis parcourant presque toute l'Asie et l'Afrique, il planta partout la Croix de Jésus-Christ, étant arrivé en Ethiopie, il y fut lapidé et décapité, après avoir mené près de trente ans une vie apostolique, c'est-à-dire une vie sainte, une vie toute spirituelle, une vie qui se sanctifiait, et se spiritualisait de tout ce qui lui arrivait, soit honneur ou mépris, soit bonheur ou malheur; car un Apôtre n'eût pas cru vivre en Apôtre s'il n'eût vécu dans les souffrances [2].

Oh que ces Princes de l'Eglise ont souffert, pour nous enseigner les vérités dont nous faisons si peu de cas!... Oh qu'ils en sont dignement récompensés au ciel, qu'ils en sont honorés

[1] Et orantes dixerunt : Tu Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris, etc.

[2] Signa apostolatûs mei in omni patientia. *I Cor.* XII.

dans l'Eglise ! Comme ils nous montrent bien qu'il ne faut pas prendre, ni exercer ses charges et ses offices par vanité, et pour ses intérêts, mais selon les volontés et les desseins de Dieu, qui les distribue à celui qui lui plaît [1]. Les plus belles charges du monde étaient celles des Apôtres ; mais s'en sont-ils glorifiés ou enrichis pour cela de la gloire et des richesses du monde? Toute la gloire et la fortune d'un homme qui veut marcher selon Dieu, c'est de reconnaître qu'il tient sa charge de sa part, aussi bien que saint Matthias. C'est de l'exercer en sa considération, et pour lui plaire, comme ce saint Apôtre : c'est de se contenter de tous les succès qui lui arriveront, et d'y bénir également le Père des bénédictions, qui ne permet rien que pour sa gloire, et pour notre bien [2]. En agissez-vous ainsi?... Et pourquoi non?... Que perdriez-vous pour ne chercher que Dieu? et quand vous perdriez tout pour le trouver, ne vaut-il pas mieux lui tout seul, que tout ce qui n'est pas lui?... O grand Saint, je ne vous demande rien, si ce n'est que vous m'obteniez la grâce de ne désirer, et de ne prétendre rien autre chose, en tous mes emplois, que de contenter Dieu, comme vous l'avez contenté dans le vôtre [3].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Proposition que fait S. Pierre pour choisir quelqu'un en la place de Judas.

Saint Pierre propose à l'assemblée des Apôtres et des disciples de choisir quelqu'un d'entre eux pour remplacer, dans l'apostolat, le misérable traître qui l'a perdu en vendant son bon Maître ? Oh! quelle vente et quelle perte !... Jamais je n'entends parler de cet homme, que je ne tremble de tout le corps,et je ne sais comment on peut trop s'assurer en quelque vocation que l'on soit, quand on entend qu'un Apôtre s'est perdu dans la plus belle, et la plus parfaite vocation, qui soit dans toute

[1] Sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur. *Prov.* XVI.

[2] Judicium a Domino egreditur singulorum. Ibid. XXIX.

[3] Dummodò consummem cursum meum, et ministerium quod accepi a Domino Jesu. *Act.* XX.

C'est une grande grâce que d'être appelé à un état de perfection, mais les grandes grâces doivent être conservées avec grand soin ; car la perte en est grande, et bien souvent irréparable. Gardez bien ce que vous avez, dit l'Epoux, de peur qu'un autre ne le prenne....

DEUXIÈME POINT.

Nomination que font les Apôtres de deux disciples.

Les Apôtres en désignent deux pour être choisis, et laissent à Dieu le soin de faire le choix, sans s'intéresser plutôt pour l'un que pour l'autre, car d'ordinaire ces intérêts ne causent que des troubles et des désordres, attendu qu'ils empêchent l'ordre de Dieu, lequel étant une fois perverti, on ne peut plus attendre de bons succès de quelque gouvernement que ce soit. Quand on prend, ou qu'on donne des charges par caprice, elles ne s'exercent que par humeur, et l'exercice en est fort pesant, et bien éloigné du joug si doux de Notre Sauveur, qui porte la moitié de ce qu'il y a de pénible dans la charge qu'il donne, et qu'on exerce par son esprit. Prenez-y garde selon votre condition....

TROISIÈME POINT.

Choix que Dieu fait de saint Matthias.

Dieu choisit S. Matthias pour être Apôtre, c'est-à-dire pour vivre en Apôtre comme les autres, pour prêcher Jésus Crucifié, pour endurer les affronts et les peines qu'il faut souffrir à ce sujet, en un mot pour faire sa charge, et pour mourir en la faisant. Vous n'êtes pas appelé à une si haute dignité, mais quelle que soit votre vocation, vous y êtes appelé pour y vivre dignement, vous devez la considérer comme venant de Dieu, ainsi que ce S. Apôtre a reçu la sienne de sa part, vous devez vous y employer comme lui ; et comme la différence de S. Matthias et de Judas a été, que l'un s'est dignement acquitté de son ministère et de sa charge, et que l'autre en a abusé ; ainsi vous serez semblable à l'un ou à l'autre, selon que vous vous acquitterez bien ou mal de l'emploi dans lequel Dieu vous a mis. C'est trahir Jésus-Christ, que de trahir les grâces qu'il nous a données pour le servir, et de penser plutôt à servir le monde, ou à faire ses affaires temporelles, qu'à travailler à son salut et à sa perfection.

DIX-NEUVIÈME JOUR DE MARS.

SAINT JOSEPH, ÉPOUX DE LA SAINTE VIERGE.

Pour la Méditation de cette Fête, voyez celle du Samedi de la première semaine de l'Avent, à la page 112 du premier volume.

VINGTIÈME JOUR DE MARS.

SAINT JOACHIM, PÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

Ajoutez à la Méditation qui tombe ce même jour selon le propre du temps, les trois considérations suivantes, qui nous portent à rendre l'honneur que nous devons à ce grand saint.

1° Saint Joachim, étant le père de la Sainte Vierge, touche de près à Notre-Seigneur Jésus-Christ ; cette parenté lui est très honorable.

2° Sainteté et mérites de S. Joachim.

3° Reconnaissance que nous lui devons, parce qu'il nous a donné la Sainte Vierge.

PREMIER POINT.

SAINT JOACHIM ÉTANT LE PÈRE DE LA SAINTE VIERGE, TOUCHE DE PRÈS A NOTRE-SEIGNEUR; CETTE PARENTÉ LUI EST TRÈS-HONORABLE.

La première considération est, que saint Joachim étant le père de la sainte Vierge, il touche de près Notre-Seigneur, et en droite ligne ; et cette parenté est si honorable, qu'il faudrait ne pas connaître l'honneur que mérite la sainte Humanité de Notre Sauveur, pour ne pas honorer ceux qu'il a honorés lui même, en prenant cette Humanité de leur sang. Les anges respectent tant l'homme, en sa seule qualité d'homme, depuis

que leur Dieu et le nôtre s'est fait homme, qu'ils le traitent comme un frère et un égal, ainsi que nous le voyons dans l'Apocalypse [1]. Et que pensez-vous qu'ils pensent de ces hommes, qui ont une alliance plus étroite avec lui? Il ne faut que voir les honneurs qui sont rendus dans l'Ecriture à ces anciens pères et patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, David et les autres qui sont mentionnés dans la généalogie de Notre Sauveur [2]. Jamais leur grandeur et leur état ne les rendit si recommandables à la postérité, que le rang qu'ils tiennent en la famille du Messie; et la tribu de Juda n'a été reconnue pour la première des douze, que parce que c'était d'elle qu'il devait sortir [3]. Que si saint Joachim est le dernier de tous : il est par cela même le plus proche de lui, et il en mérite plus d'honneur.

Nous lisons dans nos histoires ecclésiastiques [4], que les ennemis de notre religion ont fait faire des recherches particulières de tous ceux, qui étaient de la race et du sang de David, parce qu'ils appartenaient de plus près au Dieu des Chrétiens qu'ils persécutaient. Pourquoi ne chercherions-nous pas à les honorer, puisque nous savons que c'est faire honneur à Jésus, que d'honorer ces saints patriarches? Oh! que saint Joachim soit donc aujourd'hui honoré, puisqu'il approche de si près de notre Jésus; et que Jésus soit honoré dans les hommages que nous lui rendons, comme au plus proche parent qu'il ait eu au monde, après sa très-sainte Mère.

DEUXIÈME POINT.

SAINTETÉ ET MÉRITE DE SAINT JOACHIM.

La seconde considération doit être prise de la sainteté et du mérite particulier de ce saint, qui est le propre sujet de l'hon-

[1] Et cecidi ante pedes ejus ut adorarem eum, dixit mihi : Vide ne feceris, conservus tuus sum, et fratrum tuorum habentium testimonium Jesu. *Apoc.*

[2] Adorabunt te filii patris tui. *Genes.* LV.

[3] Elegit tribum Juda, montem Sion quem dilexit. *Psalm.* LXXVIII

[4] Euseb. in *Chronico* et lib. III *Hist.* cap. XXVI.

neur que nous rendons aux saints [1]. Et pour en bien juger, il ne faut pas seulement s'arrêter à ce qu'en rapporte son histoire, qu'il passait toute sa vie en prières, en jeûnes, et en aumônes ; mais il faut entrer plus avant, et chercher à connaître de quel cœur, de quel amour, et avec quel degré de grâce il pratiquait ces bonnes œuvres. C'est de là, en effet, que vient la sainteté, c'est du cœur, c'est de la charité et de la grâce, qui s'appelle pour cela sanctifiante, en ce qu'elle rend les personnes d'autant plus saintes qu'elles en ont davantage, comme les richesses font un homme riche selon leur quantité, la science un homme docte, et ainsi des autres qualités. Et, quoiqu'on ne puisse pas savoir jusqu'à quel degré s'élève la grâce, qu'ont les saints, on peut néanmoins en tirer une forte conjecture, de l'ordre que tient la divine Providence dans la distribution de ses grâces. Cet ordre est, qu'elle les communique à proportion de la grandeur de la charge, où elle appelle chaque personne, de sorte que ceux qui sont appelés à une plus haute charge dans l'Eglise, ou dans la famille de Notre-Seigneur, sont aussi appelés à un plus haut degré de grâce. C'est sur cette raison qu'on fonde le mérite du précurseur de Notre-Seigneur, et de ses Apôtres, au-dessus de ceux qui n'ont pas eu ce rang auprès de lui. C'est de là même qu'on apprend le mérite de sa très-sainte Mère par dessus tous les saints, qui ne sont auprès de cette reine Mère, que les officiers, les secrétaires et les sujets du roi son fils. Jugez donc par là du grand mérite de saint Joachim, puisqu'il doit correspondre à la dignité où Dieu l'a placé, en le choisissant pour être l'aïeul de son fils, et père de sa très-digne Mère.

Et puis, combien de grâces sa très-sainte fille lui a-t-elle procurées, par les prières qu'elle faisait continuellement pour lui, quand ce n'eût été qu'en reconnaissance de ce qu'il l'avait obtenue de Dieu par ses prières, de sorte que, comme elle croissait de jour en jour en mérite, et que par conséquent ses prières

[1] Liberi a peccato, servi facti Deo, habetis fructum vestrum in sanctificationem, finem verò vitam æternam. *Rom.* VI.

devenaient tous les jours plus puissantes auprès de Dieu, ainsi elle faisait croître le mérite de son père, par la multiplication des grâces, qui lui étaient tous les jours données plus efficaces. Croyons donc que saint Joachim a été un grand saint; car cette croyance est le plus grand honneur que nous puissions lui rendre. Je le crois, ô grand saint, et j'en crois encore plus que je n'en puis penser; je crois que votre mérite allait croissant à chaque moment de votre vie; et maintenant qu'il est arrivé au terme de sa perfection, et qu'il n'est plus en votre puissance d'augmenter votre charité, j'espère que vous augmenterez la mienne par le moyen des grâces, que je vous supplie de m'obtenir de Dieu.

TROISIÈME POINT.

RECONNAISSANCE QUE NOUS DEVONS A SAINT JOACHIM, PARCE QU'IL NOUS A DONNÉ LA SAINTE VIERGE.

La troisième considération qui confirme la précédente, et qui nous oblige entièrement à lui rendre nos devoirs, c'est que nous lui avons l'obligation d'avoir donné au monde une fille, qui a été digne d'être la Mère d'un Dieu; qui était attendue depuis tant de siècles, et que nous attendrions peut-être encore, s'il n'eût mérité par sa sainteté, et par ses prières de l'obtenir et de nous la donner. Considérez un peu, et estimez si vous le pouvez, les biens qui nous sont venus, et qui nous viennent tous les jours par le moyen de cette sainte Vierge; souvenez-vous que c'est un don de saint Joachim, que c'est un effet de ses prières; c'est une marque de son mérite, qui vous apprend à reconnaître la grandeur de sa sainteté, et la grandeur des obligations que vous lui avez avec toute l'Eglise.

Je comprends, ô grand saint, combien doit être grande notre reconnaissance envers vous, et quels hommages nous devons vous rendre; mais le plus honorable pour vous, c'est de reconnaître que vous avez mérité d'être le père de la sainte Vierge, et que vous avez été le digne père d'une telle fille. Ma confiance s'en accroît, et j'espère obtenir par votre intercession tout ce

que je demanderai; car je ne puis croire que celui qui a pu obtenir par ses prières un si grand don, ne nous obtienne pas tout ce que nous saurions demander.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Honneur dû à S. Joachim en qualité de père de la sainte Vierge, et de proche parent de Notre-Seigneur.

Saint Joachim étant père de Notre Dame, et si proche parent de Notre-Seigneur, mérite autant d'honneur que cette divine parenté est capable d'en communiquer; ne voyez-vous pas que les princes du sang, sont princes, parce qu'ils sont du sang royal? Qu'est donc saint Joachim, du sang duquel un Dieu est descendu? Oh qu'il est grand! Oh qu'il doit être respecté !... Mais je ne dois pas tant me mettre en peine de chercher s'il mérite de l'honneur, que de chercher comment je le dois honorer.

DEUXIÈME POINT.

Honneur qui lui est dû à raison de sa sainteté.

Il faut avouer que ce n'est pas tant devant Dieu d'être parent de Notre-Seigneur, que d'être saint; car à vrai dire, la grâce et les vertus nous approchent plus près de Dieu que la chair et le sang. Mais aussi, quand cette grâce et ces vertus sont entées sur cette tige royale, et qu'un proche parent de Notre Sauveur est un grand saint, comme a été saint Joachim, il faut confesser que son mérite s'en rehausse tellement, que si on était inciuil pour ne le pas honorer en sa première qualité, on est impie de ne pas reconnaître la seconde. Mais quel honneur vous rendrai-je, ô grand saint! Mon âme, donne-toi un peu le loisir d'y penser, et ne t'excuse pas de ce que tu ne saurais rien trouver; car quand tu ne penserais qu'à la grandeur de sa sainteté, et aux raisons qui te font reconnaître cette grandeur, tu as une matière suffisante pour honorer ce saint, qui ne saurait être mieux honoré qu'en reconnaissant sa grandeur.

TROISIÈME POINT.

Obligation que nous avons d'honorer S. Joachim, parce qu'il est le père de la sainte Vierge.

Ces raisons sont bien suffisantes pour nous porter à honorer ce grand saint; mais en voici une autre qui peut-être sera plus pressante encore. Il est le père de la sainte Vierge, et si nous estimons, si nous aimons cette divine mère de Dieu, nous devons nécessairement aimer ce grand saint, qui a été son père; non pas simplement parce qu'il est son père, comme les autres pères le sont de leurs enfants; mais parce qu'il a mérité d'être son père, et qu'il a mérité par ses vertus et par ses prières d'avoir cette fille bénie; en sorte que si le monde a eu une vierge digne d'être mère d'un Dieu, le monde en doit avoir de l'obligation à saint Joachim qui lui a donné cette vierge, et il doit lui en avoir une obligation aussi grande que le don est précieux. Or, jugez maintenant la grandeur de ce don, et quelle obligation par conséquent vous lui avez. Rendez-lui hardiment toutes les reconnaissances que vous pourrez, et vous lui en devrez toujours plus que vous ne lui en aurez rendu. Mais ayant fait votre possible, vous lui rendrez le surplus de ce que vous lui devez, si vous reconnaissez que vous lui en devez toujours plus que vous ne lui en sauriez jamais rendre.

VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE MARS.

SAINT BENOIT, ABBÉ.

Il est la semence de ceux qui sont bénis de Dieu [1].

Il a été particulièrement béni entre tous ceux qui ont été bénis [2].

Le Sujet est sur la bénédiction que Dieu a donné à saint Benoît, et à l'ordre qu'il a fondé.

[1] Semen Benedictorum Domini est. *Isa.* LXV.

[2] Inter benedictos benedicetur. *Eccli.* XIV.

La Fin est d'honorer ce saint et ses religieux, que Dieu bénit particulièrement, afin d'avoir part à leur bénédiction.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment saint Benoît est comparé à la semence.

2° Comment Dieu a béni cette semence en sa personne, et en celle de ses religieux.

3° Comment nous pouvons participer à cette bénédiction.

PREMIER POINT.

COMMENT SAINT BENOIT EST COMPARÉ A LA SEMENCE.

Quiconque se rappelle que saint Benoît, au commencement de sa conversion, a été caché l'espace de trois ans dans une profonde caverne, qu'il est ensuite devenu le père et le fondateur d'une famille nombreuse, comme l'est celle des Bénédictins, qui s'est répandue par toute la chrétienté, comprend facilement que c'est avec raison que ce saint est comparé à la semence. En effet, la semence étant jetée dans la terre, produit son épi ou son arbre, avec cette multiplication des grains et des fruits, que nous voyons, et que nous admirons tous les jours. Que si l'on veut considérer plus particulièrement les actions de ce saint, on y remarquera encore d'autres rapports plus notables, avec les propriétés de la semence. Car comme la semence est petite, et qu'elle contient néanmoins en soi éminemment tout le fruit qui en doit sortir ; comme elle n'est jamais plus fertile, que quand elle a été plus couverte de neige, et plus battue des injures de l'air ; et comme il faut enfin qu'elle pourrisse et qu'elle meure pour faire vivre son fruit ; ainsi saint Benoît est devenu très-grand devant Dieu, en se faisant, et en s'estimant le plus humble et le plus petit de tous les hommes. C'est par les austérités et par les souffrances, qu'il s'est rendu digne de fonder son ordre, et de produire cet excellent fruit dans l'Eglise de Dieu. Enfin, comme il s'est mortifié toute sa vie, et qu'il s'est fait mourir entièrement au monde et à la chair, pour vivre seulement en esprit et à Jésus-Christ, et pour y faire vivre

les autres, n'a-t-il pas été comme la semence qui meurt pour devenir féconde[1] ?.

Je vous honore donc, ô grand saint, et je revère vos grandeurs; j'aime aussi tout particulièrement vos bassesses, qui sont le fondement de vos grandeurs; abaissez-vous encore, s'il vous plaît, jusqu'à nous secourir dans nos nécessités, et cet abaissement fera éclater cette charité compatissante, qui vous rend si grand et si honorable.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT DIEU A BÉNI CETTE SEMENCE DANS SA PERSONNE, ET DANS CELLE DE SES RELIGIEUX.

C'est un effet et une marque continuelle de la bénédiction que Dieu donna, dès le commencement du monde, à la terre, qu'une petite semence produise tous les jours tant de fruits[2]. Et c'est aussi un effet particulier de la bénédiction que Dieu a donnée à saint Benoît, que son ordre se soit si saintement multiplié, et qu'il aille tous les jours avançant dans la sainteté, et dans la perfection de vie qu'il professe. *Il a été béni entre tous ceux qui sont bénis*, parce qu'il a eu trois grâces, entre autres, qui lui sont toutes particulières, et à sa sainte famille, et qui nous donnent sujet de penser que ses enfants sont, ainsi que leur père, *les bénis de Notre-Seigneur*.

La première est de faire que les grands deviennent petits, et que les petits deviennent grands. C'est une chose admirable de voir comme de son temps, et plusieurs siècles après lui, tous les plus grands du monde s'en allaient à lui et aux siens, soit pour sortir du monde et se faire religieux, soit pour apprendre à vivre au milieu du monde dans l'humilité chrétienne. Il y a déjà plus de quatre cents ans qu'on compte jusques à vingt-deux empereurs, quarante-deux rois, cinq impératrices et cinq reines, qui ont quitté les grandeurs du monde pour vivre dans

[1] Nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. *S. Joan.* II.

[2] Germinet terra herbam virentem et facientem semen, et lignum pomiferum faciens fructum juxta genus suum, cujus semen in semetipso sit super terram. *Gen.* I.

la pauvreté et dans l'humilité de son ordre. Cependant, n'est-ce pas encore un plus grand miracle, que d'un autre côté ces pauvres religieux, qu'il exerçait dans une continuelle humilité, se rendaient si saints et si parfaits, qu'on n'en trouvait point d'autres plus propres pour être nommés aux prélatures, aux évêchés et aux premières dignités de l'Eglise ; de sorte qu'on en trouve jusques au nombre de quatre mille, qui ont été faits évêques, mille six cents qui ont été élus archevêques, cinquante qui ont été patriarches, deux cents qui ont été créés cardinaux, et vingt-cinq qui ont été élevés à la souveraine dignité du Pontificat. Ne faut-il pas dire qu'il a eu une bénédiction particulière, pour retirer ainsi les grands du monde et en faire de pauvres religieux, et pour former tellement ces pauvres religieux, qu'on les tirât des monastères pour en faire les plus grands dans l'Eglise ? Il faut convenir qu'il y avait là quelque vertu secrète, comme dans la pierre d'aimant qui attire le fer ! Oh ! que je souhaiterais que cette vertu divine me retirât ainsi du monde, soit d'effet, soit en diminuant l'affection trop grande que j'y pourrais encore avoir !

La seconde bénédiction, c'est d'avoir pratiqué dans sa vie, et d'avoir institué dans son ordre pour être pratiqués à jamais, des exercices de religion si différents les uns des autres, qu'on ne peut comprendre comment ils peuvent être gardés, sans une grâce et une bénédiction toute particulière. Il menait une vie fort solitaire et retirée, ce que font encore ses religieux ; et cependant il était, et ils sont si soigneux de recevoir, d'inviter, et même de chercher tous les pèlerins et tous les passants; c'est avec tant de charité et de cordialité qu'ils s'emploient à ces devoirs d'hospitalité, que vous diriez que leurs maisons sont de saintes hôtelleries, et qu'ils savent aussi parfaitement ce que c'est de converser et de traiter avec le monde, que ceux qui vivent parmi le monde. La pauvreté et la magnificence sont deux vertus qui ne semblent pas pouvoir s'allier entre elles ; et néanmoins saint Benoît a eu la bénédiction de les réunir, et de les accorder si bien ensemble, que si l'on veut l'imiter comme il a

fait, et garder ce qu'il en a ordonné, on sera pauvre et magnifique, on sera pauvrement magnifique, et magnifiquement pauvre. On sait bien qu'une des sœurs de Béthanie se plaignait de l'autre [1], et que la vie contemplative et active sont deux vies bien différentes; et néanmoins c'est la vie de saint Benoît et des Bénédictins, c'est à travailler des mains et à chanter au chœur; c'est à cultiver la terre par humilité, et à s'entretenir dans le ciel par charité; c'est à faire l'office de Marthe et de Madeleine tout ensemble, tant il y a de bénédiction du ciel, pour faire par vertu et par grâce ce qui autrement ne pourrait se faire.

Saint Benoît n'avait point au commencement étudié, mais il était si savant qu'il connaissait jusques aux pensées des hommes, il savait le passé, le présent et le futur [2]; et ses monastères étaient les colléges de son temps, où l'on apprenait autant à agir qu'à parler. On y apprenait à chacun ce qu'il devait savoir selon sa condition, mais surtout ce qu'il devait savoir, pour vivre en vrai chrétien. Qui eût vu ce grand saint, et qui verrait combien ses enfants sont fidèles à garder ponctuellement toutes les règles de la vie religieuse, penserait peut-être que leur vie n'est qu'une sorte de contrainte; qu'elle est triste, qu'elle n'a aucune jouissance, aucune gaieté, et cela depuis tant de siècles!... Et cependant, au contraire, celui qui pourrait voir le cœur des disciples de ce grand saint y apercevrait une si grande liberté d'esprit, une joie si sincère et un contentement si parfait, qu'il suffit de leur parler, ou de les voir un peu de près, pour remarquer dans leur visage les signes d'une vie heureuse et pleine de bénédictions.

Parcourez chaque point de leur règle, et vous verrez comment les choses les plus opposées s'unissent entre elles dans une parfaite harmonie. Arrêtez-vous, si vous voulez, à ces deux points, le silence et les occasions de parler. On sait assez combien il est difficile de se taire, et de n'aller point chercher les occasions de s'entretenir et de passer le temps, quand on n'a

[1] S. *Luc.* x.

[2] S. Greg. l. II *Dialog.*

pas d'autre besogne présente à faire. Cherchez au monde une personne qui travaille à la maison avec une autre, ou qui soit même à l'église attendant le sermon ou le service, et qui ne parle point, vous n'en trouverez guère; mais allez dans un des monastères de saint Benoît, allez-y, si vous voulez, au temps qu'ils sont plus ordinairement ensemble à travailler; allez-y encore après le repas, où il y a plus de danger de parler, principalement entre les jeunes gens, s'ils sont assemblés en quelque lieu pour se promener et récréer un peu leur esprit; vous les y verrez tous, mais vous n'en verrez pas un qui parle, quand c'est le temps de ne point parler, la bénédiction y est autant pour savoir se taire, que pour parler quand il le faut.

La troisième sorte de bénédiction que Dieu leur a donnée, c'est une certaine providence à les conserver pendant tant de siècles, et à les renouveler dans leur intégrité. Saint Benoît, dans les derniers jours de sa vie, semblait être encore dans ses premières années, tant il était fervent, et se renouvelait de jour en jour, comme s'il n'eût fait que commencer. Ainsi ce saint ordre, quoiqu'il soit des plus anciens, et qu'il y ait plus de mille ans qu'il est institué, vous diriez pourtant qu'il ne fait que de commencer, qu'il est dans sa première ferveur, dans son premier esprit. Il est bien rare qu'on puisse se conserver si longtemps dans cette première ferveur sans qu'on s'en écarte; il est rare aussi qu'on puisse y revenir si aisément, lorsqu'une fois on s'en est éloigné; et néanmoins, voilà encore maintenant ce saint ordre si plein de grâces et de bénédictions, qu'on ne saurait mieux juger de ses heureux commencements que nous n'avons pas vus, que par l'état florissant où nous le voyons. Oh! que je puisse ainsi me conserver, ou si jamais je me relâche, que je puisse ainsi me renouveler!...

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS POUVONS PARTICIPER A CES GRACES ET BÉNÉDICTIONS.

La meilleure part que nous puissions avoir dans la bénédiction de ce Saint, c'est de pouvoir nous conserver dans notre

première ferveur, ou si nous en sommes tant soit peu déchus, de pouvoir nous y remettre. Cette grâce, nous l'obtiendrons par ses prières [1], par l'exemple et par l'imitation de sa vie, par les bons avis que ses enfants nous ont laissés dans leurs doctes écrits, et par ces trois considérations :

La première, qu'il est bien facile, si l'on n'y prend bien garde, de se relâcher et de perdre ses premières grâces ; oh! cela n'est que trop vrai !...

La seconde, qu'il est bien difficile de se remettre et de rentrer dans sa première ferveur, quand on en est une fois sorti ; cela ne se voit encore que trop souvent.

Et la troisième, qu'il est donc extrêmement important d'être fidèles aux grâces de Dieu, de peur que, n'ayant pas bien ménagé celles qu'il nous avait données, nous ne nous soyons rendus indignes d'en avoir d'autres. Que si néanmoins ce malheur nous était arrivé, de nous relâcher parfois de nos devoirs, sitôt que nous nous en apercevons, il faut nous relever. Et de fait, c'est encore un reste de grâce de s'en apercevoir; si on lui obéit au plus tôt, il y a espérance de se remettre aisément; mais si l'on fait la sourde oreille, c'est alors que les difficultés redoublent, c'est pour lors que l'on n'entend rien du ciel, sinon cette menace : Je vous ai assez parlé et appelé, et vous n'avez pas fait semblant de m'entendre; vous m'appellerez aussi quelque jour, et je ne vous écouterai point [2]. Ne craignez-vous point ce malheur ?... N'y êtes-vous point tombé ?... N'êtes-vous point déchu de ces fermes résolutions que vous avez tant de fois prises, de ne vivre que de la vie des saints et de Jésus ? Qu'est devenu tout cela ?... Reconnaissez-vous pour le moins qu'il s'est évanoui, et que vous n'êtes déjà plus ce que vous aviez commencé d'être ?...

Servez-vous de cette reconnaissance de vos infidélités pour vous remettre dans votre première ferveur ; servez-vous de

[1] Omninò valdè potens est in cœlis, qui tam magnus et potens extitit in terris, secundùm magnitudinem gratiæ, magnitudine gloriæ exaltatus. S. Bernard. *de S. Bened.*

[2] Quia vocavi, et renuistis, etc. *Prov.* I.

l'exemple et de l'intercession de saint Benoît, pour l'imiter en reprenant vos premières forces et votre première ferveur ; ou autrement que reste-t-il, sinon de témoigner au ciel et à votre conscience, que c'est pour vous une chose fort indifférente d'être en état de ferveur, ou de n'y être pas? Malheur, quand ils m'auront quitté! mais malheur surtout quand je les aurai abandonnés[1] ! C'est votre Dieu qui parle ; que lui répondez-vous?... Détournez ce malheur, ô mon Dieu, et au lieu de cette malédiction que je mérite, faites-moi participant de la bénédiction qu'à méritée votre fidèle serviteur saint Benoît.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

S. Benoît est comparé à la semence.

A voir saint Benoît caché dans une caverne, et à le voir vivre comme il vit, étant mort au monde et à la chair, vous diriez que c'est un grain de blé qu'on a semé en terre. Mais, ô Dieu, que ce grain produira de fruit ! et s'il faut ainsi mourir au monde pour devenir grand devant Dieu, comme l'a été ce saint, humilions-nous, mon âme, humilions-nous de bon cœur, car les bénédictions qui découlent du ciel sur les âmes humbles, méritent bien qu'on s'humilie.

DEUXIÈME POINT.

Comment Dieu a béni cette semence, dans la personne de saint Benoît et de ses religieux.

De même que le grain jeté en terre se multiplie, et montre la bénédiction que Dieu a une fois donnée à la terre ; de même aussi saint Benoît a reçu une telle bénédiction du Ciel, qu'il a acquis des mérites incomparables dans sa personne, et qu'il a peuplé merveilleusement la terre de bons religieux, l'église de prélats, et le ciel de grands saints. Son histoire est toute semée de miracles ; mais le plus grand c'est sa sainte vie, et celui qui ne peut la lire dans les livres, n'a qu'à regarder ses vrais enfants pour y reconnaître leur Père, qui vit en eux par l'assem-

[1] Væ eis, quoniam recesserunt a me. *Osee.* VII.
Sed et væ eis, cum recessero ab eis ! Ibid. IX

blage de toutes les vertus les plus difficiles à réunir. Il y verra la bénédiction particulière donnée au père et aux enfants de se renouveler de jour en jour, et de reprendre les premières ferveurs qui se ralentissent, si on ne les entretient. Oh! que c'est un grand don que celui de ne perdre jamais la première grâce de sa conversion, ou de la recouvrer de suite, si on l'avait perdue!... Plusieurs la perdent, et fort peu la retrouvent.

TROISIÈME POINT.

Comment nous pouvons participer à cette bénédiction.

C'est là la part que nous devons souhaiter dans la bénédiction qui a été donnée à saint Benoît, et qu'il peut nous communiquer par ses prières et par ses mérites, si nous lui témoignons que nous sommes fragiles et capables de déchoir des grâces reçues, qu'en vérité nous en sommes déchus, et qu'il y a bien danger que nous n'y puissions pas rentrer, s'il ne nous assiste de sa faveur. Disons-lui donc que nous lui demandons très-instamment cette grâce, que c'est principalement ce que nous avons en vue, dans les prières que l'on fait aujourd'hui en son honneur, désirant obtenir par ses mérites, ce que nous ne sommes pas dignes d'obtenir par les nôtres.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MARS.

ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

SUR CES PAROLES.

Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole[1].

Le Sujet est de considérer comment la Sainte Vierge est grande et petite tout ensemble, étant la Mère et la servante de Dieu; comment par ces deux titres elle mérite nos hommages, et combien nous sommes obligés d'être ses serviteurs.

La Fin sera d'apprendre les devoirs et les services que nous devons rendre à la Sainte Vierge, par la considération de son humilité jointe à sa grandeur[2].

[1] Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. *S. Luc.* II.

[2] Voyez dans le premier volume la méditation pour le Vendredi de la première semaine de l'Avent, et les méditations de la seconde semaine de l'Avent dans lesquelles il est parlé plus longuement de ce Mystère.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment la Sainte Vierge se fait d'autant plus petite, que Dieu la fait plus grande.

2° Comment elle mérite nos respects et nos hommages, autant par son humilité que par sa grandeur.

3° Comment nous devons la servir et l'imiter par cette vertu d'humilité.

PREMIER POINT.

LA SAINTE VIERGE SE FAIT LA PLUS PETITE, AU MOMENT MÊME OU DIEU L'ÉLÈVE DAVANTAGE.

C'est une chose bien digne d'être méditée, qu'au moment même ou la sainte Vierge devient la plus grande des simples créatures [1], elle se fait la plus petite, et en se faisant ainsi petite, elle devient encore plus grande. Arrêtez-vous donc un peu à considérer sa grandeur et son humilité. Sa grandeur paraît dans l'éminence de cette dignité de Mère de Dieu, qui est la plus grande à laquelle puisse être élevée une simple créature. Son humilité se fait voir en ce qu'elle se proclame la servante du Seigneur, reconnaissant, au moment même où Dieu l'élève si haut, qu'elle est comme la dernière personne de sa maison, et à peine digne d'y exercer les plus bas offices [2]. O Mère de Dieu, ô grandeur incomparable ! j'aime et j'honore cette dignité autant quelle le mérite en elle-même, mais je l'aime et l'honore davantage encore, en la voyant unie à une si profonde humilité. O Mère et servante tout ensemble, que cela est admirable ; que cela est rare au monde ; que cela est précieux devant Dieu ; que cela est digne d'être bien considéré et imité [3] !... Ainsi nous continuerons ce point dans l'admiration,

[1] Ipsa est, quâ majorem Deus facere non potest ; majorem mundum, majus cœlum potest, majorem matrem non potest. S. Bon. et S. Thom. 1, p. qu. xxv, a. 8.

[2] Vide humilitatem, vide devotionem, ancillam se dicit Domini quæ mater eligitur, nec repentino exaltata promisso est. *S. Ambr.*

[3] Voyez dans le premier volume, page 160, la méditation pour le Vendredi de la seconde semaine de l'Avent, où ces considérations sont plus longuement exposées.

dans le culte, et dans l'affection envers ces deux titres de mère et de servante si bien unis ensemble [1].

DEUXIÈME POINT.

PAR CETTE HUMILITÉ, LA SAINTE VIERGE MÉRITE NOS RESPECTS ET NOS HOMMAGES AUTANT QUE PAR SES GRANDEURS.

Nous n'ignorons pas que nous devons être les serviteurs et les sujets de cette grande Dame, à cause de sa grandeur et de sa qualité de Mère de Dieu, qui mérite que tous les hommes la reconnaissent pour leur souveraine Maîtresse et leur Reine ; mais peut-être ne savons-nous pas que son humilité nous y oblige autant que sa grandeur ; cependant il est bon de le savoir, et de bien nous le persuader. Il ne faut pour cela, que se rappeler ce que disent les saints Pères, que cette humilité a mérité d'être exaltée au-dessus de toutes les créatures, selon la règle et la mesure indiquées par Notre-Seigneur : que plus on s'élève, plus on est humilié, et que plus on s'humilie, plus on est élevé. C'est pourquoi, de même que l'ange rebelle et les autres qui ont voulu trop s'élever, ont été humiliés à proportion de leur orgueil, ainsi cette Vierge sainte mérite d'être exaltée à mesure qu'elle s'est humiliée davantage. Or, elle s'est humiliée à un tel point, qu'elle mérite l'élévation la plus grande ; aussi est-elle élevée au ciel par dessus tous les chœurs des anges, et elle doit être élevée sur la terre par toutes les manières dont les hommes peuvent l'exalter ; ils doivent reconnaître qu'elle est leur souveraine Maîtresse, et qu'ils sont ses sujets et ses serviteurs [2].

[1] Quæ est hæc tam sublimis humilitas, quæ cedere non novit honoribus, insolescere gloriâ nescit? Mater Dei eligitur, et ancillam se nominat, non magnum est esse humilem in abjectione, magna prorsùs et rara virtus humilitas honorata. S. Bern. Oportet humiliter sentire de se nitentem ad altiora, ne dum supra se attollitur, cadat à se. Idem.

[2] Meritò facta est novissima prima, quæ cùm prima esset omnium, sese novissimam faciebat. Meritò facta est omnium domina, quæ se omnium exhibebat ancillam. Meritò denique super Angelos exaltata est, quæ et infra viduas et pœnitentes, infra eam de quâ ejecta fuerant septem dæmonia, ineffabili sese mansuetudine inclinabat. S. Bern.

Signum magnum, etc. *Apocal.* XII.

Omnis qui se exaltat humiliabitur et qui se humiliat exaltabitur. *Luc.* XVIII.

Fabrica ante celsitudinem humiliatur, et fastigium post humiliationem erigitur. S. August.

Il y a trois manières, entre autres, de la reconnaître et de l'honorer, qui sont comprises sous le mot *d'Hyperdulie*, qui signifie un culte tout particulier qu'on doit lui rendre, culte plus élevé que celui que nous rendons aux anges et aux saints. L'une par l'entendement, en concevant les plus hautes pensées qu'on peut concevoir de l'excellence de ses mérites. L'autre qui regarde la volonté en s'affectionnant à ses grandeurs, en les aimant, en s'en réjouissant, et en les louant. La troisième y ajoute toutes les facultés de l'âme, les sens, les membres du corps, les actions, les services, et tout ce qui dépend de l'homme, afin de l'employer à l'honorer, à l'imiter, à la servir [1].

C'est ainsi qu'elle est exaltée par les hommes, c'est ce qu'elle mérite par son humilité, c'est ce que son Fils veut que nous lui rendions, c'est ce qu'il lui a rendu le premier, l'ayant servie lui-même, et s'étant assujetti à elle; c'est ainsi que la dernière est devenue la première, et que celle qui s'est mise à la dernière place mérite de monter à la première. Oh! que j'en suis aise, et que je voudrais aujourd'hui et toujours pouvoir contribuer à son exaltation, comme elle le mérite [2]! Que dois-je faire pour lui plaire, pour l'honorer dignement ?.... Faites-le moi connaître, ô Vierge sainte, comme je connais la grandeur de votre mérite; et faites-moi la grâce de l'accomplir, comme ma conscience me dira que je dois le faire.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS LA SERVIR ET L'IMITER PAR CETTE VERTU D'HUMILITÉ.

Voyez combien il y a d'inventions dans la religion chrétienne, pour nous porter à honorer et servir celle qui a mérité ces honneurs par son humilité. Que d'églises, de chapitres, d'images, de prières, de confréries, de congrégations, d'associations, d'ordres religieux sous le nom et en l'honneur de la sainte

[1] Altiùs intuemini quanto devotionis affectu à nobis eam voluerit honorari, qui totius boni plenitudinem posuit in Maria, S. Bern. *de Nat. B. Virg.*

[2] Totis medullis cordium, totis præcordiorum affectibus, et votis omnibus Mariam hanc veneremur, quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam. S. Bern. *de Nat. B. Virg.*

Vierge. Ce sont autant d'industries de la sagesse divine, qui veut que personne ne manque à ce devoir, et qui dans ce but propose divers exercices de dévotion, afin que chacun prenne celui qu'il aimera le mieux, qu'il verra être le plus conforme à son état, ou qu'il reconnaîtra contribuer le plus à l'honneur et au service de cette sainte Vierge[1]. Que faites-vous de tout cela? Si vous avez l'honneur d'être dans quelque communauté qui fasse profession particulière de servir cette grande Dame, reconnaissez-vous que c'est une faveur bien précieuse, d'avoir ce moyen de la servir[2]?... Reconnaissez-vous que c'est un honneur et une grandeur, qui sont au-dessus de toutes les grandeurs et de tous les honneurs du monde, que d'être un digne serviteur d'une si grande Dame?... Reconnaissez-vous que si vous tenez à honneur d'être un de ses serviteurs, il faut que vous joigniez l'humilité à cet honneur, comme elle l'a jointe à sa grandeur?... Il faut bien vous persuader qu'être serviteur de Notre Dame, et appartenir à sa Congrégation ou à ses Confréries, c'est faire profession publique de dévotion, de douceur d'esprit envers tous et d'humilité, malgré toutes les idées du monde et tous les sentiments de la nature corrompue; c'est ne point rougir, de ses dévotions, c'est céder volontiers aux autres, mépriser le faux honneur, et n'accepter celui de votre condition, qu'en toute modestie, et en considération de Dieu qui vous veut dans cet état. Enfin, c'est supporter volontiers les disgrâces qui nous arrivent, c'est nous efforcer d'être humbles et retenus dans notre vocation, et dans toutes les occasions de la vie humaine. Eh bien! voulez-vous être un vrai serviteur de cette noble Dame?... Elle a été grande et petite

[1] Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidiè, et observat ad postes ostii mei. *Prov.* VIII.

[2] Obsecro vos, æmulamini hanc virtutem, si Mariam diligitis, si contenditis, ei placere, æmulamini modestiam ejus: nihil tam idoneum homini, nihil tam congruum christiano. Et quidem manifesta satis in Virgine, ex hac ipsa mansuetudine virtus humilitatis elucet, nimirùm collectaneæ sunt humilitas et mansuetudo in eo confœderatæ germanius qui dicebat: Discite à me quia mitis sum et humilis corde. Sicut enim mater præsumptionis elatio, sic mansuetudo vera, non nisi ex vera humilitate procedit. S. Bern.

tout ensemble; vous qui n'avez aucune raison d'être grand, soyez du moins petit à son exemple ; pratiquez volontiers l'humilité dans toutes les circonstances qui se présenteront... Soyez petit, humble, méprisable à vos yeux et aux yeux des hommes, alors vous mériterez d'être grand devant elle, et de devenir son bon et digne serviteur....

Mais persuadez-vous bien que cette douceur d'esprit, et cette humilité de cœur n'est point une faiblesse de courage, mais plutôt une grandeur d'âme, qui ne sait point céder lâchement aux vains respects du monde, ou aux mouvements sensuels de la nature. Comme l'a remarqué saint Bernard [1], c'est un effet de la grâce que nous recevons au service de la sainte Vierge, que l'humilité pratiquée à son exemple n'a rien de pusillanime, comme la générosité qui lui est jointe n'a rien de fastueux ni d'arrogant.

Nous penserons plus particulièrement aux sujets qui s'en présentent tous les jours, comment nous nous y comportons; et nous tâcherons de remédier à ce que nous reconnaîtrons n'être point conforme à ces vérités, et à la manière dont nous les comprenons maintenant.

Vierge sainte , abaissez encore , s'il vous plaît, votre grandeur jusqu'à daigner me regarder dans le fond de mon orgueil, et m'en retirer par un véritable désir de pratiquer et d'imiter vos vertus. C'est à cette intention que je veux aujourd'hui me renouveler dans votre service, que je désire commencer tout de bon, et tout de nouveau à reconnaître et à servir votre grandeur, par la reconnaissance de mon néant, et par une humilité véritable. Ainsi soit-il.

[1] Agit hoc nimirùm in cordibus electorum gratiæ prærogativa divinæ, ut eos nec humilitas pusillanimes faciat, nec magnanimitas arrogantes : magis autem cooperentur sibi, ut non solum nulla ex magnanimitate subintret elatio, sed hinc maximè provehatur humilitas, ut inveniantur eò amplius timorati, et largitione munerum non ingrati : ac vicissim ex occasione humilitatis pusillanimitas nulla subrepat. Id. Bern. Ibid.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La Sainte Vierge se fait la plus petite, lorsque Dieu la fait la plus grande.

Qu'y a-t-il de plus grand qu'une jeune fille devenant la Mère de Dieu, qu'y a-t-il de plus petit qu'une Mère de Dieu se disant et se faisant sa servante, et la dernière de tous ses serviteurs?... Voilà la grandeur et la bassesse de la Sainte Vierge. Il est bien certain que l'humilité est d'autant plus profonde, que la personne qui s'humilie est grande, mais il est aussi assuré que la grandeur de la personne est d'autant plus grande, qu'elle est fondée sur une profonde humilité. Une telle grandeur ne pouvait croître davantage qu'en s'abaissant; il n'y avait plus où monter, mais il y avait où descendre, et qui connaîtra bien ce que c'est que la vraie grandeur devant Dieu, comprendra que la Sainte Vierge ne fut jamais plus grande que quand elle se fit la plus petite.

DEUXIÈME POINT.

Elle mérite autant nos respects par son humilité que par sa grandeur.

Voilà deux titres qui se présentent aujourd'hui pour nous engager inviolablement à son service. L'un est sa grandeur, et l'autre sa bassesse. Elle mérite d'être notre Dame parce qu'elle est Mère de Dieu; à ce titre nous sommes donc ses serviteurs; elle mérite par sa bassesse d'être exaltée comme Reine par dessus toutes les créatures, et de leur commander; nous sommes donc ses sujets. Mais en vérité lui êtes-vous vraiment aussi soumis, qu'il est vrai qu'elle est votre Dame et votre Reine?... Quels services ne lui devez-vous pas? et quels sont ceux que vous lui rendez....

TROISIÈME POINT.

Nous devons la servir et l'imiter par cette vertu d'humilité.

C'est pour cela qu'il y a tant de fêtes dans l'Église, tant de prières de confréries, de congrégations, et d'autres exercices de dévotions saintement institués à son honneur, afin de nous faire acquitter d'une partie de nos devoirs, et pour nous faire comprendre qu'après que nous lui aurons rendu tous nos devoirs, nous lui sommes encore plus obligés de ce qu'elle a daigné les recevoir, que nous ne devons nous estimer de les lui

avoir rendus. Eh! que pensez-vous que peuvent être nos services, pour celle qui a eu l'honneur d'être servie et obéie par un Dieu? J'en suis tout honteux et confus, ô ma très-honorée Reine! Cependant, si mes petits services, tout petits qu'ils sont, étaient unis par amour à ceux que vous a rendus votre Fils Notre-Seigneur, ils vous seraient agréables? Ah! si je pouvais une seule fois vous en rendre qui vous fussent agréables, ils seraient assez grands.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Pages.

TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. Du lépreux guéri par Notre-Seigneur. 1

Sujet des méditations de la troisième semaine après l'Epiphanie 8

LUNDI. De la première obligation d'aller trouver les prêtres, pour se former une bonne conscience. . 9

MARDI. Seconde obligation d'aller trouver les prêtres, pour faire une bonne confession. 16

MERCREDI. Troisième obligation d'aller trouver les prêtres, pour apprendre d'eux l'usage des remèdes spirituels contre les maladies de l'âme. 23

JEUDI. Quatrième obligation d'aller trouver les prêtres, pour apprendre d'eux les bonnes œuvres que nous devons faire, selon notre condition. . . 30

VENDREDI. Cinquième obligation d'aller aux prêtres, pour participer au saint sacrifice qu'ils sont chargés d'offrir à Dieu. 37

SAMEDI. Sixième obligation d'aller aux prêtres, pour recevoir d'eux la sainte communion, les jours et de la manière qu'ils l'ordonneront. 43

QUATRIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. Sur la tempête apaisée par le commandement de Jésus. 51

Sujet des méditations de la quatrième semaine après l'Epiphanie 58

LUNDI. De l'assistance qu'on rend au paralytique pour le présenter à Notre-Seigneur. 59

MARDI. Du pardon des péchés que Notre-Seigneur accorda au paralytique avant de le guérir. 65

MERCREDI. Des mauvaises pensées que Notre-Seigneur vit et réprima dans ceux qui se scandalisaient de ce qu'ils avait parlé du pardon des péchés. . . . 73

JEUDI. De la parfaite guérison du paralytique, qui est le modèle de notre avancement spirituel. . . . 80

VENDREDI. De la prompte obéissance du paralytique au commandement de Jésus, et de celle que nous devons à tous ses commandements, pour nous unir à lui-même et nous perfectionner. . . . 87

SAMEDI. Du sentiment de crainte et de respect, qui saisit tous les assistants à la vue de cette guérison miraculeuse. 92

CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. De l'ivraie que l'ennemi sema parmi le bon grain. 98

Sujet des méditations de la cinquième semaine après l'Epiphanie 106

LUNDI. De la première vérité touchant la vocation à quelque état que ce soit; cette vocation vient de Dieu, il l'a réglée comme un moyen de suivre Jésus-Christ. 107

MARDI. Seconde vérité touchant notre vocation; nous devons l'avoir en grande estime et nous en montrer reconnaissants 113

MERCREDI. Troisième vérité touchant la vocation: que la perfection de chacun consiste à vivre conformément à sa vocation. 121

JEUDI. Quatrième vérité touchant la vocation; elle peut rendre bonnes et louables les actions qui sont indifférentes de leur nature. 128

VENDREDI. Cinquième vérité touchant la vocation; il faut être indifférents à recevoir ou à quitter les commodités de cette vie selon les ordres de Dieu. . . 135

SAMEDI. Sixième vérité touchant la vocation ; on ne s'y perfectionne que peu à peu, et il faut toujours commencer par le dépouillement du vieil homme. . 141

SIXIÈME DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. Sur les paraboles du grain de sénevé et du levain. 151

Sujet des méditations de la sixième semaine après l'Epiphanie 157

LUNDI. De l'entrée de Notre-Seigneur au temple, d'où il chassa les marchands, et où il montra son titre de Souverain 157

MARDI. De l'entretien de Notre-Seigneur avec Nicodème, où il fait voir son titre de Maître. 163

MERCREDI. Du titre de Juge que Notre-Seigneur prend, en justifiant ses disciples qui cueillaient quelques épis de blé le jour du sabbat. 170

JEUDI. Guérison de plusieurs malades opérée par Notre-Seigneur, image de la guérison de nos maladies spirituelles qu'il opère comme médecin de nos âmes. 177

VENDREDI. Notre-Seigneur proclamé vrai Serviteur de Dieu. . 184

SAMEDI. Témoignage public que saint Jean-Baptiste donne à Notre-Seigneur en l'appelant l'Epoux. . . . 192

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME. De la Passion de Notre-Seigneur comparée à la vigne, vigne dans laquelle il nous faut travailler pendant ce temps, en en faisant le sujet de nos méditations. 198

Avis pour les méditations suivantes sur la Passion de Notre-Seigneur 206

LUNDI. Du conseil des Juifs contre Jésus, et des desseins de Jésus pour les Juifs et pour nous. 207

MARDI. Cérémonies observées par Notre-Seigneur en mangeant l'Agneau pascal, selon la loi des Juifs. . 215

MERCREDI. Du lavement des pieds. 222

JEUDI. De l'institution du très-Saint-Sacrement. . . . 229

VENDREDI. Trahison de Judas découverte par Notre-Seigneur. 237

SAMEDI. Du débat d'honneur et de primauté survenu entre les disciples. 245

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME. Parabole du grain tombé sur une mauvaise terre appliquée aux méditations sur la Passion desquelles on ne tire pas assez de profit. . 252

Sujet des méditations de la semaine de la Sexagésime. 259

LUNDI. De la défiance de nous-mêmes à l'occasion de la prédiction de la chute de saint Pierre. . . . 261

MARDI. De l'avis que Notre-Seigneur nous donne, qu'il ne faut point se laisser troubler. 269

MERCREDI. Que Jésus-Christ est la voie qui nous conduit au ciel par les souffrances. 276

JEUDI. Que l'amour de Dieu, de Jésus et du prochain nous aide à supporter les peines. 283

VENDREDI. De la prévoyance qu'il faut avoir pour les maux à venir 290

SAMEDI. De l'oraison faite au nom de Notre-Seigneur très-propre à nous aider à bien souffrir. 299

DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME. De l'aveuglement spirituel guéri par la considération des mystères de la Passion 305

Sujet des méditations de la semaine de la Quinquagésime 312

LUNDI. Du zèle pour la gloire de Notre-Sauveur, que doit produire en nous la méditation de sa Passion. . 313

MARDI. De notre soumission à la puissance que Notre-Seigneur a méritée par sa Passion sur tous les hommes 320

MERCREDI. De la parfaite imitation de Notre-Seigneur, qui nous fait accomplir tout ce que nous avons à faire de la part de Dieu. 329

JEUDI. Du parfait mépris du monde qu'on apprend dans la Passion de Notre-Seigneur. 334

VENDREDI. De la vraie sainteté que Notre-Seigneur demande pour nous dans sa prière, sainteté qu'il nous faut apprendre en méditant sa Passion. 341

SAMEDI. Du désir de notre perfection et de notre bonheur éternel comme Jésus les a désirés. 349

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME. Que la Passion de Notre-Seigneur est un puissant remède contre les tentations. . 357

Sujet de méditations de la première semaine du Carême 365

LUNDI. De la tristesse de Notre-Seigneur. 366

MARDI. De la crainte, de l'angoisse et de l'agonie de Notre-Seigneur. 373

MERCREDI. De la compassion de Notre-Seigneur sur le genre humain 382

JEUDI. Du regret que ressentit Notre-Seigneur pour la perte des âmes. 390

VENDREDI. De la confusion que Notre-Seigneur a soufferte pour nos péchés, dont il s'était chargé. 397

SAMEDI. De la douleur que causa à Notre-Seigneur la contrition qu'il voulut ressentir de nos péchés. . . 405

DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME. De la Transfiguration de Notre-Seigneur comparée à sa Passion. 414

Sujet des méditations de la seconde semaine du Carême 421

LUNDI. Du premier moyen d'exercer son courage au temps de la difficulté. 423

MARDI. Du second moyen d'exercer son courage, qui consiste à porter son esprit à la douceur. . . 429

MERCREDI. Du troisième moyen d'exercer son courage, aller au-devant des difficultés pour les reconnaître. . 438

JEUDI. Du quatrième moyen d'exercer son courage, voir dans les difficultés les ordres de Dieu et les suivre. 445

VENDREDI. Du cinquième moyen d'exercer son courage, considérer les Ecritures qui recommandent les souffrances 452

SAMEDI. Sixième moyen de fortifier notre courage, faire de nécessité vertu. 459

TROISIÉME DIMANCHE DE CARÊME. De la rage du démon contre Notre-Seigneur qui l'a chassé et comment il exerce cette rage. 466

Sujet des méditations de la troisième semaine du Carême 474

LUNDI. Du soufflet que Notre-Seigneur reçut en présence du Pontife, avec une admirable douceur. . . 475

MARDI. Des faux témoignages portés contre Notre-Seigneur, auxquels il ne voulut point répondre. 482

MERCREDI. Notre-Seigneur adjuré par le grand Prêtre, déclare qu'il est le Fils de Dieu. 490

JEUDI. Des outrages et des peines que Notre-Seigneur endura pendant toute la nuit. 497

VENDREDI. Chute de saint Pierre qui renie son Maître jusqu'à trois fois; Jésus le regarde et lui pardonne. . 504

SAMEDI. Du désespoir et de la fin malheureuse de Judas. , 513

QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME. Notre-Seigneur refuse l'honneur que lui offrent ceux qu'il a miraculeusement nourris dans le désert. 520

Sujet des méditations de la quatrième semaine du Carême 530

LUNDI. Notre-Seigneur présenté à Pilate, accusé et méprisé par les Juifs. 531

MARDI. Notre-Seigneur conduit devant Hérode, et traité comme un insensé. 539

MERCREDI. Notre-Seigneur comparé à Barabbas, qui lui est préféré 547

JEUDI. Notre-Seigneur condamné à la flagellation. . . 554

VENDREDI. Notre-Seigneur traité comme un roi de théâtre. . 562

SAMEDI. Notre-Seigneur condamné à mort par respect humain 570

MÉDITATIONS POUR LES FÊTES DES SAINTS

QUI PEUVENT TOMBER DU TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE AU DIMANCHE DE LA PASSION.

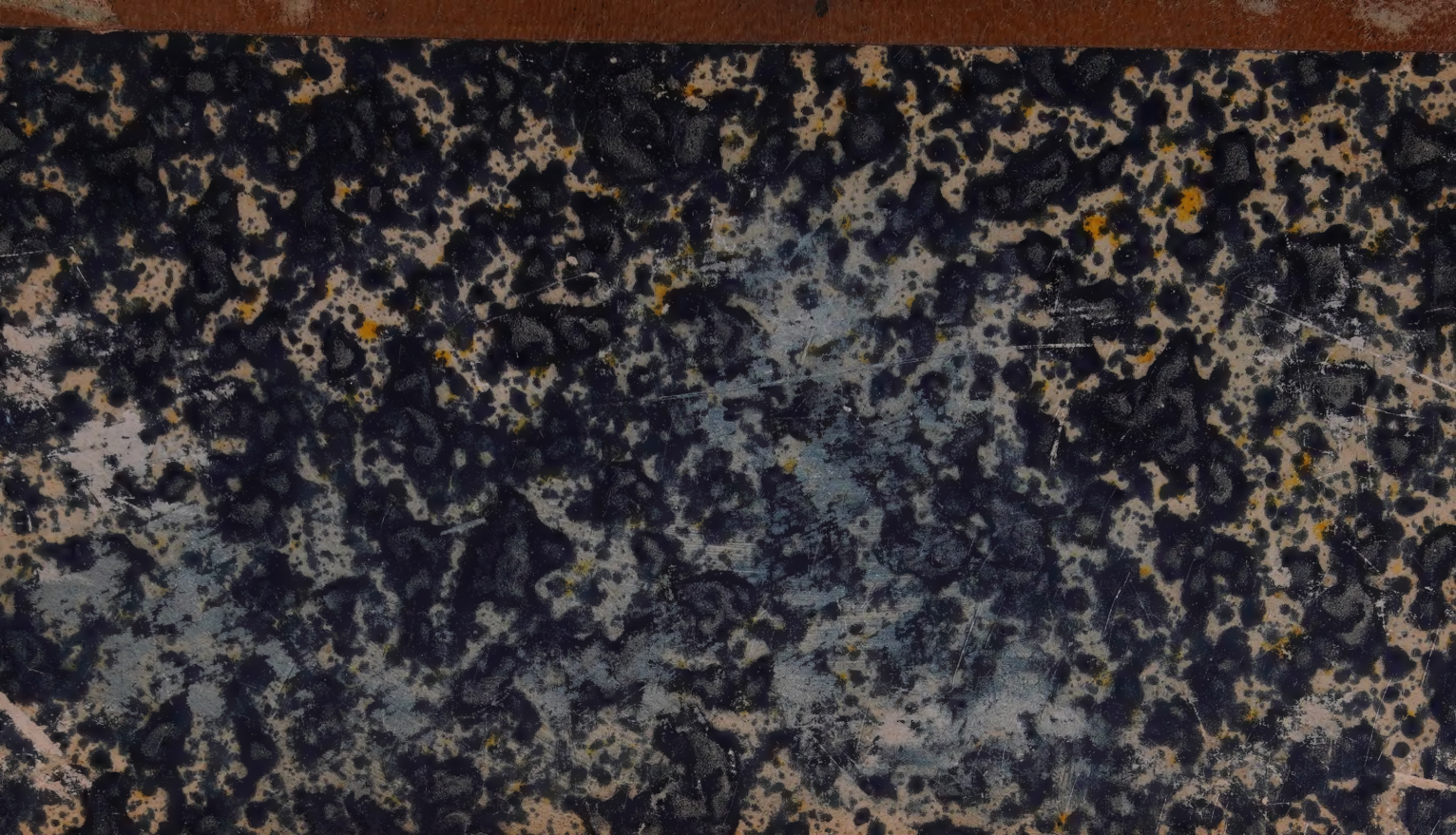
VINGT-QUATRIÈME JOUR DE FÉVRIER. S. Matthias apôtre, sur la vocation. 580

DIX-NEUVIÈME JOUR DE MARS. S. Joseph, époux de la sainte Vierge. 587

VINGTIÈME JOUR DE MARS. S. Joachim, père de la sainte Vierge . . 587

VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE MARS. S. Benoît, abbé, sur la bénédiction que Dieu a répandue sur ce saint et sur son Ordre. 592

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE MARS. Annonciation de la sainte Vierge, sur l'humilité que la sainte Vierge a montrée dans cette circonstance. 600

Saint-Quentin. — Imp. Jules Moureau.

246.723
H334
HAYNEUVE, S. J. JULIEN
44599
AUTHOR
Méditations sur la Vie N.S.J.C. 2
TITLE
DATE LOANED | BORROWER'S NAME | ROOM NUMBER
Nov. 16/42
Jan. 29/48
" " " 20/45
" " "
" " Feb 2/43
" " Mar 2
JAN
Chauvet
F. Malone
Hagem
Br
44599